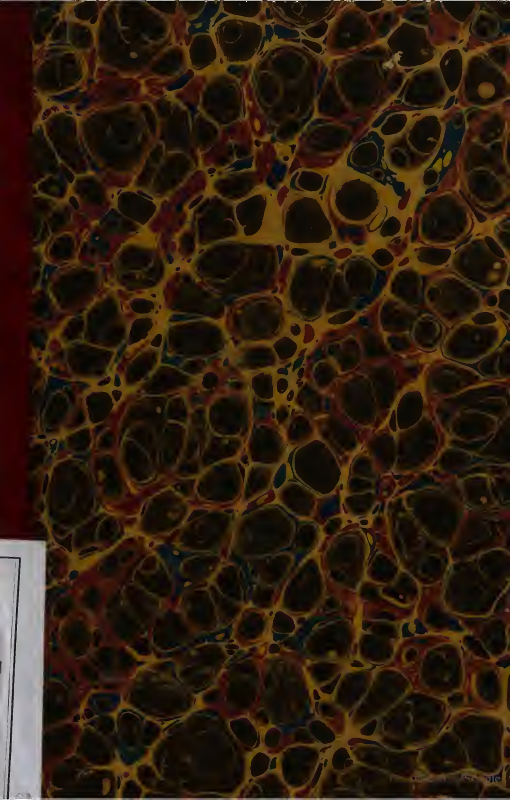
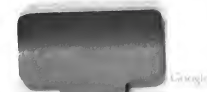


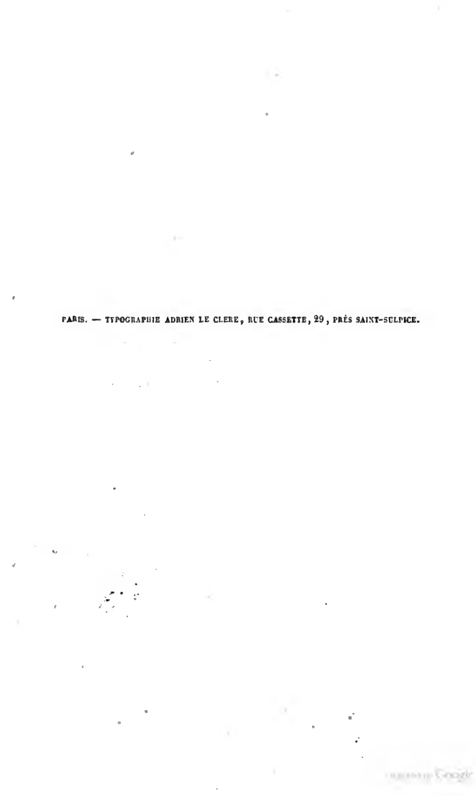

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.



PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

MARS.







PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23.

1857

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE MARS.

Saint Aubin.

Plusieurs saints martyrs à Rome; saint Hermès et saint Adrien; sainte Eudoxie; sainte Antonine; saint Swidbert; saint Siviard; translation de saint Herculan.

LA VIE DE SAINT AUBIN,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

AN 540.

Saint Sylvère, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi.

Saint Aubin, le portrait de toute vertu, le miroir des évêques et l'ornement de la France, naquit en Bretagne, au diocèse de Vannes, de parents riches et nobles, et fit paroître dès sa tendre jeunesse ce qu'un jour il devoit être. Car se retirant des légèretés puériles, il s'adonnoit à la piété, aimoit ceux qui lui faisoient du mal, et enduroient les injures de ses compagnons, comme si c'eût été de grandes louanges. Il fréquentoit les églises, prioit incessamment, et cherchoit les lieux solitaires pour se donner entière-

ment à Dieu et vaquer à la contemplation des choses saintes. Mais voyant qu'il ne s'en pouvoit pas si librement acquitter dans le monde, il se rendit religieux, malgré ses parents, au monastère de Cincilli, où, nonobstant la noblesse et la grandeur de sa race, il étoit le plus humble de tous, prenant un singulier plaisir aux actions viles et basses, et matant sa chair pour l'assujettir à l'esprit, par veilles, abstinences, oraisons et autres manières fort pénibles.

Dieu fit paroître en son noviciat un trait de sa future sainteté; car son abbé lui ayant commandé d'aller dehors, il tomba une si furieuse pluie, qu'elle creva le toit de la maison où il étoit logé, chacun trempant dans l'eau, hormis lui qui demeura au milieu de ces eaux, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

Il fut élu abbé à trente-cinq ans, et il se gouverna si sagement l'espace de vingt-cinq ans qu'il le fut, que, joignant la gravité à la modestie, la sévérité à la douceur, la discipline régulière fut parfaitement remise en son couvent, et les religieux entièrement portés à leur devoir. Dieu ne voulant pas qu'une telle lumière fût plus longtemps cachée sous le boisseau, il la voulut placer en un lieu éminent pour éclairer toute l'Église; tellement que la ville d'Angers étant dépourvue de pasteur, le clergé et le peuple, par une inspiration du Ciel, le demandèrent pour prélat. Il y résista fort et ferme du commencement; mais voyant que c'étoit la volonté de Dieu, il baissa le cou à cette onéreuse charge, où il commença à faire paroître les grâces dont son âme, durant sa solitude, avoit été remplie. Le fruit en fut si grand, qu'Angers parut incontinent tout autre.

Il ne se contentoit pas de prêcher seulement aux fêtes solennelles, mais il s'y employoit tous les jours, tantôt en particulier, tantôt en public, tenant pour une maxime indubitable que l'âme a besoin d'une nourriture journalière aussi bien que le corps. Il avoit un merveilleux soin des pauvres, il visitoit les malades, consoloit les affligés, rachetoit les prisonniers et soulageoit les veuves chargées d'un grand nombre d'enfants. Une noble dame, appelée Ethéra, étant prisonnière par le commandement du roi, entre les

mains de soldats dissolus, le saint prélat en ayant pitié, s'en alla à la prison et l'en retira courageusement. Un soldat téméraire lui voulut résister, en vomissant contre lui mille injures; mais ayant soufflé sur son visage, il tomba roide mort; et sachant que la captivité de cette dame ne provenoit que de ses dettes, il satisfit promptement aux créanciers et la mit en repos.

Il fit beaucoup d'autres miracles par le signe de la croix: car il guérit, à Angers, Grata, qui étoit paralytique d'une main; au bourg de Gésine, il ressuscita Malabonde, jeune enfant, pour la compassion qu'il avoit de ses parents; et en divers lieux, il rendit la vue à cinq aveugles, entre lesquels étoit un religieux de Cincilli. Plusieurs criminels étant emprisonnés en une tour d'Angers prièrent le saint prélat de les délivrer. Le juge n'en voulant rien faire, il commença à dire que Dieu n'étoit pas si sévère, et qu'il s'y falloit plutôt adresser. S'étant mis en prières jusqu'à la nuit, une grosse pierre tomba, laquelle fit ouverture aux prisonniers, qui le vinrent remercier, protestant de ne retourner plus à leurs crimes.

L'esprit malin possédant une femme, s'étoit placé dans son œil, qu'elle avoit étrangement enflé: après lui avoir fait défense de lui nuire, il le conjura quelque temps, puis le chassa, et délivra entièrement la femme. On voulut enterrer un sien serviteur à Vannes, où il étoit mort; mais le saint prélat désirant d'être à ses funérailles, il ne fut pas possible de remuer le corps jusqu'à ce qu'il fût arrivé.

Ces miracles si fréquents et accompagnés de tant d'admirables vertus, portèrent son nom en tous les endroits du royaume: chacun le respectoit et se recommandoit à ses prières; le roi Childebert même alloit au-devant de lui lorsque ce saint le vouloit saluer, ce qu'il ne faisoit que pour affaires de conséquence. Il se servit de ce crédit comme d'un talent que Dieu lui avoit mis en main: de sorte que voyant plusieurs abus en France, il procura, pour les déraciner, le troisième concile d'Orléans, où furent arrêtés beaucoup de points fort nécessaires: entre autres, la nullité des mariages entre parents, avec l'anathème contre ceux qui les

contracteroient; que les juifs qui se moquoient des cérémonies chrétiennes en la Semaine sainte, ne sortiroient pas de leurs maisons depuis le Jeudi saint jusqu'au lundi de la fête de Pâques; que les prêtres concubinaires seroient premièrement excommuniés, et, en cas qu'ils persévérassent, ils seroient dégradés et enfermés dans un monastère.

Beaucoup d'autres ordonnances furent faites en ce concile par son moyen, et il les observa si exactement, qu'il n'avoit aucun égard à la qualité des personnes, les grands ne lui étant non plus que les petits, ni les princes que les autres. Les mariages entre parents lui firent plus de mal que le reste; chacun y étoit naturellement acharné, la coutume en étoit comme immémoriale, les évêques y connivoient, jusque-là qu'ils le forcèrent, nonobstant les canons du concile, d'absoudre un seigneur qu'il avoit excommunié pour ce sujet, et voulurent qu'il lui envoyât des eulogies (c'étoit des choses bénites que les évêques envoyoient anciennement pour marque de bénédiction et de bienveillance). Se voyant ainsi forcé, il déclara hautement que Dieu s'en vengeroit, ce qui arriva, car cet excommunié mourut subitement avant que de recevoir ces eulogies. Craignant néanmoins d'avoir été trop complaisant, et de n'avoir pas assez résisté à la violence de ces prélats, il s'achemina à Arles, pour en conférer avec l'archevêque Césarius. L'histoire ne rapporte point quel avis il lui donna, mais elle dit seulement que le regret l'emporta de cette vie, en l'âge de quatre-vingts ans, après avoir heureusement gouverné son évêché l'espace de vingt-six ans et six mois, laissant une éternelle mémoire de ses vertus et un extrême regret à tout son peuple.

Son corps fut solennellement enterré en une chapelle de l'église de Saint-Maurice; depuis, saint Germain, évêque de Paris, avec plusieurs autres, délibéra de le tirer de là, pour le porter en une église érigée en son nom; et comme on n'en pouvoit trouver le moyen, trois pierres tombèrent d'elles-mêmes qui en facilitèrent l'enlèvement; alors, avec des hymnes et des louanges qui retentissoient de toutes parts, il fut porté en la nouvelle église où il repose encore à présent. Trois paralytiques furent guéris et



deux aveugles éclairés. Beaucoup d'églises de France ont été érigées en son honneur, et grand nombre de villages appelés de son nom. Il vivoit du temps du roi Childebert l'an 540, et non pas l'an 710, comme dit Trithème.

Sa vie a été écrite par Fortunat; saint Grégoire de Tours, Usuard et Béda en font une honorable mention, comme aussi le Martyrologe romain au premier de mars.

A Rome, deux cent-soixante martyrs, que l'empereur Claude condamna comme chrétiens, d'abord à tirer du sable hors de la porte *Salaria,* puis à être percés de flèches dans un amphithéâtre.

A Rome encore, les saints martyrs, Léon, Donat, Abondance, Nicéphore et neuf autres.

A Marseille, les saints Hermès et Adrien, martyrs.

A Héliopolis, sainte Eudoxie, martyre, qui,dans la persécution de Trajan, ayant été baptisée et préparée au combat par Théodote, fut percée d'un coup d'épée par l'ordre de Vincent, gouverneur de la province, et reçut ainsi la couronne du martyre.

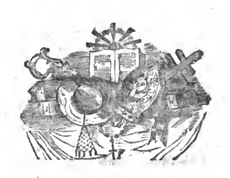
Le même jour, sainte Antonine, martyre, qui,s'étant moquée des dieux des gentils durant la persécution de Dioclétien, fut, après divers tourments, enfermée dans un tonneau et submergée dans le marais de la ville de Cée.

A Verden, saint Swidbert, évêque, qui, sous le pape Sergius, prêcha l'Évangile aux Frisons, aux Hollandois et à d'autres peuples d'Allemagne. Il étoit abbé du monastère de Dacor, sur les confins de l'Écosse, lorsqu'en 690, il passa avec d'autres missionnaires anglo-saxons sur le continent pour achever la conversion des peuples de la Frise, évangélisés d'abord par saint Wilfrid. Les

missionnaires, au nombre desquels se trouvoient saint Wildbert et saint Willebrod, furent très-bien reçus par Pépin d'Héristal, duc des Francs et maire du palais, qui venoit de conquérir une partie du pays. Sous la protection de ce grand prince ces peuples se convertirent rapidement, et saint Swidbert repassa en Angleterre pour recevoir la consécration épiscopale et consolider la mission. Il mourut en 713, dans un monastère nommé Verden, qu'il avoit fondé dans une île du Rhin

Au Mans, saint Siviard, abbé.

A Pérouse, la translation de saint Herculan, évêque et martyr, qui fut décapité par l'ordre de Totila, roi des Goths. Le pape saint Grégoire rapporte que, le quarantième jour après sa mort, son corps se trouva aussi sain et aussi parfaitement joint à sa tête, que si le fer ne l'eût pas touché.



DEUXIÈME JOUR DE MARS.

Les quatre-vingts martyrs d'Italie — Le bienheureux Henri Suso.

Saint Jovin et saint Basilée martyrs, plusieurs saints martyrs de Rome; les saints martyrs Paul, Héraclius, Secondille et Janvière; les saints Lucius, évêque, Absalon et Lorge; saint Simplice, pape; Saint Céade.

LA VIE DES QUATRE-VINGTS MARTYRS.

AN 579.

**Saint Grégoire, pape. — Justin II, empereur.
Chilpéric, roi.**

C'est une erreur et une absurdité très-grandes en la plupart de ceux qui lisent l'histoire ecclésiastique, ou la vie des saints, de dire comme par moquerie que le Paradis n'est que pour les nobles et les grands seigneurs; d'autant que tous les saints, selon l'histoire, ont été de bonne maison en cette vie. Il est bien vrai que les personnes nobles ont un très-grand avantage sur le commun pour la pratique de la vertu, et qu'ils n'ont pas moins d'obligations à se perfectionner, que pourroit avoir le plus retiré ermite qui ait jamais fleuri dans les affreuses solitudes d'Egypte. Le révérend Père Caussin a fort bien prouvé cela en la seconde partie de sa Cour sainte. Mais aussi de penser que la perfection ne soit recherchée que de telles personnes, ou par un petit nombre de gens séparés de la vie séculière, et qu'elle ne soit faite que pour eux, c'est une foible imagination. De plus, que ces gens-là lisent la même histoire avec attention, ils verront qu'un bon nombre de personnes

du commun peuple y ont pris part aussi bien que les rois, les princes et les grands seigneurs. Saint Grégoire le Grand raconte à ce propos le martyre de quatre-vingts personnes séculières, et de fort basse condition, qui arriva de son temps ; en apparence, ils ne devoient rien espérer en la gloire du Paradis, et toutefois ils l'ont obtenue par la souffrance du martyre.

« Il y a quinze ans, dit-il, que quarante paysans furent pris et menés prisonniers par les Lombards, afin de leur faire manger de la chair immolée aux faux dieux. Et comme ils ne vouloient pas en manger, ni toucher une viande défendue, ces Lombards les y voulurent contraindre par l'appréhension de la mort, dont ils les menacèrent. Mais ces bons paysans faisant plus d'état de la vie éternelle qne de la temporelle, qui n'est que passagère, demeurèrent fermes en leur sainte résolution, et aimèrent tous mieux mourir que de commettre ce sacrilége. Que furent-ils donc, sinon martyrs de la vérité, puisqu'ils choisirent la mort plutôt que d'offenser leur Créateur en mangeant de ces viandes défendues ? »

Ce grand saint continue à décrire au chapitre suivant le martyre de quarante autres chrétiens, qui souffrirent aussi la mort en la même année, au même jour, au même lieu et par les mêmes Lombards, gentils et idolâtres.

« En même temps, c'est saint Grégoire qui parle, les Lombards tenoient prisonniers quarante autres chrétiens. Ils avoient coutnme d'immoler et de sacrifier au diable la tête d'une chèvre, qu'ils lui dédioient en courant en rond, chantant et marmotant je ne sais quoi, puis s'humiliant, ils l'adoroient. Or, comme ils voulurent contraindre les chrétiens qui étoient prisonniers à en faire de même, ils répondirent qu'ils mourroient plutôt que de ployer le cou pour adorer une créature, lui faisant ce qu'ils ne faisoient qu'à Dieu seul ; aimant mieux par leur mort gagner la vie immortelle, que de jouir de la mortelle par cette adoration. Cette réponse excita dans ces cruels bourreaux une telle fureur, qu'ils mirent à mort ceux qui n'avoient pas voulu tremper dans leur erreur. »

Ceci arriva en la Campanie, province d'Italie, ainsi qu'il est rap-

porté dans le Martyrologe romain, le 2 de mars. Le cardinal Baronius dit que ce martyre arriva l'an de Notre-Seigneur 579, parce que saint Grégoire dit que ce fut quinze ans avant le temps qu'il écrivit ceci, qui étoit le quatrième de son pontificat, qui fut l'an 594, d'autant qu'il fut élu pape le 5 de septembre 590. Pierre des Natales fait mention des quarante premiers; mais il dit l'avoir appris de saint Grégoire.

C'est merveille que les Lombards aient été si longtemps dans l'aveuglement de l'idolâtrie sans avoir été éclairés de la lumière de l'Évangile. Il est bien vrai que la religion chrétienne avoit été prêchée parmi eux, et qu'elle y étoit professée, mais il y en avoit encore quelques-uns d'idolâtres, qui ne pouvoient quitter le culte de leurs faux dieux, ainsi que le témoigne le même saint Grégoire. Il y en avoit aussi d'autres qui étoient bien chrétiens, mais infectés de l'hérésie arienne, ce qui se voit encore dans le même auteur; et d'autres qui faisoient vraiment profession de la religion chrétienne et catholique. De sorte qu'il ne faut pas entendre que ces saints martyrs aient été persécutés et mis à mort par les Lombards indifféremment, mais seulement par ces premiers dont nous venons de parler, qui étoient encore idolâtres; ce qui a été fort bien remarqué par le cardinal Baronius, dans les Annotations qu'il a faites sur le Martyrologe romain.

LA VIE DU BIENHEUREUX HENRI SUSO.

Au commencement du XIVe siècle, en l'année 1300, au moment où l'Église alloit subir de si longues et cruelles épreuves, naquit un enfant dont l'amour devoit consoler un peu Notre-Seigneur de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes. Il s'appeloit Henri Suso. Il étoit de la noble famille des Berg et des Saussen. Son père étoit un homme du monde, livré aux plaisirs de la terre,

mais sa mère l'éleva dans la crainte de Dieu, et lui inspira de bonne heure cette piété tendre qui faisoit le charme et la consolation de sa vie.

Dès l'âge de treize ans, le bienheureux Suso entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il fit son noviciat au monastère de Constance, où s'écoula la meilleure part de sa vie et où il mourut. Henri avoit une âme simple et bonne, il aimoit Dieu, mais il aimoit trop ses parents et ses amis. Son cœur partagé entre le ciel et la terre n'avoit point de repos. Ce n'étoit point un religieux relâché, mais ce n'étoit pas non plus un religieux fervent. Son âme dévorée du besoin d'aimer, ne put rester longtemps dans ces tiédeurs et dans les ennuis qu'elles traînent avec elles. Dieu daigna lui montrer la véritable beauté, et elle s'y attacha aussitôt avec une ardeur qui ne se ralentit jamais.

Un jour, on lisoit au réfectoire ces paroles de Salomon : « La Sagesse est plus belle que le soleil, et quand on la compare à la lumière, on la trouve préférable ; et je l'ai aimée, et je l'ai recherchée dès mon enfance, et je l'ai demandée pour épouse, et je suis devenu l'adorateur de ses charmes.» Une autre fois il entendit encore ce portrait de la Sagesse éternelle : « Comme le thérébinthe, j'ai étendu mes rameaux et ces rameaux sont nobles et gracieux ; je suis intact comme le Liban et j'ai parfumé l'endroit que j'habite, et ce parfum est comme un baume sans mélange. Celui qui me trouvera trouvera la paix, et le Seigneur lui acccordera sa grâce et son salut. »

Frappé de ces paroles, il résolut de donner son cœur à cette aimable sagesse qui lui promettoit la paix ; il le lui donna tout entier et se sépara des hommes qui le lui pouvoient disputer. En vain ses parents et ses amis, blessés de sa retraite continuelle et de ses froideurs apparentes, essayèrent-ils de le ramener à cette vie d'intimité qu'ils menoient ensemble autrefois, il ne voulut plus partager son cœur, et resta fidèle à son amie, la sagesse éternelle.

Ecoutons-le raconter lui-même de quelle manière gracieuse il lui témoignoit son amour : « Voulez-vous, disoit-il à une religieuse qu'il dirigeoit avec grand soin dans les voies de la perfection et

qui étoit alors malade, voulez-vous que je vous conte des joyeusetés de mon enfance spirituelle ? cela est peu sévère à entendre, mais n'importe ce sera bien plaisant à vous qui aimez Dieu. Vous saurez donc qu'autrefois, dans la vivacité puérile de mon âge, lorsque je me faisois saigner, je m'approchois du crucifix, et montrant mon bras blessé, je disois avec de profonds soupirs : O Seigneur Jésus-Christ, le mieux aimé de tous mes amis, lorsqu'un homme se fait saigner, il va demander un bon sang à ceux qu'il aime. Donnez-moi un bon sang, ô vous le bien-aimé de mon cœur.

» Quand j'avois fait raser ma barbe, et que mon visage étoit net et fraîchement coloré, je m'en allois vers Jésus-Christ et je disois : Très-doux Jésus, si mon visage surpassoit la plus excellente couleur de toutes les roses, votre serviteur et votre ami n'offriroit cette beauté qu'à vous seul.

» Lorsque je mettois une robe neuve, je supplioìs Dieu de me faire la grâce d'user cette robe selon sa très-agréable volonté.

» Au printemps, lorsque les fleurs commencent à se montrer, je m'abstenois d'en cueillir jusqu'à ce que j'eusse fait une belle et brillante couronne à l'amie de mon cœur, la Mère de mon Dieu. Puis alors seulement je me mettois à cueillir des fleurs avec toutes sortes de pensées amoureuses, j'allois dans la chapelle poser ma couronne sur la tête de la très-sainte Vierge, cette fleur joyeuse de mon âme, la priant de pas dédaigner les prémices que son serviteur lui offroit. Une fois, après ce pieux hommage je vis le ciel ouvert, et les anges, revêtus de belles robes, chantoient cette ravissante harmonie :

Illic regina virginum,
Transcendens culmen ordinum,
Excusat apud Dominum,
Nostrorum lapsus criminum (1).

(1) Ici la reine des vierges,
Dépassant tous les chœurs des anges,
Excuse auprès du Seigneur
Nos fautes et nos crimes.
Prose d'Adam de Saint-Victor pour la fête de la Toussaint.

» Or, je me mis à chanter avec eux, et mon âme étoit inondée de bonheur.

» Une autre fois, comme je venois d'offrir une couronne à ma dame, laReine du ciel, je prenois un peu de repos, tant j'étois las et fatigué de mes courses dans les champs ; mais voilà qu'au moment de me lever j'entends un chœur céleste qui chantoit le *Magnificat*, et après la sainte Vierge me commanda de chanter l'antienne *O Vernalis Rosula!* — O rose du printemps ! — J'eus à peine commencé que toutes les voix angéliques s'harmonièrent avec la mienne, et nous formions l'ensemble d'un concert divin.

» Un jour, le lendemain de l'Assomption, il me fut donné d'entrevoir les joies du Paradis ; je m'efforçois d'y entrer, lorsqu'un ange me retenant par le bras me dit : Frère, n'espérez pas entrer avant d'avoir satisfait pour une dette. Et il me conduisit par un chemin tortueux et rude dans une horrible et noire caverne. Là je pleurois ma captivité. L'ange me demanda comment je me trouvois.

» — Très-mal, répondis-je.

» — Sachez, reprit-il, que c'est laReine du ciel qui vous fait retenir dans ce lieu.

» — Hélas ! moi ! malheureux, en quoi ai-je donc pu l'offenser ?

» — Elle est courroucée de ce que vous prêchez à contre-cœur le jour de ses fêtes ; hier encore n'avez-vous pas répondu à vos supérieurs que vous ne vouliez pas annoncer ses louanges ?

» — O mon céleste guide, j'estime tant l'excellence et la dignité de madame souveraine, que je me répute indigne de parler d'elle aux peuples ; je laisse l'honneur de cette charge aux anciens maîtres.

» Alors l'ange me donna l'assurance que la Mère de Dieu agréoit mes sermons ; il me promit d'obtenir mon pardon, et de me confirmer pour toujours dans l'amitié maternelle de Marie (1). »

L'amour du bienheureux pour Notre-Seigneur alloit si loin

(1) *Le bienheureux Henri Suso*, par E. Cartier et E. Chavin de Malan, Introduction, p. XI et suiv.

qu'il voulut inscrire sur son cœur le saint nom de Jésus, son bien-aimé. Il prit un stylet de fer, et se déchirant la poitrine, il y forma en lettres sanglantes ce nom divin. C'est par là qu'il commença la vie d'austerité et de pénitence qu'il vouloit mener à l'imitation de celle du Sauveur. Il se revêtit d'un cilice et se ceignit d'une chaine de fer. Il se fit ensuite une espèce d'habit tissu de cordes, où il fit entrer cent cinquante pointes de fer si aiguës et si terribles, qu'appliquées sur la chair elles la perçoient et faisoient autant de douloureuses blessures. Ces plaies engendrèrent une hideuse et nombreuse vermine, qui le dévoroit jour et nuit, au point que quelquefois il disoit : O Dieu, que cette mort m'est amère! Si des lions et des tigres me dévoroient, je mourrois sur-le-champ et d'un seul coup; mais avec ces vers qui me rongent la chair et s'abreuvent de mon sang, je meurs à chaque minute, sans pouvoir jamais mourir entièrement.

La nuit, il enfermoit ses mains et ses bras dans deux anneaux de cuir suspendus par des courroies à un collier, de façon qu'il ne pût remuer ni chasser dans son sommeil cette vermine qui le rongeoit. Ces anneaux l'ayant presque privé de l'usage de ses mains, il les remplaça par des gants armés de pointes de fer, afin qu'il ne pût se gratter sans se déchirer. Il endura ce martyre volontaire pendant plus de seize ans, jusqu'à ce qu'un ange l'avertit de cesser ses austérités. Il jeta aussitôt tous ses instruments de torture dans la rivière.

Il méditoit sans cesse la Passion de Notre-Seigneur; il suivoit en esprit notre Sauveur portant sa croix, et pour ressentir quelque chose des douleurs de son bon maître, il se fit une croix qu'il arma de trente clous, et qu'il plaça sur ses épaules entre ses habits et la chair, afin qu'à chaque mouvement les clous le déchirassent. Il porta cette croix pendant huit ans. Un jour qu'il se crut incapable d'endurer plus longtemps ces souffrances, il émoussa la pointe des clous avec une pierre; mais honteux de sa foiblesse, il les aiguisa de nouveau avec une lime; seulement pour rendre ce supplice moins amer, il écrivit sur la croix le doux nom de Jésus.

Deux fois le jour il se donnoit la discipline, la première en l'honneur de la flagellation de Notre-Seigneur ; la seconde en le contemplant mourant sur la croix. S'il lui échappoit quelque faute si légère qu'elle fût, il se frappoit avec des fouets garnis de molettes de fer. Quand les religieux le surprenoient, il cessoit aussitôt ; mais il lavoit ses plaies avec du sel et du vinaigre.

La nuit il se couchoit sur une petite natte étendue sur une vieille porte, le seul meuble de sa cellule ; un sac de paille d'avoine lui servoit d'oreiller. L'hiver, ses pieds se crevassoient par la rigueur du froid ; pendant vingt-cinq ans, il ne s'approcha pas une seule fois du feu pour réchauffer ses membres glacés.

Il ne faisoit qu'un seul repas, composé de pain, de légumes et de fruits. Jamais il ne mangeoit de poisson, de viande ni d'œufs. A peine s'il trempoit ses lèvres dans quelques gouttes de vin. Pendant longtemps, il n'en but que le jour de Pâques. Il se permettoit un peu d'eau au dîner seulement, voulant imiter par cette privation la soif cruelle que Notre-Seigneur éprouva durant sa Passion.

« Un jour, dit l'historien de sa vie, qu'il levoit les yeux au ciel, il entendit une voix d'en haut qui disoit dans son cœur : Rappelle-toi, Henri, combien fut terrible ma soif lorsque j'étois sur la croix, dans les dernières angoisses de la mort. Quoique je fusse le créateur de toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir alors pour me soulager que du fiel et du vinaigre ; supporte encore avec patience la soif que tu éprouves, si tu veux suivre mes traces ; et le bienheureux pour imiter Jésus-Christ et lui obéir, passa encore tout le jour sans boire, quoiqu'on fût au fort de l'été. Le soir, il ressentit une soif ardente, son corps affoibli et haletant soupiroit après un peu d'eau, ses lèvres se desséchoient à l'intérieur et à l'extérieur, sa langue s'entr'ouvroit, se crevassoit, et sa soif devenoit si violente qu'au moment où on jette à l'office de l'eau bénite sur les religieux, il ouvroit avidement la bouche pour recueillir quelques gouttes qui le rafraîchissoient. A souper, il quittoit la table avant qu'on servît le vin, et au milieu des ardeurs qui le tourmentoient, il levoit les yeux au ciel en disant : Recevez, ô

Père céleste, ce vin en sacrifice, comme si c'étoit le sang de mon cœur, et offrez-le à votre cher Fils altéré et mourant sur la croix. »

Le dimanche où l'Eglise rappelle aux fidèles le souvenir des noces de Cana, le bienheureux ne put rien manger à cause de la soif qui le dévoroit; une voix céleste l'encouragea, lui promettant que les jours de joie et de rafraîchissement étoient proches. La nuit, pendant qu'il prioit, il fut ravi en extase, et la très-sainte Vierge lui apparut accompagnée de son Fils qui sembloit avoir environ sept ans. Le divin Enfant tenoit à la main un vase rempli d'une eau céleste ; sa mère le prit et le donna au bienheureux, qui but de cette eau avec délice et se trouva tout rafraîchi.

Le lendemain, comme il passoit dans la ville, il rencontra une pauvre femme, et se mettant dans la boue, il lui céda le seul endroit sec de la rue. — Que faites-vous, mon Père, dit cette malheureuse, étonnée de tant d'humilité?

— Ma sœur, répondit le bienheureux, c'est en l'honneur de notre bonne Mère, la Reine du ciel, à qui j'ai tant d'obligations et qui étoit femme comme vous.

— Je prie cette puissante Reine, reprit la femme, de vous favoriser avant votre mort de quelque grâce particulière.

Peu de temps après, en effet, la très-sainte Vierge lui apparut et lui dit : Je t'ai déjà soulagé, et je te soulagerai encore dans ta soif; je te donnerai une eau qui coulera de mon cœur même.

Le bienheureux goûta de ce breuvage ineffable, et le bonheur qu'il éprouva lui fit répandre un torrent de douces larmes de joie.

Mais ce n'étoit point assez des croix volontaires, des austérités, des pénitences que le bienheureux Henri s'étoit imposées ; Dieu, qui le vouloit faire avancer dans les voies de la perfection, lui réservoit d'autres peines intérieures bien plus vives, parce qu'elles atteignent à la racine de l'âme, jusqu'au cœur lui-même, et le pénètrent tout entier. Les anges, qui l'aimoient et le visitoient souvent, s'entretenant familièrement avec lui comme avec un frère, le préparèrent à ce terrible assaut. Notre Seigneur daigna lui en parler et l'encourager au combat. Il ne lui cacha pas cependant combien il seroit éprouvé.

« Un matin que le bienheureux se tenoit triste dans sa cellule, une voix lui dit : Ouvre la fenêtre et regarde. Il vit à l'entrée du couvent un chien qui avoit dans la gueule un mauvais morceau de drap. L'animal jouoit avec le lambeau, le jetoit en l'air, le reprenoit, le mordoit et le mettoit en pièces avec ses pattes et ses ongles. A cette vue, ajoute son historien, Frère Henri comprit toutes ses douleurs dans l'avenir; il tourna les yeux vers le ciel et gémit profondément. Alors la voix lui dit : C'est ainsi que tu seras traité par la bouche et les langues de tes frères. Comme je ne puis éviter ces croix, pensa Frère Henri, que mon âme se confie en Dieu, et qu'elle souffre sans se plaindre, comme ce morceau de drap. Il quitte la fenêtre et va à la porte du couvent ramasser le chiffon qu'il conserva pendant plusieurs années; et lorsque, dans ses peines, il étoit tenté d'impatience, il le plaçoit sous ses yeux en se rappelant le silence qu'avoit gardé cet être insensible entre les dents du chien ; il rentroit en lui-même, et portoit patiemment sa croix sans parler et sans se plaindre. »

Parmi les croix intérieures dont il plut à Dieu de l'éprouver, les plus cruelles furent celles-ci. Pendant neuf ans, il éprouva des tentations continuelles contre la foi. On ne sauroit assez comprendre quelle dure épreuve c'étoit pour un homme qui avoit confié toute sa vie sur les mystères de la foi. Une tristesse profonde régnoit en même temps dans son âme, et la désola pendant huit années ; enfin le désespoir voulut s'emparer de lui et le jeter dans quelque désolation fatale, en lui persuadant qu'il ne pouvoit être sauvé ; mais les anges, ses fidèles amis, venoient alors consoler et fortifier son cœur.

Les croix extérieures furent sans nombre. Un soir on le vit prier dans une chapelle qui fut dépouillée par les voleurs pendant la nuit ; le peuple l'accusa de ce larcin et le voulut mettre en pièces. Il fallut qu'il se cachât et se sauvât de la ville.

On accusoit, en un temps d'épidémie, les juifs d'avoir empoisonné les fontaines publiques. Quelques paroles imprudentes du compagnon de Frère Henri le firent soupçonner par le peuple d'être du nombre de ces juifs ; on l'arrêta, et le bienheureux fut obligé de

s'enfuir pour éviter la colère de la foule qui le cherchoit afin de le jeter dans le Rhin. Il se réfugia dans un buisson, d'où un prêtre qui passoit par là le tira à grand'peine et lui sauva la vie.

Sa voiture versa un jour dans un lac profond. Le bienheureux, tout glacé par les eaux et par le froid, court demander un abri dans un village. Toutes les portes lui furent impitoyablement fermées, et il seroit mort sur le chemin si un pauvre paysan, touché de pitié, ne l'eût enfin recueilli dans sa cabane

Le bienheureux prêchoit beaucoup, et ses paroles ardentes portoient des fruits admirables. Il convertit un grand nombre de personnes, mais le diable lui fit de ces conversions un nouveau sujet de douleurs et d'épreuves. Une femme, qui avoit eu un fils de ses débauches, feignit de se convertir pour avoir part aux aumônes du bienheureux; celui-ci ayant reconnu sa tromperie ne voulut pas entretenir le vice, et l'abandonna. Cette femme alors publia par toute la ville qu'elle avoit eu un enfant de Frère Henri. Ce fut un immense scandale et qui déchira le cœur du bienheureux; car la calomnie pénétra partout et fut accueillie partout. Ses amis l'abandonnèrent; ses Frères ne le virent plus qu'avec mépris; quelques-uns le chassèrent de leurs maisons; ses supérieurs eux-mêmes ne le ménagèrent pas. Ses parents, furieux, vouloient tuer cette femme qui les déshonoroit. Frère Henri, quoiqu'il sentît le désespoir se glisser dans son âme, s'opposa à tout cependant; il se chargea de l'enfant, et remit à Dieu le soin de sa vengeance. La justice de Dieu se fit attendre, mais elle vint enfin. La malheureuse femme et tous les ennemis du bienheureux moururent misérablement. Il fut impossible de méconnoître la main puissante qui les châtioit. Frère Henri recouvra son honneur, et toute la ville admira sa patience et sa générosité.

Mais Dieu lui réservoit une épreuve plus douloureuse encore, s'il est possible.

« Le bienheureux Suso, dit l'historien que nous avons déjà cité, avoit une sœur religieuse dans un monastère; elle oublia le saint état qu'elle avoit choisi, et les promesses qu'elle avoit faites; elle négligea Dieu pour se livrer aux amitiés mondaines qui condui-

sent toujours à la perte de l'honneur et de l'âme. C'est ce qui arriva à cette malheureuse : elle tomba dans le péché et en vint au point de laisser le cloître et l'habit religieux pour prendre la fuite. Quand Frère Henri apprit la conduite de sa sœur, il en fut si affligé que la douleur le mit hors de lui-même ; il alloit à travers le couvent, la figure bouleversée et méconnoissable ; il tâchoit de savoir où elle s'étoit refugiée, et comme il n'apprenoit rien de certain, il s'adressoit aux autres religieux pour avoir leurs conseils, mais tous le repoussoient et le fuyoient. Alors se recueillant en Dieu : Voici bien une autre croix, se disoit-il, vois comme tout le monde te fuit ; mais ne perds pas courage, il suffit que Dieu t'écoute ; offre-lui cette perte de ton honneur et de ta réputation, foule aux pieds toute honte humaine, prends des informations et tâche de sauver cette âme qui se perd ; affronte pour elle tous les précipices, et parcours, s'il le faut, le monde entier. Ayant enfin découvert où elle s'étoit refugiée, il se mit en route le jour de la fête de sainte Agnès. C'étoit alors l'hiver, les chemins étoient remplis de boue et tout rompus par les pluies ; aussi le voyage fut pénible, et il tomba dans un fossé ; mais l'amour de sa sœur lui faisant braver toutes les peines et les fatigues, il trouva enfin dans une hôtellerie celle qu'il cherchoit. Quand il la vit sans voile et avec le costume d'une femme de mauvaise vie, et qu'il l'eut abordée, il tomba en défaillance à ses pieds ; et quand il fut revenu à lui, il versa un déluge de larmes ; poussant des gémissements, des cris déchirants, s'arrachant les cheveux, il disoit : Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Puis la voix lui manquoit, la chaleur et la vie le quittoient encore ; et quand il revenoit à lui, il embrassoit sa sœur en lui disant : Ma fille, ma sœur, dans quel état vous trouvez-vous ? dans quel abîme épouvantable êtes-vous tombée ? O Agnès ! ô vierge si pure ! que le jour de votre fête m'est douloureux et cruel ! Et il tomba encore évanoui, pâle et mourant.

» Quand la sœur d'Henri vit ses larmes, ses évanouissements, entendit ses cris lamentables, elle fut changée et se jeta aux pieds du saint en criant : Mon maître, mon père ! ô jour fatal de

ma naissance, pourquoi ai-je vu la lumière, puisque je devois perdre, mon Dieu, ma virginité, mon honneur; puisque je devois vous causer tant d'angoisses? Hélas! puis-je expier sans cesse ma faute et mourir de confusion et de douleur! Comme je suis maintenant misérable et odieuse au ciel et à la terre! Oui, j'ai perdu ma réputation et la vôtre, j'ai déchiré votre âme, je ne pourrai jamais me dire votre sœur. Mon père, vous qui êtes l'ami de Dieu, au nom de son amour, pardonnez-moi et remettez-moi dans mon premier chemin.

» Frère Henri, un peu consolé par ces paroles, répondit : Ma fille, la seule affection de mon cœur dans mes premières années, venez à moi, pressez mon cœur sur votre poitrine, et ressuscitez mon cœur que vous avez tué; laissez-moi baigner votre visage de mes larmes, et que je pleure amèrement la mort de ma sœur! Oh! qu'elle est grande, qu'elle est pénible à mon pauvre cœur la perte que nous avons faite de Dieu, de l'âme et de la réputation. Miséricordieux Jésus, de quel coup ai-je été frappé! Mais ne pleurons plus, puisque votre âme est retrouvée; oui, venez, ma fille bien-aimée, aujourd'hui je recouvre une sœur chérie, et je vous pardonne vos égarements avec la douceur et la miséricorde que je réclame moi-même de Dieu à l'heure de ma mort; non-seulement j'oublie toutes les peines et les fatigues endurées pour vous, mais je veux encore prendre sur moi toutes les dettes que le péché vous a fait contracter envers Dieu; je ne cesserai jamais de vous aider à y satisfaire, et je vous défendrai encore auprès de tous les hommes.

» La sœur repentante se remit entre les mains de son frère qui la plaça dans un couvent plus régulier et plus sévère; elle y vécut saintement jusqu'à sa mort. Frère Henri se consola et rendit grâces à Dieu, car pour ceux qui l'aiment tout devient un bien: *Quia diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.* »

C'est ainsi que le bienheureux Henri fut réformé par ses souffrances à l'image de Jésus souffrant. Il lui en coûta beaucoup; mais il n'y a pas d'autre chemin pour arriver à la perfection. Il ne faisoit pas mystère de ses douleurs, et voici ce qu'il écrivoit à une

religieuse, affligée comme lui : « Il est bien facile, ma Sœur, de parler, d'entendre discourir sur les afflictions; mais quand elles arrivent, il est bien difficile de les supporter. Quelquefois les serviteurs de Dieu éprouvent de si grandes peines, qu'ils peuvent douter dans leur esprit si Dieu se souvient encore d'eux. Ils pourroient lui dire : Ah ! Seigneur, avez-vous oublié que nous sommes dans le monde ! Quel sujet de colère avez-vous contre nous, et comment se fait-il que votre main soit si pesante et si dure, vous dont le cœur est si miséricordieux et si bon? A ces plaintes amoureuses, Dieu répondroit : Mes bien-aimés, contemplez le Paradis, et voyez les myriades de saints qui y règnent, brillants d'une éblouissante lumière; ce sont les pierres vivantes qui servent à bâtir les rues et les palais de la cité bienheureuse; mais souvenez-vous que lorsqu'ils étoient sur terre ils ont été travaillés et polis avec le marteau et le ciseau. Mes apôtres n'ont-ils pas été la dérision du monde? les martyrs et les confesseurs n'étoient-ils pas tourmentés, exilés, soumis à de si grands malheurs que tout sembloit avoir conjuré contre eux? Tous, pour l'amour de moi, ont souffert le martyre : les uns dans leur cœur, les autres dans leur cœur et dans leur corps. Ecoutez donc ces paroles divines, ô ma fille bien-aimée ! et le désir ardent que vous avez de cette gloire vous donnera tant de courage que vous direz : Oh ! que maintenant se précipitent sur moi la tempête, les malheurs, les croix, les tourments; que la mort même ne m'épargne point ! pour votre amour, ô mon Jésus ! j'accepte tout. »

Voilà les sentiments admirables dont l'âme du bienheureux étoit pénétrée. Dieu ne laissa pas cependant de semer cette voie douloureuse où il marchoit de consolations toutes divines. Les anges l'encourageoient comme autrefois Notre-Seigneur au Jardin des Olives; ils le visitoient et vivoient avec lui comme avec un ami. Ses Frères finirent aussi par lui rendre justice; il fut élu prieur de son couvent. Dieu l'aida à supporter ce nouveau fardeau. Le couvent étoit pauvre, mais Dieu pourvoyoit à tout. Ses supérieurs le nommèrent prédicateur général de l'Allemagne. Les derniers jours de sa vie se consumèrent dans les travaux de l'apostolat. Il mourut

le 25 janvier 1365. Il fut enseveli dans l'église de son couvent, devant l'autel de saint Pierre, martyr, et de nombreux miracles rendirent témoignage de sa sainteté. Deux cent quarante-huit ans après sa mort, en 1613, des ouvriers, creusant dans l'église, retrouvèrent son corps entier, revêtu de ses habits religieux ordinaires, et répandant une odeur agréable. L'Ordre des Dominicains célèbre sa fête le 2 mars.

A Rome, sur la voie Latine, les saints Jovin et Basilée, qui souffrirent la mort sous les empereurs Valérien et Gallien.

A Rome encore, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, sous l'empereur Alexandre et le préfet Ulpien, après de cruelles tortures, furent enfin condamnés à perdre la tête.

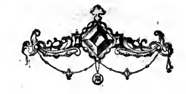
A Porto, les saints martyrs Paul, Héraclius, Secondille et Janvière.

A Césarée en Cappadoce, les saints Lucius, évêque, Absalon et Lorge, martyrs.

A Rome, saint Simplice, pape et confesseur.

En Angleterre, saint Céade, évêque des Merciens. Le vénérable Bède fait l'éloge de ses grandes vertus. C'étoit un homme d'une éminente sainteté et doctrine, élevé au monastère de Lindisfarne, sous la conduite de saint Aïdan; il étoit frère de saint Cedd, qu'il aida à établir de saintes règles dans le couvent de Lestinguay. Ayant été nommé évêque d'York, en l'absence de saint Wilfrid, qu'on n'espéroit plus revoir, il lui rendit volontiers son évêché lorsque saint Wilfrid fut de retour de son voyage. Il devint ensuite évêque des Merciens. Il avoit un grand soin de son clergé et de tout son troupeau, et suivant la trace des apôtres, il faisoit toutes les visites de son évêché à pied, afin de n'incommoder personne. Outre cela, il étoit humble, chaste, de grande lecture et fort adonné à la prédication. Il fonda le monastère de Barrow,

dans la province de Lindesey, où l'on vivoit encore avec la plus grande régularité du temps de Bède. Sa mort fut précédée d'une douce et agréable musique des anges, qu'il ouït comme il étoit en prières, et il fut alors divinement averti de l'heure de son trépas, qui arriva le septième jour suivant, le 2 mars. Son tombeau étoit fait comme une maisonnette, ayant une ouverture sur le côté, par laquelle ceux qui y venoient par dévotion prenoient un peu de poussière, qui, mise dans l'eau, guérissoit toute sorte de maladies. Il vivoit du temps du pape Vitalien, et mourut vers l'an 673.



TROISIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Cunégonde, impératrice et vierge. — Saint Éméthère ou saint Madir, et saint Chélidoine, martyrs.

Saint Marin, soldat, et saint Astère, sénateur; saint Félix et plusieurs saints martyrs; saint Titien; saint Calupan; le bienheureux Frédéric, de l'Ordre des Prémontrés; le bienheureux Pierre de Palerme, dominicain; le bienheureux cardinal Nicolas Albergati.

LA VIE DE SAINTE CUNÉGONDE,

IMPÉRATRICE ET VIERGE.

AN 1049.

Damase II, pape. — Conrad, empereur.
Henri Ier, roi.

Sainte Cunégonde étoit de la maison des comtes Palatins du Rhin et fut mariée à Henri II, empereur. Cette princesse étoit parfaitement belle et douée de toutes les grâces que l'on peut désirer en ce sexe. Ils s'accordèrent ensemble de garder une perpétuelle chasteté, et de s'entr'aimer comme frère et sœur, non comme mari et femme; ce qu'ils accomplirent heureusement. C'est à la vérité un rare exemple, qui est fort à remarquer, et un trait de la grâce divine, que l'on ne sauroit assez exalter, capable de fortifier notre nature fragile et lubrique, que des princes si grands et si puissants, en la fleur de leur âge, aient pu vaincre les désirs de la chair par une si noble victoire, demeurant unis l'espace de tant d'années.

Ces saints époux, vivant donc en cette pureté et conformité,

comme ils étoient autant pieux que chastes, ils s'adonnoient entièrement à la dévotion et à l'augmentation du service divin, bâtissant plusieurs églises et monastères, où Dieu étoit adoré et fidèlement servi. Premièrement ils firent édifier une église sous le nom du prince des apôtres, saint Pierre; une autre à l'honneur de saint Grégoire, martyr; et un monastère de bénédictins, dédié à Dieu et à saint Michel Archange; un autre de chanoines, sous le titre de saint Etienne, premier martyr. L'empereur fonda aussi l'église cathédrale de Bamberg, qui fut consacrée par le pape Benoît VIII, qui s'étoit transporté en Allemagne à la prière de l'empereur. Et afin que les femmes, qui désiroient servir Dieu avec plus de perfection eussent un lieu commode, la sainte impératrice bâtit un couvent de religieuses de saint Benoit, en l'honneur de Jésus-Christ et de sa triomphante croix, enrichissant ce monastère avec une magnificence impériale.

Ces saints empereurs, non contents d'avoir fondé ces églises et ces couvents, après les avoir magnifiquement pourvus et rentés, firent réparer les églises qui s'en alloient tomber, et renouvelèrent la structure des anciennes; de sorte qu'il ne s'en trouvoit aucune qui ne se sentit de leurs bienfaits. Encore que ces bienheureux princes eussent toujours vécu dans le lien d'un chaste amour, le diable tâcha fort de les affliger, semant de la discorde parmi cette union, et du soupçon de concupiscence au milieu de la pureté. Il tenta l'empereur Henri, et sema en son esprit de faux soupçons de l'impératrice sa femme, pensant qu'elle manquât à la foi promise, et qu'elle portât de l'affection à un certain personnage. Notre-Seigneur le permit ainsi, pour donner plus de lustre à la vertu de sainte Cunégonde, et confirmer sa chasteté par un témoignage du ciel; car (pour preuve de son innocence) elle marcha nu-pieds quinze pas sur une barre de fer ardente, sans se brûler, suppliant Notre-Seigneur, qui savoit qu'elle étoit vierge, sans jamais avoir été corrompue par Henri son mari, ni par autre quelconque, de prendre sa cause en main. Elle entendit une voix qui lui dit : *O Vierge pure, ne crains point, la Vierge Marie te préservera.*

Ainsi la sainte épouse demeura victorieuse et l'empereur se re-

pentit, fit pénitence du mauvais soupçon où il étoit entré, et aima depuis et respecta davantage Cunégonde, vivant paisiblement avec elle, jusqu'à ce que Notre-Seigneur l'appelât et l'honorât de plusieurs miracles après son décès; l'Église catholique le nomme saint dans le Martyrologe romain, le quatorzième jour de juillet.

Après que l'impératrice Cunégonde eut rendu les derniers honneurs à l'empereur, elle résolut de quitter le monde, foulant aux pieds la grandeur et la majesté des reines pour prendre l'habit de religion au couvent qu'elle avoit fait bâtir. Pour cet effet, elle appela des évêques et des prélats qui consacrèrent l'église de ce monastère. La sainte impératrice assista à la messe qui y fut solennellement célébrée, étant revêtue de ses habits impériaux, et offrit une croix faite du bois de celle de notre Rédempteur. Après l'évangile, elle dépouilla tous ses ornements pompeux, et prit une robe modeste qu'elle-même avoit filée; puis ayant reçu la bénédiction du prêtre, elle fut vêtue en religieuse, et fit couper ses cheveux, qui depuis ont servi de reliques.

Dans le monastère, elle ne vouloit pas qu'on la traitât en dame et princesse, mais comme sœur et servante des autres. Elle travailloit de ses mains, se tenant assidue à l'oraison et au chœur ; elle étoit toujours occupée à lire ou à entendre la lecture des bons livres, à visiter les malades et à consoler les affligés, bref, cette bienheureuse impératrice entra en tel mépris de soi-même, s'étudiant à aimer et à servir parfaitement Notre-Seigneur, qu'elle fut un miroir de piété et un portrait de sainteté, que Dieu signala de plusieurs miracles, même durant sa vie. Entre lesquels on raconte qu'étant une nuit lasse, et couchée sur son chétif lit couvert d'un cilice pour reposer quelque peu, une autre religieuse qui lisoit auprès d'elle s'endormit, et sa chandelle tomba sur la paille du lit, qui se mit soudain en feu. La sainte impératrice s'étant éveillée à la lueur de la flamme, l'éteignit aussitôt en faisant le signe de la croix.

Il y avoit dans ce monastère une de ses nièces, appelée Juste, qu'elle avoit soigneusement élevée en la piété et en la vertu. Cette

nièce tâchoit d'imiter sa sainte tante, en sorte que tout le couvent l'aimoit et la respectoit, et l'élut abbesse à cause des belles qualités qui étoient en elle. Mais depuis elle se relâcha peu à peu, donnant à connoître que son esprit et son âge n'étoient pas encore capables de cette charge. Sa sainte tante eut un extrême regret de cela, et une fois qu'elle s'aperçut d'une lourde faute que sa nièce avoit faite, touchée du zèle de l'honneur de Dieu, et pour servir d'exemple aux autres, elle la reprit aigrement, et lui donna un soufflet, et en signe de ce que Dieu l'avoit incitée à cela, les doigts de sa main demeurèrent depuis écrits sur la joue de sa nièce tandis qu'elle vécut.

Après qu'elle eut passé quinze ans en cette religion, édifiant toutes les autres religieuses, et étant admirée de tout le monde, la sainte impératrice tomba en une grosse fièvre, qui lui fit juger qu'elle approchoit de sa fin, et étant en l'agonie, comme on préparoit les choses nécessaires à son enterrement, elle vit qu'on lui mettoit sur le cercueil un riche drap d'or. Alors se retournant vers les religieuses elle leur dit : *Otez ce drap qui n'est pas pour moi : je suis sortie nue du ventre de ma mère. Couvrez mon corps d'un chétif vêtement, et l'enterrez auprès de Henri, mon seigneur et mon frère, qui m'appelle.* Disant cela elle rendit l'esprit à Notre-Seigneur, et son corps fut mis où elle avoit dit. Notre-Seigneur illustra la sainte impératrice de plusieurs miracles. Plusieurs malades priant à son sépulcre obtinrent guérison par son intercession. Le Martyrologe romain fait mention d'elle le 3 de mars ; Surius raconte sa vie en son deuxième tome. D'autres auteurs des choses d'Allemagne, et des vies des empereurs, font mention d'elle, et le Supplément des Histoires en parle.



LA VIE DE SAINT ÉMÉTÈRE ET DE SAINT CHÉLIDOINE,

MARTYRS

Saint Isidore et saint Euloge, Prudent, Usuard et d'autres graves auteurs rapportent que saint Emétère, qu'on appelle vulgairement saint Madir , et saint Chélidoine souffrirent à Cordoue, par l'ordre des juges Maxime et Astère. Non contents de leur avoir donné la mort, ces tyrans jaloux d'éteindre à la fois le souvenir de leur constance et de la cruauté de leurs bourreaux, défendirent sous des peines très-graves d'écrire l'histoire de leur martyre, et ordonnèrent de brûler ce qui pouvoit avoir été écrit déjà. Mais la Providence divine, si soigneuse de la mémoire de ses saints, la pitié et l'admiration des chrétiens l'emportèrent sur le despotisme impie des gentils.

Saint Émétère et saint Chélidoine naquirent en quelque sorte soldats; ils étoient fils d'un centurion chrétien, qui fut saint Marcellus, et ils suivirent comme lui la carrière des armes. L'occasion s'étant offerte de subir le martyre à Calahorra, en Espagne, ils la saisirent avec joie. Ils auroient pu facilement éviter la mort, mais embrasés de l'amour de Dieu, poussés par une inspiration divine, avides de marcher sur les traces de leur père saint Marcel et de répandre leur sang pour l'Empereur du ciel qui les appeloit au combat et à la gloire, ils vinrent à Calahorra, sachant bien qu'ils alloient à la mort.

Quelques martyrologes racontent qu'ils furent pris à Léon, et qu'ils y commencèrent leur martyre ; puis, qu'après avoir souffert d'autres tourments, ils furent conduits à Calahorra. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils furent décapités, à la suite d'un long et cruel supplice. Le poëte Prudence dit qu'on les retint si long-

temps dans les fers, et que la prison où ils étoient renfermés étoit si fétide et si malsaine, qu'à leur pâleur, à leurs plaies, à la longueur de leurs cheveux et de leur barbe, on les eût pris pour des satyres ou des bêtes fauves plutôt que pour des créatures humaines.

Saint Isidore fait remarquer que les bourreaux eux-mêmes eurent honte de leur barbarie, et qu'ils eurent soin que le souvenir n'en pût passer à la postérité. Quant aux saints martyrs, à peine eurent-ils été décapités, que Dieu voulut glorifier leur courage par un miracle et qu'on vit s'élever de terre et voler dans les airs l'anneau et d'autres objets qui leur avoit servi. Ce prodige est rapporté par Prudence, saint Grégoire de Tours, saint Isidore, et dans les Martyrologes de Bède et d'Usuard.

Les corps saints de ces courageux soldats de Jésus-Christ furent ensevelis auprès d'une petite rivière, et ils y restèrent cachés jusqu'à la fin de ces temps de persécution. Ils reposent aujourd'hui dans l'église cathédrale de Calahorra, révérés de toute la ville dont ils sont les patrons, et qu'ils ont rendue célèbre par un grand nombre de miracles.

L'église célèbre leur fête le 3 mars, jour même où ils couronnèrent leur martyre par une mort glorieuse vers l'an 300, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Le Martyrologe romain en fait mémoire ce jour-là, ainsi que ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon. Le bréviaire de Tolède contient deux hymnes à leur louange.

Les chefs vénérables de ces deux martyrs furent retrouvés, quelque temps après leur mort, au port Saint-André, au pied d'une montagne où la mer les avoit apportés. D'anciens titres font foi que ce lieu fut appelé de là, le port de Saint-Emétère.

A Césarée en Palestine, saint Marin soldat, et saint Astère sénateur, martyrisés durant la persécution de Valérien : le premier, accusé par ses camarades de faire profession du christianisme, et interrogé par le juge, confessa hautement qu'il étoit



chrétien, et fut au même instant décapité. Astère, qui étendit son habit et courba ses épaules pour recevoir le corps du martyr, séparé de la tête, obtint bientôt un honneur pareil à celui qu'il rendoit au martyr, étant devenu martyr lui-même.

Le même jour, on célèbre le martyre des saints Félix, Luciole, Fortunat, Marcie, et de leurs compagnons, aussi bien que des saints Cléonice, Eutrope et Basilisque, soldats, qui, durant la persécution de Maximien, sous le président Asclépiade, triomphèrent heureusement par le supplice de la croix

A Bresse, Titien, évêque et confesseur.

Ce même jour, mourut saint Calupan, reclus. Il étoit de la province d'Auvergne, et dès ses tendres années s'adonna au service de Dieu, embrassant la vie monastique en une abbaye appelée Mélète. Son abstinence étoit telle qu'il manqua bientôt de forces pour remplir ses devoirs de religieux ; si bien que les autres moines en firent plainte à l'abbé et lui remontrèrent que puisqu'il ne vouloit pas travailler, il ne devoit pas manger non plus. Se voyant ainsi calomnié, saint Calupan se retira en la croupe d'une montagne, sur une pierre de dix pieds de haut, un peu éloignée du rocher où il se creusa une petite logette, et y demeura longtemps en prières. Il lui arriva que le diable lui suscitant des serpents pour l'importuner et le faire tomber dans l'impatience, ou lui faire quitter son dessein, un entre autres se jeta sur lui et s'élança jusqu'à son cou; mais il le chassa en faisant le signe de la croix. Dieu lui fit sourdre une fontaine dans sa logette par ses prières, afin qu'il ne fût pas tant incommodé d'aller quérir de l'eau à la rivière. Saint Avitus lui conféra l'ordre du diaconat et de la prêtrise, en présence de saint Grégoire de Tours, après quoi il donnoit des remèdes salutaires à tous les malades qui l'alloient voir. Il mourut en ce lieu-là, âgé de cinquante ans. Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

Le bienheureux Frédéric naquit dans la Frise au village d'Hal-

lun. Sa mère devenue veuve l'éleva dans une grande piété, et le fit étudier à Munster en Westphalie, où il eut de brillants succès. Nommé curé de Hallun, il sanctifia sa paroisse par l'admirable exemple de ses vertus. Il veilloit et prioit sans cesse. Il avoit une dévotion particulière envers la très-sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste et sainte Cécile ; sous leur protection il entreprit de fonder le monastère de Mariengarten et y établit l'Ordre des Prémontrés qu'il avoit embrassé. Ses disciples devinrent si nombreux qu'il lui fallut augmenter les bâtiments du couvent et construire de nouveaux monastères. Il mourut au milieu de ses religieux le 3 mars 1175. Le saint-siége a permis que les Prémontrés des Pays-Bas et d'Espagne célébrassent sa fête en ce jour.

Le bienheureux Pierre de Palerme naquit en l'an 1381, dans la ville dont il prit le nom. Il étudioit à Bologne, lorsque la grâce le toucha et le fit entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il eut le bonheur d'y connoître saint Vincent Ferrier dont les entretiens augmentoient sa ferveur. Il portoit cinq cercles de fer, si serrés autour de son corps qu'on ne put les retirer après sa mort que quand son cadavre eut été presqu'entièrement desséché. Ses vertus éloignèrent du siècle plusieurs jeunes seigneurs et rétablirent la régularité primitive dans quelques maisons de son ordre. Il rendit de grands services au concile de Florence, et mourut le 3 mars 1452. Le pape Pie VII a autorisé son culte.

Le bienheureux Nicolas Albergati étoit de Bologne et contemporain du bienheureux Pierre de Palerme. Il étoit chartreux, lorsque le clergé et le peuple de Bologne, touchés de ses vertus, le choisirent pour leur évêque, mais il fallut un ordre exprès de son général pour qu'il acceptât. En ce temps-là une partie des habitants de Bologne se révoltèrent contre Martin V qui mit la ville en interdit. Le bienheureux qu'il avoit chargé de l'exécution de son ordre, fut maltraité, chassé de la ville, et on l'eût tué si les bourreaux eussent osé porter la main sur lui. Martin V l'employa en plusieurs grandes négociations : il essaya de mettre

fin aux longues guerres des Anglois et des François, réconcilia les Milanois et les Vénitiens, le duc de Bourgogne et le roi de France, présida le concile de Bâle, parcourut l'Allemagne et revint assister au concile de Florence. Martin V l'avoit fait cardinal et Eugène IV grand pénitencier. Il mourut à Sienne, le 9 mai 1443. Son culte a été approuvé par Benoît XIV.



QUATRIÈME JOUR DE MARS.

Saint Luce, pape et martyr. — Saint Adrien, martyr.

Saint Casimir de Pologne; neuf cents martyrs à Rome; saint Caius et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Archélaüs, Cyrille et Photius, plusieurs saints martyrs de la Chersonèse.

LA VIE DE SAINT LUCE,

PAPE ET MARTYR.

AN 257.

Gallus et Volusien, empereurs.

Au bannissement que saint Corneille, pape et martyr, endura pour Jésus-Christ, il fut accompagné de saint Luce qui étoit prêtre et fils de Porphyre, citoyen romain; il lui succéda au siége apostolique du temps des empereurs Gallus et Volusien, par lesquels il fut aussi envoyé en exil; mais depuis, par la volonté de Notre-Seigneur, il fut rétabli dans son siége. Saint Cyprien lui écrivit une épitre pour le congratuler de son retour, où entre autres choses il lui dit ces mots:

« Il n'y a guère, mon très-cher frère, que je me réjouissois par lettres avec vous, quand Notre-Seigneur vous honora du degré de prêtre et de confesseur au gouvernement de son Église; nous vous congratulons derechef, et vos compagnons aussi, et tous les autres frères, car il vous a rendu votre Église avec la même gloire, et à votre grande louange, afin que son troupeau ne fût point dépourvu

de pasteur, ni son vaisseau de pilote pour le conduire, ni son peuple de gouverneur ; et que l'on sût qu'il avoit ordonné votre exil, non pour priver l'Église de son évêque, mais afin qu'il y retournât plus riche de mérites et de victoires. Car la dignité du martyre ne fut pas diminuée aux trois enfants qui sortirent sains et saufs de la fournaise de Babylone, et Daniel ne laissa pas d'être parfait, et digne de grande louange, pour avoir été préservé par le Dieu vivant des lions auxquels il avoit été exposé pour être dévoré. Aux confesseurs de Jésus-Christ le martyre qui se diffère n'amoindrit point le mérite de leur confession, mais il témoigne la grandeur de l'appui et de la protection de Dieu.

Le même saint Cyprien le loue fort, en une autre épître, avec son prédécesseur saint Corneille pape, et dit qu'ils furent remplis du Saint-Esprit et qu'ils furent glorieux martyrs de Notre-Seigneur.

Saint Luce commanda que deux prêtres et trois diacres accompagnassent toujours l'évêque, pour être comme témoins et juges de sa vie, afin que leur présence l'invitât à mener une vie réglée et que personne ne fût si osé que d'en mal parler, sachant qu'il avoit des témoins pour prouver son innocence.

Dieu pour châtier les Gentils, qui persécutoient étrangement notre sainte religion et n'étoient jamais assouvis du sang des chrétiens, envoya de son temps une grande peste qui dura dix ans; elle sortit de l'Ethiopie et se répandit par toutes les provinces du monde, et à peine y eut-il ville, village, ni maison, qu'elle ne frappât avec une telle rigueur qu'il mourut plus de la moitié des habitants de la terre. Saint Luce tint deux fois les Ordres et fit quatre prêtres, quatre diacres et sept évêques. Il fut couronné du martyre sous les empereurs Gallus et Volusien : encore que le Martyrologe romain et autres auteurs disent qu'il mourut en la persécution de Valérien. Comme l'on menoit saint Luce au martyre, il se recommanda à l'Église, et ses brebis à Étienne, son archidiacre, qui lui succéda dans le pontificat.

Il mourut l'an de Notre-Seigneur 257, et fut enterré au cimetière de Calixte. Clément VIII, au Bréviaire réformé, a mis

la fête de saint Luce, pape et martyr, le quatrième jour de mars. Tous les Martyrologes, Romain, de Béda, d'Usuard et d'Adon, font mention de lui.

LA VIE DE SAINT ADRIEN,

MARTYR.

AN 300.

Saint Marcel, pape. — Maximien, empereur.

L'empereur Maximien, grand ennemi des chrétiens, et qui les persécutoit cruellement, étant à Nicomédie, fit un édit contre eux, par lequel il commandoit de déclarer tous ceux qui faisoient profession de la foi chrétienne, afin qu'il assouvît la soif insatiable qu'il avoit du sang des chrétiens. C'étoit un horrible spectacle à voir. Les voisins trahissoient leurs voisins, les amis leurs amis, les parents leurs parents : les uns attirés par l'espérance d'une récompense qu'on leur promettoit, les autres épouvantés par les supplices dont on les menaçoit s'ils ne les découvroient. Là-dessus plusieurs chrétiens, ayant été trouvés dans les cavernes parmi des bêtes sauvages, louant et priant Dieu, lui furent amenés ; et, avouant franchement qu'ils étoient chrétiens, ils furent battus par son commandement avec des nerfs de bœuf, puis fouettés avec des verges par de cruels bourreaux. Cet inhumain, non content de les faire ainsi maltraiter et fâché de voir leur ferme constance, commanda qu'on leur cassât les dents avec des pierres et qu'après cela on leur coupât à tous la langue. Mais, pour tout cela, ces braves champions de Notre-Seigneur demeurèrent fermes en la confession de la foi de Jésus-Christ, se moquant de tous les supplices dont on les tourmentoit.

Cependant plusieurs gentils, considérant la patience admirable,

la joie et le repos de ces braves guerriers en de si terribles tourments, étonnés d'une chose si étrange et si nouvelle, embrassoient la religion chrétienne; et ceux qui auparavant, en qualité de ministres des tyrans, bourreloient les chrétiens, se laissoient tourmenter eux-mêmes et tendoient le cou aux bourreaux pour l'amour de Jésus-Christ. Saint Adrien fut l'un de ceux-là : c'étoit un jeune gentilhomme âgé de vingt-huit ans et l'un des principaux officiers de l'empereur; lequel, ayant vu la force et la constance des chrétiens en leurs tourments et avec quelle joie ils mouroient, s'informa d'eux de la récompense qu'ils espéroient après tant de maux; et comme ils lui eurent répondu que la gloire qu'ils étoient assurés de recevoir au ciel étoit si grande qu'elle ne pouvoit pas s'exprimer de paroles, il s'enflamma tellement en l'amour de Notre-Seigneur qu'il se mêla parmi eux, criant et confessant hautement qu'il étoit chrétien.

Cependant Maximien, comme il étoit des plus avancés et des premiers de sa cour, ne manqua pas d'en être aussitôt averti, et il en fut si fort étonné qu'il pensa sortir hors de sens. Ayant commandé qu'on le lui amenât, il lui dit avec un regard affreux : Quelle folie te tient, Adrien, de vouloir ainsi malheureusement te perdre?

— Je ne suis point fou, lui répondit Adrien ; mais, bien au contraire, de fou je suis devenu sage.

— Quoi, dit Maximien, tu parles encore? Demande pardon et reconnois devant tout le monde que tu as mal parlé.

— C'est à Dieu, empereur, repartit Adrien, à qui je veux dorénavant demander pardon de ma vie passée et des fautes que j'ai commises.

Cette confession si franche d'Adrien troubla merveilleusement l'esprit du tyran, qui le fit mener en prison, bien garrotté, avec les chrétiens, attendant que l'on ordonnât de leur dernier supplice.

Sur ces entrefaites, un des serviteurs d'Adrien, qui l'accompagnoit et qui avoit vu tout ce qui s'étoit passé, courut promptement en avertir Nathalie, sa femme. Cette dame étoit grandement pieuse : elle étoit issue de parents chrétiens, et elle l'étoit aussi en son âme; mais elle n'avoit osé le déclarer à cause de la cruelle persé-

cution qui se faisoit contre eux. D'abord, à l'ouverture de la nouvelle qu'elle eut que l'empereur avoit fait arrêter son mari, sans en savoir la cause, elle demeura bien étonnée et, toute troublée qu'elle étoit, elle commença à déchirer sa robe, témoignant par là et par les cris qu'elle faisoit un grand ressentiment de douleur. Mais sitôt qu'elle eut entendu que c'étoit pour avoir confessé Jésus-Christ, elle changea incontinent ses pleurs en une joie si excessive qu'à peine se put-elle empêcher de pleurer. Alors elle s'en alla dans la prison voir son mari et se jeta à ses pieds par trois fois, baisant les chaînes dont il étoit lié, l'appelant trois et quatre fois bienheureux d'avoir l'honneur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ; ce qu'elle fit pareillement à tous les autres martyrs, qui étoient au nombre de vingt-trois.

Puis, se tournant vers son mari : « Seigneur, lui dit-elle, que vous êtes heureux d'avoir trouvé les richesses que vos prédécesseurs ne vons avoient pas laissées! vous allez à Jésus-Christ, en qui vous avez mis tous vos trésors, que vous recouvrerez au temps de la nécessité; quand il n'y aura rien qui puisse délivrer le misérable pécheur des peines auxquelles il sera condamné, où le père ne pourra rien pour le fils, ni la mère pour la fille, ni l'ami, ni les richesses périssables, ni la suite de plusieurs serviteurs, ni l'ambition, ni les honneurs et les vanités des offices; bref, où rien ne le pourra délivrer que les bonnes œuvres qu'il aura faites. Mon ami, Jésus-Christ est avec vous; ne vous ennuyez pas, et vous jouirez de ses promesses; mais prenez garde que les biens de la terre ne vous détournent de ce chemin, ni les gémissements de vos parents, ni la beauté et la fleur de votre âge, ni les flatteries de vos amis, ni les menaces de vos ennemis. Ne vous épouvantez pas des tourments du tyran; mais considérez la constance et la patience de ces saints martyrs que voici avec vous. Imitez-les en leur vie, pour recevoir, en mourant avec eux, l'immortelle récompense. »

Ensuite, cette sainte femme se prosternant aux pieds des autres martyrs, les supplioit d'encourager son mari, afin que la victoire qu'il remporteroit fût le fruit de leurs batailles et qu'ils pussent non-seulement offrir leurs âmes à Dieu, mais aussi celle d'Adrien,

qui augmenteroit d'autant plus leur récompense ; puis elle prit congé d'eux et de son mari, qui lui promit de l'avertir lorsqu'on le tourmenteroit, afin qu'elle fût présente à son martyre.

A quelques jours de là, saint Adrien, ayant su que les juges vouloient finir son procès, acheta du geôlier la permission de sortir, par l'avis des autres martyrs, afin d'aller avertir sa femme que l'heure de son martyre étoit proche, promettant de retourner en prison. Comme il étoit en chemin, quelques-uns avertirent la bonne Nathalie que son mari la venoit voir. Nathalie pensant qu'il eût renié Jésus-Christ pour sauver sa vie, ainsi que le bruit en couroit, demeura bien triste. Si bien qu'étant comme hors d'elle-même, lorsqu'elle l'aperçut de loin, elle lui ferma la porte, l'appelant perfide, lâche et le plus misérable des hommes, et disoit qu'elle ne vouloit point qu'il lui parlât, parce qu'elle ne vouloit pas ouïr la langue qui avait menti devant son créateur.

« O homme déloyal et sans Dieu! disoit-elle, pourquoi as-tu commencé ce que tu ne devois pas achever? pourquoi t'es-tu séparé de ces saints avec lesquels je t'ai laissé? pourquoi as-tu tourné le dos avant que d'entrer en bataille, et mis les armes bas avant que de voir l'ennemi? Que ferai-je, misérable que je suis? qui me lia avec un infidèle? Comment supporterai-je la honte d'une si grande impiété parmi les fidèles chrétiens, moi qui pensois devoir être appelée la femme d'un martyr? Mais ma joie n'a guère duré, d'autant que je me vois la femme non d'un martyr, mais d'un homme perfide à son Dieu. »

Adrien étoit à la porte, qui entendoit ce discours; ce qui lui fut un nouvel aiguillon pour souffrir d'autant plus constamment le martyre, qu'il voyoit le courage, la foi et la piété de sa femme, qui étoit fort jeune, et il n'y avoit que treize mois qu'il l'avoit épousée. De sorte que pressé de l'affection qu'il avoit de la voir et de lui parler : « Ouvrez, madame Nathalie, lui dit-il, ouvrez promptement; je ne suis pas tel que vous pensez. Ce qui m'a fait venir ici n'est pas que j'aie renié Jésus-Christ, ni pour éviter les supplices; mais c'est afin de vous avertir, ainsi que je vous ai promis, que le temps de mon martyre est proche, et pour vous in-

viter à m'y assister. Ouvrez donc, et vous en venez avec moi. »

Cette vertueuse dame ouvrit aussitôt la porte, et se jetant au cou de son mari, elle l'embrassa; puis, comme si elle eût mis en oubli le danger où elle se jetoit, elle s'en alla à l'heure même avec lui dans la prison trouver ses autres compagnons. Comme ils étoient en chemin, Adrien se doutant bien qu'après sa mort les ministres de l'empereur confisqueroient tous ses biens, et que Nathalie demeureroit pauvre et dépourvue de moyens, il lui demanda quel ordre elle avoit donné pour sauver son bien. A quoi elle lui répondit courageusement : « Ne pensez point, mon ami, aux biens périssables de ce monde, de peur qu'ils ne vous troublent l'esprit et ne captivent votre cœur; jetez seulement les yeux sur les biens immortels que Dieu vous donnera bientôt et sur les saints, avec lesquels vous désirez mourir pour Jésus-Christ. »

Sitôt qu'ils furent arrivés à la prison, Nathalie se jeta aux pieds des saints martyrs, et baisa leurs fers, qui leur avoient coupé et écorché les jambes tant ils étoient serrés; si bien que quelques-uns avoient les membres gâtés et presque tout pourris, d'où le pus sortoit et où la vermine s'engendroit. Ce que voyant, Nathalie envoya quérir par ses serviteurs du linge à son logis, pour nettoyer ces plaies et les médicamenter : ce qu'elle fit avec une admirable charité et dévotion l'espace de sept jours continuels.

Le jour destiné pour leur supplice étant venu, on les mena tous au tyran; mais d'autant que les vingt-trois martyrs avoient encore leurs corps tout moulus et brisés de tourments qu'ils avoient auparavant soufferts, Maximien se fit amener Adrien, comme le plus robuste de tous, afin de lui faire endurer de plus cruels tourments en la présence des autres :

— *Eh bien! Adrien,* lui dit le tyran d'une façon assez douce, *êtes-vous encore fou?*

— *Je vous ai déjà dit,* lui répondit Adrien, *qu'ayant quitté ma folie, j'étois prêt de répandre mon sang et de donner ma vie entière pour Jésus-Christ.*

Le tyran voyant qu'il n'avançoit rien avec Adrien, non plus par belles paroles que par rudesse, le fit fouetter à tour de bras

et battre par quatre puissants bourreaux avec des bâtons pleins de nœuds.

La bonne Nathalie, qui étoit présente à tout ce qui se passoit, voyant Adrien dans le martyre, courut vitement en avertir les confesseurs et le recommander à leurs prières : ils prioient Dieu avec elle, le genou en terre, de lui donner la grâce d'y être constant.

Maximien, qui recherchoit toutes les occasions possibles de le gagner, après qu'il l'eut fait cruellement tourmenter longtemps, lui dit enfin : « Certes, Adrien, j'ai un grand ressentiment de douleur en moi-même quand je considère ton courage et ta beauté. C'est pourquoi je te prie de penser un peu à toi-même et de te résoudre d'adorer les dieux ; après quoi je te rétablirai en tes premiers honneurs. Considère que tu es jeune, sorti d'une honnête famille et que tu es capable de grands honneurs. Pour le regard de ceux qui t'ont mis cette rêverie en tête, et qui t'ont précipité dans ce malheur où tu te vois maintenant réduit, ce ne sont que de pauvres misérables, produits de la lie du peuple.

» Il est vrai, ô empereur, lui répondit Adrien, que vous avez une parfaite connoissance de mon pays, de ma race et de mes ancêtres ; mais si vous connoissiez aussi bien la race et les richesses des saints, que vous avez à si grand mépris, je ne doute point que vous ne vous jetassiez humblement à leurs pieds. »

Sur ces propos, Maximien, roulant les yeux en la tête de colère, lui fit battre le ventre par quatre forts hommes avec tant de barbarie qu'on lui voyoit les intestins sortir du ventre : spectacle si horrible, que ce barbare ne le pouvoit pas voir sans frémir ! C'est pourquoi il le renvoya en prison, chargé de chaînes, avec les autres martyrs, où sa sainte et brave femme, qui ne l'abandonnoit point, le consoloit avec toutes les caresses possibles : *O mon ami, la lumière de mes yeux,* lui dit-elle, *que vous êtes heureux de mourir pour Jésus-Christ, qui est mort le premier pour vous !*

Après plusieurs semblables discours, qu'elle lui tenoit pour l'encourager, elle le suivit en la prison, accompagnée de plusieurs autres femmes pieuses et dévotes, qui à l'envi l'une de l'autre servoient et assistoient les saints martyrs. Les unes pansoient leurs

plaies, les autres en essuyoient la pourriture. Mais Nathalie étoit assez occupée autour d'Adrien, son mari, à essuyer ses blessures et à recueillir le sang qui en découloit, dont elle s'oignoit la tête et les membres comme d'un onguent précieux. La charité de ces religieuses femmes fut bientôt troublée ; d'autant que le tyran étant averti de leur piété, défendit d'en laisser entrer aucune dans la prison.

Pauvre Nathalie, que ferez-vous pour entrer? vous voilà privée de la douce présence de votre cher Adrien.

Comme la nécessité est la mère des inventions, elle eut recours à l'artifice; elle se coupa les cheveux ainsi que les hommes les portent et, se revêtant d'un habit d'homme, elle entra ainsi en la prison sous l'apparence d'un sexe différent, où elle animoit et servoit son mari et les autres martyrs : ce que les autres femmes firent aussi à son imitation, ne voulant pas se laisser surmonter en courage non plus qu'en piété; mais ce ne fut pas pour longtemps. Car le tyran voyant que la piété chrétienne ne pouvoit être surmontée par aucune difficulté, de peur que les martyrs qui étoient en effet demi-morts et ne faisoient plus que languir, n'échappassent à sa tyrannie par une mort naturelle, il commanda qu'on leur coupât à tous les bras et les jambes sur une enclume avec une hache et qu'on les laissât ainsi finir leurs jours.

Là-dessus Nathalie craignant qu'Adrien, son mari, ne s'épouvantât par l'horreur des tourments des autres, supplia les bourreaux de commencer par lui, ce qu'ils firent. O courage de femme admirable ! Comme ils l'eurent étendu sur l'enclume, elle lui tint les pieds tandis qu'ils les lui coupèrent. Ce qu'étant fait : « *Je vous prie, mon seigneur et serviteur de Jésus-Christ,* lui dit-elle, *donnez-moi aussi votre main afin qu'on vous la coupe et que vous ne soyez en rien inférieur aux autres saints martyrs.* » Il la lui présenta ; elle la tint aussi tandis qu'ils la coupoient, et en ce tourment, tout baigné dans son sang, il rendit l'âme à Dieu le quatrième jour de mars. La même cruauté se pratiqua contre les vingt-trois autres martyrs, qui rendirent aussi leurs âmes à leur créateur en même temps.

Cela étant fait, de peur que les chrétiens n'honorassent les corps et les reliques de ces saints martyrs, Maximien commanda qu'ils fussent réduits en cendres. Pendant que les bourreaux portoient ces précieux corps dans le feu, ces femmes pieuses recueilloient avec une grande dévotion le sang des martyrs qui découloit en terre, et achetèrent bien cher leurs habits qui en étoient teints. (Si grande étoit la révérence des premiers chrétiens envers les saintes reliques, honorant fort ceux qui enduroient le martyre pour Jésus-Christ !) Mais Dieu ne permit pas que le dessein de l'empereur fût exécuté; car soudain il suscita un grand orage suivi de tonnerres, de foudres, d'éclairs, de pluie, de grêle, avec une telle violence, qu'un tremblement de terre remplissant en même temps toute la ville de terreur et d'épouvante, chacun s'enfuit, cherchant où se mettre en sûreté, jusque-là que quelques-uns des bourreaux tombèrent roides morts sur la place. Nathalie et les autres dévotes femmes restèrent seules sur le champ, sans peur, se confiant en la miséricorde de Dieu et estimant que Dieu n'avoit permis cet accident, que pour venger la cruauté que l'on avoit exercée contre les saints martyrs.

La tempête enfin étant cessée, on trouva les précieuses reliques entières, sans qu'un cheveu seul eût été brûlé par le feu. Cependant un chrétien avec sa femme, personnes pieuses et dévotes, étant prêts de s'en aller à Constantinople pour éviter la cruauté du tyran, prièrent Nathalie et les autres chrétiens, qui étoient avec elle, de leur permettre d'emporter ces saintes reliques : ils les mirent dans un navire avec grand honneur et révérence. Mais Nathalie se réserva la main de saint Adrien, son mari, qu'elle garda comme un très-riche trésor, enveloppé dans des linges parfumés, sous le chevet de son lit, sans que personne le sût, et ainsi elle vivoit retirée en sa maison, priant Dieu nuit et jour.

C'étoit une femme très-riche, de bon lieu, jeune et belle. Au bout de quelque temps, un tribun de la cité, ayant connoissance de ses rares perfections, en devint amoureux, demanda la permission à l'empereur de la rechercher et lui en fit parler. Sur ces nouvelles, elle feignit d'avoir cette recherche pour agréable et

d'en être bien contente : néanmoins elle demanda trois jours de délai pour y penser et pour le communiquer à ses amis. Pendant ce temps-là, elle eut recours à Dieu, entra seule dans sa chambre et supplia Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'elle fût forcée ni contrainte de souiller la couche de son premier mari et de lui faire la grâce de pouvoir finir le reste de sa vie auprès de ses saintes reliques à Constantinople. Comme elle faisoit ainsi sa prière et pensoit aux moyens de s'y en aller, elle s'endormit, et un des saints martyrs lui apparoissant en dormant, lui dit : « La paix soit avec vous, Nathalie ; ayez bon courage, Dieu ne vous a point méprisée ; nous n'avons point oublié les peines et les travaux que vous avez soufferts à notre considération. Embarquez-vous et vous en venez promptement à Constantinople, parce que Dieu vous veut délivrer de ce péril, comme aussi des travaux de cette vie, pour vivre à jamais en notre compagnie et en celle d'Adrien, votre mari. »

La sainte femme, considérant cette révélation et ne voulant pas différer l'accomplissement de la volonté de Dieu qui l'appeloit, prit l'occasion, s'embarqua et vint à Constantinople : où étant arrivée saine et sauve, elle s'en alla droit au lieu où étoient les corps des saints martyrs ; devant lesquels elle se prosterna pour faire sa prière avec un grand respect, mettant la main de saint Adrien, qu'elle avoit portée avec elle, sur son corps. Après cela, elle se retira en sa chambre pour se reposer et se délasser de la grande fatigue qu'elle avoit endurée pendant son voyage. La sainte se réveillant raconta la révélation qu'elle avoit eue de venir en cette ville, puis se rendormant elle rendit l'esprit à Dieu.

J'ai bien voulu rapporter ici la fin de cette bienheureuse et sainte femme, à cause de la bonne part qu'elle eut au martyre de saint Adrien, et je ne sais lequel je dois le plus admirer, ou la force et la constance de saint Adrien à souffrir le martyre, ou la fervente foi de sainte Nathalie, sa femme, à le lui faire endurer. Le Martyrologe romain fait mention d'elle le premier jour de décembre.

Saint Adrien mourut le 4 mars, ainsi que dit le Martyrologe

romain; ce jour est très-célèbre à Rome, et il en est fait mention dans l'*Ordo* romain. Surius décrit sa vie au cinquième tome des *Vies des Saints* : nous l'avons suivi. Pierre des Natales fait mention de lui en son Catalogue. Mombrie, tome I; Molan en ses additions sur Usuard; Galesin en ses Notes; tous les Martyrologes, de Béda, d'Usuard, d'Adon et le Romain.

Son corps est maintenant à Rome, en l'église Saint-Adrien, l'une des anciennes diaconies des cardinaux, où l'on célèbre sa translation le 8 de septembre, parce que ce fut en ce jour-là qu'il y fut apporté. Plusieurs célèbrent confusément le jour de son martyre et celui de sa translation le 8 de septembre, sans faire distinction de l'un et de l'autre; bien qu'il soit très-vrai qu'il souffrit le martyre le 4 mars. C'est pourquoi, pour observer un ordre, j'ai décrit sa vie en ce jour et ferai mention de sa translation en cet autre, à l'imitation du Martyrologe romain, et selon l'avis de Baronius en ses Annotations. Les Grecs en font aussi mention en leur Ménologe, le vingt-sixième jour d'août; je crois, aussi bien que Baronius, que c'est à cause de sa première translation, qui se fit de Nicomédie à Constantinople en ce jour là; de quoi fait aussi mention le Martyrologe romain ce même jour.

A Wilna en Lithuanie, saint Casimir, fils du roi Casimir; il a été canonisé par le pape Léon X. Saint Casimir étoit fils de Casimir III, roi de Pologne, et frère d'Uladislas, roi de Bohême; il naquit le 5 octobre 1455 et montra dès son enfance un grand amour pour la solitude, le jeûne et la pénitence. Il portoit un cilice sous ses vêtements, passoit la nuit en prières à la porte des églises, attendant qu'il pût y assister aux matines. Il méditoit sans cesse la Passion de Notre-Seigneur et ne pouvoit penser à ses souffrances sans verser des torrents de larmes. Il aimoit la très-sainte Vierge d'un amour si tendre, qu'il composa en son honneur l'hymne *Omni die, dic Mariæ,* dont il voulut qu'une copie fût mise avec lui dans son tombeau. Il avoit à peine treize ans, qu'il

fut élu roi de Hongrie par les peuples de ce pays, mécontents de leur roi Mathias. Il partit à regret pour son royaume; mais le pape Sixte IV s'étant déclaré pour Mathias, il demanda à son père la permission de revenir sur ses pas et de renoncer à une couronne qui ne pouvoit légitimement lui appartenir. Il mourut à Wilna, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans, et il se fit tant de miracles à son tombeau, qu'il fut, en 1522, canonisé par Léon X. Cent vingt ans après, on retrouva son corps et ses vêtements parfaitement intacts, malgré l'humidité du caveau où étoit sa tombe. La Pologne l'a pris pour son patron.

A Rome, sur la voie Appienne, la fête de neuf cents martyrs, qui furent ensevelis près de sainte Cécile, dans le cimetière où étoit le corps de cette sainte.

Le même jour, saint Caïus, officier du palais, qui fut précipité dans la mer avec vingt-sept autres.

De plus, les saints Archelaüs, Cyrille et Photius, martyrs.

Dans la Chersonèse, le martyre des saints évêques Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère, Capiton, Ephrem, Nestor et Arcade.



CINQUIÈME JOUR DE MARS.

Saint Phocas, jardinier. — Saint Jean-Joseph de la Croix.

Saint Adrien de Césarée, martyr; saint Eusèbe et ses compagons, martyrs; saint Théophile de Césarée; saint Gérasime.

LA VIE DE SAINT PHOCAS,

JARDINIER.

AN 300.

Saint Marcel, pape. — Maximien, empereur.

Saint Phocas, Syrien de nation, étoit un pauvre jardinier qui passoit son temps à fouir et à labourer la terre, n'étant pas des plus accommodés du monde. C'étoit tout son revenu et celui de toute sa famille. Néanmoins, pauvre comme il étoit, c'étoit un homme fort vertueux et qui s'étoit acquis, par sa bonne vie, la qualité de saint personnage. Toutes les vertus que l'on pourroit désirer en un homme se trouvoient en lui; mais par dessus toutes la charité, car sa pauvreté le pouvant dispenser de faire tant d'aumônes, sa maison toutefois n'étoit point sans pauvres, qui avoient recours à lui comme à leur père nourricier, tâchant de sa part de les assister de tout son petit pouvoir. Sa maison étoit une retraite ordinaire pour loger les pauvres passants, qui n'avoient pas le moyen de chercher logis pour de l'argent; se montrant un second Loth, ou un autre Abraham, ou un saint Julien hospitalier.

En ce temps-là, les chrétiens étoient grandement persécutés, et ils l'étoient d'autant plus qu'ils étoient plus éminents en sainteté. Phocas, pauvre jardinier, mais riche en vertus et en perfections, ne manqua pas d'être découvert par les bourreaux, ministres de Satan, qui le furent incontinent trouver en son logis, se saisirent de lui et le traitèrent inhumainement. Phocas, se voyant ainsi maltraité d'eux, leur parla fort doucement, comme n'ayant point de ressentiment des mauvais traitements qu'ils lui faisoient, et leur demanda la cause pour laquelle ils étoient ainsi venus chez lui. Ces bourreaux considérant la douceur de son humeur en demeurèrent étonnés et, se regardant l'un l'autre, ne croyoient pas que ce fût ce bienheureux Phocas qu'ils cherchoient, attendu qu'ils ne pouvoient pas s'imaginer que la patience et la constance des chrétiens fussent si grands, que de ne s'émouvoir aucunement pour tant d'injures et de maux qu'ils lui faisoient. C'est pourquoi ils lui demandèrent, en s'excusant vers lui, s'il ne connoissoit pas bien un nommé Phocas, chrétien, qu'ils cherchoient. « *Je vous prie affectueusement,* leur répondit-il, *de demeurer cette nuit-ci avec moi, demain je vous le ferai voir.* »

Cependant il leur fit fort bonne chère le soir à souper, et les traita comme de ses meilleurs amis ; après quoi, tandis qu'ils se reposoient, il veilloit en prières et en oraisons, disposant son âme à recevoir la couronne du martyre. Le lendemain matin, s'étant fait une fosse pour lui servir de cercueil, il s'en vint à eux et leur demanda : « *Vous plaît-il, Messieurs, que je vous montre Phocas, ainsi que je vous l'ai promis?*

— *Nous t'en prions fort,* lui répondirent-ils, *tu nous obligeras beaucoup si tu nous fais ce plaisir.*

— *C'est moi-même,* leur dit-il, *qui vous parle ; je m'appelle Phocas et suis chrétien. Prenez-moi et me faites mourir. Voilà mon cercueil,* en leur montrant la fosse qu'il avoit faite, *tout prêt, qui me servira de sépulture.* »

Ces fiers satellites, plus étonnés que le jour de devant de sa grande résolution, se reconnoissant lui être obligés pour le bon accueil qu'il leur avoit fait, ne voulurent aucunement le moles-



ter. Mais, persistant toujours en la volonté qu'il avoit de répandre son sang pour l'amour de Jésus-Christ, qui avoit répandu le sien jusqu'à la dernière goutte pour l'amour de lui : « *Faites-moi ce bien,* leur dit-il encore, *d'exécuter la volonté de ceux qui vous ont envoyés, et n'en faites pas de difficulté, parce que la faute ne vous en sera pas imputée, mais à eux seuls.* Eux donc ayant de la compassion pour lui, mais d'autre part prévoyant le hasard où ils exposeroient leurs personnes s'ils ne le tuoient, lui tranchèrent la tête, à Antioche, le cinquième de mars.

Après sa mort, Dieu ne le voulut pas priver de l'honneur qu'il a coutume de donner à ses fidèles serviteurs, qui est de faire des miracles : car si pendant sa vie il fut célèbre par ses vertus, après sa mort il ne le fut pas moins par ses miracles. La renommée de sa sainteté et de ses miracles se répandant par toutes les provinces même les plus éloignées, un roi, prêt de donner bataille contre son ennemi fort et puissant, eut recours à la faveur du saint, et par son intercession remporta la victoire, ce qu'il ne pouvoit espérer selon le jugement des mieux sensés de son conseil. A cause de quoi il envoya à son église, en reconnoissance de cette faveur, une belle et précieuse couronne.

Grégoire de Tours, parlant de saint Phocas, rapporte que les chrétiens de ces quartiers-là, ont souvent expérimenté sa faveur et son secours contre le venin de la couleuvre ; et que quand quelqu'un étoit infecté par sa morsure, aussitôt qu'il pouvoit seulement toucher la porte de sa chapelle, il étoit guéri. Plusieurs, dit-il encore, étant devenus gros et enflés de venin par tout le corps par la morsure de ce méchant animal, jusqu'à être prêts de rendre l'âme, ayant été portés et couchés à la porte de sa chapelle, ont été préservés du mal contagieux qui les infectoit.

Les Martyrologes de Béda, d'Usuard, d'Adon, et le Romain font mention de lui ; les Grecs pareillement en leur Ménologe. Métaphraste décrit sa vie. Saint Grégoire de Tours, saint Astérie, évêque d'Amasée, en une belle oraison qu'il a faite sur les louanges de saint Phocas, dont il est fait mention dans le deuxième concile de Nicée ; où entre autres choses il dit, que l'on n'en fait guère moins

d'état à Rome que de saint Pierre et de saint Paul. L'empereur fit ériger une superbe église à Constantinople sous son nom, avec un beau monastère.

Il y a un autre saint Phocas, qui fut évêque de Sinope, ville au Pont, en Asie, dont l'Église fait commémoration le 14 de juillet, et bien que les Grecs les fassent tous les deux natifs de Sinope, et qu'ils en célèbrent la fête le même jour, néanmoins la diversité de leurs offices, du lieu de leur martyre et de leur mort même, montre assez que ce sont deux saints différents. Car celui-ci étoit jardinier et l'autre évêque; le jardinier souffrit le martyre par le glaive à Antioche, et l'évêque mourut d'une mort naturelle, après avoir toutefois beaucoup souffert pour Jésus-Christ. De celui-ci font mention tous les Martyrologes, Pierre des Natales et Monbrice.

LA VIE DE SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX,

FRANCISCAIN.

Saint Jean-Joseph de la Croix, que Dieu avoit destiné pour affermir en Italie la réforme de saint Pierre d'Alcantara, naquit à Ischia, île du royaume de Naples, le jour de l'Assomption de l'an 1654. Il fut baptisé le même jour dans l'église cathédrale d'Ischia et reçut le nom de Charles Gaétan. Il descendoit d'une noble famille, plus remarquable encore par les dons de Dieu que par ceux de la fortune. Son père s'appeloit don Joseph Calosirto, et sa mère, dona Laura Gargiulo. Il avoit six frères, dont cinq se consacrèrent au service du Seigneur; mais il les dépassa tous par ses héroïques vertus et son éclatante sainteté.

Dès son enfance il montra ce qu'il seroit un jour. Il aimoit la retraite, le silence, la prière : il fuyoit les jeux de ses frères et des compagnons de son âge, visitoit les églises, honoroit la très-sainte Vierge en jeûnant au pain et à l'eau le samedi et dans la vigile de ses fêtes, en récitant chaque jour son office. Il avoit aussi un amour ardent pour les pauvres, ces amis particuliers de Notre-Seigneur, et malgré le rang de sa famille, il ne rougissoit pas de faire des boutons de chemise pour leur en distribuer le prix.

Tout jeune qu'il étoit, il s'appliquoit déjà à la pénitence et à la mortification. Il s'étoit fait un rude cilice. On raconte encore dans son pays un trait touchant de sa patience. Il fut frappé à la joue par un de ses frères, au milieu de la voie publique. Au lieu de s'irriter, le saint enfant se jeta à genoux dans la boue et récita le *Pater* pour celui qui l'avoit frappé.

A peine entré dans l'adolescence, il voulut se consacrer à Dieu sous l'habit religieux. Il hésitoit entre les trois Ordres les plus sévères, des chartreux, des minimes, ou des frères-mineurs de saint Pierre d'Alcantara. Il fit une neuvaine, afin que Dieu daignât l'éclairer. Sur les derniers jours de la neuvaine, il vit entrer dans la maison de son père deux Frères alcantarins qui étoient venus à Ischia pour recueillir des aumônes. Aussitôt qu'il les aperçut, il se sentit frappé au cœur et reconnut que Dieu l'appeloit à se sanctifier parmi eux. Leur habit austère, leur démarche si grave, la sainteté de leurs discours, la sévérité de leur observance, tout en eux remplissoit ses plus chers désirs. Il part pour Naples, va droit au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont où les Frères demeuroient, et rencontre dans la sacristie le Père Charles-des-plaies-de-Notre-Seigneur. C'étoit un grand serviteur de Dieu, très-éclairé dans les voies spirituelles, et qui l'éprouva pendant neuf mois, le dirigeant dans l'exercice de l'oraison mentale selon la méthode de saint Pierre d'Alcantara. Après cette longue probation, il fut enfin admis au noviciat, et au bout de cinq jours le Père gardien lui donna l'habit. C'est alors que le saint prit le nom de Jean-Joseph-de-la-Croix, le nom de Jean parce qu'on célébroit le lendemain la fête de saint Jean-Baptiste ; celui de Jo-

seph en témoignage de l'amour qu'il portoit au chaste époux de la très-sainte Vierge, et celui de la Croix à cause de sa dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur. Il conserva précieusement l'habit qu'il reçut en ce jour et ne le voulut jamais changer pendant les soixante-quatre ans qu'il passa en religion : il l'appeloit son habit de fiançailles avec Jésus-Christ.

Il prit pour modèles saint François d'Assise et saint Pierre d'Alcantara, cherchant à les imiter en tout, dans leur recueillement, leur mortification, leur pauvreté ; il devint ainsi lui-même le modèle du noviciat ; et les plus grands personnages de Naples venoient à Sainte-Lucie-au-Mont pour admirer sa modestie et celle de ses compagnons qu'ils regardoient comme des anges terrestres.

Après sa profession, il passa encore trois années au couvent de Naples, continuant de marcher à grands pas dans les voies de la sainteté. Il étoit couvert de cilices, portoit des croix armées de pointes de fer sur le dos et sur la poitrine, ne prenoit jamais de vin ni de poisson, dormoit trois heures à peine et toujours à genoux, la tête appuyée contre le mur : plusieurs jours de la semaine il jeûnoit au pain et à l'eau. C'est ainsi qu'il réduisit son corps en servitude et le rendit souple aux desseins de Dieu.

En 1674, ses supérieurs l'envoyèrent à Piedimonte, où l'on bâtissoit un couvent pour leur ordre. Le saint veilla à ce qu'il fût construit avec toute la pauvreté qu'exigeoit la règle ; lui-même aidoit les maçons, portoit les pierres et la chaux, marchant nu-pieds malgré le froid et les rochers qui l'ensanglantoient. La nuit il dormoit accroupi dans une masure, et souvent on le trouva le matin tout couvert de neige. Ses austérités et de si grandes fatigues le mirent bientôt à l'extrémité ; il crachoit le sang, et sa poitrine sembloit attaquée ; mais lorsqu'on le croyoit perdu, il fut guéri tout à coup par un miracle de la très-sainte Vierge. Que de saints ont dû la vie à l'amour de cette bonne Mère, qui les gardoit pour la conversion des pécheurs et la gloire de son divin fils !

C'est à cette époque que commencent les prodiges de la longue carrière de saint Jean-Joseph-de-la-Croix. Il fut vu une fois par

sesFrères élevé dans l'église jusqu'à la hauteur de la voûte, absorbé dans la contemplation : il chassa le démon qui tourmentoit un des ouvriers occupés à la bâtisse du couvent : il guérissoit les malades avec de l'eau dégouttant d'un rocher voisin, et cette eau se multiplia dans ses mains pendant plusieurs mois.

Il n'avoit encore que vingt-trois ans lorsque ses supérieurs le contraignirent de recevoir la prêtrise ; il se retira alors dans un petit ermitage, tout près du couvent, pour y mener une vie plus retirée et plus austère, comme l'avoient fait saint François, saint Antoine de Padoue et tant d'autres saints personnages de son Ordre. Un jour qu'il y étoit en prières, il eut une inspiration divine de s'éloigner de ce lieu ; il y résista d'abord, mais à la troisième fois, comprenant que c'étoit un avertissement de Dieu, il se leva, et à peine eut-il fait quelques pas qu'une masse énorme de rochers s'écroula du haut de la montagne sur l'endroit qu'il venoit de quitter. On montre encore ce rocher que le peuple appelle la pierre de saint Jean-Joseph. Après un témoignage si évident de la protection de Dieu, ce lieu lui devint encore plus cher, et il obtint d'y établir une maison de retraite pour cinqFrères qui voudroient y mener la vie érémitique : le temps s'y partageoit entre la prière et le chant des psaumes ; le silence y étoit perpétuel ; les jeûnes plus longs : tout y rappeloit les mœurs antiques des Pères du désert. Beaucoup de religieux s'y sanctifièrent, et entre autres un vénérable serviteur de Dieu, le Père Michel-Ange de Saint-Bernardin dont les reliques y opérèrent plusieurs miracles.

A l'âge de vingt-quatre ans, le saint fut nommé maître des novices et rappelé à Naples. Il falloit que la confiance de ses supérieurs fût bien entière pour qu'on lui imposât dans une si grande jeunesse une si délicate fonction. Il s'en acquitta avec une intelligence admirable, instruisant plus par ses exemples que par ses paroles, sévère pour lui-même, indulgent pour ses disciples, discernant avec un tact parfait leurs défauts et leurs besoins. Il forma de bons religieux et dont plusieurs rendirent d'éminents services à leur Ordre.

Deux ans après, il retourna à Piedimonte comme gardien du

couvent; il occupa cette charge pendant quatorze mois, apprenant l'humilité à ses religieux en travaillant au jardin, en portant le bois et l'eau à la cuisine comme le dernier d'entre eux. A force d'instances il parvint à se faire délivrer de ce fardeau et reprit avec joie la vie d'obéissance.

Le saint dirigeoit en ce temps la célèbre duchesse de Laurenzano, Cécilia Aquaviva des ducs d'Atri, qui avoit mené une vie bizarre dans le siècle, et qui, revenue à Dieu, avoit embrassé une pénitence austère, servant les pauvres, se plaisant aux plus humbles travaux de la charité. La nuit qu'elle s'endormit dans le Seigneur, le saint vit descendre du ciel une troupe d'anges qui entra dans son palais, et le chef de ces esprits célestes dit: Allons à la chambre de notre malade. Ils y allèrent, entourèrent son lit et l'assistèrent jusqu'à ce qu'elle expirât. Alors le chef dit aux anges: Que trente-trois pauvres vêtus de bleu restent auprès du corps; pour nous, nous accompagnerons cette âme bienheureuse. Le lendemain le saint raconta cette vision à un religieux qu'il aimoit, pensant que c'étoit un rêve: Mais bientôt on sut que la duchesse étoit morte cette nuit-là même à l'heure où le saint l'avoit vue, et qu'elle avoit ordonné par son testament que son corps fût porté à l'église des Frères-de-la-Solitude de Piedimonte, accompagné seulement des Frères et de trente-trois pauvres vêtus de bleu. Six ans après son tombeau ayant été ouvert, on trouva son corps sain et flexible, quoiqu'il répandît, dans sa dernière maladie, une odeur infecte.

Après avoir renoncé à sa charge de gardien, le saint espéroit passer le reste de sa vie dans l'obscurité, mais Dieu qui vouloit se servir de lui pour affermir en Italie la réforme de saint Pierre d'Alcantara, le fit nommer encore une fois supérieur du couvent de Piedimonte. Ce fut une peine extrême pour cet humble religieux qui craignoit de se perdre dans les honneurs du commandement, Dieu daigna le rassurer: il lui envoya du ciel un Frère qui venoit de mourir et qui l'assura que de tous les alcantarins qui avoient quitté le monde jusqu'alors, aucun n'avoit été perdu à cause de leur observance exacte de la règle. Cette vision con-

sola le saint et l'encouragea. Il reprit son fardeau avec une nouvelle vigueur. Il eut cependant de grandes épreuves à supporter: le pain manqua plus d'une fois au couvent; le saint alors avoit recours à cette Providence qui ne manque jamais à ceux qui se confient en elle. Un jour qu'il n'y avoit plus un morceau de pain à distribuer aux Frères, une personne inconnue apporta autant de pains d'une blancheur éclatante qu'il y avoit de religieux au couvent. Une autre fois on trouva des pains sur la neige à la porte du monastère, sans qu'aucune trace de pied humain parut sur le sol. Les vivres se multiplioient quand il en étoit besoin ; des légumes qu'on avoit coupés pour les pauvres repoussèrent en une nuit. Dieu qui prend soin des petits oiseaux dont il n'est que le créateur, peuvoit-il oublier ses serviteurs dont il étoit le père?

Le saint retourna ensuite à Naples ponr y exercer de nouveau la charge de maître des novices. En 1688, ses supérieurs l'envoyèrent à Ischia consoler sa mère qui se mouroit. Le peuple de l'île vint au-devant de lui et le reçut, à sa grande confusion, avec des honneurs extraordinaires. Voilà le saint qui arrive, disoient-ils; allons voir le saint. Sa mère se recommanda instamment à ses prières et mourut heureuse dans ses bras. Il l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure et voulut célébrer la messe de ses funérailles.

Dieu le consola encore en ce temps par une apparition. Un de ses novices mourut, et comme le saint se reprochoit d'être cause de sa mort par les austérités qu'il lui avoit fait pratiquer, Dieu permit que ce jeune homme lui montrât la gloire que ces austérités lui avoient acquise: Voilà ce que je vous dois, lui dit-il; et il alla rejoindre les esprits célestes.

En 1670, le saint fut élu définiteur de la province, puis nommé une troisième fois gardien de Piedimonte. Il tomba malade des grandes fatigues de sa vie apostolique, et les médecins, craignant une hydropisie, lui défendirent de boire de l'eau. Il s'y refusa d'abord, mais comme on lui dit qu'il pouvoit bien se mortifier en cela pour l'amour de Jésus et de Marie, il résolut de ne plus boire le reste de sa vie. Quelquefois en été il prenoit un peu d'eau

fraiche et la rejetoit aussitôt. Un religieux qu'il aimoit lui témoignant son étonnement qu'il pût vivre sans prendre aucun breuvage : Pour l'amour de Dieu et de sa Mère, répondit le saint, on peut tout. Eh! quoi, je pourrois m'abstenir de boire pour la santé de mon corps, et je ne le pourrois pour le salut de mon âme!

En 1702, la famille alcantarine éprouva de grandes tribulations. Les religieux espagnols qui l'avoient établie dans le royaume de Naples, se séparèrent des religieux italiens. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, ne sachant à qui obéir, eurent recours à saint Jean-Joseph-de-la-Croix pour les reconstituer en province. Le saint écrivit à Rome ; mais les cardinaux, trompés par de faux renseignements, leur étoient contraires. Le 22 décembre de cette même année, la congrégation se réunit, et au moment où elle alloit se prononcer contre les religieux italiens, Dieu changea le cœur des princes de l'Église. A leur vif étonnement, ils accordèrent ce qu'ils avoient dessein de refuser, et en sortant de cette séance, ils avouèrent naïvement et avec joie que l'Esprit-Saint les avoit conduits malgré eux.

La province italienne des Frères alcantarins fut donc régulièrement constituée. Le chapitre s'assembla et élut le saint pour premier provincial. En vain se jeta-t-il à genoux au milieu de ses Frères, les suppliant avec larmes de ne point lui imposer une croix si pesante, en vain envoya-t-il sa rénonciation à la Congrégation des évêques et réguliers ; son humilité ne fit qu'affermir les cardinaux et les religieux dans l'estime qu'il avoient pour lui.

Je ne puis raconter tous les travaux qu'il accomplit pour l'établissement de sa nouvelle province : il visita ses couvents à pied, malgré la chaleur, malgré les plaies qui dévoroient ses jambes affoiblies. Je citerai un seul fait, parce qu'il se rapporte aux pauvres âmes du purgatoire et qu'il peut augmenter notre dévotion pour ces frères souffrants.

La haine jalouse que les Espagnols portoient à la nouvelle famille italienne avoit forcé le saint de recourir à la protection du roi Philippe V. Ce pieux roi prit les religieux sous son patronage

et leur accorda certaines redevances de laine pour l'habillement des Frères. Malheureusement les lettres royales furent égarées, et quelque diligence que l'on fit, jamais on ne put les trouver. Les Espagnols triomphoient donc et continuoient leurs persécutions. Le saint alors ordonna des prières dans les couvents de sa province en faveur des âmes du purgatoire, espérant qu'elles le voudroient bien secourir par reconnoissance du rafraîchissement que ces prières leur procureroient. En effet, une personne inconnue et que l'on ne revit pas depuis, rapporta les lettres originales. En mémoire de ce service signalé, on fait encore aujourd'hui, le 1er mars et le 1er septembre un service solennel pour ces pauvres âmes dans les couvents de la province.

Une fois que l'œuvre de Dieu fut accomplie, le saint parvint à se démettre de ses charges : il se consacra à la direction des âmes, usant au service de ses frères, les dernières forces de sa vie, il eut la joie de rentrer au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont, où avoit commencé sa vie religieuse et où elle devoit finir. Ce monastère avoit appartenu longtemps aux alcantarins espagnols; mais un jour que l'on demandoit au saint où il seroit enterré : Je mourrai, répondit-il, à Sainte-Lucie-au-Mont, et l'on m'y enterrera dans l'église. Ce qui arriva.

Le saint avoit en effet à un haut degré l'esprit de prophétie. Un de ses frères s'étoit fait religieux dans son Ordre : il s'appeloit Frère Ruffin. Le saint l'avoit toujours tenu éloigné des hommes; il l'avoit engagé à rester Frère lai, encore que ce fut un homme savant et plein de mérite. Un jour donc que Frère Ruffin partoit à Ischia pour faire la quête, il vint demander à sonFrère sa bénédiction. Le saint chercha à le détourner de ce voyage; mais Frère Ruffin persistoit. — Tu veux y aller, dit le saint, à toute force tu veux y aller, eh bien! tu y laisseras tes os.

Frère Ruffin crut que c'étoit une plaisanterie et partit. Quelques jours après son arrivée à Ischia, il tombe malade et meurt. Le gardien apprenant sa maladie veut envoyer deux de ses religieux dans l'île pour le soigner.

— C'est inutile, dit le saint, c'est inutile.



— Allez toujours, dit le gardien aux religieux.

— Soit, reprit le saint, mais ils n'iront pas plus loin que la lanterne du môle.

Les religieux s'embarquent, mais ils étoient à peine à la lanterne du môle, qu'une affreuse bourrasque les força de rentrer dans le port. Peu après on apprit la mort de Frère Ruffin. Le saint consola les religieux qui pleuroient cette perte : il avoit été assuré de la gloire éternelle dont son frère jouissoit à cette heure.

Il y avoit à Naples un opticien nommé Vincent Lainez, auquel le saint portoit une particulière amitié. Cet homme eut une fille et le jour de sa naissance, il fit un héritage, de sorte que, rencontrant le Père Jean-Joseph auprès de l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, il lui dit en riant que sa fille avoit apporté sa dot avec elle.

— Non, non, répondit le saint, ce n'est pas sa dot, car d'ici à deux mois, l'enfant mettra une belle paire d'ailes et s'envolera au paradis.

Ce qui se réalisa comme il l'avoit prédit.

Quelque temps après, la femme de Vincent devint enceinte, et celui-ci ayant de nouveau rencontré le saint, usa d'adresse pour savoir quel enfant il auroit.

— Père Jean, lui dit-il, le Seigneur a pris ma petite fille, mais j'espère qu'il va m'en rendre une autre.

— Non, Vincent, reprit le saint, ta femme te donnera un beau garçon.

L'enfant vint au monde, mais au bout de cinq mois il tomba malade et montra tous les symptômes d'une mort prochaine. Vincent désolé, enveloppe l'enfant dans ses langes, le fait prendre par un garçon de boutique et le porte à son protecteur pour qu'il lui rende la santé. Le saint étoit à la porte de l'infirmerie lorsque Vincent arriva.

— Père Jean, lui dit-il tout ému, voici l'enfant que vous m'aviez prédit.

— Oui, reprend le saint, mais Dieu l'appelle.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le pauvre père.

— Oh! non, cela ne peut pas être, répondit-il en frémissant; non, cela ne sera jamais. Puisque Dieu m'a pris ma petite fille, qu'il me laisse au moins celui-là. S'il m'envoie d'autres enfants, eh bien! nous partagerons encore : un pour lui, l'autre pour moi.

Le serviteur de Dieu se tourna vers lui avec un regard plein de majesté :

— Tu dois obéir et tu n'as rien à faire qu'à te soumettre à la volonté de Dieu. Veux-tu que je te montre que ton enfant lui-même désire aller en paradis? Voyons, Michel, continua-t-il en se tournant vers l'enfant, prouve à ton père que tu ne veux pas rester en ce monde.

L'enfant étendit ses petits bras en pleurant et se remua comme pour se défaire de ses langes et s'envoler au ciel.

— C'est bien, Michel, dit le saint.

Le père, tout entier à sa tendresse, ne remarqua pas même l'obéissance miraculeuse de l'enfant.

— Non, cela ne sera jamais, crioit-il; si je perds mon fils, j'abandonnerai femme, boutique, maison et je m'en irai errant par tout le monde.

Le serviteur de Dieu lui répondit avec un mélange d'indignation et de pitié :

— Donc, tu prétends arrêter la volonté de Dieu et t'en aller errant par le monde? tu demandes obstinément la vie de cet enfant? sache que ce sera ta croix et qu'il t'en arrivera malheur. Va et songes-y bien.

Et il le congédia.

— Bah! disoit Vincent en descendant de Sainte-Lucie-au-Mont, il ne peut pas m'arriver de plus grand malheur que de mourir, et, si je perds mon fils, la mort ne me sera pas un chagrin.

L'après-dînée, le saint se dirigea vers la boutique de l'opticien. Vincent travailloit à ses lunettes.

— Eh bien! dit le Père, y as-tu bien pensé, Vincent, y as-tu bien pensé?

— Oui, répondit Vincent, oui, Père, j'y ai bien pensé.

— Et qu'as-tu résolu?

— Je le veux, cria le pauvre père.

— Tu le veux, reprit le saint, tu le veux absolument: qu'il te soit donné.

Et lui tournant brusquement le dos, il sortit de la boutique.

— Femme, cria aussitôt Vincent, qui plaide gagne ; nous avons la grâce de Michel.

Au même moment, l'enfant reprit une santé florissante ; mais au bout de huit jours, la mère, en l'enveloppant un matin, s'aperçut qu'il avoit deux grosses tumeurs à la poitrine et dans le dos. A cette vue son lait tarit aussitôt, et Vincent comprit que c'étoit le commencement des malheurs dont le saint l'avoit menacé. Il n'eut pas le courage de recourir encore à lui, d'autant plus que chaque fois qu'il le rencontroit dans les rues de Naples, le saint se détournoit de lui ; mais il lui fit parler par des religieux du couvent et entre autres par son confesseur, les priant d'intercéder pour lui ; mais le saint leur répondit que Dieu n'étoit point son compagnon et qu'il n'osoit l'importuner davantage.

L'enfant atteignit sa troisième année, mais il ne prenoit point d'accroissement, ne prononçoit pas une parole et paraissoit privé de toute connoissance. Alors, Vincent se repentant de ce qu'il avoit fait et craignant que les autres malheurs qui lui étoient prédits ne se réalisassent, après s'être confessé et avoir reçu la sainte communion, monta au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont. Il ouvrit la cellule du saint, se mit à genoux devant lui et, sans oser lui baiser la main ni lui adresser la parole, il commença à réciter en pleurant le psaume *Miserere mei Deus.* Il tenoit ses regards fixés sur la terre et continua ainsi jusqu'au verset *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Alors, il leva les yeux vers le saint et vit qu'il avoit les siens tournés vers une image de la très-sainte Vierge ; il abaissa de nouveau ses regards vers la terre et acheva le psaume parmi ses sanglots. Il se tut ensuite, mais les larmes qui couloient le long de ses joues parloient plus éloquemment qu'il n'eût pu faire.

Le bon Père se leva, et avec une majesté pleine de douceur, il lui dit : Eh bien! Vincent, crois-tu que tu as choisi pour le

mieux? reconnois-tu l'erreur que tu as commise? tu es cause que le Seigneur a perdu toutes les louanges, toutes les bénédictions que l'âme de ton enfant lui auroit données avec les anges et les saints dans le ciel. Vois-tu quelle fête se seroit faite lorqu'elle se seroit envolée en paradis. Vincent, tu as désorganisé le paradis par ta désobéissance. Souviens-toi qu'autant de fils tu auras, autant tu dois en offrir à la volonté divine. Vincent, mon fils, sois béni : le Seigneur a retiré le châtiment qu'il te préparoit. Va, tu es pardonné.

En achevant ces paroles il fit le signe de la croix sur la tête qu'il serroit tendrement dans ses mains, et le congédia.

A l'heure même l'enfant entra en agonie. Comme Vincent paroissoit dans la rue, sa femme lui cria de la fenêtre qu'il se hatât parceque son fils alloit mourir. Le pauvre père monta à la hâte et se mit à genoux auprès du berceau : Mon fils, dit-il tout en larmes, mon fils, je te bénis. Pardonne-moi la témérité que j'ai eue de te priver si longtemps du bonheur de chanter les louanges de Dieu dans le paradis.

L'enfant tourna vers lui sa petite tête, et lui faisant pour la première fois un gracieux et bienheureux sourire, il expira doucement.

Voici un autre miracle que le saint fit en faveur de la marquise Spada.

Son fils, don Gennaro, avoit été atteint de la petite vérole à l'âge de quatre ans, et après plusieurs jours la fièvre et les convulsions s'étant jointes à sa maladie, il y avoit succombé. La marquise avoit prié le saint de venir voir son enfant; elle l'avoit envoyé chercher, mais il s'étoit refusé à sa demande; cependant quand il sut l'affliction où elle étoit, il la fit avertir de ne point faire porter le corps à l'église avant qu'il ne fût venu. Il arriva en effet, au bout de quelques heures, mais peu s'en fallut que la mère, irritée de cette visite tardive et en apparence inutile, ne le précipitât du haut en bas des escaliers en l'accablant d'injures.

Le saint lui répondit avec sa douceur habituelle : ce n'est rien, le mal n'est pas sans remède ; cependant, avant d'aller à la cham-

bre du mort, il est bon que je vous découvre quelques vérités importantes.

Alors, il lui fit entendre que Dieu avoit retiré son enfant si prématurément de ce monde, parce qu'il devoit être pour elle un sujet d'horribles épreuves; qu'il mangeroit sa fortune et la réduiroit à la misère; qu'après s'être perdu au jeu et avoir été emprisonné plusieurs fois, il seroit exilé; qu'il reviendroit mendier son pain dans les rues de Naples et encourroit enfin l'excommunication majeure.

La mère, qui ne connoissoit pas de plus grand malheur que de de perdre son enfant, lui demanda si après tant de désordres et de misère il seroit sauvé.

— Oui, répondit le saint; par un trait spécial de la miséricorde divine, il sera sauvé.

— S'il en est ainsi, reprit la mère, peu m'importe la misère et la honte, rendez-lui la vie.

— Vous le voulez donc vivant, malgré tout ce que je vous ai dit?

— Oui, je le veux vivant.

Ils entrèrent dans la chambre, et le saint se mit à genoux en prières auprès du lit de l'enfant; puis, pour cacher le miracle qu'il alloit faire, apercevant dans un flacon de la manne de saint Nicolas, il dit aux domestiques de faire couler quelques gouttes de cette liqueur miraculeuse dans la bouche de l'enfant; mais les lèvres et les dents étoient si serrées qu'il ne purent exécuter cet ordre.

— Gennaro, dit le saint, par obéissance ouvre la bouche.

A la grande stupeur de tous les assistants, l'enfant ouvrit aussitôt la bouche et les yeux; il but un peu de l'huile de saint Nicolas, recouvra la parole et se leva guéri.

La mère ne savoit comment exprimer sa reconnoissance.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, repondit le saint; allez à Bari avec Gennaro et remerciez-y votre bienfaiteur.

La marquise trembloit encore, et le saint dut l'assurer de nouveau que son fils parviendroit à la vieillesse, pour qu'elle osât se mettre en voyage.

Mais hélas! toutes les prédictions du Père se réalisèrent à la lettre. Gennaro, devenu marquis Spada et maître d'une grande fortune, la dissipa; il perdit au jeu jusqu'à cent mille écus en un jour; il tomba enfin dans la dernière misère et entraîna la marquise dans sa ruine. Il vécut alors avec toute la plus vile canaille de Naples, fut emprisonné plusieurs fois, exilé et revint mendier son pain aux portes des églises. Il encourut l'excommunication pour avoir frappé un prêtre camaldule; mais Dieu toucha son cœur comme le saint l'avoit prédit, et il mourut dans les plus vifs sentiments de repentir.

Un soir du mois de février, un marchand napolitain attendoit à la porte du couvent de Sainte-Lucie-au-Mont le Père Jean-Joseph qui n'étoit pas encore rentré. Le duc de Lauriano attendoit aussi le Père qui étoit son directeur, et le marchand tout plein de son affliction lui racontoit que sa femme fort avancée dans sa grossesse, étoit en grand péril parce qu'il ne pouvoit en cette saison lui trouver un abricot dont elle avoit un désir extrême. Pendant qu'il faisoit ce récit, le saint arriva :

— Bien, bien, répondit-il au marchand, que votre femme attende un peu : d'ici à demain le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pasquale y pourvoieront.

Le marchand partit plein d'espérance.

Comme le saint montoit avec le duc les escaliers du couvent, il vit un tas d'écorces de châtaignes :

— Frère Michel, dit-il à son compagnon, ramassez-en quatre et nous les planterons : qui sait si Dieu et saint Pierre d'Alcantara n'en feront pas sortir quelque abricot pour sauver cette pauvre femme et l'âme de son enfant!

Le Frère n'avoit pas grande confiance, mais le duc de Lauriano lui fit signe d'obéir au saint. Il prit donc ces écorces et les planta dans un vase qui étoit sur la fenêtre de la cellule, puis les arrosa selon l'ordre du saint.

En rentrant chez lui le duc raconta à sa femme ce qu'il venoit de voir. Le lendemain, dans la matinée, la duchesse lui montra une tranche d'abricot : Les châtaignes que vous avez vu planter

hier, monsieur le duc, lui dit-elle, sont devenues cette nuit des abricots, et le serviteur de Dieu a eu la bonté de m'en envoyer une partie.

Dans l'après-dînée, le duc courut au couvent, où il trouva le marchand avec Frère Michel : il apprit d'eux le prodige qui s'étoit fait. Des trois abricots que les châtaignes avoient produits, le saint en avoit donné un pour la femme du marchand ; il avoit partagé le second entre quelques-uns de ses amis, et le troisième avoit été envoyé par ses supérieurs au cardinal vice-roi qui l'avoit demandé avec instance. Sur la fenêtre de la cellule le duc remarqua les trois plants de châtaigner avec les petites branches d'où les fruits avoient été cueillis.

Dans l'octave de la fête de saint Janvier, le saint après avoir été vénérer le sang du martyr, devenu liquide par un miracle qui se renouvelle chaque année, entraîné par la foule, perdit le bâton qui le soutenoit habituellement et sans lequel il ne pouvoit faire un pas. Ce fut un grand chagrin pour lui qui ne vouloit point revenir en voiture, et dans sa peine il s'adressa à saint Janvier, le priant de lui faire rendre son soutien. Cependant la foule l'avoit porté jusqu'à la porte de l'église : il s'assit sur les gradins ne sachant comment sortir d'embarras. Le duc de Lauriano entroit alors pour vénérer les saintes reliques : étonné de le voir sans bâton, sans compagnon, il lui demanda ce qu'il faisoit là.

— J'ai perdu mon cheval, répondit le saint avec sa gaieté accoutumée.

— Voulez-vous, mon Père, dit le duc, que je vous reconduise au couvent dans ma voiture?

—Non, non, reprit le Père, mon bâton reviendra.

Et il lui fit signe d'aller vénérer les reliques.

Le duc n'étoit pas encore arrivé au grand autel qu'une immense clameur s'éleva dans l'église : Miracle ! miracle ! crioit la foule. Le duc se retourna et vit la canne du saint traversant les airs; elle s'arrêta auprès du Père qui la reprit et s'enfuit de son meilleur pas, tandis que le peuple le suivoit en criant miracle, et en mettant ses vêtements en lambeaux pour en faire des reliques. Cependant ses

supérieurs, pour mettre son humilité à l'abri, lui imposèrent une pénitence publique, qu'il accomplit avec une soumission parfaite.

Le cardinal d'Althan, vice-roi de Naples, espérant avoir cette canne du saint, lui envoya sa voiture en le priant de lui venir parler sur-le-champ. Le saint s'y refusa absolument. Enfin, las des importunités du messager du cardinal, le Père lui dit : Je sais ce que veut Son Éminence : prenez cette canne, portez-la lui et que cela finisse. Le cardinal fut étrangement surpris de voir que le Père connoissoit un désir qu'il n'avoit manifesté à personne. Il fit enchâsser la canne dans une monture d'argent et la conserva comme une précieuse relique.

Au mois d'octobre de l'an 1728, on fit à Naples une procession solennelle pour la béatification de Frère Jean de Prado qui avoit été brûlé vif par les Maures au Maroc. Comme ce saint martyr étoit alcantarin, les religieux de sainte Lucie-au-Mont prièrent le Père Jean-Joseph de faire un effort et d'accompagner la statue du bienheureux que l'on alloit porter en triomphe. Malgré les plaies de ses jambes et la paralysie d'une partie de son corps, le saint partit, et on le vit pendant toute la procession, qui fut fort longue, élevé à un pied de terre et marchant sans appui : il étoit tombé en extase. Quand le peuple s'en aperçut, ce fut une joie, une tendresse, une admiration universelle dans la foule ; on lui prenoit les mains, on vouloit baiser le bas de sa robe, on se mettoit à genoux devant lui pour se recommander à ses prières. Ces démonstrations mirent du trouble dans la procession, et le religieux qui la dirigeoit demanda ce qui en étoit cause. Alors le peuple cria : Un saint au ciel et un saint sur la terre !

Aussi le Père ne pouvoit plus passer dans les rues de Naples sans que les enfants criassent : Voilà le saint, voilà le saint. Quelquefois le peuple disoit aux religieux de sainte Lucie-au-Mont : Vous êtes bien heureux d'avoir parmi vous un saint vivant ! Quand on fit la procession solennelle pour la canonisation de saint Pasquale Baylon, la foule répétoit : Nous aurons bientôt une autre procession pour le Père Jean-Joseph. Un prêtre disoit un jour en le

montrant du doigt : Voyez-vous ce Père ; c'est une relique vivante.

Un jeune clerc de Piedimonte, souffrant depuis six mois de grandes douleurs de tête qui l'empêchoient d'achever ses études, vint rendre visite au Père, qu'il n'avoit jamais vu, mais dont il avoit entendu parler à Piedimonte comme d'un saint : il s'appeloit don Nicolas de Antonellis. Il frappe à la porte de la cellule :

— Entre, entre, Nicolas, dit le serviteur de Dieu.

Le jeune homme surpris que le saint sût son nom entra tout confus.

— Eh ! bien, dit le Père, que font mes filles bénies, doua Nora et ta mère ? Elles t'ont recommandé de me saluer ? Et toi, comment vas-tu, ajouta le Père, en souriant de la surprise du jeune homme.

Le clerc alors lui expliqua qu'il était venu à Naples pour un violent mal de tête dont il souffroit depuis six mois.

— Et sais-tu pourquoi tu souffres, demanda le saint ? Eh bien, c'est parce qu'il y a six mois que tu as négligé de faire tes prières accoutumées à la Madone.

Le jeune homme en effet disoit tous les soirs trois *Ave Maria*, le visage contre terre, en l'honneur de la pureté de la très-sainte Vierge.

— Reprends ta dévotion, mon fils, ajouta le Père en lui mettant la main sur la tête, et aussitôt don Nicolas sentit se déchirer le voile qui enveloppoit son cerveau ; ses idées reprirent leur netteté et il fut guéri.

Que ne puis-je raconter tant d'autres traits admirables de ce saint religieux ? Il avoit un amour ardent pour la très-sainte Vierge, à laquelle il attribuoit d'avoir été préservé du rocher qui faillit l'écraser à Piedimonte. Soyez dévots à Marie, disoit-il à ses pénitents, aux malades qu'il visitoit ; recourez à Marie, elle vous consolera, elle vous aidera, elle vons tirera de peine. Un jour que son amour pour cette bonne Mère embrasoit son cœur d'un feu qu'il ne pouvoit plus contenir, il dit à un jeune clerc de son Ordre : Appelle-la du doux nom de mère : dis-lui maman, maman, chère mère Marie : sois-lui bien dévot, mon fils ; c'est ta mère.

Le plus précieux trésor de sa cellule étoit un tableau de la très-sainte Vierge qui lui avoit été donné par le fameux peintre de Matthéis; il le regardoit souvent et sembloit le consulter dans les conseils difficiles qu'on lui demandoit. On disoit que la sainte image lui avoit parlé plusieurs fois. Ce qui est certain c'est qu'un jour une malade à laquelle il l'avoit envoyée pour la consoler, ayant voulu la garder malgré le Père, celui-ci la retrouva en rentrant dans sa cellule suspendue à sa place ordinaire.

Quelque temps avant sa mort, il dit à Frère Michel, son compagnon : Il peut se faire que je sois frappé de mort sans pouvoir parler ; voici donc ce que tu ferois en ce cas-là. Je désire que le tableau de la très-sainte Vierge soit placé sur un autel de l'église, et qu'on y fasse brûler quelques cierges; si l'on en manque, demande-les à mes pénitentes, elles te les donneront. Ce tableau fut en effet placé sur l'autel auprès duquel on l'inhuma, et la piété des fidèles y a toujours entretenu des cierges allumés selon le désir du saint.

Le soin que prenoit le Père n'étoit pas inutile, car il fut frappé d'apoplexie, comme il l'avoit prédit. Dieu lui révéla le jour et les circonstances de sa mort. Son neveu lui écrivoit de Vienne qu'il pensoit revenir au mois de mai. Répondez-lui, dit le saint au religieux qui lui servoit de secrétaire, qu'il revienne, s'il veut, à cette époque, mais qu'il ne m'y trouvera plus.

Il fit cette prière à un religieux du monastère de Saint-Sébastien : Je ne t'ai jamais rien demandé, mais si tu veux m'être utile, souviens-toi de moi vendredi prochain devant le Seigneur; ne l'oublie pas au moins.

C'étoit huit jours avant sa mort, et il mourut en effet le vendredi.

Le jour qu'il fut frappé d'apoplexie, qui étoit le dernier de février et le dimanche de la sexagésime, il entendit la messe et reçut la sainte communion avec une ferveur extraordinaire : il reçut ensuite tous ceux qu'il dirigeoit, et comme la foule étoit très-grande, l'un d'eux lui dit : Père, je reviendrai vendredi prochain.

— Oui, oui, si tu m'y trouves, répondit le saint.

— Je reviendrai à midi, reprit le jeune homme.

— Si tu m'y trouves, répondit encore le saint.

— Alors je viendrai samedi.

Le saint lui fit toujours la même réponse et le jeune homme ne s'aperçut du sens de ses paroles, qu'après sa mort.

Deux jours auparavant, il avoit rencontré Vincent Lainez, cet opticien qu'il aimoit. Je suis content de te voir, lui dit-il, car c'est la dernière fois; mais je ne cesserai de prier Dieu pour toi et pour ta maison. Aie patience avec tes enfants, et quand le Seigneur les appelle, donne-les-lui de bon cœur.

Après avoir congédié ses pénitents dans la matinée du dimanche, le saint dit à son compagnon : Il viendra un coup de foudre qui me jettera à terre et d'où il faudra me relever; ce sera mon dernier coup.

Après vêpres, il envoya son compagnon se promener sur la montagne et resta seul; sur les deux heures de nuit, comme il tenoit un livre à la main, il fut frappé d'un coup d'apoplexie si violent qu'il tomba à terre. Un religieux accourut au bruit et appela le compagnon: Souviens-toi de l'image de la très-sainte Vierge, lui dit-il, car je ne pourrai plus parler.

On le mit sur son lit où il resta cinq jours avec un visage calme et riant; il ne prononçoit pas une parole, ne pouvoit faire aucun geste. Cependant, quand on lui appliqua le bâton de saint Gaétan, le saint montra le ciel, et le bâton devint frémissant dans les mains de celui qui le tenoit. On répéta plusieurs fois l'expérience, et toujours le doigt du Père se leva vers le ciel comme pour dire que saint Gaétan l'y attendoit.

Il serra la main à un de ses amis qui lui recommandoit sa famille, et quand on parla de prendre un vieil habit pour l'ensevelir, il montra du regard celui qu'il portoit depuis soixante-quatre ans, et qui étoit si couvert de morceaux, qu'on appeloit quelquefois le saint, le Père Cent-Pièces.

Le jeudi, il reçut l'extrême-onction. Le vendredi matin, il recouvra la parole et dit à son compagnon : J'ai bien peu d'instants

à vivre. On réunit aussitôt la communauté pour la recommandation de l'âme, et après avoir reçu une dernière absolution, le saint vieillard, jetant un dernier regard d'amour sur l'image de la très-sainte Vierge, rendit à Dieu son âme, le 5 mars de l'an 1739.

Au même instant il apparut à Capoue au duc de Montelione : Comment vous trouvez-vous ici, dit le duc tout éperdu de le voir ?

— Je suis heureux, répondit le saint, et il disparut.

Le duc envoya à Naples et reconnut que le saint venoit de mourir à l'heure où il lui apparoissoit.

Un autre de ses amis, Innocent Valetta, dormoit encore : il se sent tirer par le bras, en même temps qu'une voix forte crioit : Innocent! Innocent! Il ouvre les yeux et voit dans un nuage éclatant un Frère alcantarin.

— Me connoissez-vous? dit le Frère.

— Non, répondit Valetta.

— Je suis l'âme du Frère Jean-Joseph-de-la-Croix qui vient de mourir, et je m'en vais en paradis où je prierai Dieu pour toi et pour toute ta famille. Si tu veux voir mon corps, tu le trouveras à l'infirmerie de Sainte-Lucie-au-Mont.

La nuée se dissipa et le Père disparut.

Trois jours après, le saint apparut encore à un Frère lai, au moment où l'on alloit chanter prime : Allez dire au supérieur de faire chanter par la communauté, devant l'autel du Saint-Sacrement, un *Gloria Patri* à la très-sainte Trinité pour toutes les faveurs qu'elle a daigné me faire. Le Frère voulut lui baiser la main, mais la vision s'évanouit. Après les vêpres, le *Gloria Patri* fut chanté solennellement par tous les Frères réunis.

Cependant la foule étoit accourue au couvent ; par toutes les rues de Naples, un seul cri retentissoit : Le saint est mort! allons voir le saint. On eut grand'peine à défendre le corps de la dévotion indiscrète du peuple : il fallut hâter les funérailles de peur d'accident. Les miracles devinrent si nombreux à son tombeau qu'on commença le procès pour la canonisation du saint religieux. Le pape Pie VI le béatifia le 24 mai 1789, cinquante ans

après sa mort, et encore un demi-siècle après, en 1839, il fut canonisé par Grégoire XVI.

A Césarée en Palestine, saint Adrien, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, fut d'abord exposé à un lion par l'ordre du président Firmilien; puis, ayant été mis à mort par le glaive, il reçut la couronne du martyre.

Le même jour saint Eusèbe, officier du palais, et neuf autres saints martyrs.

A Césarée en Palestine, saint Théophile, évêque, qui brilla du temps de l'empereur Sévère, par sa sagesse et par l'innocence de sa vie.

De plus en Palestine, sur le rivage du Jourdain, saint Gérasime, anachorète, qui vécut sous l'empire de Zénon.



SIXIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Colette, vierge et réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire.

Les saints martyrs Victor et Victorin, Claudien et Basse ; saint Marcien ; saint Evagre ; saint Conon ; saint Basile, évêque de Bologne ; le bienheureux Ollégaire de Barcelone.

LA VIE DE SAINTE COLETTE,

VIERGE ET RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

AN 1447.

Nicolas V, pape. — Frédéric III, empereur.
Charles le Vainqueur, roi.

La très-pieuse et très-prudente vierge Colette étoit native de Corbie, ville de Picardie. Elle eut pour père un nommé Robert Boilet, et pour mère une vertueuse femme appelée Marguerite. Cette jeune fille fut remplie des grâces du Saint-Esprit dès ses jeunes ans, et non moins recommandable pour sa bonne grâce, que pour son admirable beauté. Ce qui la relevoit encore davantage, c'est que ses perfections corporelles étoient animées et embellies par celles de son âme. Dès ses premières années elle se montroit fort recueillie, fuyant les plaisirs du monde ; elle s'adonnoit à la contemplation des choses divines, ayant un grand empire sur tous ses sens, l'humeur gaie et l'entretien agréable : si bien qu'il y avoit un grand contentement à la voir et à discourir avec elle, remarquant en elle, comme dans un miroir, une diversité de grâces que Notre-Seigneur lui donnoit.

Tels étoient les commencements de cette jeune vierge, à quoi son père et sa mère prenoient grand plaisir, et qui leur servoient d'aiguillon pour les exciter à la pratique des vertus. Son père qui, de son naturel, étoit humain et affable, étant mû par la considération des vertus qui éclatoient en sa fille, exhortoit tant ceux qu'il connoissoit que ceux qu'il ne connoissoit pas, domestiques et étrangers, enfin toutes sortes de personnes, à s'aimer les uns les autres et à pratiquer les vertus chrétiennes. Il avoit un soin particulier des nécessiteux, mais surtout de relever ceux qu'il savoit être tombés en quelque péché, et principalement les femmes débauchées ; et il ne se contentoit pas de les remettre au chemin du salut ; mais aussi il leur distribuoit de ses biens afin qu'elles n'eussent plus aucun sujet de se prostituer et d'offenser Dieu. Un jour même il donna une de ses maisons à quelques-unes pour y nourrir et entretenir les pauvres.

Aussitôt que la vierge Colette eut atteint l'âge de discrétion et qu'elle eut reconnu les ruses et les stratagèmes dont le diable se sert pour nous faire trébucher, elle délibéra de lui opposer humblement et courageusement la grâce que Dieu lui faisoit, et de travailler à l'avancement du salut des autres. Lorsqu'elle commença à paroître, elle permit que les filles et les femmes d'honneur la vinssent voir ; les entretenant de saints et salutaires discours, avec une douceur nonpareille et un très-grand profit. C'est pourquoi il ne faut pas blâmer les discours et les entretiens familiers, quand on les emploie pour détourner quelqu'un du vice et des voluptés mondaines et pour l'exciter à la vertu.

Son humilité étoit si grande, que quand elle se trouvoit avec des personnes qu'elle savoit être vicieuses, elle s'estimoit être encore plus vile et plus abjecte qu'elles : mais si c'étoit des vierges consacrées à Dieu, elle leur témoignoit une grande et tendre affection. De là lui vint le désir de se retirer en un monastère de religieuses, pour les y servir, s'estimant vraiment indigne de leur compagnie.

Pendant qu'elle s'adonnoit à ce pieux exercice, elle se sentit divinement émue à réformer et à rétablir la discipline monastique

de saint François : et plus elle s'en jugeoit indigne et croyoit n'avoir rien en elle capable d'une telle entreprise, plus elle s'y sentoit enflammée de l'amour divin. De sorte qu'elle alla se présenter au pape et le supplia d'entreprendre cette réforme, lui faisant entendre que cette œuvre étoit digne de sa sainteté et de son office, le suppliant aussi de la consacrer à perpétuité servante des religieuses réformées. Le saint pontife, considérant la sainteté de sa demande, lui donna une bulle, par laquelle il la constituoit et l'ordonnoit, sans qu'elle en sût rien, Mère et abbesse de toute cette réforme. Mais comme elle ne prisoit rien tant que l'humilité, étant l'humilité même, détestant de tout son cœur l'honneur de la supériorité et aimant beaucoup mieux obéir que commander, elle embrassa l'institut de saint François, du troisième Ordre, s'enfermant dans une cellule étroite et retirée, où elle demeura quatre ans entiers, couverte d'un rude cilice et ceinte de trois chaînes de fer à nu sur sa chair tendre et délicate.

Mais elle reconnut enfin par une vision admirable, que Dieu, par les prières de saint François, vouloit qu'elle s'employât et travaillât pour le salut des autres, en cette réformation. Et, comme elle se représentoit son incapacité, et pour cette considération n'y vouloit pas donner son consentement, voilà que soudain elle devint muette l'espace de trois jours, et puis après aveugle. Cela fut une manifeste punition divine, qui dura tant qu'elle résista à la volonté de Dieu : car sitôt qu'elle eut consenti de sortir pour aller où Dieu l'appeloit, elle recouvra l'usage de la parole et de la vue.

Elle commença donc à considérer la dignité de cette charge, et à penser aux moyens qu'elle devoit tenir pour donner commencement à une entreprise si difficile. Mais autant elle se montroit diligente à les rechercher, autant le diable, ennemi du salut des hommes, s'y opposoit et l'empêchoit de sortir de sa cellule par une infinité de difficultés et de ruses : ce qui étoit cause qu'elle n'avançoit rien. Enfin, par le moyen d'une illustre dame, qui venoit souvent la visiter, elle s'achemina à Nice, où le pape Benoît étoit alors pour les affaires de l'Eglise. Lui ayant fait entendre les causes et les raisons qui l'avoient amenée vers lui,

elle le supplia avec une profonde humilité de lui permettre de faire profession de l'institut de Sainte-Claire. Ce que le pape fit, et il la consacra, lui mettant lui-même le voile; il l'ordonna Mère et abbesse de tontes les religieuses, afin que par l'exemple de sa bonne vie, elle les réformât et les rétablît entièrement en leur ancienne et primitive sainteté de vie.

Cependant le diable qui avoit tâché d'étouffer ses premiers desseins, redoubla ses efforts pour la troubler en sa sainte entreprise où elle s'employoit de tout son cœur; il lui fit une si rude guerre qu'il excita tout le monde contre cette sainte réformatrice, se moquant d'elle, lui disant des injures, jusqu'à l'appeler magicienne et sorcière. L'affaire en vint à tel point, que ceux qui l'honoroient et la respectoient auparavant, l'injurioient, la bafouoient et en faisoient moins d'état que d'un chien : jusque-là même que personne ne la vouloit loger ni la retirer.

La sainte fille ne savoit où elle en étoit : son seul recours étoit à Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, et les assiste toujours, lorsque la chose semble désespérée. Aussi suscita-t-il une dame de grande piété et d'une éminente sagesse, qui la prit en telle affection qu'elle la retira chez elle, lui donna ses nécessités et la soutint en tout et par tout. De plus elle lui donna la moitié de son château, où la sainte fille et humble servante de Jésus-Christ commença les premiers fondements de son saint institut. Là Dieu lui fit la grâce que, par la splendeur de sa sainte vie, tous les brouillards de la calomnie se dissipèrent en fumée; de sorte que le pape lui offrit et lui assigna le monastère de Besançon, où la vertueuse comtesse Blanche l'amena, suivie d'une honorable compagnie de femmes et de filles de qualité, et lui aida en beaucoup de choses.

Il est presque incroyable quelle multitude de personnes se présentoient à cet admirable et nouveau rayon de vertu. Plusieurs filles de noble maison, et qui pouvoient être élevées à de grands honneurs par le moyen des honnêtes partis qu'elles eussent pu espérer, et plusieurs autres riches et honorables dames, méprisant ce qu'elles aimoient dans le monde, quittèrent et laissèrent

tous ces honneurs mondains et se retirèrent à l'abri de ce saint institut. Grand nombre de jeunes hommes aussi, excités par la bonne vie de cette sainte religieuse, renoncèrent au monde pour vivre et servir Dieu sous la règle de saint François : de sorte qu'elle fut contrainte d'augmenter les monastères de l'un et de l'autre sexe. La France et l'Allemagne, la Bourgogne, la Savoie et autres provinces, ont été illustrées par sa piété et son industrie

Cependant, comme il lui falloit de grands deniers pour les bâtiments et les monastères qu'elle étoit obligée de faire faire, souvent l'argent lui manquoit : mais Dieu ne la délaissoit non plus en cette affaire qu'aux autres : et il se fit que plusieurs fois après qu'elle avoit fait sa prière, elle trouvoit cinq cents écus d'or auprès d'elle. Cela lui donna une telle confiance en la divine bonté, qu'outre ses bâtiments, elle n'abandonna jamais les pauvres, à qui elle faisoit de grandes aumônes.

Ses austérités sont remarquables : car autant elle étoit donce et miséricordieuse envers les autres, autant elle étoit sévère pour elle-même. On ne la vit jamais porter de chaussure. Elle marchoit toujours nu-pieds, tant en hiver qu'en été, ne voyant non plus de feu que s'il n'en eût point été au monde, et elle ne le pouvoit pas même supporter, tant ses forces étoient exténuées par ses veilles et ses abstinences. Elle couchoit sur la dure, n'ayant sous sa tête qu'un sac plein de paille. Au reste elle dormoit si pen, qu'en huit jours à peine reposoit-elle une heure entière; tout le reste du temps, nuit et jour, elle étoit en perpétuelle oraison et contemplation, jusqu'à être ravie souvent en extase. Pendant son oraison ses yeux lui servoient comme de deux fontaines, pour l'abondance des larmes qu'elle jetoit, principalement lorsqu'elle communioit : ce qui donnoit beauconp de dévotion aux assistants.

Il faut avoner que sainte Colette s'est rendue tout à fait admirable par ses vertus et ses rares perfections ; mais Notre-Seignenr l'a rendue encore plus illustre par ses miracles, car elle ressuscitoit les morts, délivroit les possédés, rendoit aux insensés le



jugement et le bon sens, guérissoit les lépreux, délivroit de la mort ceux de la vie desquels on désespéroit; enfin elle donnoit du soulagement à tous ceux qui étoient affligés de quelque manière que ce fût, lorsqu'ils avoient recours à elle. Sa clémence, sa miséricorde et ses miracles apportoient un autre bien : c'est que plusieurs grands pécheurs, confus de l'horreur de leurs péchés, n'osant pas les découvrir au prêtre en confession, s'adressoient volontiers à elle et lui témoignoient l'état de leur conscience : et d'autres qui avoient été plusieurs années sans se confesser, se soumettoient à ses sages conseils, si bien que par sa douceur elle les obligeoit à reconnoître l'énormité de leurs fautes et la grande patience et bonté de Dieu qui les attendoit à pénitence; ainsi elle guérissoit ces vieux ulcères et les remettoit en liberté et en la grâce de Dieu.

Au reste, par sa dextérité et par sa douceur, elle rendoit tellement souples les esprits de toutes les religieuses, qu'elle en disposoit entièrement selon sa volonté, les gouvernant de sorte qu'elle corrigeoit celles qui tomboient en faute avec l'esprit de douceur, sans se montrer rêvêche ni fâcheuse, de peur que l'aigreur ne troublât et ne renversât ce que la douceur opéroit dans ces esprits.

Certainement, tant de perfections si excellentes qui se rencontroient en sainte Colette étoient d'autant plus considérables qu'elle avoit un corps grandement infirme. Car il est vrai qu'elle ressentoit en elle de perpétuelles douleurs pour lesquelles, toutefois, elle ne se dispensa jamais des rigueurs et des austérités de son institut un seul jour, si par hasard Notre-Seigneur en disposant ainsi pour un plus grand mérite, elle n'étoit retenue par quelques personnes, avec lesquelles elle étoit occupée pour quelque affaire d'importance et nécessaire.

L'espérance qu'elle avoit de la récompense céleste lui adoucissoit toutes les aigreurs de cette vie et lui faisoit dévorer, par son invincible patience, toutes les fâcheries et les afflictions qui lui pouvoient arriver. Entre toutes, la persécution qu'elle souffroit des diables lui étoit la plus sensible et presque insupportable, jusque-là même qu'ils la battoient quelquefois avec telle

violence, qu'ils la rendoient toute difforme de meurtrissures et la laissoient presque pour morte. Je ne doute pas même que la haine qu'ils lui portoient ne lui eût fait perdre entièrement la vie, si Dieu, par sa divine bonté, ne les en eût empêchés, la réservant pour une mort plus douce.

Enfin, sainte Colette, que Dieu illustra aussi du don de prophétie, après avoir passé quarante ans en des travaux nonpareils, après avoir renversé les châteaux et les forteresses des diables et bâti en leur place des maisons religieuses très-saintes, rendit son âme à Dieu entre les bras des siens à Gand, où elle fut ensevelie trois jours après son trépas, avec une pauvreté très-grande, ainsi qu'elle l'avoit recommandé, l'an de notre Seigneur 1447, sous le pape Nicolas V, et sous l'empire de Frédéric III. Sa vie a été décrite par Etienne Juliac, contemporain de la sainte et recueillie par Lipelloo, chartreux. Molan fait mention d'elle.

Sainte Colette étant une des gloires de la France, on nous pardonnera d'ajouter quelques détails à ceux qu'on vient de lire.

Sa naissance fut presque miraculeuse. Sa mère, qui avoit été stérile jusqu'à l'âge de soixante ans, l'obtint de Dieu par l'intercession de saint Nicolas, évêque de Myre et c'est par reconnoissance qu'elle lui donna le nom de Nicolette, ou par abréviation de Colette.

Après la mort de ses parents, elle se retira, vers l'âge de dix-huit ans, dans une maison occupée par de pieuses femmes, puis dans un monastère de Clarisses qu'elle servoit avec une humble joie et enfin, le 6 janvier de l'an 1402, après avoir reçu l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François et donné tout son bien aux pauvres, elle s'enferma dans une petite logette qu'on lui avoit disposée entre les deux églises paroissiales de Sainte-Marie et de Saint-Jean-l'Évangéliste.

Sainte Colette resta quatre ans dans sa cellule, jeûnant et priant, le corps recouvert d'un cilice, entouré d'une chaine de fer qui entroit dans ses chairs et en enlevoit des morceaux. Touché de ce grand courage, Dieu regarda sa servante avec amour et la fit servir à ses desseins de miséricorde sur le monde. Notre-Seigneur

lui apparut un jour accompagné de sa très-sainte Mère et entouré d'une multitude innombrable d'esprits célestes; son visage étoit plein de colère, il sembloit qu'il voulût détruire le monde pour les crimes que les hommes commettoient en ces temps malheureux de schisme et de guerres perpétuelles. Sainte Colette, remplie de frayeur, n'osoit lever sur lui ses regards, lorsqu'elle vit saint François se jeter à ses pieds. Il implora la miséricorde divine pour le monde coupable et montrant la sainte, il la demanda au Seigneur pour opérer la réforme de son Ordre, afin que les pécheurs se convertissent et que la colère divine s'apaisât.

Sainte Colette eut peine à croire à une si haute mission, et il fallut que de nombreux prodiges vinssent la lui confirmer. Elle se rendit enfin; et la baronne de Brissay, après avoir obtenu pour elle la permission de sortir de sa cellule, la conduisit à Nice où étoit alors l'antipape Pierre de Lune, reconnu en France sous le nom de Benoît XIII.

Ce n'est pas que sainte Colette adhérât au schisme; mais, trompée avec beaucoup d'autres sur la personne du véritable vicaire de Jésus-Christ, elle croyoit sincèrement que Benoît XIII étoit le légitime successeur de saint Pierre. Le grand saint Vincent Ferrier, l'apôtre de l'Europe, s'y trompa aussi comme elle pendant un temps. Dieu permettoit ces obscurités afin de mieux faire paroître l'assistance qu'il donne à son Église. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'un royaume ait résisté aux déchirements d'une division aussi longue, aussi enracinée dans l'esprit des peuples. Plus que toute autre, l'Église romaine, fondée sur l'autorité du Saint-Siége, y devoit périr, puisque cette autorité sembloit disparue; elle se releva cependant; cet éclatant soleil qui éclaire le monde sortit plus radieux des nuages qui l'avoient un instant obscurci. Ainsi, Dieu montre la force de son bras, et aussi que les causes ordinaires de ruine parmi les hommes ne sauroient détruire ce qu'il soutient.

Au reste, aussitôt que sainte Colette reconnut son erreur, elle se hâta d'abandonner le parti de Pierre de Lune et de faire profession d'obéissance envers Martin V qui venoit d'être élu au concile

de Constance. Elle partit pour Rome et alla se jeter à ses pieds. Le pape l'accueillit avec bonté; il lui donna de nouveau le voile et l'habit de Sainte-Claire et suppléa à tout ce qui avoit manqué aux concessions de Pierre de Lune. Il y ajouta le monastère de Gand, où la sainte devoit mourir, et celui de Viviers, témoignant ainsi tout l'intérêt qu'il prenoit à la sainte entreprise de la réforme. Les lettres de donation sont du 13 novembre 1425 et du 26 juin 1426.

Quelques années après, sainte Colette donna une nouvelle preuve de l'horreur qu'elle ressentoit pour le schisme et de l'amour qu'elle avoit pour l'unité de la sainte Église. Dieu lui avoit révélé qu'une nouvelle division se préparoit; il lui montra l'homme qui devoit servir aux desseins de Satan. C'étoit un prince du monde retiré dans la solitude; il s'appeloit Amédée et avoit été duc de Savoie : touché de la grâce, il avoit abandonné les grandeurs de la terre pour ne plus penser qu'à celles du ciel. Sainte Colette l'alla trouver accompagnée du Père Henri et du Père de Rains, tous deux franciscains et ses confesseurs. Elle lui révéla qu'il seroit élu antipape trois ans après; que ce schisme causeroit un grand dommage à l'Église et elle le supplia de n'y point consentir quand le moment de l'épreuve seroit venu.

Amédée le promit sans doute; mais trois ans plus tard, en 1439, comme la sainte le lui avoit prédit, il fut élu au concile de Bâle, en opposition au vrai pape qui étoit Eugène IV. Il dut se ressouvenir alors et de la prédiction qui lui avoit été faite et de la promesse qu'il avoit donnée. Il succomba cependant, tant le cœur humain est un mystérieux abîme de foiblesse et de vanité. On lui fit entendre que le bien public exigeoit qu'il se sacrifiât et n'écoutât point ses scrupules. Il se laissa séduire et prit le nom de Félix V.

La sainte en eut connoissance aussitôt par une révélation divine; elle apprit aux religieuses qui l'entouroient les nouveaux malheurs qui frappoient l'Église; et en leur racontant ces désastres, son cœur se déchiroit, des larmes amères couloient de ses yeux.

Après avoir éclairci ce point de la vie de sainte Colette, il ne

nous reste plus qu'à ajouter quelques traits du grand amour que Dieu lui portoit et du pouvoir dont elle jouissoit auprès de lui.

Elle voyageoit un jour avec un grand nombre de religieuses pour la fondation d'un monastère : c'étoit dans un pays étranger et dont elle ne parloit point la langue. En traversant une forêt infestée par les voleurs, elle vit venir une troupe de ces brigands pour les dépouiller, les outrager, les assassiner peut-être. Du plus loin qu'elle les aperçut, la sainte commença de réciter les litanies des saints, et elle les finissoit, lorsque les voleurs les entourèrent en leur disant des injures et des paroles grossières. Dieu ouvrit l'esprit de sa servante et lui fit comprendre tout ce que ces hommes disoient dans leur langage barbare, il délia sa langue; et encore qu'elle n'eût jamais parlé cet idiome, elle leur répondit avec tant d'humilité, de douceur et de prudence, que ces hommes, touchés d'admiration et de repentir, non-seulement s'abstinrent de toute violence, mais s'offrirent de l'accompagner pour la défendre partout où elle voudroit.

La France étoit, en ces temps de guerres, toute ravagée par les partis qui tenoient la campagne. Sainte Colette fut surprise un jour avec quelques compagnes par une troupe de cette soldatesque. Elle avoit, selon sa coutume, récité les litanies des saints, lorsqu'ils commencèrent à la menacer; l'un tiroit son épée pour lui couper la tête, un autre la vouloit attacher à la queue des chevaux. La sainte, pleine de calme au milieu de ces furieux, leur parla avec tant d'autorité et de persuasion, que ces loups dévorants, devenus de timides agneaux, lui rendirent tout ce qu'ils lui avoient volé et la laissèrent aller. Huit jours après, ils furent pris et condamnés à être pendus. En allant au supplice, ils avouoient publiquement qu'ils avoient bien mérité ce châtiment pour les outrages et les insultes qu'ils avoient faits à la sainte.

Un jour qu'elle avoit à passer un fleuve rapide et profond, il ne se trouva ni barque, ni radeau qui pût servir au passage. Sainte Colette fit le signe de la croix sur les eaux et s'avança dans le fleuve ; elle le traversa ainsi sans danger avec sa suite, tant ceux qui étoient à pied que ceux qui alloient à cheval. Quelques

cavaliers les suivoient de près et arrivèrent presque derrière eux sur les bords du fleuve. En le voyant si gonflé, ils eurent peur d'abord, puis s'encourageant : Bah ! dirent-ils, si les hypocrites l'ont passé, nous le passerons bien aussi. Ils entrèrent donc dans le courant avec leurs chevaux ; mais, entraînés par la violence des eaux, ils s'y noyèrent et y périrent tous.

Tous ces voyages la rendirent suspecte aux partis qui se disputoient alors la France : tandis qu'elle ne songeoit qu'à apaiser la colère de Dieu et à hâter par ses prières la conclusion de la paix, l'un des partis crut qu'elle favorisoit le parti contraire et résolut de mettre à sac le monastère où elle demeuroit. Une nuit la Sœur qui étoit chargée d'éveiller pour les matines, se trompa et croyant qu'il étoit minuit, lorsqu'il n'étoit encore que de neuf à dix heures, elle sonna la cloche. Les soldats s'imaginent que c'est un signal pour appeler les ennemis ; ils se réunissent en foule sur la place du monastère, s'apprêtant à lui donner l'assaut et se promettant d'égorger toutes les religieuses. Sainte Colette étoit alors en oraison. Dieu lui révéla le danger qui la menaçoit ainsi que ses chères filles; mais il l'en tira aussitôt par un prodige presque inouï.

Il étoit, comme nous l'avons dit, environ dix heures du soir. L'horloge du monastère sonna, mais au lieu de frapper dix coups, elle n'en sonna qu'un. Les soldats étonnés regardent le cadran ; il marquoit une heure du matin. Ils croient s'être trompés ; ils attendent le jour. La lumière parut en effet trois heures plus tôt qu'elle n'a coutume de paroître en cette saison. Persuadés alors que la cloche n'avoit sonné qu'à l'heure ordinaire, ils rentrent dans leurs logements, sans cependant abandonner tout à fait leurs mauvais desseins. Mais un si grand prodige ne pouvoit demeurer caché. Chacun chercha la cause de ce changement dans le lever du jour, et quand on sut ce qui s'étoit passé pendant la nuit, il ne fut pas difficile de reconnoître le miracle que Dieu avoit fait pour sauver ses servantes de la fureur de cette soldatesque effrénée. Les soldats apprirent la puissance de sainte Colette et la respectèrent désormais.

Voici encore un trait de ses voyages. Elle fut reçue un jour par des religieuses dominicaines, dans le voisinage desquelles elle passoit. Ces bonnes religieuses, qui avoient entendu parler de sa sainteté, fort désireuses de la voir, la firent prier de les visiter. Sainte Colette y consentit volontiers. Les filles de Saint-Dominique accoururent toutes joyeuses à la porte du couvent pour la recevoir et l'accueillirent avec une douce cordialité et un grand respect. La sainte les entretint des choses de Dieu, les consola, les encouragea à marcher toujours dans les voies de la perfection.

Pendant qu'elle leur parloit, elle remarqua une pauvre religieuse, qui mettoit autant de soin à se cacher derrière ses compagnes que les autres à s'approcher pour voir la sainte de plus près et avoir le bonheur de l'embrasser. Cette Sœur étoit en effet attaquée de la lèpre ; tout son visage en étoit affreusement défiguré. Elle se cachoit donc de peur qu'on ne l'aperçût et qu'on ne la renvoyât. Mais la sainte, la voyant si triste, en eut pitié. Elle l'appela gracieusement, la fit mettre auprès d'elle et l'embrassa au visage avec une grande tendresse. Aussitôt la lèpre disparut ; la figure de cette malheureuse reprit sa beauté, à la joie et à l'admiration de toutes les religieuses.

On ne sauroit raconter les miracles que sainte Colette faisoit partout sur son passage : le détail en seroit infini. Elle ressuscita, avec une croix qui lui avoit été donnée du ciel, plus de cent enfants morts sans baptême. Aussi les peuples accouroient-ils en foule pour la voir et en être consolés dans leurs maux.

Il y avoit à Poligny un gentilhomme qui ne s'étoit pas confessé depuis trente ans ; il vivoit dans les désordres les plus déplorables, lorsque sainte Colette demanda à Dieu sa conversion. Elle supplia si vivement la majesté divine, que Dieu lui révéla les péchés de cet homme. Aussitôt la sainte les confesse à sa place, en reçoit pénitence du prêtre qui devina son dessein, et elle exécuta rigoureusement cette pénitence. Quand le gentilhomme apprit un acte de charité si extraordinaire, touché de la grâce, il rentra en lui-même et mena désormais une vie chrétienne et pénitente.

Dans une petite ville d'Auvergne, deux scélérats, le mari et la

femme furent condamnés à mort pour leurs forfaits. Loin de se repentir de leurs crimes, ces malheureux ne cessoient de blasphémer en allant au supplice. Parmi les spectateurs, épouvantés de cet endurcissement, il y avoit un saint ermite qui se jeta aux pieds des ministres de la justice et leur demanda instamment de suspendre l'exécution jusqu'à son retour. Ceux-ci y consentirent, quoique avec peine. L'ermite va trouver sainte Colette, lui raconte cet endurcissement des criminels. La sainte se met à genoux et commence le *Miserere;* elle n'avoit pas achevé de réciter le psaume, que ces malheureux demandèrent à se confesser, avouèrent publiquement leurs crimes et moururent dans les plus vifs sentiments de repentir.

Sainte Colètte obtint encore au roi de Sicile, Jacques de Bourbon, mari de la fameuse Jeanne II, reine de Naples, une grâce singulière en reconnoissance d'un terrain qu'il lui avoit donné pour bâtir un monastère. Ce prince s'étoit retiré en France, désespéré des désordres de sa femme : à peine sainte Colette eut-elle appris la mort de Jeanne, qu'elle écrivit au roi pour lui représenter le néant des biens de ce monde, l'importance du salut et la nécessité de la pénitence. Elle le fit avec tant de charité et d'efficacité, que ce prince quitta le monde et entra à Besançon dans l'Ordre des Frères-Mineurs, où il vécut et mourut saintement.

Les pauvres âmes du purgatoire ressentirent aussi les effets de la puissance de sainte Colette auprès de Dieu. Elle récitoit tous les jours pour elles l'office des morts, et vouloit qu'on le récitât aussi au chœur dans tous ses monastères, hors les trois derniers jours de la semaine sainte. Quand une de ses religieuses mouroit, Dieu permettoit qu'elle lui apparût et lui fît connoître l'état de gloire ou de souffrance dans lequel elle se trouvoit. La sainte ordonnoit alors, s'il en étoit besoin, des prières publiques pour obtenir une plus prompte délivrance. Que d'âmes elle soulagea ainsi ! A sa mort on raconte que ces âmes reconnoissantes vinrent au-devant d'elle, du séjour de la gloire où elles étoient entrées par ses mérites, et se réunirent aux anges pour célébrer son triomphe.

Je ne dois pas oublier ici un des traits les plus glorieux de la vie de sainte Colette.

Un jour que saint Vincent Ferrier étoit en prières dans le royaume d'Aragon, il vit, par une révélation divine, sainte Colette, qui demeuroit alors en Bourgogne, à genoux devant le Seigneur et lui demandant avec larmes la conversion des pécheurs. Dieu donna en même temps à son serviteur une telle lumière des vertus et des mérites de la sainte, qu'embrasé du désir de s'entretenir avec elle, il partit d'Espagne pour l'aller visiter. Il resta quelques jours auprès d'elle, tous d'eux se réjouissant en Dieu et s'animant mutuellement à servir un si bon maître, l'un par ses prédications apostoliques, et l'autre par l'achèvement de la réforme.

La charité de sainte Colette envers les pauvres égaloit son zèle pour le salut des âmes. Combien de fois se priva-t-elle du nécessaire pour les secourir, leur distribuant la meilleure part des aumônes dont elle vivoit avec ses religieuses, et multipliant miraculeusement le pain et le vin, quand tous les autres secours lui manquoient!

Dieu se plaisoit à récompenser sa charité par une providence attentive. Ses monastères avoient-ils besoin de quelque chose, il y pourvoyoit aussitôt. Un jour que l'on n'avoit pu faire la quête à cause de la guerre, une personne vêtue de blanc frappa à la porte du monastère, y déposa un sac tout rempli d'un pain excellent et disparut.

Une autre fois que sainte Colette bâtissoit un couvent pour les religieuses, les fonds vinrent à manquer et la construction alloit être arrêtée. Sainte Colette entre dans son oratoire et implore le secours de Dieu. En sortant, elle trouve à la porte un sac de cinq cents écus d'or, et le prodige se renouvela plusieurs fois.

Tant de faveurs singulières étoient bien justifiées, du reste, par l'amour ardent que la sainte portoit à notre cher Sauveur. Elle avoit surtout une dévotion toute particulière pour sa Passion, et elle en méditoit continuellement les souffrances. La force de son amour étoit telle, qu'il lui sembloit les ressentir elle-même, et qu'elle paroissoit avoir les pieds et les mains percés de clous, le



côté traversé d'une lance, tant elle y ressentoit de douleurs. Le vendredi surtout, à peine avoit-elle entendu la messe, qu'elle tomboit en extase et y restoit jusqu'au soir.

Une année, pendant la semaine sainte, Notre-Seigneur lui apparut et lui expliqua en détail toutes ses souffrances, lui accordant la grâce d'en ressentir quelques-unes pendant ces saints jours. Depuis ce moment, quand elle entendoit lire le récit de la Passion par les Évangélistes, sa douleur étoit si vive qu'elle ne pouvoit s'empêcher de pousser des cris et des gémissements lamentables, et son visage sembloit tout meurtri de coups.

Elle eut aussi un désir ardent de faire le pèlerinage de Jérusalem et de visiter les lieux sanctifiés par la vie et la mort de son cher Seigneur; ni la longueur de voyage, ni les périls qui l'attendoient au milieu des Sarrasins n'effrayoient son courage; mais ses supérieurs ne voulurent jamais y consentir.

Ce qu'elle aimoit le plus, après Notre-Seigneur, étoit sa très-sainte Mère : elle avoit envers elle une tendre dévotion, l'honorant par tous les moyens qui étoient en son pouvoir, récitant souvent pour les pécheurs et pour elle-même la Salutation angélique. Aussi la très-sainte Vierge l'aima-t-elle comme une fille chérie, veillant sur elle en tous ses dangers, la protégeant dans ses voyages. Deux fois elle la guérit, et elle soutint un jour son ermitage de Corbie, sous les ruines duquel le démon la vouloit écraser. Elle lui apparoissoit souvent et lui accordoit avec bonheur la conversion des pécheurs qu'elle lui demandoit. Mais une fois que les crimes des hommes étoient montés en quelque sorte à leur comble, elle apparut à sainte Colette, le visage plein de larmes, et lui montrant un plat où gisoit un jeune enfant haché en morceaux : Comment veux-tu, lui dit-elle, que je prie mon Fils pour les pécheurs, lorsque leurs crimes le déchirent chaque jour et le mettent en pièces?

Sainte Colette étoit aussi fort dévote à sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge. Elle lui dédioit les chapelles des nouveaux monastères qu'elle établissoit et lui en fit construire une, entre autres à Besançon, avec une grande magnificence. Elle y célébroit

solennellement sa fête, et cet usage est demeuré parmi ses religieuses. Je ne parlerai point de son amour pour son ange gardien, pour le séraphique patriarche saint François et pour la vierge sainte Claire; mais je dirai qu'elle avoit confié à saint Jean l'Évangéliste la garde de sa virginité, et qu'elle en reçut un anneau d'or, en témoignage de l'union que Dieu avoit contractée avec elle. Elle prêtoit quelquefois cet anneau à ceux qui entreprenoient de longs et périlleux voyages, afin qu'ils en fussent protégés.

On la consultoit souvent sur les voyages qu'on alloit faire, et elle prédit un jour à un évêque qui se rendoit à Rome pour y être promu au cardinalat qu'il mourroit en chemin, ce qui arriva.

Elle dit une autre fois à un gentilhomme bourguignon qui se portoit à merveille, qu'il eût à mettre ordre aux affaires de sa conscience, parce que Dieu devoit l'appeler bientôt. Ce gentilhomme la crut; et bien lui en prit, car à peu de temps de là, il mourut en effet.

Enfin elle prédit sa mort une année avant qu'elle arrivât. C'étoit le 2 février de l'an 1446: elle étoit alors au monastère d'Esdin, où elle dit aux religieuses qu'elle n'avoit plus deux ans à vivre. Quand elle en partit au mois de décembre suivant: Je vais mourir à Gand, leur dit-elle, en leur faisant ses adieux.

Arrivée à Gand, elle fut prise, le 26 février 1447, de douleurs très-cruelles et d'un mal dont la nature étoit inconnue aux médecins. Elle fit appeler son confesseur, le Père Pierre de Rains, se confessa avec une grande humilité et reçut la sainte Communion.

Le jour qui précéda celui où elle tomba malade, elle avoit fait assembler toutes les religieuses et leur avoit dit : Voici que ma mort est proche et que je m'achemine vers Dieu; ne vous attendez pas que, quand je serai pour mourir, je vous entretienne une dernière fois, car je ne parlerai plus et ne vous dirai point une parole. Ce qui se vérifia.

Le dimanche, elle reçut l'extrême-onction et se fit lire la Passion de Notre-Seigneur. Le lundi, qui étoit le 6 mars, elle entendit la messe et eut encore le bonheur de communier. Elle de-



manda pardon ensuite à toutes les religieuses, prit congé d'elles, plaça sur sa tête le voile noir qu'elle avoit reçu à sa profession solennelle et, ayant fait le signe de la croix, elle se coucha sur son pauvre lit, où elle expira quelque temps après, sans avoir prononcé une seule parole. Elle avoit soixante-six ans, un mois et quelques jours.

La population de Gand se porta en foule à ses obsèques. Une odeur très-suave s'échappoit du corps de la sainte, et tous les objets qu'on lui fit toucher prenoient cette odeur. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau, sur lequel on grava ces paroles : *Dulcis amica Dei, Rosa vernans, Stella decora, Tu memor esto mei, dum mortis venerit hora.* La mère de Charles-Quint priant sur ce tombeau, y obtint de Dieu, par l'intercession de sainte Colette, la naissance du grand Empereur.

A Nicomédie, la fête des saints martyrs Victor et Victorin qui, avec saint Claudien et sainte Basse, sa femme, ayant pendant trois ans enduré des tourments multipliés, furent mis en prison et y achevèrent le cours de leur vie.

A Tortone, saint Marcien, évêque, mis à mort sous Trajan, pour la gloire de Jésus-Christ. Ayant été accusé d'être chrétien, il fut mis en prison d'où il sortit miraculeusement sous la conduite d'un ange pour aller visiter et consoler saint Second, alors soldat, et qui étoit venu de Milan en cette ville avec le préfet Saprice dans un grand désir de le voir, car il étoit chrétien; mais il ne l'osoit faire paroître. Après avoir reçu cette visite, saint Second s'en retourna à Milan vers saint Faustin et saint Jovite qui lui donnèrent le sacrement de baptême et le communièrent d'une partie d'hostie sacrée qui leur avoit été apportée du ciel; ils lui donnèrent ensuite l'autre partie pour la porter à saint Marcien, encore prisonnier. Saint Second le fit, guidé par un ange, et, après que saint

Marcien eut communié, il se retira selon que l'ange le lui avoit commandé. Quelque temps après, saint Marcien fut tiré de la prison; on lui appliqua des lames de fer tout chaud, mais ce fut en vain, car Dieu le conserva sans en recevoir aucune lésion en son corps. Ce qu'ayant reconnu le préfet lui fit couper la tête. Son corps fut enseveli par saint Second.

A Constantinople, saint Evagre qui, ayant été élu évêque par les catholiques, du temps de l'empereur Valens, fut exilé par ce prince et mourut saintement.

En Chypre, saint Conon, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, après avoir eu les pieds percés de clous, reçut ordre de courir devant un char; mais, étant tombé sur les genoux, il expira en priant Dieu.

Le même jour, quarante-deux saints martyrs qui furent pris dans Amorium et de là menés en Syrie, où, après un glorieux combat dont ils sortirent victorieux, ils remportèrent la palme du martyre.

A Bologne, saint Basile, que le pape saint Sylvestre ordonna évêque et qui, par ses paroles et par ses exemples, gouverna très-saintement l'église qui lui avoit été confiée.

A Barcelone en Espagne, le bienheureux Ollegaire, d'abord chanoine, puis évêque de Barcelone et enfin archevêque de Tarragone.



SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Église. — Les saintes martyres Perpétue et Félicité.

Saint Eubule; saint Théophile de Nicomédie; saint Paul de Péluse; saint Gaudiose; saint Paul le Simple.

LA VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 1274.

Grégoire X, pape. — Michel Paléologue, empereur.
Philippe le Hardi, roi.

Le bienheureux saint Thomas d'Aquin, lumière de l'Église catholique, docteur angélique, guide le plus sûr des écoles, ornement et gloire du saint Ordre des Dominicains, étoit très-noble, fils des comtes d'Aquin. Son père se nommoit Landulphe, et sa mère Théodora. Comme elle étoit enceinte de saint Thomas, il vint un ermite vers elle, homme saint, qui lui dit que Dieu la rendroit illustre, et qu'elle auroit un fils qui prendroit l'habit de saint Dominique; qu'il seroit l'honneur de sa race et le flambeau du monde. Théodora lui répondit : *la volonté de Dieu soit faite.*

Le saint enfant venant au monde fut reçu de ses parents comme étant donné de la main de Dieu. Il fut nommé sur les fonts du baptême, Thomas, par son aïeul paternel, qui fut le comte Thomas de Samacolle, grand favori de l'empereur Frédéric II, et son capitaine général en plusieurs expéditions. Sa nourrice le voulant une fois emmailloter, trouva que l'enfant tenoit un papier en ses petites

mains, et le lui voulant ôter pour l'envelopper à son aise, l'enfant cria tant qu'il le lui fallut laisser : mais depuis, sa mère le lui tira des mains, et y trouva écrit, *Ave Maria* : et voyant qu'il ne cessoit de crier après, on le lui rendit pour l'apaiser : alors il le porta à sa bouche, et le mâchant peu à peu avec les gencives il l'avala, montrant qu'il suçoit avec le lait l'amour de la très-pure Vierge, dont il fut toute sa vie très-dévot. Au temps de son enfance, quand il crioit, le meilleur remède que l'on trouvoit pour l'apaiser, c'étoit de lui donner quelque livre à feuilleter, et il se taisoit aussitôt.

Quand il eut cinq ans, ses parents l'envoyèrent au célèbre monastère du Mont-Cassin, afin d'apprendre dès son jeune âge, parmi ces bons religieux, l'amour et la sainte crainte de Dieu. Car, comme le glorieux patriarche saint Benoît, savoit combien il importe à la réformation et au bon gouvernement de la république, que les enfants de bonne maison soient bien élevés dès leur jeunesse, il se chargea durant sa vie de nourrir en son couvent du Mont-Cassin quelques enfants de gentilshommes, et laissa cette louable institution à ses successeurs. Elle duroit encore du temps que naquit saint Thomas; lequel surpassa tous les autres enfants qui y étoient nourris avec lui en la tranquillité, en la douceur, au silence, en la modestie, et en l'obéissance au maître qui l'instruisoit, en la discrétion, fuyant toujours les autres qui étoient turbulents et sans arrêt, et faisant compagnie à ceux qu'il voyoit posés et dévots. En effet, il l'étoit tellement, qu'il employoit chaque jour deux heures à son oraison, et d'une pieuse curiosité il demandoit souvent au religieux qui l'instruisoit, ce que c'étoit que Dieu.

Quand il eut dix ans on l'envoya étudier à Naples : il eut pour maître en la grammaire, en la rhétorique et en la dialectique un grand homme appelé Martin : et en la philosophie un autre aussi excellent, que l'on nommoit Pierre d'Hibernie, du nom du pays d'où il étoit venu pour lire en Italie. Il avoit un si bel esprit et si vif, qu'il devança tous ses compagnons, donnant dès lors de bonnes marques de ce qu'il devoit être un jour. Il s'accosta des Jacobins, qui avoient depuis quelques années fondé un couvent à Naples et vivoient en grande réputation de sainteté. L'un d'eux vit sortir du visage de saint

Thomas, comme des rayons éclatants qui se répandoient autour de lui, et reluisoient sur toute l'assistance, dont il demeura grandement étonné. Thomas conversoit fort particulièrement avec un Père de cette sainte maison, que l'on appeloit Jean de Saint-Julien, homme fort dévot et vénérable, par le moyen duquel il prit l'habit de Saint-Dominique, âgé de quatorze ans. Il le reçut de la main de saint Thomas de Tolentino, qui étoit alors prieur du couvent de Naples, et qui depuis fut patriarche de Jérusalem.

L'entrée en religion d'un jeune homme de si grande maison et de si belle espérance, donna beaucoup à parler et à penser à tous ceux de la ville; vu même qu'il s'étoit jeté dans une religion nouvelle, et qui pour lors n'étoit pas si fort connue par le monde. Quand sa mère le sut, elle vint de Rocca-Secca, où elle étoit, à Naples, pour voir son fils, qui ne sachant à quelle intention elle venoit, ni la force que les paroles et l'affection d'une mère pourroient avoir sur lui, pour éviter le péril de semblables rencontres, importuna le prieur de l'envoyer en un autre lieu. Le prieur le lui octroya volontiers, tant pour le contenter, que pour ce qu'il craignoit que la mère (qui étoit une grande dame), ne le leur ôtât par force, et que l'Ordre ne perdît ce trésor que Dieu lui avoit donné pour l'ennoblir.

Il fut aussitôt envoyé à Rome, avec quelques religieux pour le conduire dans le couvent de Sainte-Sabine.

La mère délibéra d'aller après jusqu'à Rome, où elle ne le trouva point aussi, parce que le prieur l'avoit déjà envoyé avec quatre religieux à Paris pour y faire son cours, afin de ne pas l'exposer au hasard des larmes d'une mère aussi affligée qu'elle l'étoit. Quand sa mère vit que les religieux ne la croyoient point sur ce qu'elle juroit n'être point venue en intention de retirer son fils de la religion, mais plutôt pour lui aider et pour l'encourager à la persévérance, elle s'en offensa fort et écrivit à Landulphe et à Arnaud ses enfants (qui étoient deux principaux chefs de l'armée de l'empereur Frédéric II), qu'ils fissent garder les lieux par où leur frère Thomas devoit passer pour aller en France, afin de l'arrêter et de le lui renvoyer : ce qu'ils exécutèrent si bien, que Thomas et ses quatre conducteurs tombèrent entre leurs mains, de sorte qu'ils

le renvoyèrent à leur mère. Les soldats qui le prirent vouloient à toute force lui ôter son habit : mais il leur résista si courageusement, qu'encore qu'ils l'eussent déchiré et mis en pièces, ils n'en purent venir à bout, surmontant par ses larmes les outrages et les mauvais traitements qu'ils lui firent.

Quand Thomas fut ramené en la maison de sa mère, il n'est pas croyable combien elle fut aise de se voir victorieuse et maîtresse de son fils : et parce qu'il étoit encore bien jeune, elle le pensoit ranger du premier coup à sa volonté. Elle y employa tous les artifices dont elle se put aviser pour lui faire quitter son habit, entremêlant ses caresses de menaces, ses flatteries d'épouvante, et ses larmes de courroux. En un mot, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit servir à son intention. Le saint jenne homme la regardoit comme mère, et la respectoit comme sa maîtresse, lui répondant avec modestie et vérité. Il lui faisoit entendre qu'il étoit plus obligé d'obéir à Dieu qu'à elle, et qu'elle le trouveroit disposé aux traitements bons et mauvais qu'elle lui voudroit faire.

La mère voyant le peu d'effet de ses artifices, ne s'y opiniâtra point davantage : mais elle commanda à ses deux filles de poursuivre cette entreprise, et de ne donner aucune relâche à leur frère, jusqu'à ce qu'il eût perdu cette résolution. Les deux sœurs firent le commandement de leur mère, se servant des plus tendres appâts dont en semblables occasions l'éperdue passion de la chair et du sang se pouvoit servir. La batterie fut cruelle et les assauts furieux, mais la poitrine du saint jeune homme étoit plus ferme qu'un rocher à tous leurs efforts et plus invincible qu'un mur d'airain. De sorte que l'aînée des deux sœurs, qui pensoit vaincre Thomas, demeura vaincue, quitta les richesses et les grands partis qui la recherchoient, pour entrer en religion à Sainte-Marie de Capoue, duquel monastère par succession de temps elle devint abbesse, menant une vie sainte et exemplaire.

Landulphe et Arnaud trouvèrent au retour de la guerre leur mère fort affligée, leurs sœurs attristées, et Thomas si obstiné qu'ils se résolurent comme braves soldats, de terminer cette affaire de vive force. En effet, après avoir maltraité ce saint enfant, leur

frère, de paroles injurieuses, ils en vinrent aux mains et aux mauvais traitements, jusqu'à lui déchirer son habit. Cela ne fut pas suffisant pour détourner Thomas de sa sainte résolution : au contraire, il se fortifioit davantage. Ils l'envoyèrent prisonnier sous bonne garde au château de Rocca-Secca, le serrant de fort près, non-seulement par une détention pénible au corps, mais aussi par des moyens diaboliques et pernicieux à l'âme. Car ils attirèrent une jeune femme, belle, effrontée et lascive, à qui ils promirent une grande récompense, si elle pouvoit par ses attraits le faire condescendre au mal.

Cette femme perdue entra dans la chambre du saint jeune homme, et usa de tous les artifices possibles pour le faire trébucher. Mais Notre-Seigneur qui avoit déjà élu Thomas pour servir d'exemple de chasteté dans son Église, le fortifia tellement d'un esprit céleste, qu'après avoir tenu quelques propos à cette femme, dignes de son impudence insupportable, voyant qu'au lieu de se contenir elle redoubloit ses attraits lascifs, il prit un tison de feu dans la cheminée pour chasser cet autre tison infernal qui le vouloit brûler. Cette effrontée impudique se voyant ainsi maltraitée s'enfuit aussitôt, et laissa Thomas seul, si timide et si honteux, qu'il sembloit avoir peur de soi; d'autant que les âmes chastes entre les dommages temporels, ne craignent rien tant que de perdre le précieux trésor de la virginité.

Et parce que c'est un grand don de Dieu, sans la grâce duquel il ne se peut garder, le saint jeune homme fit un signe de croix et se prosterna à genoux, priant Notre-Seigneur, les larmes aux yeux qu'il le tînt sous son aile et le défendit de l'esprit infernal qui voloit autour de lui pour le ravir; de sa part, il offroit son âme et son corps avec un vœu de le servir chastement tous les jours de sa vie; il implora aussi l'aide et la faveur de la très-heureuse Vierge Marie. S'étant endormi là-dessus, deux anges vinrent le congratuler de sa victoire et l'assurer que Dieu lui avoit accordé sa demande; ils lui dirent qu'il lui envoyoit une ceinture d'une perpétuelle chasteté, dont ils le ceignirent si étroitement et avec une telle douleur, qu'il fut contraint de crier à haute voix, si bien

que ses gardes y accoururent craignant qu'il ne fût survenu quelque désastre; mais il ne voulut pas dire ce qui s'étoit passé et il n'en parla jamais qu'à son confesseur.

Quoique ce saint jeune homme eût reçu de la main de Dieu le précieux don de l'inviolable chasteté, c'est une chose merveilleuse avec quelle retenue il vécut toute sa vie et comme il fuyoit les occasions de la perdre et la familiarité des femmes, de sorte qu'une dame lui demandant une fois pourquoi il les fuyoit ainsi, puisqu'il étoit fils d'une femme; il lui répondit : *Parce que je suis né d'une, c'est ce qui me les fait fuir toutes.* Par ce respect, il garda sa virginité si entière, qu'après sa mort, le père Renaud, à qui il s'étoit confessé plusieurs fois et avoit fait sa confession générale, jura et protesta qu'il avoit vécu en pureté et en virginité comme un enfant de cinq ans.

Thomas demeura deux ans en cette prison, haï des siens et favorisé de Dieu, séparé des hommes et accompagné des anges, endurant de ses frères et de sa propre mère (qui étoit femme chrétienne, et enfin sa mère) ce que les saints ont accoutumé de souffrir des tyrans et des ennemis de Jésus-Christ. Mais Notre-Seigneur, pour l'amour duquel il enduroit, lui donnoit de la force et du contentement en ses travaux, le soulageant et l'entretenant par le moyen de l'oraison, de la contemplation et de l'étude. Il étoit aussi visité de fois à autre, à la dérobée et par quelque secrète pratique, par le Père Julien, qui lui portoit sous son manteau quelque habit pour le revêtir et des livres pour étudier. Outre les goûts spirituels et le profit de son âme, c'est une chose admirable combien il s'avança aux sciences en cette prison, car encore qu'il n'eût personne pour l'instruire, Dieu lui servit de maître, et les peines qu'il souffroit pour l'amour de lui le disposoient à être enseigné en son école.

Après ces deux ans de prison, la mère voyant la constance de son fils, soit qu'elle pensât que ce fût une affaire de Dieu ou qu'elle eût perdu l'espérance de le pouvoir ranger, elle commença à s'adoucir et à permettre, sans en faire le semblant, que les deux sœurs délivrassent leur frère Thomas et le descendissent par une

fenêtre de la tour où il étoit prisonnier. Ses compagnons ayant été secrètement avertis de se trouver là pour le recueillir, ils le reçurent comme un ange descendu du ciel, si ravis de l'avoir avec eux qu'ils ne croyoient pas le tenir vraiment. Ils le menèrent à Naples en cachette, où il fit profession en la dix-septième année de son âge.

Quelque temps après, pour l'assurer davantage, on le conduisit à Rome et de là à Paris, en la compagnie du Père Jean Lallemand, général de l'Ordre qui, s'acheminant en France, le voulut mener avec lui. Depuis on l'envoya à Cologne, ville d'Allemagne, où Albert le Grand, qui étoit le plus fameux docteur de l'Ordre de Saint-Dominique, lisoit la théologie avec une telle réputation, qu'il étoit tenu pour un oracle de sagesse. Thomas étudia sous lui quelques années et y fit son cours de théologie. Il se montroit dès lors fort humble, fort obéissant, fort dévot, fort modeste et sans bruit; il fuyoit les conversations, il s'adonnoit beaucoup à l'oraison et employoit le reste du temps à lire, à écouter, à étudier et à méditer attentivement ce qu'il avoit lu et entendu.

Il étoit tellement imbu de cela, par le moyen des rigoureuses lois du silence qu'il s'étoit imposées à lui-même, qu'il ne disoit pas un seul mot, de sorte que les religieux, ses condisciples, voyant qu'il se taisoit toujours, et que de sa complexion il étoit gros et gras, le surnommèrent le bœuf muet, imputant son silence à une stupidité et à une faute d'entendement; néanmoins, les occasions qui s'offrirent depuis entre eux des exercices ordinaires, des conférences et des disputes accoutumées aux écoles, les firent bientôt changer d'opinion et de langage. Saint Thomas y donna de telles preuves de la profondeur et de la subtilité de son esprit, qu'Albert le Grand dit en l'admirant : *Appelez-vous cela un bœuf muet? croyez que s'il vit, il meuglera si fortement, que sa voix retentira par tout le monde.* Ce qui fut une prédiction de ce que devoit devenir son grand disciple, et de la lumière dont il devoit éclairer toute l'Église par son esprit et par sa doctrine.

Dès lors, ses confrères commencèrent à le considérer d'un meilleur œil, faisant état de la doctrine et de la science de Thomas,

honorant sa vertu et son mérite, d'autant plus qu'ils voyoient que cette profonde science qui paroissoit en lui venoit plutôt par communication du ciel, qu'elle n'étoit acquise par un travail assidu à l'étude; car il leur sembloit être une chose tout à fait impossible, qu'un esprit humain pût, en si peu de temps, parvenir à ce haut point de science qu'il avoit, sans une faveur particulière et une assistance divine.

Après qu'il eut étudié à Cologne, sous Albert le Grand, et fait son cours, il retourna à Paris par le commandement de son maître et de ses supérieurs, où il fut reçu bachelier en théologie et commença à lire le *Maître des Sentences* avec tant de facilité, de subtilité et de lumière, qu'il ne s'est trouvé personne qui en ait approché. Il continua ses exercices scolastiques jusqu'à ce qu'il fut passé docteur, lequel degré il prit pour obéir à son supérieur avec regret et avec beaucoup de modestie, s'estimant indigne de ce rang et se croyant même le plus insuffisant homme du monde. Mais Notre-Seigneur qui vouloit commencer à découvrir les trésors renfermés dans l'esprit du saint et à le mettre en l'Église comme le flambeau allumé sur le chandelier, le consola un jour en cette sorte.

Il lui apparut un vénérable vieillard qui lui demanda quel sujet il avoit de s'attrister. Thomas lui répondit que c'étoit à cause qu'on lui commandoit de se faire passer docteur, encore qu'il n'en fût pas digne. A quoi le vieillard répliqua qu'il falloit qu'il eût confiance en Dieu, puisqu'il ne le faisoit pas de son mouvement, ni par ambition; que c'étoit la volonté de Dieu qui lui étoit déclarée par la bouche de ses prélats; que l'obéissance est un des plus puissants moyens qu'ait le religieux pour obtenir de grandes faveurs de Notre-Seigneur et que, pour thème de Sorbonique, il prît ce verset du psaume 103 : *Arrosant les montagnes de ses hautes nuées, la terre sera rassasiée du fruit de tes labeurs.*

Il se réveilla en sursaut, bien content et consolé. Le jour suivant il fit son acte avec une admiration extraordinaire de toute l'assistance, et eut pour concurrent au même degré saint Bonaventure, de l'Ordre de Saint-François, qui fut docteur de la même

licence; car dès lors Notre-Seigneur commençoit déjà à unir ces deux forts piliers de l'Église, qui la devoient soutenir de leur doctrine, l'édifier par leurs exemples et défendre leurs saints Ordres des calomnies et des cruelles impostures qui leur furent faites à Paris.

Car ces deux Ordres, de saint Dominique et de saint François, étant nouveaux en leurs habits, en leur règle et en leur profession, il se trouva alors quelques docteurs de l'université qui publièrent des libelles contre l'instruction que ces glorieux patriarches avoient apportée du ciel pour le bien du monde. De sorte qu'il fut nécessaire, pour bien faire et rembarrer les auteurs de cette impiété, que saint Thomas et saint Bonaventure s'opposassent à ces ennemis et que, comme braves enfants, ils défendissent leurs Pères et leurs religieux. Saint Thomas s'y comporta généreusement et avec une sagesse divine et profonde, ainsi que l'on peut voir aux opuscules qu'il composa sur ce sujet. Les livres de ces docteurs et leurs auteurs furent condamnés par le Saint Siége apostolique; la vérité fut connue et les Religieux triomphèrent de leurs ennemis par une victoire généreuse et signalée.

Et bien qu'en cette périlleuse guerre, il y eut plusieurs combats fort opiniâtres, où les ennemis de la vérité dirent et firent beaucoup de tort et d'injures aux saints, Notre-Seigneur le permit pour faire voir plus clairement la malice des uns et la patience des autres, et afin qu'on glorifiât celui qui leur avoit donné de si illustres trophées. De là vint une étroite amitié entre saint Thomas et saint Bonaventure, parce qu'ils étoient fort égaux et semblables en sainteté, en doctrine, en esprit et en zèle de la gloire de Notre-Seigneur et compagnons d'armes pour la défendre; de sorte qu'ils se visitoient l'un l'autre et s'entre-communiquoient comme vrais frères en sainteté.

Un jour, saint Thomas, allant voir saint Bonaventure, trouva qu'il écrivoit la vie de son Père saint François, de sorte que pour ne pas le divertir, il s'en retourna, disant: *Laissons le saint travailler pour un autre saint.* Car sa sainteté lui faisoit connoître celle de saint Bonaventure, et le service qu'on fait à Dieu d'écrire

la vie des saints, afin que chacun les imite, comme à fait saint Bonaventure en la vie qu'il a écrite du séraphique Patriarche saint François.

Saint Thomas régenta longtemps à Paris et depuis à Bologne, à Rome, à Naples, répandant les rayons de sa lumière et de sa doctrine de vive voix en ces universités et par ses écrits en tout le monde; car il obscurcit les plus doctes de son temps, comme le soleil fait disparoître les étoiles; et la science de saint Thomas fut si éclatante, si souveraine et si divine, que tous les grands esprits l'admirent, et plus ils sont exellents, plus ils en font d'état. Il n'y a chose si difficile en la théologie et en la philosophie qu'il ne rende facile; rien de si obscur qu'il n'éclaircisse; rien de si caché qu'il ne découvre; et il en discourt avec une brièveté si précise, qu'il y a autant de sentences que de mots, et cela avec une clarté, une distinction, une disposition, une liaison et une suite de choses si admirables, qu'il semble que sa doctrine est comme la lumière corporelle, qui fait voir et connoître toutes choses. Et, d'autre part, elle est si solide, si bien établie et si assurée, qu'il n'y a aucun danger de tomber dans l'erreur; au contraire, on peut dire de lui ce qui est écrit de la licorne, que là où elle a trempé sa corne et bu de l'eau, les autres animaux en peuvent bien boire après elle, sans craindre de venin.

De mêmes les fontaines de saint Thomas sont nettes, et la doctrine fort approuvée; elle est une vraie thériaque contre le venin de toutes les hérésies, car elles se trouveront toutes vaincues par ce saint docteur, ou elles se pourront réfuter et détruire par les principes et les fondements incontestables de sa doctrine. De là vient que tous les hérétiques de ce temps l'ont si fort en horreur; car c'est le couteau qui les tranche; et tous les saints et les sages catholiques l'estiment et le regardent comme la colonne et le rocher inébranlable de l'Église catholique, donnant à saint Thomas des titres d'honneur, et de glorieux surnoms autant qu'il est possible, encore qu'ils ne le puissent assez dignement louer. Ils l'appellent la fleur de la théologie, l'ornement de la philosophie, les délices des beaux esprits, le temple de la religion, le palais de l'Église, le docteur

angélique, le bouclier de la foi catholique, le marteau des hérétiques, la lumière des écoles, l'homme enseigné de Dieu, et qui a puisé dans la source de la divinité; le très-docte entre les saints, et le très-saint entre les doctes. En un mot, ils disent tous communément, que celui qui se plaît à la doctrine de saint Thomas, peut bien présumer de soi d'avoir beaucoup profité dans les sciences.

Mais le témoignage que les papes et le saint-siége apostolique, qui est le maître de la vérité, en a rendu, est beaucoup plus considérable. Innocent VI, en un sermon des louanges de saint Thomas, dit : *La science de ce docteur sur toutes les autres (hormis la canonique), a une propriété de paroles, une explication admirable, et une vérité toute pure en ses sentences : tellement que ceux qui la suivent ne se trouvent jamais éloignés du bon chemin : et quiconque l'attaque est toujours soupçonné de s'égarer.* Urbain V, commande que chacun suive la doctrine de saint Thomas comme vraie et catholique. Jean XXII, qui le canonisa, dit qu'il n'avoit point besoin de miracles pour être canonisé, parce qu'il avoit autant fait de miracles qu'il avoit écrit de questions. Il y a plusieurs autres papes qui le louent extraordinairement.

Enfin le pape Pie V, en une bulle du 2 avril 1567, l'an second de son pontificat, commandant de célébrer la fête de saint Thomas avec la même solennité que celles des quatre docteurs de l'Église, dit que ce saint docteur a éclairé l'Église, éteint beaucoup d'hérésies, et que celles qui sont survenues depuis sa canonisation ont été convaincues et renversées par la lumière et la force de sa doctrine. Ce qui se trouve véritable pour l'autorité que le concile de Florence, sous Eugène IV, et celui de Trente ont donnée à la doctrine de saint Thomas, qu'ils ont suivie en leurs canons et en leurs définitions.

Saint Thomas parvint à cette grande et divine science par la vivacité de son esprit, qui fut telle qu'il ne lut jamais rien qu'il n'entendît, et par une mémoire si excellente qu'il n'oublia jamais aucune chose; par un jugement assuré, par une lecture attentive et continuelle de tous les saints docteurs, par la méditation et le soin incroyable qu'il eut de recueillir toutes leurs sen-

tences, comme une mouche à miel les fleurs des champs, afin d'emplir sa ruche et de donner à la sainte Église la cire et la lumière dont elle devoit être éclairée, et le miel qui la devoit sustenter. Il est bien certain que Notre-Seigneur éclairoit surnaturellement cette âme pure de son serviteur, épuroit et fortifioit les yeux de son entendement, pour lui faire voir et pénétrer ces hauts et divins mystères, et comprendre clairement tant de matières si différentes et si éloignées les unes des autres; de sorte qu'il confessa au Père Renaud, son compagnon, qu'il avoit plus appris en l'oraison qu'en l'étude. Car il prioit, comme s'il eût vécu d'oraisons et étudioit comme s'il n'eût fait autre chose. Mais il étoit tellement imbu de Dieu, que l'oraison et l'étude se donnoient la main l'une à l'autre: l'oraison éclairoit l'entendement pour lui faire mieux comprendre ce qu'il étudioit; et l'étude réveilloit et enflammoit son affection de se donner de plus en plus à Dieu et de jouir de ses doux embrassements.

Il ne se mit jamais à écrire, à disputer, à lire, à interroger, ou répondre, qu'il n'eût premièrement fait son oraison, où il passoit toutes les nuits, hormis le peu de temps qu'il reposoit pour satisfaire à la foiblesse de la nature. Il avoit quelquefois trois ou quatre écrivains à qui il dictoit en même temps sur des matières aussi différentes et aussi profondes, que nous le voyons aujourd'hui dans ses livres. Il disoit tous les jours la messe, s'il n'étoit malade, et en écoutoit une autre, où il servoit d'ordinaire: et quand il ne pouvoit célébrer, il en entendoit deux entières; il se consoloit et s'attendrissoit en ce divin sacrement, tout baigné de larmes et ravi dans la profonde contemplation et admiration des mystères qu'il découvroit en ce Saint des Saints, et qui étoient si grands, qu'encore que saint Thomas, en l'explication des autres matières, surmonte tous les autres docteurs, néanmoins en celle de ce Sacrement ineffable et divin sacrifice, il se surpasse lui-même, ainsi qu'on le peut voir en ses œuvres, et en l'office qu'il composa, par le commandement du pape Urbain IV, pour la célébration de la fête du Saint-Sacrement.

Cette épineuse et difficile question ayant été traitée une fois

en l'université de Paris, touchant les accidents du pain et du vin, qui demeurent là visibles après la conversion de leur substance en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, et qui s'appellent espèces sacramentelles, saint Thomas, à qui tous s'en étoient rapportés, écrivit ce qui lui sembloit de cette question en un papier qu'il mit sur l'autel, et ayant les yeux et le cœur attachés sur un crucifix qui étoit là, il le supplia très-instamment que s'il avoit écrit la vérité, il lui fît la grâce de le pouvoir dire; sinon qu'il l'arrêtât court et l'empêchât. Comme il étoit en la plus grande ferveur de son oraison, Jésus-Christ se montra visiblement à lui sur l'autel, et lui dit: *Vous avez bien écrit ceci, Thomas.* Le saint poursuivant son oraison, prosterné en terre, son corps fut élevé en l'air et demeura assez longtemps suspendu en la présence de plusieurs des religieux du couvent.

Une autre fois, quand il composa l'office de l'Église romaine, qu'on chante le jour du très-saint Sacrement, étant en la ville d'Orvieto, un crucifix lui parla et lui tint le même langage; et encore aujourd'hui on l'appelle le crucifix de saint Thomas. Il lui en arriva autant à Naples, lorsqu'il écrivoit la troisième partie de sa Somme. Ayant eu recours à Dieu, comme il avoit de coutume en toutes ses difficultés, une nuit qu'il étoit en oraison dans la chapelle de saint Nicolas, il fut ravi et élevé de terre à la hauteur d'une brasse, et le crucifix qui étoit sur l'autel lui parla d'une voix haute et intelligible, lui disant: *Thomas, vous avez bien écrit de moi: que voulez-vous que je vous donne pour votre salaire?* Et il lui répondit d'un sens rassis: *Je ne veux rien que vous, Seigneur.* Car à la vérité tout le reste n'est rien sans Dieu, et lui seul est la très-suffisante et très-parfaite récompense de nos travaux.

Comme il écrivoit les Commentaires sur saint Paul, qui sont admirables, il trouva de la difficulté en un passage de l'Apôtre, qui est un profond abîme de science, de sorte qu'il eut son recours ordinaire à l'oraison: d'où il sortit si rempli d'une divine lumière, qu'il ne trouva plus de doute ni de difficultés aux passages difficiles.

Une autre fois, écrivant sur Isaïe, il tomba sur un point de ce prophète fort obscur ; c'est pourquoi il jeûna plusieurs jours et fit de grandes prières à Notre-Seigneur, afin qu'il lui en découvrît la vraie intelligence; et, étant une nuit en oraison, saint Pierre et saint Paul lui apparurent et le lui expliquèrent. Il appela son compagnon, qui étoit couché, pour écrire cette exposition dans le feuillet d'Isaïe; et Frère Renaud, qui avoit entendu parler au saint tandis qu'il étoit en oraison, le conjura de lui dire avec qui il avoit parlé, et il lui confessa en secret que c'étoit avec saint Pierre et saint Paul.

Il avoit des oraisons vocales pour toutes choses, soit pour se préparer à dire la sainte messe ou pour rendre grâces à Notre-Seigneur après l'avoir dite, avant que d'étudier ou de se mettre à écrire, et ainsi des autres occupations. Quand on levoit l'hostie il proféroit ces paroles: *Tu, Rex gloriæ, Christe*, etc., qui sont dans le Cantique: *Te Deum laudamus*. Quand il tonnoit et éclairoit, il disoit: *Verbum caro factum est*. Il portoit un très-grand honneur aux reliques des saints, et avoit sur soi une relique de sainte Agnès, avec laquelle il guérit une fois Frère Renaud, son compagnon, qui avoit une grosse fièvre.

Il étoit très-dévot à la très-sainte Vierge Marie, l'employant toujours pour médiatrice envers son Fils en tout ce qu'il lui demandoit; et peu de jours avant son décès, il lui dit qu'il n'avoit jamais rien demandé à Notre-Seigneur, par ce moyen, qu'il ne l'eût obtenu, jusque-là, qu'une fois la très-sainte Vierge l'honora et le favorisa de sa présence.

Il avoit coutume de demander très-instamment trois choses à Dieu: la première, de la force pour le servir sans rien relâcher des premières résolutions avec lesquelles il avoit commencé: la seconde, qu'il lui plût de le conserver en son humble et pauvre état de religion: la troisième, qu'il lui découvrît en quel état étoit Arnaud, son frère, que l'empereur Conrad avoit fait mourir, à cause qu'il tenoit le parti de l'Église. Notre-Seigneur les lui accorda toutes trois fort amplement, lui ayant fait la grâce de persévérer à son service jusqu'à la mort et en l'état de religieux

avec tant de sainteté, et il lui révéla en une vision que son frère étoit en voie de salut, ayant récompensé la mort qu'il avoit soufferte pour son service, à savoir pour la défense de l'Église.

Une autre fois étant en oraison, sa sœur religieuse lui apparut après sa mort et lui dit qu'elle étoit en purgatoire, le suppliant de la secourir de ses sacrifices et de ses prières. Le saint s'efforça à bon escient de soulager sa sœur par des messes, des jeûnes et des oraisons, tant de lui que des religieux ses confrères, et au bout de quelques jours elle lui vint rendre grâces du bien qu'il lui avoit fait et de la gloire dont elle jouissoit déjà au ciel. Le saint lui demanda des nouvelles de ses deux frères et de lui-même, s'il étoit bien avec Dieu. Elle lui répondit, quant à ses frères, que Landulphe étoit en purgatoire, et qu'Arnaud en étoit dehors; et quant à lui qu'il étoit en bon état envers Dieu, et qu'ils se verroient bientôt ensemble, encore qu'il dût être doué d'une plus grande gloire, à cause qu'il travailloit beaucoup pour l'Église.

De plus, étant une autre fois de nuit en oraison en l'église de son couvent de Naples, le Père Romain, maître en la sainte théologie, qu'il avoit laissé en France son successeur à la chaire, lui apparut étant trépassé (encore qu'il n'en sût rien), et après qu'il l'eut reconnu et su de lui qu'il étoit décédé, il lui demanda si ses services étoient agréables à Dieu et s'il étoit en sa grâce? Le Père Romain lui répondit qu'il persévérât en l'état où il étoit, parce qu'il étoit bon et agréable à Dieu. Il s'enquit de lui où il étoit et sut qu'il jouissoit de la gloire après avoir été quinze jours au purgatoire, pour le peu de soin qu'il avoit eu de l'exécution du testament de l'évêque de Paris, en certaine chose qui avoit été retardée par sa faute. Saint Thomas lui demanda d'autres doutes, le Père Romain lui satisfit et puis disparut, laissant le saint fort consolé de ces bonnes nouvelles.

Il étoit tellement appliqué aux sujets qu'il méditoit, qu'il sembloit que son corps demeurant sur la terre, son esprit fût au ciel; telle étoit la force de la méditation et de la contemplation continuelle des choses qu'il agitoit en son âme. Bien souvent il se

transportoit et demeuroit comme en extase, sans aucun sentiment, encore qu'il fût avec des archevêques, des cardinaux, et des grands prélats sans qu'il se pût retenir ni faire autre chose.

Écrivant un jour contre une certaine hérésie des manichéens, son esprit étoit si fort occupé à chercher ses raisons pour la détruire, qu'étant à la table de saint Louis, roi de France (qui le faisoit manger avec lui pour le grand respect qu'il lui portoit et à son Ordre), sans regarder à ce qu'il faisoit, ni au lieu où il étoit, il frappa de sa main sur la table, en disant : *Je sais bien que les manichéens ne sauroient répondre à cette raison.* Le Prieur qui étoit allé avec lui, le tira par la robe et le fit souvenir qu'il étoit à la table du Roi. Alors il revint à lui comme s'il fût retourné de l'autre monde et demanda pardon au Roi de son indiscrétion. Le Roi ayant su ce que c'étoit, fit venir un secrétaire pour écrire sur-le-champ l'argument qui s'étoit présenté au saint, et dorénavant il l'en honora et l'en estima davantage.

Quelquefois il étoit si ravi et si insensible, qu'il sembloit être plutôt une statue qu'un homme, de sorte qu'en écrivant les livres de la Trinité, une chandelle lui brûla la main sans qu'il le sentît, et ce qui est plus admirable, c'est qu'il usoit de ses extases et de ses ravissements quand et ainsi qu'il vouloit ; car lorsqu'on lui appliqua le feu en une jambe avec un cautère, il se mit en oraison et s'éleva tellement qu'il ne vit pas même le chirurgien, ne sentit pas l'incision, et ne remua non plus la jambe que si elle n'eût pas été à lui. Tous ses effets naissoient de l'oraison et de la très-haute contemplation de saint Thomas, de la bénignité et de la douceur de Notre-Seigneur qui chérissoit son âme, l'éclairant de sa divine lumière et l'embrasant des flammes de ce feu divin, qui brûle et ne consume point.

La grande humilité de ce sage docteur fut si profonde, qu'il remercioit Dieu lui-même de n'avoir jamais eu de vaine gloire en aucun jour de sa vie, qui, à son avis, l'eût pu rendre coupable. Mais il n'est pas surprenant que celui qui avoit une lumière céleste si souveraine et si resplendisante, vit en soi-même ce qui

étoit de soi, et ce qui étoit de Dieu, pour attribuer toute la gloire à Dieu, et ne se retenir que la confusion, de manière que plus il étoit respecté de chacun, plus il s'humilioit devant tous, et ne se préféroit à personne.

Jamais il ne voulut accepter l'archevêché de Naples, ni plusieurs autres grandes dignités que les papes lui offrirent, parce qu'il s'en réputoit indigne ; et il disoit qu'il aimoit mieux avoir le livre des homélies de saint Jean Chrysostôme, que d'être seigneur de Paris.

Il présida, une fois, à des thèses d'un religieux trop libre et indiscret, qui, pour faire montre de son esprit, voulut défendre quelques opinions contraires à celles que le saint docteur avoit toujours tenues et enseignées; néanmoins le saint n'en dit jamais rien, édifiant davantage l'assistance par sa modestie qu'il n'avoit fait auparavant par sa doctrine. Mais de peur que l'opinion de ce religieux ne fût par son silence reçue pour bonne, le lendemain modestement, et avec de fortes raisons, il le fit dédire et confesser son ignorance.

Comme il prêchoit en une église de Paris, du temps de cette grande persécution qui s'éleva contre les Ordres de saint Dominique et de saint François, un bedeau de l'Université nommé Guillot, entra en l'église, et, devant toute l'assistance, lui commanda impudemment de se taire. Quoique tout le peuple se mutinât, voulant châtier cet insolent, le saint se tut et répondit par un grand silence, qu'il falloit avoir patience, sans autrement se fâcher ni se plaindre, montrant partout un grand exemple d'humilité et de douceur.

Une autre fois, comme il se promenoit dans le cloître du couvent de Bologne, un des religieux passant vint à lui sans le connoître et lui dit que le Prieur avoit commandé qu'il l'accompagnât, pour aller avec lui à quelque affaire (d'autant que le Prieur lui avoit dit qu'il prît le premier religieux qu'il trouveroit de loisir). Le saint, sans lui dire autre chose, mit sa besace sur l'épaule, ils en portoient toujours en allant par la ville pour y mettre les aumônes, et accompagna le religieux, qu'il ne pouvoit suivre, à

cause du mal qu'il avoit à une jambe : de sorte qu'il demeura loin derrière lui bien fatigué, jusqu'à ce que quelques-uns l'aperçurent tout harrassé derrière son compagnon, auquel ils remontrèrent l'indiscrétion dont il usoit envers Thomas d'Aquin. Alors le religieux, sachant qui il étoit et voyant l'humilité du saint, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon : mais Thomas le releva en riant, et lui dit qu'il ne voyoit point de faute pour en faire d'excuse, puisqu'il portoit un habit convenable à la pauvreté et à la besace qu'il avoit sur les épaules, et que toute l'essence de la religion consistoit en l'obéissance, par laquelle l'homme se soumet fort franchement aux hommes pour l'amour de Dieu.

Saint Thomas lisant un jour au réfectoire durant le dîner, celui qui avoit charge de corriger à la table le reprit d'un accent, et bien que le saint sût n'avoir point failli et que le correcteur s'étoit mépris, néanmoins il répéta la parole avec l'accent qui lui avoit été dit, et changea sa prononciation. Quand on lui en demanda depuis la raison, il dit que c'étoit parce qu'il importoit peu de prononcer une syllabe longue ou brève et que c'étoit beaucoup d'être humble et obéissant. De là venoit qu'il lisoit souvent les collations des Pères écrites par Cassien, imitant en cela son Père saint Dominique, et se servant de cette lecture pour son avancement, ainsi qu'un novice.

De cette même source d'humilité procédoit la bonne opinion qu'il avoit de chacun ; de sorte qu'il ne jugeoit mal de personne, parce que l'âme humble est toujours recueillie en soi, qui commence et achève en la connoissance de soi-même, qui n'a peur que de soi et se tient assurée des autres. Nous la voyons encore plus admirable en saint Thomas, lorsqu'il traite en ses écrits des autres saints et docteurs de l'Église, honorant par une singulière modestie leur doctrine comme celle de ses maîtres, donnant une bonne intelligence à ce qui est obscur et douteux ; et lorsqu'il est contraint de s'éloigner de leur opinion qui n'a pas été reçue de l'Église, c'est avec des termes si humbles et si modestes, qu'il fait assez connoître que l'esprit du ciel guidoit sa plume et qu'il

respectoit les Pères qui nous ont enseigné comme des anges, encore que quelquefois ils se méprennent en certaines chose comme des hommes, Notre-Seigneur l'ayant permis, afin que nous reconnoissions ses dons, et sachions que tout ce qui est bien assuré vient de lui seul; encore qu'on ne doive pas s'étonner si le bienheureux saint Thomas s'est montré extrêmement modeste envers les autres saints et maîtres de l'Église, en voyant comme il en use à l'endroit des hérétiques, exprimant très-fortement la vérité catholique et détruisant leurs erreurs avec de puissantes raisons, sans s'aigrir de paroles contre ceux qui les enseignent.

Il seroit bien difficile d'expliquer et de comprendre la charité de saint Thomas, son grand amour envers Dieu et pour le salut des âmes. Ces travaux infinis à lire, à enseigner, à écrire et à éclairer le monde de la lumière de sa rare doctrine durant le peu d'années qu'il vécut, montrent assez le zèle ardent et le feu de l'amour divin qui embrasoit cette sainte poitrine, qui lançoit au dehors diverses et continuelles flammes; comme aussi le grand soin qu'il avoit de prêcher la parole de Dieu au peuple, et la manière dont il usoit. Car ce sage docteur ne se contenta pas seulement d'enseigner aux écoles, ni d'écrire de jour et de nuit tant de livres qu'il nous a laissés, ni de répondre à tant de doutes, dont on se rapportoit à lui de toutes parts, comme à un très-excellent et divin théologien; mais de plus il s'employoit à prêcher l'Évangile, comme un vrai homme apostolique, disposant ses prédications, non point pour une vaine ostentation de sa science incomparable, ni pour l'applaudissement des auditeurs, mais à émouvoir les cœurs à la crainte de Dieu, au mépris des choses temporelles, et au désir des éternelles.

Il ne prêchoit pas d'un style élevé, et n'affectoit aucunement les paroles nouvelles et recherchées, mais les communes et les familières. Il ne s'étudioit point à rapporter des curiosités, mais plutôt des vérités solides et assurées pour persuader, tempérant la lumière de son esprit et sa doctrine avec la nécessité et le peu de capacité de l'assistance. Par ce moyen et par l'exemple de sa sainte vie, qui autorisoit ses paroles, il a converti plusieurs personnes à

faire pénitence de leurs péchés, à corriger leur vie et à servir Notre-Seigneur avec plus de ferveur.

Il avoit une grande compassion de son prochain; il en déploroit les misères; il se dépouilloit pour revêtir les pauvres, ne pouvant souffrir une robe sur son dos, pendant qu'il voyoit un pauvre tout nu. Il recevoit avec joie et avec douceur tous les affligés qui avoient recours à lui, et les consoloit grandement; plusieurs en le voyant seulement et en lui parlant, sentoient une telle consolation en leur âme qu'il n'étoit pas possible d'en avoir une semblable par les moyens ordinaires; bref, il étoit si accompli en toutes sortes de vertus, que le pape Clément VI, en un sermon, dit ces paroles de lui : « Le bienheureux saint Thomas étoit un modèle de toutes les vertus et tous ses membres en étoient de manifestes exemples; on voyoit en ses yeux la simplicité, en son visage la bénignité, en ses oreilles l'humanité, en son goût la sobriété, en sa langue la vérité, en son odorat la suavité, en son toucher l'intégrité, en ses mains la libéralité, la gravité en son marcher, l'honnêteté en son maintien, la piété en ses entrailles, la clarté en son entendement, la bonté en ses affections, la sainteté en son esprit, et la charité en son cœur : de manière que toute la beauté de son corps étoit un portrait de l'âme et une image de vertu. »

L'on peut voir par les paroles de ce souverain pontife les ornements de l'âme de ce saint, et combien elle étoit agréable à Dieu, qui l'avoit ainsi décorée, combien elle étoit admirable aux yeux des hommes et épouvantable au diable, qui lui fit une cruelle guerre tout le long de sa vie, lui apparoissant en diverses figures; néanmoins contre tous ses assauts, il ne faisoit que le signe de la croix pour le faire fuir, encore que le saint crioit quelquefois après lui, le rendant confus, à cause de la grande autorité qu'il avoit gagnée sur lui.

Lorsque saint Thomas éclatoit davantage par toutes ces vertus héroïques, il plut à Notre-Seigneur de le récompenser de ses glorieux travaux et de ses hauts mérites, et de couronner les dons merveilleux dont il l'avoit lui-même enrichi. Étant en une maison de

sa sœur, avec le Père Renaud et d'autres religieux, il s'éleva et fut tellement ravi, que sa sœur et tous ses confrères en furent prodigieusement étonnés. Il demeura presque trois jours en cette extase, jusqu'à ce qu'à vive force on le fit retourner à soi, néanmoins avec des soupirs étranges et pitoyables, à cause que ce qui lui avoit été découvert étoit si excellent, que tout ce qu'il savoit auparavant ne lui sembloit rien au prix, sinon qu'ils ne lui donnoient pas le loisir de l'écrire et de le publier ; et il dit en secret au Père Renaud qu'il mourroit bientôt, comme il arriva. Car lui ayant été commandé de se trouver au concile général que le pape Grégoire X assembla à Lyon, et étant parti de Naples pour y venir, il arriva en une maison d'une sienne nièce, où il tomba malade, avec tant de foiblesse et un si grand dégoût qu'il avoit entièrement perdu l'appétit. Le saint, pour se renforcer, eut envie de manger une sorte de sardines dont on mange à Paris et qui ne se trouve point en Italie. Le médecin qui le traitoit plus pour le contenter qu'autrement, ne pensant pas qu'il fût possible d'en recouvrer, s'en alla au marché, et la première personne qu'il rencontra, ce fut un pêcheur, qui portoit plein un petit panier de poisson bien différent de celui qu'il cherchoit ; mais lorsqu'il découvrit le panier, il trouva que tout ce poisson s'étoit converti en ces sardines que saint Thomas avoit envie de manger. Toutefois, quand on les lui apporta, sachant que Dieu avoit fait ce miracle pour le contenter, il se retint et n'en voulut point manger, louant et honorant Notre-Seigneur, ainsi que fit David qui ne voulut pas boire l'eau de la citerne de Bethléem.

Sitôt qu'il commença à se mieux porter, il continua son chemin avec beaucoup de peine, et arriva en un monastère de Saint-Bernard, nommé Fosse-Neuve, près de Piperno et de Terracine. Là, son mal redoubla, et il fut servi de ces saints religieux avec tant de soin, qu'ils ne permettoient qu'autre qu'eux coupât et apportât de la montagne le bois pour le chauffer, tant ils l'aimoient et l'honoroient : aussi n'estimoient-ils pas être à propos que des bêtes brutes fussent employées à faire aucun service à un homme si saint.

Entrant dans ce monastère, il sut qu'il y devoit finir ses jours, et dit ce verset du Psalmiste : *Ce sera ici mon repos jusqu'au siècle des siècles.* Ces Pères lui firent de grandes instances pour qu'il leur expliquât le livre des Cantiques, comme avoit fait saint Bernard à Clairvaux : mais le saint docteur leur répondit : *Donnez-moi l'esprit de saint Bernard, et je prendrai plaisir à vous exposer les cantiques comme lui.* Nonobstant cela, les religieux le pressèrent fort, et comme il étoit d'un bon et doux naturel, il s'y accorda, pour satisfaire à leur dévotion : mais étant parvenu au sixième chapitre, il ne put passer outre, parce qu'il sentit approcher l'heure par lui si désirée, où il devoit finir ses travaux et commencer une vraie vie. Après s'être confessé, il demanda le très-saint sacrement de l'Eucharistie, qu'il reçut à genoux sur la terre ; et, se prosternant avec une humilité très-profonde, il pria son Seigneur qui étoit devant ses yeux qu'il reçût, comme un service agréable, ce qu'il avoit écrit de lui et pour lui, si c'étoit la vérité : et que s'il s'étoit mépris, il pardonnât à son ignorance, d'autant qu'il n'avoit jamais eu intention de se séparer de sa volonté ; qu'il mettoit à ses pieds tout ce qu'il avoit écrit et enseigné, se soumettant à la correction de la sainte Église romaine, en l'obéissance de laquelle il avoit vécu et vouloit mourir.

Ensuite, il reçut l'extrême-onction. Sa nièce lui ayant demandé s'il avoit besoin de quelque chose, il répondit : *Non pas pour cette heure, mais j'aurai bientôt tout sans qu'il me faille rien.* Enfin ayant remercié les Pères de la bonne réception et de la charité, de laquelle ils avoient usé envers lui, et leur ayant demandé pardon des incommodités qu'ils avoient reçues de lui à cause de sa maladie, puis les ayant conjurés de s'entr'aimer, comme enfants qui ont Dieu pour père, et de se secourir les uns les autres en Dieu et pour Dieu, il jeta les yeux au ciel, joignit les mains, et d'une façon riante, sans changer autrement, il rendit l'esprit à Notre-Seigneur le 7 de mars, à l'heure de matines, de notre salut 1274, le cinquantième an de son âge.

Trois nuits auparavant, on vit sur le monastère de Fosse-Neuve une nouvelle et brillante étoile qui disparut à l'instant de son dé-

cès. Un peu avant que le saint mourût, un religieux de ce couvent faisant oraison en l'église s'endormit et vit en songe une étoile qui descendoit du ciel au monastère, et deux autres qui se joignoient à elle, et que toutes trois ensemble retournoient au ciel. Durant cela, on réveilla ceux du couvent, suivant la coutume, quand quelqu'un est prêt de trépasser; et alors il reconnut que saint Thomas étoit proche de sa fin.

Le même jour qu'il mourut, Albert le Grand, son maître, qui étoit à Cologne, se prit à pleurer amèrement en présence de plusieurs religieux, qui lui demandant ce qu'il avoit, il leur dit : *Mon fils Thomas d'Aquin, qui étoit la lumière de l'Église, est mort aujourd'hui.*

Un autre Père, nommé Paul d'Aquila, inquisiteur de Naples, eut ce jour-là une vision merveilleuse. Il vit le saint docteur comme lisant en sa chaire, et que saint Paul entroit général en sa place, auquel saint Thomas fit la révérence et s'enquit s'il avoit fidèlement expliqué ses Epîtres? L'apôtre lui répondit qu'oui, autant qu'il étoit possible sur la terre; mais qu'il s'en vint avec lui où il l'entendroit encore mieux, et que le tirant par la robe, il l'ôtoit du généralat et l'emmenoit avec lui. Par laquelle vision il connut que Dieu lui ôtoit son grand maître saint Thomas, et que l'apôtre saint Paul le conduisoit avec soi pour aller jouir de Dieu.

Notre Seigneur fit plusieurs autres choses semblables pour la gloire de saint Thomas, dont le corps fut très-solennellement déposé en ce même couvent de Fosse-Neuve où il mourut. L'évêque de Terracine assista au convoi avec un grand nombre de peuple qui y vint de tous côtés. Il arriva deux choses notables en son enterrement : l'une, que le mulet sur lequel le saint montoit, à cause d'une fistule qu'il avoit en la jambe, rompit son licou, sans qu'on l'en pût empêcher, et vint où étoit le corps du saint devant lequel il tomba mort. L'autre, que le prieur de ce couvent de Fosse-Neuve, nommé le Père Jean, qui étoit aveugle, à cause d'une longue maladie dont il avoit été détenu, se jeta aux pieds du saint et les baisa plusieurs fois, de sorte qu'il recouvra la vue avant qu'il se relevât de là.

Ce glorieux docteur fut canonisé par le pape Jean XXII, le 18 de juillet, l'an 1323.

Il est rapporté en sa canonisation que, sept mois après son décès, les religieux du monastère de Fosse-Neuve ayant remué son saint corps de sa place pour le cacher, de crainte que les religieux de son Ordre ne le voulussent avoir, il sortit de son sépulcre une odeur si suave et si grande, qu'elle en remplit toute l'église et le cloître du monastère; ce qui augmenta d'autant plus la dévotion envers le saint, et qui fut cause que tous les religieux du couvent revêtus de leurs ornements le rapportèrent en procession avec grand respect au lieu où il avoit été premièrement inhumé, et le lendemain lui firent un service solennel, mais, au lieu de chanter l'office des trépassés, ils prirent celui d'un confesseur.

Un chirurgien, tellement travaillé de la goutte par l'espace de dix ans qu'il ne pouvoit aucunement marcher, se recommandant à Dieu et au bienheureux saint, se reposa près de son tombeau où, ayant fait sa prière, il se trouva sain, et transporté d'aise loua Dieu de l'avoir délivré d'une si cruelle maladie.

Un autre étant troublé de quelque vision horrible, se trouva les membres roides, la bouche torse et tous les sens assoupis, de sorte qu'il étoit comme mort, ne pouvant parler; s'étant même approché du feu, il ne le sentoit nullement; mais aussitôt qu'il fut porté à son tombeau, il se trouva miraculeusement guéri

Un certain personnage ne portant pas tant de dévotion qu'il convenoit au saint, expérimenta la puissance de Dieu en lui. Car comme un prêtre lui montroit plusieurs reliques par dévotion, et disoit en avoir tenu de plus précieuses, à savoir la main de Frère Thomas d'Aquin; celui-ci s'en moquant et ne se souciant pas de la voir, disant qu'il n'étoit pas saint, mais un Frère de l'Ordre des Prêcheurs, une crainte le saisit incontinent, et la tête lui enfla grosse comme un tonneau; mais se trouvant châtié par cette maladie, et déplorant sa faute, comme il eut obtenu du prêtre pardon de son offense, en baisant révéremment la main du bienheureux saint Thomas il se trouva guéri de sa frayeur et de son enflure.

Le corps de saint Thomas demeura quelques années à Fosse-



Neuve. Autant de fois que les Frères le découvrirent pour le porter d'un lieu en un autre, ils le trouvèrent entier, frais, et qui répandoit une odeur céleste. Depuis il fut transporté en divers lieux, jusqu'à ce qu'il plût à Notre Seigneur, par l'autorité du pape Urbain V, de délivrer ce précieux trésor à l'Ordre de Saint-Dominique. Il fut porté en la ville de Toulouse, et fut mis avec grande cérémonie en son couvent et en sa chapelle. Cela arriva en l'an 1368, quatre-vingt-quatorze ans après la mort du saint. Notre Seigneur fit par lui plusieurs grands miracles qu'on voit dans les auteurs qui ont écrit sa vie.

Je rapporterai ici seulement une révélation qu'eût Albert de Bresse, homme de grand mérite et d'autorité, pour nous donner à connoître la place que saint Thomas a au ciel, qui étoit ce qu'Albert désiroit savoir et supplioit continuellement Dieu de lui révéler. Comme il étoit une fois en prières avec une grande dévotion, deux personnes d'une majesté vénérable se présentèrent devant lui: l'une étoit revêtu d'une mître et d'habits pontificaux, l'autre portoit l'habit de saint Dominique, tout semé de perles, et une grosse chaîne d'or au cou, à laquelle étoit attachée une pierre d'une valeur inestimable, dont l'éclat éclairoit toute l'église. Ce pontife qui étoit le plus ancien, lui dit qu'il s'appeloit Augustin, et l'autre Thomas, qui avoit suivi sa doctrine, et qu'à présent ils étoient compagnons en gloire, encore que Thomas le surpassât en la couronne de virginité, comme Augustin le devançoit en la qualité d'évêque.

Saint Thomas étoit d'une belle taille et bien proportionnée, beau de visage, d'une complexion délicate, assez forte néanmoins avant qu'il l'eût gâtée par ses grandes pénitences et ses travaux. Il avoit la tête grosse, le front arrondi et étoit un peu chauve: il étoit souvent tourmenté de grandes douleurs d'estomac.

Entre les grandes excellences de son esprit, l'une fut qu'il comprenoit de belles sentences en peu de paroles. Ceux qui ont écrit sa vie en rapportent plusieurs des plus notables : mais celles dont nous avons ici plus de besoin, sont : Que la pauvreté du religieux impatient est une dépense inutile; que l'âme sans oraison est

comme un soldat qui combat sans armes; que le religieux doit toujours aller accompagné, d'autant que le moine seul est un diable solitaire; qu'il ne savoit comment un homme qui se voyoit en péché mortel, pouvoit se réjouir en quelque temps que ce fût : ni comment il étoit possible qu'un religieux pensât à autre chose qu'à Dieu ; que l'oisiveté étoit l'hameçon avec lequel le diable pèchoit, qu'avec elle toute sorte d'appât étoit propre.

On lui demanda un jour le moyen de connoître si un homme étoit parfait et spirituel, et il dit: *Celui qui en sa conversation parle de niaiseries et de bagatelles; quiconque a peur d'être méprisé, et qui se fâche de l'être, encore qu'il fasse merveilles, je ne l'estime point parfait, car tout cela est une vertu sans liaison; et quiconque ne peut souffrir est bien près de tomber.*

Sa sœur lui demanda une fois comment elle se pourroit sauver; il lui répondit: *En le voulant.* Une autre fois elle désira savoir ce qui étoit de plus souhaitable en cette vie. Il lui dit que c'étoit de bien mourir. Elle le pria aussi de lui dire ce que c'étoit que le Paradis. *Jusqu'à ce que vous l'ayez mérité,* dit-il, *personne ne le vous sauroit apprendre.*

Étant à l'article de la mort, les religieux lui demandèrent comment ils pourroient passer leur vie sans faillir, et il leur répondit: *Si vous pouvez rendre la raison de toutes vos actions quand vous les faites.*

Lui ayant été demandé comment un homme pouvoit devenir docte? *En ne lisant qu'un livre,* dit-il,

Le Martytologe romain, saint Antonin, Antoine Pizamen, Jean Gerson, David Roméo, Paul Regius, Surius et Ferdinand de Castille ont écrit de saint Thomas, desquels auteurs cette vie a été recueillie. Sidoine a aussi écrit en grec la Iʳᵉ et la IIᵉ partie de la Somme de saint Thomas, et les quatre livres, contre les Gentils, qui se gardent encore à présent à Venise, en la bibliothèque de Saint-Marc, comme l'assure Sixte de Sienne.

LA VIE DES SAINTES FÉLICITÉ ET PERPÉTUE,

MARTYRES.

AN 203.

Saint Zéphirin, pape. — Alexandre Sévère, empereur.

A Tuburba, ville de Mauritanie, en la province d'Afrique, du temps de Septime-Sévère et d'Antonin, empereurs de Rome, parmi plusieurs autres chrétiens on prit deux femmes mariées, sainte Perpétue et sainte Félicité, qui furent mises en prison pour adorer les dieux ou pour mourir; on prit aussi avec elles quatre autres chrétiens qui étoient leurs parents proches, nommés Satyre, Saturnin, Révocat et Secondule. Sainte Félicité étoit enceinte de huit mois; Perpétue nourrissoit un enfant à la mamelle, et étant en la prison elle eut cette vision:

Il lui sembla qu'elle voyoit une échelle d'or qui atteignoit depuis la terre jusqu'au ciel. Il y avoit des deux côtés des épées tranchantes et pointues, si près les unes des autres, qu'à peine pouvoit-on monter cette échelle sans être offensé. Au pied de cette échelle, il y avoit un horrible dragon, qui empêchoit tout le monde d'en approcher. Elle vit aussi que Satyre montoit par cette échelle, l'un de ces quatre prisonniers, qui encourageoit bravement tous les autres de monter après lui, sans se soucier du dragon, qui les pouvoit détourner de monter. La sainte raconta la révélation qu'elle avoit eue en dormant aux autres prisonniers, ses compagnons, qui rendirent aussitôt grâces de la faveur que Notre-Seigneur leur vouloit faire, de les couronner au ciel de la gloire du martyre et de les conduire par cette échelle pleine de couteaux et de tourments sans que le dragon infernal leur pût

nuire ; ils supplièrent donc Notre-Seigneur qu'il les armât de son esprit et de sa constance.

Elles furent menées devant le juge et averties d'obéir aux édits des empereurs et de blasphémer contre Jésus-Christ crucifié. Le juge, les ayant trouvées toutes disposées à mourir mille fois plutôt que de faire ce qu'il leur commandoit, renvoya sainte Félicité, qui étoit enceinte, en la prison et retint sainte Perpétue, pour voir si la compassion de ses parents, de son mari et de son fils, la pourroient émouvoir. Ils se mirent autour d'elle et la pressèrent par des paroles tendres, par leurs larmes, et par l'enfant même qui pendoit à sa mamelle, espérant l'amollir: mais elle demeura si constante en l'amour de Jésus-Christ, que de peur de le perdre, elle les traita tous comme ses ennemis capitaux: aussi en vérité l'étoient-ils de la vouloir séparer du souverain bien et de lui faire faire le plus grand de tous les maux.

Le juge la fit fouetter cruellement et les autres saints aussi, puis après il les renvoya en la prison où étoit sainte Félicité. C'étoit l'intention du juge, conformément aux lois romaines, d'attendre que Félicité fût accouchée avant que de la condamner : mais eux tous désiroient infiniment, que comme ils étoient compagnons de prison, ils mourussent tous ensemble pour Jésus-Christ: de sorte qu'ils se mirent en oraison et demandèrent très-instamment à Dieu, que Félicité fût participante du martyre avec eux. Notre-Seigneur exauça cette pieuse demande, et Félicité accoucha en la prison au huitième mois. Comme les douleurs aiguës faisoient crier la sainte, le geôlier se moquant d'elle, lui disoit : *Si tu te plains de ces douleurs, comment pourras-tu demain souffrir les tourments et la mort qui t'attendent?*

A quoi elle répondit : *C'est moi qui endure maintenant ; demain Jésus-Christ souffrira en moi. A cette heure, avec les forces naturelles je paye les peines qui sont dues à la nature : mais demain la grâce du ciel surmontera les tourments que votre impiété me prépare.*

Quelques jours après, le proconsul fit mener les saintes et leurs compagnons tout nus par les rues pour les diffamer : et

après, pour réjouir le peuple, il les exposa aux bêtes dans l'amphithéâtre. Les saintes alloient gaiement à la mort, chantant ce verset du Psalmiste : *Tous les dieux des Gentils ne sont que des diables* : *Dieu a fait le ciel et la terre*. Le président voyant cela les fit souffleter : mais elles chantoient encore plus haut ces versets, louant et glorifiant Notre-Seigneur.

Sitôt qu'on les eut exposées dans l'amphithéâtre, les mains liées, on détacha les lions et les léopards afin qu'ils les dévorassent : de fait, les lions mangèrent sainte Perpétue et Satyre, et les léopards déchirèrent Félicité et Révocat : Saturnin et Secondule demeurèrent libres par la volonté de Dieu : depuis, Saturnin fut décapité, et Secondule mourut en prison, comme il est dit aux actes de leur martyre rapportés par Baronius.

Le martyre des saintes Perpétue et Félicité arriva le 7 de mars, jour où l'Église célèbre leur fête, l'an de Notre-Seigneur 203, sous l'empire d'Alexandre-Sévère. Les corps de ces deux nobles saintes furent depuis portés en la ville de Carthage, et mis en la grande Église, avec beaucoup de solennité, comme l'écrit Victor d'Utique.

Tertulien, auteur très-ancien, fait mention de ces saintes ; saint Augustin en parle en plusieurs passages, et fit trois sermons du jour de leur fête ; le Martyrologe romain les nomme aussi, ainsi que ceux d'Usuard, de Béda et d'Adon.

A Césarée en Palestine, saint Eubule, un des compagnons de saint Adrien, qui, deux jours après lui, ayant été déchiré par les lions et percé d'une épée, reçut le dernier de tous, dans cette ville, la couronne du martyre.

A Nicomédie, saint Théophile, évêque, mort dans cette ville, où il étoit exilé pour la défense des saintes images.

A Péluse, en Egypte, saint Paul, évêque, qui mourut exilé pour la même cause.

A Bresce, saint Gaudiose, évêque et confesseur.

Dans la Thébaïde, saint Paul, surnommé le Simple. — Il fut ainsi nommé à cause de sa grande simplicité. Ayant un jour surpris sa femme en adultère, il se contenta de la quitter sans lui en vouloir davantage de mal, et il se retira dans un désert où il rencontra saint Antoine, sous la discipline duquel il se mit. La première nuit, ce grand saint voulant éprouver sa patience, lui commanda de l'attendre à la porte de sa cellule, ce qu'il fit, sans en partir, par trois jours et trois nuits continuels qu'il employoit à prier Dieu en attendant son maître. Quelque temps après il lui arriva, par une trop grande simplicité, de demander en compagnie de tous les autres frères, si Jésus-Christ étoit avant les prophètes : et là-dessus saint Antoine lui ayant commandé de se taire, il garda étroitement le silence l'espace de trois ans sans parler à personne. De plus, saint Antoine, pour l'éprouver encore davantage, lui commandoit souvent des choses tout à fait contre la raison, auxquelles néanmoins il s'appliquoit avec une obéissance aveugle. Cette simplicité fut si agréable à Dieu qu'il le favorisa du don des miracles; car bien souvent il guérissoit les malades que saint Antoine ne pouvoit guérir. Il lui arriva que, priant pour la guérison d'un homme insensé, et cet homme ne se guérissant point, il sembla comme se fâcher contre Dieu, protestant de ne point manger du tout qu'il ne guérit. Mais Dieu voyant cette simplicité sans malice, donna incontinent la santé à cet homme.



HUITIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean de Dieu, fondateur de l'Ordre de la Charité. — Saints Philémon, Apollonius et autres saints martyrs. — Saint Julien, archevêque de Tolède.

Saint Arien, saint Théotique et leurs compagnons martyrs; saint Quintile; saint Ponce; saint Cyrille et plusieurs saints martyrs d'Afrique; saint Félix d'Angleterre.

LA VIE DE SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA CHARITÉ.

AN 1550.

Jules III, pape. — Charles-Quint, empereur.
François Ier, roi.

Le bienheureux saint Jean de Dieu naquit, en l'année 1495, dans une petite ville du royaume de Portugal, nommée *Monte-Magiore-il-Novo*, de père et de mère médiocres en biens. Il fut emmené à l'insu de ses parents, à l'âge de huit ans, par un prêtre, en la ville d'Oropesa, où il vécut en la maison du Magiorale, en qualité de berger, jusqu'à ce qu'il fût en âge de porter les armes, qu'il prit au service du comte d'Oropesa, en la guerre de Hongrie contre les Turcs.

Etant las de la guerre, où il avoit échappé à de grands périls, entre autres à celui d'être pendu, comme l'avoit commandé son capitaine, à cause de certain butin qu'on lui avoit donné en garde et qu'on lui avoit dérobé, il alla en son pays, où ayant su d'un sien oncle que sa mère étoit morte il y avoit longtemps; du chagrin de l'avoir perdue et de ce que son père avoit fini sa vie en un couvent

de Saint-François ; il partit avec la bénédiction de son oncle, pour aller servir Dieu au lieu où le Saint-Esprit le conduiroit.

Il passa vers Gibraltar, où il se rencontra avec un gentilhomme portugois, qui, avec sa femme et ses quatre petites filles, alloit à Ceuta, où il avoit été banni par le roi de Portugal, au service duquel il se donna. Mais ce gentilhomme étant tombé en une telle nécessité qu'il ne lui étoit rien resté pour vivre, Jean de Dieu s'offrit d'aller travailler aux fortifications du lieu pour aider à les nourrir : ce qu'il fit, et par ce moyen ils furent tous pendant quelque temps nourris de son gain.

Mais Satan qui ne pouvoit souffrir cette bonne œuvre, l'en voulut empêcher par une furieuse tentation qu'il lui livra, lui persuadant qu'un de ses compagnons s'étoit fait Maure, en se séparant de l'Église et s'étoit perdu par sa faute : de laquelle tentation Dieu le délivra par le bon conseil d'un religieux de Saint-François, qui lui ordonna de partir de ce lieu au plus tôt. Ce qu'il fit, au grand regret de ceux dont il avoit été le fidèle serviteur et le père nourricier.

De là, il s'achemina à Grenade où il fit commerce d'images et de livres, tâchant toujours de vendre plutôt les spirituels que les profanes ; et à cette fin il en faisoit meilleur marché. Il continua cet exercice, jusqu'à ce que Notre-Seigneur voulant élever cette nouvelle lumière sur le chandelier de son Église, et le produire au monde comme un miroir de sainteté, l'enivra tellement de son amour, qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire réputer fou parmi les hommes, afin d'acquérir la vraie sagesse : ce qui arriva en cette manière.

Le Père Jean d'Avila, célèbre docteur et de bonne vie, prêchant le jour de saint Sébastien martyr, en l'ermitage du martyr, Jean fut tellement touché de l'efficace de la parole de Dieu, que dès lors il résolut d'endurer toutes sortes d'injures et de travaux, à l'imitation du saint dont il entendoit prêcher la vie. Et à cette fin, sitôt que la prédication fut finie, il se mit à courir les rues, criant à haute voix : *Miséricorde, miséricorde, Seigneur.* Les enfants couroient après lui, lui jetant de la boue, et criant : *au fou ! au fou !*

mais il baisoit la terre, quoiqu'elle fût couverte de boue, quand quelqu'un le lui commandoit. Il alla en sa maison donner ce qu'il avoit, à ceux qui le lui demandoient, pour l'amour de Dieu: déchirant les livres profanes et les mettant sous ses pieds : et puis il recommença sa course par la ville, s'arrachant la barbe, se couchant dans la fange, le visage contre terre; il alla à l'église cathédrale, où s'étant jeté en terre, il recommença à crier : *Miséricorde, miséricorde, Seigneur*. Ce que voyant, quelques personnes dévotes le menèrent par compassion à l'hôpital des insensés; où étant, et pour se faire plus maltraiter par les gouverneurs, il les reprit de ne pas faire leur devoir à l'endroit des pauvres qu'ils avoient en charge; pour laquelle réprimande, qu'ils jugeoient provenir d'un malicieux fou, ils le flagellèrent rigoureusement avec une corde double.

Enfin, après y avoir bien souffert, il se montra plus posé; et ayant été mis en liberté, après avoir exercé quelque temps avec une grande dévotion la charité envers les pauvres de cet hôpital et remercié humblement ses hôtes, il s'en alla faire le voyage de Notre-Dame de Guadalupa, où il endura de grandes fatigues de faim et de froid, à cause qu'il y étoit allé sans argent, tête et pieds nus, au temps d'hiver.

Quand il fut de retour à Grenade, après y avoir reçu plusieurs moqueries de ceux de sa connoissance, il loua une maison, où il assembla les pauvres délaissés, malades et estropiés qu'il trouvoit par les rues, les couchant au commencement sur des nattes et de vieilles couvertures qu'il achetoit, mendiant leur vie jour et nuit, et leur allant chercher des prêtres pour les confesser : en sorte qu'il étoit si harassé et si exténué, que tous ceux qui le voyoient en cet état, en avoient compassion et lui donnoient les uns du pain, les autres du vin, les autres de la viande, et de semblables nécessités pour sa maison. Ses malades étant ainsi bien traités, le nombre s'en accrut tellement qu'il fallut chercher un lieu plus spacieux pour les mettre, où il établit un meilleur ordre, y ayant des personnes dévotes qui les servoient tandis qu'il alloit chercher l'aumône. Et sa charité s'augmenta si fort, qu'il ne se contenta pas

de recevoir les pauvres malades; mais il retira aussi les pèlerins abandonnés ou teigneux de l'un et de l'autre sexe. Il alloit encore chercher les pauvres honteux et leur subvenoit, mendiant pour eux et les recommandant à des personnes dévotes.

Son zèle s'étendit si avant, et il avoit un tel don de continence, qu'il alloit en la maison des femmes débauchées pour les retirer des griffes du diable, et leur parloit avec tant de ferveur et une telle effusion de larmes, en présence d'un crucifix qu'il tenoit en main, que quelques-unes quittoient leur mauvaise vie; puis il les pourvoyoit et leur trouvoit condition; il en avoit marié une fois jusqu'au nombre de seize des aumônes qu'il avoit apportées de la cour du roi d'Espagne. Et c'est une chose notable que la honte et le mépris qu'il recevoit du monde, à cause de ces femmes, ne le détournoient aucunement de la résolution qu'il avoit prise de procurer leur salut. En ayant tiré un jour quatre de ces lieux infâmes, elles avoient promis de s'amender, à la charge qu'il les conduiroit à la ville de Tolède : ce qu'il leur accorda, et il les fournit de montures pour faire le voyage, lui allant à pied.

En ce voyage il eut bien de quoi exercer sa patience, par les brocards et les huées que lui firent ceux qui le voyoient en cette compagnie, et par les murmures de son compagnon, qui le blâmoit de s'être chargé d'elles : ces murmures redoublèrent de plus en plus, quand passant par un village, il vit que trois s'étoient évadées. Mais Jean de Dieu ne perdant point courage, dit à son compagnon : « Mon frère, ayez patience jusqu'à la fin : si vous aviez quatre charges de marée et qu'il s'en fût gâté trois, vous ne jetteriez pas la quatrième qui ne le seroit pas. Que savez-vous si celle qui nous reste, ne nous demeurera point pour notre peine? » Ce que Dieu lui accorda. Car elle retourna à Grenade avec eux, et il la maria, ayant toujours depuis mené une vie exemplaire.

Jean de Dieu étoit si pitoyable à l'endroit des pauvres et si sévère à lui-même, que souvent n'ayant pas de quoi leur donner lorsqu'il les voyoit nus, il leur donnoit ses vêtements; d'autres fois, il leur donnoit des billets de recommandation pour avoir du secours des personnes dévotes de sa connoissance. Il lui advint un jour

d'aller demander l'aumône à don Pierre Henriquez, marquis de Tarisa, qui alors étoit à Grenade; il le trouva jouant avec d'autres seigneurs, dont ayant reçu vingt-cinq ducats, il s'en retourna en son hôpital. Quand il fut nuit, le marquis, pour éprouver si ce qu'on lui avoit rapporté de la charité de Jean étoit véritable, se déguisa; il alla le trouver en son hôpital, et lui dit : *Frère Jean, je suis un pauvre gentilhomme qui demeure en cette ville pour un procès et souffre grande nécessité pour maintenir mon état; je vous suis venu prier de m'aider, afin que je n'offense pas Dieu.*

Jean de Dieu lui répondit : *Je me donne à Dieu,* c'étoit sa façon de parler, *je vous donnerai tout ce que j'ai sur moi,* et il lui donna les vingt-cinq ducats qu'il avoit reçus de lui et des autres joueurs.

Ce marquis déguisé l'en ayant remercié, il retourna vers les autres seigneurs et leur raconta le fait : ce qui fut loué de tous, comme il méritoit, s'étonnant d'une si grande charité, qu'ayant tant de pauvres à pourvoir, il eût été si libéral envers un seul, se confiant en la providence de Dieu. Et il ne fut pas trompé : car le marquis admirant cette action, retourna le lendemain le trouver à son hôpital, et lui rendit ces vingt-cinq ducats, avec cent cinquante écus d'or qu'il lui donna. Il lui fit aussi envoyer cent cinquante pains, quatre moutons et huit poules, et commanda que cette provision lui fût donnée tous les jours, tant qu'il demeureroit à Grenade. Il s'en retourna ensuite bien édifié, ayant vu plusieurs pauvres de toutes sortes, à qui la charité se faisoit en son hôpital; tant de fiévreux, de navrés, d'estropiés, d'abandonnés, d'enfants teigneux, de fous et d'insensés, sans compter plusieurs écoliers qu'il entretenoit à l'étude, de pauvres filles et femmes à qui il donnoit pension. Et outre cela il se pourvut d'une autre maison, pour loger les passants et les pèlerins, où il fit bâtir un logis, en sorte qu'il pouvoit contenir plus de deux cents pauvres, qui tous se pouvoient sentir de la chaleur du feu.

Il advint un autre accident, où il témoigna sa grande charité, en exposant sa vie pour sauver celle de son prochain. Ce fut que l'hôpital de Grenade étant embrasé du feu qui s'y étoit mis, il y

courut, et sa diligence fut telle, que lui seul sauva presque tous les pauvres malades, les transportant entre ses bras en lieu sûr; puis il jeta par les fenêtres, avec une promptitude plus qu'humaine, tous les lits et les meubles qui y étoient. Après cela, il se jeta au lieu où étoit le plus grand danger pour éteindre le feu; pendant qu'il y étoit, il sortit de part et d'autre une si grande flamme qui l'entoura, que ceux qui étoient à regarder le feu dans la rue, jugèrent assurément que la flamme l'avoit dévoré; et le bruit s'épandit par la ville, que Jean de Dieu étoit mort dans le feu; mais peu de temps après, lorsque l'on y pensoit le moins, ils le virent sortir sans aucune lésion, ayant les sourcils brûlés, en témoignage du miracle que Dieu avoit opéré en lui.

Étant un jour à dîner avec l'évêque de Tuy, qui pour lors étoit à Grenade, l'évêque lui demanda comment il s'appeloit; il lui répondit : *Je m'appelle Jean.* L'évêque répliqua, qu'il prît le nom de Jean de Dieu; et Jean lui répondit : *Ce qu'il plaira à Dieu :* et dès lors tous ceux de sa connoissance l'appelèrent Jean de Dieu. A l'instant l'évêque lui donna l'habit, que depuis il ne quitta point : à savoir une tunique, et un petit manteau de gros drap, avec un caleçon de bure, en l'honneur de la très-sainte Trinité. De sorte qu'il s'en alla avec le nom, l'habit et la bénédiction de la main de l'Evêque.

Si sa charité étoit grande, sa patience et son humilité ne l'étoient pas moins à souffrir les injures que lui disoient les femmes qu'il avoit tirées des lieux déshonnêtes qui, abusant de sa bonté, l'importunoient incessamment, l'appelant hypocrite, quand il ne subvenoit pas assez tôt à leurs nécessités. Il donna un jour deux réaux à une de ces femmes, pour aller crier dans la grande place de la ville les injures qu'elle lui disoit en particulier.

Il lui est arrivé plusieurs autres rencontres où il a témoigné sa grande humilité et sa patience, particulièrement lorsqu'il fut souffleté dans la rue nommée Gonnelli, par un gentilhomme, dont par mégarde il avoit fait tomber la cape avec son panier; mais ce gentilhomme l'ayant ouï nommer par son nom, se jeta à ses pieds, en disant : *C'est donc vous, Jean de Dieu, si renommé.* Et aussi lors-

qu'ayant été jeté malicieusement par un page dans une auge pleine d'eau, il ne s'en fit que rire.

Il eut aussi de grandes prises avec l'ennemi commun du genre humain, qui fit tous ses efforts pour le faire succomber. Comme il étoit une nuit en oraison dans sa cellule, un serviteur qui couchoit auprès, entendit qu'il gémissoit bien fort, et il sembloit qu'il combattît avec quelqu'un; ce qui fut cause qu'il y courut, et le trouva à genoux, fort las, suant et disant : *Jésus me veuille délivrer de Satan, Jésus soit avec moi;* et ce serviteur se tournant, vit une figure horrible, jetant le feu par la bouche sur une petite fenêtre qui regardoit la rue. Il la crut être le diable; et appelant les autres serviteurs pour la voir, elle disparut; puis ils le portèrent, tout froissé qu'il étoit, dans l'infirmerie où il fut huit jours malade.

Peu de jours après, il lui apparut en la même cellule une demoiselle, à qui il demanda par où elle étoit entrée, et elle lui répondit : *Pour moi, je n'ai que faire de porte, j'entre par où je veux.* A quoi il répliqua : *Il n'est pas possible que tu puisses entrer si tu n'es quelque diable;* et s'étant tourné vers la porte, pour voir si elle étoit ouverte et l'ayant trouvée fermée, elle disparut, et il ne vit plus rien. Il s'en alla aussitôt vers ses pauvres se recommander à leurs prières.

Une autre fois le diable lui apparut en forme d'un homme qui lui demandoit l'aumône; et parce qu'il ne vouloit pas la lui donner, s'il ne la demandoit au nom de Dieu, le diable lui donna un grand coup dans l'estomac dont il recula en arrière.

Quelque temps après, le même ennemi l'éleva en haut du plancher de sa cellule et le laissa tomber sur terre, d'où il fut porté à demi-mort dans l'infirmerie, auprès d'un malade qui depuis huit jours étoit à l'agonie. Le matin en suivant, Jean de Dieu lui fit une réprimande d'un péché énorme que par honte il avoit omis à confesser, il ajouta qu'il avoit deux femmes, lui déclarant que le diable étoit là pour emporter son âme. A quoi ce malade répondit, qu'il n'y avoit autre que Jean de Dieu qui sût ce péché. Ce qui fut cause qu'au même instant il demanda un

prêtre pour se confesser ; et ayant reçu la sainte communion, il mourut avec une grande contrition.

Il arriva aussi qu'une femme, malade au même hôpital, crioit continuellement qu'elle vouloit être traînée sur la place de Vivarambla, ce qui causa qu'une nuit Jean l'entendant crier, alla au lieu où elle étoit et lui dit : *Pourquoi cries-tu?* Elle répondit : *Parce que je veux être traînée*. Et il lui répliqua : *Chasse le diable de ton cœur, et tu ne voudras plus être traînée ; car je sais bien qu'il y a dix ans que tu vis en concubinage*. La femme répondit qu'il étoit vrai, et qu'il y avoit dix autres années qu'elle ne s'étoit pas confessée. Alors Jean l'exhorta avec de douces paroles de se bien confesser. Ce qu'elle fit, et passa chrétiennement en l'autre vie. Dieu révéloit ainsi à son serviteur les choses secrètes pour le salut de ses pauvres qu'il lui avoit recommandés.

Le même Jean de Dieu étant malade en une infirmerie de son hôpital, dit à l'infirmier qu'il allât en l'infirmerie de dessus mettre un cierge bénit en la main d'un enfant qui étoit prêt d'expirer : l'infirmier y alla et trouva que c'étoit la vérité ; et le cierge lui étant mis en main, l'enfant expira à l'instant, dont l'infirmier fut bien étonné.

Il dit avant sa mort, qu'il se devoit trouver avec le temps plusieurs personnes de son habit pour le ministère des pauvres par tout le monde. Ce qui est arrivé comme il l'a prédit, y ayant déjà, par la grâce de Dieu, un grand nombre d'hôpitaux de son Ordre en Espagne, où il a commencé ; en Italie, en France, en Allemagne, en Pologne, même aux Indes, en la plupart des villes possédées par les chrétiens, où ils sont pourvus de grands revenus. La première chose que l'on fait au pays des Indes, quand on y construit des villes, est d'y bâtir pour la retraite des pauvres malades, des hôpitaux de cet Ordre, qui y est en grande vénération.

Le bienheureux Jean de Dieu ayant su qu'une jeune veuve de la campagne étoit arrivée à Grenade pour solliciter un procès qu'elle avoit, et ayant reconnu qu'elle étoit prête de perdre son honneur, il la pria de ne point sortir du logis, pour en fuir les occa-

sions, lui promettant de solliciter son affaire; à quoi elle s'accorda. Mais comme il la trovua un jour seule dans sa chambre, bien parée, il se douta qu'elle ne lui tenoit pas la promesse qu'elle lui avoit faite de vivre chastement; dont il la blâma, avec des paroles si ferventes, qu'elles touchèrent tellement le cœur d'un jeune homme qui étoit caché à la ruelle du lit, que Jean de Dieu étant sorti de la chambre, ce jeunehomme résolut de vivre religieusement, comme il fit depuis.

Cet amoureux père des pauvres, craignant d'être à charge aux habitants de Grenade, alloit avec grand travail mendier aux villes et aux villages circonvoisins. Il fut un jour à Valladolid, où il fut présenté au roi d'Espagne par le comte de Tonglia, auquel le Roi donna et fit donner par les Infantes ses sœurs de belles aumônes qu'il employa à l'entretien des pauvres du pays, où il en eut bientôt presque aussi grand nombre à entretenir qu'il en avoit laissés en son hôpital de Grenade. Quand on lui disoit qu'il eût mieux valu qu'il eût gardé les aumônes qu'on lui faisoit pour les porter à Grenade, il répondoit, *que de les donner aux pauvres de Valladolid ou de Grenade, c'étoit toujours les donner pour Dieu.*

Un jour Jean de Dieu passant par Oropeza et étant logé à l'hôpital, il y trouva une pauvre femme, nommée Anne de la Tour, grandement infirme d'une jambe, où elle avoit un ulcère auquel elle ne trouvoit aucun remède; en ayant eu compassion, il la nettoya avec sa langue, soir et matin, en sorte qu'il la guérit, au grand contentement de la pauvre affligée et à l'étonnement de ceux qui lui virent faire cette action.

Il fut averti en temps d'hiver, que le débordement de la rivière emportoit une grande quantité de bois, et il alla pour l'empêcher, afin de faire bon feu à ses pauvres. Mais voyant un jeune homme se noyer, pour essayer de le sauver, il se mit si avant dans l'eau, que l'indisposition qu'il avoit déjà s'accrut grandement, et il reconnut que le temps où Dieu le vouloit appeler, s'approchoit. C'est pourquoi il s'efforça d'aller par les maisons de ses créanciers faire compte avec eux, et dressa des mémoires de ses dettes, afin

qu'après sa mort elles fussent payées, et que personne ne perdît rien pour avoir fait plaisir aux pauvres.

Pendant sa maladie, on fit plainte à l'archevêque de Grenade de ce que Jean de Dieu tenoit en son hôpital des personnes de mauvaise réputation et qui eussent pu gagner leur vie; pour cette raison l'archevêque le manda, ne sachant pas sa maladie. Jean de Dieu l'étant allé trouver, tel qu'il étoit, l'archevêque lui fit entendre les plaintes que l'on avoit faites contre lui, à cause des mauvaises gens qu'il tenoit en son hôpital. Il lui répondit qu'il ne connoissoit personne qui ne fût de bonne vie, et que lui seul étoit vicieux, qu'il ne méritoit pas d'y demeurer. Ce qu'ayant entendu l'archevêque, et voyant qu'il rejetoit toute la faute sur lui, il lui dit : *Frère Jean de Dieu, gouvernez votre maison comme bon vous semblera, je vous en donne le pouvoir et m'en repose entièrement sur vous.*

Sa maladie augmentant, la dame Anne Ozorio, femme de don Garcia de Pise, très-vertueuse personne, alla visiter Jean de Dieu en son hôpital, où le voyant entouré de pauvres, et qu'il n'avoit aucun repos avec eux, elle fit tant vers lui, qu'elle le fit condescendre à se laisser emporter en sa maison. L'archevêque l'y fut visiter et consoler, lui promettant d'avoir soin de ses pauvres et de payer ses dettes. Après cela, il reçut avec une grande dévotion les sacrements de l'Église.

Par révélation de Dieu, il eut connoissance qu'un pauvre tisserand étoit prêt à se désespérer, à cause de la grande nécessité où il étoit réduit; ce qui le mut à demander son habit pour sortir du logis, disant à ceux qui l'avoient en garde, qu'il reviendroit incontinent; et l'ayant eu avec grande difficulté, il s'en alla hors la ville trouver ce misérable, qui étoit sous un arbre, ayant déjà mis son manteau bas et tenant la corde en la main pour se pendre. Il le reprit doucement et le ramena à la ville, où il lui fit faire l'aumône par une bonne dame ; et par ce moyen il le préserva de la mort temporelle et de l'éternelle.

Se sentant proche de sa fin, il appela Antoine Marin, son compagnon; il lui recommanda particulièrement les pauvres orphe-

lins, et les honteux, et l'instruisit de ce qu'il devoit faire. Ensuite il se leva du lit et se mit à genoux sur la terre, embrassant un crucifix, et fut là quelque temps sans parler; peu après il dit: *Jésus, Jésus, je me recommande en vos mains*: disant cela d'une voix intelligible, il rendit l'âme à son créateur le huitième jour de mars, un samedi, une demi-heure après minuit, l'an mil cinq cent cinquante, âgé de cinquante-cinq ans, treize desquels il avoit employés au service des pauvres en l'hôpital de Grenade.

Il y eut une chose digne d'admiration, c'est que son corps, depuis qu'il fut mort, demeura à genoux plus d'un quart d'heure, sans tomber et jusqu'à ce qu'on le tirât de cet état pour l'ensevelir. Son corps fut porté en l'église de Notre-Dame de la Victoire, au couvent des Pères Minimes, où il fut inhumé, et est encore à présent, en une chapelle qui appartenoit à la dame chez laquelle il est mort. Toutes les confréries assistèrent à son convoi, avec leurs croix et leurs bannières; les couvents, les paroisses, les églises collégiales, le chapitre de l'église cathédrale, avec l'archevêque de Grenade, les magistrats et les officiers de la ville, et plusieurs gens de marque, et personnes nobles; avec un nombre presque infini de peuple, notamment les pauvres de l'hôpital du défunt, et ceux qu'il entretenoit par la ville, portant chacun un cierge à la main. Il ne se fit depuis, en toute l'année, aucune prédication à Grenade, sans faire mention du bienheureux Jean de Dieu, et de sa vie, pour donner exemple au peuple.

C'est une chose notable, qu'à ce même jour, vingt ans après, quelques seigneurs par dévotion firent ouvrir sa sépulture, et trouvèrent qu'il étoit encore entier, sans qu'aucune chose lui manquât que la pointe du nez, dont ils demeurèrent fort étonnés, pour n'avoir été nullement embaumé, afin d'empêcher la corruption.

Ce bienheureux Père jeûnoit tous les vendredis au pain et à l'eau, et s'y disciplinoit jusqu'à répandre une grande abondance de sang. Son lit étoit une natte sur la terre, avec une pierre au lieu d'oreiller, se couvrant d'un morceau de vieille couverture. Pendant quelque temps il se tint dans un petit chariot, où avoit été un pauvre estropié, sous un escalier. Sa nourriture ordinaire

étoit quelque oignon cuit, et il ne mangeoit jamais que d'une sorte de viande. Il alloit toujours déchaussé par la ville et en tous ses voyages; ce qui étoit cause qu'il avoit les pieds rompus des cailloux contre lesquels il se heurtoit. Il avoit toujours la barbe et les cheveux rasés, sans chemise, ni autre vêtement, qu'une seule robe de gros drap teint et un caleçon de frise. Jamais il ne montoit à cheval, quelque fatigué qu'il fût; et jamais il ne se couvroit la tête, pour quelque orage d'eau ou de neige qu'il fit.

Son Ordre a été érigé en vraie religion sous la règle de saint Augustin, par notre saint Père le pape Paul V, qui en a ausi approuvé les constitutions, ayant lui et ses prédécesseurs accordé de grandes indulgences et des priviléges à cet Ordre. Les religieux font quatre vœux, à savoir les trois vœux essentiels de religion, et pour le quatrième celui d'hospitalité, qui consiste à servir les pauvres malades tout le temps de leur vie. Notre-Seigneur ne s'étant pas contenté d'avoir honoré son serviteur du continuel miracle de sa vie, a voulu encore honorer sa mémoire de plusieurs autres après sa mort.

Après que le bienheureux Jean de Dieu fut mort, il y eut un malade Maure en son hôpital, qui ne se vouloit aucunement convertir ni faire chrétien. C'est pourquoi l'infirmier, nommé Frère Barthélemy Carille, avec son compagnon, se mirent en prières à genoux, et demandèrent à Dieu, par les intercessions de Jean de Dieu, la conversion de cet infidèle. Cette prière fut exaucée au même instant, car le Maure fit signe qu'il avoit vu quelqu'un à son côté (qui étoit Jean de Dieu) lequel lui commandoit de se faire baptiser. Il demanda le baptême et sortit de l'hôpital sain de l'âme et du corps.

En la ville de Malaga, il y avoit une femme âgée de quatre-vingt-cinq ans, nommée dame Elisabeth de Pénula, tellement malade, que les médecins n'en espéroient que la mort; mais s'étant recommandée au bienheureux Jean de Dieu, à qui elle étoit dévote, elle se trouva guérie le lendemain matin. Et en suite de ce grand miracle, un Maure, serviteur depuis plusieurs années de cette dame (lequel n'avoit jamais voulu entendre parler de se

faire baptiser), ayant vu la guérison miraculeuse de sa maîtresse, demanda le baptême. Sa maîtresse lui donna un bon Père, nommé Jean-Baptiste, pour le catéchiser; celui-ci y prit toute la peine qu'il put, mais en vain, car le Maure avoit la mémoire si foible, qu'il ne retenoit rien. Néanmoins il ne laissoit pas de presser sa maîtresse de lui donner le baptême, de façon qu'elle s'enquit du Père Jean-Baptiste s'il étoit capable de le recevoir. Le Père répondit que non, d'autant qu'il n'avoit pu apprendre aucune des oraisons. Ce qu'entendant le Maure, il répondit qu'il les savoit, qu'un homme les lui avoit apprises la nuit précédente, et dit que cet homme étoit nu-tête et nu-pieds, qu'il le réveilloit toutes les fois qu'il s'endormoit, lui disant, en le tirant par le bras : *Hamète, répétez ce que je vous ai appris.* Il figura cet homme en la même sorte qu'étoit le bienheureux Jean de Dieu pendant sa vie, et pour témoignage que ce qu'il disoit étoit véritable, il récita mot à mot les oraisons, sans y faillir d'une parole.

Une autre merveilleuse conversion arriva en la ville de Ségovie en cette sorte. Un jeune homme nommé Christophe, représentant en une comédie les faits du bienheureux Jean de Dieu et la ferveur, avec laquelle il excitoit les femmes débauchées à se convertir, Dieu toucha, en faveur du bienheureux, tellement le cœur d'une courtisane, qu'elle se leva, et confessant son péché publiquement, en demanda pardon à Dieu.

Jean Fernandez, qui avoit été grand ami du bienheureux Jean de Dieu, et l'avoit assisté pendant sa vie à retirer des femmes débauchées, se souvenant de l'avis qu'il lui avoit donné de faire librement l'aumône aux pauvres, donna aux pauvres qu'il rencontra par les chemins le pain et les provisions qu'il avoit mises en un sac, pour aller de Grenade à Carthagène : de sorte que n'ayant réservé pour lui aucune chose, il se trouva avec une grande faim, sans pouvoir se procurer de quoi manger. En ce besoin, le bienheureux Jean de Dieu lui apparut en habit déguisé, le saluant et lui demandant s'il avoit faim : à quoi il répondit que oui, mais qu'il n'avoit rien à manger : là-dessus Jean de Dieu lui donna un pain ; celui-ci le trouva si bon, qu'il dit à son bienfaiteur n'en

avoir jamais mangé de semblable et qu'il le trouvoit aussi bon que s'il fût venu du ciel. Il lui donna aussi à boire de l'eau dans un vase, laquelle dans sa bouche se convertit en excellent vin : puis se tournant pour remercier son bienfaiteur, il ne le vit plus : il avoit disparu. Et alorsil reconnut que c'étoit le bienheureux Jean de Dieu qui lui avoit rendu ce bon office.

Le même Fernandez, cheminant un autre jour pour aller à Madrid, se souvint du contentement qu'il recevoit en la conversation qu'il avoit avec le bienheureux Jean de Dieu, pendant sa vie. En laquelle pensée il s'attrista fort, et à l'instant il lui apparut un homme qui lui dit : *Il me semble que vous êtes triste* : à quoi il répondit, que c'étoit la vérité. Cet homme lui repartit : *Mettez-vous un peu hors du chemin, et votre tristesse se passera.* Ce qu'il fit, et alors il entendit une musique si harmonieuse qu'elle le ravit d'aise : en sorte qu'il demeura en ce lieu depuis les huit heures du matin jusqu'à la nuit, sans se souvenir de l'homme qu'il avoit laissé dans le chemin. Et cette musique étant finie, il reconnut que cet homme étoit le bienheureux Jean de Dieu.

Un religieux de son Ordre, cheminant par la campagne, s'accompagna d'un homme de la ville de Bajulence, qui revenoit de la foire d'Antequera. Ce religieux avoit un cheval chargé de raisins avec de l'argent que le marchand y avoit mis pour être plus sûrement. Étant avertis par des muletiers, qu'il y avoit du danger de passer plus avant, à cause des voleurs qui étoient à l'entrée du mont et qui les avoient dévalisés, le religieux dit au marchand : *Ne laissons pas de passer outre, notre bienheureux Jean de Dieu nous gardera.* Ce marchand y consentit, et ils ne furent pas plutôt au pied du mont, qu'ils se trouvèrent environnés de ces voleurs qui leur demandèrent la bourse. Le religieux leur répondit : *Ce que je mène sur ce cheval, sont des raisins pour les pauvres de notre hôpital.* Ce qu'ayant entendu, l'un des voleurs toucha le sac où étoit l'argent, et ayant reconnu ce que c'étoit, il dit : *Comment appelez-vous cela des raisins?* Un autre voleur répondit : *Il n'importe, laissons aller ce Frère Jean de Dieu, nous ne savons pas ce que nous en*

pourrons avoir affaire. Et par ce moyen le marchand sauva son argent.

Marthe Diaz, femme de Pierre Gardin, étant grièvement affligée d'une maladie de sciatique et d'un œil, se trouvoit le jour de Noël, de l'année 1622, en l'église Notre-Dame-de-la-Victoire, où repose le corps du bienheureux Jean de Dieu; là, entendant publier une admonition faite à ce que ceux qui avoient reçu des grâces de Dieu en sa faveur, en rendissent témoignage en l'information qui se faisoit de sa vie, pour sa béatification; cette femme en eut un grand contentement et s'en retourna un peu allégée en sa maison. Mais le troisième jour d'après, elle souffrit de plus violentes douleurs que jamais elle n'avoit fait, pensant mourir ce jour-là. Au moyen de quoi elle se recommanda affectueusement au bienheureux Jean de Dieu trois fois, en disant : *Glorieux saint ! montrez-moi quelque chose que je puisse dire de vous, puisque vous êtes si agréable à Notre-Seigneur.* Elle n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'elle se trouva parfaitement guérie des maux qu'elle avoit.

Frère Jean Pérez, religieux de l'Ordre du bienheurux Jean de Dieu, cheminant avec un gentilhomme, nommé François Martin d'Alaréon, lui donna un petit reliquaire, où étoit une dent du bienheureux Jean de Dieu, qu'il reçut avec grande dévotion, et après l'avoir baisé et en avoir fait le signe de la croix sur lui, il le pendit à son cou. Il arriva que cheminant en un mauvais passage, sa mule avec lui tomba dans un précipice, où le religieux, ne l'entendant ni crier ni parler, le tenoit pour mort. Néanmoins y étant descendu, il le trouva sous sa mule sans aucune blessure, sinon qu'en signe de la grâce que Dieu lui avoit faite par le mérite du bienheureux, dont il portoit la relique, il cracha un peu de sang. Et, en reconnoissance du miracle, il porta la relique au Père général de l'Ordre.

En l'année 1623, le 14e d'avril, une jeune fille âgée de cinq ans, fille de Marie Zamora, de la ville de Grenade, ayant par grande infirmité perdu la vue, et sa mère ayant consommé beaucoup de bien en médecins et en apothicaires pour la lui faire recouvrer sans y avoir rien profité, fut conseillée par la gouvernante des fem-

mes de l'hôpital du bienheureux Jean de Dieu, de ne plus faire aucune dépense que de recommander sa fille au bienheureux. Ce qu'elle fit promettant à Dieu de la vêtir de son habit; et le lendemain matin elle trouva que sa fille étoit saine, et avoit recouvré la vue, dont elle rendit grâces à Dieu et au bienheureux.

Un prêtre, nommé dom Diégo Gurrito, étant, à cause d'une fièvre pestilentielle, nommée en espagnol *tabardillo*, grandement malade et désespéré des médecins, recourut aussi au bienheureux Jean de Dieu; lui promettant, s'il obtenoit la santé, de réciter tous les jours de sa vie son hymne, son antienne et son oraison : ce qu'il n'eut pas plutôt proféré, qu'il se trouva grandement allégé, et en peu de jours guéri parfaitement.

En l'année 1623, au mois de janvier, sœur Claire de Bustamente, de l'Ordre de Sainte-Claire au couvent de Palencia, avoit un grand mal au haut du bras, proche de l'épaule, et tel que le chirurgien qui la pansoit, avoit résolu de l'inciser le lendemain au matin, afin de la garantir de l'extirpation, qui sembloit être nécessaire pour sauver sa vie; elle ne pouvoit reposer la nuit en aucune façon, à cause des douleurs qu'elle sentoit, et pour l'appréhension de cette opération, elle se recommanda au bienheureux Jean de Dieu; à l'instant elle se trouva mieux, et reposa, et en peu de jours fut entièrement guérie. En reconnoissance de ce miracle, elle fit vœu du consentement de sa supérieure, de donner une livre de cire tous les ans à l'église où repose le corps du bienheureux.

En la même ville de Palencia, il y avoit un marchand, nommé Michel de Saint-Etienne, natif de la ville de Grenade, qui, pour avoir cautionné un sien ami (lequel avoit fait banqueroute) fut entièrement ruiné, tous ses biens ayant été vendus pour la dette de l'autre, et il se trouva en telle nécessité, qu'il n'avoit aucuns moyens pour vivre : il eut recours au bienheureux Jean de Dieu, et en faisant sa neuvaine, le dernier jour, on le vint avertir à l'église, où il avoit fait dire la messe, que le magistrat l'avoit gratifié d'un office de trésorier de la ville qui valoit sept cents écus de revenu. Mais le magistrat lui dit qu'il falloit trouver caution, à cause que la recette attribuée à l'office, dont il étoit

comptable, montoit à quinze ou seize mille écus par an. Ce qu'entendant, il eut encore recours au bienheureux, le priant que comme il lui avoit fait donner l'un, il lui fit donner l'autre ; ce qui lui fut accordé, car un nommé François Quésada le cautionna sans le connoître, à la première prière qu'il lui en fit.

En la ville de Grenade un ouvrier en cire, ayant été abandonné des médecins dans sa maladie, eut recours au bienheureux Jean de Dieu et reçut guérison. En mémoire de quoi il fit faire le portail de son église avec son image en l'état qu'il se voit encore à présent.

L'an 1605, le jour de Saint-Martin, Anne Pérez de Castille, étoit tellement malade à Madrid que les médecins n'en espéroient que la mort ; ayant su par une de ses amies qui l'étoit venue visiter, que son mari avoit été guéri d'une grande maladie à la faveur du bienheureux Jean de Dieu, elle se recommanda à lui les larmes aux yeux; lui promettant que la première sortie qu'elle feroit, seroit pour aller en son église, et elle reçut guérison.

Il y avoit en la ville de Madrid une dame noble, mais tellement pauvre, qu'elle mouroit de faim ; se voyant réduite à cette extrémité, elle se recommanda au bienheureux Jean de Dieu dans l'église, et, en retournant chez elle, elle vit sortir de sa maison qu'elle avoit fermée, un religieux de l'Ordre du bienheureux; elle la trouva encore fermée quand elle fut arrivée à la porte, et y étant entrée, trouva la nappe mise avec pain, vin et viande sur la table. Alors elle connut que c'étoit le bienheureux Jean de Dieu qui l'avoit secourue.

François Sanchez, de la ville de Cadix, étoit également si pauvre, que n'ayant pas moyen de sustenter sa famille, il s'en alla à l'église de l'hôpital du bienheureux Jean de Dieu, où il fit sa prière en cette sorte : « Père des pauvres, personne n'est plus pauvre que moi, si vous secourez bien les autres, secourez-moi aussi, puisque je ne suis pas le moindre de vos dévots. » Après avoir ouï la messe, il sortit de l'église, n'osant aller en sa maison, pour la pitié qu'il avoit de ses enfants, auxquels il ne pouvoit

subvenir, et étant grandement triste, il s'adressa à un homme inconnu qui lui dit : « Seigneur François Sanchez, voilà huit réaux que je vous donne, achetez-en deux volailles et les allez manger avec votre famille, et vous confiez en Dieu, qui pourvoyant aux animaux de la terre, ne vous manquera pas. » Ce qui lui arriva comme il lui avoit été dit, car dorénavant il gagna toujours sa vie honnêtement.

La faveur de Jean de Dieu est si grande auprès de Dieu que non-seulement sa personne a fait des miracles, mais encore les choses qu'il a touchées. La terre de la maison où il est né, l'habit qu'il a porté, la maison et la chambre où il est mort, la sépulture où il est enterré, le bâton sur lequel il s'appuyoit, ont fait des prodiges surnaturels.

Une dame, nommée Philippa Gomez, avec sa sœur, femme vertueuse, ayant un jour recueilli Jean de Dieu qui passoit par la rue, tout trempé d'une grosse pluie, et ayant mis sécher sa robe au feu, il en sortit une très-agréable odeur.

En un oratoire bâti en la chambre où il mourut, on sentoit aussi une douce suavité; mais le samedi, jour qu'il expira, cette odeur étoit beaucoup plus agréable qu'aux autres jours, tellement que la dame Ursule étant venue un samedi visiter la dame Marie Ozorio, fille de dame Ozorio de Pisa, maîtresse du logis où étoit cet oratoire, l'ouvrit et sentit ce parfum surnaturel. C'est pourquoi elle demanda à la dame Ozorio : « Madame, qu'avez-vous mis dans votre oratoire que l'on y sent une odeur nonpareille? » Elle répondit : « Ne savez-vous pas que c'est le lieu où le bienheureux Jean de Dieu rendit l'esprit, et que tous les samedis on y sent la même odeur. Ce que cette dame Ursule voulut éprouver le samedi suivant; elle y revint exprès, et trouva que le dire de la dame étoit véritable.

Vingt ans après la mort du bienheureux Jean de Dieu, on rapporta à l'archevêque de Grenade qu'il se voyoit une lumière dans la chapelle où il étoit inhumé. Ce qui fut cause qu'il envoya visiter sa sépulture, et étant ouverte, on trouva le corps entier ; il en sortit une très-suave odeur dont plusieurs personnes qui y

descendirent, reçurent une grande consolation, particulièrement un pauvre qui étoit infirme d'un bras; plus on le chassoit et empêchoit d'y entrer, plus il s'efforçoit d'en approcher, et usant de cette sainte importunité, il y fut guéri à la vue de tous ceux qui y étoient présents. En mémoire de ce miracle, l'archevêque ordonna que ce pauvre recevroit tous les jours sa pension pendant le reste de sa vie.

Une autre fois, du temps de l'archevêque dom Pierre de Castre, une dame de la famille de celle à qui appartenoit la chapelle où avoit été enterré le bienheureux Jean de Dieu, étant morte et portée en cette chapelle pour être mise dans l'autre sépulture, il en sortit (à l'ouverture que l'on en fit) une si douce odeur, que personne n'eut la hardiesse d'y entrer. Ce qui fut cause que l'archevêque en ayant été dûment informé, défendit d'y plus enterrer personne, disant qu'il n'étoit pas convenable d'enterrer personne avec un corps saint.

Dame Mariana de Pisa, femme de don Antoine de Cordua, étant en péril de mort pour ne pouvoir enfanter, se recommanda au bienheureux Jean de Dieu; elle se fit apporter le crucifix qu'il avoit coutume de porter, et l'ayant entre ses mains, elle enfanta heureusement.

Un jour Jean de Dien étant en la maison de Léonor Mendoze, cette dame le requit instamment de prier Dieu qu'il lui donnât des enfants. A quoi il répondit : *Vous en aurez, et, pour témoignage de cela, je vous donne mon bâton.* De fait, elle en eut trois; puis après son mari vint à mourir et ses trois enfants; de sorte que cette dame se voyant sans mari et sans enfants, elle résolut de faire un monastère de sa maison, sans déterminer de quel ordre, ni de quel sexe. Étant en cette irrésolution, Dieu, qui en vouloit faire le choix, permit que la servante de la dame (qui étoit aussi une bonne servante de Dieu), nommée Marie de la Paix, s'étant levée trois divers jours de grand matin pour aller prier Dieu dans l'oratoire, vit au ciel en chaque jour un bâton à l'endroit de la maison, semblable à celui du bienheureux Jean de Dieu qui étoit en cette maison. Elle en alla avertir sa maîtresse,

et ayant vu ce signe céleste, elle dit à la servante : *Cette maison sera pour les enfants du bienheureux Jean de Dieu.* De fait, elle y fit bâtir un hôpital sous le titre du *Corpus Domini* et le dota de bons revenus.

Élisabeth de Géoua avoit été trois jours en mal d'enfant, et se voyant en péril de mort, elle envoya quérir le bâton de Jean de Dieu et fut aussi délivrée. Peu après il lui vint une fièvre pestilentielle; elle se recommanda encore au bienheureux, et s'étant fait apporter son bâton, elle fut guérie. En reconnoissance desquels bénéfices, elle et sa mère, nommée Élisabeth Ruis, firent couvrir d'argent le bâton par le moyen duquel quantité de femmes se sont trouvées grandement soulagées en leurs accouchements, et ont reçu des faveurs et des secours surnaturels.

Manuel Diaz, de la ville de Montemajor, ayant une grande maladie des yeux et la vue presque perdue, envoya quérir de la terre de la maison où étoit né Jean de Dieu; cette terre lui fut envoyée par deux religieux qui y demeuroient; de laquelle s'étant frotté les yeux et recommandé au saint, il fut guéri à l'instant, et sembloit n'y avoir jamais eu mal. Par ce moyen, lui et toute sa famille furent extrêmement réjouis, et il alla raconter le miracle aux religieux, en remerciant leur Père de ce grand bienfait.

Mathias, esclave de Blaise Diaz, de la ville de Montemajor, affligé d'un grand mal occulte dans le corps, pria sa maîtresse de lui donner un cierge pour l'offrir à l'oratoire du bienheureux Jean de Dieu; l'ayant obtenu, il le porta à ses religieux, et leur demanda de la terre de la maison, comme ils en donnoient aux autres. Ils lui en donnèrent dans une petite bourse qu'il pendit à son cou, disant avec une grande dévotion : *Saint Jean de Dieu, vous avez à me donner la santé.* Ce pauvre homme n'eut pas plutôt proféré le dernier mot qu'il lui sortit par la bouche une grande quantité de vers, après quoi il fut guéri.

Marie d'Olivera, âgée de quatorze ans, fille de Responsa Lopez, étant estropiée des jambes, fut mise sur un âne et conduite à l'oratoire de Jean de Dieu, à Montemajor, où, après avoir fait sa prière et s'être fait donner de l'huile de la lampe qui brûle devant son

image et dont elle oignit ses jambes, elle se trouva guérie et s'en retourna saine et libre en sa maison.

Enfin le bienheureux Jean de Dieu a pratiqué presque lui seul toutes les vertus qui nous font honorer les saints que l'Église nous propose en exemple. Aussi Dieu, pour le récompenser, lui a départi toutes les faveurs ensemble qu'il a faites aux autres en particulier, même de plus grandes encore. Car il a non-seulement vu le petit Jésus enfant, mais il a eu l'honneur que ce fût cet Enfant divin qui lui donna le premier le surnom de Dieu, qui lui fut confirmé par l'évêque de Tuy, en ce temps-là président de l'audience royale à Grenade; outre que ce fut encore le même Jésus enfant qui lui commanda de l'aller servir en la même ville.

Les anges l'ont assisté plusieurs fois. L'archange Raphaël lui fut un jour quérir de l'eau pour les pauvres, parce qu'il étoit tard et qu'il n'y en avoit pas une goutte aux fontaines de son hôpital. Notre-Seigneur même a voulu que Jean de Dieu eût l'honneur de lui laver les pieds, comme autrefois saint Augustin, dont ses frères tiennent la règle, sur la même chaire où il les nettoyoit à tous les autres pauvres; et pour lui donner plus de courage de continuer à le servir comme il avoit si bien commencé, il voulut, avant qu'il le quittât, que chacun sût qu'il lui avoit fait cette faveur. Car, comme notre saint voulut baiser un des pieds du Sauveur qui tenoit alors le lieu d'un pauvre, il aperçut une plaie si luisante qu'il jugea bien que ce n'étoit pas un homme du commun, et qu'il falloit que ce fût un des trous que l'on avoit faits à Notre-Seigneur au Calvaire. Alors le même Seigneur le voyant pensif là-dessus : *Jean,* lui dit-il, *ne sois point étonné, c'est à moi que tu fais tout le bien que les pauvres reçoivent de ta main. C'est moi qui tends le bras, quand tu prends les aumônes que tu cherches pour eux. Et c'est à moi-même que tu laves les pieds quand tu fais cette charité aux pauvres que tu reçois dans ton hôpital.* Après cela il disparut, laissant Jean de Dieu fort édifié d'une telle faveur, et les pauvres malades, étonnés de voir une si grande lumière, se mirent à crier tout à coup : *Au feu! au feu! l'hôpital brûle! l'hôpital brûle!* Ceux à qui la santé le permettoit, vouloient

s'enfuir, si le saint ne les fût allé remettre et les assurer que ce feu-là étoit plus pour embraser leurs cœurs que pour brûler l'hôpital.

Notre bienheureux Jean de Dieu a eu aussi l'honneur d'être couronné d'épines de la main même de Notre-Seigneur assisté de la très-sainte Vierge et de son favori saint Jean, ce père des pauvres étant à genoux aux pieds du crucifix. Depuis sa mort, il a apparu encore à beaucoup de personnes pour leur donner des avis salutaires qui les ont conduits au ciel.

Sa vie a été écrite par beaucoup de personnes et traduite en diverses langues; mais le dernier qui y a le plus doctement et le plus curieusement travaillé, est l'évêque de Cirène, visiteur apostolique en Perse, conseiller et prédicateur ordinaire du roi catholique.

LA VIE DES SAINTS PHILÉMON, APOLLONIUS ET AUTRES SAINTS MARTYRS.

AN 310.

Saint Eusèbe, pape. — Maximien, empereur.

L'Eglise chrétienne et catholique fut grandement persécutée sous l'empire de Maximien, porté d'une telle rage contre les chrétiens, qu'il entreprit d'en éteindre entièrement le nom et la mémoire. Ce fut pourquoi il fit un édit très-cruel, que tous ceux qui étoient sous son obéissance eussent à adorer les mêmes dieux que lui, sous peine de mort pour quiconque le refuseroit.

Or, en la ville d'Antinoé en Egypte, il y avoit un certain prési-



dent que l'on appeloit Adrien; qui, épousant les passions de son prince, joint que déjà il en vouloit fort aux chrétiens, fit faire recherche de tous ceux qui étoient en cette ville-là. Saint Ascle et saint Léonides se rencontrant des premiers, furent cruellement mis à mort, après avoir souffert de rudes supplices. Leur mort arriva le 23 de janvier, selon le Martyrologe romain.

Non content de la cruauté qu'il exerça à l'endroit de ces saints martyrs, sa rage lui fit encore faire une plus particulière recherche de tous ceux que l'on croyoit, ou qui se disoient chrétiens, et il les fit mettre en prison. Ensuite il les fit amener devant lui garrottés : puis s'étant fait apporter tous les instruments dont on se servoit pour tourmenter les chrétiens, et les leur montrant, il leur dit avec un regard affreux, et des menaces capables d'épouvanter tout autre que les chrétiens : *Choisissez maintenant, ou de conserver votre vie en sacrifiant aux dieux, ou de mourir après avoir souffert des tourments insupportables.* Il n'eut pas plutôt achevé cette sentence, que trente-sept chrétiens, aussi courageux que constants en la foi, se jetèrent à corps perdu au milieu des supplices et remportèrent courageusement la palme du martyre.

La couronne du martyre n'appartient pas à tous les chrétiens : aussi n'en sont-ils pas tous également capables. Plusieurs font bien une même profession de la foi et de la religion chrétienne et catholique, mais non pas avec une même résolution de la soutenir au prix de leur vie. Un certain Apollonius se montra avoir moins de courage et de constance que les autres, préférant la conservation de sa vie à la gloire du martyre, qui dès lors lui étoit acquise s'il eût voulu. Toutefois ne voulant pas abandonner le salut de son âme, jusque-là que de sacrifier, et craignant d'y être contraint, il appela à lui un nommé Philémon, qu'il aperçut au milieu de la compagnie.

Philémon étoit de sa profession joueur d'instruments, qui savoit parfaitement bien chanter; mais gentil et idolâtre, et qui, pour son adresse, s'étoit rendu agréable non-seulement au préfet Adrien, mais aussi à toute la ville. Apollonius le pria de sacrifier pour lui, disant qu'il le pourroit commodément faire en changeant

d'habit, et se couvrant le visage le plus qu'il lui seroit possible, avec promesse de lui donner quatre écus d'or. Philémon, gagné par l'espérance de cette promesse, se mit en devoir de le faire : et feignant en toutes choses d'être chrétien, se munit du signe de la croix en approchant de l'autel, avec une telle naïveté, que chacun le croyoit en effet être un chrétien, qui renonçant à la religion chrétienne alloit sacrifier aux dieux. Mais tout le monde fut bien étonné, quand sur le point de sacrifier, prévenu d'une grâce particulière de Jésus-Christ, lui qui auparavant en effet étoit gentil de religion, et qui pensoit seulement feindre la personne d'un chrétien, il renonça à son idolâtrie, leva le masque de la dissimulation, prit la vérité pour la feinte, cria haut et clair qu'il étoit chrétien.

« Le président lui demanda alors : N'as-tu pas vu les horribles supplices d'Ascle et de Léonides?

« Oui, répondit-il, je les ai vus, et cette considération seule me rehausse le courage d'endurer le martyre pour Jésus-Christ.

« Que l'on aille quérir Philémon, dit le président : peut-être que la douce harmonie de ses instruments aura plus de pouvoir sur cet esprit malfait que nos menaces et les supplices. »

On chercha partout Philémon, et il ne se trouva point. On le demanda à un sien frère qui étoit là, qui le leur montra, et leur assura que véritablement c'étoit lui qui les entretenoit ainsi, et les trompoit sous une fausse apparence de chrétien. Ce que le tyran ayant ouï, il pensa éclater de rire, d'autant qu'il s'imaginoit que ce qu'il en faisoit fut seulement pour lui donner quelque récréation par cette agréable tromperie. Mais la vérité du fait le mit incontinent en telle furie, qu'il délibéroit, même avec l'assistance, s'il lui devoit faire payer sur-le-champ la peine de sa témérité par la mort, ou s'il lui donneroit le loisir de se reconnoitre. Et comme tout le peuple, qui l'affectionnoit, s'employoit en sa faveur vers le tyran, il s'efforça de le pervertir par de belles paroles.

« Philémon, lui dit-il, seras-tu longtemps enivré des enchantements des chrétiens ? laisse, je te prie, ces vaines persuasions et

ces rêveries, et pense un peu combien est charmante la douceur de tes instruments, et autres choses semblables. »

Là-dessus Philémon se ressouvenant qu'il les avoit donnés à garder à Apollonius, il fit prière à Dieu d'envoyer du feu du ciel pour les réduire en cendre, afin que les infidèles ne s'en servissent jamais. A peine avoit-il achevé sa prière, qu'ils furent entièrement brûlés par le feu du ciel, entre les mains d'Apollonius qui les tenoit.

Cependant le frére de Philémon, qui s'appeloit Théon, bien fâché de voir son frère réduit en cet état, fit son possible pour lui sauver la vie. Voilà pourquoi il accusa Apollonius vers le tyran d'être la cause du malheur de son frère, et le supplia d'en faire faire justice. Apollonius fut amené et furieusement maltraité : mais étant encouragé par la constance de Philémon, il fit paroître le ressentiment qu'il avoit de sa première lâcheté, et en effaca entièrement les marques. Cela mit le président en des furies étranges. Il fit battre et fouetter Philémon par trois puissants bourreaux en la présence d'Apollonius, le réservant, pour ensuite lui faire endurer de bien plus cruels tourments. Mais voyant qu'il méprisoit tout ce que Philémon avoit souffert, il le fit prendre et traiter selon que sa rage l'animoit, et puis leur fit percer à tous deux les talons, y attacher des cordes, et les traîner par toute la ville, de sorte que les bourreaux lassés de les traîner ainsi, les ramenèrent vers le président, qui les considérant : « Eh bien! leur dit-il en se moquant d'eux, où est maintenant votre Dieu? pourquoi est-ce qu'il ne vous a pas délivrés du misérable état où vous vous voyez réduits?

Philémon répondit à cela : « Certainement j'admire l'aveuglement de ton esprit. Mais si tu désires reconnoître la puissance de Jésus-Chrit, notre Dieu, amène-moi un carrosse entièrement couvert d'airain. » Ce qui fut fait : et alors Philémon y fit enfermer un enfant, et puis il commanda que tous les archers tirassent sur lui. Cela fut encore fait, mais ce fut sans atteindre, ni blesser l'enfant, d'autant que les flèches n'y pouvoient pas pénétrer à cause de l'airain qui les repoussoit.

Le tyran considéroit bien tout ce mystère, mais il ne savoit pas le dessein de Philémon. De sorte que sa curiosité le portant à le vouloir savoir, Philémon lui dit : « Tu vois en ceci une belle représentation de notre salut. Car ainsi que cet enfant n'a pu être offensé, à cause qu'il étoit à couvert et sous la défense de cet airain ; de même aussi nous demeurons victorieux contre la cruauté de tes tourments, parce que nous sommes sous la protection de la grâce de Jésus-Christ qui nous environne.

Ces paroles furent autant d'huile jetée dans le feu de la colère de ce tyran, qui tout à l'instant fit pendre Philémon à un arbre, et le fit tirer à coups de flèches. Mais le saint martyr par la force de son oraison, fit que toutes ces flèches furent tirées en vain : si bien que les unes tomboient à terre, les autres donnoient dans l'arbre, et y restroient, et les autres restoient miraculeusement suspendues en l'air. Tout ceci commença à donner de l'étonnement au président, qui, comme il avoit bien de la peine à croire ce miracle, en voulut avoir une plus particulière connoissance. De sorte qu'il s'approcha plus près du saint martyr, afin de mieux et plus diligemment considérer toutes les particularités. Sur ces entrefaites voilà qu'une de ces flèches qui demeuroient en l'air, lui tomba dans l'œil et le creva. La douleur qu'il reçut de ce coup lui fut si sensible, qu'il se montra incapable de toute consolation : de sorte qu'on l'eût pris pour un démoniaque si l'on n'eût pas su la cause son mal, car il crioit et tempêtoit, vomissant mille injures et exécrations contre Jésus-Christ. Enfin, voyant son mal sans aucun remède humain, il fit délier le saint martyr, afin de lui demander, bien qu'à contrecœur, quelque soulagement à sa douleur.

Alors Philémon lui dit: *Je ne veux pas maintenant donner guérison à ton mal, de peur que par après tu n'attribues derechef ce bienfait à quelque enchantement, me rendant en ce faisant inconsidérément coupable. Mais quand Notre-Seigneur m'aura appelé de ce monde à l'autre, viens à mon tombeau, et en prenant de la poussière oins-en ton œil, en invoquant le nom de Jésus, et tu recevras guérison.*

Après cela, le président Adrien, au lien de remercier et de favoriser Philémon pour le moyen et l'assnrance qu'il lui donnoit de recouvrer la santé par sa faveur, le fit décapiter sur-le-champ avec Apollonius. *Car*, disoit-il, *par sa mort il ne me peut arriver que du bien, d'autant que s'il meurt, ce sera quelque soulagement en satisfaisant à ma colère ; que s'il dit vrai, tant mieux, je recouvrerai la vue et n'aurai plus de douleur.*

Les chrétiens cependant enlevèrent ces corps saints, et les ensevelirent honorablement avec les saints martyrs Ascle et Léonides. Après cela, soit que ce fût avec nne sainte intention, comme éclairée déjà d'nn rayon de la divinité, on autrement, Adrien s'en alla an sépulcre du saint et fit ce qu'il lui avoit dit, et en même temps il reçnt la vue du corps et de l'âme. O changement admirable ! celui qui ponrsnivoit outrageusement Jésus-Christ, maintenant le lone et l'exalte, crie haut et clair que c'est le seul et vrai Dien, et il n'y a que lni à prêcher sa divine bonté.

Comme cet homme étoit illustre et élevé en dignité, aussi sa conversion éclata bien haut, et le brnit en vint bientôt aux oreilles de l'empereur Maximien, qui envoya aussitôt qnatre gardes pour se saisir de sa personne et le lui amener. Adrien se douta bien qu'il n'auroit pas meilleur marché de l'empereur que les antres saints martyrs avoient en de lui. C'est pourqnoi il supplia ces soldats de lui permettre d'aller faire sa prière sur le sépulcre de saint Philémon : ce qu'ils lui accordèrent. Comme il faisoit sa prière, le suppliant de lui obtenir de Dieu la grâce de ponvoir souffrir constamment le martyre, il entendit une voix dn tombeau qui lui dit : *Adrien, ayez bon courage, Dieu est votre protecteur, qui vous prépare la couronne du martyre. Ces soldats qui sont autour de vous seront aussi vos compagnons au martyre, à la gloire et à la récompense qui vous est préparée.*

Cette voix qui fut aussi entendue par ces soldats, consola et confirma merveilleusement Adrien, et étonna fort les autres, qui ne laissèrent pas d'exécuter le commandement de l'empereur. Adrien donc, assuré de sa couronne par les saints martyrs, en avertit ses serviteurs, et leur donna charge de recevoir et d'ense-

velir son corps sur le bord de la mer, disant qu'un dauphin l'y apporteroit le huitième jour après sa mort.

Quand Adrien fut devant l'empereur, il avoua franchement qu'il étoit chrétien, et détestant leurs faux dieux, il protesta de n'y jamais plus sacrifier. Après cette confession, l'empereur le fit enchaîner, puis il le fit jeter dans une fosse et l'accabler de terre et de pierres; il dit ensuite : *Voyons maintenant si son Christ le pourra faire échapper de mes mains.* De là montant à cheval tout joyeux, il s'en alla en sa maison impériale.

La nuit suivante, comme Maximien se voulut coucher, il trouva le saint martyr Adrien couché dans son lit impérial, et ses chaînes qui étoient pendues au plancher de sa chambre. Tout effrayé de ce spectacle, il commença à crier et à appeler ses gardes qui y accoururent promptement, avec ces quatre soldats qui avoient pris et amené Adrien. L'empereur leur dit que c'étoit infailliblement des illusions diaboliques. Mais ces soldats, qui avoient ouï déjà auparavant cette voix qui miraculeusement avoit parlé du sépulcre des saints Philémon et Apollonius à Adrien, admirant encore davantage ce miracle, embrassèrent courageusement la foi chrétienne, et, détestant l'impiété et la cruauté de l'empereur, déclarèrent en sa présence que pour eux ils reconnoissoient Jésus-Christ pour seul et vrai Dieu, et qu'ils répandroient volontiers jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour leur croyance.

Maximien, tout transporté de colère, roulant les yeux en la tête, les fit tous lier chacun dans un sac avec Adrien et jeter dans la mer, pensant priver leurs corps de l'honneur de la sépulture et par ce moyen en étouffer la mémoire. Mais, ainsi qu'Adrien l'avoit prédit, le huitième jour d'après, cinq dauphins apportèrent au bord de la mer les cinq corps saints sur leurs dos. De manière que les serviteurs d'Adrien les mirent dans un vaisseau et les apportèrent à la ville d'Antinoé où ils les ensevelirent fort honorablement.

L'Église fait mémoire de leur mort le huitième jour de mars, qui arriva l'an de Notre-Seigneur 301, sous l'empire de Maximien.

Leur vie est décrite par Métaphraste, et le cardinal Baronius la rapporte aussi. Le Martyrologe romain fait mention d'eux le huitième jour de mars. Pierre des Natales fait aussi mention d'eux le même jour.

LA VIE DE SAINT JULIEN,

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Le bienheureux saint Julien naquit dans la ville de Tolède dont il devoit devenir archevêque. Il fut le disciple d'Eugène III, également archevêque de Tolède, homme d'une grande sainteté, et qui prit d'autant plus de soin de la jeunesse de Julien qu'il lui trouvoit un grand génie naturel, beaucoup de modestie et un singulier penchant à la vertu. Sous la conduite d'un si excellent maître, il acquit une science remarquable et parvint sans peine au siége de Tolède. Il avoit suivi ce conseil du poëte qu'il *faut rechercher les honneurs par la vertu et non par l'intrigue ; celui qui fait le bien ayant toujours assez de partisans.* Il succéda donc à Quiricus sous le règne du roi Wamba.

Il étoit d'une grande piété, très-adonné à la prière, vivant dans une sorte de continuelle familiarité avec Dieu, et il disoit qu'il tiroit abondamment de cette source divine tous les secours dont il avoit besoin pour lui-même et pour le troupeau qui lui étoit confié. On ne sauroit exprimer combien il étoit libéral envers les pauvres, se montrant pour eux un père plein d'amour, non moins qu'un pasteur très-vigilant. Il avoit un zèle admirable pour juger toutes les causes, apaiser les querelles, terminer les procès et reconcilier les familles

Il s'occupoit avec soin de la défense de la vérité et de la propagation de la religion chrétienne, de l'observation exacte des

cérémonies sacrées de l'Église et de la restauration du culte divin. Il lui rendit son antique splendeur et l'augmenta de beaucoup de prières. Il écrivit même sur cette matière un livre qu'il laissa à l'église de Tolède.

Sous le pontificat de Léon II et de Benoît II, il présida quelques conciles assemblés à Tolède. Il mit tous ses soins à faire observer les décrets du troisième concile de Constantinople et à faire condamner les erreurs des apollinaristes et des monothélites qui jetoient en ce temps de grands troubles dans l'Église, s'attachant à relever la simplicité de la foi catholique et à la venger des sophistes et des arguties des sectaires. Voici les termes de ce dernier décret, paroles vraiment dignes de ce grand et saint évêque.

« Nous le disons à tous, nous le crions à tous, gardons-nous des piéges des hérétiques ; fuyons le venin de leur doctrine cancéreuse ; ne nous faisons pas des paroles qui établissent l'humanité de Notre-Seigneur, un filet d'inutiles questions où nous nous prenions nous-mêmes ; que l'amour de la vaine gloire ne nous emporte point à cette témérité de vouloir sonder ce qui est sans fond. On ne discute point les choses divines, on les croit. Dieu ne se laisse point discuter ; il ne veut qu'être cru. Croyons donc, appuyés, non sur notre sentiment, mais sur les décisions indubitables des anciens conciles, etc. »

Saint Julien a laissé un grand nombre de savants et élégants écrits, en prose et en vers, rapportés par Félix qui écrivit sa vie et qui lui succéda sur le siége de Tolède. Parmi ces écrits, on remarque le *Pronosticon*, composé à l'imitation d'un livre que Julien Pomérius avait publié sous le même titre et sur le même sujet. C'est cette circonstance qui a fait sans doute confondre les deux Julien, quoique l'un fût un prêtre africain et l'autre archevêque de Tolède. Malgré tant de différences de nation, de temps, d'érudition et de sainteté, il ne manque pas d'écrivains qui les ont confondus. L'erreur étoit cependant dificile à ceux qui ont lu le *Pronosticon*, puisque saint Julien y cite quelquefois son homonyme africain.

Enfin, après avoir gouverné avec un grand renom de sainteté l'église de Tolède pendant dix ans, un mois et sept jours, saint Julien mourut le 8 mars de l'an de Notre-Seigneur 691. Son corps fut enseveli dans l'église de sainte Léocadie, vierge et martyre, auprès de la dépouille sacrée de quelques-uns de ses prédécesseurs. Lui-même s'étoit choisi ce tombeau par amour pour la sainte martyre. Dans les guerres des Maures, on croit que ses reliques furent transportées à Oviédo. Le Martyrologe romain fait mémoire de lui le jour de sa mort.

A Antinoé ville d'Egypte, le martyre de saint Arien, président, de saint Théotique, et de trois autres, que le juge fit noyer dans la mer. Les dauphins portèrent leurs corps sur le rivage.

A Nicomédie, saint Quintile, évêque et martyr.

A Carthage, saint Ponce, diacre de l'évêque saint Cyprien, qui, ayant été le compagnon de son exil jusqu'au jour de sa mort, composa une excellente histoire des actions et du martyre de son maître, et tâchant lui-même de glorifier Dieu par ses souffrances, il mérita de recevoir la couronne de la vie éternelle.

En Afrique, les saints Cyrille, évêque, Rogat, Félix, un autre Rogat, Béate, Hérénie, Félicité, Urbain, Silvain et Mamille.

En Angleterre, saint Félix, évêque, qui convertit à la foi les Anglois orientaux.



NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Saint Grégoire de Nysse. — Sainte Françoise Romaine. — Sainte Catherine de Bologne. Les quarante saints martyrs ; saint Pacien ; saint Cyrille et saint Méthode.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 394.

Saint Sirice, pape. — Valentinien II, empereur.

Saint Grégoire, évêque de Nysse, dont il retint le nom à la différence des autres saints de ce nom qui ont fleuri en l'Église de Dieu, étoit frère du grand Basile et sortoit d'une race de saints ; car son père et sa mère, ses aïeuls et ses frères le furent. Les Martyrologes font mention de la plupart d'eux en cette qualité, ainsi qu'il est plus particulièrement remarqué en la vie de saint Basile, dont le frère, saint Grégoire de Nysse, fut excellent homme, d'un grand esprit, d'une rare doctrine et d'une admirable éloquence ; il surpassa non-seulement les rhéteurs de son temps, mais aussi les plus grands orateurs qui aient jamais été dans l'Église, ainsi que le témoignent ses œuvres.

Il épousa une dame, nommée Théosébie, dont il se sépara d'un mutuel consentement ; il se fit prêtre, et elle se dédia au service de l'Église et fut une sainte femme que saint Grégoire de Nazianze loue après sa mort : il l'appelle la gloire de l'Église, l'ornement de Jésus-Christ, l'honneur de son siècle, le miroir et le modèle

des femmes. Grégoire, non content de cela et désireux d'une plus grande perfection, se fit religieux, s'éloignant de toutes les choses terrestres et méprisant les espérances de l'état considérable où ses rares vertus le pouvoient élever.

Étant en religion, il s'adonna entièrement à l'étude de la théologie, feuilletant le jour et méditant la nuit la sainte Écriture, repaissant son esprit des viandes exquises de cette céleste table. Il est vrai qu'étant très-excellent orateur et ayant longtemps chéri les lettres humaines, il s'y entretenoit encore quelquefois plus qu'il n'étoit convenable à son état, dont saint Grégoire de Nazianze le reprend en l'épître quarante-troisième qu'il lui écrit, comme à son meilleur et plus fidèle ami. Il est à croire qu'il suivit son conseil, et que dorénavant il s'employa plus soigneusement aux sciences divines et à faire l'office d'un saint et vrai pasteur. Car, encore qu'il se fût retiré à l'abri de la religion loin des honneurs mondains, Notre-Seigneur, qui se vouloit servir de lui et en faire une lumière de son Église, disposa les choses en sorte qu'il fut évêque de Nysse, du temps que l'empereur Valens, arien, persécutoit cruellement l'Église catholique, et lorsqu'elle avoit besoin de chefs expérimentés pour la défendre, tels que furent saint Grégoire de Nysse, saint Basile, son frère, et saint Grégoire de Nazianze leur intime ami.

Aussitôt que notre Grégoire fut évêque, il alla au-devant des ennemis de Dieu, résista à leurs hérésies et encouragea les catholiques à persister en la foi par sa vie, par sa doctrine et par son bien-dire. Mais l'empereur Valens, qui n'étoit pas moins furieux que puissant, envoya en exil les évêques qui, comme piliers de l'Église, soutenoient l'édifice catholique, et les relégua en divers lieux, affligeant les pasteurs; en sorte qu'il ne pouvoient plus défendre leurs brebis des loups qui rôdoient autour du troupeau pour les dévorer. Grégoire fut l'un des premiers bannis. Mais bien qu'il fût hors de son église, et fort éloigné de sa bergerie et des brebis que le souverain Pasteur lui avoit recommandées, il ne demeura pourtant pas oisif; au contraire, tout brûlant de l'amour de Dieu et des âmes, il visitoit les autres églises catholiques, les

fortifiant par ses belles paroles, mais beaucoup plus par son exemple, de peur qu'ils ne perdissent courage en cette horrible tempête, les assurant que Dieu l'avoit permise pour les faire jouir bientôt d'une plus grande tranquillité.

Tandis que saint Grégoire couroit ainsi le pays, visitant et consolant les catholiques, il s'affligeoit en son cœur de voir la ruine et la désolation des églises dont les hérétiques triomphoient; et, sur ce qu'il écrivit à saint Grégoire de Nazianze, il reçut une réponse qui mérite d'être insérée ici pour notre instruction. *Ne vous affligez pas tant*, dit-il, *de ces adversités, qui ne nous seroient pas si fâcheuses ni si contraires, n'étoit que nous nous en attristons désordonnément. Vous étonnez-vous de voir les hérétiques fortifiés et sortis de leurs tanières comme des serpents, attirés dehors par la douceur du printemps? Ils n'auront guère sifflé qu'il ne leur faille retourner sous terre d'où ils viennent, vaincus par la force de la vérité et du temps; ce qui seroit encore plus tôt, si, sachant que Dieu est le maître, nous le laissions faire et remettions le tout entre ses mains.*

La chose arriva suivant ce qu'il avoit dit; car l'empereur Valens fut incontinent vaincu par les Goths, et brûlé dans une cabane, et Gratien, son neveu, pieux et catholique, entièrement contraire à la religion de Valens son oncle, aussitôt qu'il fut pourvu de l'empire d'Orient, rendit les églises aux évêques qui en avoient été chassés. Il envoya un agent nommé Sopor, homme de grand mérite, pour faire exécuter son commandement aux églises d'Orient qui avoient été usurpées par les ariens. Cela fut cause qu'on assembla un concile dans la ville d'Antioche, où pour établir les affaires de la foi catholique, que les hérétiques avoient réduites en un pitoyable état, on députa les principaux et les plus saints évêques, qui assistoient à ce concile, lesquels, délégués par l'assemblée, visitèrent les provinces et ordonnèrent du service divin des églises, encourageant les catholiques à faire tête aux hérétiques.

Saint Grégoire de Nysse fut l'un des élus par le concile, et eut pour son département la province d'Arabie; mais, avant que de

s'y acheminer, il voulut voir Macrine sa sœur aînée, vierge très-sainte, qui étoit recluse dans un monastère; n'ayant su d'elle aucunes nouvelles pendant son bannissement, qui dura huit ans. Il fut touché de quelque inspiration divine de la visiter avant qu'elle partît de ce monde, ayant eu révélation du jour de son trépas. Il s'acquitta du charitable office qu'il devoit à sa sœur, qu'il honoroit comme sa mère (car elle lui en avoit servi en sa jeunesse), et à cause des bons conseils qu'elle lui avoit donnés depuis. Sur les discours qui se passèrent en cette entrevue, saint Grégoire prit sujet d'écrire le livre de la Résurrection, où il appelle sa sœur sa maîtresse, tant elle étoit savante. Il hérita d'un anneau de fer, dans lequel il y avoit un petit morceau du bois de la vraie Croix enchâssé, que Macrine portoit toujours pendu à son cou.

Saint Grégoire fit enterrer sa sœur avec des luminaires, des psaumes, des hymnes et des cantiques, suivant la sainte et ancienne coutume de l'Église, dans l'église des martyrs où il y eut une grande solennité. Il décrivit en une épître qu'il adressa à Olympe, sa vie, sa mort et le voyage qu'il fit depuis en Arabie, pour satisfaire à la légation du saint concile. Bien que nous ignorions les particularités de ce qui se passa en cette visite et le fruit que Dieu en retira, néanmoins on peut conjecturer, par ce que les autres évêques, ses collègues, firent de leur côté, que le tout réussit à la plus grande gloire de Dieu, à l'ornement de l'Église catholique et à l'édification des fidèles.

Saint Grégoire de Nysse assista encore à un autre concile, qui fut assemblé à Constantinople sous l'empire du grand Théodose, et fut l'un des quatre conciles que le pape saint Grégoire respecte comme les quatre Évangiles. Étant à Constantinople, il fit connoissance avec saint Jérôme, qui étudioit alors sous saint Grégoire de Nazianze: il leur lut un livre qu'il avoit composé contre l'hérétique Eunome; de sorte qu'ils conversoient fort familièrement ensemble. L'impératrice Placide, femme de l'empereur Théodose, ayant sur ces entrefaites passé à une meilleure vie, notre Grégoire fit la harangue funèbre et publia en une très-élégante oraison, ses rares et excellentes vertus, qui peuvent servir

d'exemple à toutes les reines et à toutes les princesses de la chrétienté.

Socrate, au cinquième livre de son Histoire, chap. 8, ajoute qu'en ce concile de Constantinople, on divisa les provinces, que les patriarches furent établis et que Grégoire de Nysse eut la Cappadoce, Césarée et le Pont, la même province que son frère saint Basile avoit gouvernée. Bref, étant chargé d'ans, de vertus, de travaux et de mérites, il quitta la terre et son esprit s'envola au ciel pour jouir éternellement de Notre-Seigneur. L'Église romaine le met en son Martyrologe le 9 de mars, et Usuard aussi, lequel dit qu'il mourut à Nysse; les Grecs le solennisent le 10 de janvier. Son frère, saint Basile, parle fort honorablement de lui. Saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, l'empereur Théodose, Vincent de Lerins, Nicétas, Nicéphore, Théodoret, Suidas, le cardinal Baronius, et d'autres auteurs le louent, comme un très-saint homme.

LA VIE DE SAINTE FRANÇOISE ROMAINE.

AN 1440.

Eugène IV, pape. — Frédéric, empereur
Charles le Vainqueur, roi.

Sainte Françoise naquit à Rome l'an 1384. Son père s'appeloit Paul de Bruxis, et sa mère Jacqueline de Rofedesque, de familles nobles et anciennes. Son père et sa mère eurent grand soin de la faire nourrir et élever en l'amour de Dieu, et elle fit bien paroître dès son enfance ce qu'elle devoit être un jour; car en son

plus tendre âge elle rejetoit déjà et abhorroit les jeux et les flatteries dont on a coutume de réjouir les enfants. Mais ce qui est plus admirable en cette sainte, est que dès le berceau elle ne permit jamais qu'à son père et à sa mère de la toucher; encore falloit-il que son petit corps fût couvert pour n'être pas tenu ni manié nu. Étant devenue un peu plus grande, elle fuyoit tous les divertissements, aimant la solitude, où elle s'appliquoit à l'oraison et à la dévotion qui augmentoit toujours en elle avec l'âge; tellement qu'à onze ans elle fit connoître qu'elle se vouloit retirer du monde pour servir Dieu le reste de ses jours dans un monastère.

Un jour cette sainte vit en esprit une fort belle, grave et noble dame, qui étoit cruellement poursuivie par de grands géans, dont elle s'étonna fort, en sorte qu'elle se mit en oraison, priant Dieu pour elle : ce qu'elle fit avec une telle ferveur, que bientôt elle s'aperçut que cette pauvre dame étoit hors de danger, et délivrée du malheur qui la pressoit de si près. Or sa voix, son visage et sa majesté faisoient assez reconnoître que c'étoit la sainte Église et les géants les esprits malins et rebelles qui la travailloient par le schisme. Elle eut aussi une révélation de saint Benoît, qui lui fit entendre qu'elle étoit venue au monde pour aider au salut de plusieurs âmes, et qu'elle avoit été donnée de Dieu aux hommes en ce temps-là, qui étoit si misérable et si funeste, pour le bien du genre humain, à quoi par conséquent elle devoit vaquer soigneusement.

Étant âgée de douze ans, après avoir en vain recherché la solitude et la vie religieuse, elle fut contrainte d'épouser Laurent de Pontiani, gentilhomme romain, d'où elle fut appelée Françoise de Pontiani. Peu après qu'elle fut en son nouveau ménage, elle fit bien voir, par une grande maladie qu'elle eut, que son cœur n'étoit pas content de ce genre de vie; et en effet, elle se tenoit autant retirée qu'elle pouvoit, fuyant les festins et les compagnies. Tout son contentement étoit de s'adonner à l'oraison et à la méditation, de visiter souvent les églises, où elle entendoit l'office divin et les prédications avec de grands sentiments de dévotion.

Elle pratiquoit néanmoins envers son mari, avec un grand courage, les vertus les plus rares et les plus recommandables en une femme mariée, surtout l'obéissance jointe à un grand respect.

En effet, il est certain que pendant l'espace de quarante ans qu'ils vécurent ensemble, jamais ils n'eurent la moindre querelle; ce qui étoit facile, parce qu'elle tâchoit d'en étouffer jusqu'à la plus petite étincelle dès son commencement ; comme aussi elle s'efforçoit tellement de conformer tous ses désirs à ceux de son mari, qu'elle ne s'en éloignoit jamais pour quelque prétexte ou occasion que ce fût. Elle gagnoit par ce moyen sur lui qu'il voulût ce qu'elle vouloit, agissant à l'envi par une sainte contestation de respect réciproque. Étant en oraison, ou vaquant à quelque autre exercice de piété, si elle étoit appelée, par son mari, ou par le moindre de la maison, pour mettre ordre à quelque chose du ménage, elle s'y en alloit promptement pour obéir, laissant son action imparfaite; et bien qu'en apparence, par cette promptitude elle semblât mépriser le respect dû à Dieu pendant l'oraison, néanmoins la divine Majesté fit assez paroître qu'elle lui étoit agréable. Car un jour étant attentive à dire l'office de la très-glorieuse Vierge, pressée de l'interrompre jusqu'à quitter un verset quatre fois, après avoir fait ce qui étoit nécessaire, et ce pourquoi elle avoit été interrompue, retournant à sa dévotion elle trouva le verset écrit en lettres d'or : ce que Vannose, sa cousine, qui étoit une très-pieuse demoiselle, et qui auparavant avoit vu ce verset écrit en caractères communs, assura et jura avoir reconnu et découvert ; et l'apôtre saint Paul déclara en une vision à sainte Françoise, que c'étoit son bon ange qui l'avoit écrit en lettres d'or.

Le sacrement de mariage ayant aussi sa chasteté matrimoniale, cette sainte l'a conservée en telle perfection, que toutes ses actions donnent témoignage de sa grande réserve, jusqu'à mater son corps par haires et disciplines. Ce fut pour cela que son mari ayant enfin pitié des macérations que sa femme souffroit en son corps, s'accorda avec elle, quelques années avant sa mort, de passer le reste de leur vie en parfaite continence. Tellement que

sainte Françoise en son mariage a gardé son âme vierge et entière; la vue des hommes non-seulement la troubloit et l'affligeoit grandement, mais beaucoup plus celle des femmes de mauvaise vie, qu'elle tâchoit de convertir à Dieu et de retirer de leur conduite déshonnête.

Une fois, passant par la place des Juifs, elle vit en un cabaret des démons dansant avec des débordements et des contenances bacchanales, ce qui l'obligea de demander au voisin la condition de ceux qui logeoient en cette maison; et ayant appris qu'il y avoit deux courtisanes de mauvaise vie, elle persuada à leur hôte de les mettre dehors : ce qu'ayant fait, les diables abandonnèrent ce logis.

Satan, animé contre cette sainte de ce que souvent elle lui arrachoit des griffes de telles proies, s'en voulant venger, il se présentoit souvent à elle, tantôt en forme d'homme, tantôt en celle de femme, avec des gestes et des postures lascives, qu'elle faisoit dissiper en fumée, par l'invocation du très-saint nom de Dieu.

Une fois allant faire ses dévotions à Saint-Jean-de-Latran avec Vannose sa très-chère compagne, s'étant reposée près de l'église de Saint-Pierre et Saint-Marcellin, elle vit un démon masqué de l'apparence d'un vénérable et beau vieillard, qui sembloit la solliciter à mal faire par des actions sales; mais le diable se voyant moqué, trouva une autre maligne invention. La nuit suivante il prit le corps d'un homme mort, qui jetoit une puante odeur, et le traina parmi la chambre de la sainte; puis la prenant, il l'approcha de ce cadavre qui l'infecta tellement de sa puanteur que, longtemps après, cette odeur demeura attachée à toutes les parties de son corps et gravée dans son imagination. Elle fut dès lors sujette à un fâcheux dérangement d'estomac, jusqu'à avoir en horreur les viandes, ne les pouvant ni supporter ni retenir, et qui plus est, elle conçut de là une telle aversion de tous les hommes, que s'en approchant tant soit peu, elle pensoit tenir d'eux cette funeste odeur, tellement que tout le corps lui frissonnoit.

Sainte Françoise demanda à Dieu des enfants, non pour la terre, mais pour le ciel; aussi eut-elle plus de soin de faire cultiver leur

conscience que leur esprit. Elle eut un fils nommé Évangéliste, doué dès son bas âge d'une prudence plus que virile, même du don de prophétie. Cet enfant se jouant une fois avec son père, tira un couteau qui étoit au fourreau de son épée, et, le lui portant aux reins, il lui dit qu'avant qu'il fut peu de temps, il recevroit en ce même endroit un coup dangereux, comme il arriva en l'an 1405, en une sédition entre les Romains et les gens de Ladislas, roi de Naples. Cet enfant voyant passer par la rue un religieux mendiant, lui prédit que sous peu il changeroit cet habit en un plus honorable: ce qui arriva, car il fut incontinent après fait évêque.

La ville de Rome étant infectée de la contagion, ce petit saint se sentant frappé de la peste, connut qu'il devoit bientôt mourir ; il fit grande instance d'avoir un confesseur, et puis déclara à sa mère, que saint Antoine et saint Onuphre, à qui il avoit une particulière dévotion, venoient avec une belle compagnie d'anges pour le mener au ciel, et ce jour même il mourut. Au même temps qu'il rendit son esprit à Dieu, une jeune fille, sa voisine, malade de semblable infection, après avoir perdu la voix par la force du mal, recouvrant soudainement la parole, s'écria qu'elle voyoit Evangéliste des Pontiani monter au ciel en compagnie d'un grand nombre d'anges.

Or, environ un an après, sainte Françoise priant en son oratoire, vit son Évangéliste de même âge et de même forme que lorsqu'il mourut, sinon qu'il étoit incomparablement plus beau; il avoit avec lui un autre enfant presque de son âge, aussi beau et aussi brillant que lui. Après avoir parlé quelque temps avec lui, et avoir appris qu'il étoit placé au second chœur des anges, elle sut que la cause principale de son retour étoit de prendre et d'amener avec lui sa chère sœur Agnès, alors seulement âgée de cinq ans, pour être aussi placée avec les anges ; et peu de temps après, Agnès étant tombée malade, sa mère vit à son chevet une colombe plus blanche que la neige, voltigeant auprès du lit de la petite qui trépassa presque aussitôt.

Cette sainte eut un ange, non-seulement pour la défendre et la munir contre les assauts des esprits malins, mais aussi pour

conduire et régler toutes les actions de sa vie, sans que jamais elle fût délaissée de lui d'un seul pas, et par un privilége particulier elle le voyoit continuellement. Son père spirituel lui ayant enjoint de lui faire connoître la forme de son ange, elle jetoit fixement les yeux sur lui, portoit la main sur la tête, comme le caressant, et le désignoit si parfaitement, que le confesseur pouvoit facilement juger de sa mesure, qui ne pouvoit surpasser celle d'un enfant qui a déjà atteint l'âge de raison.

Lorsque les démons la maltraitoient, tâchoient de lui faire peur ou de la tromper, transformés en anges de lumière, ce fidèle gardien au même instant, remuant et secouant sa belle chevelure dorée, jetoit de certaines senteurs si agréables, que la sainte en étoit merveilleusement soulagée en son âme. Au contraire, si quand elle étoit en compagnie de ses parents et de ses amis qui la visitoient souvent, il lui échappoit quelque parole, ou si elle se laissoit trop aller aux pensées superflues de son ménage ou autres, cet esprit censeur de toutes ses actions se déroboit de ses yeux : d'où il arrivoit qu'elle faisoit réflexion sur elle-même, et ayant examiné sa conscience, elle venoit à la connoissance des plus petites et des plus imperceptibles fautes, et prenoit une nouvelle résolution de s'en corriger à l'avenir, recouvrant ainsi la douce présence de son maître. Que si quelqu'un étant en compagnie de cette sainte, s'oublioit de son devoir en quelque chose, elle voyoit son bon ange se fermer les yeux avec les mains, pour témoigner l'horreur qu'il ressentoit de telles offenses.

Cette sainte se rendoit si affable et si aimable à tous ceux de sa famille, qu'elle honoroit et affectionnoit ses serviteurs comme ses frères, et ses servantes comme ses sœurs; même elle prenoit un fort grand plaisir d'être traitée comme eux. Quand elle croyoit les avoir tant soit peu offensés, elle leur en demandoit pardon et corrigeoit sur-le-champ sa faute, tant petite fût-elle. Que si quelqu'un s'oublioit jusqu'à offenser Dieu, elle ne manquoit pas de le faire châtier et de le remettre en son devoir : elle commandoit non tant d'autorité que par son exemple, et quelquefois elle mê-

loit à ses commandements de petites instructions chrétiennes et pieuses pour les exciter à vivre selon Dieu ; que si quelqu'un d'eux tomboit malade, elle le servoit et l'assistoit tant au spirituel qu'au temporel avec une charité infatigable.

Vannose, sa parente et sa chère compagne, étant malade, eut envie de manger d'une écrevisse; mais ne s'en étant pu trouver, sainte Françoise en demanda à Dieu, et, en présence de tous les siens, il en tomba une du plancher de la salle qu'elle apprêta elle-même, puis en fit manger à la malade, qui recouvra non-seulement l'appétit, mais une entière santé.

Jamais mendiant ne se présenta à elle sans recevoir l'aumône. Pendant une grande famine qui fut à Rome, Andréot, son beau-père, ayant fait provision d'une pièce de vin fort excellent, notre sainte, se voyant fort importunée des pauvres, leur en donna tant qu'il dura. Andréot l'ayant su, s'en fâcha; mais elle s'excusant, après lui avoir promis de lui en tirer du même tonneau qu'il demandoit, courut à la cave et trouva le vaisseau plein comme devant; ce qui étonna grandement la compagnie.

Une autre fois et au même temps de famine, ayant donné par aumône quelque peu de grain qui étoit resté des balayures du grenier, y retournant, elle y trouva plus de quarante mesures de bon et pur froment. Elle gardoit ordinairement pour elle les vieilles croûtes moisies du pain des aumônes des pauvres dont elle vivoit, et mettoit secrètement en leur place dans leurs besaces du pain blanc fort tendre.

Elle étoit admirable en l'artifice dont elle se servoit pour cacher ses miracles; car, bien qu'elle guérît toutes sortes de maladies par le seul attouchement, elle y appliquoit un onguent qu'elle faisoit avec de la marjolaine et de la ruë pour couvrir le miracle; et toutefois le plus souvent ce médicament étoit, ou contraire au mal, ou inutile. Cependant elle avertissoit les malades, après qu'ils étoient guéris, de remercier Dieu. C'étoit aussi par son humilité qu'elle ne se vêtoit que de laine, bien que sa condition et sa qualité lui permissent de se parer de soie, de broderie et d'or.

Elle avoit nne vigne hors la porte Saint-Paul, d'où elle appor-

toit souvent sur sa tête des fagots de sarments et d'autre bois qu'elle donnoit aux pauvres, et si elle en avoit plus que sa portée, elle en chargeoit un âne qu'elle chassoit et conduisoit elle-même, le déchargeant aux maisons des pauvres honteux. On a souvent vu cette sainte aller avec Vannose, sa cousine, de porte en porte demander l'aumône à Rome avec une grande humilité, pour mieux secourir les pauvres.

Sa patience est incroyable, à qui considérera bien les adversités qu'elle a eues, tant en l'esprit qu'au corps. Rome fut en ce temps-là horriblement agitée par les dissensions et les guerres civiles, dont son mari eut bonne part, car il fut banni et éloigné de sa famille. Paulucius son beau-frère fut aussi envoyé en un exil déplorable, son fils Jean-Baptiste fut demandé pour otage. Parmi tant d'orages, cette dame demeura constante et inébranlable comme un rocher au milieu de l'océan, toujours la même, semblable et égale à elle-même. Enfin de quelque affliction qui lui arrivât, soit de corps ou de l'esprit, elle louoit toujours Dieu.

Cette sainte ne faisoit ordinairement qu'un repas, et ne s'abstenoit pas seulement du vin, mais encore de poisson et de toutes délicatesses, ne mangeant de la viande qu'en une extrême nécessité, et fort peu; même en ses maladies, sa nourriture ordinaire étoit de légumes et d'herbes, avec du sel, sans huile, et quelque peu de fruit qu'elle goûtoit sans aucun appétit, parce quelle l'avoit tellement perdu et corrompu par son abstinence, que les choses les plus douces lui sembloient amères.

N'étant point avec son mari, elle reposoit sur une couche si étroite, qu'à peine pouvoit-elle tenir une personne. Elle dormoit toute vêtue deux heures seulement la nuit: ni saine, ni malade, elle n'usoit point de linge, et contre la coutume d'Italie, elle ne dormoit jamais de jour. Elle ne quitta point aussi la robe ni le drap de dessus sa chair jusqu'à la mort: elle portoit ordinairement une grosse ceinture de crin de cheval sous sa haire, et se fouettoit souvent jusqu'au sang, avec une discipline à six branches, au bout de chacune desquelles il y avoit des rosettes de fer. Elle portoit aussi un cercle de fer, qui la serroit tellement, que

sa chair s'en pourrissoit; mais son père spirituel le sachant, lui commanda de laisser ce cercle et cette discipline, qui se voient encore aujourd'hui (comme aussi sa haire) en son monastère. Elle se fit un vase du crâne d'un mort, pour y boire, afin d'avoir toujours la mort devant ses yeux : mais sa chère Vannose lui prit et cacha enfin cette triste coupe. Elle se frappoit tout les jours cent et cent fois la poitrine à grands coups de poing: s'il lui arrivoit quelquefois de manquer tant soit peu par quelque partie de son corps, elle s'en punissoit sur-le-champ; comme par exemple, pensant avoir offensé de la langue, elle la mordoit jusqu'au sang.

Elle se confessoit ordinairement tous les mercredis et les samedis, et communioit au moins une fois la semaine: elle fréquentoit fort les églises de Saint-Pierre au Vatican, de Saint-Paul hors la ville, de Notre-Dame-d'Ara-Cœli, de Sainte-Marie-la-Neuve, de Sainte-Marie près le Tibre, et de Sainte-Cécile. Étant un jour allée avec Vannose dans cette dernière, elle y rencontra un prêtre qui, n'approuvant pas que les dames mariées communiassent si souvent, leur donna à toutes deux des hosties non consacrées au lieu de la sainte Eucharistie; mais sainte Françoise n'y fut pas trompée, car n'y trouvant point la saveur ordinaire et sentant son Époux absent, elle découvrit cette imposture avec un grand ressentiment au Père Antoine à *Monte-Sabellio*, pour lors son confesseur, qui, ayant sur cela interrogé le prêtre, lui fit avouer le crime dont il lui demanda pardon, le suppliant de ne le révéler à personne.

S'étant un jour retirée avec Vannose dans un oratoire caché en un coin de son jardin, sous le feuillage d'un coignassier, quoique ce fût en avril, Notre Seigneur voulut leur témoigner combien cette retraite lui étoit agréable, et principalement les discours qu'elles y tenoient de se retirer entièrement du monde : donc sa bonté permit que de ce coignassier tombèrent à leurs pieds de bonnes poires, bien que hors de la saison, et en ayant goûté, elles portèrent les autres à leurs maris pour leur augmenter la dévotion et l'espérance en Dieu.

Le ressentiment qu'avoit cette sainte des tourments qu'a

endurés pour nous notre Rédempteur, étoit si amoureux et si plein de compassion, que toutes les fois qu'elle y pensoit, elle ressentoit dans tout son corps des douleurs si véhémentes, que l'on croyoit à tous moments qu'elle dût en mourir.

Le schisme étant sur son déclin, Dieu commanda à sainte Françoise, par saint Thomas apôtre, l'an 1412, d'envoyer son confesseur au pape Eugène IV, pour lui conseiller de s'accommoder et de condescendre un peu au concile de Bâle, pour n'allumer pas d'autres plus grands feux: et pour le mieux faire, de joindre à l'assemblée des cardinaux certains autres docteurs et serviteurs de Dieu et de s'en servir pour bien examiner l'affaire. A quoi Eugène ne manqua pas, car suivant ce conseil, il confirma par bulles expresses plusieurs décrets de ce concile.

Comme elle alloit à l'église avec Vannose, le diable pour les détourner de cette bonne action, fit tomber Vannose du haut de la montée en bas, et lui brisa presque tout le corps; mais sainte Françoise lui rendit par ses prières la vie et la santé. Il pensa encore une fois perdre la sainte avec une sienne compagne: car comme elles alloient à Saint-Pierre pressées de la soif, s'étant approchées du Tibre pour boire, elles y tombèrent et furent emportées dans le courant rapide du fleuve, toutefois elles vinrent à bord saines et sauves.

L'an 1425, sous le pontificat de Martin V, cette pieuse dame étant âgée d'environ quarante ans et son mari lui donnant la liberté qu'elle pouvoit désirer pour vaquer à ses dévotions, elle fit une congrégation de filles et de femmes veuves, qu'elle dressa tellement à la piété et à la dévotion, qu'après avoir reconnu ce qui étoit de la volonté de Dieu, elle leur fit embrasser la règle de saint Benoît sous la conduite et l'obédience des Pères du mont Olivet, qui sont à Sainte-Marie-la-Neuve en la place de Campo-Vaccino. Dieu manifesta à cette sainte combien ce dessein lui seroit agréable par une vision qu'elle eut la veille de Noël suivant : il lui sembla que les apôtres saint Pierre et saint Paul, avec saint Benoît et sainte Madeleine, lui prescrivirent les règles que devoient observer ses religieuses: et que par après, saint Pierre,

l'ayant bénie et voilée solennellement, la présenta à la très-glorieuse Vierge, pour être dès lors reçue en sa spéciale sauvegarde. Etant revenue à soi, elle écrivit ces règles (qui s'observent encore aujourd'hui en son monastère) ainsi qu'elles lui avoient été dictées dans cette vision ; puis elle les communiqua à son père spirituel, et elles furent peu après confirmées par le pape Eugène IV.

Après la mort du sieur de Pontiani, son cher mari, qui arriva en l'an 1436, elle mit ordre à ses affaires domestiques, et puis ayant abandonné ses biens à ses enfants, elle vint en son monastère supplier les religieuses de la recevoir avec elles, ce qu'elles firent très-volontiers ; et, parce qu'elles étoient assez mal logées, elles s'accommodèrent d'une maison et d'une place plus propre et en meilleure situation, au pied du Capitole, du côté de l'ancienne place aux Herbes. Dès lors cette maison fut appelée (comme elle l'est encore aujourd'hui) la Tour des Miroirs, à cause d'une tour qui s'y voit encore embellie en la surface de quelques rondeurs semblables à des miroirs.

Ce fut en ce temps que Dieu lui changea son ange gardien pour lui donner un ange du quatrième chœur, qui se rendoit toujours visible comme l'autre, mais bien plus beau et plus agréable. Elle fut aussi, du commun consentement de toutes les religieuses, élue leur supérieure ; de sorte qu'elle s'adonna entièrement à bien policer sa famille, et avec une telle perfection, qu'elle a laissé une idée très-exacte pour bien régler un monastère.

Il arriva une fois que sur le dîner il ne se trouva point de pain pour les religieuses, qui étoient alors au nombre de quinze, et il n'y avoit que quelques croûtes du souper précédent. Agnès en ayant averti la sainte, elle répondit, *Dieu y pourvoira ;* puis ayant commandé de faire mettre ces restes sur la table, elle éleva son esprit à Dieu, et, après quelque oraison jaculatoire, elle distribua à toutes les sœurs ce peu de pain, que la bonté de Dieu multiplia tellement entre leurs mains qu'en ayant toutes été rassasiées, il y en eut de reste.

Au dernier consistoire secret que le pape Paul V tint pour sa canonisation, il rapporta de sa bouche le miracle suivant. Sainte

Françoise allant selon sa coutume hors la ville, avec de ses religieuses, afin de chercher du bois pour les pauvres et de s'exercer en l'humilité, ces dames délicates se trouvèrent lassées et fort altérées: et parce qu'elles étoient trop loin de l'eau, la sainte eut recours à l'oraison, son refuge ordinaire et infaillible. Alors, c'étoit en janvier, ces saintes filles regardant un arbre, virent un cep de vigne chargé de pampres comme en automne, où il y avoit autant de grappes de raisins fort beaux et frais, qu'elles étoient en nombre: la sainte leur commanda de cueillir chacune son raisin: puis, avec elles, elle en remercia Dieu.

L'an 1438, cette sainte étant allée en sa vigne avec quelques-unes de ses religieuses, elle se retira pour dire l'office de la très-sainte Vierge à genoux : cependant il plut en si grande abondance, que ses compagnes en furent toutes mouillées: mais elle, bien qu'elle fût à déconvert, ne le fut aucunement.

En ce même temps, retournant de l'église de Saint-Paul avec ses filles, elle se voulut reposer en sa vigne, où elle se retira seule au bord d'un petit ruisseau pour prier Dieu; et alors elle entra en extase, répétant souvent ces paroles: *Ainsi coule la grâce de Dieu, comme ce petit ruisseau court doucement.*

Sainte Françoise entendant la messe d'un prêtre concubinaire, elle le vit tout chargé de lèpre jusqu'à la consécration, auquel temps le mal disparoissoit, le prêtre demeuroit pur et net comme auparavant jusqu'à la communion, à cause que les rayons du corps présent de Jésus-Christ couvroient ce mal, mais incontinent après la messe il revenoit comme auparavant. Elle communiqua le tout à son père spirituel, le priant d'avertir ce prêtre de s'amender. Il le fit et avec fruit, car se voyant découvert miraculeusement, il fit pénitence et mourut bientôt après.

Jean Mattioti, confesseur de sainte Françoise, ayant été contraint de s'absenter pour quelques affaires, à son retour, elle l'avertit de la maladie qu'il avoit eue en son voyage, et lui discourut de point en point de tout ce qu'il avoit traité à Bologne d'où il venoit.

Un autre sien confesseur s'étant fâché avec quelqu'un, et la

odeur, qu'il sembloit que ce lieu fût parsemé et embaumé de roses, de violettes et d'autres fleurs odoriférantes.

Andréote, âgée de quarante ans, femme de Pierre de Sainte-Croix, affligée d'un grand mal de reins, se recommanda à cette sainte très-instamment, et à grande peine eut-elle fini sa prière, qu'elle se sentit parfaitement guérie de ses douleurs: se levant à l'instant de son lit, elle courut à Sainte-Marie-la-Neuve, sans aucun aide, pour lui en rendre grâce.

Un nommé Julien avoit un ulcère au pied, il y avoit trois mois, et n'y pouvant trouver aucun remède, il prit un morceau de la robe de la sainte, qui n'étoit pas encore inhumée, et il fut à l'instant guéri.

Jean Matiotti, Romain, qui a confessé douze ans sainte Françoise, a écrit sa vie. Raphaël de Volaterra parle de cette sainte en son vingt-deuxième livre. Vallandier, abbé de saint Arnoul de Metz, a aussi écrit sa vie en latin, et depuis en françois, tirée des procès-verbaux de sa canonisation.

Peu de saintes ont été favorisées de visions plus admirables que celles de sainte Françoise Romaine; nous en ajouterons donc ici quelques-unes, sur les démons, les peines de l'enfer et du purgatoire, et les joies du ciel, afin qu'elles inspirent un salutaire effroi aux pécheurs et qu'elles soient un doux encouragement aux amis de Dieu.

Un jour que sainte Françoise Romaine étoit en extase, Dieu daigna lui montrer la création des anges. Les anges sortoient des mains du Créateur en rangs si pressés et si épais, qu'il lui sembla voir une de ces neiges abondantes, mais d'une blancheur et d'un éclat éblouissants, tombant à flots pressés par un temps d'automne. Elle les vit ensuite chacun dans le chœur et selon l'ordre que Dieu lui avoit assignés, et la dignité de chaque chœur. Alors Dieu daigna montrer à sa servante ceux qui devoient persévérer et ceux qui seroient à jamais privés de la gloire du ciel. Les premiers comprenoient les deux tiers des anges; la troisième partie devoit périr misérablement par son orgueil (1).

(1) Act. SS. Mart. t. II, pag. 114, vis. XVII, n° 46.

De ceux qui tombèrent, une partie reste en enfer, une autre partie dans les airs, et les autres demeurent au milieu de nous pour nous éprouver. Ce sont ceux-là qui nous tentent, comme nous l'expliquerons bientôt.

Parmi les anges rebelles il y en eut qui suivirent Lucifer par une malice toute particulière, avec un amour absolu et déterminé du mal: ils sont renfermés dans les enfers, d'où ils ne sortent jamais qu'avec la permission divine pour opérer quelque grand bouleversement dans le monde, quand Dieu veut châtier les péchés des hommes. Ce sont les démons les plus méchants et les plus dangereux.

Les esprits mauvais qui habitent les régions de l'air, et ceux qui demeurent au milieu de nous, avoient voulu rester neutres entre Dieu et Lucifer: ils s'étoient tus.

La servante de Dieu ajoutoit encore:

De même qu'il y a dans le ciel trois glorieux anges qui président aux trois hiérarchies célestes, il y a aussi en enfer, sous l'empire de Lucifer enchaîné, trois princes qui, par la volonté divine, dominent tous les autres démons. Les trois glorieux princes des anges ont été tirés des trois chœurs suprêmes, comme les plus nobles et les plus excellents; les trois princes de l'enfer sont aussi les plus méchants de tous les chœurs infernaux. Au-dessus d'eux tous commande Lucifer, autrefois le plus élevé et le plus puissant des anges, aujourd'hui le plus pervers, le prince et le chef de tous les démons. Il est maintenant enchaîné. Il règne sur l'orgueil, et par l'ordre de Dieu, c'est le maître, le bourreau et l'ordonnateur de tous les démons et de tous les damnés.

Le premier des trois autres chefs s'appelle Asmodée: son empire est le vice impur; il étoit du chœur des Chérubins. Le second prince s'appelle Mammona; il règne sur l'avarice, et étoit du chœur des Trônes. Le dernier se nomme Béelzébub, qui fut du chœur des Dominations. Son empire est l'idolâtrie, avec les sortiléges et les enchantements. C'est le maître des ténèbres et le prince des lieux ténébreux de l'enfer: il obscurcit l'esprit des créatures raisonnables.

Ces trois chefs, non plus que Lucifer, ne sortent jamais de l'enfer: ils envoient seulement les autres démons, quand Dieu permet que quelque grand malheur arrive en ce monde. Si les démons qui habitent l'air et ceux qui demeurent au milieu de nous sont impuissants à opérer les bouleversements qui doivent châtier la terre, les chefs font sortir alors quelques esprits plus rusés et plus pervers pour accomplir les vengeances divines.

Les démons sont partagés en trois différents endroits de l'enfer. Ceux qui étoient de la hiérarchie la plus élevée parmi les chœurs célestes, c'est-à-dire les Chérubins, les Séraphins et les Trônes, sont relégués aux lieux infernaux les plus profonds. Ils y souffrent les tourments les plus horribles, comme étant les plus pervers, et sont chargés de punir les âmes qui ont commis les plus grands péchés. Ils obéissent directement à Lucifer, le prince de l'orgueil, qui est tombé du chœur des Séraphins (1). Quand ils sortent donc de l'enfer, c'est surtout pour répandre dans le monde le vice de l'orgueil.

Les démons de la seconde hiérarchie, c'est-à-dire les Dominations, les Principautés, les Puissances, ont pour lieu de souffrances le milieu de l'enfer. C'est là qu'ils tourmentent les âmes qui sont soumises principalement à Lucifer; leur prince est Asmodée, du chœur des Chérubins, qui commande au vice impur de la chair.

Les démons de la dernière hiérarchie, des Vertus, des Archanges et des Anges, habitent avec une partie des âmes des damnés les lieux élevés de l'enfer. Leur chef est Mammona, du chœur des Trônes, et qui règne par l'avarice. Ils inventent, quand ils sortent dans le monde, des ruses inimaginables pour séduire les hommes.

Enfin, Béelzébub, qui étoit du chœur des Dominations, règne sur les ténèbres et les lieux ténébreux. Sa punition est de vivre dans ces obscurités profondes, où il tourmente les âmes qui se

(1) On lit aussi dans la vie de saint François d'Assise que Lucifer appartenoit au chœur des Séraphins.

sont adonnees aux maléfices, aux sortiléges. aux enchantements des démons. Rien en effet ne répand plus de ténèbres dans l'âme de l'homme, et ne l'éloigne plus de la vérité que ces opérations superstitieuses.

Pour les démons qui habitent les airs. qui restèrent neutres dans la révolte de Lucifer contre Dieu, ils sont séparés entre eux, comme ceux qui vivent dans les enfers: les démons de la première hiérarchie ensemble, et ceux de la seconde et de la troisième de même; mais sans aucun ordre véritable. Ce sont eux qui excitent les tempêtes, les grêles, les brouillards et les vents pour affoiblir l'âme de l'homme, la jeter dans la crainte et dans la défiance de la Providence. Ils aident ainsi aux démons qui demeurent parmi nous, et préparent leurs victoires en inclinant l'esprit humain vers l'orgueil. Alors ceux de la seconde hiérarchie, qui obéissent à Asmodée, chef du vice impur, trouvant nos âmes affoiblies par les puissances de l'air, en proie déjà à l'orgueil, les jettent plus facilement dans les péchés de la chair. Après cette double victoire, les démons de la dernière hiérarchie, celle de Mammona, achèvent notre ruine par l'avarice. Il ne reste plus qu'à couvrir ces pauvres âmes de ténèbres, et c'est l'œuvre de Béelzébub qui éloigne leur intelligence de la vérité. La nuit se fait alors en elles: le péché y règne sans partage. C'est ainsi que les démons, tout en ayant des offices séparés, s'unissent entre eux pour la ruine des âmes et les précipitent de degrés en degrés jusqu'au fond de l'abîme.

Il y a donc, par la justice de Dieu, entre les puissances infernales une apparence de cet ordre qui règne parmi les anges de Dieu. Les anges, dans la gloire, obéissent aux ordres divins; dans les enfers tout se soumet à la volonté de Lucifer; et non-seulement dans les enfers, mais parmi les puissances de l'air et les démons qui restent au milieu de nous. Nul n'oseroit tenter une âme sans l'agrément de Lucifer. Rien ne se fait par eux cependant, sans la permission de Dieu.

Lucifer voit tous ses démons dans les enfers, au milieu des airs et parmi nous: tous se voient entre eux, sans obstacle, et chacun connoit les volontés de Lucifer.



Les démons de l'air souffrent de grandes peines et se poursuivent mutuellement. Le bien qui se fait parmi les hommes augmente leurs tourments, dans une proportion plus grande que pour ceux qui souffrent dans les enfers. Habitants de l'air, ils ne sentent point les morsures du feu infernal ; mais leurs tourments, ainsi que ceux des démons qui demeurent parmi nous, pour être différents, ne sont pas moindres. Au reste ces souffrances sont graduées suivant le rang qu'ils occupoient dans les hiérarchies célestes. Ceux de la première et de la seconde, tant dans les airs que sur la terre et dans les enfers, en éprouvent de plus vives, et de plus aiguës, que ceux de la troisième, parce qu'ils ont une perversité plus grande.

Quand donc il éclatoit dans les airs quelque épouvantable tempête, amenée par ces esprits malins, la bienheureuse Françoise, qui les connoissoit si bien, avoit coutume d'allumer des cierges bénits, et de jeter de l'eau bénite par toute sa maison. C'étoit selon elle, la meilleure défense contre ces orages.

Elle disoit aussi que les démons qui restent au milieu de nous pour nous tenter, tombèrent du dernier chœur des anges, de même que les anges préposés à notre garde sont tirés du dernier chœur des esprits célestes. Les premiers cherchent continuellement à nous faire périr, et leurs ruses sont si nombreuses et si habiles, qu'heureuse est l'âme qui peut leur échapper. A moins d'être forte et vigoureuse, elle se laisse toujours prendre à l'un ou l'autre de leurs piéges ; et si, par la grâce de Dieu, elle résiste, les démons appellent à leur aide d'autres esprits plus pervers qui leur apprennent à triompher de cette résistance.

La bienheureuse Françoise l'éprouvoit souvent. Elle étoit sujette aux tentations, non-seulement de son mauvais esprit, mais encore des démons tombés du chœur séraphique qui habitent dans les airs et parmi nous. Souvent ils se réunissoient pour l'attaquer; mais avec la grâce de Dieu elle les connoissoit tous et distinguoit de quel chœur ils étoient sortis.

Quand ils se préparent à la tentation contre une âme vigoureuse, les uns se placent en avant, les autres se cachent comme

des traîtres. La servante de Dieu voyoit quelquefois ceux-ci faire des signes comme pour donner des conseils à ceux qui la tourmentoient. Elle les distinguoit sous leurs différentes formes, hors le temps de ses extases et dans son sens naturel, ainsi que nous l'avons écrit.

Un jour qu'elle étoit ravie en extase, elle fut témoin de ce qui se passe à la mort d'un homme qui s'est laissé vaincre par les démons. Aussitôt que l'âme fut sortie du corps, le mauvais esprit de cet homme se jeta sur elle avec impétuosité, et la conduisit en enfer avec une joie furieuse. Les autres démons qui demeurent parmi nous suivirent cette malheureuse âme, la déchirant dans leur rage jusqu'à ce qu'elle fût tombée dans l'abîme. Ils se réunirent tous ensuite pour se communiquer leur joie.

Pendant ce temps, la pauvre âme tomba en enfer la tête la première, et les démons, préposés à cet office par la justice divine, la jetèrent dans la gueule du dragon infernal. Elle fut portée ensuite en présence de Lucifer, et reléguée par ses ministres dans le lieu qui lui avoit été assigné, selon la grandeur et le nombre de ses crimes.

Quant à son bon ange, qui pendant toute sa vie s'étoit tenu à sa droite pour la secourir, il l'accompagna jusqu'à sa chute aux enfers et remonta vers le siége qui lui appartenoit dans la gloire.

Si l'âme, au contraire, doit être purifiée dans le purgatoire, dans le cas où elle a mérité de descendre dans la partie inférieure de ce lieu d'expiation, son esprit tentateur est placé non loin d'elle, mais en dehors cependant du purgatoire où il ne peut entrer, et là, sur l'ordre de Lucifer, il est tourmenté d'une manière toute spéciale pour n'avoir pu conduire cette âme en enfer. Une des plus grandes souffrances de celle-ci est d'avoir sous les yeux cette horrible vision de son mauvais esprit, et d'entendre les railleries que lui inspirent les peines qu'elle endure pour avoir cédé à ses suggestions. Quand le temps de l'expiation dans ce lieu inférieur du purgatoire est terminé, le démon retourne avec ceux qui demeurent au milieu de nous, et il reçoit à son tour les rail-



leries des autres démons pour avoir perdu cette âme par sa négligence et sa paresse.

Ceux des démons qui ont été vaincus par le secours de la grâce divine, ne reçoivent plus désormais de nouvelles âmes à perdre; ils errent tristes et misérables, cherchant partout quelques maux à commettre. Quelquefois Dieu permet, pour leur confusion, qu'ils entrent dans des animaux immondes. D'autrefois ils entrent en possession de corps d'hommes et de femmes encore vivants, et ils affirment avec mensonge qu'ils sont les esprits de certains morts qu'ils nomment la plupart, afin de les diffamer (1).

Si, au contraire, un démon a gagné l'âme qui lui avoit été confiée, après l'avoir menée en enfer, il revient triomphant au milieu de nous, et on lui confie d'autres âmes à vaincre, comme à un vaillant champion. L'expérience qu'ils ont acquise, les conseils qu'ils ont reçus des démons des chœurs supérieurs les rendent plus dangereux, plus habiles dans leur œuvre de perdition. Cette œuvre absorbe toutes leurs pensées: chacun s'occupe de l'âme qu'il doit perdre, et ne se mêle point des autres. S'il commence à prendre de l'empire sur elle, il l'entraîne à nuire au prochain dans son corps ou dans son âme afin qu'elle soit un sujet de scandale et de ruine pour plusieurs. S'ils sont vaincus dans leurs tentations, ils reçoivent aussitôt un châtiment des démons du dernier chœur qui restent au milieu de nous, mais sans tenter les âmes. C'est une souffrance ajoutée à toutes les autres souffrances qu'ils endurent déjà. La sainte les reconnoissoit et les distinguoit entre eux, tant ceux du dernier que des autres chœurs, à leurs malices et à leurs ruses différentes.

La bienheureuse ajoutoit encore ceci, que quand une personne pieuse prononçoit en ce monde avec dévotion le très-saint nom de Jésus, tous les démons, sur la terre, dans les airs et dans les enfers, étoient contraints par une force supérieure à fléchir le genou. Dans ses entretiens avec son père spirituel, s'il arrivoit

(1) Les journaux rapportent depuis quelques années de nombreux exemples de faits singuliers qui ne s'expliquent guères que par ces ruses des esprits mauvais.

qu'elle prononçât le nom sacré, les démons qu'elle voyoit sous diverses formes, inclinoient le visage jusqu'à terre avec un grand respect. Plus la perfection de la personne est grande, plus sont grandes les peines qu'endurent les démons.

Si c'est un pécheur qui se sert du saint nom de Dieu inutilement ou pour le blasphémer, les démons sont bien forcés à s'incliner, mais ils le font avec joie à cause de l'offense qui rejaillit sur Dieu.

Tous les esprits glorieux qui habitent la patrie céleste, tant les esprits angéliques que les âmes humaines, fléchissent le genou à l'audition de ce nom sacré ; mais par une raison contraire, ils éprouvent une joie indicible quand il est prononcé avec respect et surtout par des personnes agréables à Dieu, tandis qu'ils éprouvent une sorte de tristesse quand il est employé par vanité, par blasphème ou pour le parjure. Il en est de même des autres noms de Dieu et de la très-glorieuse vierge Marie. Aussi quand la bienheureuse se servoit de quelqu'un de ces noms bénis, son ange qu'elle voyoit toujours auprès d'elle, s'inclinoit avec un visage gracieux et une joie si profonde qu'elle se sentoit tout embrasée de l'amour divin.

La bienheureuse disoit aussi que les démons se tenoient sur les pécheurs endurcis et leur faisoient sentir leur domination de diverses manières, selon la grandeur et le nombre de leurs péchés. Mais que si ces pécheurs venoient à faire pénitence et à recevoir l'absolution, ils ne pouvoient plus se tenir sur eux ni les dominer ; ils étoient réduits alors à voltiger autour d'eux en les tentant, cherchant à rentrer par le péché en leur ancien domaine. Leurs tentations cependant n'avoient plus autant de force, et eux-mêmes se sentoient affoiblis par la vertu du sacrement de pénitence.

Voici ce que la bienheureuse Françoise racontoit ensuite sur le purgatoire :

Le purgatoire est divisé en trois parties, la région inférieure, la région moyenne et la région supérieure. A l'entrée elle vit comme des lettres qui disoient: *C'est ici le purgatoire, lieu d'espérance ;*

les âmes qui l'habitent y ont quelque trêve au milieu de leurs regrets (1). L'ange Raphaël, qui l'avoit accompagnée et soutenue pendant sa visite aux enfers, lui dit: Voilà le lieu d'expiation où les âmes se purifient de leurs défauts; on l'appelle aussi le lieu d'espérance.

La région inférieure est toute remplie d'un feu clair très-différent du feu infernal qui est noir et ténébreux. Ce feu du purgatoire jette une grande flamme rougeâtre, et les âmes qui y demeurent sont éclairées intérieurement à cause de la grâce qu'elles ont conservée; elles connoissent la vérité, et elles savent le temps qui leur a été fixé.

Celles qui ont commis des péchés graves sont placées par les anges dans ce feu, qui les brûle avec plus ou moins de force selon le nombre et la grandeur de leurs fautes. C'est ainsi que l'ange Raphaël le déclara à la bienheureuse Françoise; car pour elle, elle voyoit toutes les âmes qui habitent cette région basse, également enveloppées par les flammes. On doit rester sept ans dans ce feu pour chaque péché mortel que l'on a commis; après le temps qui est dû, les âmes sortent de ces peines et montent à la seconde région.

La bienheureuse vit aussi que les démons qui les ont tentées pendant leur vie, restent à la gauche de chaque âme, mais en dehors du purgatoire. Cette horrible vue et les railleries des esprits infernaux, n'est pas une des moindres peines. Voici, disent les démons, que vous endurez de grandes souffrances à cause des injures que vous avez faites au Dieu qui vous a créées, rachetées, gouvernées; au lieu de ses commandements vous avez voulu suivre nos illusions et les suggestions qui vous ont soumises à nous, et c'est pourquoi vous êtes ici.

Les peines du feu sont grandes, mais ces reproches les augmentent encore : la justice divine se satisfait ainsi. Cependant les âmes n'ont rien à souffrir des démons que ces railleries, car

(1) Hic est purgatorium, spei locus : et animæ hic existentes habent intervallum pro desiderio. *Acta sanctæ Franciscæ Romanæ, apud Boll. martii*, t. II, c. IX, n° 86 pag., 173.

les démons n'entrent pas dans le purgatoire, et eux-mêmes souffrent plus cruellement, par l'ordre de Lucifer, pour avoir perdu les âmes qui leur étoient confiées.

La bienheureuse disoit aussi que la force des souffrances endurées dans le feu du purgatoire arrache sans cesse à ces pauvres âmes des gémissements humbles et pieux, mais si plaintifs que personne ne pourroit le comprendre ni l'imaginer en cette vie. Toutes savent qu'elles souffrent justement, qu'elles ont bien mérité les peines que la justice divine leur inflige, et leurs plaintes tout affectueuses leur procurent quelque consolation. Ce n'est pas qu'elles sortent du feu pour cela; mais Dieu voit avec bonté et miséricorde qu'elles acceptent leurs souffrances, et elles en reçoivent quelque rafraîchissement, sachant bien qu'elles parviendront un jour à la gloire.

La servante de Dieu ajouta aussi que toutes les âmes du purgatoire découvrent par une connoissance intellectuelle les péchés les unes des autres, et sachant pourquoi elles endurent ces peines, elles se résignent à la justice de Dieu.

Quand un homme meurt, son ange gardien conduit son âme, selon qu'elle l'a mérité dans la région inférieure du purgatoire, et se place à sa droite, le démon à sa gauche, tous deux hors du purgatoire. L'ange présente à Dieu toutes les prières qui sont faites pour cette âme, soit par ses parents soit par ses amis, ou par tous les autres chrétiens, et la bonté divine les rend à cet ange pour l'abréviation de la peine et le soulagement de la pauvre âme dont il est chargé.

C'est encore l'ange gardien qui offre à Dieu toutes les bonnes œuvres qui ont été faites pendant la vie, tandis que le démon accuse tous les péchés qu'elle a commis. Si une personne laisse en mourant une partie de ses biens pour quelque bonne œuvre, Dieu dans sa miséricorde, lui en applique les mérites, même quand ses instructions n'ont point été observées. Au contraire, quand par affection pour ses parents, on n'a voulu disposer de ces legs pieux qu'à une certaine époque, nous n'en recevons les mérites qu'au temps qui a été déterminé par nous.

Dans la région inférieure du purgatoire, il y a aussi trois lieux séparés. Le premier, où les peines sont plus rigoureuses et le feu plus ardent est réservé aux prêtres; le second aux clercs qui n'ont point reçu l'ordre sacerdotal, et les souffrances y sont moins grandes que dans le premier; les hommes du siècle qui ont des fautes considérables sont placés dans le troisième où l'on souffre moins encore que dans les deux autres.

Les prêtres et les clercs sont ainsi traités avec plus de sévérité que les simples chrétiens, même lorsqu'ils ont moins de fautes à se reprocher, à cause de leur dignité qu'ils n'ont point assez honorée, et de la connoissance plus grande qu'ils avoient de leurs devoirs en cette vie. Quoique réunis dans le même lieu, chacun d'eux est puni selon le nombre et la grandeur de ses fautes, selon le rang qu'il occupoit dans l'Église. Cette proportion est aussi observée pour la durée de la peine.

A l'heure même où la bienheureuse faisoit par obéissance ce récit à son père spirituel, elle vit l'âme d'un prêtre quitter cette vie, et être conduite en purgatoire les yeux couverts d'un voile. Ç'avoit été un bon et saint prêtre, mais pour quelque négligence dans le soin des âmes qui lui avoient été confiées, et pour un peu de sensualité dans ses repas, il falloit qu'il souffrît cette honte, et il fut placé dans le purgatoire avec ceux de son ordre.

La région moyenne du purgatoire est aussi partagée en trois lieux séparés. Le premier est comme un étang glacé; le second étoit rempli de poix mêlée d'huile bouillante et d'autres matières brûlantes; le troisième renfermoit un métal clair en fusion, comme auroit été de l'or ou de l'argent fondu.

Dans cette région moyenne, sont placées les âmes qui ont commis des fautes moins graves que celles de la région inférieure. Dieu a constitué des anges, au nombre de trente-huit, pour les faire passer tour à tour dans les trois lieux de souffrance de cette partie du purgatoire. Ces anges ne sont pas des anges gardiens; ils n'ont point d'autre office que celui-là, et ils l'accomplissent avec des égards pleins de charité pour les pauvres âmes qu'ils purifient.

La servante de Dieu vit aussi que les prières et les bonnes œuvres qui sont faites en cette vie pour quelque pauvre âme du purgatoire lui profitent d'abord, mais servent aussi aux autres âmes, à cause de ce lien de charité qui les unit toutes. Si ces prières ou ces aumônes sont offertes à Dieu pour une âme déjà dans la gloire, le mérite en revient d'abord à ceux qui les ont faites, et ensuite aux âmes du purgatoire. Quant aux damnés pour qui on prie, ces prières ne sauroient leur être appliquées; elles ne profitent qu'à celui qui les adressoit à Dieu ; les âmes du purgatoire n'en ressentent aucun soulagement.

Au milieu de la région moyenne étoit écrit ce mot : *Purgatoire*.

Lorsque la bienheureuse eut cette vision, qui avoit été précédée de celle de l'enfer, il étoit l'heure de vêpres; la vision dura jusqu'à l'heure de complies (*c'est-à-dire qu'elle dura environ trois heures*); mais ce temps si court lui parut d'une très-grande longueur. Ce qui nous fait pressentir combien la moindre durée doit paroître longue aux âmes qui habitent ces lieux de tourments.

Cette glorieuse Mère fut encore témoin du passage des âmes à la gloire éternelle, et de ce qui arrive quand elles sont conduites à la place qu'elles ont méritée dans le ciel. Dans les chœurs où elles passent, tous les anges qui les composent manifestent leur joie et chantent leur triomphe; mais la joie la plus grande est celle du chœur où cette âme doit être placée. Là on rend de ferventes actions de grâce et on exalte les louanges du Dieu tout-puissant. Cette fête s'y prolonge aussi plus longtemps que dans les autres chœurs.

Quand la bienheureuse vouloit exprimer à son père spirituel toute la joie des anges pour l'arrivée d'une âme dans la patrie, elle croyoit entendre encore le céleste concert des esprits et des âmes bienheureuses, chantant avec une suavité, une mélodie, un transport qu'aucune langue humaine ne sauroit exprimer, les louanges du Créateur et les infinies transformations de son amour ; et alors son visage s'enflammoit ou plutôt sembloit fondre comme la cire devant un feu ardent.

Un jour son père spirituel lui demanda, au nom de la sainte



obéissance, quels étoient les plus parfaits des anges et des âmes qu'elle voyoit dans ses visions. La bienheureuse répondit que les plus parfaits dans la gloire étoient les esprits humains (1) parce qu'ils sont plus susceptibles d'acquérir des mérites. Cependant, ajouta-t-elle, les esprits angéliques sont plus purs et plus beaux, et ils ont une intelligence plus grande des choses divines; leurs chants sont plus suaves; ils louent et bénissent Dieu avec une mélodie plus harmonieuse; mais les chants de la Reine du ciel dépassent de beaucoup toutes les mélodies des esprits humains et angéliques.

A la vue de la gloire qui environnoit l'âme des saints, la bienheureuse se méprisoit d'habiter une chair mortelle et d'avoir une intelligence si peu pénétrante. Car quand elle se considéroit dans le miroir divin, elle s'étonnoit de ne pouvoir comprendre la profondeur de la divinité; tandis qu'elle étoit frappée d'admiration en considérant l'activité et la pénétration des esprits séraphiques pour sonder les profondeurs de l'abîme divin. Quelle admirable puissance que celle qui a su créer et qui gouverne ces intelligences élevées!

Tous les esprits de l'ordre séraphique ne sont pas égaux dans leurs forces intellectuelles: celles de l'un dépassent celles de l'autre; et il en est de même dans tous les chœurs des anges, comme parmi les esprits humains. La connoissance que chacun d'eux a de la divinité est plus ou moins grande, selon que sa place est plus ou moins rapprochée de Dieu. Cependant parmi tous les anges qui occupent une même place dans le ciel, la noblesse ou la pénétration est la même; mais les places sont très-différentes.

Il y a dans la gloire quelques esprits humains dont la perfection dépasse celle des autres esprits; pendant qu'ils vivoient dans la chair, leur intelligence étoit plus active, plus puissante, et c'est

(1) Peut-être parce qu'il leur a été donné plus de temps pour mériter et avancer dans la perfection. C'est l'opinion commune des saints Pères que l'épreuve des anges fut d'une très-courte durée, et qu'ils n'ont pu faire que peu d'actes pour mériter la vie éternelle. (*Note des Bollandistes.*)

pourquoi ils pénètrent aujourd'hui dans l'abîme de la divinité, et voient mieux ses profondeurs dans ce divin miroir, en quoi consiste la vision béatifique. Plus une intelligence est puissante, plus elle se rassasie de cette vision. Tous sont rassasiés cependant, mais chacun suivant sa capacité et sa faculté de comprendre la volonté divine.

Lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, il y en eut qui reçurent une grâce plus grande, selon que leur intelligence étoit plus active et leur cœur plus fort. Il en est encore ainsi dans la gloire.

Ce que l'on vient de lire, la bienheureuse Françoise le comprenoit lorsque dans ses extases elle participoit aux divines visions. Elle regardoit alors dans le miroir de Dieu où se voit toute vérité, et elle reconnoissoit la subtilité, la force, la pénétration de chaque âme bienheureuse dans l'intelligence divine, la dignité et la puissance des esprits angéliques, à quelque chœur qu'ils appartinssent.

Et en toutes ces choses la servante de Jésus-Christ se soumettoit aux décisions de notre sainte mère l'Eglise, dans le sein de laquelle elle désiroit vivre et mourir.

LA VIE DE SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE,

VIERGE, DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

AN 1463.

Pie II, pape. — Frédéric III, empereur.
Charles VII, roi.

La bienheureuse vierge Catherine de Bologne eut pour père Jean Vigri, citoyen ferrarois, qui pour ses vertus a toujours été en grand honneur à la cour du prince de Ferrare, Nicolas d'Este. Sa

mère, nommée Benvenuta Mammolini, étoit Bolonoise, fort approchante des vertus de son mari.

Elle naquit en la ville de Bologne, en l'an 1413, le 8 de septembre, jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. La nuit qui précéda sa naissance, sa mère avertit son mari, qui étoit alors à Padoue, de la naissance de cette sainte, et lui prédit la grande lumière qu'elle devoit répandre par tout le monde. En naissant elle fut exempte du cri et des pleurs communs à tous les autres enfants, et trois jours entiers elle ne prit pas le sein et ne goûta aucune nourriture.

Elle passa les premières années de son jeune âge à Bologne, ainsi qu'on voit en une de ses épîtres, où elle dit qu'elle est née et a été élevée à Bologne. Depuis, par ordre de son père, sa mère l'emmena à Ferrare, où avec madame Marguerite, fille du prince d'Este, elle vécut et conversa fort familièrement.

En son jeune âge elle avoit une prudence mûre, une modestie rare et singulière, une beauté et une grâce admirables, jointes à une grande excellence de mœurs; si bien que dès lors on pouvoit facilement conjecturer qu'elle seroit à l'avenir un exemple nonpareil de toutes les vertus. Mais comme cette jeune vierge alloit méprisant toutes les délices et les richesses, et tout ce qui a coutume de charmer les esprits des hommes en cette vie, même la cour du Prince, elle n'eut de repos qu'elle ne fût entrée avec la permission de ses parents, au monastère du Corps de Jésus-Christ : ce qui fut l'an de Notre-Seigneur 1424, et de son âge le onzième.

Elle avoit une mansuétude et une douceur si grandes, tant de respect et d'obéissance à toutes celles avec lesquelles elle vivoit et conversoit, qu'elle se rendoit aimable et agréable à toutes; quoique encore enfant, on ne pouvoit se défendre de l'honorer. Elle avoit toutes choses à grand mépris, excepté celles qui concernoient Dieu. Elle bannit d'elle incontinent toute attache et toute pensée de ses parents et de ses plus proches. Elle avoit un soin continuel et une compassion incroyable des pécheurs, pour lesquels elle faisoit de fréquentes prières à Dieu. Elle désiroit de toute son affection, et prioit Dieu que les peines et les supplices de tous les damnés

fussent sur elle seule déployés, même au plus profond de l'enfer : afin que par la damnation d'elle seule tous les autres fussent délivrés de peine et sauvés, chose qu'elle a laissée par écrit en ses petites Instructions divines.

Où étoit son cœur, là étoit aussi sa bouche : car en tout lieu, et avec qui que ce fût, elle parloit de Dieu ou avec Dieu. Et quoiqu'elle fût affligée de tentations très-violentes et qu'elle endurât des assauts insupportables de notre ancien ennemi, elle supportoit toutes ces choses pour Jésus-Christ, marchant toujours le visage gai et d'une gravité tempérée, comme à demi-riante. Aucune parole vaine ne sortit jamais de sa bouche, ni qui offensât qui que ce soit : jamais elle n'étoit oisive, et on remarquoit en elle un exemple de toutes les vertus.

C'est une chose presque incroyable combien elle se méprisoit et désiroit d'être méprisée de chacun, pour être d'autant plus agréable à Dieu, et d'autant plus prête à imiter Jésus-Christ en la vertu d'humilité; y rapportant toute son étude, son soin et sa diligence, fondement, à la vérité, le plus sûr de la religion chrétienne. C'est pourquoi elle alloit très-vilement vêtue, s'estimant la moindre de toutes et désirant d'obéir à toutes. Elle demandoit d'être employée aux ministères et aux offices les plus vils, et servoit tant aux sains qu'aux malades si joyeusement et si promptement, qu'elle ne refusoit aucune chose, pour abjecte et pénible qu'elle fût.

Un jour, comme elle étoit prête d'obéir à qui lui commandoit, une de ses sœurs de religion, soit par prudence ou mue de quelque commisération, lui dit qu'elle ne travaillât point tant et qu'elle ne se soumît pas ainsi à toutes, comme si elle étoit la servante de toutes; à quoi elle répondit fort modestement, et avec un regard assez joyeux : « Eh quoi, ne suis-je pas la servante des dames, des maîtresses et des épouses de Jésus-Christ ? C'est ma gloire et mon repos que de travailler pour toutes, de peur que je ne mange le pain de douleur, et que je ne boive le sang des pauvres, à mon grand dommage. »

Cette vertu lui avoit acquis une si grande réputation, que celles qui lui pouvoient commander, la vouloient éprouver, et lui en-

joignirent, que, dépouillée de ses vêtements, elle s'en allât vers sa mère et qu'elle s'en revînt de même. O vierge admirable et digne de commander, puisque vous savez si bien obéir! Elle commençoit à se dépouiller promptement et allègrement, quand on lui commanda de n'en rien faire. Même un jour lui ayant été commandé de se jeter d'un plein saut au milieu du feu, elle exécuta presque plus tôt le commandement qu'il ne lui fut fait; mais au même instant on l'en retira. Je ne m'étonne donc plus si dans ses Instructions divines, elle parle si souvent, si volontiers, et avec tant de soin de cette vertu, puisque elle-même l'a pratiquée sur toutes les autres.

Le diable, voyant qu'elle vaquoit avec une application admirable à l'oraison et à la contemplation, et que rien ne lui étoit si doux, commença à lui dresser des piéges et à lui suggérer une envie extrême de la solitude, avec un dégoût du monastère, lui persuadant qu'elle y pourroit beaucoup mieux, et autant qu'elle voudroit, vaquer à l'oraison. Mais comme elle ignoroit si ce conseil étoit utile et agréable à Dieu, elle le pria de lui faire connoître ce qui lui étoit nécessaire. Alors elle fut avertie que chacun devoit demeurer au lieu où Dieu l'avoit appelé; et suivant ce conseil, elle connut que c'étoit une fraude de l'ennemi, dont elle demeura victorieuse.

Par trois fois, cet ennemi rusé la trompa, sous la figure adorable de Jésus-Christ crucifié, et de la Vierge Mère, tenant entre ses bras son petit enfant Jésus, si bien qu'elle croyoit que ce fût véritablement Jésus-Christ et sa très-sainte Mère. Ce qu'elle témoigne, en son petit Discours, lui être arrivé par une confiance qu'elle avoit aux dons de Dieu, par lesquels elle se persuada pouvoir connoître toutes les fraudes du diable; ce qui lui coûta bien cher, par un très-long et très-grief supplice qu'elle en souffrit, si bien que quelquefois elle se désespéroit presque. Ceci nous doit servir d'exemple, pour ne pas nous fier en nous-mêmes par une présomption de nos vertus.

Au reste, elle étoit si attentive à l'oraison, qu'un jour s'y étant trop lassée, éprise d'un grand sommeil, elle s'endormit. Le glo-

rieux martyr saint Thomas, évêque de Cantorbéry, lui apparut, vêtu de ses habits pontificaux, et lui enseigna qu'il falloit garder quelque mesure, même en l'oraison, après laquelle le repos est nécessaire; puis reprenant de nouvelles forces, y retourner : ensuite s'approchant d'elle, il lui présenta sa main sacrée à baiser. Alors s'éveillant, elle la lui baisa fort respectueusement, après quoi, le saint disparut. Ce qu'elle a témoigné en un certain lieu d'un Bréviaire qu'elle-même avoit écrit de sa main. Les paroles en sont telles : *Pour saint Thomas de Cantorbéry, martyr très-glorieux et très-bénin, qui m'a montré ses très-saintes mains, je les ai baisées doucement en mon cœur et en mon corps ; je l'ai écrit à la louange de Dieu et de lui, et j'ai parlé en toute vérité.*

Ce qu'elle faisoit en ce qui concerne la prière, elle exhortoit les autres à faire de même; elle disoit qu'il y avoit sept choses requises en la parfaite oraison :

La première étoit, d'avoir l'âme et le corps purs et nets de toute souillure. La seconde, l'efficace de l'intention, et en toutes choses un désir véhément de l'honneur divin. La troisième, l'efficace de la persévérance, l'oubli des biens que nous avons faits, et recommencer tout de nouveau. La quatrième, une humilité digne non-seulement de nos fautes propres; mais aussi de toutes celles que tous les pécheurs ont commises, avec un souverain désir d'y satisfaire. La cinquième, ne se point fier en soi-même, ne vouloir pas s'arrêter à son opinion propre, et tenir toutes nos œuvres pour suspectes, quelque bonnes qu'elles soient. La sixième, de remettre son espérance de toutes choses en Dieu, d'autant qu'il ne délaisse jamais ceux qui espèrent en lui. La septième et dernière est la présence divine.

L'âme qui est ornée de ces conditions, est certainement déjà digne de la divine présence, tellement qu'à tout moment elle peut, sans aucun moyen précédent, s'élever à Dieu. Mais elle ajoutoit que celui qui étoit parvenu à un si haut degré, ne devoit jamais s'en enorgueillir; mais rester toujours humble, de peur de tomber de cette sublimité au plus profond des abîmes.

Cette pieuse et dévote vierge eut plusieurs secrets célestes dont

Dieu l'honora. La nuit qui précédoit la Nativité de Notre-Seigneur, elle obtint de la passer en l'église, où elle délibéra en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, de dire mille fois la Salutation Angélique. Étant parvenue à l'heure quatrième de la nuit (à laquelle heure elle a laissé par écrit, qu'elle croit que Jésus-Christ étoit né), la Vierge Marie se présenta, tenant entre ses bras son petit enfant Jésus. Et cette vision ne fut point imaginaire, mais véritable; car l'un et l'autre spectacle divin étoient palpables. La très-sainte Vierge parla alors à la bonne Catherine fort bénignement, et lui donna son Fils entre ses bras, qu'elle reçut avec un respect et une joie incroyables; mais l'ayant tenu un espace de temps embrassé, joignant sa bouche à la sienne, ce trésor céleste s'évanouit.

Je vous laisse à penser la joie qu'elle reçut de cette vision. Il lui fut encore montré par plusieurs belles raisons et figures, comme Dieu en l'hostie consacrée y est vrai Dieu et vrai homme, après en avoir longtemps douté et avec beaucoup d'anxiété. Elle fut aussi enseignée du mystère de la Trinité; et Dieu seul fut celui qui lui enseigna ces choses, comme elle-même nous l'apprend en son petit Opuscule, et semblablement en son Bréviaire, où elle dit : *Je l'ai vu et l'entends par la grâce de Dieu.* Elle fut encore instruite, sur la manière dont Notre-Seigneur s'étoit incarné au sein de la très-sainte Vierge.

Un jour, comme elle assistoit au saint sacrifice de la Messe, et que le prêtre vint à prononcer *Sanctus, Sanctus, Sanctus,* elle entendit le chant céleste des Anges répétant les mêmes paroles : et la douce mélodie de ce chant étoit si grande, qu'il s'en fallut peu que son âme ne s'envolât de son corps, quoique les anges laissassent cette parole à demi-prononcée.

Le bienheureux Père et séraphique saint François lui apparut deux fois, ainsi qu'elle a laissé en ce même Bréviaire, écrit de sa main, où il se lit : *Saint François mon Père, je l'ai vu deux fois; Dieu sait que je ne mens point.*

Sa charité l'a rendue aussi fort recommandable. Un jour elle obtint par ses prières que quelques âmes ne fussent pas damnées,

pour l'une desquelles elle se dit être prête d'endurer les peines du Purgatoire jusqu'au jour du jugement universel. Par ses prières aussi elle en a ramené quelques autres au droit chemin du salut, qui, désespérant de la miséricorde divine, imploroient le secours des esprits malins. Après que le diable eut tellement contraint une certaine personne, qu'il la vouloit tout à fait faire sortir de sa bergerie, la sainte le vit de ses propres yeux se retirer en espèce de fumée; en quoi il faut admirer l'efficace de ses prières.

L'illustre Marguerite, fille de Nicolas d'Este, prince de Ferrare, avoit épousé le bienheureux Robert Malatesta, après la mort duquel ses parents l'avoient promise en mariage à un autre. Ceci à la vérité la fâchoit, et elle en étoit grandement affligée, d'autant qu'après la mort d'un si vertueux mari, elle ne se vouloit joindre à aucun autre. Néanmoins, comme ses parents étoient de grande autorité, craignant d'y être forcée, elle eut recours aux prières de sainte Catherine, qui obtint de Dieu que ses désirs fussent accomplis; car il arriva que le jour qu'on la devoit mener à ce second mariage, les nouvelles vinrent que ce jeune homme étoit mort. La nuit suivante son premier mari la consola tout à fait : elle le vit venir vers elle, qui derechef l'éponsa, et lui dit : *Sachez que je suis votre époux, et que je ne veux pas que vous soyez jointe à un autre mari.* Ainsi dès lors elle persista constamment en sa viduité, et vécut en grand honneur et réputation.

Notre sainte Catherine eut le don de prophétie, d'autant qu'elle a prévu plusieurs choses en esprit prophétique, et a prédit les choses à venir : comme la guerre que Philippe, duc de Milan, intenta contre les Bolonois, Louis de Verme étant général de son armée. Mais elle, priant pour son pays, prophétisa que les Bolonois retourneroient victorieux; ce qui arriva, Hannibal de Bentivoglio ayant défait les Milanois et leur général.

Elle prédit aussi la ruine de l'empire d'Orient, et la prise de la ville de Constantinople : comme elle prioit pour cette ville, et afin que l'empire chrétien ne tombât point sous la puissance du Turc, elle fut avertie de mettre fin à sa prière, et qu'il falloit que cet empire fût retranché du corps chrétien, pour les péchés et l'im-

piété des Grecs: ce que l'on a reconnu vrai par l'issue qui s'en est suivie.

Elle mérita aussi par ses prières de voir l'âme de sa sœur placée en paradis, et l'âme de Jean, évêque de Ferrare, sur les trois heures du jour montant au ciel; à quoi elle appela une de ses Sœurs religieuses, lui disant : *Voyez l'âme de notre évêque, comme un astre brillant, monter au ciel.*

Lorsque saint Bernardin fut inséré au catalogue des Saints, elle s'y trouva, le pria et obtint de lui que son père fût ramené au chemin du salut, qu'il avoit entièrement quitté. Touchant son élection pour être abbesse, Dieu lui commanda qu'elle ne refusât pas la supériorité du monastère de Bologne, à laquelle elle avoit été élue. A cause de quoi elle a assuré que le diable avoit souvent tâché de renverser le monastère de fond en comble, et d'effacer son nom; mais que par ses prières elle avoit résisté, et qu'en vain il s'étoit efforcé; si bien qu'il avoit quelquefois coutume de hurler comme un loup, et d'autres fois de rugir comme un lion furieux : de sorte qu'il commença à la craindre, et notre sainte à le mépriser.

Il arriva donc, à ce propos, que les religieuses du monastère de Ferrare dans les premières années de l'établissement de leur monastère, s'étant encloses, eurent commandement par lettres du Saint-Siége, d'élire entre elles une supérieure, vulgairement appelée abbesse. Toutes d'une voix élurent notre sainte et se la préposèrent. Ce que connoissant, elle qui avoit toujours souverainement désiré d'obéir, et non de commander, en eut une telle douleur, et jeta une telle abondance de larmes, qu'elle fit pleurer toutes les religieuses. Depuis, comme ces religieuses voulurent établir deux autres monastères, un à Crémone, l'autre à Bologne, et qu'il s'agissoit entre elles de faire notre sainte Catherine supérieure à l'un des deux; elle dit qu'elle n'y consentiroit jamais, que la volonté divine ne lui fût connue, laquelle lui ayant été manifestée, elle entreprit volontiers la charge qui lui fut déférée par Léonarde, alors abbesse du monastère de Ferrare.

Les vénérables Pères, élus de l'Ordre des Frères Mineurs de l'ob-

servance régulière, lui commandèrent que puisqu'elle étoit native de Bologne, elle s'appelât doréuavant Catherine de Bologne, à quoi elle obéit très-volontiers, et retint le surnom du pays de sa naissance. Ce fut en ce temps qu'elle eut une certaine vision, où elle vit deux siéges magnifiquement orués, l'un toutefois mieux que l'autre. Or, comme elle les admiroit avec une grande attention, et demandoit pour qui ils étoient, il lui fut répondu que le plus grand et le mieux paré étoit pour Catherine de Bologne.

Cependant elle étoit grièvement malade, tellement que l'on doutoit fort de sa santé; cela néaumoins ne l'empêcha point (taut elle étoit obéissaute) de s'achemiuer à sa prélature, si exténuée et si foible, que l'ou donna un cierge bénit aux conducteurs, craignaut qu'elle ne pût gaguer Bologne en vie: mais sitôt qu'elle fut mise daus uu braucard, elle commeuça à se mieux porter, et se fortifia grandemeut en peu de temps. Aiusi, elle arriva saiue et sauve au monastère de Bologne au mois de juillet, jour de saiute Madeleine, l'an de son âge le quarante-troisième, et de Notre-Seigneur 1456. Là, trois jours entiers, il se fit coucours de la ville pour la venir voir, tous admiraut sa douce et grave familiarité, la débonnaireté de ses mœurs, sa beauté et sa bonne grâce, sa sagesse et sa sainteté, tant en ses discours qu'eu ses actions ordinaires.

Le monastère de Bologne étoit pour lors fort petit et de peu de considération: mais la pieuse abbesse fit si bieu par ses prières envers Dieu, qu'en peu de temps il crut tellement, nou-seulement eu uombre des vierges, mais en édifices aussi, qu'il égaloit en grandeur et eu circuit plusieurs grauds bourgs. Comme elle fut longtemps adonuée à toutes sortes de pieux et saints exercices, après plusieurs maladies qu'elle eut, étant valétudinaire, elle tomba eufin en uue griève maladie: et pensant que son dernier jour fût venu, elle commença à faire son exhortation à toutes ses religieuses, et à leur faire eutendre tout ce qu'elle pensoit qui les pourroit de jour eu jour rendre plus agréables à Dieu.

Mais voici, comme l'on pensoit qu'elle dût mourir, qu'elle fut ravie dans uu pré d'une beauté admirable, au milieu duquel étoit

un grand prince, assis sur un trône royal. Au haut de ce trône il y avoit deux pommes: en l'une se voyoit saint Laurent, en l'autre saint Vincent, environnés de tous côtés de plusieurs Anges ; et au côté droit du trône étoit la mère du Prince : devant ce trône, vis-à-vis du Prince, il y avoit un Ange qui chantoit sur un instrument à cordes, ces paroles du Psalmiste: *Et sa gloire sera vue en toi*, et on n'entendoit d'autre chant qu'une répétition de ces mêmes paroles. Le Prince alors étendant sa main droite, prit la sainte par la main, et lui dit: *Ma fille, écoutez ce chant très-attentivement, et pensez à ce que veut dire : Et sa gloire sera vue en toi.* Elle, cependant, toute honteuse de la présence et de la majesté d'une divinité si grande, n'osoit et ne savoit que répondre: mais le Prince lui expliqua et lui déclara qu'elle guériroit de cette maladie. Après cela, la vision disparut; et revenue à soi elle sentit qu'elle se portoit mieux, et elle recouvra sa première santé. Tant il y a que notre sainte avoit toujours en elle-même une grande joie, lorsqu'elle répétoit souvent ces paroles: *Et sa gloire sera vue en toi*. Or, elle étoit encore malade pour lors, de sorte que ses Sœurs n'étoient pas assurées de sa santé; jusqu'à ce qu'elle les en assura, et se leva, travaillant comme auparavant. Elle passa encore une année en parfaite santé, en laquelle elle fut très-utile à ses Sœurs.

Mais connoissant derechef que sa fin approchoit, avant qu'elle fût abattue par la griéveté de sa maladie, elle fit assembler toutes ses filles, qui fut un vendredi, et elle les avertit de sa mort prochaine, leur représenta toutes les vertus qui les pouvoient rendre des servantes agréables à Dieu, et les exhorta à la paix, à la concorde, qui sont comme le sommaire où toutes les vertus chrétiennes se rapportent.

Le dimanche elle soupa encore avec elles, puis se coucha pressée de maladie et n'en releva point. Le mardi, elle demanda son confesseur, avec lequel ayant parlé fort longtemps, elle leva ses yeux au ciel, et dit : « Vous pouviez, ô bon Jésus! ne m'envoyer point cette maladie, avant que j'eusse renoncé à ma prélature et vu subroger en ma place celle qui me devoit succéder, afin qu'ainsi sa-

tisfaite de mon désir, sujette et soumise, je partisse de cette vie. Mais puisqu'il vous a plu ainsi, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.

Le jour suivant qui fut le dernier de sa maladie, sur les huit heures du matin, elle recommanda que l'on fit derechef venir son confesseur, et que l'on préparât le lieu pour poser le corps de Notre-Seigneur, l'huile sainte de l'Extrême-Onction, et le reste nécessaire en telle occasion : ce qui fut en diligence exécuté.

Pendant tout ceci, la sainte faisoit chanter souvent cet hymne assez commun, qui se commence ainsi : « O âme aimée du très-haut Créateur ! contemple et vois ton saint dominateur, qui attaché t'attend les bras ouverts. » Et comme toutes les filles étoient en pleurs, elle se tourna vers elles, et les pria d'y mettre fin, devant être bien joyeuses de ce qu'elle sortoit de cette misérable vie pour aller jouir d'une si grande félicité. Puis se tournant vers les tourières, elle leur dit qu'elles allassent en hâte à la porte, que son confesseur y étoit; ce qui se trouva véritable, l'ayant su divinement. Son confesseur la voulant administrer, et ne trouvant point promptement dans son livre ce qu'il falloit dire, la sainte par l'instinct du Saint-Esprit, lui dit : *Cherchez, mon Père, au milieu du livre, en tel lieu, vous trouverez ce que vous désirez :* ce qui fut ainsi.

Après que cette pieuse Mère eut reçu le saint Viatique, se tournant vers ses filles, tout éplorées : *Vous, mes Sœurs,* dit-elle, *je vous prie toutes de me pardonner, si jamais en aucune manière je vous ai dit ou fait chose qui vous ait offensées et n'en priez pas moins Dieu pour moi.* Ce fut le dernier adieu qu'elle leur donna; car à l'heure même elle rendit son âme bienheureuse, le neuvième jour de mars 1463, de son âge le cinquantième, et de sa prélature de Bologne le septième.

Alors on n'entendit que pleurs et lamentations, chacune se laissant emporter à ses affections particulières. Ayant satisfait quelque temps à leur douleur, elles portèrent ce saint corps pour célébrer les obsèques; mais comme ils furent au lieu où repose le sacré corps de Jésus-Christ, le visage de la Vierge défunte fut vu

de plusieurs, par une manière admirable s'éclairer, et faire des signes d'une grande joie. Enfin ses obsèques furent faites solennellement, et le corps mis en terre. De là en avant on commença à sentir une bonne odeur venant du tombeau, et à voir des rayons en sortir. De plus, si quelqu'une de ces saintes filles étoit affligée de quelque maladie, venant au tombeau de la sainte et l'invoquant, elle en étoit délivrée.

Elles s'avisèrent, quelque temps après, de déterrer ce corps saint, pour l'honorer d'une sépulture plus honnête; car il avoit été mis en terre, couvert simplement d'un suaire, et d'un ais un peu élevé sur le corps, de peur qu'il ne fût oppressé de la terre jetée. Mais soudain, par l'envie des esprits malins, il s'éleva une si horrible tempête de pluies, de grêles, de tonnerres et de vents, que l'on ne pouvoit même trouver le lieu de sa sépulture : de sorte que l'on eut recours aux prières, et on obtint une sérénité; si bien que ce saint corps fut mis en une caisse qu'elles avoient préparée à cet effet pour l'ensevelir derechef, mais plus honnêtement : et il se répandit encore alors une odeur si grande par le monastère, que toutes les religieuses bien étonnées y accoururent. Il sortit environ plein un verre de sang des narines. Après cela, on le rapporta droit à l'église, contre l'intention de celles qui le portoient, lesquelles le pensoient mettre en son tombeau; là, étant posé devant le corps sacré de Jésus-Christ, son visage fut vu manifestement joyeux, et trois fois faire des signes de révérence, et rendit une odeur admirable.

De moment en moment, la défunte se montroit plus belle et plus colorée d'une petite rougeur mêlée de blanc, comme une personne vivante : et il en sortoit une sueur d'odeur divine, qui sembloit quelquefois se changer en couleur de sang. Plusieurs, et des premiers de la ville, y vinrent pour voir ce miracle : l'éminentissime cardinal de Sainte-Croix, pour lors Légat du Saint Père en cette ville, demanda pour lui la guimpe qu'avoit ce saint corps au tombeau tout imbue de cette liqueur. Il voulut aussi voir une copie du Livre divin, que cette vierge avoit composé et écrit.

Ce saint corps ayant été examiné, ne fut trouvé en aucun lieu

corrompu, non plus qu'à son décès. Plusieurs princes et rois, passant par Bologne, n'ont pas dédaigné de le voir avec beaucoup de révérence et d'honneur. Mais la sainteté de cette vierge admirable étant depuis longtemps reconnue en plusieurs manières, Dieu par sa bonté, après son trépas, l'a voulu honorer et rendre beaucoup plus illustre par un nombre presque infini de miracles.

Deux religieux d'un monastère appelé vulgairement, à Bologne, Saint-Michel-aux-Bois, furent surpris en chemin d'une pluie excessive ; ils n'avoient où se pouvoir mettre à couvert. Ils eurent recours à notre sainte, et la prièrent de les assister : soudain ils sentirent son secours, et tout le long du chemin ils ne furent nullement mouillés, encore que des deux côtés du chemin la pluie fût fort véhémente.

Nicolas Campége avoit une fille hors d'espérance de santé, tant elle étoit malade, pour laquelle on avoit tout préparé, comme pour une personne morte. La mère, outrée de douleur, eut recours à l'assistance de cette vierge, aux reliques de laquelle elle fit toucher le corps de sa fille mourante, qui incontinent surprise d'un profond sommeil, pensa que quelque Vierge la menoit au corps de sainte Catherine, auquel comme elle eût touché, ce lui sembloit étant éveillée, elle se sentit allégée, et dès lors se porta fort bien. Ce que voyant la mère, qui avoit cinq fils tous malades de la fièvre, elle suspendit les mêmes reliques au cou de chacun d'eux, et tous furent aussitôt guéris.

Une jeune fille avoit eu les pieds et les mains torses pendant plusieurs années, et à grande peine pouvoit-elle parler, outre qu'elle sembloit être travaillée d'un esprit immonde. Sitôt qu'elle eut vu le saint corps et mangé du pain que cette sainte avoit touché, elle fut guérie et délivrée.

Ceci est encore plus admirable. Un jeune homme étoit travaillé en même temps par plusieurs maladies, de la tête, du foie, de la rate, et avoit une partie du corps foudroyée, avec une jambe tellement retirée, que le pied étoit au-dessous du genou de l'autre. Sitôt qu'il se fut lavé de l'eau qui avoit touché le corps de notre



sainte, incontinent sa jambe s'allongea d'une palme, puis après d'une autre et davantage, si bien qu'il pouvoit asseoir son pied en terre; ensuite il oignit son chef d'une sainte liqueur sortie de son tombeau, et tous ses maux se guérirent en même temps.

Il y avoit deux ans qu'une fille du monastère souffroit une grande oppression de poitrine, et étoit tourmentée d'une toux si forte, que l'on croyoit qu'elle deviendroit étique. Or, la nuit que sainte Catherine fut inhumée, elle s'oignit la poitrine de la liqueur dont nous avons parlé. Après, en son repos, elle vit comment la sainte prioit Dieu pour elle : et durant sa prière, elle sentit une odeur très-agréable, laquelle ne pouvant supporter, elle se sentoit, ce lui sembloit, toute liquéfiée et ravie en Dieu d'une manière incroyable : si bien que dormant, elle commença à s'écrier : *Jésus, Jésus*, se sentant défaillir en la snavité de cette odeur : puis lorsqu'elle fut éveillée, elle se trouva délivrée de son mal.

Une noble dame ayant été pendant longtemps grièvement travaillée des hémorrhoïdes, son corps étoit presque tout corrompu d'apostêmes et d'autres maux, si bien que chacun croyoit qu'elle en dût mourir. Cette femme, si cruellement agitée d'un tel tourment, et comme n'en pouvant plus, implora l'aide de notre vierge. Chose admirable, à peine avoit-elle achevé son vœu et sa prière, qu'elle fut guérie.

Enfin, jamais personne n'a eu recours à elle en vain, tant elle s'est toujours montrée prompte et bénigne à ceux qui l'ont invoquée.

A Sébaste en Arménie, les saints quarante soldats cappadociens, que le juge Agricolaüs fit mourir du temps de l'empereur Licinius, et qui, après avoir enduré les chaînes et les prisons pleines d'infection, après avoir eu le visage meurtri de pierres, furent, dans le temps de l'hiver le plus rigoureux, exposés nus à l'air,

durant une nuit entière, sur un étang glacé, où le froid les pénétra de telle sorte que leurs corps s'ouvroient de toutes parts ; enfin on leur brisa les jambes, et ils achevèrent ainsi leur martyre. Les plus considérables d'entre eux étoient Cyrion et Candide. Saint Basile et plusieurs autres Pères ont célébré dans leurs écrits la gloire de ces saints martyrs. On solennise leur fête le jour suivant, où nous raconterons leur vie.

A Barcelone en Espagne, saint Pacien, évêque, puissant en paroles et en œuvres : étant parvenu à une extrême vieillesse, il mourut saintement, du temps de l'empereur Théodose.

En Moravie, les saints évêques Cyrille et Méthode, qui attirèrent à la foi de Jésus-Christ plusieurs peuples de ces contrées avec leurs rois. — Ils étoient frères, nés à Thessalonique. Saint Cyrille s'appeloit dans le siècle Constantin, et à cause de sa science et de son grand génie, on l'avoit surnommé le Philosophe. Il prêcha l'Évangile aux Slaves, traduisit les saintes Écritures dans leur langue et introduisit chez eux les lettres alphabétiques, qu'ils ne connoissoient pas encore. Il convertit ensuite, avec son frère Méthode, les peuples de la Moravie, et le pape Nicolas les ayant mandés à Rome, ils y furent consacrés évêques par son successeur Adrien. Saint Cyrille embrassa la vie monastique et mourut à Rome, où son corps repose dans l'église de Saint Clément ; saint Méthode retourna en Moravie achever la conversion de ces peuples barbares.



DIXIÈME JOUR DE MARS.

Les quarante martyrs de Sébaste. — Saint Attale, abbé

Saint Caïus et saint Alexandre; plusieurs martyrs de Perse; saint Codrat et ses compagnons, martyrs; saint Victor d'Afrique; saint Macaire de Jérusalem; saint Droctovée.

LA VIE DES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

AN 203.

Saint Marcel, pape. — Licinius, empereur.

Entre les plus barbares tyrans qui aient persécuté l'Eglise de Jésus-Christ, on peut compter Licinius, compétiteur du grand Constantin, et qui avoit épousé Constance, sa sœur; car bien qu'au commencement, pour gagner les bonnes grâces de son beau-frère qui étoit chrétien, il feignit de favoriser les chrétiens, toutefois, depuis qu'il eut rompu avec Constance, il les persécuta furieusement : et comme c'étoit un homme de bas lieu, fort avare, luxurieux, cruel, et si ignorant qu'à peine pouvoit-il écrire son nom, il exerça sa rage horrible contre ceux qu'il tenoit pour ses ennemis et ceux de son empire, à cause de la religion, de leur doctrine et de leurs bonnes mœurs.

Licinius étant donc en Cappadoce, province de l'Asie, avec une puissante armée, il fit publier un édit, par lequel il commandoit à tous les chrétiens, sous peine de la vie, de quitter la foi de Jésus-Christ. Il étoit reconnu pour un homme si sévère et si terrible, que

les chrétiens en demeurèrent grandement troublés et épouvantés: car tout étoit rempli de bourreaux et de satellites, de gibets, de roues, et de cruels tourments préparés contre ceux qui ne voudroient pas obéir. Quelques chrétiens s'enfuyoient de peur, d'autres par foiblesse obéissoient à l'empereur, d'autres succomboient aux tourments, d'autres par la grâce de Notre-Seigneur demeuroient victorieux : enfin, c'étoit une très-cruelle persécution.

Il y avoit en l'armée une escouade de quarante braves soldats chrétiens, de la même province de Cappadoce ; mais en diverses bourgades. Voici leurs noms: Domitien, Eunoïce, Sisine, Héraclius, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valens, Elien, Méliton, Eudice, Acate, Vivien, Helvie, Théodule, Cyrile, Flavius, Sévérien, Cirion, Valérien, Clidion, Sacerdon, Prisce, Eurice, Smaragde, Philotimon, Acre, Micale, Lysimaque, Domne, Théophile, Eutile, Xasse, Angier, Léonice, Isiche, Cale, Gorgon, Candide. Le prévôt qu'on appeloit Agricole, homme flatteur, mais plus cruel que son maître, vrai ministre d'iniquité, fit appeler devant lui ces quarante braves champions de Jésus-Christ, leur dit, qu'il étoit bien assuré de leur valeur et de leur union entre eux, des beaux faits de guerre qu'ils avoient accomplis, et de l'intention de l'empereur de les récompenser de tant de bons et agréables services; que s'ils désiroient demeurer en sa grâce, il les exhortoit d'obéir à son édit, et de ne perdre point les grandes faveurs qu'ils pouvoient espérer de sa libéralité, ni d'abréger leur vie en la fleur de leur âge.

Les saints lui répondirent en cette sorte: *Si nous avons si vaillamment combattu, comme vous dites, pour l'empereur de la terre, que pensez-vous que nous ferons maintenant, qu'il est question de combattre pour l'Empereur du ciel? Croyez-vous que nous nous y comporterons en gens de bien, que nous persévérerons et que nous vaincrons ?*

Le prévôt les menaça de les casser et de leur ôter l'honneur qu'ils avoient d'être soldats, et leur donna le temps d'y penser plus à loisir: au surplus, il les renvoya en prison, où ils firent tous oraison, et supplièrent Notre-Seigneur que s'il les avoit tant

de fois favorisés, et leur avoit donné victoire dans les batailles, à présent qu'ils combattoient pour sa gloire, sa grâce et son secours ne leur fussent point déniés. Ils passèrent la nuit chantant le psaume : *Quiconque est aidé du Très-Haut*, et des hymnes en la louange de Notre-Seigneur, qui leur apparut, et leur dit: *Vous avez bien commencé, regardez à bien achever; continuez jusqu'au bout, car on ne donne la couronne qu'à ceux qui persévèrent.*

Le lendemain, le prevôt les fit comparoître devant lui, et en la présence de plusieurs soldats leurs amis, après avoir exalté leur valeur, il les pria de condescendre à sa demande, afin qu'il eût moyen de leur bien faire, et de les élever en dignités et en honneurs. Mais voyant qu'il ne les pouvoit ébranler par ses promesses ni par ses menaces, il les fit reconduire en prison.

Cependant, l'un d'entre eux, nommé Cirion, les exhortant, leur disoit: « Mes frères, il a plu à Dieu de nous joindre en une même compagnie, ne nous séparons point, ni à la vie, ni à la mort, et comme nous avons travaillé au service de l'empereur, qui est un homme, hasardant en tant d'entreprises, employons-nous maintenant pour le Roi du ciel, et exposons nos vies pour l'amour de lui: il nous récompensera de la vie éternelle et bienheureuse, que Licinius ne sauroit nous donner. Combien de fois étant aux mains avec les ennemis, avons-nous demandé secours à Dieu et il nous l'a donné? Quoi! penseriez-vous qu'il nous dût à présent manquer en cette glorieuse entreprise? Ayons recours à l'oraison, implorons la faveur de Notre-Seigneur, il est fidèle, bénin, et l'appui de ceux qui souffrent pour lui.

Six ou sept jours après, leur capitaine étant venu, ils furent amenés devant lui, et le prévôt Cirion leur disoit en cheminant : *Nous avons trois ennemis, Satan, le prévôt et notre capitaine, ou pour mieux dire, nous n'en avons qu'un invisible, qui se sert du ministère de ceux-ci pour nous faire la guerre. Mais quoi? un seul pourra-t-il terrasser quarante soldats de Jésus-Christ : non, non, il n'est pas possible.*

Le capitaine employa beaucoup de temps et de paroles, pour leur persuader de quitter la foi chrétienne; mais c'étoit en vain,

car il les trouva constants de plus en plus. Les juges commandèrent qu'on leur rompît la bouche et les dents avec des pierres ; mais Dieu permit que les ministres qui voulurent exécuter cette impiété, après s'être beaucoup travaillés, la plupart se blessèrent eux-mêmes et jetoient le sang par la bouche, les soldats de Jésus-Christ étant démeurés sains et entiers. Leur capitaine crut qu'ils avoient fait cela par magie, de sorte qu'il jeta lui-même en furie une pierre à l'un des saints, qui, conduite par une main plus assurée, ne le toucha pas, mais alla frapper le prévôt par la bouche, et il en fut fort blessé.

On les ramena encore en prison pour prendre un meilleur avis et inventer quelques nouveaux tourments. Pendant qu'ils étoient en la prison, ils prioient Notre-Seigneur et chantoient le psaume : *J'ai levé vers vous mes yeux, vers vous qui habitez aux cieux.* Après qu'ils eurent achevé leur oraison, Notre-Seigneur leur apparut, et ils entendirent une voix qui disoit : *Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Ayez confiance, et ne craignez point les tourments des hommes qui ne durent guère, combattez vaillamment pour être couronnés.* Notre-Seigneur les fortifia par cette visite, de sorte qu'ils passèrent ainsi toute la nuit en oraison avec un grand contentement.

Le lendemain au matin, on les amena tous pour entendre la sentence de mort que le prévôt donna contre eux. Il y avoit près de la ville de Sébaste, où ceci arriva, un lac d'eau froide (la saison étoit fort rude, et il geloit âprement). Ce méchant juge commanda qu'on y jetât les soldats tout nus, pour les faire transir et mourir de froid; il fit aussi préparer auprès un bain d'eau tiède, afin que si quelqu'un, vaincu de la rigueur du froid et de cet horrible tourment, vouloit renier Jésus-Christ, il trouvât son étuve toute prête : ce qui devoit être une grande tentation aux saints d'avoir tout prêt le remède à leur tourment. On y mit des gardes qui veillèrent toute la nuit, afin que personne n'empêchât l'exécution de la sentence, qui fut prononcée à ces braves guerriers de Notre-Seigneur, dont ils furent grandement consolés; car étant arrivés au bord du lac, ils se dépouillèrent eux-mêmes, disant entre eux :

« Les soldats dépouillèrent Jésus-Christ de ses vêtements, et les jouèrent, et il endura ce tourment pour nos péchés : dépouillons-nous maintenant pour l'amour de lui, afin de satisfaire à nos fautes. Il est bien difficile, sans doute, de supporter un froid si aigu et si tranchant; mais ce sera une douce chose d'aller en Paradis par ce chemin. La gelée afflige la chair, mais l'esprit se récrée de l'espoir de la récompense. Le tourment est de peu de durée, et la gloire est éternelle : nous changeons une nuit avec un jour infini. Si nos pieds se gèlent ici, ils ne laisseront pas par après de marcher sur les astres; si nous y perdons les mains, elles embrasseront un jour Notre-Seigneur qui nous les a données. Combien de nos compagnons sont morts à la guerre, à cause qu'ils étoient fidèles aux princes de la terre? et nous pour être fidèles à Dieu, n'exposerons-nous pas nos vies? Combien de criminels souffrent de plus cruels tourments que celui-ci? Nous donc, remercions Dieu de mourir pour la justice, pour la vertu et la confession de la foi. »

Puis regardant le ciel, ils s'offrirent à Notre-Seigneur en holocauste, qui devoit être consumé en l'eau, non pas au feu. Par cette oraison, s'étant armés de l'Esprit du Seigneur, ils se jetèrent tous dans le lac, et supplièrent affectueusement Dieu, que comme ils étoient entrés quarante en bataille, ils en sortissent quarante victorieux sans qu'il en manquât un de ce nombre sacré. Mais le froid se trouva si âpre, que l'un d'eux vaincu de la douleur qui l'accabloit, appela les gardes pour le retirer du lac et le réchauffer dans le bain, où il mourut peu après, laissant les trente-neuf d'un côté, outrés de douleur pour la perte irréparable de leur malheureux compagnon, et d'autre part, plus résolus par sa mort, de mourir mille fois pour la défense de la foi. Et jetant les yeux au ciel, ils prièrent Dieu d'amollir la rigueur de ce froid pénétrant, et de leur donner la force de le supporter patiemment jusqu'à la fin.

Ce fut une chose merveilleuse, qu'à minuit on vit une grande clarté sur les Saints, dont la chaleur fit fondre la gelée et réchauffa l'eau. Alors les anges descendirent du ciel avec trente-neuf cou-

ronnes, qu'ils posèrent sur les têtes des trente-neuf chevaliers de Jésus-Christ qui étoient demeurés dans le lac. Ce que voyant un guichetier qui veilloit pendant que les autres gardes dormoient, touché de cette nouveauté, et animé de l'esprit céleste, il réveilla promptement ses compagnons et, dépouillant ses habits, il se jeta tout nu dans le lac parmi les saints martyrs, criant à haute voix qu'il étoit chrétien : de sorte qu'il entra en la place de celui qui en étoit sorti, afin que comme ils étoient entrés quarante champions, ils sortissent quarante triomphants ; et que nous admirassions, avec respect, les justes et secrets jugements de Dieu, qui laisse tomber celui qui est debout et relève celui qui est tombé : afin que chacun se défie de soi, et ne se tienne pas assuré pour avoir bien commencé, mais que toute notre confiance soit en sa seule bonté et en sa miséricorde.

Le jour étant venu, les satellites impies trouvèrent les saints martyrs transis, et tirant à la fin, avec un de leurs compagnons parmi eux; mais ayant su qu'il s'étoit lui-même dépouillé et jeté dans le lac, criant qu'il étoit chrétien, à cause qu'il avoit vu la clarté du ciel et les couronnes sur les trente-neuf soldats, Agricole tout transporté de colère les fit tirer hors de l'eau, et leur fit briser les jambes à coups de bâton pour les achever. Les chevaliers répétoient ces paroles du psaume : *Notre âme comme un passereau a été retirée du filet des chasseurs. Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés, parce que le nom du Seigneur est tout notre aide !* et en disant *Amen,* ils rendirent leurs âmes à celui qui les avoit créées et rachetées de son sang pour les couronner au ciel. Les bourreaux firent brûler les corps, et trouvant l'un de ces braves guerriers, appelé Méliton, qui étoit jeune et robuste, encore en vie, ils ne l'emportèrent pas avec les autres, pour voir si en cette agonie il ne pourroit point changer de résolution.

La sainte mère de Méliton voyant cela, le chargea sur ses épaules, allant après les autres corps des saints qu'on portoit pour brûler, et lui disoit en le portant : « Mon cher fils, le fruit de mes entrailles, que je suis heureuse si tu persévères à mourir pour Jésus-Christ; que le ventre qui t'a porté neuf mois et les ma-

melles qui t'ont allaité seront heureuses! Prends courage, ô la lumière de mes yeux, efforce-toi de jouir de cette lumière éternelle qui dissipera mes ténèbres. Quand tu combattois pour le prince de la terre, je t'accompagnois en pleurant toujours, parce que le hasard étoit grand et le gain bien petit; mais à présent je t'accompagne avec une allégresse incroyable : car ce martyre te conduira à une gloire immortelle. L'ange qui t'a apporté la couronne du ciel, t'attend pour te mettre en possession du paradis : la glace t'a rendu aux portes du ciel, et le feu te fera entrer en la présence de Notre-Seigneur. Souffre, mon fils, ce peu qui te reste pour te faire martyr et moi contente : car ainsi que Dieu par sa grâce te donna à moi, de même je te rendrai à lui avec beaucoup de joie et de contentement. Que les mères qui ne sont point assurées du salut de leurs enfants, les pleurent hardiment; mais moi qui suis très-certaine du tien, au lieu de pleurer, je me console avec toi et te prie de m'attendre là-haut au ciel, et d'intercéder envers Dieu pour celle qui t'a engendré à cette vie passagère, et qui, par ton martyre, te désire engendrer pour la deuxième fois à la vie éternelle. »

Comme la courageuse mère tenoit ces paroles à Méliton son fils, il trépassa entre ses bras; cette mère admirable, très-contente de le voir en sûreté, prit le corps et le jeta dans le chariot où étoient ceux des autres saints, afin d'être brûlé avec eux, et ne l'abandonna point qu'elle ne le vît réduit en cendres. O femme virile, qui désira voir mourir de ses yeux l'enfant à qui elle avoit donné la vie, tenant que ce lui étoit un plus grand bonheur de mourir pour Jésus-Christ que de vivre sans Jésus-Christ! Afin que de cette bonne mère toutes les autres apprissent à instruire leurs enfants, à leur désirer et procurer le vrai et souverain bien, et à les retirer de ces biens périssables, dont les enfants du siècle sont tellement abusés.

Le tyran ne se contenta pas d'avoir brûlé les corps de ces glorieux chevaliers, mais de peur qu'ils ne fussent honorés des chrétiens, il fit jeter leurs cendres et leurs os dans la rivière. Toutefois, Dieu qui n'est pas moins Seigneur des eaux que de la terre, les conserva dans l'eau : de sorte qu'ils ne se diminuèrent, ni ne

se perdirent aucunement; au contraire, ils brilloient comme les étoiles du ciel : et les saints apparurent à l'évêque nommé Pierre, l'avertissant où étoient leurs reliques. L'évêque vint avec tout son clergé pour les tirer solennellement de l'eau, et les mit en un lieu plus décent à la gloire de Jésus-Christ, qui triomphe ainsi en ses saints, à la confusion du diable et de ses ministres. Depuis, leurs reliques furent transferées à Constantinople, et demeurèrent cachées en un jardin, jusqu'à ce qu'ils apparurent eux-mêmes à l'impératrice Pulchérie, pour lui dire où ils étoient : on les déposa dans l'église dédiée à saint Cyrce, célèbre martyr.

Métaphraste a écrit le martyre des quarante martyrs, et avant lui saint Grégoire de Nysse composa deux homélies à leur louange. Saint Basile le Grand, son frère, en fit aussi une admirable, où il raconte cette histoire.

La mort de ces bienheureux saints fut le neuvième du mois de mars, l'an 316; l'Église en fait la fête le même jour.

LA VIE DE SAINT ATTALE,

ABBÉ DE LUXEUIL EN BOURGOGNE.

AN 626.

Saint Honoré. pape. — Héraclius, empereur.
Clotaire II, roi.

Saint Attale étoit Bourguignon, noble de race, mais beaucoup plus illustre en sainteté. Ses parents, après avoir eu le soin de le faire bien instruire, tant aux bonnes mœurs qu'en toutes sortes d'honnêtes exercices, le mirent pour acquérir encore une plus

grande perfection, sous la discipline et la conduite d'un saint évêque nommé Arigius. Mais ce jeune homme aspirant à une éminente vertu, et reconnoissant qu'il n'y pourroit parvenir, demeurant toujours avec cet évêque, se résolut d'embrasser la vie monastique, et de se retirer avec deux siens serviteurs au monastère de Lérins.

Il fut là assez longtemps; puis voyant les religieux de ce monastère vivre avec plus de liberté qu'ils ne devoient, ce qui ne pouvoit être sans une corruption de mœurs, il quitta ce lieu-là, et s'en alla trouver saint Colomban, abbé de Luxeuil, qui le reçut au nombre de ses religieux. Ce saint personnage remarquant en saint Attale une inclination entièrement portée à la vertu, se montra aussi fort soigneux de son avancement spirituel. De fait, Attale fit un si grand progrès en la discipline régulière, qu'après la mort de saint Colomban, il fut jugé capable du gouvernement de tout le monastère, et fut élu d'un commun consentement de tous les religieux, pour successeur de saint Colomban.

Mais comme il tâchoit de conduire ses religieux à un état de perfection, et de les réduire à l'étroite observance de la règle, le diable, envieux de ce saint procédé, lui donna plusieurs attaques par le moyen de quelques mauvais religieux, qui s'élevèrent contre lui, disant qu'ils ne pouvoient supporter cette austérité de vie: et bien qu'il fît tout son possible pour les mettre dans le devoir avec la douceur d'un amour vraiment paternel, leur remontrant que les saints Pères avoient tous cheminé par la voie de la mortification et par le mépris de cette vie présente, toutefois il ne put jamais rien gagner sur eux : de sorte que secouant entièrement le joug de l'obéissance, ils sortirent du monastère, chargeant ce bon abbé d'une infinité de mensonges et de détractions ; ce que Dieu ne laissa pas longtemps impuni.

Ces religieux, étant sortis du monastère, se retirèrent en des ermitages proches de la mer, pour y vivre en pleine liberté. Mais voici que l'auteur du mal, et celui qui médisoit le plus du saint homme, fut saisi d'une fièvre si violente qu'il reconnut bien que c'étoit un coup de la main vengeresse de Dieu, qui lui étoit arrivé

pour punition de son péché. Là-dessus il fit protestation de vouloir parler à son abbé, afin de lui demander pardon; mais le moyen lui en fut ôté par une soudaine mort. Quelques-uns de ses compagnons, touchés d'un saint repentir, s'allèrent jeter aux pieds de saint Attale et lui demandèrent pardon de leur témérité; ce qu'il leur accorda facilement, les recevant comme des ouailles sauvées des pattes du loup infernal, et les rétablit chacun en sa place. Quant aux autres, qui retenus par une honte, ou emportés par une téméraire obstination, méprisèrent de faire pénitence de leur faute, ils firent tous une fin tout à fait misérable.

Saint Attale fit plusieurs miracles, en confirmation de la sincérité de ses actions. Entre autres le moulin du monastère étant en grand danger d'être emporté par un débordement des eaux du fleuve Bobius, ce qui eût causé un dommage très-notable au monastère, il y envoya son diacre nommé Sinoalde, à qui il donna son bâton, et le chargea qu'en faisant le signe de la croix, il commandât à ce fleuve de prendre un autre cours. Sinoalde s'y en alla, et trouva de l'obéissance en ces eaux, comme si elles avoient été des créatures raisonnables : ce qu'ayant rapporté au saint abbé, il lui défendit d'en parler pendant qu'il vivroit.

Une autre fois, avec de sa salive il oignit, remit et rejoignit en sa place le pouce de la main gauche d'un de ses moines, qui se l'étoit coupé avec un ferrement en labourant la terre et l'avoit même enfoui dans terre. Il rendit aussi la santé à un jeune enfant dont les médecins désespéroient entièrement.

Outre ces merveilles que Dieu opéroit par son moyen, tout le monde admiroit encore sa résistance aux esprits superbes et hautains, son affabilité envers les simples, sa sagesse à récompenser chacun selon son mérite, son humilité à enseigner les ignorants, sa prudence parmi les différends, son courage contre les hérétiques, sa constance en l'adversité, sa sobriété en la prospérité, sa tempérance en toute chose, sa discrétion en toutes sortes d'affaires, et son amour excessif envers ceux qui vivoient sous son obéissance.

Quarante jours avant sa mort, il en fut averti par une révéla-

tion divine : ce qui lui donna sujet de s'y disposer ainsi qu'un chrétien doit faire. Là-dessus une fièvre le saisissant, et lui faisant voir qu'il étoit temps de partir, il s'en alla quérir une image de la croix qui étoit à l'entrée de sa porte. La dévotion qu'il témoigna en baisant cette croix, et les ruisseaux de larmes qui découloient de ses yeux, donnèrent un grand ressentiment à tous les religieux qui l'assistoient, et véritablement tout autre qu'un cœur de roche ne se fût pas empêché de pleurer. Incontinent après qu'il l'eut saluée, il vit les cieux ouverts, Dieu lui montrant par cette vision le chemin qu'il devoit tenir; si bien que l'ayant remercié de cette faveur, et ayant donné sa bénédiction à tous ses religieux, il rendit son âme à son créateur le dixième jour de mars, l'an de Notre-Seigneur, 626.

Sa vie a été écrite premièrement par un religieux nommé Jonas, Écossois de nation, et disciple de saint Colomban. Il fut aussi sous la discipline de saint Attale, et lui survécut. Il écrit particulièrement que, sa mère désirant fort de le voir, il supplia plusieurs fois l'abbé Attale de lui donner congé de l'aller visiter, mais qu'il ne l'avoit pu obtenir. Toutefois que sans lui en parler il l'y envoya, mais avec commandement de s'en revenir promptement. C'étoit assez loin du monastère : dès le premier jour, ayant dessein d'y tarder quelque peu, il fut saisi d'une fièvre si violente, qu'il reconnut bien que cela lui étoit arrivé par les prières du saint, et qu'il falloit qu'il s'en retournât promptement. Sur le milieu du chemin il recouvra la santé, et lorsqu'il fut arrivé, il trouva le saint abbé qui combattoit avec la mort.

Surius a recueilli la vie du même saint de ce Jonas. Le martyrologe romain fait mention de lui le 10 de mars : comme aussi le cardinal Baronius, Trithème et Pierre des Natales.

A Apamée en Phrygie, les saints Caïus et Alexandre qui, durant la persécution de Marc-Antonin et Lucius Vérus, ainsi qu'Apol-

linaire, évêque d'Hiérapolis, l'écrit dans son livre contre les hérétiques cataphryges, reçurent la couronne d'un glorieux martyre.

En Perse, quarante-deux saints martyrs.

A Corinthe, les saints martyrs Codrat, Denis, Cyprien, Anect, Paul et Crescent, que le président Jason fit mourir par le glaive, durant la persécution de Dèce et de Valérien. — Saint Codrat passa sa jeunesse en l'étude de la médecine. Ses vertus le rendirent si admirable, que l'on ne parloit que de sa sainteté. C'étoit durant la persécution des empereurs Dèce et Valérien, cruels ennemis des chrétiens. Il fut le premier pris, et pour n'avoir pas voulu délaisser Jésus-Christ, rudement battu et fouetté. Le préfet Jason, ayant perdu l'espérance d'ébranler en rien sa constance, s'adressa ensuite à saint Cyprien qui venoit d'être pris avec plusieurs autres, et le fit aussi fouetter. Pendant ce temps, saint Codrat le consoloit et l'excitoit à être constant en la foi, jusqu'à ce que lui-même rendît son âme à Dieu. Leurs autres compagnons, saint Denis, Anect, Paul et Crescent éprouvèrent un tel traitement les uns après les autres, et, leur courage s'étant montré inébranlable, ils eurent tous la tête tranchée. Mais voici ce qui est remarquable : en la place où le sang tomba, parurent miraculeusement à la vue de tout le monde plusieurs fontaines; depuis on y a bâti une fort belle église où reposent leurs reliques.

En Afrique, saint Victor, martyr, pour la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple.

A Jérusalem, saint Macaire, évêque et confesseur, qui porta Constantin et Hélène à purifier les saints lieux et à y bâtir des églises.

A Paris, saint Droctovée, abbé, disciple du bienheureux évêque Germain.

ONZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Euloge, prêtre de Cordoue, martyr.

Les saints martyrs Héracle et Zozime; saint Candide et ses compagnons, martyrs; saint Throphime et saint Thale, martyrs; plusieurs saints martyrs d'Antioche; saint Gorgon et saint Firme; saint Euthyme; saint Sophrone; saint Benoît, évêque de Milan; saint Firmin d'Amiens; saint Constantin; saint Pierre de Babuco; saint Vindicien.

LA VIE DE SAINT EULOGE,

PRÊTRE DE CORDOUE, MARTYR.

AN 859.

Nicolas Ier, pape. — Michel, empereur.
Charles le Chauve, roi.

Du temps que par un juste jugement de Dieu, l'Espagne fut punie et opprimée par les Maures, Euloge naquit en la ville de Cordoue, qui étoit la capitale de ces mahométans. Ses parents étoient nobles et riches : sa mère se nommoit Isabelle, et son aïeul Euloge. Dès son enfance, il étoit porté à la dévotion et à la piété, prenant plaisir à être en l'église de saint Zoïle martyr, de converser parmi les clercs, et d'apprendre d'eux les saintes mœurs et les bonnes lettres.

A mesure qu'il croissoit, il s'adonnoit soigneusement à l'étude de la théologie, et recherchoit les maîtres qui la lui pouvoient enseigner, entre autres il affectionna fort un saint abbé nommé Espèrendieu, homme de fort bonne vie et savant dans les lettres divines. Euloge, aidé de cet abbé, avec son bel esprit et sa dili-

gence, se rendit fameux et illustre dans les sciences : il fut fait diacre, puis prêtre, et obtint le degré et le titre de maître.

Il ne s'enorgueillissoit point pour cela ; tant s'en faut, sa science étoit toujours accompagnée de vertu, et plus elle étoit grande, plus il s'humilioit. Il matoit son corps de jeûnes et de pénitences, il s'adonnoit fort à l'oraison, et étoit charitable au prochain : il visitoit les couvents des religieux, s'informoit de leurs règles et de leurs constitutions, tâchant d'assembler la vie monastique avec la doctrine et la prédication de la foi.

Il s'éleva à Cordoue une rigoureuse persécution contre les clercs : d'autant que l'évêque du lieu nommé Rochefroide, craignant le roi maure, ou le voulant flatter, ou pour quelques autres respects indignes de sa personne et de sa qualité, en fit prendre plusieurs : entre autres saint Euloge, qui étoit comme le maître de tous les autres. Il écrivit en la prison un livre intitulé l'Instruction des Martyrs, exhortant les fidèles à mourir pour l'amour de Jésus-Christ et à souffrir le martyre, aussi bien que Flore et Marie, deux saintes vierges, qui en furent couronnées le quatorzième jour de novembre. Cinq jours après leur glorieux trépas, saint Euloge et ses compagnons furent délivrés de la prison, et la persécution s'apaisa pour lors. Mais Euloge voyant que l'évêque favorisoit trop le tyran, et continuoit ses mauvaises pratiques, s'abstint plusieurs jours de dire la messe, de peur de communiquer avec lui, estimant qu'il lui étoit plus expédient de se priver de sa dévotion, et du fruit qu'il pouvoit tirer du très-saint sacrifice de la messe, que d'autoriser et d'approuver par là les comportements de l'évêque. Celui-ci voyant que saint Euloge avoit beaucoup de crédit, et étoit une personne insigne, sur laquelle tous les chrétiens jetoient les yeux, il lui commanda de célébrer sous peine d'excommunication.

Pour s'en exempter (croyant qu'il ne lui fût pas licite ou à propos de le faire) il sortit de Cordoue pour passer en France. Il s'arrêta à Pampelune, où il fut bien reçu par Guillefinde, évêque de Biscaye, et demeura en un monastère de saint Zacharie, situé au pied des Pyrénées ; il jouit là de la conversation de plusieurs

religieux et serviteurs de Dieu qui y étoient, avec lesquels il se lia d'une étroite amitié : car, plus ils goûtoient Euloge, plus ils admiroient ses rares vertus et les dons excellents dont Dieu avoit enrichi son âme.

A ce voyage-là, saint Euloge passa par Saragosse, Séquence, Alcala de Henarès et Tolède, où l'archevêque de leur église, Wistremir, étant décédé, les évêques de la province s'étoient assemblés par la permission des Maures, suivant la coutume, pour élire un autre archevêque. Ils nommèrent tous Euloge, à cause de ses rares qualités de sainteté, de doctrine et de prudence ; mais Notre-Seigneur ne permit pas que cette élection eût lieu, ni qu'il s'assît en ce siége, parce qu'il lui en avoit préparé un de martyr plus glorieux au ciel.

Le saint prêtre étant de retour à Cordoue, y trouva les chrétiens en confusion, parce que le roi Mohamed les persécutoit furieusement, tâchant d'extirper de son royaume la religion et le nom de Jésus-Christ. Plusieurs s'absentèrent, les autres renièrent leur foi : il s'en trouva parmi ceux-là, qui, favorisés de l'esprit de Notre-Seigneur, s'offroient à la mort, afin de jouir de la vie éternelle, en répandant hardiment leur sang ponr la foi de ce Seigneur, qui avoit versé le sien en l'arbre de la Croix pour eux. Il ne se peut dire combien saint Euloge fortifia les foibles, encouragea les forts, releva ceux qui étoient tombés, et retint ceux qui alloient tomber, exhortant les chrétiens à se montrer vaillants en ce combat pour l'amour de Jésus-Christ, et depuis rédigeant par écrit les victoires de ceux qui avoient bien fait leur devoir et glorieusement triomphé de l'ennemi.

Encore que ces actions ne fussent que trop suffisantes pour le faire haïr des Maures, et les porter à entreprendre sur sa vie, et que Notre-Seigneur le jugeât digne du martyre qu'il avoit procuré aux autres par ses remontrances ; néanmoins il y eut une cause particulière de son martyre, qui fut telle.

Une demoiselle de bon lieu, nommé Léocrice, bien que ses parents fussent païens, devint chrétienne, et fut baptisée à la persuasion d'une dame chrétienne, qui s'appeloit Licieuse. Les

parents de cette fille, par belles paroles et par menaces, tâchèrent de la détourner en sa bonne intention ; mais la sainte fille faisant plus d'état de son Père qui étoit aux cieux, que de celui de la terre, ne s'étonna point : toutefois se défiant de ses forces, elle se retira de la maison de son père, par le moyen d'une sœur de saint Euloge, nommée Anulone, vierge qui étoit consacrée à Dieu ; saint Euloge lui-même, de peur que cette brebis de Jésus-Christ ne fût dévorée du loup infernal, la recueillit comme un bon pasteur et la tint en un lieu caché, la changeant souvent de place en autre. Elle, revêtue d'un cilice, veillant et jeûnant, se prosternoit dans l'église de Saint-Zoïle, assistée de saint Euloge, suppliant Notre-Seigneur qu'il la délivrât de ce péril éminent.

Dieu permit que Léocrice fût découverte par ses parents avec saint Euloge, qui l'étoit allé visiter pour la consoler en cette affliction. C'étoient des gens riches et puissants, qui trouvèrent le moyen de prendre leur fille avec saint Euloge, qu'ils présentèrent au juge, accusant leur fille d'avoir abandonné la maison paternelle, et Euloge de l'avoir soustraite et recélée. Le juge l'interrogea là-dessus, et à quelle fin il l'avoit fait. A quoi il répondit constamment, que comme prêtre de Dieu il étoit obligé de favoriser et d'instruire tous ceux qui lui demandoient le chemin pour sauver leurs âmes, ainsi qu'il en avoit usé envers Léocrice. Le juge ayant fait apporter des verges pour le fouetter, saint Euloge lui remontra qu'il se lasseroit en vain, parce que les verges ne lui pourroient tirer la vie du corps, et encore moins Jésus-Christ de son âme : mais s'il le condamnoit à la mort, qu'il demeureroit satisfait de lui avoir fait perdre la vie temporelle, non pas l'éternelle, qui est Jésus-Christ ; prenant occasion de maudire Mahomet le faux prophète des Maures, et de prêcher qu'il n'y avoit que Jésus-Christ seul vrai Dieu.

Il fut mené au palais et présenté au conseil du roi. L'un des conseillers, qui étoit ami de saint Euloge, ayant compassion de lui, tâchoit de lui persuader de louer Mahomet, pour apaiser ceux du conseil, encore qu'il ne renonçât point pour cela à sa loi, et qu'il demeurât chrétien comme auparavant : toutefois le saint

rejeta la voix de ce faux ami, qui prétendoit le pervertir, dès lors avec une plus grande assurance exalta la divinité de Jésus-Christ, blâmant les méchancetés et les abominations de Mahomet : en sorte que les juges le condamnèrent à avoir la tête tranchée.

Comme on le menoit au martyre, un des favoris du roi, qui l'avoit entendu médire de Mahomet, se jeta indiscrètement sur saint Euloge et lui donna un grand soufflet. Le saint sans s'émouvoir, lui présenta l'autre joue, disant qu'il le pouvoit frapper encore de ce côté-là, comme fit cet enragé, pour preuve de sa perfidie et de sa méchanceté, en quoi le saint rendit témoignage qu'il étoit vrai disciple de Jésus-Christ.

Il fut mené au lieu du supplice avec de grands cris, où ayant fait son oraison à genoux, les mains levées au ciel, il s'arma du signe de la croix et tendit le cou au bourreau qui lui coupa la tête le 11 de mars, un samedi à trois heures, l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ 859.

On vit une colombe blanche sur son corps que les Maures s'efforcèrent de chasser longtemps, mais elle y demeura jusqu'à ce que se voyant trop pressée d'eux, elle s'envola au haut d'une tour, d'où elle regardoit attentivement le corps du saint qui fut inhumé par les chrétiens dans l'église de Saint-Zoïle, trois jours après son martyre.

Saint Euloge composa plusieurs livres pleins de doctrine et de ferveur, entre autres un Mémorial des saints et un Apologétique des martyrs; un autre intitulé l'Instruction des martyrs; où il décrit les vies et les martyres de quelques saints de son temps, néanmoins fort succinctement.

Quatre jours après le martyre de saint Euloge, la vierge Léocrice fut merveilleusement combattue, pour lui faire renoncer le christianisme; mais celui qui l'avoit choisie pour sa servante et son épouse la fortifia contre tous les assauts de ses ennemis. Voyant donc qu'on ne lui pouvoit faire renoncer Jésus-Christ, ils lui tranchèrent la tête et jetèrent son corps dans la rivière, d'où les chrétiens le retirèrent et l'enterrèrent dans l'église de Saint-Genêt.

Depuis, à savoir l'an 860, selon la supputation du cardinal Baronius, les corps des saints Euloge et Léocrice furent transportés à Oviedo, où Notre-Seigneur fit des miracles par leur intercession : cela fut cause qu'on les transporta pour la seconde fois l'an 1300, le neuvième de janvier, Ferdinand Alvarez étant évêque d'Oviedo, et ils furent mis dans une grande châsse d'argent en la sacristie, qu'ils appellent la chambre sainte, ainsi que dit Ambroise de Moralès en la Vie de saint Euloge : dont il fit imprimer les œuvres qu'il enrichit de ses belles annotations.

Le Martyrologe d'Usuard met la mort de saint Euloge le vingtième de septembre, celui de Rome le onzième de mars, qui est le jour de son martyre.

A Carthage, les saints martyrs Héracle et Zozime.

A Alexandrie, les saints Candide, Pipérion et vingt autres martyrs.

A Laodicée en Syrie, les saints Trophime et Thale, martyrs, qui, après des tourments cruels et multipliés, obtinrent la couronne immortelle durant la persécution de Dioclétien.

A Antioche, la mémoire de plusieurs saints martyrs, dont les uns furent mis sur des grils ardents par ordre de l'empereur Maximien, non pour les faire mourir, mais seulement pour prolonger leur supplice; les autres furent livrés à de cruels tourments, et tous parvinrent à la palme du martyre.

Au même lieu, les saints Gorgon et Firme.

A Sardes, saint Euthyme, évêque, qui, ayant été exilé pour la défense des saintes images, par Michel, empereur iconoclaste, termina enfin son martyre sous l'empire de Théophile.

A Jérusalem, saint Sophrone, évêque.

A Milan, saint Benoît, évêque.

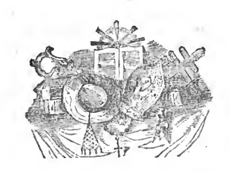
Sur les confins du diocèse d'Amiens, saint Firmin, abbé.

A Carthage, saint Constantin, confesseur.

A Babuco, dans la campagne de Rome, saint Pierre, confesseur, illustre par l'éclat de ses miracles.

Ce même jour mourut saint Vindicien, évêque d'Arras et de Cambrai. Il étoit né dans l'Artois et avoit étudié pendant plusieurs années sous la conduite de saint Éloi, évêque de Noyon. Il revint ensuite à Arras et succéda à saint Aubert par le choix unanime du clergé et du peuple des villes d'Arras et de Cambrai, dont les évêchés étoient réunis. Il fut sacré le 14 juillet de l'an 676, et se montra le digne successeur de saint Aubert, non-seulement en dignité, mais aussi en vertu et en sainteté. Il enrichit l'église cathédrale d'Arras, de plusieurs terres et revenus, avec l'assistance du roi Théodoric. Il obtint encore de ce roi, pour la même église et pour l'abbaye de Saint-Vaast, exemption de la puissance et de la juridiction séculière. Il fit aussi construire un monastère à Hunecourt, à six ou sept lieues de Cambrai. Il eut révélation du lieu où étoit le corps de sainte Maxellende, qui fut tuée par un nommé Harduin, qu'elle ne vouloit pas épouser, afin de garder sa virginité, et le fit transporter. Enfin, après avoir rempli tous les offices d'un bon pasteur, il rendit son âme à Dieu, à Bruxelles, le 11 mars de l'an 712. Son corps fut inhumé au Mont-Saint-Éloi, ainsi qu'il l'avoit désiré. Depuis, l'église ayant été ruinée par les Normands, ce lieu demeura comme désert et couvert d'épines. Or, comme un jeune homme par curiosité vouloit voir la tombe du saint, il la frappa d'un bâton à travers les épines, mais il perdit aussitôt la vue, et ne la recouvra qu'après avoir demandé

pardon au saint. Fulbert, évêque d'Arras, ayant été averti de ce miracle, il leva ces saintes reliques avec de grands honneurs l'an 885. Plusieurs aveugles recouvrèrent la vue en visitant son sépulcre. Plus tard, l'église du Mont-Saint-Éloi ayant été pillée par des soldats, ils devinrent tous possédés du diable, et un homme, qui avoit recélé une petite cloche, resta perclus de tous ses membres.



DOUZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Grégoire, pape et docteur de l'Église.

Saint Maximilien; saint Pierre de Nicomédie; saint Egdune; saint Théophane; saint Bernard de Capoue; saint Paul de Léon.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 604.

Phocas, empereur. — Clotaire II, roi.

Entre tous les saints docteurs et pontifes, qui par leur vertu acquirent le surnom de Grand, il n'y en a point eu à meilleur titre que saint Grégoire, homme vraiment grand à cause de sa noblesse, de ses richesses, de sa sainteté, de sa dignité et de ses miracles, comme rapportent Jean Diacre, auteur ancien, Métaphraste et autres graves auteurs. Saint Grégoire fut religieux, diacre, cardinal et depuis pape, et en tous ces trois états il a paru comme un modèle de toutes sortes de vertus.

Saint Grégoire étoit natif de Rome; son père s'appeloit Gordien, du rang des sénateurs, homme fort riche; sa mère avoit nom Sylvie, femme aussi sainte qu'elle étoit d'illustre maison. Il étoit petit-fils de Félix III, pape très-saint, et neveu de la bienheureuse vierge Tarfilla, qui mérita d'ouïr à l'heure de sa mort la musique céleste et de voir Jésus-Christ qui venoit pour recevoir sa sainte âme. Il fut nommé Grégoire au baptême, qui signifie en grec vigilant, Dieu nous voulant donner à connoître dès sa naissance le

soin et la vigilance qu'il auroit de son salut et de celui de son prochain : ce qui parut encore davantage en sa bonne inclination, en son grand esprit et en sa diligence ; car il apprit parfaitement les lettres divines et humaines durant sa jeunesse.

Du vivant de son père il s'occupa aux affaires de la République, et fut préteur de la ville de Rome ; mais lorsqu'il se vit maître de soi et de son bien, il bâtit en Sicile six monastères et un à Rome, en sa maison, avec une église du titre de Saint-André. A tous ces monastères il assigna des revenus et des héritages suffisants pour l'entretien des religieux ; quant au surplus de son patrimoine, qui étoit très-ample, il le vendit et en distribua l'argent aux pauvres. Il ne se contenta pas d'avoir donné tout son bien à Dieu, mais il s'offrit lui-même en holocauste, prit l'habit de religion pour vivre en la sainte pauvreté avec un mépris de tout ce qui n'étoit point de Dieu ; ce qu'il avoit désiré longtemps auparavant, ainsi qu'il a lui-même écrit à saint Léandre en sa préface de ses Morales. Mais il en avoit été détourné par diverses occasions et embarras. Il fut religieux dans le monastère qu'il avoit lui-même bâti à Rome, dont Valence, homme vénérable, étoit abbé, après l'avoir été auparavant d'un autre monastère en la province de Valérie, où saint Equice avoit fondé plusieurs monastères, dont saint Grégoire fait mention.

En ce couvent, la vie de ce saint fut très-parfaite, et telle que tous les religieux se régloient sur ses exemples : de sorte qu'avec le temps ils l'élurent abbé, nonobstant sa résistance, parce qu'il désiroit plutôt obéir que commander. Son obéissance étoit extraordinaire, son oraison et ses jeûnes continuels ; il demeuroit tout le temps qu'il pouvoit avoir, absorbé en la contemplation de Dieu : de sorte que son estomac se débilitant, devint sujet à de si grandes défaillances, qu'il lui falloit de temps en temps donner quelque chose à manger pour le faire revenir, et empêcher que les forces ne lui manquassent tout à fait. Cela passa si avant, qu'un samedi-saint ne pouvant jeûner à cause de sa débilité, il se trouva fort triste et affligé ; il appela un saint religieux, qui avoit nom Eleuthère, et qu'on disoit avoir ressuscité un mort ;

il entra avec lui en son oratoire, où après plusieurs larmes et sanglots, il supplia Notre Seigneur de lui donner la force de jeûner ce jour-là, et Notre Seigneur la lui donna si entière, qu'il jeûna ce jour-là et eût encore bien pu jeûner celui d'après.

Il avoit coutume dans le monastère de manger des legumes, que Sylvie sa mère lui envoyoit dans de la vaisselle d'argent. Il advint une fois que, pendant que saint Grégoire écrivoit, un ange s'adressa à lui en forme de marchand, qui avoit perdu sa marchandise et fait naufrage, ce qui le réduisoit en très-grande nécessité. Il lui demanda l'aumône, et le saint commanda aussitôt de lui donner six écus. Le marchand lui vint remontrer sa misère, qu'il avoit beaucoup perdu, et que c'étoit bien peu pour l'aider, le suppliant de lui faire donner davantage, et le saint lui fit encore donner six écus. Deux jours après il retourna pour la troisième fois et lui demanda l'aumône, pleurant et extrêmement affligé de son extrême besoin; saint Grégoire lui fit donner par le procureur encore six écus : mais ne les ayant pas à la maison, ni chose qu'il lui pût donner, excepté cette vaisselle d'argent où sa mère lui envoyoit des légumes, il commanda qu'on la lui donnât. Depuis, saint Grégoire fit tant de miracles, qu'on vit clairement que ce pauvreétoit un ange de Dieu, et que l'aumône qu'il lui avoit faite sans se tenir importuné, lui avoit été fort agréable.

Il envoya une fois acheter les nécessités du couvent par un religieux, accompagné d'un autre plus ancien. Le jeune retint pour soi une partie de l'argent qu'il portoit, sans que son compagnon s'en aperçût. Retournant au couvent, comme il approchoit de la porte, le diable le posséda et le renversa par terre : les religieux y accoururent et le délivrèrent par leurs prières. L'abbé lui demanda s'il n'avoit point dérobé quelque chose? Il répondit que non et aussitôt le diable rentra en lui et le tourmenta. Ils le chassèrent huit fois, et autant de fois il retournoit le tourmenter, quand il dénioit la vérité, jusqu'à ce que se confessant aux pieds de saint Grégoire, il accomplit la pénitence et demeura entièrement délivré de l'esprit malin.

Un religieux, résolu de quitter l'habit et le monastère, devint aussitôt aveugle, et commença à trembler, à crier et à devenir insensé, en sorte qu'il ne savoit ce qu'il faisoit. Saint Grégoire le fit conduire devant l'autel de saint André, où les religieux se mirent en oraison. Étant revenu à soi, il confessa qu'il lui étoit apparu un vieillard qui le reprenoit, en disant : *Comment, tu t'en veux donc fuir du monastère?* et qu'il l'avoit exposé à un grand chien noir pour le dévorer; mais qu'à la prière des religieux, le vieillard l'en avoit délivré.

Un autre religieux fit quelque dessein d'abandonner secrètement la religion : comme il voulut entrer dans l'oratoire, il fut tourmenté du diable, qui le quittoit aussitôt qu'il en sortoit, et toutes les fois qu'il s'efforçoit d'y rentrer, il le possédoit et tourmentoit. Cela lui étant arrivé plusieurs fois, saint Grégoire lui en demanda la cause, qu'il confessa librement. Le saint avec ses religieux fit, trois jours durant, oraison pour lui, au bout desquels il fut délivré de cette tentation et de l'esprit malin.

Une autre fois deux religieux s'enfuirent du monastère, et craignant d'être poursuivis et découverts, ils entrèrent dans une caverne secrète, qui n'étoit pas loin du chemin; où pour être plus assurés, ils fermèrent l'entrée avec des pierres. Saint Grégoire envoya après eux : ceux qui les alloient chercher, tournant de part et d'autre, vinrent près de la caverne où ces moines fugitifs s'étoient cachés; ils firent tout leur possible pour passer outre, mais leurs montures s'arrêtoient là tout court, ce qui les fit penser qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; de sorte qu'ils mirent pied à terre, et ouvrirent l'entrée de la caverne, où ils trouvèrent ces deux moines couchés par terre, qu'ils ramenèrent au couvent. Là, en partie à cause de ce miracle, et en partie par l'exhortation de saint Grégoire, ils reconnurent leur faute et cette fuite leur servit pour être persévérants en la religion.

Saint Grégoire fut averti qu'un moine qui étoit à l'article de la mort, avoit fait un trésor de trois cents écus. Ce crime lui sembla si énorme, qu'il commanda au prieur du monastère, nommé Pré-

cieux, d'empêcher que les autres religieux le visitassent et le consolassent, afin que se voyant délaissé de tous, il reconnût au moins sa faute à l'article de la mort, qu'il en fît pénitence, et qu'il se sauvât : que si ce moine mouroit sans se repentir, le saint défendit que son corps fût enterré avec les autres; mais dans un fumier, et qu'on l'y jetât, avec ses trois cents écus, les religieux disant tous : *Que ton argent maudit t'accompagne, et soit avec toi en chemin de perdition!*

Cette rigueur ne fut pas inutile, car ce moine se voyant à l'agonie de la mort, abandonné de tous, eut un remords de son péché, le pleura et mourut avec une belle repentance. Les autres, de peur de tomber en la même peine, apportoient aux pieds de l'abbé tout ce qu'ils avoient, même jusqu'à des choses que la règle ne leur défendoit pas de retenir. Au bout de trente jours, le saint Père ayant compassion de l'âme de ce pauvre Frère, commanda à Précieux qu'il dît sans faillir trente jours la messe pour ce moine, qui, après ces trente jours, apparut à un des religieux, et lui révéla qu'il étoit demeuré en purgatoire jusqu'à ce jour; mais que par la miséricorde de Dieu il alloit entrer en la gloire, ce que l'on estima être arrivé à cause des trente messes que saint Grégoire avoit fait dire pour lui : et de là vint la coutume de dire les trentaines de messes pour les trépassés, que l'on appelle les messes de saint Grégoire.

En ce même monastère il y avoit un enfant appelé Théodore, qui y vivoit plus par nécessité que de bonne volonté, parce qu'il y avoit un frère religieux. Il étoit turbulent et se moquoit de ceux qui lui parloient de se faire religieux. Il fut frappé de peste, et saint Grégoire avec ses religieux prièrent pour lui : mais étant aux abois, ayant les membres tout roides et froids, et ne lui restant qu'un peu de vie dans l'estomac, il s'écria d'une voix épouvantable, disant à toute l'assistance : « Allez-vous-en d'ici, car je suis livré au dragon pour être dévoré, et il ne me peut dévorer en votre présence : il me tient par la tête, mais par respect pour vous il n'achève pas de m'engloutir. »

Saint Grégoire lui disoit qu'il fît le signe de la croix, et il répon-

dit : *Je voudrois bien le faire ; mais les écailles de ce dragon m'empêchent.* Saint Grégoire et tous les religieux continuèrent leur oraison, avec plus de ferveur et d'instance, pleurant à chaudes larmes cette pauvre âme qu'ils voyoient périr. Au bout de quelque temps le malade commença à leur dire d'une voix plus douce : « Vos prières ont empêché le dragon de me dévorer, il s'en est fui : priez Dieu pour moi qu'il me pardonne mes péchés, j'ai bonne envie maintenant de me faire religieux. » Ainsi cet enfant perdu fut gagné par les prières de saint Grégoire, recouvra sa santé, obtint la grâce de Dieu et la rémission de ses péchés.

Saint Grégoire passant un jour par un marché, vit que l'on vendoit de jeunes enfants, beaux et vermeils, et d'une riche taille. Il s'enquit d'où ils étoient, on lui dit que c'étoit des Anglois : il voulut savoir si ceux de ce pays-là étoient chrétiens ou païens ; on lui répondit qu'ils étoient païens. Le saint en eut compassion et pleura, disant : *Quoi! Satan possède les âmes de ces anges corporels?* Il s'en alla de ce pas trouver le pape Benoit Ier, et le supplia d'envoyer des prédicateurs en Angleterre, pour éclairer cette nation aveugle, et la convertir à la foi de Jésus-Christ, et lui-même s'offrit d'y aller s'il plaisoit à Sa Sainteté lui donner sa bénédiction. Le pape le trouva bon, et saint Grégoire, avec quelques autres serviteurs de Dieu, se mit aussitôt en chemin pour cette mission. Néanmoins, quand on sut qu'il étoit parti, le peuple de Rome s'en mutina tellement, que le pape allant à l'église de Saint-Pierre se trouva environné d'une multitude qui crioit après lui : *Saint-Père, vous avez grandement offensé saint Pierre, vous avez perdu Rome, permettant que Grégoire en soit sorti.* Le pape se trouva si importuné, qu'il fut contraint d'envoyer après lui, pour lui commander qu'il retournât en son monastère.

Le saint étoit là fort content et en repos ; mais il fut forcé de sortir en public, et d'abandonner sa retraite, parce que le pape Pélage II, qui avoit déjà succédé à Benoît, le fit diacre et cardinal, et l'envoya à Constantinople pour servir de légat et de nonce près de l'empereur Tibère, et traiter avec lui d'affaires de grande importance, au maniement desquelles la grande sainteté, la doctrine

et la prudence de saint Grégoire servirent beancoup. Mais se voyant pressé d'abandonner son monastère pour aller en cette expédition, il mena avec lui de ses religieux qui le suivirent, afin de mieux conserver en leur compagnie et en leur sainte conversation les entretiens et les exercices qu'il avoit accoutumé de faire en son couvent. Il fut fort bien reçu de l'empereur à Constantinople, qui fit dépêcher les affaires pour lesquelles il étoit venu. Là il fit amitié avec saint Léandre, archevêque de Séville, qui étoit envoyé à Constantinople de la part du prince d'Espagne, Herménigilde, et des autres catholiques, pour implorer le secours de l'empereur Tibère contre Léonigilde, son père, et les hérétiques ariens, dont ils étoient opprimés. Ce fut à la prière du bienheureux saint Léandre, que saint Grégoire commença à écrire à Constantinople les trente-cinq livres doctes et admirables des Morales sur Job, qu'il acheva depuis à Rome.

Il eut aussi une grande dispute avec Eutychius, patriarche de Constantinople, qu'il convainquit en présence de l'empereur : il le fit dédire, et brûler un livre qu'il avoit composé de la résurrection de la chair. Car encore qu'Eutychius fut d'ailleurs homme saint et de bonne vie, qui avoit été banni pour la foi, avoit fait plusieurs miracles et étoit doué de plusieurs belles vertus, néanmoins Notre Seigneur permit qu'il tombât en cette erreur pour l'humilier et nous servir d'exemple. Il crut et enseigna que nos corps au jour de la résurrection, ne seroient pas palpables, ni de chair, mais plus subtils que l'air. Saint Grégoire lui prouva par des raisons très-évidentes qu'ils seroient de vraie chair en leur nature ; quoique étant revêtus de gloire et d'immortalité, ils seroient doués de subtilité, ainsi que Jésus-Christ après sa résurrection entra parmi ses disciples, les portes demeurant fermées, leur montrant ses pieds et ses mains et leur dit : *Voyez et touchez ; l'esprit n'a point de chair ni d'os.* Eutychius demeura tellement persuadé de la vérité, qu'étant bientôt après tombé malade à mourir, il prenoit la peau de son bras et disoit : *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette chair.*

Saint Grégoire eut une grande maladie à Constantinople, dont

il guérit. Pendant qu'il y séjourna, l'abbé de son monastère, nommé Maximien, accompagné de quelques-uns de ses religieux, vint d'Italie pour le visiter ; au retour il endura une horrible tourmente sur mer, le gouvernail du navire fut perdu, le mât brisé, les voiles emportées, et il demeura huit jours en ce grand péril, chacun n'attendant rien de plus assuré que la mort. Tous avoient déjà pris congé les uns des autres, s'étoient embrassés et avoient dit le dernier adieu, lorsqu'au neuvième jour le navire arriva au port de Cotton, qui est au royaume de Naples. Maximien et ses religieux n'en furent pas sitôt dehors, que le vaisseau alla à fond dans le port, croyant tous fermement que les oraisons de saint Grégoire les avoient préservés, et que Notre Seigneur n'avoit pas permis qu'ils périssent en cette tempête, puisque pour l'amour de lui ils étoient venus de si loin.

Après qu'il eut achevé ses affaires à Constantinople, l'empereur Tibère étant décédé, il traita avec Maurice, son successeur, des affaires d'Italie, et s'en revint à Rome avec Smaragde, exarque, capitaine de l'empereur nouveau, qui amenoit une armée pour défendre l'Italie contre les Lombards qui la ruinoient. Saint Grégoire arriva à Rome et apporta de Constantinople le bras de saint André, Apôtre, et le chef de saint Luc Évangéliste, que l'on voit encore aujourd'hui à Rome. Il fut reçu du pape Pélage et de toute la ville comme un ange : et bien que les Lombards furent repoussés par les armes impériales, et qu'il y eut quelque paix sur la terre ; néanmoins le Ciel commença à faire une rude guerre à la ville de Rome par de grandes inondations des eaux. Le Tibre se déborda si furieusement, qu'il entra bien avant en la ville, noya et ruina plusieurs édifices, l'infecta d'une grande quantité de serpents et d'un dragon, qui vinrent par la rivière et, étant morts, corrompirent l'air. Il s'ensuivit une très-cruelle peste, qui emporta la plupart du monde, les maisons demeurant vides, et l'Église catholique sans chef et sans pasteur, car le pape Pélage étoit mort de la peste.

Tous les habitants de Rome étoient fort épouvantés, et n'avoient après Dieu, d'autre consolation que de savoir qu'ils avoient saint

Grégoire parmi eux, dont la sainte vie pouvoit apporter quelque remède à tant de maux : de sorte que tout le peuple de Rome, et le clergé se résolut de le faire Pape et Pasteur universel de l'Église. Mais le saint étoit si humble, qu'il ne voulut pas accepter l'élection : néanmoins voyant toute la ville si résolue à cela, il dit qu'il l'accepteroit, si l'empereur Maurice le trouvoit bon ; parce qu'alors les empereurs, par une raison d'État, sans aucun pouvoir légitime, avoient usurpé la prééminence d'approuver et de confirmer l'élection que le clergé et le peuple romain faisoient des Souverains Pontifes. Demeurant à Constantinople, et le Pape en Italie, ils craignoient qu'un pape mécontent ne fût l'occasion de quelque révolte dans l'Italie, et les papes, à cause de la nécessité qu'ils avoient de la faveur des empereurs pour la défense de l'Eglise de Dieu, en passoient par là.

Saint Grégoire croyoit qu'en priant l'empereur Maurice, qui étoit son ami intime, de l'empêcher, il ne consentiroit jamais à son élection, pour lui faire plaisir. Il lui écrivit touchant cela, et l'en pria instamment. Mais Germain qui étoit préfet de Rome, ayant découvert l'intention de saint Grégoire prit les lettres qu'il écrivoit à l'empereur Maurice, les retint et en écrivit d'autres en son nom, et au nom du sénat, du clergé et de toute la ville, le suppliant d'avoir cette élection pour agréable, et d'y donner son consentement, d'autant que pour guérir les plaies récentes, il n'y avoit point de meilleur remède que ce saint homme. On fit courir cette dépêche vers Constantinople : mais pendant qu'on attendoit la réponse de l'empereur, la peste s'augmentoit, et faisoit un grand dégât dans la ville. Pour l'apaiser, outre les ferventes et continuelles oraisons que faisoit saint Grégoire avec ses religieux et autres serviteurs de Dieu, il parla au peuple, l'exhorta à la pénitence, et à reconnoître que ce châtiment venoit du Ciel à cause de leurs péchés ; qu'ils les devoient pleurer amèrement et amender leur vie à l'exemple des Ninivites, qui par le moyen du jeûne et de la pénitence conservèrent leur ville, contre laquelle Dieu, par la voix du prophète Jonas, avoit déjà prononcé la sentence de destruction.

Il fit sur ce sujet un admirable discours au peuple, durant lequel, et en moins d'une heure, il mourut sur la place bien quatre vingts personnes de mort subite. Le saint ne perdit pas courage pour cela, mais il les consola ; leur remettant devant les yeux, d'un côté leur péril, et de l'autre la miséricorde de Dieu. Il ordonna qu'on feroit le lendemain une procession générale, ou pour mieux dire sept processions en une, du clergé, des séculiers, des religieux, des religieuses, des femmes mariées, des veuves, des pauvres et des enfants: que chacun de ces états sortît d'une certaine église, et fît la procession à part, chantât les Litanies jusque à ce qu'ils fussent arrivés à l'église de Sainte-Marie-Majeure, où toutes les processions devoient s'arrêter. On portoit en la procession l'image peinte par saint Luc. Ce fut une chose digne d'admiration; l'air qui étoit si corrompu, partout où passoit l'image, s'écartoit et lui faisoit place : et saint Grégoire levant les yeux, vit sur le château, ou sépulcre ancien de l'empereur Adrien, un ange qui rengaînoit son épée; ce qui lui donna à connoître que le juste courroux de Notre-Seigneur s'apaisoit déjà, commandant à l'ange de retenir la main de sa vengeance, ce qu'il fit. Voilà pourquoi on a depuis toujours nommé cet édifice, le château Saint-Ange.

Ainsi Rome fut délivrée de cette insupportable affliction : mais saint Grégoire ne demeura pas sans inquiétude, et sans crainte de la réponse de l'empereur, qui se réjouit infiniment quand il sut l'élection que l'on avoit faite à Rome de saint Grégoire au pontificat, pour avoir occasion d'honorer celui qui en étoit très-digne: il témoigna par sa réponse le grand contentement qu'il en recevoit et ratifia l'élection qui en avoit été faite.

Le saint étant averti, se résolut de s'enfuir de la ville et de se cacher; il s'accommoda avec quelques marchands, changea d'habit et sortit de Rome. Étant déguisé, il fuyoit par les montagnes, par les bois et les cavernes cette souveraine dignité, avec autant de soin et de diligence, qu'elle pouvoit être briguée de plusieurs. Nonobstant cela, Notre-Seigneur qui l'avoit élu, le découvrit par une colonne éclatante qui paroissoit sur lui, et l'accompagnoit

quelque part qu'il se cachât. Ce fanal le fit voir à ceux qui coururent après lui de la part de la ville. Étant ramené à Rome, il fut consacré vicaire de Jésus-Christ en l'église Saint-Pierre, nonobstant toute la résistance qu'il y put apporter.

Néanmoins il se soumit à la volonté de Notre-Seigneur, qui avoit témoigné en tant de façons, qu'il se vouloit servir de lui en cette charge de souverain Pasteur, et acquiesça enfin à son élection. Il fut consacré le 3 de septembre, jour où la sainte Église célèbre son sacre. Ce fut en l'an de Notre-Seigneur 590, l'an cinquième de l'empire de Maurice. Néanmoins il gémissoit toujours sous le faix de ce pesant fardeau, soupiroit après sa cellule et sa tranquillité, et fit ses plaintes à ses amis de cette charge qui lui sembloit si onéreuse.

Il n'est pas aisé de croire ce que ce très-saint pape fit pendant son pontificat, pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église catholique, en la réformation des mœurs, en l'édification des fidèles, au secours des pauvres, en la consolation des affligés, au rétablissement de la discipline ecclésiastique, au lustre et en l'ornement de la religion chrétienne.

En premier lieu, sachant combien importe la santé du chef pour la communiquer aux autres membres, et que la maison du prince doit être un exemple de vertu aux autres, il ne vouloit recevoir en son palais aucun séculier pour le servir, quoiqu'ils fussent fort signalés; mais des clercs, dont la vertu, la bonté, la doctrine et la prudence étoient reconnues; quelques religieux aussi pour vivre tant qu'il pourroit en religieux, et savoir mieux représenter en l'Église l'autorité pontificale.

Aux provisions qu'il donnoit, il ne regardoit point aux richesses ni à la pauvreté de la personne; mais seulement à la bonté de la vie, et à l'excellence de la doctrine, ou aux qualités requises à l'office ou bénéfice dont il les vouloit pourvoir. Aussi durant son pontificat les arts et les sciences florissoient; Rome étoit un modèle de la vie chrétienne et religieuse : plusieurs gentilshommes quittoient l'épée pour se faire serviteurs de l'Église.

Il assembla un concile à Rome, où il retrancha beaucoup d'a-

bus, et ordonna plusieurs choses profitables pour le service de Dieu et pour l'édification des fidèles. Il eut particulièrement soin du service divin, et des cérémonies ecclésiastiques qu'on doit observer, des antiennes, des oraisons, des épitres, et des évangiles qui se disent pendant l'année à la messe.

C'est lui qui ordonna que les litanies, qui se chantoient avant lui, et la procession générale que l'on avoit accoutumé de faire, allât dorénavant à Saint-Pierre. Ce fut encore lui qui augmenta les principales stations de Rome, qui réforma le chant ecclésiastique, qui s'appelle encore aujourd'hui le grégorien. Il en eut un tel soin qu'il fit bâtir deux maisons, l'une près de Saint-Jean-de-Latran, et l'autre près de Saint-Pierre, où on apprenoit à chanter aux petits clercs et choristes qui servoient à l'église. Son humilité et sa dévotion étoient si grandes, que quand il avoit la goutte, il se faisoit porter en ces maisons, où ces petits enfants étudioient; il les enseignoit et les corrigeoit, étant couché sur un lit avec une verge à la main pour menacer ceux qui faisoient quelque faute. Jean Diacre écrit que l'on gardoit de son temps le grabat où on le portoit, et la verge dont il les châtioit.

Cette grande dévotion, et cette application continuelle que ce saint apportoit à tout ce qui concernoit le service de Dieu et l'ornement de la sainte Eglise, et spécialement le saint sacrifice de la messe, fut cause que Notre-Seigneur fit des miracles, pour montrer que tout ce en quoi il s'employoit lui étoit fort agréable. Il voulut consacrer une église de sainte Agnès pour l'usage des catholiques, dont les hérétiques ariens s'étoient servis auparavant, et afin de le faire avec plus de solennité, il porta en procession des reliques de saint Sébastien, et de la même sainte Agnès, pour les mettre dans l'autel. Quelquefois les lampes de cette église s'étant éteintes, furent rallumées d'elles-mêmes, sans que personne y touchât. Un jour il tomba une nue très-claire sur l'autel, qui répandit une si suave et si céleste odeur, qu'encore que la porte de l'église fût ouverte, personne n'y osoit entrer par respect.

L'autre miracle fut de saint Grégoire, disant un jour la messe. Une femme qui avoit offert le pain qu'il avoit consacré en la messe, s'approchant pour communier, comme il proféroit ces paroles : *Le corps de Notre-Seigneur Jésus-Chrit conserve ton âme à la vie éternelle*; il s'aperçut que cette femme sourioit; cela fut cause qu'il rapporta le saint Sacrement sur l'autel, et acheva sa messe. Puis après, il commanda à la femme de dire devant tout le peuple pourquoi elle avoit ri indiscrètement à l'instant qu'elle vouloit recevoir le corps de Notre-Seigneur. Après avoir demeuré quelque temps pensive, elle déclara enfin que c'étoit parce qu'il avoit dit que le pain qu'elle avoit pétri de ses mains, étoit le corps de Notre-Seigneur. Saint Grégoire ayant ouï cette réponse, s'agenouilla devant l'autel, et se mit en prières avec tout le peuple, suppliant Notre-Seigneur qu'il désillât les yeux de l'âme de cette pauvre femme. Incontinent l'hostie consacrée se convertit en chair et en la présence de toute l'assistance, il la montra à cette femme incrédule, qui fut réduite par ce miracle, ainsi le peuple demeura confirmé en la foi, et peu après l'hostie reprit l'espèce du pain qu'elle avoit auparavant.

Certains ambassadeurs vinrent à Rome pour supplier le pape de leur donner des reliques pour leurs églises. Le saint pontife prit un linge blanc et délié, qu'ils nommoient bandeau, et le mit dans une caisse qu'il approcha près du corps du saint, dont ils demandoient des reliques; puis après il la scella, et la donna aux ambassadeurs pour l'emporter en leur pays, sans leur dire ce qui étoit. Étant en chemin pour s'en retourner, ils eurent envie de savoir ce qu'ils portoient, et trouvèrent le linge tout seul, sans autre relique. Ils revinrent à Rome, et se plaignirent que saint Grégoire les avoit voulu tromper. Le saint prit le linge, le mit sur l'autel, faisant oraison avec le peuple qu'il plût à Notre-Seigneur de leur manifester ce qu'il y avoit, et avec quelle révérence l'on doit recevoir tout ce que le Saint-Siége apostolique donne pour relique. Il se leva après, et en présence des ambassadeurs piqua d'un couteau ce linge, tant que le sang en sortit, dont les ambassadeurs demeurèrent étonnés et confus de voir ce miracle, si bien

qu'ils reprirent ce linge sacré avec la boîte, et s'en allèrent bien contents en leur pays.

Cette coutume étoit pour lors usitée à Rome, et saint Grégoire en fait mention en une Épitre qu'il écrità l'impératrice Constance, qui lui avoit demandé la tête de saint-Paul, pour mettre dans une église magnifique qu'elle faisoit bâtir à Constantinople, sous le nom de l'apôtre saint Paul. Saint Grégoire lui répondit que les Papes n'avoient pas coutume de donner les reliques des corps saints, ni même de les toucher qu'avec beaucoup de respect ; mais au lieu de cela, qu'ils envoyoient un bandeau ou linge, par lequel Dieu faisoit de grands miracles. Et pour un rare présent il lui envoya des limures des chaînes de saint Paul, comme l'on peut voir en son Épitre qui est admirable et apprend avec quelle révérence on doit toucher les reliques des saints.

La vigilance de ce saint pasteur ne s'étendoit pas simplement au service et à l'ornement extérieurs de l'Eglise, mais aussi à prendre le soin des temples vivants de Dieu, à relever celui qui étoit tombé, et à embellir celui qui étoit souillé, à remédier aux âmes et aux corps de ses sujets. Sa charité envers les pauvres étoit admirable, dont Dieu le récompensa et lui fit de grands dons. Il les convioit à manger à sa table. Une fois par humilité voulant donner de l'eau à laver les mains à un pauvre pèlerin, pendant qu'il prit l'aiguière et le bassin, le pauvre disparut ; la nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparut en vision et lui dit : *Tu m'as autrefois reçu en mes membres, mais tu me reçus hier en personne.*

Il commanda un jour à son chapelain d'amener douze pauvres pour dîner : et le saint les étant venu voir, remarqua qu'ils étoient treize : alors il voulut savoir pourquoi le chapelain en avoit convié davantage, attendu qu'il lui avoit commandé de n'en faire entrer que douze ; le chapelain lui répondit qu'il n'en avoit pas amené davantage, parce qu'à la vérité il n'en voyoit que douze : mais saint Grégoire en comptoit treize, et jugeant que cela n'étoit pas sans mystère, il jeta les yeux sur le treizième et le considéra attentivement : alors il s'aperçut qu'il changeoit de couleur, et de

forme de visage, paroissant tantôt jeune, tantôt vieux. Après le dîner il le tira à part, et le conjura de lui dire son nom, et qui il étoit. Il lui répondit : « Pourquoi veux-tu savoir mon nom, qui est admirable ? Je suis, dit-il, ce marchand infortuné en mer, à qui tu fis donner douze écus d'aumônes, et l'écuelle d'argent de ta mère. Crois assurément, qu'à cause de cette action Dieu a voulu que tu fusses successeur de saint Pierre, et que ce qu'il avoit déterminé de toute éternité s'exécutât en toi, puisque tu es si bon imitateur de Pierre, et que tu as tant de soin des pauvres.

Saint Grégoire lui répondit : *Comment savez-vous que Dieu avoit déterminé cela ?*

— *Parce que je suis un ange*, dit-il, *et il m'avoit envoyé pour t'éprouver.*

A ces paroles, saint Grégoire se troubla et l'Ange lui dit : *Ne crains point, Grégoire, Notre-Seigneur m'a envoyé vers toi pour t'assister, te garder jusqu'à la fin, et t'accorder par mon ministère tout ce dont tu le prieras.*

Saint Grégoire se prosterna en terre sur le visage; et lui dit avec crainte et révérence : *Si Dieu m'a fait pasteur de son Eglise pour si peu de chose, je puis bien espérer davantage de sa main libérale, si je le sers de grande affection, et si je donne aux pauvres tout ce qui est à lui.*

Cela fut cause que le saint fut si libéral et si prompt à donner, qu'il n'y avoit église, monastère, hôpital, maison de dévotion, ni nécessiteux qui ne se ressentît de sa libéralité. Il avoit écrit un livre des pauvres qui étoient à Rome, aux faubourgs et aux lieux circonvoisins, à qui il donnoit l'aumône selon leur qualité et leur nécessité. Il envoyoit tous les jours à dîner aux pauvres malades et aux pauvres honteux qui étoient les plus honorables quelque bon plat pour les traiter. Ce soin qu'il avoit des pauvres étoit si extraordinaire, qu'ayant su que l'on avoit trouvé un pauvre mort en un village écarté de la ville, il en fut si fâché qu'il demeura quelques jours sans dire la messe, craignant qu'il ne fût mort de faim ou de quelque autre incommodité par sa faute, de quoi il voulut faire pénitence, s'abstenant d'approcher de l'autel : ce qui est un

rare et fort considérable exemple du grand soin que ce saint Pontife avoit d'aider les pauvres, puisque célébrant tous les jours la messe avec tant de dévotion et de douceur, il s'en abstint néanmoins, et fit pénitence d'une chose où il n'y avoit point de sa faute.

Cette extrême vigilance et piété envers les pauvres n'étoit pas bornée dans l'enclos des murs de la ville de Rome et de son territoire; elle s'étendoit par toute l'Italie, et jusque dans les provinces les plus éloignées, où le siége apostolique avoit quelques biens et revenus, et où saint Grégoire avoit des receveurs, qui les ramassoient et les départoient aux pauvres. Il les leur spécifioit avec une telle particularité et tant de soin que ceux qui lisent les Épitres de ce saint, en sont tout étonnés. Il en a écrit plusieurs fort belles et considérables qui traitent de l'aumône.

Il entretenoit dans Rome trois cents religieuses de sainte vie, et disoit, que sans leurs larmes et leurs prières, personne n'eût pu échapper des armes des Lombards. Il envoya à Jérusalem un abbé nommé Probe, avec une grosse somme d'argent pour y faire bâtir un hôpital, et durant sa vie il le défraya entièrement de tout ce dont il avoit besoin. Il en fit autant au mont Sinaï, nourrissant les religieux du monastère de sainte Catherine, vierge et martyre, qui y fut ensevelie par le ministère des anges.

Saint Grégoire ne se contentoit pas de faire cela, il avoit toujours l'œil sur les autres évêques et prélats, s'informant de ce qu'ils faisoient, et les reprenant quand ils s'oublioient en quelque chose contre la raison. Il écrivit à un évêque qui étoit un peu chiche aux pauvres : « Qu'il sût que ce n'étoit pas assez pour rendre bon compte à Dieu, d'être retiré, studieux et adonné à l'oraison, si ses œuvres n'étoient profitables, s'il n'avoit sa main ouverte et libérale pour subvenir aux nécessités des pauvres, et s'il ne pensoit que la pauvreté d'autrui étoit la sienne propre : et que s'il ne faisoit ainsi, il porteroit faussement le nom d'évêque. »

Si la charité de saint Grégoire pour remédier aux nécessités corporelles, étoit si grande, que dirons-nous de celle qu'il avoit des âmes, d'attirer tout le monde à la connoissance et à l'amour de

Dieu ? Le cœur de ce saint Pontife brûloit d'amour divin ; il désiroit que tous aimassent le Seigneur : il étoit fort porté à la conversion du royaume d'Angleterre, qu'il avoit si vivement procurée lorsqu'il étoit religieux. Pour cet effet il choisit un saint religieux de son monastère nommé Augustin, qui fut envoyé à cette conquête avec d'autres religieux, et auquel il fut commandé d'aller prêcher l'Evangile en Angleterre, et éclairer des rayons de notre sainte foi cette aveugle gentilité. Augustin partit pour cette glorieuse entreprise : mais ses compagnons ayant cheminé quelques journées, se lassèrent et voulurent retourner à Rome, et ne se point engager en un pays si éloigné, ni avoir affaire à une nation infidèle et barbare, d'une humeur insupportable, dont ils ne savoient point la langue pour la parler et l'entendre. Ils députèrent le même Augustin vers le Saint-Père, pour le supplier de les dispenser d'un si long, si pénible et si périlleux voyage, dont on ne pouvoit pas espérer grand fruit. Saint Grégoire ne leur voulut point accorder de revenir ; au contraire, il les exhorta à poursuivre leur mission, et leur écrivit une lettre en ces paroles :

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, serviteur des serviteurs de Dieu, aux serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Comme il eût été beaucoup meilleur de n'entreprendre pas, » que de laisser le bien commencé : il est nécessaire, mes très- » chers frères, que vous vous efforciez, avec l'aide de Dieu, d'a- » chever soigneusement la bonne action que vous avez entre- » prise. Que le travail du chemin ni les langues médisantes ne » vous épouvantent point : poursuivez instamment et avec fer- » veur le dessein que vous avez ébauché par la volonté de Dieu : » croyez assurément que les plus grands travaux seront suivis » d'une plus grande récompense en la gloire éternelle. Obéissez » en toutes choses avec humilité à Augustin votre supérieur, qui » s'en retourne vers vous. Je l'ai nommé pour être votre abbé, » sachant que tout ce que vous ferez par son conseil et par sa vo- » lonté, sera au profit de vos âmes. Dieu tout-puissant vous con-

» serve et défende par sa grâce, et me la donne à moi, pour jouir
» au ciel du fruit de vos labeurs, et être votre compagnon en la
» récompense que vous en recevrez : car encore que je ne puisse
» travailler avec vous, j'en ai néanmoins la volonté. »

Les religieux ayant reçu cette lettre, reprirent courage, et Dieu les amena en sûreté en Angleterre, par les prières de saint Grégoire. Ils y furent bien reçus et convertirent Ethelbert, roi de Cantorbéry, avec un grand nombre de peuple. Ils avertirent saint Grégoire qu'ils avoient trouvé une grande moisson pour si peu d'ouvriers, dont le saint reçut une grande joie, et leur envoya de nouveaux ministres et prédicateurs. Les principaux étoient Mélite, Justin, Paulin et Rufinien, et avec eux il envoya tout ce qui étoit nécessaire pour parer les églises, des vaisseaux sacrés, de riches ornements, et plusieurs reliques, avec des livres. Il commanda qu'Augustin fût archevêque, et lui envoya le pallium ; il ordonna douze évêques sous le métropolitain de Cantorbéry, et défendit d'abattre les temples des Gentils ; il voulut seulement qu'on les purifiât avec l'eau bénite, et qu'ils fussent consacrés au vrai Dieu vivant.

Il donna avis d'introduire peu à peu la religion chrétienne en ce pays-là, et de n'arracher pas tout à coup quelques mauvaises coutumes qui se pouvoient tolérer : au contraire, qu'il dissimulât et passât par-dessus, jusqu'à ce que cette nouvelle plante fût plus forte, et hors du danger d'être arrachée par le premier vent de contradiction ou de nouveauté. Il lui recommanda aussi de ne s'attacher pas aux coutumes qu'ils avoient vues en l'Église romaine ; mais qu'il prît de tous côtés ce qu'il jugeroit lui être le plus profitable pour la disposition et la nécessité d'Angleterre. Il en donna cette raison : *Qu'il ne faut pas aimer les choses à cause du lieu, mais plutôt à cause que les choses sont bonnes, il faut aimer les lieux.*

Dieu fit, par Augustin et ses compagnons, plusieurs miracles en Angleterre, qui furent cause qu'elle se convertit à la sainte foi ; saint Grégoire étant l'entrepreneur de cette œuvre si excellente,

qui lui a fait mériter le juste titre d'Apôtre d'Angleterre. Il écrivit à Augustin en ces termes : « J'ai su que Dieu tout-puissant a fait de grands miracles par votre moyen au milieu de cette nation qu'il a élue; c'est pourquoi il est nécessaire que vous jouissiez modestement de ce don céleste, et que jouissant vous craigniez; vous vous devez réjouir de ce que les âmes des Anglois, par ces miracles extérieurs, sont attirées à la grâce intérieure de Jésus-Christ; et vous avez à craindre que parmi ces miracles que Dieu fait, votre esprit foible ne s'enorgueillisse de quelque vaine présomption, et qu'étant honoré et applaudi extérieurement, il ne tombe intérieurement en une vaine gloire. »

De cette conversion d'Angleterre, et des miracles que Dieu y fit, le même saint Grégoire en dit ceci : « La langue des Anglois, qui ne savoient auparavant qu'un langage barbare, a commencé à louer Dieu en langue hébraïque : et l'océan, qui étoit enflé et furieux, est maintenant obéissant aux pieds des serviteurs de Dieu. Les peuples fiers, que les princes de la terre ne pouvoient dompter par les armes, ont été subjugués par la simple parole des prêtres; et la nation infidèle, qui ne redoutoit point les escadrons armés, depuis qu'elle est fidèle, tremble au moindre mot des hommes humbles; car recevant la parole céleste et voyant reluire tant de miracles, elle est éclairée de la lumière du ciel et retenue dans la révérence de la Majesté divine, de peur qu'elle ne se licencie au mal, et tâche avec beaucoup de soin d'acquérir la grâce du Seigneur éternel. »

Saint Grégoire ne fit pas seulement cela en Angleterre, mais aussi il fit recouvrer tous les jeunes Anglois de dix-sept ou dix-huit ans, qui étoient épars et vagabonds, et commanda qu'on les nourrît dans les monastères, afin de les convertir et de leur enseigner à devenir bons chrétiens et serviteurs de Dieu. Il étoit porté à faire cela par un grand zèle qu'il avoit du salut des âmes, qui l'obligeoit à se servir souvent de moyens rigoureux, parce qu'ils étoient utiles à ce dessein. Il y avoit encore de son temps plusieurs laboureurs païens, qui étoient vassaux de l'Eglise, lesquels il surchargeoit de tributs pour les attirer par ce moyen à la

vérité de la foi, et faisoit décharger de tailles et d'impôts les Juifs qui se convertissoient. Et quoiqu'il sût que la plupart de ces gens-là se convertissoient plus par intérêt que par inclination; néanmoins il vouloit qu'on les y reçût bénignement, se promettant qu'encore que le baptême des pères ne fût pas reçu sincèrement, leurs enfants deviendroient par succession de temps de bons chrétiens.

Il ordonna qu'il n'y eût que les clercs qui eussent l'administration des biens de l'Eglise; qu'une personne ecclésiastique n'eût qu'un office, disant que tout ainsi qu'il y a plusieurs membres en un corps, chacun desquels a son usage particulier, de même dans le corps ecclésiastique il faut partager les charges aux uns et aux autres, afin que chacun serve Notre-Seigneur en un même esprit. Il commanda que les clercs ne s'entremissent point du gouvernement des monastères, et ne vouloit pas qu'eux ni les religieux intercédassent envers les juges pour les malfaiteurs, qu'avec une grande modestie, en sorte que leur réputation n'y fût point intéressée, et qu'on ne pensât pas que l'Eglise favorisât les scélérats, en relâchant la justice.

Il persécuta et châtia rigoureusement les évêques qui vendoient les ordres ecclésiastiques, et les laïques qui montoient aux évêchés, sans avoir passé par les autres degrés de l'Eglise. Il étoit si ennemi des dons, qu'un riche présent lui ayant été envoyé, il le fit vendre, et renvoya l'argent à ceux mêmes qui le lui avoient donné. Il reprit Janvier, évêque de Cagliari, d'avoir excommunié un homme pour quelque injure qu'il avoit reçue de lui, disant que l'évêque ne doit pas excommunier personne pour son intérêt particulier, ni employer la censure de l'Eglise pour se venger. Il conseilla secrètement à un évêque de France, nommé Désiré, de ne pas lire les poëtes et les auteurs profanes, qui ne convenoient aucunement à son âge ni à sa dignité.

Il reprit aigrement Noël, évêque de Salone, de sa négligence au gouvernement de l'Eglise, et de sa somptuosité en festins. Et d'autant qu'il s'excusoit sur certains passages de l'Ecriture mal entendus, il lui enseigna quels doivent être les banquets des prélats,

en ces termes : « Les banquets qui se font pour exercer la charité, vous avez sujet de les louer : mais il faut aussi que vous preniez garde, que ces festins naissent de la charité, quand on n'y dit mal de personne pour s'en moquer, que l'on ne murmure point des absents, que l'on n'entend point de vains discours des affaires du monde, mais seulement de la sainte Ecriture; quand on ne donne point plus au corps que ce dont il a besoin, pour faire que notre foiblesse se puisse exercer aux œuvres de vertu.

Il ne permettoit pas que les évêques demeurassent hors de leurs diocèses que par nécessité, ou pour quelque temps, ni qu'ils s'embarrassent dans les affaires du monde, et qui ne les concernoient point. Que s'il y avoit quelque évêque vagabond qui ne se voulût pas retirer après en avoir été averti, il lui commandoit de s'enfermer dans un monastère, et de faire d'autres plus rudes pénitences à proportion de sa faute.

Il étoit fort soigneux, que ceux qui avoient pris l'habit de religion, gardassent leur vœu en toute pureté. Il blâma fort Vitellien, évêque, d'avoir permis qu'une religieuse quittât l'habit et retournât au monde. Il reprit Romain, exarque d'Italie, d'avoir prêté la main au mariage de quelques religieuses, lui déclarant que s'il n'en faisoit pénitence, l'ire de Dieu tomberoit sur lui. Il donna avis aussi à Venance, qui de moine s'étoit fait praticien, que si Ananias et Saphira étoient morts aux pieds de saint Pierre pour avoir retenu une partie de l'argent qu'ils avoient reçu de la vente de leur héritage dédié à Dieu, avec beaucoup plus de raison il pouvoit appréhender son juste jugement, pour avoir dérobé à Dieu ce qu'il lui avoit promis, lorsque prenant l'habit de religieux il se consacra à lui. Et lorsque Venance étoit à l'article de la mort, il l'avertit qu'il se repentît au moins alors, et qu'il pleurât son péché, de peur d'en être puni d'une peine éternelle.

Il avoit aussi un si grand soin de l'honnêteté des ecclésiastiques, qu'il écrivit à Victor, évêque de Palerme, que s'il se trouvoit taché de quelque vice honteux et engagé à la fréquentation des femmes, il déposât la dignité épiscopale, et qu'il ne fût pas si téméraire que

de s'approcher de l'autel pour y offrir le sacrifice de la sainte messe.

Ce saint Pontife prêchoit lui-même le peuple quand il pouvoit : et lorsqu'il étoit malade ou empêché, il écrivoit les sermons et les homélies, et les faisoit prononcer en public par un autre, pour aider un chacun en tout ce qui lui étoit possible. Enfin il étoit si vigilant en tout ce qui concernoit la charge de souverain pasteur, qu'il sembloit que ce fût une chose impossible qu'un homme seul pût être attentif à tant de grandes et diverses affaires de paix et de guerre, ecclésiastiques et séculières, avec Dieu en l'oraison, avec les hommes en la conversation, au gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise, à prêcher, à dicter des lettres si admirables à tant de sortes de personnes de diverses conditions, et à écrire les livres qu'il a composés. Aussi notre sainte religion florissoit de son temps, et se dilatoit merveilleusement parmi le monde. Il y eut beaucoup de saints personnages, tant séculiers que religieux, qui faisoient des miracles sous lui. De plus, plusieurs hérésies furent extirpées en diverses provinces par l'industrie, et les mérites de ce saint docteur, comme celles des donatistes en Afrique, des ariens en Espagne, et d'autres en différents lieux.

Quoique les actions de ce grand personnage fussent si excellentes, qu'elles éclatoient comme un soleil au monde, néanmoins il ne laissa pas de souffrir des persécutions et des contradictions de certains esprits malins et turbulents, qui voulurent obscurcir sa réputation durant sa vie, et l'offenser après sa mort, entre autres un chevalier romain, qui avoient répudié sa femme légitime, ayant été pour ce sujet excommunié par saint Grégoire, fit dessein de se venger de lui, et s'accosta de certains magiciens gentils, qui lui promirent qu'un jour que le Pape iroit par la ville à cheval, ils feroient entrer un diable dans le corps de son cheval, qui le feroit si bien sauter, qu'il le jetteroit par terre et le mettroit en pièces. Le diable entra dans le cheval, et l'agita tellement, que ceux qui étoient autour du Pape ne pouvoient l'arrêter : mais le saint Pontife sut par révélation divine d'où venoit cela, et faisant le signe de la croix, il chassa le diable hors de son cheval, et les enchanteurs de-

meurèrent aveugles. Ayant vu ce miracle, ils se convertirent à la foi, et saint Grégoire les baptisa; néanmoins il ne voulut pas leur rendre la vue, de peur qu'ils ne retournassent à leurs maléfices, et à lire des livres d'enchantements et de magie, aimant mieux qu'ils fussent entretenus aux dépens de l'Eglise.

Il eut une autre grande prise avec l'empereur Maurice, qui, d'intime ami qu'il lui avoit été auparavant, devint son ennemi capital, parce qu'il ne lui laissoit pas gouverner les affaires ecclésiastiques à sa fantaisie, et qu'il résistoit à une loi pernicieuse qu'il avoit faite, qu'aucun soldat ne se pût faire moine, que lorsqu'il seroit hors de la milice, ou qu'il se trouvoit inutile à la guerre. Saint Grégoire lui écrivit une lettre, où il lui mande: « Jésus-Christ vous dit ces paroles par moi, qui suis à lui, et votre » humble serviteur: Je t'ai fait de notaire comte, de comte césar, » de césar empereur et non-seulement empereur, mais aussi père » des empereurs, j'ai mis mes prêtres en tes mains, afin que tu » les défendes; et tu retires tes soldats de mon service. Dites-moi, » que répondrez-vous à Dieu au jour du jugement, quand il vous » dira ce que je dis maintenant? Cherchez et feuilletez quel prince » a fait une semblable loi; et après que vous l'aurez trouvée, vous » pourrez mieux juger si vous le devez faire. »

Ce qu'il dit, d'autant que Julien l'Apostat, ennemi capital de Jésus-Christ et de la foi, fut le premier qui inventa cette loi.

Saint Grégoire résista courageusement à l'empereur, lui écrivant plusieurs lettres et à ses officiers, pour faire abroger cette loi si préjudiciable à ceux que Dieu appeloit à son service, et qui abandonnoient la milice pour se convertir à lui: ce qui irrita étrangement Maurice contre le Saint-Père.

Il y eut encore un autre sujet qui augmenta le courroux de l'empereur. Lorsque saint Grégoire étoit à Constantinople, un religieux nommé Jean, grand pénitent, fut élu patriarche de Constantinople pour sa sainte vie, mais qui n'en avoit que l'apparence, et un faux lustre dont il charmoit les yeux des hommes. Quand il fut élu, il fit de grandes diligences bien déguisées, pour s'en excuser, et donner à entendre que c'étoit un trop pesant fardeau pour ses épaules

et qu'il étoit indigne d'une si grande charge. Cette humilité apparente et autres démonstrations de vertu, firent que saint Grégoire fit connoissance avec lui. A peine fut-il assis dans le siége patriarcal de Constantinople, qu'il commença à découvrir ce qu'il étoit, prenant avec un orgueil de Lucifer le titre de patriarche universel de l'Église, et assemblant pour cet effet un concile d'évêques, il commanda que tous le nommassent ainsi, usurpant la qualité d'universel, qui ne lui appartenoit pas, ni à autre, qu'au pape de Rome, successeur de saint Pierre et vicaire universel de Jésus-Christ.

Quand le pape sut l'arrogance du patriarche, il le contredit et cassa tout ce qui avoit été déterminé en ce conciliabnle. Saint Grégoire, qui succéda à Pélagius, soutint avec plus de force et de valeur l'autorité du Saint-Siége apostolique, reprenant Jean de sa témérité; il écrivit à l'impératrice Constance (qui tenoit le parti de saint Grégoire) qu'elle ne se laissât pas surprendre par ceux qui étoient humbles avec orgueil et doux avec artifice, et qu'elle ne permît pas que l'hypocrisie eût plus de force que la vérité. Il écrivit aussi à l'empereur, et le pria qu'il ne consentît pas à une si grande nouveauté, qu'un homme particulier se fît et se qualifiât patriarche universel de l'Église.

L'empereur, soit qu'il crût son patriarche, soit qu'il désirât que la ville de Constantinople où il résidoit et qui étoit la capitale de son empire, fût honorée de ce titre, ou parce qu'il étoit déjà mal avec saint Grégoire, à cause de la résistance qu'il lui avoit faite en la loi des soldats, ou qu'il recherchât occasion de le fâcher, favorisa le patriarche Jean, sans faire état de saint Grégoire. Comme la mauvaise volonté d'un prince est puissante, et qu'il ne se trouve que trop de flatteurs qui s'y laissent emporter à cause de leur intérêt, Maurice en trouva assez qui disoient tous les maux du monde de saint Grégoire, et étant prévenu déjà et aveuglé par sa passion, il les croyoit aisément, les publioit et blâmoit injustement celui qu'il avoit tant de fois loué avec sujet, l'appelant ingrat, parce que l'ayant élevé au siége pontifical, il ne lui satisfaisoit pas, comme si saint Grégoire, pour avoir été agréé de lui, eût été obligé

d'abuser de l'autorité apostolique, que l'Empereur du Ciel, et non celui de la terre, lui avoit donnée contre sa volonté.

Maurice prit saint Grégoire en telle inimitié, que ses ministres l'affligeoient pour lui complaire, et saint Grégoire dit ceci de l'un d'eux qui étoit Romain et vice-roi : « Ce que nous souffrons de
» Romain en cette terre, ne se sauroit expliquer, je dirai seulement
» en peu de mots, que sa malice envers nous surpasse les armes
» des Lombards, d'autant que nous pouvons estimer les ennemis
» qui nous tuent, plus pitoyables que les juges de la républiquc,
» qui nous consument par leurs méchancetés, leurs rapines et
» leurs fraudes. Il faut en même temps avoir soin des évêques,
» des clercs, des monastères et de tout le peuple, veiller toujours
» contre les embûches des ennemis, et prendre garde aux artifices
» des capitaines; ce qui est une peine et un ennui tel que je vous
» laisse à penser. »

Agilulfe, roi des Lombards, étant averti de cette haine de l'empereur, vint devant Rome, l'assiégea et la serra de près plus d'un an entier; jugeant que Maurice n'auroit garde de la secourir, à cause de la haine qu'il portoit à saint Grégoire. De fait, l'empereur ne s'en remua point, mais Dieu favorisa son serviteur, lui donnant de la force et de la persévérance pour défendre la ville, et contraindre Agilulfe avec son armée de lever le siége. Pendant ce temps il écrivit à Maurice plusieurs lettres pour se plaindre. Il dit en l'une:

« Ne vous fâchez pas, Seigneur, contre les prêtres, à cause de la puissance que vous avez sur la terre; au contraire, vous devez avec une profonde considération vous montrer tellement seigneur, qu'à cause du Seigneur qu'ils servent et qu'ils représentent, vous les honoriez. Car les prêtres, en l'Écriture sainte, s'appellent quelquefois dieux, d'autrefois anges. Moïse dit, que celui qui doit prêter le serment, se présente aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres. Ce ne sera donc point merveille, si vous rendez honneur à ceux que Dieu même appelle Anges et Dieux. Vous avez un bel exemple de cela en l'empereur Constantin, dont il est écrit en l'histoire ecclésiastique, que lui ayant été donnés quelques mémoires contre les évêques, il leur disoit : Vous autres êtes des dieux établis en

l'Église du vrai Dieu, ordonnez et disposez des choses comme vous le jugez le plus convenable; car ce n'est pas la raison que nous autres hommes soyons juges des dieux! Par cette sentence le pieux empereur acquit beaucoup plus d'honneur par son humilité, qu'il n'en fit aux évêques, en leur portant ce respect. Et avant Constantin, il y eut plusieurs princes païens, qui ignorant le vrai Dieu adoroient des dieux de bois et de pierre, et honoroient infiniment leurs prêtres. C'est pourquoi il ne se faut pas étonner si un empereur chrétien, qui adore le vrai Dieu, honore les prêtres de Dieu, puisque les princes et les gentils faisoient tant d'honneur aux prêtres des idoles. »

Il lui dit en une autre épître : « En cette cause, que votre piété ne me méprise point tant; car encore que les péchés de Grégoire soient si grands, qu'il mérite d'endurer plus que cela, saint Pierre, dont je tiens la place, n'a point de péchés pour lesquels on lui doive faire souffrir ce qu'il endure sous votre empire. C'est pourquoi je vous prie instamment, pour l'amour du Dieu tout-puissant : que comme les autres princes vos prédécesseurs ont souhaité la grâce de l'apôtre saint Pierre, de même vous tâchiez de l'acquérir et de la conserver, en sorte que l'honneur de cet apôtre ne soit en rien diminué pour les péchés de nous autres qui le servons indignement, car il vous pourra à présent favoriser en toutes vos entreprises, et après pardonner vos péchés. »

Tout cela ne put adoucir Maurice, et faire qu'il se reconnût, jusqu'à ce que Notre-Seigneur y mit la main pour le châtier, d'avoir persécuté sans sujet celui qui ne le méritoit pas. En la même année, il apparut sur la place de Constantinople un homme habillé en religieux, avec une épée nue en la main, qui dit d'une voix épouvantable : *Maurice mourra de cette épée.* On entendit soudain qu'il étoit menacé du ciel, et le châtiment qui devoit tomber sur lui. L'empereur commença alors à se reconnoître, et envoya lui-même de grandes aumônes à tous les monastères de Constantinople et à plusieurs autres de dehors; priant les religieux d'intercéder envers Notre-Seigneur qu'il le châtiât en cette vie plutôt qu'en l'autre : comme il l'en supplioit à chaudes

larmes, en quoi il sembla avoir été exaucé. Car bientôt après Phocas se révolta contre lui, le fit tuer avec sa femme et tous ses enfants, et Maurice loua Dieu de quoi il le châtioit en cette vie, comme il l'en avoit supplié, confessant que cet arrêt du ciel étoit juste, à cause de ce qu'il avoit fait contre saint Grégoire; Jean, patriarche, mourut aussi subitement par un juste jugement de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner de ce que Notre-Seigneur punissoit tellement les injures que l'on faisoit à saint Grégoire; puisqu'il agissoit en tout avec un grand zèle de la gloire de Dieu, et avoit soin de s'acquitter des obligations de sa charge, avec une intégrité et une magnanimité si rares d'un côté (parce qu'il étoit le supérieur de tous), et d'autre part avec une si profonde humilité, une patience et une douceur si sublimes, que c'est un miracle de voir si bien accorder deux choses si différentes, comme la sévérité et la constance à défendre et à conserver la dignité papale, et l'humilité avec laquelle, se considérant comme une personne particulière, il se prosternoit aux pieds de chacun.

On le voyoit tantôt donner des priviléges, et commander à tous les prêtres, aux juges et aux rois mêmes de les garder, avec une telle autorité, qu'il les privoit de leurs charges s'ils n'obéissoient: tantôt s'humilier, comme le moindre de tous les hommes. Car, comme il dit lui-même : les supérieurs ne doivent pas regarder à la puissance de leur dignité, mais à l'égalité de la condition humaine qu'ils ont avec leurs sujets. Ils ne se doivent point réjouir de se voir supérieurs des hommes, mais bien de leur être utiles. Mais il arrive souvent, que celui qui gouverne s'oublie en son cœur à cause de sa prééminence, méprisant ses inférieurs; il ne se souvient pas qu'ils lui sont égaux en la nature, et juge que sa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les surpasse en puissance, et parce qu'il peut le plus, il présume de savoir plus qu'eux.

L'humilité de saint Grégoire fut si grande, qu'il appeloit tous les prêtres ses frères, et les autres clercs inférieurs ses très-chers enfants; les hommes laïques, seigneurs; les femmes, dames, et

étant le souverain Pontife, pasteur et patriarche universel de toute l'Église, il ne vouloit pas qu'on l'y appelât; au contraire, il prit la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu, dont il usoit dans ses lettres apostoliques, et depuis tous les autres papes l'ont retenue à son imitation. Il reprit Rusticienne qui se souscrivoit aux lettres qu'elle lui récrivoit, servante; et la pria de changer ce style, attendu qu'il n'étoit pas seigneur, mais serviteur de tous. Et en une autre lettre qu'il écrivit à la dame d'honneur de l'impératrice, nommée Grégoria, il lui manda entre autres choses : « Quant à ce dont vous me menacez, de m'être toujours importune, jusqu'à ce que je vous écrive que Dieu m'ait révélé qu'il vous a pardonné vos péchés, vous demandez une chose difficile et inutile : difficile, parce que je ne suis pas digne d'avoir des révélations : inutile, parce que vous ne devez point être assurée du pardon de vos péchés jusqu'au dernier soupir de votre vie, lorsque vous ne les pourrez plus pleurer, tant que cette heure tardera à venir, soyez toujours en crainte et en soupçon de vos fautes, lavez-les tous les jours de vos larmes. »

Et en une autre épître qu'il écrit à Etienne, évêque, il dit : *Vous me témoignez beaucoup de faveur par les vôtres, et plus que je ne mérite; puisqu'il est écrit :* Ne louez point l'homme pendant qu'il est en vie; *et encore que je ne sois pas digne d'ouïr les choses que vous dites de moi, je vous prie de m'en rendre digne par vos prières, afin qu'ayant dit du bien de moi, qui n'y est point, il y soit dorénavant, parce que vous l'avez dit.*

Un abbé de Perse nommé Jean, homme saint et de grand mérite, vint à Rome pour visiter les corps des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul : voyant un jour passer par la rue le saint pape Grégoire, il s'alla jeter à ses pieds; mais saint Grégoire le prévint, se prosterna le premier aux pieds de l'abbé, et ne s'en voulant point lever jusqu'à ce qu'il fût levé lui-même; et depuis pendant tout le temps qu'il séjourna dans Rome, il lui fit donner tout ce dont il eut besoin.

De cette source d'humilité dérivoit la connoissance et le sentiment qu'il avoit de soi-même, et ce qu'il écrivit à l'empereur

Maurice, au fort de sa plus grande persécution en ces termes : « Je suis un grand pécheur, et parce que j'offense continuellement Dieu, je pense qu'au jour de son redoutable jugement j'aurai quelque soulagement de mes fautes, d'avoir été incessamment affligé pour elles ; et je crois, Seigneur, que vous apaisez d'autant plus Dieu, et méritez sa grâce, que vous me persécutez vivement comme son serviteur paresseux et lâche. » Car plus les saints sont proches du rayon de la divine lumière, plus ils voient clairement leurs fautes, et ce que doit la créature à la souveraine majesté du Créateur.

De cette même humilité procédoit aussi le mépris de toutes les choses terrestres, et quoique ce saint possédât beaucoup, son cœur n'y étoit aucunement attaché. A ce propos, il advint qu'un saint ermite, qui avoit longtemps demeuré dans les déserts en perpétuelle oraison et pénitence, supplia Notre-Seigneur de lui manifester la récompense qu'il lui devoit donner pour avoir abandonné toutes les commodités de cette vie, afin de le servir en une si étroite pauvreté. Il lui fut répondu une nuit en dormant, qu'il pouvoit espérer le salaire qui étoit dû à la pauvreté de saint Grégoire. L'ermite s'affligea extrêmement de cette réponse, estimant que sa pauvreté ne fût pas agréable à Dieu, puisqu'il ne lui promettoit point d'autre récompense que celle qu'il donneroit à un prince si opulent comme étoit saint Grégoire. Il gémissoit et pleuroit jour et nuit son malheur, jusqu'à ce qu'il ouït Notre-Seigneur en dormant, qui lui dit : « Si la possession des biens ne fait pas le riche, mais la seule convoitise, comment oserois-tu comparer ta pauvreté aux richesses de Grégoire ? car tu aimes mieux ton chat, que Grégoire ne fait tous les trésors qu'il possède : loin de les aimer il les méprise, et les départit libéralement aux pauvres, de sorte qu'il est en son cœur plus pauvre que toi ? »

C'étoit une chose épouvantable de le voir souffrir les calamités publiques de son temps : la guerre à feu et à sang que les Lombards lui faisoient, les persécutions et les mauvais traitements de ses ennemis, les maladies douloureuses dont Notre-Seigneur l'exerçoit, et le purifioit comme l'or dans le creuset pour le rendre plus digne

de lui. Il dit ces paroles de lui-même : « Il y a quasi deux ans que je suis au lit avec de si grandes douleurs de goutte, qu'à peine me puis-je lever les jours de fête pour célébrer la messe; incontinent la violence de la douleur me fait recoucher : car elle me presse tellement, qu'elle me fait gémir et soupirer. Cette douleur est tantôt supportable, tantôt rigoureuse; mais elle n'est jamais si petite qu'elle me laisse; ni si âpre qu'elle me tue; ainsi mourant tous les jours, je ne puis achever de mourir. Je ne m'étonne plus de quoi étant si grand pécheur, Dieu me tient si longtemps en prison. »

Il dit en une autre épître : « Je vous prie de faire oraison instamment pour moi pécheur, parce que la douleur du corps, et l'amertume du cœur, la désolation et le ravage que je vois parmi ces âmes barbares m'affligent extrêmement : encore qu'au milieu de tant de maux je ne cherche point ma consolation temporelle, mais seulement l'éternelle que je ne saurois obtenir pour moi de Notre-Seigneur; néanmoins je l'attends par le moyen de vos oraisons. »

Nous apprenons de ses autres épîtres, que Notre-Seigneur l'accabloit de maladies, et le consumoit en sorte qu'étant auparavant gros et puissant, il dit qu'il avoit le corps aussi sec, que s'il eût été déjà dans le tombeau, et qu'il n'avoit d'autre consolation que le désir et l'espérance de mourir bientôt. Il supplioit tous ses amis de prier pour lui Notre-Seigneur, qu'il lui donnât de la constance et de la patience : *De peur que mes fautes*, dit-il, *qui se pourroient guérir par les douleurs, ne redoublent par mon impatience.*

Notre-Seigneur après avoir purifié le saint Pontife par tant d'angoisses et d'afflictions, accomplit ses désirs, et le délivra de la prison de ce corps, pour lui donner la couronne de gloire qu'il avoit si bien gagnée par ses grands mérites, et par la céleste doctrine, dont il avoit illustré et gouverné son Église treize ans, six mois et neuf jours. Il mourut le jour que l'Église célèbre sa fête, le douzième de mars, l'an 604, le deuxième de l'empire de Phocas.

Les saints docteurs lui donnent plusieurs louanges, l'appelant homme de très-grande érudition, prince des théologiens, lumière des philosophes, splendeur des orateurs, miroir de sainteté, or-



gane du Saint-Esprit. Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, en dit ces paroles avec exagération : « Il fut tellement doué des mérites de tous les autres, que laissant la comparaison de tous les hommes illustres, nous ne trouvons rien de semblable en l'antiquité : car il a vaincu Antoine en sainteté, Cyprien en éloquence, et Augustin en science, etc. » Saint Isidore écrit que pas un des docteurs de son temps, ni des anciens, ne se pouvoit comparer à lui. Et comme il est dit dans le huitième concile de Tolède, saint Grégoire dans les choses morales doit être préféré quasi à tous les docteurs de l'Église.

Les persécutions de saint Grégoire ne finirent pas avec sa mort, mais elles augmentèrent, pour rendre sa sainteté plus illustre par les miracles du ciel. En la place du souverain Pontife, fut élu Sabinien, homme qui n'étoit pas si pieux et si ami des pauvres que saint Grégoire. L'année d'après son décès, il y eut une grande famine à Rome, dont plusieurs périssoient de faim : ils s'adressoient au Pape, et lui demandoient secours et remède en leurs nécessités, alléguant le soin et la charité dont saint Grégoire son prédécesseur les pourvoyoit. Sabinien se sentit piqué de cela, et ceux qui le flattoient commencèrent à publier que saint Grégoire avoit été un homme vain et prodigue, et que par son mauvais ménage l'Église étoit tellement épuisée de moyens, qu'elle ne pouvoit suffire à cette extrême nécessité. Ce ressentiment injuste passa si avant, que l'on commanda d'amasser et de brûler tous les livres que saint Grégoire avoit écrits avec un style divin, et avec une lumière céleste au grand profit de toute l'Église catholique ; en effet, il en fut brûlé quelques-uns, et ceux que nous avons furent conservés par l'industrie de Pierre Diacre, qui étoit fort familier de saint Grégoire, et celui qu'il introduit en ses dialogues pour discourir avec lui.

Voyant la déraisonnable indignation de Sabinien, il dit qu'il avoit vu souvent le Saint-Esprit en forme d'une colombe sur la tête de saint Grégoire, lorsqu'il écrivoit : et que c'étoit une très-grande injure au Saint-Esprit même, que de vouloir brûler les livres qui avoient été composés par son inspiration; que pour les

assurer qu'il disoit la vérité, il étoit prêt de jurer par un serment solennel devant tout le monde; que s'il mouroit après avoir juré, ils crussent qu'il leur avoit rapporté la vérité; et qu'ils conservassent avec révérence les livres de saint Grégoire; que s'il ne mouroit pas soudain, ils le tinssent pour un menteur, et que lui-même brûleroit les livres. Son offre fut acceptée : Pierre assura par serment ce qu'il avoit dit, et mourut en achevant de jurer; de quoi chacun demeura épouvanté; depuis ils portèrent plus de respect à celui que Dieu avoit exalté par un miracle si évident.

On tient que le Saint-Esprit lui avoit inspiré ce qu'il avoit écrit. Mais Sabinien se rendant toujours dur et rude envers les pauvres, mourut en peu de jours d'une grande douleur de tête. Il y a des auteurs qui disent que saint Grégoire lui apparut trois fois en dormant, pour le reprendre d'avoir si peu de charité : de quoi n'ayant tenu compte, il tomba malade et mourut.

Notre-Seigneur fit plusieurs autres miracles par l'intercession de saint Grégoire, après sa mort, particulièrement contre les personnes qui, par leur mauvaise vie, profanoient son monastère, dépensant inutilement, ou ménageant mal son revenu; ou qui ôtoient aux pauvres ce que le saint leur avoit laissé, ou faisoient d'autres choses indignes du lieu, du respect et de la dévotion que l'on doit porter à la mémoire d'un si saint personnage. On peut voir ces miracles dans Jean Diacre.

A Rome, saint Maximilien, martyr.

A Nicomédie, le martyre de saint Pierre, officier de la chambre de Dioclétien. Ce saint se plaignant avec liberté des cruautés excessives qu'on exerçoit contre les chrétiens, l'Empereur le fit amener devant lui, puis successivement suspendre en l'air, déchirer à coups de fouet, arroser de vinaigre mêlé avec du sel,

enfin brûler à petit feu sur un gril, et il devint ainsi à juste titre, l'héritier de la foi et du nom de Pierre.

Au même lieu, saint Egdune, prêtre, et sept autres, qui, successivement, en autant de jours différents, furent suffoqués pour effrayer le reste des chrétiens.

A Constantinople, saint Théophane, qui, de très-riche s'étant fait pauvre religieux, fut tenu en prison pendant deux ans, pour le culte des saintes images, par l'impie Léon l'Arménien; d'où ayant été transporté en Samothrace, il y mourut de misère, et devint célèbre par beaucoup de miracles.

A Capoue, saint Bernard, évêque et confesseur.

Ce même jour mourut saint Paul, évêque de Léon en Bretagne. Il étoit Breton de nation, fils d'un nommé Porsius, de noble et ancienne famille en la contrée de Penesen. Dès son jeune âge, il s'adonna à l'étude des saintes lettres contre la volonté de son père, qui désiroit l'avancer par les armes. Il fut mis sous la conduite d'Indulus, maître d'école, homme de sainte vie, par les prières duquel et de son écolier, la mer se retira loin de son école. Il arriva depuis qu'y ayant semé du blé, les oiseaux de mer gâtoient tout, ce qui les obligea de le garder; et quoique notre Paul en eut soin, ils ne laissèrent pas de tout perdre durant la nuit. De quoi, le matin, étant bien étonné, Dieu permit qu'il chassât tous ces oiseaux devant lui, ainsi que des moutons, au logis de son maître, comme prisonniers pour réparer le dommage qu'ils lui avoient fait. A l'âge de quinze ans, il se retira dans le désert accompagné de douze prêtres, et y demeura longtemps, ayant reçu ensuite l'ordre de prêtrise. Depuis il convertit le roi Marcus, avec tout son peuple, à la foi chrétienne, Dieu confirmant sa doctrine par plusieurs miracles. Ce roi lui voulut donner un évêché, mais il le refusa. Il fut ensuite averti par un ange de se retirer en un autre lieu avec ses douze compagnons. En passant,

il alla visiter sa sœur, consacrée à Dieu dès son enfance en un monastère qu'elle gouvernoit ; là, à sa prière, il fit retirer la mer qui incommodoit fort la maison, de plus de douze lieues, et lui donna pour bornes quantité de petites pierres qui, depuis, par la permission divine, furent converties en rochers, et s'appellent à présent le Chemin de saint Paul. Il s'en alla ensuite à l'île d'Ossa, où, ayant converti à la foi tous les barbares qui l'habitoient, il fut fait évêque de l'île, et mit son siége en la ville de Léon. Pendant son sacre, il rendit la vue à un aveugle, ce qui fut cause de la conversion d'un duc puissant, qui lui donna une belle seigneurie, que l'on nomme encore maintenant la terre Saint-Paul. Enfin, après avoir vécu cent ans et plus, il finit heureureusement ses jours, le 12 mars. Sa translation se célèbre le 10 octobre. Son nom n'est pas inscrit au martyrologe romain.



TREIZIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Euphrasie, vierge.

Les saints martyrs Macédone, Patrice et Modeste; plusieurs saints martyrs de Nicée; saint Sabin; sainte Christine; saint Rodrigue et saint Salomon, martyrs; saint Nicéphore; saint Ansevin.

LA VIE DE SAINTE EUPHRASIE,

VIERGE.

AN 436.

Sixte III, pape. — Théodose II, empereur.

Pharamond, roi.

Il y avoit à Constantinople, un sénateur fort illustre et des plus occupés aux charges de la république, nommé Antigone, qui fut marié avec une dame de qualité, et non moins illustre que lui. Ils eurent une fille qui retint de sa mère le nom d'Euphrasie. Antigone étoit homme vertueux, bon chrétien et d'un bel esprit, qui se comportoit avec honneur en toutes les affaires publiques qu'il manioit, ce qui le rendoit fort recommandable à l'empereur Théodose le Jeune dont il étoit parent, et étoit bien aimé de tout le peuple.

Antigone, reconnoissant l'instabilité des choses humaines et la vanité du monde, parla à sa femme et la pria, puisqu'il avoit plu à Dieu de leur donner une seule fille héritière de leur maison, qu'ils s'en contentassent et vécussent à l'avenir en chasteté, tâchant de servir Dieu seul, et d'aspirer aux biens célestes et à la

béatitude éternelle. Euphrasie ayant remercié Notre-Seigneur de ce qu'il avoit fait naître ce bon désir au cœur de son mari, lui répondit qu'elle ne demandoit pas mieux; se souvenant du dire de saint Paul que le temps est court, et que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point, d'autant que la figure du monde passe vitement. Elle pria Antigone de distribuer une partie de son bien aux pauvres, qui le lui porteroient dans le ciel, et le lui rendroient au centuple. Il s'y accorda volontiers, et ils vécurent depuis comme frère et sœur, n'ayant plus d'autre soin que de bien servir et prier Dieu.

Au bout d'un an, Antigone décéda saintement, laissant un regret et une bonne odeur de soi en toute la ville de Constantinople. L'empereur consola Euphrasie de la mort de son mari, avec plusieurs offres et belles paroles : elle le supplia de favoriser sa fille et de lui servir de père, puisqu'elle lui appartenoit : ce que Théodose lui promit volontiers, et pour preuve de sa bonne volonté, il la fit fiancer à l'un des principaux sénateurs, encore qu'elle n'eut atteint que l'âge de quinze mois. Le contrat fut passé, mais les noces furent différées, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue en âge. Le sénateur voyant qu'il attendroit trop longtemps, la fille étant en un si bas âge, tâcha de s'accommoder avec la mère, qui étoit encore jeune, et qui n'avoit été mariée que deux ans, dont elle avoit passé le second en continence avec Antigone. Il employa tous les moyens dont il se put aviser, jusqu'à interposer l'autorité de l'impératrice pour y faire condescendre Euphrasie; mais tous les efforts ne lui servirent de rien, car la bonne veuve ne le voulut point écouter : ce qui lui apporta de grandes fâcheries, tellement qu'Euphrasie craignant d'en être davantage importunée, se retira avec sa fille et sa famille en Egypte, où elle avoit aussi de grands biens.

Elle passoit d'une ville en l'autre, faisant de belles aumônes à ceux qui en avoient besoin.

Elle visita la basse Thébaïde avec une singulière consolation d'y voir les saints ermites qui s'y tenoient; puis elle s'arrêta en une ville où il y avoit un monastère de cent trente religieuses,

qui menoient une vie rigoureuse et austère. Car les unes ne mangeoient qu'une fois le jour, environ le soleil couché, quelque peu de pain et de légumes; d'autres ne mangeoient que de deux jours l'un; et d'autres de trois en trois jours : elles dormoient à terre sur un cilice long de trois coudées et large d'une. Elles portoient la haire, et incessamment travailloient le plus qu'elles pouvoient de leurs mains. Quand elles tomboient malades, elles n'appeloient jamais les médecins qu'à l'extrémité, estimant leurs infirmités comme des faveurs de Notre-Seigneur. Elles ne sortoient pas du monastère : et si on leur envoyoit quelque chose du dehors, la portière le recevoit, le donnoit à celle à qui on l'adressoit, et reportoit la réponse. Ceux qui étoient frappés de diverses maladies venoient à ce monastère, et étoient miraculeusement guéris par les prières des religieuses.

Une fois Euphrasie leur voulut donner une grosse somme d'argent, afin qu'elles priassent Dieu pour elle et pour sa fille; mais l'abbesse ne la voulut pas recevoir, et prit seulement, pour servir à l'église, de la cire, de l'huile et de l'encens qu'elle présentoit avec l'argent. La mère entra dans ce monastère avec sa fille, pour lors âgée de sept ans, et l'abbesse se mit à discourir avec l'enfant du plaisir qu'il y a de servir Dieu et de se donner à lui tout à fait, méprisant toutes les richesses et les grandeurs de la terre; la petite en fut si vivement touchée, que le soir étant venu, sa mère se voulant retirer en son logis et l'emmener, elle lui dit qu'elle vouloit demeurer là. L'abbesse lui répondit que personne ne pouvoit demeurer au monastère, qui ne se fût promise à Jésus-Christ par un vœu perpétuel. Alors la sainte fille s'approcha d'un crucifix, qu'elle embrassa fort étroitement et le baisa avec une tendresse nonpareille, disant : *Qu'à cela ne tienne, je m'offre à Jésus-Christ par un vœu perpétuel pour être religieuse de ce couvent.* Ce qu'elle prononça avec une telle résolution et ferveur d'esprit, que l'austérité de vie dont l'abbesse pensoit l'étonner, ne la put détourner, ni la porter à s'en retourner avec sa mère, qui, voyant que c'étoit une vocation divine, elle qui étoit servante de Dieu, s'y conforma, et le supplia les larmes aux yeux

qu'il confirmât sa fille en cette sainte résolution. Elle la laissa entre les mains de l'abbesse, et s'en retourna en sa maison, frappant sa poitrine et levant les yeux vers le ciel; toutes les religieuses pleuroient de compassion, et d'autre part étoient fort consolées du gage céleste que Notre-Seigneur leur avoit envoyé.

Depuis, la mère se voyant déchargée de sa fille, mena une très-sainte et très-austère vie, et alla visiter tous les monastères de la Thébaïde, où elle faisoit de très-grandes aumônes; elle revint ensuite en la ville où étoit sa bonne fille. L'abbesse du couvent eut révélation que Notre-Seigneur la vouloit appeler à soi, et l'avertit qu'elle mourroit bientôt et qu'elle eût à se disposer à ce passage. La bonne mère ne s'en effraya point; au contraire elle en remercia Dieu, et fit son testament, laissant à sa fille toutes ses richesses pour les employer en œuvres saintes, et après lui avoir fait de belles remontrances et de saintes instructions, elle rendit l'âme à Dieu, et fut inhumée dans ce même monastère.

L'empereur Théodose averti de la mort de la mère et de l'état de sa fille, à la sollicitation de ce sénateur à qui elle étoit fiancée, lui manda, puisqu'elle étoit en âge de se marier, qu'elle vînt à Constantinople pour faire la solennité des noces. Euphrasie ne fit que sourire de la lettre de l'empereur, répondant que ce n'étoit pas la raison qu'elle quittât son époux Jésus-Christ, qui étoit Dieu immortel, pour épouser un homme qui n'étoit qu'un morceau de terre, que les vers mangeroient bientôt. Elle supplia toutefois l'empereur de ne la point inquiéter en cela, d'autant qu'elle étoit résolue de mourir mille fois plutôt que de quitter l'état de religion qui lui étoit si agréable. Qu'au reste il eut souvenir de son père et de sa mère, et qu'il commandât que tous leurs biens fussent distribués aux Eglises et aux pauvres, que leurs esclaves fussent mis en liberté et les laboureurs et les fermiers déchargés de ce qu'ils leur pouvoient devoir, afin qu'elle eût meilleur moyen de servir Jésus-Christ, à qui elle s'étoit entièrement vouée, et qu'il priât Dieu pour elle; l'empereur Théodose accomplit de point en point la volonté d'Euphrasie.

Il seroit malaisé de rapporter en si peu de paroles la vie de cette sainte fille, les combats et les assauts que le diable lui livra, les persécutions de l'envie qu'elle souffrit, les miracles dont Notre-Seigneur l'honora et la couronne de gloire immortelle qu'elle acquit après tant de victoires. Elle n'avoit que douze ans lorsqu'elle se consacra à Dieu; elle commença dès lors à jeûner, et ne manger qu'une fois le jour, puis après elle demeuroit deux et trois jours sans manger. Elle balayoit la maison, faisoit les lits des cellules des autres sœurs, tiroit de l'eau du puits pour la cuisine, s'exerçoit aux plus vils services du monastère, et y prenoit un singulier plaisir.

Mais le diable, épiant ses hauts desseins, lui faisoit cruellement la guerre, au commencement, par de fortes tentations intérieures, qu'elle surmontoit en redoublant ses jeûnes et ses austérités, déclarant ses travaux et ses tentations à l'abbesse (c'est un moyen fort usité aux religions, et de grande importance pour triompher de l'ennemi commun). L'abbesse, pour l'exercer davantage en l'obéissance, lui faisoit porter des pierres d'un lieu à l'autre, et puis les rapporter en leur première place : ce qu'elle faisoit sans relâcher ses jeûnes, ni demander de l'aide, encore qu'il y en eût de si grosses que deux religeuses eussent eu de la peine à les porter. Elle lui commanda aussi de pétrir et de faire cuire le pain du couvent et que cela fût fait avant le soleil couché.

Euphrasie se montroit fort prompte à l'accomplissement de tout ce qui étoit de l'obéissance. Le diable ne la laissoit pas pourtant en repos, au contraire il redoubloit la guerre, l'affligeant de songes fâcheux et de fantômes obscurs : cette sainte vierge connoissant que cela provenoit de son ennemi mortel, n'en faisoit aucun compte, mais matoit sa chair par jeûnes et pénitences plus rigoureuses. Elle demanda congé à l'abbesse de jeûner une semaine entière sans rien manger; austérité à laquelle pas une des religieuses n'avoit encore pu parvenir, hormis l'abbesse seule, fille bien versée dans les choses spirituelles, qui, voyant le grand courage d'Euphrasie, lui dit qu'elle fît ce qu'il lui plairoit : et elle s'abstint sept jours de manger.

Il y avoit dans ce couvent une religieuse nommée Germaine, fille d'une esclave, qui, au lieu de remercier Notre-Seigneur des grâces et des faveurs qu'il faisoit à Euphrasie, et d'imiter ses vertus, lui porta envie de ce qu'elle avoit jeûné toute la semaine sans manger, et l'interpréta mal, lui reprochant que c'étoit une ambition et une hypocrisie pour aspirer à être abbesse après la mort de l'autre; mais qu'elle espéroit que Dieu ne le permettroit jamais. Notre-Seigneur souffre quelquefois ces passions humaines et ces tentations diaboliques dans les congrégations religieuses, afin que les saints en fassent leur profit lorsqu'ils sont persécutés des leurs, et que ceux qui les tourmentent se reconnoissent et s'humilient. Mais Euphrasie, au lieu de s'en fâcher, demanda pardon à Germaine, et se prosterna à ses pieds; confessant qu'elle étoit pécheresse, et tâchant de l'adoucir par belles paroles. L'abbesse cependant ne laissa pas de châtier sévèrement Germaine à cause du scandale qu'elle avoit donné au couvent : elle lui remit toutefois une partie de sa pénitence à la prière qu'Euphrasie lui en fit.

Le diable se trouvant toujours vaincu par la sainte fille dans les tentations intérieures, dans les songes importuns, dans les travaux excessifs, dans la médisance de Germaine, et dans les autres moyens par où il l'avoit attaquée, changea de batterie, et tâcha de la faire mourir, ou de l'estropier, afin qu'elle fût inutile aux offices du monastère. Notre-Seigneur le permit pour sa plus grande gloire, et à la confusion du diable : tellement qu'il la prit un jour qu'elle tiroit de l'eau au puits, et l'y jeta avec la cruche. Aussitôt les religieuses qui avoient entendu la voix d'Euphrasie, qui s'écria en tombant : *Mon Dieu, secourez-moi*, y accoururent, et l'en retirèrent. Alors elle dit en souriant : *Je prie Jésus-Christ, ô Satan, que tu ne me surmontes pas.*

Une autre fois, par mégarde, coupant du bois avec une serpe, elle se donna un si grand coup sur le pied, que le sang en sortit avec abondance, de quoi elle tomba en pamoison. Les religieuses y accoururent promptement, et l'emportèrent dans le monastère. Peu de temps après étant revenue à soi, elle alla ramasser les co-

peaux qu'elle avait coupés, de peur que le diable ne se vantât de lui avoir fait quitter prise; mais en montant les degrés il la fit tomber sur ces copeaux, dont un lui entra dans le front. Les religieuses crurent qu'elle avoit l'œil crevé tant elle saignoit; mais la sainte leur dit sans s'émouvoir, qu'elles n'eussent point de peur, que son ennemi ne l'avoit pas blessée dans l'œil mais au front.

Une autre fois il la précipita d'une terrasse en bas, pensant l'avoir tuée; mais elle se releva saine et sauve. Comme elle faisoit cuire des herbes pour le couvent, et que le pot bouilloit à gros bouillons, le diable la prit et la jeta dessus: les sœurs pensoient qu'elle fût toute brûlée, mais elle leur dit qu'elle n'avoit senti que de l'eau froide.

Notre-Seigneur permit au diable toutes ces entreprises pour rendre sa sainte épouse plus illustre, et nous enseigner l'horreur et la haine que cet ennemi infernal porte à la vertu, comme aussi qu'il ne peut rien contre ceux qui sont armés de l'esprit céleste; parce que par la vertu de Jésus-Christ crucifié, une fille délicate le peut fouler aux pieds et le surmonter comme fit Euphrasie: laquelle étant si souvent blessée et outragée de lui, ne se voulut jamais désister de tout ce qu'elle faisoit auparavant, soit à servir les religieuses et le couvent, ou en ses jeûnes, ses pénitences et son assiduité au chœur, comme si elle n'eût eu autre chose à faire. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, qui l'avoit assistée en ses généreux combats, et à obtenir la victoire d'un si terrible ennemi, la voulut aussi honorer de miracles.

Il y avoit des nourrices qui avoient coutume d'apporter leurs enfants malades au monastère, qu'elles mettoient au chœur des religieuses qui prioient pour eux, et où ils guérissoient d'ordinaire. Il advint un jour qu'une bonne femme y apporta son enfant qui étoit sourd, muet et paralytique. L'abbesse commanda à Euphrasie d'aller à la porte du couvent pour le prendre et l'apporter: ce qu'elle fit. Pendant qu'elle le tenoit entre ses bras, elle eut compassion de lui, et dit en faisant le signe de la croix sur l'enfant: *Que celui qui t'a créé te guérisse*; et il fut guéri à l'instant.

Il y avoit dans le couvent, depuis plusieurs années, une femme possédée, pour laquelle les religieuses prioient continuellement, et supplioient Notre-Seigneur de la délivrer de l'esprit malin; mais elles n'avoient jamais rien pu obtenir. Au contraire, ce diable étoit si terrible, qu'il n'y avoit pas une religieuse qui osât approcher de cette femme, ni lui donner à manger que de loin, le mettant au bout d'un bâton : et cette démoniaque étoit enchaînée par les pieds et les mains, à cause qu'elle frappoit outrageusement ceux qui s'approchoient d'elle.

L'abbesse commanda à Euphrasie d'avoir soin de cette possédée : à quoi elle obéit promptement et hardiment, lui donnant à boire et à manger. Le diable du commencement fit le furieux, mais à la fin il se rangea, et devint plus doux qu'un mouton; néanmoins pas une religieuse ne s'y osoit fier : mais Germaine disoit par dédain en se moquant de ses compagnes : *Il n'y en a donc pas une céans qui vienne à bout de gouverner cette possédée, qu'Euphrasie? si on m'en veut donner la charge, je le ferai aussi bien qu'elle.* Elle prit son dîner, et le lui porta : mais la possédée furieuse comme un lion, ou plutôt comme un diable, empoigna Germaine, et la jeta rudement par terre, puis lui déchira ses habits, et la mordit si serré qu'elle emporta la pièce, jusqu'à ce qu'Euphrasie y accourut, qui la lui arracha des mains plus morte que vive, et commanda au démon de s'arrêter; il demeura aussitôt coi, et Germaine fut châtiée et rendue sage à ses dépens.

Alors les autres religieuses reconnurent de plus en plus la sainteté d'Euphrasie, et que Notre-Seigneur vouloit délivrer cette misérable possédée par son intercession : ce qu'il avoit longtemps différé de faire pour les prières de tout le couvent. L'abbesse commanda à Euphrasie de chasser le diable de ce corps. Elle qui étoit très-humble, se confiant en la vertu de l'obéissance et de l'oraison, le força de sortir, hurlant et écumant par la bouche de cette femme, qui en demeura tout à fait délivrée. Euphrasie ne s'enorgueillit pas de cela : au contraire elle en devint plus humble, passant les semaines entières sans boire ni manger selon qu'elle

avoit déjà fait, et employant les nuits à faire tout le travail du monastère, avec un grand repos de son âme.

L'abbesse eut une révélation en laquelle Dieu lui fit voir les grands mérites d'Euphrasie, et le haut degré de gloire qu'il lui avoit préparé, la voulant promptement appeler au ciel. Elle s'attrista fort de la perte qu'en recevroit son couvent, comme aussi les autres religieuses, quand elles le surent. Enfin cela vint jusqu'aux oreilles d'Euphrasie, qui, bien qu'elle eût vécu avec une grande austérité, perfection et sainteté, eut peur de n'avoir pas assez fait pénitence, et désiroit que Notre-Seigneur lui donnât à tout le moins un an pour commencer à pleurer ses péchés, s'imaginant ne s'en être pas assez bien acquittée: mais l'abbesse l'encouragea, lui proposant la gloire qui lui étoit préparée au ciel. Elle fut saisie d'une fièvre, qui la mena à la fin en vingt-quatre heures.

Il y avoit une religieuse, nommée Julie, qui avoit servi de mère et de maîtresse à Euphrasie dans les choses de la religion, l'accompagnant en ses travaux, et qui l'aimoit fort tendrement. Celle-ci la pria à l'agonie de ne la pas oublier, et qu'elle priât Dieu de la prendre avec elle. L'abbesse l'en supplia aussi. Euphrasie étant décédée, Julie pleura trois jours sans partir d'auprès de son tombeau, qui étoit celui même où l'on avoit enterré sa propre mère : le quatrième jour elle vint annoncer à l'abbesse avec une grande joie, que Jésus-Christ l'appeloit, à la prière d'Euphrasie : de sorte que le cinquième jour, après qu'elle eut pris congé et embrassé toutes ses compagnes, elle trépassa et fut enterrée près d'Euphrasie, sa disciple.

Le mois étant passé, l'abbesse assembla le chapitre, et leur dit qu'elle mourroit après les autres, et qu'Euphrasie l'avoit obtenu de Dieu, et qu'elles élussent une autre abbesse en son lieu ; ce qu'étant fait, elle donna des instructions à la nouvelle abbesse, et avertit les religieuses de conformer leur vie à celle d'Euphrasie, et que pas une n'entrât la nuit suivante en sa cellule. Le lendemain au matin on la trouva passée et endormie en Notre-Seigneur. Elle fut mise dans le même tombeau d'Euphrasie et de Julie, où

on n'enterra depuis aucune religieuse, et Dieu fit de grands miracles en faveur de ceux qui lui portoient de la dévotion et de la révérence.

Sainte Euphrasie décéda âgée de trente ans, et fut enterrée avec un grand regret de tout le couvent.

Le Martyrologe romain, et celui d'Usuard font mention d'elle le treizième de mars ; les Grecs, le vingt-cinquième de juillet. Surius rapporte sa vie dans son second tome, et saint Jean Damascène en parle dans la troisième oraison qu'il a écrite des Images.

A Nicomédie, la fête des saints martyrs Macédone, Patrice, sa femme, et Modeste, leur fille.

A Nicée, les saints martyrs Theusétas, Horrez, son fils, Théodora, Nymphodora, Marc et Arabie, qui furent tous jetés dans les flammes pour Jésus-Christ.

A Hermopolis en Egypte, saint Sabin, martyr, qui après avoir beaucoup souffert, fut enfin précipité dans la rivière, où il accomplit son martyre.

En Perse, sainte Christine, vierge et martyre.

A Cordoue, les saints Rodrigue, prêtre, et Salomon, martyrs.

A Constantinople, saint Nicéphore, évêque, défenseur ardent des traditions de ses pères, qui, pour la défense du culte des saintes images, s'opposa vivement à l'empereur Léon l'Arménien, iconoclaste, qui l'envoya en exil, où pendant quatorze ans, il souffrit un long martyre et s'endormit enfin dans le Seigneur. Il succéda à saint Taraise, et avoit servi de secrétaire à l'Empereur aussi bien que lui. Un peu avant la mort de saint Taraise, notre Nicéphore avoit dit adieu au monde, et s'étoit retiré dans le désert

pour y apprendre la vie monastique. Mais, après la mort de Taraise, l'Empereur le choisit pour gouverner l'Église de Constantinople et il fut sacré évêque l'an 806. En cette première année là, l'empereur commanda et contraignit Nicéphore à tenir un synode de quelques évêques pour la justification d'un certain Joseph, prêtre dont il s'étoit servi pour son mariage avec Théodora et pour son couronnement. Le synode le justifia en effet, mais il fut cause de l'exil de plusieurs grands saints, qui se retirèrent de la communication de saint Nicéphore, ne voulant pas même assister à sa messe, à laquelle assistoit ce Joseph. Depuis, l'empereur Maurice les rappela et les réconcilia avec Nicéphore, après qu'il eut chassé de l'église ce Joseph, cause de tout le trouble; mais l'an 814, Nicéphore fut envoyé en exil pour la défense des saintes images, par l'empereur Léon, qui étoit iconoclaste : il y finit heureusement sa vie, l'an 828, après avoir beaucoup souffert en cet exil, qui fut de quatorze ans. Son corps, à dix-neuf ans de là, fut transporté à Constantinople, ayant été trouvé sans corruption. Saint Nicéphore étoit docte : il fit un bréviaire historique de ce qui s'étoit passé depuis l'empereur Maurice jusqu'à Constantin Copronyme. Il écrivit aussi beaucoup contre les iconoclastes.

A Camérino, saint Ansevin, évêque et confesseur.



QUATORZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Lubin, évêque de Chartres.

Les quarante-sept bienheureux martyrs; saint Pierre et saint Aphrodise; saint Eutyche; deux saints solitaires de l'Abruzze; sainte Mathilde.

LA VIE DE SAINT LUBIN,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

AN 573.

Jean II, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi.

Entre les évêques qui se sont rendus célèbres en la ville de Chartres par leur sainteté de vie, il me semble que saint Lubin doit être mis au nombre des plus illustres.

Il étoit du Poitou, issu de parents nobles et très-considérables. L'affection qu'il eut dès sa tendre jeunesse d'apprendre à lire, montroit bien qu'il devoit être un grand et docte personnage. Il portoit ordinairement en sa ceinture toutes les lettres de l'alphabet, qu'il avoit fait écrire par un certain religieux de sa connoissance, afin qu'en allant et venant il pût commodément y jeter la vue et les apprendre plus promptement. Il apporta une semblable diligence en tout le cours de ses études : de sorte que ses parents et ses amis reçurent un grand contentement du progrès qu'il y fit. Ayant atteint l'âge capable de recevoir les ordres, il s'avança en la cléricature et se fit religieux, s'employant avec affection en tout

ce qui concernoit la perfection religieuse pendant l'espace de huit ans.

Il fit bien paroître qu'il n'avoit rien plus en recommandation dans ce monde que de s'adonner entièrement à l'acquisition de la perfection. Car entendant parler de la sainte vie que menoit saint Avit dans la forêt du Perche, il sortit aussitôt du monastère où il étoit, et l'alla trouver, afin de s'avancer dans le chemin de la vertu tant par son exemple que par ses saintes instructions : mais après avoir été quelque temps en cette solitude, il s'imagina que la vie commune étoit plus exemplaire et plus profitable que la solitaire : ce qui l'obligea de prendre congé de saint Avit. De là il se transporta vers saint Loup, qui pour lors étoit en estime de très-saint personnage, et il demeura cinq ans entiers avec lui.

Cependant les Vandales couroient et ravageoient la Bourgogne; ce qui fut cause que saint Lubin endura beaucoup, recevant de fâcheuses traverses de ces inhumains. Il apprit par là aux dépens du repos de sa conscience, que la vie solitaire étoit beaucoup plus tranquille et plus facile à passer que la commune parmi tout le tracas de ce monde. Ce fut pourquoi il retourna voir saint Avit en son ermitage. Il est vrai que la vie des saints est toute autre que celle des mondains, et vous en pouvez voir ici la différence; car, si saint Avit eût été un homme passionné comme sont les gens du monde, il eût fait quelques mépris de l'inconstance de ce bon Lubin; au contraire, il le reçut fort humainement, le caressant et faisant tant d'état de lui, qu'il ne buvoit ni mangeoit que ce que Lubin lui apprêtoit.

Toutefois ce ne fut pas pour longtemps, parce que ce bon saint et vieil ermite passa de cette vie à l'autre, dont Lubin son disciple reçut une grande affliction; se voyant privé du plus grand bonheur qu'il eût pu avoir en ce monde, savoir de la sainte conversation d'un tel personnage. Mon Dieu, que les saints personnages savent bien priser ce qui est riche et précieux! Car, qu'y a-t-il, je vous prie, plus à estimer que la compagnie des hommes honnêtes et vertueux, qui n'ont rien en eux dont on se puisse aucunement offenser; mais bien au contraire dont on reçoit de l'édification et

toute la consolation possible? Tel étoit saint Avit, ce qui fait croire que sa mort fut fort pénible à saint Lubin, puisque la perte d'une chose nous est d'autant plus sensible que l'estime que nous en faisons est grande.

Après la mort de ce saint personnage, saint Lubin se retira en un autre lieu plus solitaire, appelé la Charbonnière, où il vécut l'espace de cinq ans avec une merveilleuse austérité, ne vivant d'autre chose que de pain et d'eau. Ce fut en ce lieu-là qu'il se rendit capable des grâces divines, Dieu lui donnant le don de faire des miracles. Nous lisons qu'il repoussa par ses prières un orage furieux, qui faisoit un très-grand dommage par où il passoit, et qui menaçoit aussi sa loge sur laquelle il devoit passer.

Saint Eutère étoit pour lors évêque de Chartres, homme de sainte vie, et qui pour cette considération a été mis au nombre des saints. Il y avoit une abbaye en son diocèse étrangement affligée de certaines flammèches de feu allumées, qui tomboient du ciel, qu'on ne pouvoit éteindre en aucune façon, bien que les religieux s'efforçassent d'y remédier par une grande quantité d'eau qu'ils y jetoient. Ce saint évêque, reconnoissant les vertus et les mérites de saint Lubin, l'envoya prier de s'y transporter, afin d'être soulagés par ses prières, ainsi qu'ils furent; car aussitôt qu'il y arriva, ces étincelles furent amorties par le mérite de ses oraisons. Il guérit aussi deux démoniaques, pendant qu'il fut en ce lieu-là.

Or, la bonté de Jésus-Christ, qui distribuoit ses grâces à chacun par ses mérites et par ses faveurs, voulut que lui-même s'en ressentit. Il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit travaillé de la gravelle; c'est une maladie autant fâcheuse à supporter qu'elle est difficile à guérir. Toutefois il ne voulut se servir d'aucun remède, ni se ranger à aucun avis de médecin, se résolvant de l'endurer patiemment, tant qu'il plairoit à Dieu de l'en affliger; mais son oraison lui fut le meilleur remède dont il eût pu se servir; car par ce moyen il obtint une parfaite santé.

Quelque temps après, saint Eutère le pria encore une fois d'al-



ler à Arles, avec saint Aubin, saluer saint Césaire, archevêque du lieu, illustre et docte personnage, avec lequel ayant séjourné quelque temps, il s'en revint en son abbaye. Mais voici bien du changement. L'évêque Eutère venant à décéder, il fut élu d'une commune voix pour son successeur et évêque de Chartres, avec le consentement du roi Childebert. Il ne se peut assez exprimer, avec quel soin et quelle diligence il s'employoit en cette charge si honorable, en tout ce qui en dépendoit. Et ce changement de mœurs, que les charges et les dignités apportent d'ordinaire avec elles, ne se trouva nullement en lui : au contraire, il continua toujours son austérité accoutumée de vie monastique et religieuse : de sorte qu'il sembloit être plutôt un ange qu'un homme pour la vie sainte et admirable qu'il menoit.

Notre-Seigneur le rendit encore célèbre par plusieurs miracles. Il y avoit un pauvre homme affligé d'une hydropisie si forte qu'il avoit perdu l'usage de tous ses membres : ne sachant que faire, il eut recours à la ferveur du saint évêque, qui par ses prières lui redonna une parfaite santé. Une pauvre fille étant fort persécutée par le diable qui s'étoit emparé de son corps, en fut délivrée pour avoir porté sur elle un petit fil de sa chemise. Il ne faut pas trouver cela étrange, puisque l'ombre seulement du corps de saint Pierre guérissoit tous les malades sur qui elle passoit.

Plusieurs affligés des fièvres tierces et quartes recevoient guérison, en jetant ses vêtements sur eux. Saint Calétric, prêtre alors, d'une vie irréprochable, que saint Lubin prédit devoir lui succéder, tomba en une grande maladie, et devoit assurément mourir selon l'avis des médecins et des chirurgiens, qui l'avoient abandonné comme une personne incapable d'aucun remède; mais il fut entièrement guéri par les prières de saint Lubin, qui vivoit encore. A Châteaudun, diocèse de Chartres, il ressuscita une fille. Un pauvre homme aveugle, il y avoit huit ans, recouvra aussi la vue par ses mérites.

Enfin Dieu l'ayant affligé d'une continuelle maladie, qui dura l'espace de sept ans, après avoir mené une vie austère en son

épiscopat douze ans entiers, il passa de cette vie en l'autre le quatorzième de mars, l'an de Notre-Seigneur 557, au grand regret de tous ceux de son diocèse pour la perte qu'ils faisoient de leur Père commun. Son corps fut enseveli en l'abbaye de Saint-Martin, aux faubourgs de Chartres. Depuis, son chef a été enrichi de plusieurs pierres précieuses et porté en la grande église de Notre-Dame, où il a été jusqu'à présent honoré et révéré. Il vivoit du temps du roi Childebert.

Les Martyrologes de Béda et d'Usuard font mention de saint Lubin; comme aussi Surius en la Vie de saint Avit, prêtre, le dix-septième juin. Les Légendaires et les Bréviaires de Chartres; Molan en ses Additions sur Usuard, le quatorzième de mars; Robert, en son *Gallia Christiana*, où il le met le seizième évêque, et dit qu'il le fut ordonné par saint Ediric son prédécesseur, et qu'il ordonna saint Calétric pour son successeur. Ce fut sous lui que l'on ordonna le nombre de soixante-douze chanoines et de sept dignités en l'église épiscopale de Chartres.

A Rome, la fête de quarante-sept bienheureux martyrs, baptisés par l'apôtre saint Pierre pendant les neuf mois qu'il fut enfermé avec saint Paul dans la prison de Mamertin. Tous ayant persévéré dans la profession généreuse de leur foi, Néron les fit mourir par le glaive.

En Afrique, les saints Pierre et Aphrodise, qui reçurent la couronne du martyre dans la persécution des Vandales.

A Carres en Mésopotamie, saint Eutyche, patrice, et ses compagnons, massacrés pour la foi, par Evélid, roi des Arabes.

Dans l'Abruzze ultérieure, deux saints solitaires, qui furent

pendus à un arbre et étranglés par les Lombards : leurs ennemis mêmes les entendirent psalmodier après leur mort. — C'étoient deux bons moines, qui vivoient sous la conduite du vénérable abbé Valentius, en un sien monastère qu'il avoit en la province de Valérie. Lorsque les Lombards persécutoient cruellement les chrétiens, ils pillèrent et ravagèrent ce monastère, et de plus pendirent et étranglèrent en un arbre ces deux saints moines. Mais il arriva que sur le soir, les esprits de ces saints martyrs furent ouïs chanter hautement; au grand étonnement de tous ceux qui les entendoient, et principalement de ces cruels Lombards qui les avoient pendus. Ce que Dieu permit afin de faire connoître que tous ceux qui le servent et l'honorent en ce monde, jouissent d'une vraie vie en l'autre

Dans la même persécution, un diacre de l'église de Marsique eut la tête tranchée pour avoir confessé la foi

A Alberstadt en Allemagne, sainte Mathilde, reine, mère de l'empereur Othon Ier, s'endormit au Seigneur : son humilité et sa patience l'ont rendue illustre dans tout l'univers. — Elle étoit fille d'un comte Saxon très-puissant, nommé Thierry, et elle épousa, en 913, Henri, fils du duc de Saxe, qui fut élu en 919, pour succéder à Conrad, roi de Germanie. Au milieu de ses grandeurs, sainte Mathilde visitoit et soignoit les malades, servoit les pauvres, rendoit la liberté aux prisonniers, passoit les nuits en prières, et se dépouilloit de tout pour faire de plus abondantes aumônes. Elle perdit son mari en 936, et Dieu lui réservoit encore de cruelles épreuves. Elle avoit eu trois enfants de son mariage : Othon, qui fut couronné empereur à Rome, après avoir vaincu les Bohémiens et les Lombards; Henri, qui fut duc de Bavière, et le bienheureux Bruno, archevêque de Cologne. Henri et Othon se disputèrent la couronne de Germanie qui étoit élective. Sainte Mathilde se déclara en faveur d'Henri. Mais bientôt les deux frères se réunirent contre elle, sous prétexte qu'elle avoit ruiné l'État par ses aumônes, et la dépouil-

lèrent de son douaire. Sainte Mathilde endura cette persécution si dure pour son cœur de mère, avec un grand courage, jusqu'à ce qu'enfin ses enfants honteux de leur spoliation lui rendirent ses biens. Elle reprit alors ses aumônes et fonda cinq monastères, au nombre desquels étoit celui de Quedlimbourg où son corps repose. Elle mourut le 14 mars 968.



QUINZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Longin, soldat.

Saint Aristobule; Sainte Matrone; saint Ménigne; saint Nicandre; sainte Léocrice; saint Zacharie; saint Probe; saint Spécieux.

LA VIE DE SAINT LONGIN,

SOLDAT.

AN 80.

Saint Lin, pape. — Domitien, empereur.

Métaphraste écrit la vie du glorieux soldat de Jésus-Christ Longin, en cette manière :

Longin étoit juif, capitaine de cent soldats, lorsque Jésus-Christ fut condamné à la mort de la croix, et l'un de ceux qui assista à l'exécution de cette impie et détestable sentence. Ayant vu la patience et la constance avec lesquelles Notre-Seigneur endura les tourments et les ignominies de sa Passion, et qu'à l'heure de son trépas tout le monde avoit paru en deuil à cause de la mort de son Seigneur, alors éclairé de la lumière céleste, il connut que Jésus-Christ étoit assurément plus qu'homme, qu'il étoit vrai Fils de Dieu, et le reconnut pour tel.

Après que le corps du Sauveur eut été inhumé, Longin fut commandé avec sa troupe de garder le sépulcre. Notre Seigneur ayant ressuscité le troisième jour, ainsi qu'il est dit en l'Évangile, les soldats demeurèrent tous fort épouvantés, et Longin de plus en plus confirmé ; il raconta au grand prêtre, aux scribes

et aux pharisiens les miracles que Notre-Seigneur avoit faits et ce que lui et ses soldats avoient vu en la résurrection de Jésus-Christ. Cela mit les prêtres en grande peine, qui, pour obscurcir la gloire de Jésus, tâchoient de corrompre Longin par présents et belles promesses, lui voulant faire dire, que, comme ses soldats dormoient, les disciples de Jésus-Christ étoient venus de nuit au sépulcre et qu'ils avoient dérobé son corps. Mais le saint soldat, qui étoit déjà changé et rempli de la lumière divine, ne voulut pas être porteur d'un tel mensonge; au contraire, il publia la vérité et fut fidèle témoin de la résurrection de Notre-Seigneur. Les Juifs, voyant sa constance, résolurent de se venger de lui; mais lui sachant leur mauvaise intention, et ce qu'ils tramoient contre lui, quitta sa capitainerie et prenant quelques provisions, s'en alla de Jérusalem en Cappadoce, accompagné de deux de ses soldats.

Là il commença à prêcher ce qu'il avoit vu, convertissant par ses œuvres et par ses paroles plusieurs personnes à la foi de Jésus-Christ. On ne sauroit dire le fruit que faisoit Longin; car la foi de Jésus-Christ croissoit et florissoit au grand opprobre des Juifs, qui firent tous leurs efforts pour le faire condamner à mort comme traître et rebelle; même le président Pilate envoya des soldats en Cappadoce pour le prendre et le faire mourir. Les soldats allèrent armés de fureur et d'impiété : mais Notre-Seigneur permit qu'ils l'abordassent sans le connoître, lui découvrant en secret le sujet de leur voyage; dont étant bien joyeux, il les reçut et les traita en sa maison, leur promettant de leur livrer Longin entre leurs mains, sans qu'ils s'en missent en peine. Il fit appeler ces deux soldats qu'il avoit amenés avec lui de Jérusalem, qui étoient logés là auprès, afin de les rendre participants de la même couronne du martyre qu'il souhaitoit: et en les attendant il faisoit bonne chère à ces soldats qui étoient venus pour le tuer. Quand ses compagnons furent venus, il commença à dire aux autres: *Je suis ce Longin que vous cherchez, me voici ; donnez-moi la mort, et me payez par elle, les services que je vous ai faits en ma maison, car vous ne me sauriez mieux récompenser.*

Les soldats furent bien étonnés d'ouïr cela, et ne se pouvoient aucunement persuader que ce fût celui qu'ils cherchoient, le voyant parler si joyeusement et si hardiment de sa mort: mais quand ils en furent assurés, ils estimèrent que ce seroit un trop grand outrage de maltraiter celui qui les avoit si bien reçus, et lui dirent qu'ils mourroient avant qu'ils lui fissent aucun mal: de sorte qu'il fut besoin que lui-même leur fit entendre que le plus grand bien qu'ils lui pourroient faire en cette vie, seroit de l'envoyer à Jésus-Christ. Il commanda à un serviteur qu'il lui apportât un habit blanc pour solenniser en ce jour la fête des noces célestes: puis il exhórta ces soldats, et après les avoir embrassés il leur montra du doigt le lieu où il vouloit être enterré. Ils lui tranchèrent la tête et à ses deux compagnons.

Les bourreaux emportèrent sa tête à Pilate, qui, pour contenter les Juifs, la fit mettre sur la porte de la ville; mais depuis, ceux-ci la jetèrent à la voirie, où Dieu la préserva de corruption: et pour faire honneur au saint soldat, qui avoit répandu son sang pour l'amour de lui, il fit plusieurs miracles par elle, entre lesquels on raconte qu'une femme veuve, pauvre et aveugle, qui n'avoit qu'un fils qui la menoit, entreprit d'aller à Jérusalem pour supplier Notre-Seigneur qu'il la guérît et la délivrât des calamités qui l'accabloient. A peine fut-elle arrivée en la ville, que son fils mourut, et la laissa en un perpétuel gémissement: mais s'étant endormie là-dessus, saint Longin lui apparut, la consolant, lui remontrant combien Jésus-Christ avoit souffert pour nos péchés, qu'il avoit combattu pour lui et vaincu par sa grâce, ayant obtenu la couronne du martyre. Il lui commanda d'aller chercher sa tête qui étoit couverte de fumier: et qu'en la touchant elle recouvreroit la vue corporelle: il lui dit de plus, qu'il lui feroit voir son fils pour la réjouir et la consoler. La femme à son réveil, encouragée de la vision qu'elle avoit eue, alla au lieu que le saint lui avoit désigné, et tirant ce saint chef hors du fumier où il étoit, elle recouvra la vue du corps et de l'âme.

La nuit suivante saint Longin lui apparut, et lui amena son fils revêtu d'une céleste clarté, disant: « Ne pleure plus comme mi-

sérables ceux qui sont couronnés de gloire, et qui bénissent éternellement Dieu. Prends ma tête, et l'enterre avec le corps de ton fils dans un même cercueil, et loue Dieu en ses saints, parce qu'il le veut ainsi. » Cette vision étant disparue, la bonne femme prit ce saint chef avec le corps de son fils, et les inhuma honorablement en un village appelé Sandial, qui étoit le lieu de la naissance de saint Longin.

Il est fait mention de saint Longin ou Longis dans le Martyrologe romain, et en celui d'Usuard le quinzième de mars; celui de Rome dit que ce fut le soldat qui perça de sa lance le côté du Sauveur déjà mort, dont sortit le sang et l'eau. On tient communément que ce soldat s'appeloit Longis et saint Augustin le dit ainsi, en l'église duquel, à Rome, l'on dit que le corps de saint Longis est, comme rapporte le Cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe romain, le quinzième de mars.

Le même jour, saint Aristobule, disciple des apôtres, qui, ayant achevé le cours de sa prédication, consomma son martyre.

A Thessalonique, sainte Matrone, servante d'une femme juive. Comme elle adoroit Jésus-Christ en secret, et se déroboit tous les jours pour aller dans l'église offrir à Dieu sa prière, elle fut surprise par sa maîtresse : celle-ci, après plusieurs sortes de mauvais traitements, lui donna tant et de si violents coups de bâton, qu'elle rendit son âme innocente en persévérant à confesser le nom de Jésus-Christ.

Le même jour, saint Ménigne, foulon, martyrisé sous Dèce.

En Égypte, saint Nicandre, qui recherchant avec soin les reliques des saints martyrs, mérita lui-même d'être martyr, sous l'empereur Dioclétien.



A Cordoue, sainte Léocrice, vierge et martyre.

A Rome, la fête du pape saint Zacharie, qui gouverna l'Église de Dieu avec une grande vigilance, et mourut en paix, chargé de mérites. Ce saint pape étoit Grec de nation ; il succéda à Grégoire III en 741. C'étoit un homme d'une grande bonté, et qui avoit une compassion particulière pour les pauvres esclaves. Il obtint de Luitprand, roi des Lombards, qu'il renverroit sans rançon tous ses captifs, et ayant appris que des marchands vénitiens avoient acheté des esclaves à Rome pour les revendre aux Maures d'Afrique, il leur reprocha d'abord un trafic si injurieux à l'humanité et à la Religion, et paya ensuite la somme qu'on lui demanda pour rendre la liberté à tous ces esclaves. Saint Zacharie encouragea saint Boniface dans ses missions d'Allemagne ; il orna la ville de Rome de plusieurs églises magnifiques, fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pèlerins, et assigna un revenu considérable pour l'entretien des lampes de Saint-Pierre. Il mourut en 752.

A Riéti, saint Probe, martyr, à qui les saints martyrs Juvénal et Eleuthère apparurent au moment de sa mort

A Rome, saint Spécieux, moine, dont l'âme fut vue par son frère, lorsqu'elle étoit portée dans le ciel.



SEIZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Abraham, ermite.

Saint Cyriaque et ses compagnons, martyrs ; saint Hilaire et ses compagnons, martyrs ; saint Papas ; saint Julien ; saint Agapit ; saint Héribert ; saint Patrice d'Auvergne ; le bienheureux Pierre de Sienne.

LA VIE DE SAINT ABRAHAM,

ERMITE.

AN 420.

Saint Simplicius, pape. — Odoacre, roi d'Italie.

Saint Abraham étoit issu de parents nobles, riches et qui vivoient dans une grande réputation parmi le monde. Dès son enfance il se porta soi-même à la piété et à la vertu : ce qui redoubla l'amour de ses parents en son endroit, les quels désirant tirer du fruit d'une si généreuse plante, parlèrent de le marier, sans savoir sa volonté, qui aspiroit à de plus hauts desseins; néanmoins son père l'en pressa de si près et sa mère pleura tant, que pour les contenter il fut contraint de leur promettre qu'il se marieroit. On lui trouva une fille douée des grâces qui sont les plus recommandables aux femmes; les articles furent accordés, on prépara les noces; les festins durèrent six jours et au septième, lorsque toute la famille ne pensoit qu'aux banquets, aux musiques et aux danses, Notre-Seigneur parla au cœur d'Abraham, et l'éclaira de sa divine lumière, lui faisant voir la vanité, le songe et l'ombre des choses terrestres au prix des biens célestes.

La grâce que Dieu lui fit, eut le pouvoir de le retirer du milieu des siens, après ce dernier festin, sans qu'il fût aperçu d'aucun. Il se jeta dans une maison déserte, distante environ d'un quart de lieue de la ville, où il s'enferma secrètement. Quand ses parents ne le trouvèrent plus, ils le firent chercher par toutes les églises et recoins de la ville, se souvenant que leur fils avoit consenti par force à ce mariage. Enfin, après plusieurs exactes perquisitions, le dix-septième jour ils le trouvèrent en cette petite maison, bien joyeux de l'avoir, mais d'autre part fort tristes de cet étrange changement, qu'il eût quitté son épouse en la fleur de ses ans, et qu'il se fût ainsi séparé du monde.

Chacun lui livra des assauts pour le retirer de là, mais le saint jeune homme y résista courageusement, priant tous ses parents et ses amis de le laisser dorénavant vivre en paix. Il fit murer la porte de son logis, n'y laissant pour toute ouverture qu'une petite fenêtre, par où on lui passoit du pain et de l'eau pour vivre.

Abraham fut là enfermé dix ans, menant une vie angélique. Son père et sa mère décédant, le laissèrent seul héritier de leurs richesses, qui ne le purent ébranler, estimant qu'après avoir une fois tout quitté pour Dieu, il n'y avoit pas d'apparence de s'en plus entremettre. Il pria donc un sien ami d'en prendre ce qui lui plairoit, et de faire des aumônes aux pauvres, réservant ce qui resteroit pour quelque nécessité urgente; ce qu'il fit, Abraham demeurant satisfait de cette bonne œuvre, de se voir si pauvre qu'il n'avoit en tout qu'une robe et un cilice pour se couvrir, avec une paillasse pour se coucher, et un pot de terre pour boire de l'eau. Mais plus il paroissoit extérieurement pauvre, et dépouillé des commodités corporelles, d'autant son âme étoit plus riche des dons célestes, et des vertus qui rendoient son nom illustre de toutes parts. Bien qu'il se cachât, il ne pouvoit pourtant couvrir la lumière que Notre-Seigneur manifesta.

Il y avoit un gros bourg dépendant de la ville de Lamparque, nommé Ténice, qui étoit peuplé de Gentils, très-obstinés en leur secte et ennemis jurés des chrétiens. L'évêque de ce diocèse y

envoyoit toujours les meilleurs prêtres et religieux qu'il eût, afin de les convertir par leur bonne vie et par leur rare doctrine; mais ils se rendoient tellement revêches et barbares, qu'ils maltraitoient ces prédicateurs, de sorte qu'il y en avoit peu qui voulussent prendre cette mission. L'évêque crut qu'Abraham y seroit plus propre qu'aucun autre, et l'alla quérir avec son clergé, le priant de se faire prêtre et de prendre la charge de ces aveugles idolâtres, pour les amener à Jésus-Christ, par ses discours et par ses bonnes œuvres. Abraham résista fort, et supplia l'évêque de le laisser pleurer ses péchés, et d'en donner le soin à quelque autre qui eût plus de force et de vertu que lui : mais enfin voyant que c'étoit la volonté de Dieu, il subit le joug de l'obéissance, et suivit l'évêque à l'église, qui le fit prêtre, puis le conduisit avec tout son clergé, allant en sa paroisse de Ténice.

Abraham reconnut bien la difficulté de cette entreprise, et crut qu'il en viendroit plutôt à bout par ses prières, ses soupirs, ses gémissements et ses larmes devant Notre-Seigneur, que par des sermons et d'autres œuvres : de manière qu'il résolut de passer ainsi les jours et les nuits à conjurer la divine bonté, de faire lui-même ce qu'il lui commandoit. Premièrement, il fit bâtir une fort belle église de l'argent que son ami avoit réservé de sa succession : et aussitôt qu'elle fut achevée, il la choisit pour sa demeure, afin d'y prier et d'y pleurer, sollicitant Notre-Seigneur d'attirer ces infidèles à sa connoissance.

Il se montra si jaloux de la gloire de Dieu, et du bien des âmes, qu'il abattoit les idoles qu'il rencontroit. Mais les païens, voyant leurs dieux par terre brisés, surent bientôt d'où leur venoit cela, et s'armant de bâtons et de pierres, coururent après saint Abraham, qu'ils battirent jusqu'à l'extrémité, le laissant tellement blessé, qu'il n'en pouvoit jamais échapper; alors se fortifiant de l'esprit de Notre-Seigneur qui l'animoit, il se traîna du mieux qu'il put sur le minuit à l'église, pour prier Dieu et pleurer l'offense de ceux qui l'avoient si maltraité. Le matin les infidèles allèrent à l'église qu'Abraham avoit fait bâtir, plutôt par curiosité que pour autre sujet; et l'ayant trouvé encore en vie, ils le pri-

rent si furieusement, qu'ils le traînèrent par les rues lié, chacun lui jetant des pierres, et ils le laissèrent pour la seconde fois tout meurtri de coups. Le saint ne perdit point courage pour cela, et retourna à l'église pour obtenir miséricorde de Notre-Seigneur en faveur de ces idolâtres qui le tirèrent pour la troisième fois par les places publiques et le chassèrent de leur bourg. Le saint passa trois années dans cette persécution, sans perdre courage, ni offenser personne : au contraire, il rendoit la charité contre la haine, la douceur contre la colère, des bénédictions au lieu des malédictions qu'ils lui donnoient.

Les barbares, qui le persécutoient si opiniâtrement, ne purent supporter l'éclat d'une si rare vertu sans l'admirer; et discourant un jour entre eux d'Abraham, éclairés de la lumière céleste, ils confessèrent qu'il falloit absolument que le Dieu que prèchoit Abraham fût vrai Dieu, éternel et souverain, puisqu'il avoit enduré pour l'amour de lui toutes les injures et les mauvais traitements qu'ils lui avoient faits, avec tant de force, de patience et de douceur, sans aucun désir de vengeance; au contraire, se comportant en leur endroit en père amoureux. L'esprit de Notre-Seigneur les ayant touchés de cette considération, en faveur des prières et de la constance du saint, ils l'allèrent trouver, et se jetèrent à ses pieds en l'église où il étoit, criant à haute voix : *Soyez glorifié, Seigneur, Dieu du Ciel, qui nous avez envoyé votre serviteur Abraham, pour nous délivrer des ténèbres de l'idolâtrie.*

Abraham fut saisi de joie quand il entendit ces paroles, et rendit à Notre-Seigneur des actions de grâces d'avoir exaucé ses prières. Il fit bon accueil à ces gentils, et en baptisa mille, après les avoir instruits et catéchisés en la foi. Abraham employa un an entier à établir tout ce qui concernoit leur édification et leur avancement. Qu'un sincère amour de Dieu est puissant ! que ne peuvent la patience dans les injures et la mansuétude parmi les outrages ! Que la prière et les pleurs devant Dieu et les hommes ont bien plus d'efficace que les paroles et les vives raisons pour les convertir et les ranger à la vertu ! Nous le voyons en cet exemple d'Abraham, qui, priant et pleurant, souffrant et se taisant, amollit les pierres et

rendit les lions et les bêtes farouches aussi traitables que des brebis et des agneaux.

Au bout d'un an, le saint jugea qu'il avoit accompli ce que Dieu prétendoit de lui en cette mission, et que d'autres pourroient facilement arroser ces jeunes plantes; de sorte que poussé au désir de sa retraite et de son repos, il supplia Notre-Seigneur de pourvoir ce troupeau d'un pasteur, et donnant la bénédiction à ce bourg, il s'en alla à l'insu de tous les villageois. Le matin en suivant, quand les paroissiens vinrent à l'église pour assister au service, et qu'ils ne le trouvèrent plus, ils furent bien désolés et firent ce qu'ils purent pour savoir ce qu'il étoit devenu. Enfin, ils eurent recours à l'évêque qui l'avoit envoyé, et l'avertirent de l'ennui où ils étoient. Mais l'évêque, n'en ayant de son côté entendu aucunes nouvelles, vint lui-même consoler ces nouveaux chrétiens, et réjouir ce troupeau comme un bon pasteur; il fit des diacres et des prêtres, auxquels il prescrivit la manière dont ils devoient continuer ce qu'Abraham avoit si saintement commencé. Ayant eu avis de ce qui s'étoit passé, il en sortit extrêmement aise et en remercia Notre-Seigneur; car encore qu'il affectât la solitude, il ne laissoit pas d'avoir soin de ces âmes que Dieu lui avoit recommandées, et il se faisoit grand scrupule de les avoir abandonnées sans pasteur.

Abraham retourna donc en sa solitude, et y ayant bâti une maisonnette, il en fit murer la porte pour vaquer plus instamment à Dieu. Le diable recommença à lui faire la guerre, et quoiqu'il soit le père des ténèbres, environ le minuit il apparut à Abraham sous une fausse clarté, le louant et l'appelant bienheureux, de ce qu'il étoit parvenu au plus haut degré de perfection. Le saint reconnut incontinent l'auteur de cette voix et le but où il visoit; de sorte qu'après s'être humilié devant Dieu, comme un peu de terre dont il étoit composé, il blâma le diable et le contraignit de s'enfuir. Il revenoit souvent pour l'inquiéter, et le menaçoit de renverser la maison sur lui ou d'y mettre le feu, lui dressant à chaque fois des embûches pour le molester; mais l'homme de Dieu les rompit toujours.

Abraham remporta de merveilleuses victoires sur la chair, sur le monde, sur les gentils qu'il convertit, et sur les démons, dont celle-ci ne fut pas des moindres. Un frère d'Abraham étant mort, laissa une fille unique orpheline de père et de mère : lorsqu'elle eut atteint l'âge de sept ans, on l'amena à Abraham, son oncle, pour en disposer, d'autant qu'il n'y avoit personne de la famille à qui on la pût donner en garde. Le saint fut ému de compassion pour cette enfant et la fit loger en la maison qui touchoit à sa cellule pour l'y nourrir, afin qu'il pût lui parler par une petite fenêtre et lui apprendre la doctrine chrétienne et tout ce qui concernoit la crainte et l'amour de Dieu. Elle retenoit si bien les instructions de son oncle et les pratiquoit si soigneusement, qu'elle gagnoit de jour en jour le cœur d'Abraham, qui étoit ravi de la voir si vertueuse et si parfaite.

Marie (elle s'appeloit ainsi), demeura treize ans en ce lieu, mais le diable la voyant en l'âge de vingt ans, lui dressa un appât où il l'attrapa. Un jeune homme, qui venoit en habit de religieux visiter quelquefois Abraham, l'aperçut un jour et en devint amoureux, et elle encore plus de lui. Le diable trama tellement leur accord, qu'ils trouvèrent le temps, le lieu et l'occasion de leur ruine. Marie sortit de sa clôture, perdit la fleur de sa virginité et demeura après sa faute, suivant l'ordinaire, si outrée de douleur d'avoir tout perdu (à savoir Dieu, la gloire de la virginité, le témoignage et la joie de sa bonne conscience, et les œuvres de pénitence qu'elle avoit pratiquées si longtemps) et de n'avoir gagné que l'enfer et la confusion que, remettant devant ses yeux l'état d'où elle étoit déchue, et la misère où elle se trouvoit réduite, elle disoit en elle-même du plus profond de son cœur :

«O misérable que je suis! comment pourrai-je lever les yeux au Ciel que j'ai tant offensé? Comment demanderai-je pardon à Dieu, qui étoit le père et le protecteur de ma virginité, que j'ai perdue, ayant profané le temple de Notre-Seigneur et effacé en moi son image? Comment ai-je versé en un moment ce que j'avois amassé en tant d'années, dissipant par un sale plaisir les trésors que j'avois acquis? O mon oncle! vrai père de mon âme, où êtes-vous,

et quel compte vous saurois-je rendre de mes actions? oserois-je vous regarder, même jeter les yeux sur la fenêtre d'où vous me parliez, insinuant dans mon âme les paroles de vie? O feu que ne me consumez-vous? ouvrez-vous, terre, et me laissez dévorer à l'enfer. »

Le diable qui lui avoit ôté la honte, afin de l'induire au péché, la rendit après le péché doublement honteuse, de peur qu'elle ne se repentît et n'en fît pénitence; au contraire, afin que, ne pouvant plus supporter son oncle, elle le quittât et s'en allât ailleurs loin de sa connoissance, il lui suggéra qu'elle étoit déjà perdue et qu'il ne lui pouvoit arriver pis.

En cette résolution, elle alla en une ville qui étoit à deux journées de là, vêtue en courtisane lascive et dissolue, où elle se prostitua à tous ceux qui la recherchoient. Notre-Seigneur révéla à Abraham la chute de sa nièce, et lui donna espérance de ressusciter la colombe qui étoit déjà dans le ventre du dragon.

Après avoir passé deux ans en larmes et en tristesses, priant incessamment Dieu pour sa misérable nièce, sachant bien où elle étoit, il résolut de l'arracher des griffes de Satan pour la rendre à Jésus-Christ. Pour cet effet, il prit un cheval et de l'argent, se déguisa en habit de soldat, et quitta la solitude pour aller à la ville où sa nièce demeuroit. Il se logea en la même maison où elle se tenoit, épiant les occasions de la voir ou de lui parler. Mais voyant qu'il n'y pouvoit parvenir, il feignit d'être amoureux d'elle, et qu'il l'étoit venu chercher de bien loin, attiré par la renommée de son extrême beauté, interposant pour médiateur son hôte même qui vivoit de ce métier. Encore que l'hôte ne pût goûter qu'un vieillard cassé, comme Abraham, se mêlât de faire l'amour; néanmoins il fit pour de l'argent ce qu'il désiroit, et l'introduisit avec Marie.

Après qu'ils eurent soupé ensemble, s'étant retirés en un cabinet où personne n'entroit, Abraham lui découvrit qui il étoit, avec des paroles si tendres et si sensibles que Marie se repentit, ne pouvant résister à l'esprit divin, qui parloit par la bouche de son oncle. Au commencement elle demeura tout éperdue et hors

de soi, les yeux fichés en terre, les joues rougissantes et toute confuse, pleurant à chaudes larmes sans oser regarder son oncle.

Le saint la consola et lui dit : « Pourquoi, ma fille, ne me répondez-vous pas? ne voyez-vous pas que j'ai entrepris ce long chemin pour l'amour de vous? Quoique je sois vieux et religieux, que je n'aie jamais su que regarder ma cellule et me taire, sans manger de viande, ni boire de vin, j'ai transgressé toutes les lois que je m'étois imposées pour vous tirer de la perdition. Ne perdez pas courage, ma fille, car il n'y a point d'ulcère si incurable que le sang de Jésus-Christ ne guérisse; je prends votre péché sur moi, j'en rendrai compte à Notre-Seigneur, si vous voulez retournee avec moi à votre ancienne demeure. »

Marie, favorisée du ciel, revint avec son oncle à qui elle demanda ce qu'elle feroit de tous ses riches habits et de ses joyaux. Le saint lui répondit qu'elle quittât tout et qu'elle ne se souvînt plus que de Jésus-Christ. Il la fit monter sur son cheval qu'il menoit par la bride à pied, victorieux et triomphant des dépouilles de Satan. Étant retournés en leurs cellules, Marie s'adonna tellement à la pénitence, qu'elle effaça par ses larmes les taches de ses péchés, et eut révélation que Notre-Seigneur les lui avoit pardonnés. Elle fit plusieurs miracles, guérissant les malades de diverses infirmités, au grand contentement du saint vieillard Abraham, lequel, après avoir passé cinquante ans en cette austérité, qui l'avoit consumé, quoiqu'il eût le visage frais jusqu'au trépas et qu'il n'eût pas même usé ses habits en un si long temps, rendit l'âme à Dieu et fut enterré solennellement, chacun tâchant à l'envi d'avoir quelques pièces de ses vêtements ou de son cilice pour une précieuse relique contre toutes leurs adversités.

A cinq ans de là, Marie passa aussi à une meilleure vie en grande réputation de sainteté, et, après son trépas, son visage demeura brillant en signe de la candeur de son âme.

Voilà la vie de l'ermite Abraham et la fin de sa nièce Marie, pénitente, qui convie les justes à imiter l'innocent et les pécheurs à ne se désespérer pas; prenant pour miroir celle qui, ayant tré-

buché par sa fragilité, fut relevée par la faveur de Notre-Seigneur, et qui recouvra la grâce qu'elle avoit perdue, pleurant si amèrement ses fautes, qu'elle en obtint le pardon, lequel fut confirmé par ses miracles. Mais ce que nous devons le plus remarquer et imiter en la vie de cet anachorète, est sa pure et ardente charité envers Notre-Seigneur et pour le salut de sa nièce, qui le fit oublier de soi-même et se déguiser contre ce qui étoit de sa profession. Car qui n'admireroit pas de voir un homme vieux et sévère comme Abraham, entreprendre ce qu'il fit? changer son cilice à de la soie, son bâton à une épée, sa cellule à une ville, et que celui qui ne se rassasioit que de pain et d'eau, mangeât des viandes exquises? Celui qui en sa jeunesse avoit quitté son épouse pour demeurer en célibat, feignit en sa vieillesse d'être amoureux et courtisan de celle qui étoit perdue, afin de la gagner et de la ramener à Dieu! O que la charité est subtile et efficace, qu'elle a de pouvoir sur une âme touchée de l'amour de Dieu! qu'il paroît bien que toutes choses lui doivent obéir! Cette mine de soldat, cet air galant et ce déguisement en vieillard amoureux furent plus méritoires à Abraham que le cilice, la pénitence et le silence, d'autant que c'étoit pour la charité.

Ceci nous apprend que le bien et le mal ne sont pas tant en ce que l'on fait, comme en l'intention pour quoi on le fait, et qu'ainsi qu'il faut punir le séculier qui se déguise en habit de religieux pour tromper, de même le religieux mérite récompense de s'habiller en séculier pour gagner les âmes de son prochain, ainsi que fit saint Eusèbe, évêque de Samosate qui, pour aider et exhorter les catholiques en la foi, s'habilloit en soldat.

Plusieurs autres ont fait la même chose dont ils sont loués, comme la femme du roi Jéroboam voulant savoir ce qui adviendroit d'Abia, son fils, qui étoit malade. Et la sainte Judith quitta aussi son cilice et se déguisa, voulant aller au camp d'Holoferne pour lui trancher la tête et délivrer le peuple de Dieu. Notre Abraham en fit de même, ce qui lui réussit bien.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Abraham, le seizième de mars, et les Grecs en leur Ménologe, le vingt-neuvième

d'octobre. Sa vie a été écrite par saint Ephrem, diacre et disciple de saint Basile. Il parle de lui en un traité intitulé le Testament d'Ephrem; Métaphraste l'a décrite plus au long; Sozomène en son Histoire, livre III, chapitre 15; Nicéphore, livre IX, chapitre 16, et le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe.

A Rome, le martyre de saint Cyriaque, diacre, qui, après avoir enduré une longue et rigoureuse prison, fut arrosé de poix fondue, étendu sur le chevalet, tiré avec des cordes faites de nerfs, meurtri de coups de bâton, enfin decapité avec Large, Smaragde, Crescentien, Memmie et Julienne, vierges, et dix-sept autres, par l'ordre exprès de Maximien. On ne solennise néanmoins leur fête que le 8 du mois d'août, jour auquel le pape saint Marcel leva leurs corps, et leur donna une sépulture honorable.

A Aquilée, la fête de saint Hilaire, évêque, et saint Fabien, diacre, qui, après la peine du chevalet et plusieurs autres tourments, terminèrent leur martyre avec Félix, Large et Denis, sous l'empereur Numérien et le président Béroine.

En Lycaonie, saint Papas, martyr, qui, ayant été cruellement flagellé pour la foi et déchiré avec des ongles de fer, fut forcé de marcher avec des souliers garnis de clous la pointe en dedans, puis lié à un arbre, où il expira ; en même temps il rendit l'arbre fertile, de stérile qu'il étoit auparavant.

A Anazarbe en Cilicie, saint Julien, martyr, qui ayant été longtemps torturé, sous le président Marcien, fut à la fin enfermé dans un sac avec des serpents et jeté dans la mer.

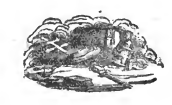
A Ravenne, saint Agapit, évêque et confesseur.

A Cologne, saint Héribert, évêque, célèbre par sa sainteté. Il étoit d'une famille très-noble, et il naquit à Worms. Ayant passé sa jeunesse dans l'étude des lettres avec un grand progrès, il fut fait prévôt de l'église de Worms, et avoit charge du temporel. Sa prudente administration fit que l'empereur Othon III le choisit pour son chancelier. Depuis, par l'avis du même empereur, il se consacra à Dieu, reçut les saints Ordres et fut élu archevêque de Cologne. Il y entra pieds nus et en chemise, avec une humilité d'autant plus remarquable que les archevêques étoient seigneurs de la ville. Sa vie ne fut que miracles. Dieu, fâché contre son peuple à cause de ses péchés, avoit envoyé une grande sécheresse sur la terre, si bien que ce saint archevêque ordonna trois jours de jeûne, au bout desquels il fit faire une procession générale. Pendant cette procession une colombe blanche parut miraculeusement sur sa tête par trois fois, et il obtint de Dieu par ses prières et par ses larmes de l'eau en assez grande quantité. Il fut visité de la bienheureuse Vierge Marie, qui lui montra la place où il devoit bâtir un monastère. Il délivra un possédé par son oraison et fit plusieurs autres miracles. Son amour envers les pauvres étoit grand. Il voulut baptiser lui-même l'enfant d'un homme extrêmement pauvre, que les autres prêtres avoient refusé de baptiser. Il délivra de la mort un certain clerc, qui y avoit été condamné pour vol et sacrilége. La calomnie ne l'épargna pas envers l'empereur Henri II, mais Dieu y pourvut et le conserva. Se trouvant malade et sachant que sa fin étoit proche, il distribua tous ses biens aux pauvres qu'il recommanda fort avant sa mort. Il rendit son âme à Dieu le seizième de mars, l'an 1021, ayant tenu le siége vingt-trois ans, deux mois et vingt jours. Plusieurs miracles se sont faits à son tombeau : entre autres son apparition et les discours qu'il tint à l'abbé Volbert, et la guérison d'un homme qui étoit aveugle de naissance et qui n'avoit jamais eu l'usage de ses membres.

A Clermont en Auvergne, saint Patrice, évêque.

Le bienheureux Pierre de Sienne étoit fabricant de peignes en

cette ville. Il vivoit saintement, et étoit si ami du silence, qu'après avoir indiqué aux acheteurs le prix de ses peignes, il ne répondoit plus à leurs questions que par des signes. Quand sa femme mourut, il vendit tous ses biens, en donna le prix aux pauvres et se retira chez les Frères Mineurs, où il prit l'habit du Tiers-Ordre. Ce pauvre artisan devint bientôt l'oracle de la ville. Prêtres et séculiers l'alloient consulter et se recommandoient à ses prières. Il fit plusieurs miracles, et entre autres il ressuscita un enfant mort depuis un jour. Il s'endormit dans le Seigneur le 4 décembre 1289, et le magistrat de Sienne lui fit élever un magnifique tombeau dans l'église de Saint-François. Le pape Pie VII a approuvé son culte en 1802. Les Frères Mineurs célèbrent sa fête le 16 mars.



DIX-SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Gertrude, vierge et première abbesse de Nivelle.

Saint Patrice, apôtre de l'Irlande; saint Joseph d'Arimathie; les saints martyrs Alexandre et Théodore; plusieurs saints martyrs d'Alexandrie; saint Paul, martyr; saint Agricole.

LA VIE DE SAINTE GERTRUDE,

VIERGE ET PREMIÈRE ABBESSE DE NIVELLE.

AN 664

Saint Vitalien, pape. — Constant II, empereur.
Clotaire III, roi.

Sainte Gertrude, le vrai miroir des vierges, étoit issue d'une très-noble et très-vertueuse famille. Elle étoit fille de Pepin, maire du palais en Austrasie, sous le roi Dagobert : sa mère, femme autant vertueuse que noble, s'appeloit Yduberge, surnommée Itte. Elle fut nourrie et élevée pendant son jeune âge dans la maison de ses père et mère en la crainte et en l'amour de Dieu, se rendant fort agréable à Dieu et aux hommes. Pendant ce temps-là, Notre-Seigneur l'ayant douée de belles vertus, elle passoit son temps et s'entretenoit en la contemplation de la sagesse divine. Elle fit de tels progrès en la vertu, qu'étant éprise entièrement de l'amour de Dieu, elle conçut en son cœur un grand mépris des honneurs et des vanités de ce monde, ne pensant nuit et jour à autre chose qu'à l'amour de Notre-Seigneur, pour lequel elle refusa un très-excellent parti.

C'étoit le fils d'un grand seigneur d'Austrasie, jeune, bien fait, et doué de toutes les perfections requises en une personne de sa qualité. Il avoit été invité par Pepin, père de notre sainte, avec plusieurs autres seigneurs de marque, pour tenir compagnie au roi Dagobert qu'il avoit prié de dîner chez lui. Ce jeune seigneur désirant repaître son esprit par la considération de quelque beau sujet, jeta la vue sur Gertrude, jeune d'âge, mais au reste accomplie de tant de vertus, qu'elle étoit entre les autres dames comme un diamant, jetant un feu qui embrasoit aussitôt le cœur. Il fut incontinent épris de son amour, et la désirant pour femme, il en parla au Roi, qui bien joyeux de cette nouvelle en avertit aussitôt Pepin son père, et commanda qu'Itte, femme de Pepin, amenât sa fille. Ces deux vertueuses dames se présentèrent donc au Roi, sans savoir pourtant son dessein ni ce qui se préparoit.

Après que le Roi leur eut déclaré l'affection que ce jeune seigneur portoit à la vertueuse Gertrude et qu'il la demandoit en mariage, il commença à leur faire entendre sa noblesse, ses richesses et ses honneurs, n'oubliant rien de ce qui pouvoit tirer le consentement d'une fille qui eût eu tant soit peu d'amour. Elle en avoit bien vraiment, mais c'étoit pour son divin époux, pour l'amour duquel son cœur brûloit nuit et jour. Elle fit cette belle réponse : « Sire, je ne méprise pas la recherche d'un parti si honorable, et enrichi de tant de belles et rares qualités, il ne me sauroit obliger davantage ; mais je vous prie de savoir que j'ai voué mon cœur et mes affections à mon Seigneur et mon fidèle Époux, et que je lui ai donné pour gage ma foi, que je ne violerai jamais au péril même de ma vie. »

Cette réponse donna un merveilleux contentement au roi qui étoit un prince bien né et tout à fait porté à la dévotion : mais elle donna en même temps du mécontentement à ce jeune seigneur, qui se retira tout honteux de ce refus, et de l'étonnement à tous les princes et seigneurs de la cour, qui n'attendoient rien moins que cette conclusion.

Depuis ce temps-là, ce feu de l'amour divin s'accrut et s'embrasa de telle sorte dans ce cœur virginal, durant l'espace de

quatorze ans, que Pepin, son père, venant à décéder, elle se retira entièrement sous le gouvernement d'Itte sa mère, à qui elle se rendoit sujette et obéissante en toutes choses, sans se plus soucier des vanités de ce monde, comme faisoit aussi sa mère. Car cette dame ressentoit en elle tant d'ennui de la mort de son mari, qu'elle se privoit de tous les contentements honnêtes qu'elle eût pu recevoir. Si bien qu'étant même excitée par la dévotion de sa fille, qui ne cherchoit que l'occasion de renoncer au monde, elle bâtit un monastère que l'on appelle Nivelle, par l'avis que lui en donna saint Amand, évêque d'Utrecht, grand et saint personnage, et elle le dota de bons revenus, car elle étoit puissamment riche. Elles s'y enfermèrent toutes deux, y prirent le voile et se consacrèrent entièrement au service de Jésus-Christ.

Que le bon exemple des personnes élevées en dignité est un puissant motif pour obliger tous leurs inférieurs à bien vivre! Ces saintes religieuses ne furent pas plutôt enfermées là dedans, qu'elles furent bientôt suivies de plusieurs autres braves filles, qui, attirées par la splendeur de leurs vertus, se soumirent à leur discipline, de sorte que ce monastère devint très-célèbre, et comme un petit paradis où l'on entendoit perpétuellement chanter les louanges de Dieu.

Mais le diable, ennemi du repos et du salut des hommes, ne les laissa pas longtemps sans trouble. Car il suscita de malheureux débauchés qui persécutèrent cruellement ces bonnes vierges, les injuriant, les outrageant et leur ravissant même ce qui leur étoit nécessaire pour leur vivre et leur entretien. Il ne s'en fallut pas beaucoup que sainte Gertrude et sa mère ne quittassent leur sainte entreprise, ou au moins qu'elles ne renvoyassent toutes ces bonnes filles qui s'étoient venues rendre sous leur obéissance ; tant ces méchants les affligeoient. Toutefois la constance de sainte Gertrude fut telle qu'elle dissipa toutes ces calomnies, et malgré tous les envieux elle persévéra en religion, étant aidée par les saints conseils d'Itte, sa mère, qui lui coupa ses cheveux elle-même, lui faisant une couronne et la consacrant à Dieu. Elle lui fit ensuite prendre le voile ainsi qu'à toutes ses compagnes, et

voulut qu'elle fût Mère et abbesse de toute cette sainte troupe de religieuses dédiées à Jésus-Christ.

Cette sainte fille s'appliqua à cette charge avec tant de zèle, qu'elle brilloit en toutes les vertus. Elle étoit chaste de corps et de pensée, grande aumônière, s'adonnant aux jeûnes et aux oraisons, recevant charitablement les étrangers, soulageant les malades et les affligés ; enfin elle ne respiroit que piété et sainteté. Elle fit même venir des hommes savants de fort loin pour leur interpréter les saintes Écritures. Au reste sa bonne mère Itte ayant mis bon ordre à toutes les affaires du monastère et écarté toutes ces tempêtes, étant âgée de soixante ans, rendit son esprit à Dieu, douze ans après la mort de Pepin son mari. Elle fut honorablement inhumée au monastère de Nivelle; et pour sa sainte vie elle a mérité d'être honorée d'un culte public dans l'Église.

Sainte Gertrude se voyant sur les épaules toute la charge du monastère, s'adonna avec plus de ferveur à la contemplation des choses divines, et afin qu'elle y pût vaquer plus librement, elle disposa du gouvernement du monastère ; de sorte qu'elle donna les affaires du dehors à des Frères religieux, gens de bien et fidèles; et pour ce qui concernoit le dedans, elle le recommanda à de certaines Sœurs religieuses. De manière que ne se retenant que la seule autorité dans le monastère, et étant délivrée du maniement des affaires, elle s'employoit à prier Dieu nuit et jour, s'adonnant à la lecture des saintes Écritures avec tant d'application et de diligence, qu'elle les savoit presque toutes par cœur, en entendoit les plus hauts mystères par la révélation du Saint-Esprit, et les expliquoit aux autres clairement et avec une grande facilité.

Parmi ses saintes occupations, elle avoit toujours soin des pauvres, faisant bâtir de grands hôpitaux pour y retirer et nourrir les orphelins, les veuves, les prisonniers étrangers et tous les pauvres prêtres qui se rencontroient. C'étoit là véritablement une belle œuvre de charité, et telle qu'on devroit désirer de quelques personnes pieuses en chaque diocèse de ce royaume, et qu'il y eût un lieu particulier pour soulager la nécessité d'une infinité de pauvres prêtres que l'on voit réduits à mendier leur vie. Aussi

cette pauvre abbesse n'avoit point d'autre occupation que de méditer et d'exercer la charité ; mais parmi tout cela elle traitoit rigoureusement son corps par des veilles et par des jeûnes : ce qui lui causa une fièvre bien aiguë, par la violence de laquelle elle fut contrainte de se démettre entièrement de la charge d'abbesse, qu'elle donna à une sienne nièce, appelée Wifeltrude, afin d'avoir un peu de relâche de ce côté-là, et plus de liberté de vaquer à ses exercices spirituels. Wifeltrude étoit une fille âgée environ de vingt ans, de très-noble et ancienne maison, qu'elle avoit nourrie et élevée dès son bas âge dans ce monastère. Elle étoit fort belle, aimée des religieuses, débonnaire envers ses sujets, sévère aux orgueilleux, douce en ses paroles, aimant Dieu et son prochain, et chaste de corps et de pensée. C'étoient des qualités vraiment louables, et qui avoient obligé son père à rechercher tous les moyens possibles de la retirer de là. Mais ce fut en vain; et elle mourut le vingt-troisième jour de novembre, âgée de trente ans, ayant gouverné l'abbaye l'espace de onze ans.

Cependant sainte Gertrude n'ayant plus rien qui la détournât de ses dévotions ordinaires, s'y employoit avec beaucoup plus de ferveur qu'auparavant, bien que la foiblesse de son corps l'en pût dispenser. Néanmoins, comme si elle ne s'en fût pas beaucoup souciée, elle le laissoit seul en terre, habitant dans le ciel de cœur et d'esprit. Et comme elle sentit ses forces corporelles diminuer toujours de plus en plus, elle envoya visiter un saint personnage religieux, nommé Valtan, et lui fit parler du jour de son trépas. Il lui fit réponse que le lendemain, durant la messe, elle mourroit, mais qu'elle n'eût aucune appréhension, d'autant qu'elle seroit conduite au Royaume des cieux. Là-dessus rendant grâces à Dieu de si bonnes nouvelles, elle commença à se préparer à la mort par prières et oraisons qu'elle fit toute la nuit avec toutes les religieuses, sans aucun repos ; et le matin étant venu, s'étant munie des sacrements de l'Église, environ à six heures, comme le prêtre eut achevé la Secrète de la messe, elle rendit son âme à Dieu, le dix-septième jour de mars, âgée de trente-trois ans, l'an de Notre-Seigneur 664.

Les œuvres pieuses et charitables qu'elle fit, sont un grand témoignage de sa sainteté, mais les miracles dont Dieu l'a honorée, la confirment encore davantage. Pendant qu'elle vivoit, elle raconta qu'une fois, comme elle faisoit oraison devant l'autel de saint Sixte martyr, elle vit une boule de feu ardente descendre sur elle avec une telle splendeur, que toute l'église en fut illuminée, et que cela dura environ l'espace de demi-heure, laquelle peu à peu disparut. Si cela d'abord la put étonner, quelle consolation en reçut-elle par après? quels élancements d'amour en jetoit-elle? quelles protestations faisoit-elle de ne se départir pas de l'amour de Dieu?

Le jour de son décès elle apparut à une abbesse de la ville de Trèves. Cette abbesse s'appeloit Modeste, et avoit une grande familiarité avec notre sainte pendant son vivant. Celle-ci donc, comme elle faisoit son oraison devant l'autel de la très-sainte Vierge Marie, aperçut au côté droit de l'autel sainte Gertrude, revêtue de ses habits ordinaires; ce qui lui donna de l'étonnement. Là-dessus reconnoissant bien que c'étoit elle à son habit et à sa façon, doutant toutefois de la vérité du fait: ***Ma sœur Modeste, n'ayez point de doute,*** lui dit-elle, ***je suis Gertrude, celle à qui vous avez porté tant d'affection; sachez qu'aujourd'hui, à l'heure même que je vous parle, Dieu m'a appelée de ce monde-ci en l'autre.*** Après quoi elle disparut.

Dix ans après son trépas, le feu prit si violemment au monastère de Nivelle, qu'il réduisoit en cendres tout ce qu'il rencontroit, et on n'avoit point d'espérance d'y pouvoir apporter aucun remède, de sorte que toutes les religieuses s'étoient sauvées dehors. Celui qui avoit charge du monastère ne sachant plus quel secours apporter, se résolut de remettre tout en la garde de Notre-Seigneur: comme il levoit les yeux au ciel, sainte Gertrude lui apparut sur le haut du réfectoire en la même forme et habit qu'elle avoit lorsqu'elle vivoit en ce monde, et elle éteignit le feu avec son voile: la flamme s'amortit tout à coup sans plus rien endommager.

Une dame assez pieuse, allant un jour visiter les bonnes religieuses de Nivelle le jour de la fête de sainte Gertrude, eut quelque doute des vertus et des miracles qu'on lui racontoit de cette

sainte. Elle avoit mené avec elle un sien petit enfant, beau et agréable, qu'elle aimoit tendrement. Cet enfant, par malheur se jouant dans le cloître autour du puits, y tomba pendant que sa mère dînoit avec les religieuses au réfectoire, et y fut tout le temps du dîner. Ensuite, comme une des sœurs alloit au puits tirer de l'eau, elle aperçut que cet enfant y étoit tombé et courut promptement en avertir sa mère et les religieuses. Alors celle qui avoit soutenu contre cette dame les vertus de la sainte, s'écria : *Ce sont là des effets de votre puissance, sainte Gertrude, à cause que l'on doutoit de vos vertus. Mais je vous prie que par votre faveur Dieu lui redonne la vie.* Là-dessus on tira ce pauvre enfant mort du puits, qu'elle porta sur le lit de sainte Gertrude en l'église, et bientôt après il ressuscita.

Sainte Gertrude avoit aussi élevé et instruit une bonne fille religieuse et bien vertueuse, qui s'appeloit Agnès. Cette fille succéda à Wifeltrude, et édifia une église à Nivelle au nom de sainte Gertrude, où fut posé son lit. Une autre dame, nommée Begga, sœur germaine de sainte Gertrude, fonda une abbaye, et demanda des religieuses à l'abbesse Agnès, des livres pour y faire le service divin, et quelques reliques de la sainte. Ce qu'elle fit, lui envoyant un certain nombre de ses religieuses avec la même règle et le même habit, leur donnant aussi une partie du lit de la sainte, lequel on mit près de l'autel de sainte Geneviève, où se firent plusieurs miracles.

Les Martyrologes de Béda, d'Usuard et d'Adon font mention de sainte Gertrude; le Martyrologe aussi semblablement le dix-septième jour de mars. Surius rapporte sa vie; comme aussi Molan, Sigebert et Trithème font mention d'elle : elle fut canonisée par le pape Honorius III.

En Irlande, la fête de saint Patrice, évêque et confesseur, qui, le premier, annonça Jésus-Christ dans cette île, où il ne se rendit pas moins illustre par ses vertus que par ses miracles. Issu d'une noble et vertueuse famille, il naquit, sur la fin du quatrième siècle, dans un village de la Grande-Bretagne. Son père s'appeloit Calphurnius, et sa mère, que l'on croit avoir été la nièce de saint Martin de Tours, se nommoit Concessa. Etant encore enfant, il fut enlevé par les Hibernois qui vinrent ravager la Bretagne. Sa fortune le porta à garder les pourceaux; mais, par la providence divine, il trouva un trésor, par le moyen duquel il obtint de son maître sa liberté, au bout de six ans de servitude. Cette dure épreuve n'avoit pas été sans fruit pour son âme, et durant ces longues années il n'avoit cessé de prier Dieu jour et nuit. Après qu'il fut retourné en son pays, il trouva saint Germain qui y étoit venu avec saint Loup de Troyes pour s'opposer à l'hérésie des Pélagiens. Ce que considérant, il eut le désir de prêcher le saint Évangile aux Hibernois; il alla donc trouver le pape Célestin qui l'ordonna évêque d'Hibernie, ou d'Irlande, et lui donna le nom de Patricius, c'est-à-dire père de plusieurs. Il alla donc en Hibernie, où il planta le christianisme avec un très-grand fruit. Il eut beaucoup à souffrir de la part des infidèles et faillit plusieurs fois endurer le martyre. Cependant il convertit un très-grand nombre de païens, ordonna des prêtres, établit des couvents, tint des conciles et mérita d'être regardé comme le père de l'église d'Irlande. Enfin, ayant vécu, dit-on, jusqu'à cent vingt-deux ans, il finit heureusement ses jours le 17 mars. Il fut enterré à Down, et sa mémoire a toujours été en grande vénération chez les Irlandois.

A Jérusalem, saint Joseph d'Arimathie, noble décurion, disciple de Notre-Seigneur, qui détacha de la croix le corps de son Maître, pour l'ensevelir dans son propre sépulcre, où personne n'avoit encore été mis.

A Rome, les saints Alexandre et Théodore, martyrs.

A Alexandrie, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, ayant été pris par les adorateurs de Sérapis, et refusant d'adorer cette idole, furent impitoyablement massacrés, du temps de l'empereur Théodose. Ce prince ordonna aussitôt, par un édit, que ce temple de Sérapis fût rasé.

A Constantinople, saint Paul, martyr, brûlé pour la défense du culte des saintes images, sous Constantin-Copronyme.

A Châlon-sur-Saône, saint Agricole, évêque.



DIX-HUITIÈME JOUR DE MARS.

La fête de l'archange saint Gabriel. — Saint Narcisse.

Saint Alexandre, martyr; les dix mille martyrs de Nicomédie; les saints martyrs Trophime et Eucarpe; saint Édouard; saint Cyrille de Jérusalem; saint Fridien; saint Anselme de Mantoue.

LA FÊTE DE L'ARCHANGE SAINT GABRIEL.

En quelques églises on fait la fête de l'archange saint Gabriel le 18 mars, à cause qu'il a été le glorieux messager et l'ambassadeur choisi de la part de Dieu, et envoyé à la très-sainte Vierge, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel. Car, bien que le rachat entier de notre rédemption sortit du trésor céleste, sans qu'aucune pure créature y contribuât rien du sien, néanmoins la très-sainte Vierge intervint, et comme mère lui donna la chair qu'il devoit offrir pour tous. Ce fut l'ange saint Gabriel qui, en cette qualité de messager, fut envoyé de Dieu pour manifester son dessein à la très-sainte Vierge, la disposer et lui demander son consentement.

Nous trouvons en l'Écriture sainte que l'ange Gabriel apparut au prophète Daniel, et lui marqua le temps que le Messie devoit venir au monde pour le délivrer par sa mort de l'insupportable joug de Satan, savoir : lorsque les soixante-dix semaines seroient accomplies, semaines d'années tout à fait mystérieuses.

Le même saint Gabriel apparut à Zacharie comme il encensoit à l'autel, et lui prédit l'heureuse naissance de son fils saint Jean-Baptiste, la joie universelle que tous en recevroient, l'abondance

de la grâce du Saint-Esprit, dont cet enfant seroit doué, même dès le sein de sa mère.

Enfin, il vint vers la très-pure Vierge Marie, Notre-Dame, comme le secrétaire du Consistoire divin, pour lui déclarer ce qui s'y étoit déterminé touchant l'Incarnation du Fils de Dieu, qui la vouloit bien prendre pour sa Mère.

Encore que ces trois messages où saint Gabriel a été employé, soient si différents et si inégaux, que quelques-uns aient eu opinion qu'ils n'ont pas été faits par un même ange; néanmoins, si nous les regardons de plus près, nous trouverons que tous trois ne visent qu'à un même but, et qu'ils font partie du très-profond mystère de l'Incarnation, dont saint Gabriel avoit commission, et ainsi qu'il est plus probable que ç'a été un même ange qui a été envoyé à toutes ces fois.

Nous ne savons pas quelle place tient saint Gabriel au ciel. Quelquefois l'Écriture sainte et les docteurs de l'Église l'appellent Ange, d'autrefois Archange; néanmoins le mystère pour lequel il descendit du ciel, par son excellence et sa sublimité, nous donne assez à connoître que le message qu'il apporta devoit être fait par un des premiers princes de cette armée céleste, qui ont la charge d'administrer les choses humaines. Car, si les rois de la terre, pour traiter des affaires d'importance, envoient les grands de leur royaume, et que plus la chose est considérable, plus ils font choix d'une personne illustre et qualifiée; il est sans doute, que pour négocier la plus grande chose que Dieu ait jamais faite, il a choisi un de ses principaux ministres, puisque tout le bon ordre et la police des cours des rois de la terre, n'est qu'une image et un léger crayon de l'ordre et de la disposition du ciel.

Saint Irénée appelle saint Gabriel, Archange, c'est-à-dire prince des anges. Saint Ambroise et saint Augustin lui donnent le même nom; Hésychius, avec saint Grégoire, l'appelle prince, le plus grand de tous les anges; André, archevêque de Jérusalem, dit que ce fut l'un des principaux anges. Saint Bernard semble vouloir donner à entendre que ce fut le plus grand de tous les anges, parce que le saint Evangile dit qu'il fut envoyé de Dieu, sans dé-

clarer qu'entre Dieu et saint Gabriel, il fût intervenu un autre supérieur, par le moyen duquel Notre-Seigneur l'eût dépêché; mais il l'envoya lui-même immédiatement. Comme aussi l'envoyant pour informer et instruire la très-sainte Vierge (qui en dignité et en grâce surpassoit tous les anges), il étoit fort convenable que ce fût un ange très-excellent.

Saint Thomas et quelques autres docteurs sont d'opinion que saint Gabriel est le chef du deuxième chœur de la hiérarchie inférieure des Anges, qui se distinguent par leurs charges et leurs ministères. Ceux qui sont envoyés pour les hommes et pour administrer les choses inférieures, s'appellent proprement Anges, et composent le premier chœur, qui est le plus bas de cette première hiérarchie; ceux qui se chargent des plus hautes et plus difficiles affaires touchant notre salut, sont les Archanges, dont le second chœur est composé, et saint Gabriel est le premier de ce chœur.

Et comme les anges n'ont pas besoin de noms pour être connus, parce qu'ils se font connoître d'eux-mêmes; les noms que la sainte Écriture leur donne servent pour déclarer leurs offices et leurs ministères, De là vient que le valeureux prince, qui prit le parti de Dieu contre Lucifer, se nomme Michel, c'est-à-dire, *Qui est comme Dieu;* celui qui vint guérir Tobie, se nomme Raphaël, que l'on interprète *Médecin de Dieu*; et celui qui annonça à la très-sainte Vierge l'Incarnation du Verbe éternel, Gabriel, qui signifie selon les uns, *Homme de Dieu,* ou selon les autres, *Force de Dieu*, parce qu'il venoit annoncer celui qui devoit être Homme et Dieu, et montrer en la foiblesse de notre chair le puissant bras de la divinité.

Soyons donc dévots à ce glorieux Archange, honorons-le et lui demandons toujours sa faveur et son aide, afin que, par son intercession, nous obtenions le fruit de ce souverain mystère qu'il nous apporta du ciel sur la terre.

LA VIE DE SAINT NARCISSE,

ÉVÊQUE DE GIRONE, MARTYR ET APOTRE D'AUGSBOURG.

AN 271.

Saint Denis, pape. — Aurélien, empereur.

Saint Narcisse naquit à Girone, d'une des nobles familles de la ville. Du temps que l'empereur Aurélien persécutoit les chrétiens, il sortit de la ville avec un de ses diacres nommé Félix, et s'en alla à la garde de Dieu vers l'Allemagne, en intention d'annoncer l'Evangile à ces peuples et de les convertir à la foi catholique. Il passa par Augsbourg, et, s'y voulant loger, il fut conduit en la maison d'Afra, femme de qualité, mais dissolue. Car Afra étoit fille d'Hilarie, qui avoit été reine de Chypre, ou au moins la plus riche et la plus puissante dame de l'île, laquelle ayant perdu en un jour de bataille son mari, son état et ses biens, s'étoit retirée avec Afra, sa fille, Denys, son frère, et le reste de leur famille en la ville d'Augsbourg, où Hilarie permit à Afra sa fille de vivre en courtisane débauchée.

Afra menoit cette vie quand Narcisse entra en sa maison, et encore que le saint en fût ignorant, Dieu l'y conduisit pour le salut de tous ceux du logis, et entre autres d'Afra, qui, étant enveloppée des ténèbres de l'idolâtrie et de l'ombre de la mort, n'apercevoit pas sa misère. En effet, comme Narcisse entra dans le logis, Afra pensoit que c'étoit un des galants qui avoient accoutumé de la venir courtiser; toutefois, elle sut depuis que c'étoit un évêque des chrétiens, et par la prière que fit le saint toute la nuit et une souveraine lumière qu'elle vit, elle fut tellement changée que sa mère et elle, Digne, Eunomie et Eutropie, ses trois servantes, se

convertirent à Notre-Seigneur, et après avoir jeûné sept jours, elles furent baptisées. Plusieurs, suivant leur exemple, se firent chrétiens et furent martyrs de Jésus-Christ. Saint Narcisse prêcha dans cette ville et gagna tant d'âmes à notre Rédempteur, que ceux d'Augsbourg le tiennent pour leur maître et pour leur apôtre.

Après y avoir séjourné neuf mois, il fit des prêtres et consacra pour évêque Denys, frère d'Hilarie et oncle d'Afra, puis il se disposa, au grand regret des chrétiens, à s'en retourner à Girone, sa patrie, où il désiroit aussi d'y servir. Il y demeura trois ans, exerçant la charité, édifiant le peuple par sa sainte vie et l'éclairant de sa doctrine. Il gagnoit beaucoup d'âmes à Dieu, avec une grande joie et profit des chrétiens, dont les gentils crevoient de dépit; enfin ils le tuèrent lorsqu'il disoit la messe, et lui donnèrent trois coups, un dans la gorge, l'autre sur l'épaule et l'autre dans la cuisse. Ceci est contenu dans le bréviaire d'Augsbourg, que le cardinal Oton Trucsès, évêque d'Augsbourg, fit imprimer à Rome l'an 1579, où est aussi récité le martyre de sainte Afra, qui fut brûlée toute vive, s'offrant à Notre-Seigneur en holocauste et en odeur de suavité. A six jours de là, sainte Hilarie, sa mère, et ses trois servantes, Digne, Eunomie et Eutropie, souffrirent le même martyre du feu.

Le corps de saint Narcisse est à Girone, et toute la ville le reconnoît et l'honore pour son patron. Notre-Seigneur a fait plusieurs grands miracles par l'intercession de ce saint. Celui-là entre autres est mémorable, qui arriva lorsque Philippe, roi de France, fit la guerre à Don Pierre, roi d'Aragon, et prit d'assaut la ville de Girone; car quelques sacriléges ayant, durant le sac, pillé le sépulcre de saint Narcisse, il en sortit des taons et des guêpes d'une extraordinaire figure, couleur et grosseur, qui se ruèrent sur les soldats et les chevaux françois, les empoisonnant de leurs morsures en telle sorte, qu'il mourut plus de 40,000 soldats de peste, et 24,000 chevaux. Quelques-uns ajoutent qu'à quelque temps de là le roi de France mourut dans Perpignan, et que de là vint le proverbe : *Les mouches de saint Narcisse,* ainsi que l'a

remarqué le cardinal Baronius aux Annotations qu'il a faites au Martyrologe romain, le premier de mars.

Avec saint Narcisse fut martyrisé saint Félix, son diacre, du temps de l'empereur Aurélien, qui commença à régner en l'an 271. La fête de saint Narcisse, évêque de Girone et martyr, se célèbre le dix-huitième jour de mars, auquel jour le Martyrologe romain fait mention de lui, et l'Église d'Augsbourg le vingt-neuvième d'octobre.

LA VIE DE SAINT CYRILLE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 386.

Sirice, pape. — Théodose, empereur.

Saint Cyrille étoit homme d'une grande intégrité, doctrine et prudence. Maxime, patriarche de Jérusalem, étant décédé, il fut établi en sa place sous l'empire de Constance, fils du grand Constantin. Il gouverna saintement son Église, et entre les louanges qu'on lui donne, c'est d'avoir été fort miséricordieux et fort charitable envers les pauvres. Car Dieu ayant envoyé de son temps une grande famine pour punir les hommes, une infinité de pauvres n'avoient d'autre recours qu'au saint prélat. Celui-ci n'ayant plus rien à leur donner, vendit les biens et les richesses de l'église, et de l'argent qui en provint, il remédia à cette nécessité, dépouillant le temple matériel pour vêtir et sustenter les temples vivants et spirituels de Dieu; comme firent saint Ambroise et saint Augustin, et d'autres saints prélats.

Du temps que saint Cyrille étoit patriarche, il arriva à Jérusalem une chose fort rare et fort merveilleuse. Un jour de la Pentecôte, environ trois heures après le soleil levé, il apparut sur le mont du Calvaire une croix en l'air plus claire que le soleil, dont les bras s'étendoient jusque sur le mont des Oliviers, et cela dura si longtemps qu'elle fut vue à loisir de tous ceux de la ville; parce que chacun laissant son occupation, couroit voir ce prodige divin. Plusieurs Juifs qui le virent furent éclairés de Notre-Seigneur et reconnoissant le vrai Dieu, ils se convertirent à notre sainte foi; sa divine Majesté voulant par une démonstration si évidente du ciel, illustrer le patriarcat de saint Cyrille, et détourner l'empereur Constance de la faveur qu'il portoit aux Ariens, le retenant en la foi que l'empereur Constantin son père (par le moyen d'une semblable croix qui lui apparut aussi du ciel), avoit reçue et gardée, mais cet empereur n'en fit rien.

Saint Cyrille écrivit à Constance une docte lettre pour l'avertir de ce miracle qu'il avoit vu de ses yeux, et l'exhorta à suivre l'étendard de la croix, servant celui qui y mourut pour nous. Cette apparition de la croix fut une chose si remarquable et si avérée par tout l'Orient, qu'il s'en fit une fête particulière pour la célébrer tous les ans le neuvième de mai, jour qu'elle apparut.

Ce signe du ciel avoit bien disposé et adouci les cœurs du peuple, et saint Cyrille, tant par sa sainte vie que par son admirable doctrine, faisoit un grand fruit, encourageant les catholiques et résistant aux hérétiques ariens, qui étoient en nombre et favorisés de l'empereur Constance. Ils avoient grand déplaisir de voir que le saint prélat dissipât si fortement les ténèbres de leurs erreurs et de leurs ignorances, et se voyant si puissants et armés de la force de l'empereur, qui les rendoit insolents et téméraires, ils résolurent de chasser saint Cyrille de son siége, pour priver les catholiques d'un si digne pasteur et d'un si vaillant capitaine, afin que l'armée de Jésus-Christ dénuée de son chef et le troupeau demeurant sans pasteur, ils le pussent déchirer plus facilement comme des loups ravissants. Pour avoir quelque couleur de le faire, ils assemblèrent certains évêques hérétiques,

avec Acace, qui étoit le principal, et qui avoit de grandes prises contre saint Cyrille, et dissimulant le vrai sujet qui les poussoit (à savoir, qu'ils étoient ariens, et Cyrille un pilier de la foi catholique), ils prirent leur prétexte sur ce qu'il avoit vendu les ornements de l'église pour nourrir les pauvres, et qu'un bouffon avoit joué une comédie, revêtu d'un habit sacerdotal, de manière qu'ils le déposèrent et le privèrent de son siége patriarcal, et y établirent Héracle, qui étoit de leur secte, afin qu'il la fomentât et la favorisât comme ils prétendoient. Héracle étant mort, ils instituèrent Hilaire en son lieu.

Ainsi les hérétiques chassèrent saint Cyrille, et plusieurs autres très saints et très-doctes évêques furent aussi bannis par eux au même temps, parce qu'ils étoient les colonnes de notre Religion, qui pour lors souffrit de grandes persécutions et calamités. Mais depuis s'étant assemblé un concile en la ville de Séleucie, Acace et ses adhérents furent appelés pour rendre raison de ce qu'ils avoient fait contre saint Cyrille : ils n'y osèrent comparoître, se défiant de leur cause, et leur mauvaise conscience les accusant et les condamnant. En ce concile, saint Cyrille fut réintégré en sa dignité, Acace privé de la sienne, et ses compagnons condamnés et excommuniés.

Le saint prélat retourna en son Église avec cette sentence d'absolution, au grand contentement des gens de bien, et au grand regret des méchants. Saint Jérôme, parlant de saint Cyrille, dit qu'il ne fut pas chassé de son Eglise, une seule fois, mais plusieurs fois à cause de la foi catholique, et qu'il y fut autant de fois remis.

Outre les autres grâces dont saint Cyrille étoit doué, l'une fut le don de prophétie; car Julien l'Apostat ayant succédé à l'empereur Constance, son cousin germain, comme il vouloit favoriser les Juifs contre les Chrétiens, il commanda qu'on rebâtit le temple de Jérusalem, afin que les Juifs y continuassent leurs sacrifices et leurs cérémonies. On commença cet ouvrage avec de grands préparatifs et de grandes dépenses, les fondements en furent jetés bien profonds et bien fermes; mais saint Cyrille prédit qu'il ne

demeureroit pas une pierre de cette entreprise, suivant la parole de Notre-Seigneur. La nuit suivante, il se leva un si épouvantable tremblement de terre, qu'il arracha les pierres, que l'on avoit posées en ces fondements et les écarta de côté et d'autre ; la foudre tomba aussi du ciel, qui brûla et mit en poudre tous les instruments et les machines propres à cet ouvrage ; et les Juifs qui y accoururent pour voir ce miracle, trouvèrent des croix brillantes si fort imprimées sur leurs vêtements, qu'ils ne surent jamais trouver les moyens de les effacer : en quoi la prophétie de saint Cyrille fut véritable, Julien l'Apostat demeura confus et plusieurs Juifs se convertirent à Jésus-Christ.

Saint Cyrille fut merveilleusement tourmenté par les hérétiques pour la défense de notre religion durant plusieurs années que Constance, Julien et Valens, trois empereurs d'Orient, se rendirent ennemis jurés, et persécuteurs de la foi catholique ; mais depuis que le grand Théodose succéda à l'empire, prince autant pieux que magnanime, Cyrille demeura paisible en son Église l'espace de huit ans, et la gouverna admirablement. Enfin chargé d'ans et de mérites, il passa de cette vie en l'autre le 18 de mars, l'an de Notre-Seigneur 386, qui fut le huitième du règne de Théodose, selon le cardinal Baronius.

Il est fait mention de saint Cyrille dans le Martyrologe romain ; et le concile de Constantinople en une Épitre qu'il écrit au pape saint Damase, l'appelle très-révérend et très-saint évêque, et dit que souvent et en divers lieux il avoit combattu pour Notre-Seigneur contre les hérétiques. Les Grecs le célèbrent en leur Ménologe, et les auteurs de l'Histoire ecclésiastique, Sozomène, Socrate, Théodoret, et Nicéphore le louent comme un très- saint personnage et le grand fléau des hérétiques.

Saint Cyrille écrivit en sa jeunesse un livre intitulé *Catéchèses* qui a été traduit du grec en latin par Jean Grodèce, doyen de Cracovie, lequel a même écrit sa vie; il a été imprimé depuis peu au grand profit de la sainte Église. Surius rapporte sa vie en son second tome de la Vie des saints.

A Césarée en Palestine, la fête de saint Alexandre, qui, de la Cappadoce et de sa propre ville dont il étoit évêque, étant venu à Jérusalem visiter les saints lieux, lorsque Narcisse, qui occupoit ce siége, étoit fort âgé, prit par ordre de Dieu le gouvernement de cette Église. Quelque temps après, ce saint homme que son grand âge et ses cheveux blancs rendoient encore plus vénérable, fut mené à Césarée durant la persécution de Dèce, et enfermé dans une étroite prison, où il accomplit son martyre pour la foi de Jésus-Christ.

A Nicomédie, dix mille saints martyrs, qui furent passés au fil de l'épée pour la confession du nom de Jésus-Christ.

Le même jour, les saints martyrs Trophime et Eucarpe.

En Angleterre, saint Edouard, roi, qui, ayant été tué par les artifices de sa belle-mère, devint célèbre par ses miracles. Il étoit issu des anciens rois de Bretagne : son père s'appeloit Edgard et sa mère Elflède, personnes fort pieuses. Il fut couronné roi après la mort de son père, et se conduisit dans son gouvernement par les conseils de saint Dunstan qui l'avoit sacré. Il fit ainsi le bonheur de l'Angleterre, mais son règne ne fut pas de longue durée. Sa belle-mère Elfride, qui convoitoit le trône pour son fils Ethelrède, le fit méchamment tuer dans une visite qu'il lui rendoit. Mais de peur qu'elle ne fût soupçonnée de sa mort parce que cela arriva chez elle, elle le fit porter chez une bonne femme voisine, qui étoit aveugle et qui recouvra la vue en touchant ce saint corps. Elfride voyant ce miracle, voulut encore le cacher davantage et le fit jeter dans des marais ; mais ce fut en vain, car Dieu le fit connoître par des colonnes de feu qui paroissoient autour de lui, et il fut trouvé un an après sans corruption et honorablement inhumé. Au lieu où on le découvrit, il sortit une fontaine d'eau douce, qui guérissoit les malades qui en buvoient. Elfride touchée d'un vif repentir voulut aussi visiter les saintes reliques,

mais par un jugement divin, jamais elle ne put faire avancer son cheval, ni elle-même y aller à pied. Elle quitta le monde, fonda des monastères et se retira dans l'un d'eux, où elle mourut.

A Lucques en Toscane, saint Fridien, évêque, illustre par le don des miracles. On fait sa fête le 18 novembre, jour de la translation de son corps.

A Mantoue, saint Anselme, évêque et confesseur.



DIX-NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Saint Joseph, époux de la très-sainte Mère de Dieu.

Saint Quinctus et ses compagnons, martyrs; saint Panchaire; saint Apollone et saint Léonce; saint Landoald : saint Jean de Civita di Pinna.

LA VIE DE SAINT JOSEPH,

ÉPOUX DE LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU.

Ce que nous avons de certain de la vie du glorieux saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge Marie, doit être tiré des Évangiles, d'autant que les mêmes historiens, qui par l'instinct et la révélation du Saint-Esprit écrivirent la vie de Notre-Seigneur, ont touché par le même moyen ce que nous devions savoir de ce saint patriarche, comme de son gouverneur et de son père putatif. Mais il faut premièrement présupposer la fin pour laquelle il fut élu de Dieu, et les charges qu'il lui donna ; car c'est une chose très-certaine qu'il l'orna en même temps de toutes les vertus et de tous les dons qui lui étoient nécessaires pour s'en bien acquitter.

Dieu le choisit pour être époux et par conséquent pour chef et supérieur de Notre-Dame : semblablement pour être le père putatif de son Fils unique. Il le choisit pour garder ce très-sacré Temple de Dieu, ce sanctuaire du Saint-Esprit, ce riche cabinet

de la très-sainte Trinité : afin qu'il fît compagnie à celle qui portoit le Verbe éternel en ses entrailles, et qu'il rendît service à celle qui étoit servie des Anges : pour être le dépositaire de Celui dans lequel étoient renfermés les trésors de la sagesse et de la science de Dieu ; pour le nourrir, l'élever et l'entretenir, le porter en Egypte, et l'en rapporter : bref, afin qu'il lui commandât comme à son fils et que Jésus-Christ lui fût obéissant comme à son père. Car encore qu'il ne le fût pas en effet, il l'étoit en apparence, et selon l'opinion des hommes, tous lui donnoient ce nom-là, non-seulement ceux qui ne savoient pas la vérité, mais aussi ceux qui la savoient : la vraie Mère l'appeloit ainsi aussi bien que les saints Évangélistes. Qui pourra donc expliquer et comprendre les dons divins, et les vertus admirables de saint Joseph, qui correspondit à ces deux grandes charges, d'époux de la Mère, et de père putatif du vrai Fils de Dieu ? Il avoit épousé la plus sainte femme qui ait été, et qui sera jamais au monde, et dont l'Église chante : *Qu'il n'y a eu, et qu'il n'y en aura jamais une semblable.*

Cela étoit une grâce de Dieu inestimable, car l'Ecriture sainte dit, que les pères donnent à leurs enfants la maison et le bien : mais que la femme prudente est un don de la propre main de Notre-Seigneur. Et si les mariages, pour être bien assurés et paisibles, se doivent faire entre personnes égales et conformes en condition, en mœurs et en mérite ; il est à croire que Notre-Seigneur, qui lia d'un nœud d'amour si étroit, comme est celui du mari et de la femme, Joseph et Marie, les fit fort semblables en sainteté ; non par égalité, mais en sorte que saint Joseph pouvoit imiter celle qui lui étant sujette en qualité d'épouse, étoit néanmoins Reine des Anges et des hommes. Qui est le père qui ne donnât pas volontiers, s'il pouvoit, à sa fille unique et bien-aimée, le plus parfait mari qui fût au monde? Or, il n'y a point de père semblable à Dieu, qui peut faire les hommes de telle manière qu'il lui plaît : et il n'y eut jamais de fille aussi chérie de son père, que la très-sainte Vierge le fut de Dieu, qui la choisit pour la Mère de son Fils.

Et si Dieu forma Eve du côté d'Adam, afin qu'elle l'aidât, et

lui fût semblable, pourquoi ne croirions-nous pas, qu'ayant donné saint Joseph pour aider et servir la très-sainte Vierge, il le fit semblable à elle ; qu'il le forma, comme de son esprit et de ses dons célestes, afin qu'étant le portrait de ses vertus, il conservât plus facilement, et augmentât leur amour mutuel? C'est pourquoi il y a des docteurs qui disent, que quand saint Joseph épousa la très-sainte Vierge, il n'y avoit pas au monde un homme plus saint ni plus parfait que lui, ni qui fût plus digne de cette céleste et souveraine compagnie.

Si nous pouvons de là conjecturer quelque chose des mérites de saint Joseph, nous le pouvons aussi bien faire en ce qu'il a été père putatif du vrai Fils du Dieu vivant, et de la très-pure Vierge Marie ; de celui qui est le Miroir sans tache, le Saint des Saints, et la source primitive de toute sainteté. Car quelle plus grande faveur sauroit faire un roi à son serviteur, que lui mettre entre les mains son fils unique, prince et héritier de tous ses royaumes et de ses États, afin qu'il le garde, le nourrisse, le serve et l'accompagne avec autant de confiance et d'autorité, que si le serviteur étoit vraiment son père? Dieu en usa ainsi avec saint Joseph, déposant entre ses mains ce Prince et héritier universel du ciel et de la terre, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance.

Cela présupposé, l'Évangile nous apprend que ce glorieux Patriarche s'appeloit Joseph, qu'il étoit de la lignée et famille de David, et que quand il fut marié avec la très-sainte Vierge, il étoit homme juste, et orné de toutes les vertus qui sont comprises sous le nom de justice. Ce nom de Joseph signifie *augmentation* : pour nous donner à entendre qu'il fut augmenté des dons de Dieu et avantageusement comblé de toutes les vertus et excellences dont le patriarche Joseph étoit doué, qui, ayant été vendu aux Ismaélites par ses frères, fut élevé depuis à la principauté de l'Egypte. Ce Joseph pourvut par sa prudence à la famine d'Egypte, de peur qu'elle ne pérît : et celui-ci fut dépositaire de ce Pain céleste, qui est la nourriture, le salut et la vie de tout le monde. L'un fut si chaste, qu'il laissa son manteau entre les mains de sa maîtresse impudique, qui le sollicitoit à mal faire, et qu'il aima mieux en-

durer la prison avec les autres misères qui l'accompagnent, que d'être déloyal à son maître. Mais notre Joseph étoit vierge, et vivoit avec une pureté plus angélique qu'humaine, comme il étoit convenable à l'époux et au gardien de cette Vierge, qui est la fleur de toutes les vierges, et plus brillante que les étoiles et le soleil.

Car s'il s'est trouvé des personnes si chastes et si pures, qu'elles aient vécu en mariage comme n'y étant point, et qu'elles aient gardé leur virginité, comme sainte Cécile avec son époux Valérien, l'impératrice Pulchérie avec l'empereur Marcien, sainte Cunégonde avec l'empereur saint Henri, Edgide avec saint Edouard, roi d'Angleterre (et les histoires ecclésiastiques sont remplies de tels exemples), les saints docteurs nous apprennent avec beaucoup plus de raison et de fondement, que ce saint Patriarche garda une perpétuelle virginité avec autant de perfection, que s'il eût été un ange, et non un homme. Jean Gerson écrit que Notre-Seigneur lui avoit éteint l'ardeur de la concupiscence, de sorte que sans peine, ni combat de l'esprit avec la chair, il pouvoit facilement vivre avec une Vierge d'une si rare beauté et de si bonne grâce, et qui étoit ornée de tous les dons de Dieu.

Il est dit aussi que saint Joseph étoit de la race et famille de David, pour nous déclarer qu'il étoit d'une très-noble et illustre lignée, et de la même généalogie selon la chair que Jésus-Christ. Il eut pour ses ancêtres plusieurs patriarches, rois, princes, et valeureux chefs, et l'on sait que les patriarches furent amis et familiers de Dieu : que les princes et les capitaines joignirent avec la puissance cette Religion que Dieu même leur avoit enseignée. Mais quoique saint Joseph fût issu du sang royal, Notre-Seigneur voulut qu'il fût un pauvre charpentier : ce qui nous fait connoître que la pauvreté n'est pas à mépriser, ni une chose si mauvaise, comme aujourd'hui le monde se le persuade. Et ainsi qu'il choisit une mère pauvre, et un pauvre pays : de même il voulut que son père putatif fût pauvre, et que les hommes ne vissent rien en lui de riche et d'éclatant qui pût détourner les cœurs de la sainte foi : mais que chacun sût que c'étoit la divinité qui avoit con-

verti le monde, qui l'avoit attiré à sa connoissance et à son amour.

C'étoit pour manifester aussi la bonté de saint Joseph, qui,étant un homme de si grande qualité, n'eut point de honte d'être pauvre, et ne chercha aucun moyen, ni voies obliques pour s'enrichir, aimant mieux une pauvreté innocente et pure, qu'une abondance coupable et dangereuse.

Le père de saint Joseph, dit saint Mathieu, avoit nom Jacob, et selon saint Luc, Hélie ; soit que son père eût ces deux noms, ou que l'un eût été son père naturel, et l'autre légal. L'Évangéliste dit aussi, que quand il épousa la très-sainte Vierge il étoit *vir*, c'est-à-dire homme robuste, et en âge compétent, ni trop jeune ni trop vieux, entre deux âges, comme il étoit nécesssaire qu'il fût, afin que l'on crût que Jésus-Christ étoit son fils, et que la mère n'étoit pas adultère, et qu'il eût des forces suffisantes pour supporter tous les travaux qu'il devoit endurer au service de la Mère et du Fils: de sorte qu'il n'étoit pas trop vieux. Il étoit chaste, et sa chasteté étoit un don de Dieu : pour l'acquérir, l'âge n'y fait rien; la grâce surpasse la nature: et sans doute la pureté de saint Joseph fut si excellente, qu'il sembloit plutôt un ange qu'un homme.

L'Évangéliste saint Mathieu ajoute que saint Joseph étoit homme juste, c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas seulement la vertu de justice, qui est l'une des quatre vertus cardinales : mais aussi l'autre justice universelle et parfaite, qui consiste en l'accomplissement de toute la loi de Dieu. C'étoit un homme juste, parfait, saint et éclairé d'une lumière toute céleste. Et pour preuve manifeste que saint Joseph observoit cette justice, l'Évangéliste dit que voyant sa femme enceinte, et sachant bien que ce n'étoit pas de lui, il résolut de la laisser secrètement, craignant de la diffamer et de participer à ce crime. Car comme il étoit juste, de même il étoit bénin et miséricordieux, avisé et prudent. La justice lui faisoit consulter ce à quoi il étoit obligé; la bénignité, ce qu'il devoit à la personne de la très-sainte Vierge; la prudence lui persuadoit de ne se précipiter pas à faire quelque chose qui la pût rendre infâme, et de ne se laisser pas emporter à la jalousie, passion fu-

rieuse de ceux qui aiment sans discrétion ; et c'est la plus commune exposition de ce passage de l'Évangile.

Il y a néanmoins plusieurs grands docteurs qui l'interprètent autrement, et disent que saint Joseph étoit juste, c'est-à-dire humble (comme quand Jésus-Christ dit à saint Jean-Baptiste : ***Laissez-moi faire maintenant, il faut ainsi accomplir toute justice;*** il prend justice pour humilité), et que, par cette humilité, connoissant la dignité de la très-sainte Vierge, et le mystère ineffable que Dieu avoit opéré en elle, il se réputa indigne d'être en sa compagnie, et de la servir; et qu'à cette cause il se détermina de la laisser sans bruit, pour ne rendre compte à personne de ce qu'il faisoit et de ce qu'il savoit. Ces docteurs se fondent sur ce que saint Joseph n'ignoroit pas combien cette très-pure Vierge avoit été désirée de ses parents, et demandée à Dieu ; qu'il savoit les merveilles qui se virent à sa naissance, sa présentation admirable au temple, la vie angélique qu'elle menoit, la révélation qu'il eut en ses épousailles ; le vœu de perpétuelle virginité qu'elle lui avoit communiqué, et l'accord fait entre eux de vivre tous deux en la pureté virginale ; les paroles qu'il avoit ouïes de sainte Elisabeth en la maison de Zacharie, quand elle dit à la très-sainte Vierge : « Comment ai-je mérité que la Mère de mon Seigneur me vienne visiter jusque chez moi ? Vous êtes bénie pardessus toutes les femmes, parce que tout ce que Notre-Seigneur vous a promis sera accompli en vous : » et celles que la très-sainte Vierge même avoit répondu quand elle entonna ce divin cantique, ***Magnificat.*** Il ne pouvoit avoir ignoré ni oublié tout cela, puisque étant saint et ami de Dieu, il avoit su ces choses mystérieuses. Il ne pouvoit aussi faire qu'il n'admirât la sainteté de la bienheureuse Vierge, en la vie de laquelle il n'avoit remarqué aucune trace de vanité ni de légèreté, en ses yeux, en ses paroles, en ses gestes, en ses actions ; car elle étoit en tout et partout un miroir de sainteté, et un portrait du ciel.

Tout cela le tenoit pensif pour le grand respect qu'il portoit à la très-sainte Vierge, et confus par la connoissance humble qu'il avoit de soi-même. Il y étoit beaucoup confirmé par la prophétie

d'Isaïe qui étoit si divulguée en ce temps-là : *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils!* que le temps de sa venue spécifié par les prophètes étoit échu : et qu'ayant à naître d'une femme, il n'y en avoit point sur la terre qui en fût plus digne que cette fille très-pure et divine. C'est pourquoi l'auteur de l'Œuvre imparfait sur saint Mathieu dit : *O la gloire indicible de Marie! Joseph croyoit plus à la chasteté de son épouse qu'aux apparences, plus à la grâce qu'à la nature.*

D'autres saints docteurs suivent l'opinion moyenne et disent que saint Joseph ne crut pas assurément qu'il y eût du mal en son épouse, laquelle il voyoit si sainte, et qu'il n'entendit pas aussi le mystère de l'Incarnation du fils de Dieu en ses entrailles si parfaitement qu'il ne demeurât en doute et en perplexité : de sorte qu'il prit la résolution de la laisser, de peur d'être participant de la faute, s'il y en avoit, ou coupable de l'infamie de la très-sainte Vierge, si elle étoit innocente : et que Notre-Seigneur permit qu'il tombât en cette angoisse et en cette perplexité, pour l'éprouver comme juste, pour l'exercer comme saint, lui donner sujet de montrer ses grandes vertus, et le faire un irréprochable témoin et approbateur de la pureté de la bienheureuse Vierge et de cet Enfant sacré.

Mais de quelque façon que ce soit, il n'y a point de doute que saint Joseph ne fût un homme juste, et qu'il ne se comportât en cette affaire si épineuse avec une grande justice et une grande sainteté, de sorte qu'il méritât d'être consolé en dormant par l'ange de Notre-Seigneur, qui lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de demeurer avec Marie, ton épouse; parce que ce qu'elle a conçu en son sein n'est pas du fait d'un homme, mais du Saint-Esprit : elle enfantera un fils que tu nommeras Jésus, lui rendant office de père, car il sera vrai Sauveur, et sauvera son peuple des péchés. »

En cette justice de saint Joseph est aussi comprise la foi merveilleuse, avec laquelle ce saint Patriarche crut tout ce que l'ange lui dit, et exécuta tout ce qui lui fut commandé, en la Nativité, en la Circoncision, et en la Présentation de l'enfant Jésus au Temple. L'on voit aussi l'excellence de sa foi et sa grande obéissance, quand



l'ange lui étant apparu de nouveau, lui commanda de se lever pour s'en aller en Egypte avec la Mère et le Fils, d'y demeurer jusqu'à ce qu'il l'avertit, parce qu'Hérode cherchoit l'Enfant pour le tuer. Joseph, comme il étoit saint et juste, ne se troubla pas, et n'entra point en de vains discours avec l'Ange pour lui demander comment il lui enjoignoit de fuir, vu qu'il lui avoit dit que cet enfant étoit le Sauveur, et que la fuite ne convenoit pas à ce nom ni à ce titre; il n'allégua point les difficultés de sa pauvreté, ni que l'Enfant et la Mère étoient trop délicats. Il ne mit point en avant qu'il le pourroit cacher en quelque coin de la Judée entre ses parents et ses amis : mais avec une parfaite obéissance, il se leva à l'heure même, et entreprit avec la Mère et l'Enfant un long, rude et dangereux voyage.

Il s'en alla en une terre étrangère, et vécut longtemps parmi ces gens barbares et idolâtres, endurant de grands travaux, de la pauvreté, des ennuis, et surtout de grandes afflictions et des tristesses au cœur, de voir Dieu si offensé, et les idolâtries que ce peuple commettoit, la nécessité et l'incommodité que souffroient une telle Mère et un Enfant qui étoit la richesse du ciel, sans les pouvoir secourir, que du pauvre travail de ses mains. Il retourna d'Égypte en Judée avec la même obéissance, quand après la mort d'Hérode, l'ange lui commanda de s'en revenir; et il joignit la prudence avec l'obéissance, se détournant des terres d'Archélaüs qui avoit succédé au royaume de son père Hérode, craignant qu'il ne fût aussi héritier de son impiété, et que l'Enfant n'y fût pas en sûreté.

Ce saint Patriarche demeura à Nazareth avec sa très-chère Epouse, et ce très-aimable Enfant; d'où ils venoient tous les ans, pour faire sacrifice au temple, et obéir à la loi de Dieu, qui le commandoit aux hommes : mais l'enfant Jésus ayant atteint l'âge de douze ans, ils le perdirent, et le cherchèrent soigneusement, jusqu'à ce qu'au troisième jour ils le rencontrèrent au Temple parmi les docteurs, ce dont ils furent consolés. La très-sainte Vierge dit à son Fils : *Pourquoi nous avez-vous fait cela?* lui déclarant qu'il leur avoit donné à son père et à elle beaucoup d'ennui,



l'ayant cherché nuit et jour : et leur Fils s'en retourna avec eux à Nazareth.

Il demeura en leur compagnie, les servant et leur obéissant, comme dit l'Évangéliste saint Luc : par lesquelles paroles il fait voir la dignité et l'excellence de saint Joseph, qui fut si grande, qu'il seroit besoin d'avoir une langue angélique pour l'expliquer. Car en quoi se pouvoit plus abaisser l'humilité de Dieu, que de s'assujettir à un pauvre charpentier? Et où pouvoient s'étendre davantage la dignité et la souveraineté d'un homme, que de commander à un Dieu qui lui obéit. Cela comprend tout ce qu'on peut dire des privilèges, des vertus et des excellences de saint Joseph. Combien ce glorieux saint devoit-il avoir l'entendement éclairé? Que de splendeurs en son âme? Que de rayons divins rejaillissoient sur lui, quand il contemploit ce soleil de justice, couvert (comme d'une nuée), d'un corps d'enfant? Quand il vit la clarté de cette heureuse nuit, et le ciel en sa naissance se réjouir avec la terre, les Anges chanter, les pasteurs l'adorer, les rois se prosterner devant lui, et lui offrir de riches présents; et qu'ensuite le saint vieillard Siméon le prit entre ses bras, chantant comme un cygne ce doux cantique, et suppliant Notre-Seigneur qu'il le délivrât de la prison de son corps, puisqu'il avoit déjà vu la lumière des Gentils, la gloire des Juifs, et le Sauveur du monde.

Quelle admiration, quel étonnement, quelle extase devoit ressentir celui qui savoit avec certitude que cet Enfant, qu'il servoit et à qui il commandoit tout ensemble, étoit enfant de Dieu, très-pauvre et très-riche, revêtu de chair mortelle, et de gloire immortelle? Avec quelle profonde humilité, avec quelle confusion et quel saisissement de cœur s'anéantissoit-il devant le Seigneur de l'univers, lorsque pour satisfaire à la dispensation de ce souverain et sacré mystère, il lui commandoit quelque chose, et que l'Enfant très-humble lui obéissoit promptement. Car si sainte Elisabeth s'étonna de voir venir chez soi la Mère de Dieu : si saint Jean-Baptiste demeura tant confus, quand Jésus-Christ vint au Jourdain pour être baptisé par lui : si saint Pierre se jeta à ses pieds, et le pria de s'éloigner de lui, parce qu'il étoit pécheur : et quand

Notre-Seigneur lui voulant laver les pieds, il s'écria : *Seigneur, que vous me laviez les pieds, je ne le permettrai jamais!* si le centurion, qui étoit Gentil, s'estima indigne que Notre-Seigneur entrât en sa maison; combien saint Joseph avoit-il plus de sujet qu'eux tous de s'anéantir dans le profond abîme de son néant, voyant Dieu, le Créateur de l'univers, de jour et de nuit, en son enfance, en sa jeunesse, humilié devant lui, et lui rendre une très-parfaite obéissance.

Et si la très-sainte Vierge, avec le peu de paroles qu'elle dit à sainte Elisabeth, fut le moyen par lequel Notre-Seigneur sanctifia saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, et que la mère même par une réflexion de cette grâce demeura remplie du Saint-Esprit; quel esprit, quelle grâce, quelle ardeur, quel feu divin pensez-vous qu'elle allumoit en son très-doux époux, lui parlant si souvent, si familièrement et si amoureusement durant tant d'années, des hauts et ineffables mystères de Dieu qui passoient par ses mains? Et puisqu'elle est la Porte du ciel, et la Trésorière, par les mains de laquelle tous les dons divins se dispensent à chacun de nous, pour qui en eût-elle voulu obtenir davantage, et à qui en eût-elle fait distribuer plus libéralement qu'à celui avec lequel elle étoit jointe par le lien sacré d'un si saint mariage?

Enfin, il ne faut pas douter que celui qui étoit le plus proche de la divine lumière, n'eût l'entendement plus éclairé; que celui-là ne fût le plus enrichi des trésors célestes, qui puisoit tous les jours dans la source de la grâce; et que celui qui vivoit avec le Saint des saints, ne fût rempli d'une sainteté, qui ne cédoit qu'à celle de Jésus, et à celle de Marie.

Ce saint Patriarche posséda toutes les vertus en un très-haut degré : il fut doué d'une grande foi, d'une grande espérance, d'une très-grande charité, d'une virginité angélique, et d'une pureté céleste; d'une très-profonde humilité, d'une très-parfaite obéissance, d'une rare simplicité, d'une singulière prudence, d'une merveilleuse force et constance, d'une incroyable patience et douceur, d'une vigilance admirable, d'une exacte prévoyance, d'un si par-

fait silence, qu'en tout l'Evangile nous ne lisons point que saint Joseph ait jamais dit un seul mot; car ce n'étoit pas un homme de paroles, mais d'effet; il étoit tellement abîmé en la contemplation du souverain bien qu'il tenoit chez soi, et si transporté de cette très-haute admiration, que saint Luc dit qu'il alloit considérant ce qu'il voyoit en ce divin Enfant, et ce qu'il en oyoit dire, qu'il demeuroit muet, ne parlant que par ses sentiments, ses affections et ses œuvres, et honorant par son silence le mystère qui lui causoit cette ineffable admiration.

Bref, saint Joseph fut si parfait et si accompli, qu'on le devroit plutôt appeler homme divin que mortel. Aussi reçut-il la récompense et la couronne de la gloire, à proportion de sa charité et de ses excellents mérites. De sorte qu'il ne faut pas douter que ce saint Patriarche n'ait une des premières places au ciel. Quelques docteurs tiennent qu'il y est en corps et en âme; soit parce qu'on ignore où est son corps (car s'il étoit en la terre, Notre-Seigneur ne voudroit pas permettre qu'il fût caché et privé de l'honneur qui n'est pas dénié à des saints qui lui sont inférieurs), ou parce que si les morts qui ressuscitèrent après la résurrection de Jésus-Christ et qui apparurent dans Jérusalem, montèrent au ciel en corps et en âme avec Notre-Seigneur le jour de l'Ascension, ainsi que plusieurs grands docteurs le tiennent; on peut pieusement croire que le Fils de Dieu ne refusa pas à son père putatif ce privilége, qu'il a octroyé à tant d'autres.

L'Église ne parle point de l'âge de saint Joseph, ni du temps qu'il mourut : il ne s'en trouve rien en aucune histoire authentique. Ce que l'on en dit de plus certain, c'est qu'il étoit mort lors de la Passion de Notre-Seigneur : car s'il eût été en vie, il n'eût pas recommandé sa très-sainte Mère en la croix à un autre qu'à lui. Quelques-uns disent qu'il étoit déjà mort quand Jésus-Christ fit le miracle aux noces de Cana en Galilée, parce qu'il est porté que la très-sainte Vierge et Jésus-Christ avec ses apôtres s'y trouvèrent, sans parler de saint Joseph. Cela n'est pas pourtant assuré; on peut dire seulement que depuis que Notre-Seigneur, âgé de douze ans, alla à Nazareth avec sa Mère et son père putatif, il demeura

avec eux comme un enfant sujet à ses parents, les servant et leur obéissant, et il semble que ce temps-là doit avoir duré quelques années.

Le corps du Patriarche saint Joseph fut enseveli en la vallée de Josaphat, comme dit le vénérable Bède, près du sépulcre, où depuis le corps de la très-sainte Vierge fut aussi déposé en la même vallée, entre les monts de Sion et des Oliviers, comme dit Burcard : Notre-Seigneur voulant que les tombeaux de l'époux et de l'épouse, qui s'étoient tant et si purement aimés, fussent conjointement honorés des chrétiens.

Outre ce qui se trouve en l'Écriture sainte, et ce que nous avons rapporté ici, plusieurs grands saints personnages ont écrit des homélies, des sermons, et des livres à la louange de saint Joseph.

A Sorrento, les saints martyrs Quinctus, Quinctille et Marc, avec neuf autres.

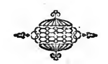
A Nicomédie, saint Panchaire, Romain, qui, ayant eu la tête coupée sous Dioclétien, reçut ainsi la couronne du martyre.

Le même jour, les saints Apollone et Léonce, évêques.

A Gand, saint Landoald, prêtre de l'église de Rome, et saint Amance, diacre, que le pape saint Martin avoit envoyés pour prêcher l'Evangile, et qui, après leur mort, devinrent célèbres par de nombreux miracles. Le pape saint Martin, connoissant le mérite et les vertus de Landoald, l'avoit fait archiprêtre de l'église de Rome et le respectoit fort. Il arriva presque en même temps, que saint Amand, évêque d'Utrecht, étant à Rome et demandant au pape un prêtre pour l'aider à gouverner son Église, saint Landoald lui fut donné, avec saint Amance, diacre. Saint Amand, poursuivi par la calomnie, établit saint Landoald pour avoir soin de son peuple, et s'en alla ailleurs travailler à la conversion des infidèles. Cependant

Landoald exerça la charge de vicaire, en l'absence de saint Amand, pendant neuf ans. Sa grande prud'homie lui fit donner la conduite de saint Lambert, enfant de très-bonne maison. Le père de saint Lambert lui donna aussi en même temps un bourg nommé Wintershoven pour y faire sa demeure et y bâtir une église. Pendant qu'on élevoit le bâtiment, les ouvriers ayant faute d'eau, ce bon saint fit le signe de la croix sur la terre avec un bâton. Aussitôt une fontaine d'eau claire commença à bouillonner, que l'on voit encore à présent. Ayant un jour commandé à saint Lambert de porter du feu en un certain lieu dans le devant de sa robe, parce qu'il n'avoit autre chose propre, il le fit sans la brûler. Enfin, après avoir vécu longtemps en grande sainteté, il finit heureusement ses jours environ l'an 672. Les miracles qui se sont faits à son tombeau sont en très-grand nombre. Il fut inhumé en l'église qu'il avoit fait bâtir à Wintershoven; de là ces saintes reliques furent portées à Gand, où on les déposa avec un grand respect dans l'abbaye de saint Bavon, l'an 940.

A Civita di Pinna, la fête de saint Jean, homme d'une éminente sainteté, qui, étant venu de Syrie en Italie, y bâtit un monastère, où il gouverna pendant quarante-quatre ans un grand nombre de serviteurs de Dieu, et où s'étant rendu célèbre par ses vertus, il mourut en paix.



VINGTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Joachim, père de la très-sainte Vierge. — Saint Vulfran, archevêque de Sens. — Saint Ambroise de Sienne.

Saint Archippe; les saints martyrs Paul, Cyrille et Eugène; sainte Photine et ses deux enfants, martyrs; sainte Alexandra et ses compagnes, martyres; saint Nicétas; saint Cuthbert; le bienheureux Hippolyte Galantini.

LA VIE DE SAINT JOACHIM

PÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, MÈRE DE DIEU.

Saint Joachim étoit Hébreu de nation, de la province de Galilée, de la tribu de Juda. Il descendoit de la royale et prophétique famille de David et de Salomon, selon ces paroles de saint Jean Damascène : *De la race de David, Lévi engendra Melchi et Panther, Panther engendra Barpanther* (ainsi étoit son nom), *et enfin Barpanther engendra Joachim* (De Fid. orthod. l. IV, c. 15).

Saint Joachim fut élevé par ses parents dans une grande piété, et saint Grégoire de Nysse, dans son discours pour la naissance de Notre-Seigneur, disoit que ce fut un homme *d'une vertu souveraine, et illustre par son observance exacte de la Loi.*

Dès qu'il eut revêtu la robe virile, et que le moment de son mariage fut venu, suivant les prescriptions solennelles de sa nation, afin de perpétuer sa famille dans la crainte de Dieu, et non par aucun désir de la chair, il choisit dans sa tribu une jeune fille de mœurs très-pures et très-austères. Elle étoit de race sacerdotale, de la tribu d'Aaron, et descendoit comme lui de la royale famille de David; elle habitoit Bethléem et s'appeloit Anne.

C'est de ces nobles, riches et saints époux que devoit naître la glorieuse Reine du ciel et de la terre. Il convenoit que cette eau très-pure d'où devoit sortir la source de la grâce et du salut, eût de si chastes et si vertueuses origines; tel devoit être le paradis au milieu duquel alloit s'élever l'arbre qui produit les fruits de la vie, et cette tige de Jessé dont la fleur devoit avoir la gloire de voir se reposer sur elle l'Esprit du Seigneur. De cette mine précieuse Dieu alloit tirer l'argent de Marie et l'or du très-doux Seigneur Jésus; dans ses voûtes célestes, il alloit bientôt attacher deux grands luminaires, Marie qui comme la lune éclaire les ténèbres de la nuit du temps, et bientôt après le Christ, ce soleil de justice qui doit éclairer à jamais le jour de l'éternité.

Tels étoient ces deux saints époux, Joachim et Anne, tout entiers occupés à la prière, passant les jours et les nuits dans le jeûne et dans les larmes, versant d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Ils avoient fait trois parts de leur bien : l'une pour le culte divin, pour l'entretien du Temple et de ses ministres; l'autre pour les malheureux, et la troisième pour les besoins de leur famille.

Il y avoit déjà vingt ans qu'ils étoient mariés, mais ils n'avoient point d'enfants ni aucun espoir d'en avoir, parce que Anne, selon la parole de saint Grégoire de Nysse, étoit stérile. C'étoit pour eux le sujet d'une grande douleur, et non sans raison : car, comme ajoute le même saint Grégoire, la loi attachoit à la maternité des priviléges auxquels ne pouvoient participer les femmes qui étoient stériles. La stérilité étoit regardée en ce temps comme un grand opprobre, comme un châtiment manifeste de la colère de Dieu. Les deux saints époux prioient donc jour et nuit le Seigneur de leur accorder un enfant, promettant qu'ils le consacreroient à son service. Anne, dit encore saint Grégoire de Nysse, imita la mère de Samuel; elle s'agenouilla devant le Saint des Saints et supplia Dieu de ne point la priver du bénéfice de la Loi, elle qui n'avoit en rien péché contre la Loi, lui demandant l'honneur d'être mère et faisant vœu de lui consacrer l'enfant qu'il lui donneroit. Au sortir du Temple, ajoute saint Epiphane, elle entra dans son jardin, et

ayant reçu un avertissement divin, obtint enfin ce qu'elle désiroit si ardemment.

Joachim étoit dans une métairie qu'il avoit proche de la ville sur la montagne, lorsqu'un ange envoyé de Dieu lui annonça qu'il lui naîtroit une fille qu'il appelleroit Marie et qui enfanteroit le Sauveur du monde.

Tous leurs vœux étant ainsi exaucés, les deux saints époux vinrent au-devant l'un de l'autre, et se rapportant, pleins de joie, les promesses qui leur avoient été faites, ils rendirent à Dieu de longues actions de grâces pour ce signalé bienfait. C'est ainsi que leurs prières furent exaucées, parce que, dit saint Epiphane, leur vie sainte avoit plu à Dieu. C'est ainsi qu'ils obtinrent ce fruit divin, la très-sainte Vierge Marie, qui devoit être le temple et la mère du Seigneur. Joachim, ajonte-t-il, portoit un nom prophétique, qui veut dire *préparation de Dieu,* parce qu'il devoit préparer le temple du Seigneur, c'est-à-dire Marie. Anne signifie *grâce,* parce que tous deux devoient recevoir la grâce du Seigneur, par laquelle ils alloient enfanter le plus beau fruit de la terre, la Vierge bénie.

Tout accablée de vieillesse qu'elle étoit, sainte Anne conçut donc la Vierge notre Reine, le huit de décembre, jour auquel l'Eglise célèbre ce glorieux événement, et elle la conçut sans aucune tache du péché originel. Neuf mois après, le huitième jour de septembre, elle mit au monde cette bienheureuse enfant, dans cette maison des champs qui étoit près des faubourgs, au milieu des bêlements des innocents agneaux qui paissoient dans les prairies, ainsi qu'il convenoit à Celle qui devoit être la Mère de l'Agneau sans tache.

Neuf jours après, selon la coutume des Juifs, ces saints parents imposèrent à leur fille le nom qui lui avoit été donné par l'ange, le doux nom de *Marie* qui veut dire *Dame* (au rapport de saint Epiphane), et qui annonçoit si bien Notre-Dame, la Reine du ciel et de la terre. Le quatre-vingtième jour, en accomplissement des prescriptions de la loi, Anne partit pour Jérusalem et offrit son enfant dans le Temple, puis, l'ayant rachetée selon les régles or-

dinaires, elle revint pleine de joie dans ses foyers pour s'y consacrer tout entière à l'éducation de sa fille.

Quand elle eut trois ans, ses parents la reconduisirent à Jérusalem pour remplir le vœu qu'ils avoient fait à Dieu. Arrivés dans le Temple, ils l'offrirent piensement au Seigneur et la consacrèrent à son service avec toutes les cérémonies solennelles de la Loi. Les prêtres reçurent ce très-précieux dépôt. Cette Vierge si petite et déjà si aimée de Dieu, ils la conduisirent dans l'appartement réservé aux vierges, qui se consacroient au service du Temple et y étoient entretenues à ses frais : elles accueillirent avec joie leur Reine future.

Après ce grand sacrifice, Joachim et Anne revinrent en leur maison de Nazareth : ils y vécurent encore quelques années, très saintement, mais seuls, car ils n'eurent plus d'autre enfant. Sainte Anne n'avoit eu qu'un seul époux, et après la mort de saint Joachim, elle ne se remaria pas, ainsi qu'il est prouvé par Hippolyte dans Nicéphore, liv. II, chap. 3. On ne peut donc admettre l'opinion de ceux qui soutiennent qu'elle s'est mariée trois fois, et qu'elle eut une fille de chacun de ses époux. D'autres ont pensé qu'elle avoit eu trois filles de saint Joachim; mais ils n'appuient leur sentiment que sur un passage de l'Evangile où Marie de Cléophas est appelée la sœur de la très-sainte Vierge. Or dans l'Ecriture sainte, ce nom de sœur se donne souvent aussi aux cousines germaines, et si on le vouloit toujours prendre à la lettre, il faudroit tomber dans la grossière erreur qui donne des frères et des sœurs à Notre-Seigneur, car les habitants de Nazareth ne disoient-ils pas en parlant de lui : *Est-ce que nous n'avons pas ses sœurs avec nous?* Cependant quel est le catholique qui ait jamais osé, je ne dis pas avancer, mais penser même que la très-sainte Vierge ait eu d'autre enfant que Notre-Seigneur?

Du reste cet usage d'étendre le nom de frère et de sœur aux enfants des frères et des sœurs véritables est très-commun dans l'Ecriture sainte, et tous ceux qui l'ont étudiée avec quelque soin le savent bien. Est-ce qu'on a jamais dit qu'Abraham avoit fait un mensonge en donnant à Sara, son épouse, le nom de sœur? On

ne peut pas douter que sainte Anne n'ait eu qu'un seul époux, et qu'après avoir obtenu si merveilleusement la très-sainte Vierge dans sa vieillesse, elle n'eut plus aucun autre enfant : c'est la croyance des docteurs de l'Eglise, tant anciens que modernes

Mais revenons à la vie de saint Joachim. Pendant que Notre-Dame vivoit au Temple de Jérusalem, et lorsqu'elle avoit atteint déjà sa onzième année, ce saint vieillard mûr pour le ciel mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

Les auteurs dignes de foi ne donnent pas de plus grands détails sur la vie de saint Joachim; mais je crois qu'il est permis d'affirmer sans témérité qu'il tient une place éminente dans le ciel.

En effet, quel est le titre le plus glorieux que nous puissions donner à la bienheureuse Vierge Marie? Evidemment, c'est celui de Mère de Dieu, puisqu'il emporta avec soi tous les priviléges et toutes les grâces qui conviennent à une si haute dignité. Il en est de même de saint Joachim, et je ne sais pas quel plus illustre nom lui donner que de l'appeler le père de la Mère de Dieu et l'aïeul du Christ, selon la chair. Or, si l'eau est plus pure, plus limpide, à mesure qu'elle se rapproche de la source; si une chose brûle davantage selon qu'elle est plus près du feu; qui pourra dire combien fut pure l'âme de Joachim, la plus rapprochée après celle de sa fille, de la source de toute pureté? Qui pourra ressentir les ardeurs dont étoit embrasé ce cœur si voisin du feu dont il a été dit : *Ton Dieu est un feu dévorant!*

Aussi, répéterai-je avec saint Jean Damascène : « Réjouis-toi, Joachim, parce que de ta fille un fils nous est né, et ce fils s'appelle l'Ange du grand conseil, c'est-à-dire le messager de salut du monde entier. Saint Joachim et sainte Anne, heureux époux, toute créature se rattache à vous! Par vous a été offert au Créateur le don qui surpasse tous les dons, cette chaste mère qui seule étoit digne de lui. Joachim et Anne, ô heureux couple! C'est au fruit sans tache de votre sein que nous vous reconnoissons, puisque Notre-Seigneur disoit : *Vous les connoîtrez à leurs fruits.* Vous avez mené une vie sainte, agréable à Dieu, digne de celle à qui

vous deviez donner la vie. De vos mœurs si chastes et si pures est sorti ce trésor de virginité. »

Ainsi parloit saint Jean Damascène.

LA VIE DE SAINT ULFRAN OU VULFRAN,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

AN 720.

Grégoire, pape. — Léon III, empereur.
Chilpéric III, roi.

Saint Ulfran, archevêque de Sens, étoit du Gâtinois, issu d'une noble famille. Son père s'appeloit Vilebert, qui étoit un des braves seigneurs de la cour du roi Dagobert et de Clovis, son fils; sous lesquels, comme il étoit homme de courage; il se rendit fort célèbre par ses belles actions. Ce seigneur voyant Ulfran, son fils, doué d'un fort bon naturel, et qui donnoit déjà des témoignages d'un bel esprit, le fit diligemment instruire par des personnes doctes et vertueuses. Ulfran ne démentit pas le jugement qu'on en avoit fait : car il fit un tel progrès dans les lettres, qu'en peu de temps il se rendit capable des Ordres sacrés et fut un sage et vertueux ecclésiastique.

Cependant, tant par le crédit que son père avoit auprès du roi, que par sa propre vertu, il fut appelé en cour et y servit heureusement Lothaire et Thierry, rois de France : durant lequel temps Lambert, archevêque de Sens, étant décédé, il fut reçu d'un commun consentement de tout le peuple de la ville de Sens pour être leur prélat. Ulfran, se voyant élevé à cette dignité, jugea que cette charge désiroit de lui un accroissement de vertus d'autant plus

grand, qu'elle étoit relevée sur les autres, et qu'il devoit travailler à la vigne du Seigneur, et non pas se reposer et prendre ses aises. C'est pourquoi il commença à donner de saintes instructions à son peuple, qu'il mettoit lui-même en pratique, afin de les obliger davantage à les pratiquer; sachant bien que le bon exemple des prélats tient un grand empire sur les esprits du peuple : si bien qu'il servoit d'un vrai miroir de perfection, tant à son clergé qu'aux fidèles. Il étoit toujours en prières, en jeûnes et en autres semblables exercices : patient, modeste, affable, mortifiant son corps par de grandes austérités, afin qu'il s'adonnât plus librement à la contemplation des choses divines.

Après avoir gouverné son peuple quelques années avec une grande sainteté, il fut averti par une révélation divine de s'en aller prêcher l'Évangile aux Frisons, plongés encore dans l'aveuglement du paganisme. Il communiqua sa révélation à saint Ansbert, abbé pour lors du monastère de Fontenelle près de Rouen, qu'il alla trouver exprès. C'étoit un homme fort savant et fort vertueux, qui étoit son intime ami, lequel approuvant sa sainte intention, lui donna de bons avis, et quelques-uns de ses religieux, qu'il connoissoit être les plus vertueux, pour lui tenir compagnie et l'aider en une œuvre si importante à l'honneur de Dieu.

Ils s'embarquèrent sur la rivière de Seine et de là ils allèrent par mer en Frise, où ils arrivèrent l'an de Notre-Seigneur 700. Ulfran s'adressa au duc du pays, nommé Radbode, lui montra par de bonnes raisons que les dieux des gentils étoient des faux dieux : mais que le vrai Dieu est une majesté incompréhensible et invisible aux yeux des hommes, toute-puissante et éternelle, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est au monde, qui les gouverne par sa divine providence et qui viendra juger tout le monde. Ce duc, quoique païen, l'entendit volontiers et leur donna la liberté de prêcher au peuple les mystères de la religion chrétienne et de baptiser ceux qui se voudroient convertir à la foi de Jésus-Christ.

Le peuple à l'exemple de son duc leur fit un meilleur accueil que l'on n'espéroit, et leur prêtant l'oreille assez volontiers, plu-

sieurs embrassèrent la religion chrétienne et se firent baptiser, et entre autres le fils du duc Radbode. Il ne se faut pas étonner si ce saint personnage fit un tel progrès en si peu de temps : car par la vertu des miracles qu'il faisoit, il surmontoit la perfidie de ceux qu'il ne pouvoit convaincre par la raison.

Comme ils étoient sur mer, proche de Thérouenne, l'heure étant venue qu'il falloit dire la messe, les ancres furent jetées en mer, et la nef arrêtée; et saint Vulfran voulant la dire, le diacre laissa par malheur tomber la patène en la mer. Ce pauvre diacre bien surpris de cet accident, se jeta à genoux devant notre saint prélat, lui confessa le fait et lui demanda pardon. Saint Vulfran le reprit de sa négligence, ainsi qu'il méritoit, et ayant eu recours à Dieu, implorant sa faveur, incontinent après la patène revint sur l'eau et le saint évêque commanda au diacre de la reprendre. On garde encore aujourd'hui cette patène au monastère de Fontenelle, auquel il la donna avec l'autel portatif, les vases et d'autres ornements nécessaires pour faire le service divin et qu'il faisoit porter avec lui lorsqu'il alloit en voyage.

Les Frisons avoient alors une damnable coutume et une superstition abominable, de sacrifier de jeunes enfants aux diables et aux idoles, et, afin d'éviter la jalousie pour quelque faveur qu'il y auroit pu avoir, on tiroit au sort, et celui sur qui le sort tomboit, étoit immolé sans aucune rémission. Il arriva que, saint Vulfran prêchant en ce pays-là, l'on menoit au gibet un jeune enfant nommé Ovon, pour le sacrifier aux dieux en présence du duc. Ces pauvres abusés avoient beaucoup plus de ferveur au service de leurs idoles, que les chrétiens n'ont d'amour pour Dieu. Le pieux évêque déplorant cet aveuglement, qui causoit la perte et du corps et de l'âme de cet enfant, supplia ce duc de ne pas permettre qu'une créature faite à l'image de Dieu servît de sacrifice exécrable aux diables et qu'il lui donnât la vie. Radbode s'excusa sur la loi du pays, et que le sort étant tombé sur lui, il étoit incapable d'aucune grâce et qu'il falloit de nécessité qu'il passât par là. Toutefois il y avoit apparence qu'il en eût accordé la délivrance par le redoublement des prières que lui en faisoit le bon évêque ; mais le peuple

qui est d'autant plus obstiné dans son erreur et dans son aveuglement qu'il est plus ignorant, s'y opposa, criant qu'il n'échapperoit pas; mais que si Jésus-Christ qu'il prêchoit avoit tant de pouvoir que de lui redonner la vie, ils le lui accordoient et à son Christ à perpétuité.

Cette victime malheureuse est attachée à un gibet et étranglée en présence de plusieurs chrétiens qui s'étoient déjà convertis à la foi, et d'un grand nombre de païens. Cependant saint Vulfran s'adresse à Notre-Seigneur, et le prie de ne pas permettre que sa Majesté divine soit méprisée par ces perfides et que, pour l'édification et la consolation de son peuple et la gloire de son nom, il redonne la vie à cet enfant; afin que, par sa délivrance, ce peuple incrédule quitte son erreur et embrasse la vérité en le glorifiant à jamais. Il y avoit déjà deux heures que l'enfant avoit été étranglé et qu'il étoit mort. Enfin sur la fin de l'oraison du saint homme, les cordes où étoit ce pauvre enfant se rompirent, et il tomba vif en terre tout palpitant. L'évêque en ayant nouvelle y courut aussitôt, et dit : ***Au nom de Jésus-Christ lève-toi sain.*** Il se leva aussitôt, et par ce miracle il recouvra la vie corporelle et la spirituelle, ce qui fut cause en même temps de la conversion de plusieurs autres Frisons. Depuis, ce jeune enfant fut mené et instruit au monastère de Fontenelle, où il fut un bon et docte religieux, et y vécut longtemps. Il fut fait prêtre, et mourut sous l'abbé Otruphe, qui fut le treizième abbé, homme de sainte vie, qui mourut l'an 747. Saint Vulfran en délivra encore deux autres de pareil supplice, dont l'un s'appeloit Turin, l'autre Igomare, qui depuis vécurent aussi religieux au même monastère.

Cette loi diabolique avoit pris une telle autorité dans les esprits des gentils par son antiquité, que l'évêque Vulfran ne la pouvoit abolir, ni par raison, ni par miracle. Ils ne se contentoient pas d'un tel supplice pour leurs sacrifices, mais ils avoient aussi coutume de faire mourir les uns par le glaive, les autres par des supplices énormes, et de noyer les autres en la mer. Or, il y avoit une femme veuve, qui avoit deux enfants, qui lui étoient restés après la mort de son mari, qu'elle élevoit et nourrissoit soigneusement, croyant qu'ils

lui dussent servir de consolation sur ses vieux ans. Ils étoient âgés l'un de cinq ans, et l'autre de sept seulement. Arrivant une fête solennelle qu'ils devoient faire sacrifice à leurs diables, le sort tomba sur ses petits enfants. Ils devoient être noyés. Pauvre femme, voilà toutes vos espérances perdues : il faut que vos enfants meurent! Que ferez-vous? il n'y a point de rémission pour eux.

On les mena à la mer, suivis de tous le peuple, riant, chantant et se réjouissant selon leur coutume. Il n'y avoit que le vertueux évêque (qui les suivoit aussi), qui en eût compassion, pleurant la perte du corps et de l'âme de ces deux petites créatures innocentes. Etant arrivés au lieu destiné, il s'adressa au duc, et le supplia de donner la vie à ces pauvres petits ; mais il le refusa, et par un mépris du saint homme, il lui dit qu'il leur donnoit la vie si son Jésus-Christ qu'il leur prêchoit tant, les délivroit du danger où ils alloient être. Là-dessus on les mit entre deux eaux en un lieu bas, afin qu'au reflux de la mer, l'eau venant à remplir ce lieu, elle les emportât. Là (spectacle capable de tirer des larmes d'un cœur de roche) on voyoit le plus âgé tâcher de retirer par le bras son petit frère, que l'eau emportoit déjà, et toutefois le peuple sembloit ne respirer autre chose que de voir la mort de ces pauvres victimes, les regardant avec attention, sans aucun ressentiment de douleur ou de pitié.

Cependant saint Vulfran pleuroit, en détestant l'aveuglement de tout ce peuple, et comme il prioit Notre-Seigneur, qu'il lui plût de les conserver, les eaux se séparèrent soudain en deux et environnèrent, ainsi que des murailles, ces deux pauvres petits, qui demeurèrent au milieu. Cela se fit à la vue de tout le monde, les chrétiens louant la miséricorde et la puissance de Dieu, et les païens s'en étonnant et murmurant contre eux. Le saint évêque transporté de joie, se confiant en la miséricorde de Dieu, marcha sur les eaux aussi franchement que saint Pierre, et s'en alla promptement quérir ces deux enfants, qui se tenoient encore l'un l'autre avec de grandes appréhensions, et les ramena à bord à la vue de tous les assistants, dont la plupart renoncèrent à leur

idolâtrie, crurent en Jésus-Christ et reçurent le saint Baptême avec eux.

Radbode enfin se rendit, sa perfidie cédant à la force et à la vérité de ce miracle. Il demanda le baptême et on se prépara à le lui donner; mais quand il fut question de venir à l'effet, ayant même un pied déjà dans le baptistaire, il s'avisa de demander au saint évêque, en quel lieu il y avoit plus de ses prédécesseurs et de la noblesse de Frise, ou en paradis qu'il promettoit par la grâce du baptême, ou en enfer : « Ne vous trompez pas, lui repartit Vulfran, il est certain que tous ceux qui sont décédés sans baptême sont damnés éternellement en enfer : or, le nombre en est bien grand. Au contraire, ceux à qui Dieu fait la grâce de le recevoir, il est très-assuré qu'ils jouiront là-haut au ciel d'une joie incroyable et perpétuelle. » Ce qu'entendant, ce malheureux duc retira son pied du baptistaire, et dit qu'il ne vouloit pas se priver de la compagnie de ses prédécesseurs, qui étoient en si grand nombre, pour vivre au ciel avec si peu de pauvres chrétiens, et qu'il vouloit mourir en la religion de ses prédécesseurs. Alors, le bienheureux prélat lui repartit : *O malheureux que vous êtes! vous laissez-vous ainsi tromper par la ruse du diable? prenez-vous plaisir à vous précipiter dans les supplices éternels?* Et discourant ainsi touchant les sacrements de baptême et de pénitence, plusieurs Frisons se convertirent et crurent en Jésus-Christ, le duc demeurant en son obstination.

Néanmoins, la vérité et la force des miracles qu'il avoit vus, combattant continuellement cette obstination, qui lui causoit une grande perplexité, il envoya quérir Willebrod, surnommé Clément, et consacré archevêque des Frisons par le pape Sergius, l'an de Notre-Seigneur 696, à la requête de Pepin, duc et maire du palais. Cependant, Ovon, que saint Vulfran avoit auparavant ressuscité, eut une parfaite connoissance du retardement de la conversion de ce malheureux duc; car Dieu lui fit voir une nuit, comme ce Prince se trouvoit mal, un homme de belle prestance, couvert d'une robe de drap d'or, enrichie d'une infinité de pierres précieuses, qui s'adressa à Radbode, et lui demanda :

« Dites-moi, je vous prie, grand Prince, quelle folie vous tient-il de faire si peu d'état du culte et de l'honneur des dieux, voulant par un mépris, changer la religion de vos ancêtres, à la faveur et à la défense de laquelle un nombre innombrable de princes se sont immortalisés, et adorer une divinité inconnue jusqu'à présent? Prenez garde que Vulfran ne vous trompe. Il vous promet des récompenses éternelles ; mais ce n'est qu'un disconreur. C'est à moi seul à qui il appartient de donner des récompenses, des richesses, et des honneurs aux princes valeureux. Et afin de ne vous laisser aucun sujet de vous défier de mes paroles, envoyez quelques-uns avec moi, et je leur ferai voir un lieu de plaisance, tel que l'esprit humain ne se peut imaginer, que je vous veux donner en bref, où les récompenses que vous promet Vulfran sont seulement imaginaires, et n'ont point d'être qu'en sa fantaisie. » C'étoit une tromperie du diable.

Ovon ne manqua pas d'en avertir saint Vulfran, à qui, par après, ce duc avoua le fait : il fut question de voir l'issue de cette vision diabolique. Mais de peur que les Gentils n'altérassent la vérité de ce qu'ils verroient, il envoya un sien diacre avec un Frison, afin d'aller voir ce pays de bonheur et de plaisir que le diable avoit promis au duc. A peine étoient-ils hors la ville, qu'un homme se présenta, et leur dit qu'ils le suivissent, et qu'il leur feroit voir ce qu'ils cherchoient, et après avoir beaucoup cheminé, passant par plusieurs lieux qui leur étoient inconnus, avec de grandes difficultés, ils arrivèrent enfin en un grand chemin large, pavé de pierres de marbre de diverses couleurs, au bout duquel ils aperçurent de loin une maison toute couverte d'or. Comme ils furent entrés, ils y virent de grandes richesses : mais entre autres choses, un trône haut élevé, tout couvert de diamants et de pierres précieuses, qui jetoient un éclat merveilleux à la vue : *Voilà*, leur dit cet homme qui les conduisoit, *le palais et les richesses que les dieux ont promis à Rabdode s'il persévère à les révérer.*

Le diacre, étonné de voir cela, dit : *Si ces choses sont de Dieu tout-puissant, qu'elles demeurent ; mais si elles sont du diable, qu'elles s'évanouissent maintenant:* puis, faisant le signe de

la croix, leur conducteur et toutes ces magnificences s'évanouirent.

Ils reconnurent bien alors que ce n'étoit qu'illusions et tromperies du diable. De plus, ils se trouvèrent aussi en une affreuse solitude, dans un chemin tout de boue et de fange, d'où ils eurent assez de peine à se retirer. Bon Dieu! quel changement? et combien grandes sont les ruses dont le diable a coutume de séduire ceux qui lui prêtent l'oreille! Ces pauvres gens s'en retournèrent, et, après avoir cheminé trois jours entiers avec beaucoup de fatigue, arrivèrent à la ville, où ils trouvèrent le duc Radbode, mort sans baptême, et racontèrent au saint évêque Vulfran ce qui s'étoit passé. Ce Frison, nommé Igomare, se convertit à la foi et à la religion chrétienne, fut baptisé, et depuis suivit saint Vulfran au monastère de Fontenelle. Ceci arriva l'an 719, selon le témoignage de Jonas, moine de Fontenelle, contemporain de saint Vulfran, qui, décrivant sa vie, a remarqué ceci.

Après que saint Vulfran eut fait toutes ces merveilles parmi les Frisons, et qu'il y eut établi la religion chrétienne, il s'en revint à Fontenelle, où il se démit de son archevêché de Sens, pour vivre là le reste de ses jours, non pas en prélat, mais en simple religieux. Il le résigna à un saint personnage, nommé Géric, l'an 700, sous le règne de Childebert II, roi de France, et de Pepin. Il prit l'habit de religieux à Fontenelle, où il vécut en grande sainteté, gardant perpétuellement ce qui étoit de sa règle, macérant son corps par jeûnes, veilles, prières et autres austérités, et couchant souvent sur la dure. Sa piété lui fit bâtir une église sous le nom de saint Etienne, premier martyr, auprès d'un petit logis que les religieux lui avoient préparé, environ à trente pas de l'église de saint Paul, Apôtre.

Il y avoit en ce temps-là, au monastère de Fontenelle, un religieux nommé Bertgand, grandement affligé d'une paralysie qui lui avoit ôté l'usage de tous les membres, jusque-là qu'il ne pouvoit parler. Il étoit oncle de l'abbé Vaudo, saint personnage, qui fut élu abbé, l'an 739, et mourut, l'an 742, après avoir gouverné environ deux ou trois ans le monastère de saint Vulfran. Comme il se plaisoit dans la pratique des œuvres de miséricorde, il alla

visiter ce pauvre religieux Bertgand ; ému de compassion, après avoir béni de l'huile, il l'en fit frotter, et aussitôt, par la vertu de cette huile, avec la grâce de Notre-Seigneur, il recouvra une entière et parfaite santé.

Deux choses le faisoient beaucoup admirer : sa libéralité envers les pauvres, et sa charité à reprendre et à relever ceux qui péchoient. Car il est vrai que ce saint homme étoit beaucoup visité de tout le monde, et principalement des rois, des princes, et d'autres grands seigneurs qui lui faisoient de grands présents : mais il les distribuoit après aux pauvres. Pour ce qui est de la correction fraternelle, il s'y portoit avec un tel zèle, qu'il n'avoit aucune considération, ni de puissance, ni d'amitié.

Enfin, il fut atteint d'une grande fièvre, qui lui fit connoître qu'il étoit proche de la fin de son pèlerinage mortel. C'est pourquoi il désira de voir tous ses religieux devant lui, et leur fit une belle remontrance, les exhortant d'observer étroitement les saintes institutions auxquelles ils s'étoient volontairement obligés, s'ils vouloient acquérir la grâce de la divine bonté ; de s'entr'aimer les uns les autres, s'ils vouloient avoir la récompense de leurs travaux au Ciel, et d'imiter exactement en toutes choses, la vie régulière pratiquée et donnée pour exemple par saint Vandrille, leur fondateur, et autres saints depuis lui. Après leur avoir fait cette remontrance durant la messe, et donné la bénédiction, il s'en retourna en son lit, près l'église de Saint-Etienne. Quelque temps après, la maladie s'augmentant, il reçut le saint sacrement de l'autel, et le septième jour après, il décéda, ainsi qu'il en avoit eu révélation, le 20 mars, l'an de Notre-Seigneur 720, selon Jonas, moine de Fontenelle, qui en a écrit la vie.

Il fut inhumé en l'église de Saint-Pierre, près du tombeau de saint Vandrille, à main droite. Neuf ans après son trépas, saint Bain, évêque de Thérouenne, pour lors abbé de Fontenelle, fit lever de terre son corps, celui de saint Vandrille, et celui de saint Ansbert. Il y avoit quarante ans que saint Vandrille étoit mort, et onze ans que saint Ansbert l'étoit (ce dernier-ci avoit été auparavant archevêque de Rouen). Ils furent tous trouvés avec leurs

habits sans aucune corruption, aussi entiers que s'ils eussent été ensevelis ce même jour-là, et une infinité de personnes louèrent et remercièrent Dieu de toutes ces merveilles.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Vulfran le 20 mars : et celui d'Adon le 23 d'avril. Sa vie a été écrite par un religieux de l'Abbaye de Fontenelle, nommé Jonas, qui vivoit de son temps, et recueillie par Surius. Il est encore fait mention de lui en la vie de saint Villibrod, dans Surius, en son sixième tome ; Molan, parlant des saints des Pays-Bas ; Trithème, dans les Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît ; Pierre des Natales en son Catalogue des saints ; Baronius, en ses Annales et en ses Annotations sur le Martyrologe ; le révérend père Gauthier, en sa Chronologie, et plusieurs autres, font mention de lui. Robert, en son *Gallia Christiana*, le met le trentième archevêque de Sens, et le dit aussi avoir été abbé de Fontenelle. Il y a une église collégiale sous son nom à Pontieu, en Picardie, et à Abbeville, au diocèse d'Amiens.

LA VIE DE SAINT AMBROISE DE SIENNE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

AN 1286.

Honorius IV, pape. — Rodolphe, empereur.
Philippe le Bel, roi.

Le bienheureux Ambroise naquit à Sienne, ville de Toscane en Italie, le 16 d'avril l'an de Notre-Seigneur 1220, le quatrième du pontificat d'Honorius III, le premier de l'empereur Frédéric II, et le quarantième de Philippe-Auguste Dieudonné, roi de France : un an avant la mort du glorieux patriarche saint Dominique.

Sa mère se nommoit Justine; elle étoit de la noble race des Stribelli, fille du seigneur Gilles, riche et illustre gentilhomme de Sienne. Elle demeura grandement affligée de l'accouchement qu'elle fit de notre bienheureux Ambroise : car il avoit les jambes cousues aux cuisses, et les bras attachés aux flancs. De sorte que ne le pouvant voir qu'avec un déplaisir étrange, elle le donna à une nourrice, qui l'emporta en son logis, et de son logis bientôt à l'Eglise des Frères Prêcheurs. Pendant qu'elle y entendoit la sainte messe, elle remarqua un tressaillement extraordinaire à l'enfant qu'elle tenoit entre ses bras. Après la messe, elle s'approcha d'un bon religieux qui tenoit les saintes reliques vers l'autel, elle les baisa, et après elle son nourrisson, qui tout aussitôt se prit à crier par trois fois, *Jésus, Jésus, Jésus,* remplissant d'étonnement ceux qui étoient là présents; après l'avoir entendu, on le regarda et son visage changé fit voir aux assistants que ce miracle avoit fait un prodige de beauté : il avoit reformé le reste du corps comme il avoit embelli le visage. Pour le voir on le mit en présence de tous ceux qui étoient dans l'Eglise, et qui le trouvant en liberté de ses bras et de ses jambes, que la nature lui avoit cousues aux flancs et aux cuisses, et remarquant une merveilleuse harmonie en toute sa composition, rendirent grâces à Dieu, et admirèrent sa toute-puissance.

L'histoire porte que lors de sa naissance, trois lunes furent vues au soir, et trois soleils au matin, et chacun avoit vu en son champ un jeune homme, vêtu de l'habit des Frères Prêcheurs. Cette merveilleuse vision fut aussi accompagnée d'une acclamation d'un petit écolier, invitant la jeunesse à se disposer à l'école, parce que, disoit-il, nos trois maîtres sont nés. L'on a remarqué, en effet, qu'en ce même jour naquirent heureusement Thomas d'Aquin à Naples, Ambroise de Sasédoine à Sienne, et Jacques le Blanc à Bevagne, tous trois depuis Religieux de saint Dominique, qui, selon le présage des météores, ont éclairé le monde comme des soleils, et, suivant cet enfant, ont instruit la jeunesse en maîtres.

A l'âge de neuf ans, il se recueillit en lui-même, et commençant d'être vivement éclairé de la lumière de la raison, il délibéra de

réduire tous les petits exercices de piété qu'il avoit puérilement pratiqués jusqu'alors, à une certaine méthode. A ces fins, il choisit un prudent et sage confesseur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, du conseil duquel il forma un coutumier de sa vie, qu'il observa fort exactement jusqu'au sortir de ce monde.

Le diable envieux d'une si grande perfection, épia les occasions de le surprendre par tromperie. Un jour le chaste enfant étant sorti de la maison pour s'exempter d'une assemblée et d'un festin de noces où on le vouloit engager, le démon se présenta à lui en forme de religieux, et lui demanda l'aumône. Le saint enfant la lui donna, et le pria en échange de lui donner des instructions. Pauvre Ambroise, que fais-tu? tu demandes des instructions à celui qui te veut détruire, et quelque nouvelle route du ciel, à celui qui mène en enfer. Ce faux religieux l'entretint d'un discours sur les sacrements, et s'arrêtant sur celui que saint Paul dit être grand entre Jésus et son Église, il tâcha de lui persuader de se marier. Alors le bienheureux Ambroise, se doutant bien de ce que c'étoit, fit le signe de la croix, et le tentateur disparut. « Mais, dit-il en s'enfuyant, qu'on ne m'estime pas pour vaincu, si je me retire, c'est par maxime de prudence, et par le secret de mon art, qui m'apprend à reculer quelquefois pour mieux sauter, et à faire semblant de fuir pour vaincre. »

Le voilà donc entré en lice pour la seconde fois : le jeune Ambroise alloit faire ses dévotions au couvent des révérends Pères Ermites de Saint-Augustin, qui est à une lieue de Sienne, situé au milieu d'un bois, des broussailles duquel il entendit sortir une voix plaintive, qui ne pouvoit venir que d'un cœur affligé, et d'une âme fort désolée. Il se résolut aux approches; et, arrivé sur le lieu, il y trouva une jeune fille, dont la beauté affectée étoit capable de donner de l'amour aux plus insensibles. Son sexe déplaisant à Ambroise, cela lui fit promptement tourner le dos à celle qui lui découvroit gracieusement son visage. « Mais, dit-elle, monsieur, qu'avez-vous trouvé en moi de si désagréable, qu'il vous ait obligé de vous retourner si soudain, sans m'honorer de votre entretien, et écouter mes plaintes. Vous étiez venu pour me secourir, et vous

vous en retournez sans me parler : si c'est le bon esprit qui vous conduit, vous ne refuserez pas le secours que mon extrême nécessité demande : que si vous me le refusez, j'appelle votre bon ange à témoin de votre cruauté, et ce grand Dieu pour juge de votre offense. »

Le scrupule qu'Ambroise avoit d'abandonner cette créature faite à l'image de Dieu, en une nécessité qu'il croyoit extrême, fit que la honte de sa prudence céda aux ressentiments de sa charité : et s'informant de la fille quelle étoit son affliction, et quel remède il y pouvoit apporter, il remarqua aux discours qu'elle en faisoit, tant de mignardise, en son port tant de délicatesse, en ses gestes tant de licence, en son esprit tant de vanité; que, découvrant la tromperie, il haussa son cœur au ciel pour faire oraison, et sa main au front pour former un signe de croix, lequel étant fatal au diable, il se retira tout confus, laissant en l'air son corps fantastique et au jeune enfant la victoire.

La dix-septième année de son âge, le 16 d'avril, jour de sa naissance, après avoir surmonté le diable, il se voulut surmonter lui-même, prenant l'habit de religieux en la maison des Frères Prêcheurs. Après sa profession et son vœu solennel à Dieu, les supérieurs qui le voyoient de bel esprit, et capable de grandes choses, le destinèrent à Paris pour y étudier sous Albert le Grand, religieux du même Ordre, qui y enseignoit la sainte théologie avec grande réputation. Étant par obéissance au chemin de Paris, en compagnie des Pères Odric, Fresné, et Denis de Viterbe, religieux de sainte vie, il tomba malade de fièvre. Un vieil ermite se présenta à ses compagnons avec promesse de le guérir. On lui fit voir le malade ; il lui tâta le pouls, lui ordonna un remède; et pendant que l'on cueilloit les simples pour composer son ordonnance, il l'entretint de discours du monde, sous prétexte de récréation, s'informa de son extraction, loua son zèle, et témoigna d'être marri de ce que les forces de son corps ne secondoient pas celles de son esprit.

L'Ordre de saint Dominique, dit-il, est une très-excellente religion, qui fait un fruit inestimable dans l'Eglise : mais la disci-

pline en est trop austère pour un jeune homme de votre âge et de votre complexion; d'ailleurs le fruit que vous pouvez faire dans le monde est si grand, que si j'étois à votre place, je ferois conscience d'user ma jeunesse, ou plutôt d'abuser de ma vie en religion, au préjudice de tant d'âmes que je pourrois gagner dans le monde, menant une vie exemplaire et éloignée de toute corruption. Ambroise qui se sentoit vivement appelé de Dieu à la profession qu'il avoit embrassée, se persuada incontinent que celui qui lui prêchoit d'abandonner Dieu, étoit un instrument de Satan. Il recourut à ses armes ordinaires de l'oraison et du signe de la sainte croix, en vertu duquel l'ennemi disparut, laissant Ambroise victorieux de son illusion, consolé en son âme et guéri parfaitement en son corps.

Etant arrivé à Paris, il y répéta brièvement sa logique et sa philosophie, qu'il avoit apprises autrefois, et s'en étant renouvelé les espèces, il s'adonna avec tant de ferveur à la sainte théologie, qu'en peu de temps il se rendit la merveille de son école. Les Parisiens l'avoient en grande opinion de sainteté et de doctrine. Les plus excellents maîtres de théologie et professeurs en philosophie, le venoient consulter dans sa cellule, sur les principales difficultés de leurs sciences, et s'en retournoient merveilleusement éclaircis. Ces fréquentes visites en sa chambre lui déplaisoient infiniment; et il étoit marri, que le lieu destiné pour la solitude fût changé en cabinet de consultation; c'est pourquoi il demanda congé à ses supérieurs pour faire une retraite spirituelle, pendant laquelle il ne vaquât qu'à Dieu, ne pensât qu'à soi-même et ne soupirât que pour le ciel. Ce congé lui fut octroyé, et bientôt après rétracté par les prières des gens de bien, qui regrettoient l'intérêt du public, privé d'un personnage de si éminente piété et de si profonde doctrine. Il se vit engagé de nouveau à la prédication, où il étoit divinement appelé, et prêcha avec tant de réputation et de fruit aux meilleures chaires de Paris, que les grands, les doctes, et tout le peuple couroient en foule à ses prédications et l'écoutoient comme un oracle de vérité.

Enfin Ambroise abattu de travaux et chargé de mérites se retira

dans la ville de Sienne : et quoiqu'il semble que son âge l'eût dû dispenser de la fatigue des sermons, il y prêcha néanmoins le Carême avec tant de ferveur, qu'il s'ouvrit une veine de la poitrine et perdit son sang en grande abondance. Les religieux du couvent le conjurèrent de se reposer quelques jours pour donner à la nature le loisir de refermer la veine : mais le salut des âmes lui étoit plus recommandable que sa santé, il prècha le lendemain et s'efforça de montrer à ses auditeurs, que l'usure est un abominable péché, et qu'il se faut résoudre à s'en corriger. La contention de son esprit fut si grande, que jamais il ne prêcha plus fructueusement pour les autres, et plus mortellement pour lui-même, car étant sorti de la chaire, il fut contraint d'avouer que sa prédication avoit augmenté son mal et l'obligeoit de s'aliter pour ne prêcher plus.

Cependant il cracha le sang à gros grumeaux, et se disposa à la mort : il appela son confesseur, lui confessa généralement tous les péchés de sa vie, et fut trouvé n'avoir jamais commis un seul péché mortel contre Dieu : il pria que l'on le laissât quelques jours en repos pour vaquer à Dieu, sans que personne entrât dans sa chambre, que le médecin et le Frère qui le servoit. L'heure de son trépas approchant, tous les religieux en corps, suivant la coutume de l'Ordre, vinrent autour de son lit pour recevoir sa bénédiction et prier pour son agonie : il leur fit une douce et fervente exhortation, et les ayant embrassés un à un, il les pria de se retirer pour quelque temps. Ils sortirent et fermèrent la porte après eux. Quelques-uns, saintement curieux, épièrent ce qu'il faisoit en cette retraite; on le vit à deux genoux en terre recommander son esprit à Dieu : autant en avoit-il fait lorsqu'on lui administra le très-saint Sacrement. Enfin les religieux étant derechef appelés pour assister à sa mort, il répondit à la recommandation de son âme que l'on faisoit autour du lit; et levant les yeux au ciel, il rendit heureusement sa sainte âme à Dieu, le 20 du mois de mars, l'an 1286, après avoir vécu quatre-vingt-quinze ans deux mois et quatre jours, l'an second du pontificat d'Honorius IV, le treizième de l'empire de Rodolphe d'Haps-

bourg, et le deuxième du règne de Philippe le Bel, roi de France.

L'abrégé de la vie du bienheureux Ambroise, nouvellement imprimé en Italie, sur le sujet de sa béatification, assure qu'il a fait cent quatre-vingts miracles, tous authentiques et rapportés par de très-graves auteurs; entre ces miracles, on trouve seize morts ressuscités.

Le sang que le bienheureux Ambroise avoit jeté en grande abondance devant sa mort empourproit toute la ruelle de son lit, et empêchoit les Frères servants de lui rendre les derniers offices de charité. Cependant le bon saint trépassa. Après sa mort, le religieux qui avoit l'intendance des vêtements, voyant que les rideaux du lit où il étoit mort dans l'infirmerie avoient besoin d'être nettoyés du sang qui les avoit rougis, les porta au lavoir et les trempa dans l'eau; mais, les trempant, il sentit une odeur si suave, qu'il fit conscience d'effacer par une eau profane les impressions d'un sang si sacré. De façon qu'il les retira, et appela plusieurs religieux au sentiment de cette merveille, entre lesquels se trouvant le Frère infirmier, il se souvint d'avoir traité beaucoup plus indignement ce même sang à trait de balai : courant promptement au lieu où il l'avoit jeté, il le trouva entier, vermeil, odorant; et l'ayant recueilli honorablement, le fit voir et admirer aux autres religieux.

Après, ils le publièrent aux séculiers, à la plus grande gloire de Dieu, croyant les étonner d'un si grand miracle; mais ils furent bien étonnés eux-mêmes d'en apprendre de leur bouche de plus admirables. On n'entendit autre bruit dans la ville que les merveilles d'Ambroise : ici, les morts furent ressuscités, là, les aveugles-nés éclairés; bref toutes sortes de malades, affligés et nécessiteux, recoururent à ses mérites et trouvèrent du soulagement à leurs maux.

Le pape Honorius IV, sous lequel il mourut, entendant les merveilles que l'on racontoit de ce grand serviteur de Dieu, et désireux de l'inscrire solennellement au Catalogue des saints, donna commission à quatre célèbres théologiens de compiler sa vie et de faire enquête de ses miracles. Mais son dessein fut in-

terrompu par sa mort. Eugène IV, l'an 1443, permit aux Siennois d'en célébrer annuellement la fête en l'église de Saint-Dominique, le vendredi avant le dimanche de la Passion. Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV et Paul V ont concédé indulgence plénière à ceux qui visiteront son sépulcre au jour de sa fête. Clément VIII l'a inséré au Martyrologe romain le vingtième jour de mars. Et nouvellement notre Saint-Père le Pape Grégoire XV l'a déclaré authentiquement bienheureux, permettant aux Frères Prêcheurs d'en célébrer l'office par tout leur Ordre.

En Asie, saint Archippe, compagnon de saint Paul dans ses travaux : ce grand Apôtre en fait mention dans son Épître à Philémon, et dans celle qu'il a écrite aux Colossiens.

En Syrie, les saints martyrs Paul, Cyrille, Eugène et quatre autres.

Le même jour, sainte Photine, de Samarie, avec ses deux enfants, Joseph et Victor; les saints Sébastien, officier de l'armée, Anatole, Photius, Photide, ainsi que les saintes Parascève et Cyriaque, sœurs, qui tous, ayant confessé Jésus-Christ, souffrirent le martyre.

A Amide en Paphlagonie, les sept saintes femmes, Alexandra, Claude, Euphrasie, Matrone, Justine, Euphémie et Théodosie, qui furent martyrisées pour la foi; elles furent suivies de deux autres femmes, sainte Derphute et sa sœur.

A Apollonie, saint Nicétas, évêque, mort en exil pour le culte des saintes images.

En Angleterre, le décès de saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne,



qui, depuis son enfance jusqu'à sa mort, se rendit illustre par la sainteté de ses œuvres et par l'éclat de ses miracles. Dès l'âge de huit ans il étoit entré dans un monastère, et dès lors il lui fut prédit par un enfant qu'il seroit évêque. Dieu honora son jeune âge de plusieurs miracles. Après avoir mené quelque temps une vie solitaire, il prit l'habit de moine au couvent de Maibros. Depuis il fut fait supérieur d'un autre monastère. Il délivra une femme possédée du diable. Sa ceinture faisoit même des miracles. Enfin, il fut élu évêque de Lindisfarne, l'an 685, par un synode qui se fit en Angleterre; mais ce fut pour peu de temps. Deux ans après il se démit de sa charge, retourna au monastère où peu après il rendit son âme à Dieu, ayant mené une vie remplie de miracles. Onze ans après sa mort, son corps fut trouvé sans aucune corruption, non pas même en ses habits.

Le bienheureux Hippolyte Galantini, fondateur de l'Ordre de la Doctrine chrétienne, étoit fabricant de soie à Florence, et donnoit aux œuvres de charité tout le temps que n'exigeoit pas sa profession. Il fonda une congrégation chargée d'instruire les enfants des deux sexes, et les adultes ignorants de leur religion. Son exemple fut suivi par toute l'Italie. Il mourut le 20 mars 1619, à l'âge de cinquante-cinq ans, et fut béatifié par Léon XII en 1825. Son nom est en grande vénération dans la Toscane.



VINGT-UNIÈME JOUR DE MARS.

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident.

Plusieurs saints martyrs d'Alexandrie; les saints martyrs Philémon et Domnin; saint Bérille; saint Sérapion; saint Lupicin.

LA VIE DE SAINT BENOIT,

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

AN 542.

Vigile, pape. — Justinien II, empereur.
Childebert II, roi.

La vie, la mort et les miracles du grand Patriarche et Père de tant de sortes de religions, saint Benoît, ont été amplement écrits par le glorieux pontife et docteur de l'Église, Grégoire le Grand, au second livre de ses Dialogues.

Saint Benoît étoit Italien de nation ; il naquit en la ville de Norcia, de parents nobles et pieux ; il fut, dès son enfance, enclin à la vertu et à la modestie ; et quoique jeune d'âge, il paroissoit mûr et grave. Il méprisoit les choses de la terre, et avoit toujours le cœur au ciel. Ses parents l'envoyèrent à Rome pour étudier, ce qu'il fit ; mais voyant que quelques-uns de ses compagnons se laissoient emporter à leurs passions, aux vices et aux débauches de la jeunesse, craignant d'y tomber, il se retira, et aima mieux quitter ses études que de perdre Dieu, et être ignorant et vertueux, que savant et vicieux. De sorte qu'abandonnant les écoles,

ses parents, ses amis, ses commodités, et les plaisirs de cette vie, avec une sage folie et une savante ignorance, il se retira, et chercha une manière de vie parfaite, où il pût mieux servir Dieu et lui être agréable.

En sortant de Rome, sa nourrice qui l'aimoit tendrement, le suivit; et passant par un village où ils s'arrêtèrent, elle cassa un vaisseau de terre qu'elle avoit emprunté; de quoi s'attristant beaucoup, saint Benoît ramassa les pièces et les joignit ensemble, le vase se trouva entier. Cependant, quoique ce miracle semble de peu d'importance, ce n'est pas néanmoins une petite marque de la grande sainteté de saint Benoît, même en son âge, et des miracles que Notre-Seigneur devoit faire par son ministère. En effet, les villageois qui surent cela, reconnurent et louèrent la grâce de Dieu en ce jeune saint, et attachèrent ce vaisseau de terre à l'entrée de leur église, en perpétuelle mémoire de ce miracle. Saint Grégoire dit qu'il y demeura jusqu'à la venue des Lombards en Italie.

Néanmoins, Benoît qui désiroit être plutôt méprisé qu'honoré, craignant la vaine gloire, et pour se défaire aussi de sa nourrice, se déroba secrètement et s'en alla en un lieu distant de douze ou quinze lieues de Rome, nommé Subiaco, lieu solitaire, écarté, rude, marécageux, où il ouït dire que quelques serviteurs de Dieu vivoient saintement; entre lesquels il y avoit un religieux appelé Romain, que Dieu permit qu'il rencontrât. Romain, voyant ce jeune saint seul, délicat, et d'une façon noble, lui demanda qui il étoit, où il alloit, et ce qu'il cherchoit. Après avoir su son intention, il s'offrit de l'aider, et de le cacher : il lui donna l'habit de religieux, et l'accompagna en une caverne étroite, où il demeura trois ans, sans que personne en sût rien que Romain, qui le visitoit de fois à autres, et lui portoit quelques morceaux de pain qu'on lui donnoit pour toute pitance au monastère; mais lui, au lieu de les manger, les réservoit, et l'en nourrissoit; et comme l'entrée de cette caverne, où ce jeune homme s'étoit caché, étoit fort difficile; quand Romain lui apportoit du pain, il le lioit à une corde qui pendoit sur la caverne, d'un haut préci-

pice où elle étoit attachée, et avec une clochette qui étoit là, il faisoit signe à Benoît qu'il étoit venu. Mais notre ennemi, qui ne pouvoit endurer, ni la pénitence de l'un, ni la charité de l'autre, un jour que Romain attacha le pain, cassa la clochette d'un coup de pierre : néanmoins, Romain ne laissa pas de venir comme auparavant, et de continuer le devoir de sa piété.

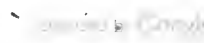
Mais Notre-Seigneur voulut que Benoît, qui étoit en obscurité et en silence, fût découvert et mis au jour pour éclairer plusieurs personnes. Un bon prêtre (qui vivoit en ces quartiers, encore que ce fût un peu loin de là) ayant préparé bien à dîner le jour de Pâques, Notre-Seigneur lui apparut la nuit précédente et lui dit : *Comment, tu as préparé ton dîner pour faire demain bonne chère, et mon serviteur Benoît est en sa caverne qui meurt de faim !* Ce fut assez dit ; le bon prêtre se levant incontinent, prit son dîner et alla chercher celui qu'il ne connoissoit point. Il chemina tant par les vallées et par les montagnes, qu'enfin il trouva la caverne où étoit le saint jeune homme, ignorant à cause de sa solitude, que ce fût le jour de Pâques, ni que Dieu lui envoyât de quoi le récréer.

Après qu'ils se furent tous deux embrassés, et eurent fait leur oraison, s'étant assis et ayant discouru quelque temps de la vie éternelle, le prêtre dit à Benoît : *Levez-vous et dînons ; car nous avons aujourd'hui Pâques.*

Le saint jeune homme lui répondit : *Sans doute, il est bien Pâques pour moi, puisque Notre-Seigneur m'a consolé de votre visite.*

« Oui, certainement, dit le prêtre, c'est le jour de Pâques que Jésus-Christ ressuscita glorieusement ; et il ne faut pas que vous jeûniez aujourd'hui à cause de la grande fête, et Dieu m'a envoyé avec un petit dîner pour vous faire manger, et prendre quelque nourriture contre la faim que vous endurez. » Ils dînèrent donc eux deux, puis, prenant congé l'un de l'autre, le jeune homme demeura en sa caverne, et le prêtre retourna en sa maison.

Une autre fois des pasteurs le découvrirent, croyant d'abord que ce fût un sauvage ; mais s'en étant approchés plus près, ils



connurent que c'étoit un homme, lui parlèrent, l'entretinrent, et lui départirent de leur pauvre pitance. Ainsi, peu à peu il fut connu, et sa renommée se répaudit aux environs, ce qui excita plusieurs personnes à lui apporter ce dont il avoit besoin pour ses nécessités corporelles, et le saint jeune homme les en récompensoit par un autre aliment plus précieux et plus profitable à leurs âmes.

Cependant, le diable voyant la rigueur et l'austérité de sa vie, que jour et nuit il aspiroit à la perfection, et que les rayons de la divine lumière qu'il portoit en son cœur, commençoient à se découvrir; un jour que saint Benoît étoit seul, le tentateur se transforma en un petit oiseau noir comme un merle, voltigeant à l'entour de lui, et s'en approchant si près et avec tant d'importunité, qu'il l'eût bien pris à la main s'il eût voulu. Benoît fit le signe de la croix, et l'oiseau s'évanouit : mais il lui laissa une tentation charnelle, si véhémente, que ce très-honnête jeune homme demeura fort attristé d'une chose si nouvelle et si dangereuse pour lui. Il avoit vu une femme à Rome, et le diable la lui représentoit si vivement, et l'incitoit à la désirer avec de si cuisantes flammes du feu infernal, qu'il en étoit tout brûlé : de sorte, qu'à demi vaincu de l'ardeur impétueuse de cette tentation diabolique, il fut en doute s'il laisseroit le désert pour l'aller chercher; toutefois, Notre-Seigneur le secourut à propos, et lui donna l'esprit et la force de revenir à soi, et de résister avec les armes de la foi à ce furieux assaut.

Étant donc armé de la vertu du ciel, il se dépouilla, et entrant dans un champ plein d'épines et de chardons, il se vautra dessus et dessous, jusqu'à ce qu'il eût tout le corps meurtri, déchiré, et saignant de tous côtés : ainsi il éteignit l'ardeur que Satan avoit allumée en ses membres, par la violence de cette douleur excessive. Car quelquefois les saints inspirés de Dieu, ont coutume de combattre contre leur chair, et de vaincre en cette sorte leur ennemi domestique, si cruel et si superbe. Notre-Seigneur eut ce sacrifice, que Benoît fit de soi-même, si agréable, que depuis (ainsi qu'il dit à ses disciples), il ne sentit aucune semblable

tentation ; au contraire, il commença à être maître de toutes les vertus, et à les enseigner à plusieurs, qui, à son exemple, abandonnoient les choses périssables et venoient à son école.

Il y avoit là auprès un monastère de religieux, dont l'abbé étoit décédé ; et comme on traitoit de l'élection d'un autre, tous les religieux, d'un commun consentement, jetèrent les yeux sur Benoît, et le prièrent d'accepter la charge de Père et de maître, pour les gouverner et les conduire à la perfection. Le saint s'en excusa du commencement, et leur dit (se voyant pressé) qu'ils ne le pourroient souffrir, parce que leurs coutumes et les siennes n'étoient pas conformes : néanmoins à la fin ils firent tant d'instances et de promesses de lui obéir en tout ce qu'il commanderoit, qu'il se laissa vaincre à leurs supplications.

Il prit donc la charge d'abbé, et se rendit comme un miroir de toute vertu et de sainteté à ses religieux, les excitant par son exemple à aimer leurs cellules, à fuir l'oisiveté, à garder le silence, à se plaire au travail, aux jeûnes, aux veilles, aux pénitences, à la méditation continuelle, à la charité fraternelle, et à fuir toutes sortes de murmure et de détraction ; à aimer la pauvreté, et que tout ce qui étoit dans le couvent fût à tous ensemble, et rien à personne en particulier. Il servoit lui-même les malades, et vouloit que chacun les visitât et les servît. Il recevoit les hôtes avec beaucoup de charité, il souffroit les fautes des siens avec une grande douceur ; il les avertissoit amiablement, et les châtioit sévèrement lorsqu'il en étoit besoin, faisant en tout l'office d'un père très-débonnaire, d'un maître très-parfait et d'un prélat plein de zèle.

Mais les yeux chassieux de ces pauvres moines ne purent souffrir cette grande splendeur, et leurs mœurs corrompues et dépravées ne purent souffrir la règle de ce saint Père. Ils commencèrent à se repentir de l'avoir fait leur abbé, et ne pouvant oublier leurs vieilles coutumes, pour se façonner au nouvel esprit et à la discipline de saint Benoît, ils résolurent de le faire mourir, afin de se délivrer tout d'un coup de cette rude et insupportable servitude. Ils lui donnèrent du poison dans un vaisseau

de verre, plein de vin; mais faisant le signe de la croix dessus, comme il avoit accoutumé quand il vouloit boire, incontinent (comme si ce signe de la croix eût été une pierre) le vaisseau se brisa sans qu'il y touchât, et le vin et le venin furent répandus.

L'ami de Dieu connut leur méchanceté, et sans se troubler ni changer de couleur, il dit aux moines : « Dieu vous pardonne, mes frères, ce que vous avez voulu faire. Ne vous avois-je pas dit que vos coutumes et les miennes ne s'accorderoient pas bien ensemble, et que vous autres et moi nous n'étions pas tout un? Cherchez un autre Père qui vous gouverne, car je ne vivrai jamais avec vous. » Ayant donc perdu l'espérance de faire fruit en cette maison, où il n'avoit aucun support, et où il étoit généralement persécuté de tous, il quitta ces moines et ce couvent pour retourner à sa chère solitude, où il menoit une vie plus angélique qu'humaine.

Le peuple fut tellement ému de l'exemple admirable de saint Benoît, et il vint tant de disciples de tous côtés à son école, qu'en peu de temps, au lieu du monastère qu'il avoit laissé, Notre-Seigneur lui fit la grâce d'en fonder douze remplis de saints religieux, leur donnant un abbé et uu Père qui les gouvernoit en son nom, et le saint patriarche alloit d'un monastère à l'autre, où il ordonnoit ce qu'il falloit faire en chacun. Entre les monastères que saint Benoît fit bâtir, il y en avoit trois situés sur une montagne si rude et si sèche, qu'il ne s'y trouvoit point d'eau : les religieux qui étoient contraints de l'aller quérir avec beaucoup de peine dans le fond de la vallée, prièrent saint Benoît de les changer en un autre lieu, où il y eût commodité d'eau. Il fit oraison, et commanda ensuite qu'on creusât eu un certain endroit de la montagne, qu'il leur montra, d'où il sortit incontinent une claire fontaine, qui étoit plus que suffisante pour fournir aux religieux de l'eau à boire, à laver, et à arroser.

Il n'étoit pas seulement visité de ceux qui s'enfuyoient du monde pour prendre son habit et sa sainte institution, mais aussi plusieurs gentilshommes et seigneurs lui amenoient leurs enfants pour les instruire et les enseigner dès leur bas âge en la crainte

de Dieu : et le saint Père les recevoit pour faire service à Notre-Seigneur, et plaisir à toute la république. Entre les gentilshommes qui amenèrent leurs enfants à saint Benoît, il y en eut un, Evice, qui lui offrit Maur ; et Tertulle, homme très-illustre, lui donna Placide, lesquels avec le temps, par le moyen de la bonne instruction de saint Benoît, furent de grands saints, et saint Placide fut martyr.

Tous ces champs ressembloient à un paradis, habité de citoyens célestes, à cause de la sainteté de saint Benoît, et des autres religieux qui vivoient en ces monastères sous son obéissance. Mais comme la vertu est toujours suivie de l'envie, et qu'il n'y a rien que les méchants aient plus en horreur qu'une bonne vie ; l'excellence et la sainteté de saint Benoît trouvèrent des adversaires qui tâchoient de le déchirer. Il y eut entre autres un prêtre nommé Florence, qui avoit une église proche du monastère où vivoit saint Benoît : c'étoit un homme de bien en apparence, mais au dedans malin et pervers. Cet homme, par une pure envie, commença à médire de saint Benoît, et à faire entendre à ceux qui le venoient chercher, que ce n'étoit qu'un homme comme les autres, qu'il n'étoit pas si saint qu'il le paroissoit, et qu'ils se donnassent garde de lui, parce qu'il couvoit quelque grande méchanceté sous cet habit d'hypocrite. Néanmoins tout ce qu'il disoit ne faisoit pas grand mal à saint Benoît, parce que sa sainteté étoit si grande, que sa clarté dissipoit la nue dont Florence la vouloit offusquer. Voyant donc que les calomnies ne lui pouvoient faire perdre son crédit comme il le prétendoit ; aveuglé de passion, il résolut de le faire mourir, et à cette fin, il lui envoya un pain empoisonné, comme si c'eût été un pain d'aumône et de bénédiction. Le saint reçut le pain, et l'en remercia, encore qu'il sût bien ce qui étoit dedans, et qu'il connût le damnable esprit qui le lui avoit fait envoyer.

Il y avoit un corbeau qui venoit tous les jours des bois dans le monastère, et à qui le saint donnoit sa portion : aussitôt qu'il fut venu ce jour-là, il lui jeta le pain que Florence avoit donné par aumône, et lui commanda au nom de Dieu de le porter en

un lieu où on ne le pût jamais trouver. Alors le corbeau, ouvrant le bec, en croassant, et étendant ses ailes en rôdant à l'entour de ce pain, signifioit quasi le danger qui y étoit, et qu'il eût bien voulu, mais qu'il ne pouvoit faire ce qui lui étoit commandé. Cela fut cause que le saint lui dit : *Je ne veux pas que tu le manges, mais que tu le prennes (ce que tu peux faire sans crainte), et que tu le portes où je t'ai dit.* Le corbeau le prit et l'emporta, puis il revint quérir son ordinaire, que le saint lui donna de sa main, comme il avoit coutume de le faire, et le renvoya. Saint Benoît demeura tout affligé de cela, non pas tant à cause du péril où il étoit, que pour la grande offense qui étoit faite à Dieu, et la ruine de ce misérable, qui le persécutoit sans sujet.

La méchanceté de cet homme infernal passa bien plus avant; car n'ayant pu faire mourir le corps du saint, il résolut de tuer les âmes des religieux qui vivoient avec lui. Il attira sept filles de joie, belles, jeunes et lascives, et leur fit promettre d'entrer toutes nues dans le jardin du monastère, de s'y promener et d'y danser, afin de tenter les religieux qui les pouvoient voir des fenêtres de leurs cellules. Regardez jusqu'où va la méchanceté d'un homme sans âme et abandonné de Dieu! Que ne peut l'envie en un cœur passionné! Mais le saint voyant de sa cellule ce spectacle abominable, eut peur que cela ne fit tort aux foibles, et connut bien que toutes ces inventions diaboliques étoient plus contre sa personne que contre ses religieux : de sorte qu'il laissa un supérieur pour gouverner ce couvent; et menant avec soi deux ou trois religieux, il s'en alla; afin de céder avec patience et humilité à celui qui le persécutoit si cruellement, et sans aucune crainte de Dieu.

Mais Notre-Seigneur, qui récompense les bonnes œuvres, et qui punit sévèrement les injures que l'on fait à ses serviteurs, ne voulut pas qu'une si détestable méchanceté demeurât sans châtiment. Car Florence se tenant content et comme victorieux de la fuite de son ennemi, la maison où il étoit tomba soudain et l'accabla sous ses ruines. Maur en donna aussitôt avis à son Père et à son maître saint Benoît, qui étoit à trois lieues de là, lui

mandant qu'il pouvoit bien s'en revenir en son couvent, puisque Florence étoit mort misérablement. Saint Benoît fut fort touché de regret; il pleura amèrement le malheur de Florence, et de ce que Maur, son disciple, sembloit en être bien aise, dont il le corrigea âprement et lui imposa une rude pénitence. Le diable demeura fort honteux de ce succès : et voyant qu'il n'avoit pu surmonter saint Benoît par le moyen d'un autre homme, il se détermina d'entrer lui-même en lice, se promettant de le renverser sous ses pieds.

Il y avoit encore au Mont-Cassin quelques reliques du paganisme, à savoir un temple et une idole d'Apollon, que les gens du village, païens, adoroient, sacrifiant à ce faux dieu. Saint Benoît l'ayant su, s'y en alla et brisa l'idole, renversa l'autel et mit le feu au bois où l'on offroit les sacrifices au diable. Il bâtit en ce même temple une chapelle au nom de saint Martin, et une autre à saint Jean-Baptiste, et se mit à prêcher l'Evangile aux bourgades circonvoisines, tâchant par sa vie et par sa doctrine de les attirer à la connoissance de Notre-Seigneur. Le diable voyant cela, et crevant de rage et de furie, prit une figure grandement épouvantable, et jetant feu et flamme par les yeux et par la gueule, il apparut à saint Benoît, hurlant, et l'appeloit par son nom : *Benoît! Benoît!* Et d'autant que le saint ne lui répondoit rien et ne tenoit compte de lui, il ajoutoit : *Maudit, et non Benoît, que te faut-il? pourquoi me persécutes-tu ainsi?*

Il commença dès lors à tourmenter plus furieusement le saint dont il se plaignoit d'être si persécuté; Notre-Seigneur le permettant ainsi pour une plus grande confusion du diable, pour l'honneur de saint Benoît et pour sa gloire, lui donnant la victoire d'une bête si épouvantable. Comme on vouloit lever une pierre pour la mettre en œuvre, le diable se mit dessus; de sorte que plusieurs manœuvres ne la purent faire remuer de sa place, quelques efforts qu'ils fissent; mais saint Benoît l'ayant su, il se mit en oraison et, faisant la bénédiction sur la pierre, ils la levèrent alors sans aucune difficulté.

Fouillant en terre, ils trouvèrent une idole de métal, qu'ils

jetèrent dans la cuisine sans y penser, et aussitôt il s'y alluma un si grand feu qu'il sembloit que tout étoit brûlé; et nonobstant toute l'eau que les religieux jetoient dessus, le feu ne pouvoit être éteint. Le saint accourut au feu, et ayant vu que c'étoit une flamme imaginaire et non naturelle, il supplia Notre-Seigneur d'ouvrir les yeux de ses religieux afin qu'ils pussent voir au vrai ce qui en étoit, et aussitôt ils connurent que ce n'étoit qu'un artifice du démon.

Une autre fois, comme on élevoit une muraille, saint Benoît, qui étoit en sa cellule, en oraison, vit venir à lui un diable tout furieux pour lui faire la guerre : il cria à ses religieux qui travailloient, qu'ils prissent garde à eux. A peine avoient-ils entendu sa voix, que le diable renversa la muraille, qui tomba sur un jeune religieux et l'accabla sous ses ruines, mort et le corps tout brisé, on le porta sur une civière à bras à saint Benoit; il la posa au même lieu où il avoit coutume de faire oraison, et renvoya les Frères. Après cela il s'enferma en sa cellule, et, se prosternant en oraison, il pria Dieu de lui redonner la vie, et Notre-Seigneur la lui redonna si entière, que le saint le renvoya travailler à l'heure-même, et voulut qu'il aidât à redresser la muraille qui étoit tombée, pour confondre l'ennemi qui pensoit triompher par sa mort.

Notre-Seigneur fit plusieurs autres grands miracles par saint Benoît, pour l'instruction des religieux, l'édification des fidèles et l'étonnement des rebelles, et surtout pour la gloire de ce saint que Dieu exalta si hautement et rendit si glorieux sur la terre, comme on le peut voir dans saint Grégoire, qui a écrit sa vie.

Saint Benoît envoya un jour Placide quérir de l'eau en un lac qui étoit au pied de son monastère; comme il en eut puisé, la cruche l'emporta dedans, et un gazon lui fit perdre terre. Saint Benoît, par une révélation divine, l'aperçut en ce danger; il appela soudain Maur et lui dit : *Courez vitement, Placide qui étoit allé quérir de l'eau, y est tombé en danger de se noyer.* Maur, après avoir reçu la bénédiction de son Père, s'y en alla précipitamment, et sans regarder à ce qu'il faisoit, marchant à pied sec

sur l'eau, comme s'il eût été sur la terre, il prit Placide par les cheveux et le tira à bord, puis ouvrant les yeux, il vit qu'il avoit fait une chose qu'il n'eût jamais pensé pouvoir faire. Il rapporta à saint Benoît ce qui s'étoit passé, attribuant ce miracle à ses mérites : néanmoins le saint l'attribuoit à la vertu de l'obéissance de Maur. Il est vrai que Notre-Seigneur a fait de grandes merveilles en faveur de l'obéissance, pour faire voir combien elle lui est agréable, et combien elle est nécessaire aux religieux.

Le bienheureux Père ayant distribué toutes les provisions qu'il avoit en son monastère, pour secourir les pauvres au temps d'une grande famine, quelqu'un lui vint demander un peu d'huile: il commanda qu'on lui donnât tout ce qui étoit resté en une fiole. Le dépensier fut lent à obéir, craignant, par sa défiance, que s'il le donnoit, les religieux n'en eussent besoin. Le saint, en étant averti, commanda avec un juste courroux qu'il jetât incontinent la fiole par la fenêtre, afin qu'il n'y eût aucune chose dans le monastère contre l'obédience. Ce fut une chose merveilleuse que cette fiole de verre, qui fut jetée du haut en bas d'une fenêtre sur des pierres, ne fût point cassée ni l'huile répandue. Le saint prit occasion là-dessus d'assembler ses religieux pour blâmer aigrement le désobéissant de l'orgueil et de la défiance qu'il avoit eue, et se mit avec eux en prières, suppliant Notre-Seigneur qu'il le pourvût d'huile, et aussitôt ils trouvèrent un grand tonneau qui étoit là, rempli de très-bonne huile; afin d'apprendre à chacun combien l'humble obéissance est agréable à Dieu ; et que l'homme ne donne jamais tant à ses pauvres, qu'il n'en reçoive beaucoup davantage de sa main libérale.

Saint Benoît voyant un jour ses religieux affligés, à cause qu'au temps d'une grande famine le monastère se trouva dépourvu de pain, n'y en ayant que cinq en tout, il les blâma et leur dit : *Si le pain nous manque aujourd'hui, nous en aurons demain davantage*. En effet, il trouva le lendemain matin deux cents boisseaux de blé, sans qu'on pût savoir qui les avoit apportés à l'entrée du couvent.

Il y avoit un religieux en l'un des monastères de saint Benoît

qui ne pouvoit être en repos durant l'oraison : car à l'heure que les autres s'assembloient pour prier, il sortoit dehors pour entretenir ses menues pensées. L'abbé l'avertit de cette faute, qui est fort grande en un religieux : le saint Père même l'en reprit ; mais quoi qu'il s'en fût corrigé deux ou trois jours, il ne laissa pas de retourner à sa mauvaise coutume. Un jour que tous les religieux s'assembloient pour vaquer à ce saint exercice, saint Benoît qui étoit présent, vit, par le moyen de la lumière céleste, un petit Maure qui tiroit ce moine par la robe, et l'arrachoit du milieu des autres. L'oraison étant achevée, il sortit et donna plusieurs coups d'une houssine qu'il prit, sur ce moine, comme s'il eût frappé sur le diable, qui le trompoit et le séduisoit ainsi. On reconnut aussitôt l'effet de cette correction, parce que le diable demeura si honteux qu'il n'osa plus tenter ce moine ni le troubler en l'oraison.

Saint Benoit usa encore une autre fois de ce même moyen contre le diable qu'il rencontra, monté sur une mule, en habit et en figure de médecin, qui venoit vers son monastère, et qui entra dans le corps d'un vieux religieux qui puisoit de l'eau : le saint donna un soufflet au moine, comme s'il eût frappé le diable, et aussitôt il s'enfuit de ce corps, et le moine se trouva ainsi délivré.

Un soir saint Benoît, prenant sa réfection ordinaire, un religieux, fils d'un honnête homme, l'éclairoit avec une chandelle à la main. Ce religieux eut une vaine pensée de se glorifier et de mépriser le saint, disant à part soi : *Qui est celui-ci que j'éclaire? A qui fais-je service demeurant ainsi debout? suis-je fait pour lui servir?* Le saint pénétra dans la pensée du moine et lui dit tout haut : *Frère, faites le signe de la croix sur votre cœur, à quoi pensez-vous? que dites-vous en vous-même? faites le signe de la croix.* Il lui commanda de poser la chandelle sur la table, de s'asseoir et de se tenir en repos. Depuis, les autres religieux lui demandèrent ce qui s'étoit passé en son intérieur ; il leur confessa librement son orgueil et sa foiblesse, et alors ils connurent tous que saint Benoît pénétroit jusqu'à leurs plus se-

crètes pensées, étant éclairé de la lumière céleste; et qu'en la religion le plus grand ne doit pas dédaigner de servir au plus petit, ni le plus noble au moindre de ses frères.

Il y eut un moine fort tenté de quitter l'habit, et étant vaincu de la tentation, il résolut de le faire. Saint Benoît le sut; il tâcha comme père de l'amener à la raison, et de lui faire entendre son erreur et sa perdition : mais il étoit tellement hors de soi qu'il n'écoutoit point les raisons de celui qui le conseilloit si bien. Le saint lui permit donc de s'en aller et pria pour lui. Au sortir de la porte, il vit un horrible dragon qui le vouloit engloutir : et alors tout éperdu et tout hors d'haleine il s'en revint au couvent, criant tout haut ce qui s'étoit passé. Ainsi ayant vu de ses yeux corporels ce dragon horrible, dans la gueule duquel il s'alloit jeter en sortant de la religion, le cœur lui revint, et il se changea par les prières du saint, persévérant en sa vocation.

Entre les autres dons de Dieu qu'avoit saint Benoît, il eut celui de prophétie, prédisant longtemps devant les choses à venir : et étant absent, ce qui se faisoit loin de lui, comme s'il y eût été présent.

Un jour certains religieux étant sortis du couvent pour aller à quelques affaires, ils y demeurèrent plus longtemps qu'ils ne pensoient. Une bonne dame dévote les pria, puisqu'il étoit si tard, de manger chacun un morceau; et elle les importuna tant, qu'ils le firent. Étant de retour au monastère, comme ils vinrent demander la bénédiction à saint Benoît, il s'enquit d'eux où ils avoient été dîner : ils se trouvèrent bien empêchés, et eurent honte, de confesser la vérité (car ils avoient péché contre la règle, en mangeant dehors) et dirent qu'ils n'avoient pas dîné. Lors le saint leur dit où ils étoient entrés, ce qu'ils avoient mangé, et combien de fois ils avoient bu : ce qui leur fit reconnoître leur faute, et en ayant demandé pardon, ils accomplirent la pénitence qui leur en fut imposée.

Il en arriva autant à un autre moine qui étoit allé prêcher en un village, et après le sermon avoit reçu sans congé des linceuls qu'une servante de Dieu lui avoit fait prendre à toute force, et

qu'il avoit cachés dans son sein. Le saint l'en reprit âprement, et lui raconta tout ce qu'il avoit fait, comme s'il eût été présent.

On envoya par aumône deux bouteilles de vin à saint Benoît; celui qui les portoit en cacha une dans le chemin, et présenta l'autre au saint qui l'en remercia de bon cœur: et lorsque le garçon prit congé, il lui dit: *Prenez garde, mon fils, à ne boire pas du vin de la bouteille que vous avez cachée; regardez bien ce qui est dedans, de peur qu'il ne vous fasse mal.* Le garçon s'étonna de ces paroles, qui le rendirent confus, et en s'en retournant il prit la bouteille, d'où il vit sortir un serpent. Ce qui lui fit connoître qu'il avoit mal fait, et qu'il ne faut pas tromper les serviteurs de Dieu, ni les frauder des aumônes qu'on leur envoie.

Totila, roi des Goths, avoit ouï dire des merveilles de la sainteté de Benoît, et de ce que Notre-Seigneur opéroit en lui, spécialement du don de prophétie; il en voulut faire l'expérience avant que de le croire. Pour cet effet, il fit habiller Rigaud, son serviteur, de ses vêtements royaux, et l'envoya visiter saint Benoît, accompagné de même que si c'eût été la propre personne du roi. Rigaud fit bien son personnage, et entra dans le monastère avec une grande suite de gens, qui publioient que c'étoit Totila qui venoit voir le saint Père, et lui faire la révérence. Saint Benoît étoit assis dans sa cellule, et voyant approcher ce roi contrefait, lui dit en souriant: *Quitte, mon fils, cet habit que tu portes, car il ne t'appartient pas.* Ce vrai serviteur demeura bien surpris en entendant ces propos, et après s'être prosterné devant lui, il s'en retourna dire à son maître ce qui s'étoit passé. Alors Totila vint lui-même, et par révérence ne s'osa approcher du saint, ni même se lever de terre, jusqu'à ce que saint Benoît le vint relever et l'embrasser. Après cela, il le reprit des grandes cruautés dont il usoit, lui prophétisant en peu de paroles tout ce qui lui devoit arriver. *Vous faites*, dit-il, *beaucoup de méchancetés, et vous en avez fait encore pis par le passé; n'en faites plus dorénavant. Vous prendrez Rome; vous passerez la mer, vous vivrez neuf ans, et mourrez au dixième;* ce qui arriva ainsi que le saint l'avoit prédit.

Ce qu'il pronostiqua aussi de la destruction de son monastère du Mont-Cassin, longtemps avant qu'elle arrivât, est admirable. Car Notre-Seigneur lui fit voir que cette maison, et tout ce que le saint y avoit amassé avec tant de peine et de travail, par un juste et secret jugement de Dieu, tomberoit entre les mains des barbares, et seroit ruiné de fond en comble, mais que par ses prières les personnes seroient garanties. Ce qui fut accompli au pied de la lettre quand les Lombards détruisirent cette sainte maison, et tous ceux qui y étoient se sauvèrent.

En un couvent de filles, qui étoit sous l'obédience de saint Benoît, il y en avoit deux de fort bonne maison, qui, se souvenant de ce qu'elles avoient été au monde, n'étoient pas si humbles et si modestes qu'elles le devoient être. Elles gourmandoient fort de paroles le religieux qui avoit soin de leur administrer leurs nécessités. Après qu'il en eut bien enduré, il en avertit enfin saint Benoît, qui leur fit dire qu'elles retinssent leurs langues, sinon qu'il les excommunieroit. Elles ne tinrent aucun compte de cela; peu de jours après elles moururent, et furent enterrées dans l'église où l'on célébroit la messe. Le diacre, selon la coutume de ce temps-là, disoit : *Que tous ceux qui sont excommuniés sortent de l'église*. La nourrice d'une de ces deux religieuses décédées, qui portoit tous les jours des offrandes pour elles, les voyoit souvent sortir du tombeau et de l'église, et se souvenant de ce que saint Benoît leur avoit commandé, et de l'excommunication dont il les avoit menacées si elles ne se corrigoient, elle lui fit savoir ce qu'elle avoit vu. Le saint ayant beaucoup de ressentiment et de compassion de ces pauvres âmes, donna de sa propre main une offrande pour porter à l'église, et lui dit : *Offrez à Dieu ce que je vous donne pour elles, et dorénavant elles ne seront plus excommuniées*. Ce qui arriva, parce que depuis on ne les vit plus sortir de leur sépulture, ni de l'église, comme auparavant. En quoi l'on peut voir combien l'excommunication est à craindre, et la force des paroles du bienheureux saint Benoît, qui lièrent les âmes de celles qui lui avoient désobéi.

Cette force se peut aussi remarquer en un autre fait étrange,

qui arriva à un jeune homme qui portoit l'habit de religieux, et qui étoit dans le monastère pour être instruit. Ce jeune homme étant vaincu du tendre amour qu'il portoit à ses père et mère, sortit un jour sans congé pour les visiter en leur maison, et en y entrant, il mourut subitement. On l'enterra; mais la terre, comme si elle eût eu du sentiment, le revomit dehors. L'ayant trouvé déterré, ils le renterrèrent encore une fois, et néanmoins le lendemain on le trouva hors de sa sépulture. Les parents fort attristés eurent recours à saint Benoît, et le supplièrent de recevoir de nouveau ce moine en sa grâce et en son amitié. Il prit une hostie consacrée, et la donna pour la poser en toute révérence sur l'estomac du défunt: ce qu'ils firent, et soudain la terre s'ouvrit, l'embrassa, et ne le jeta plus hors de son sein. Que les mérites de ce saint étoient grands puisque la terre rejetoit celui qui étoit mort en sa disgrâce!

Les mérites de saint Benoît étant aussi grands que nous venons de dire, il s'offrit néanmoins une occasion où saint Benoît désira quelque chose qu'il ne pût obtenir dans une entrevue qu'il eut avec sainte Scholastique, sa sœur. Elle venoit voir son frère tous les ans une fois. Etant venue une année suivant sa coutume, saint Benoît, accompagné de quelques religieux, alla au-devant d'elle pour la recevoir. Comme il l'eut logée en une sienne grange proche du couvent, ils demeurèrent ce jour-là en une douce et sainte conversation. Cependant la nuit s'approchant, le Père voulut se retirer en son couvent, mais la sainte Sœur le pria très-instamment qu'il demeurât cette nuit-là avec elle, afin de discourir des choses du ciel et de la gloire des bienheureux. Saint Benoît ne le lui voulut aucunement accorder; mais baissant la tête, et couvrant son visage de ses mains, elle supplia Notre-Seigneur à chaudes larmes que le Père demeurât avec elle. Quand sainte Scholastique commença à faire son oraison, le ciel étoit clair et serein, mais soudain il commença à s'obscurcir, et à faire une si grande tempête de tonnerres, d'éclairs, et de pluies, que saint Benoît ni ses compagnons, ne purent sortir de cette maison. Le saint connut bien que c'étoit un effet de l'oraison de sainte

Scholastique, dont se plaignant : *Que veut dire cela, ma sœur ?* lui dit-il ; *Dieu vous pardonne le mauvais tour que vous me faites.* Et elle lui répondit : *Mon frère, je vous avois prié de demeurer ici, et vous ne m'avez pas voulu écouter. Je me suis adressée à Notre-Seigneur, et il m'a exaucée.* De sorte que saint Benoît y demeura cette nuit-là, et fit comme par force ce qu'il n'avoit pas voulu accorder volontairement à sa sœur.

Le matin étant venu, saint Benoît s'en retourna en son monastère, et sainte Scholastique en sa maison. A trois jours de là, le saint Père étant en sa cellule vit avec une grande joie de son esprit, que l'âme de sa sainte sœur, en forme de colombe blanche, s'envoloit dans le ciel, étant délivrée de la prison de ce corps misérable. Cela lui fit connoître qu'elle étoit décédée ; dont ayant averti ses religieux, il fit apporter son corps dans le monastère, et le fit enterrer dans la fosse qu'il avoit préparée pour lui, avec toutes les solennités que la sainteté de sa sœur pouvoit désirer.

Une autre fois saint Benoît, étant la nuit en oraison, aperçut une si resplendissante lumière, qu'elle surpassoit la clarté du midi ; et puis, comme dans un rayon du soleil, il vit tout le monde peint en un petit volume ; étant tout transporté et ayant fixé les yeux sur cette divine lumière, il vit les Anges qui levoient en une sphère de feu, l'âme de saint Germain, évêque de Capoue. Incontinent il appela un diacre qui étoit son ami (homme de grand exemple, nommé Servand, qui étoit là auprès), pour lui faire voir ce miracle : mais quand il fut venu, il ne put voir qu'un reste de cette grande lumière, qui commençoit à s'évanouir ; depuis on trouva qu'à l'instant même que saint Benoît eut cette vision, saint Germain étoit allé de vie à trépas.

Saint Benoît éclairé de cette céleste lumière, écrivit une règle pour les religieux, avec une telle discrétion et d'une manière si tendre, qu'elle semble être un portrait au vif de sa très-sainte vie. Entre autres choses, il recommanda aux abbés et aux supérieurs d'être bien zélés et retenus, mais non pas soupçonneux ; parce qu'autrement ils n'auroient point de repos en leur âme ; et qu'à la réserve de ce qui est de la règle, ils n'introduisissent aucune

chose plus austère et plus parfaite que ne requièrent leur état et leur profession.

Enfin, il déclara à ses religieux le jour de son décès, et le temps que son âme bienheureuse devoit aller jouir de Dieu; ordonnant à ceux qui étoient présents de tenir cela secret, et promettant aux absents de leur donner un certain signal à l'instant que son âme abandonneroit le corps. En étant à six jours près, il fit ouvrir sa sépulture: la fièvre le prit et le tourmenta rudement; et le sixième jour se voyant proche de sa fin, tout foible et abattu qu'il étoit, il se fit porter à l'église, où il reçut le très-précieux corps de Jésus-Christ; et s'étant appuyé sur les épaules des religieux qui le portoient, ayant les mains jointes, les yeux et le cœur élevés au ciel, et faisant oraison, il rendit son âme à Dieu.

A l'instant qu'il mourut, un de ses religieux qui étoit dans sa cellule, le vit monter au ciel; et saint Maur son disciple, qui étoit alors en France, vit aussi comme une rue toute tendue de riches tapisseries, remplie d'une admirable clarté, qui alloit depuis la cellule de saint Benoît jusqu'au ciel. Un homme fort resplendissant s'approcha de lui, et lui dit: *Voilà le chemin par lequel le serviteur et l'ami de Dieu, Benoît, s'en va jouir de la divine majesté.*

Il mourut âgé de soixante-deux ans, l'an de Notre-Seigneur (selon le cardinal Baronius) 542, et 543, au dire de Léon d'Ostie, le 21 de mars, jour où l'Église célèbre sa fête. Son corps fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, que le Père avoit bâtie lui-même au mont Cassin. Lorsque ce monastère fut ruiné par les barbares, ce que Notre-Seigneur lui avoit révélé longtemps auparavant, son corps fut emporté par ses religieux au monastère de Fleury en France. Dieu fit de grands miracles en cette translation, dont celui-ci fut admirable, qu'au plus fort de l'hiver le saint corps arrivant près d'un champ sec, gelé, et plein d'arbres qui n'avoient ni feuilles ni fruit, le champ se revêtit d'herbes et de fleurs, et les arbres reverdirent et boutonnèrent comme si c'eût été au cœur du printemps. Depuis, par succession de temps, le saint corps fut reporté à son ancienne maison du mont Cassin,

chef de l'Ordre de Saint-Benoît, où il est à présent: et son Ordre célèbre une seconde translation le 11 juillet.

Notre-Seigneur a fait, et fait encore continuellement de grands miracles par l'intercession de ce très-glorieux saint et patriarche de tant et de si saintes religions. Certainement c'est une chose où l'on ne sauroit assez admirer ni louer la bonté de Notre-Seigneur, de voir la perfection et l'excellence de la règle, qu'il rédigea en si peu de paroles, les louanges et les confirmations que les papes lui ont données : la multitude et la diversité de religions, tant monacales que militaires, qui bataillent sous elle ; les innombrables monastères de cet Ordre qui ont été fondés par toutes les provinces de l'Europe; où a fleuri l'Église catholique, qui ont produit une infinité de très-saints et très-doctes hommes, d'abbés, d'évêques, de cardinaux et de papes. Plusieurs ducs, princes, rois, et empereurs ont même quitté leurs États, leurs sceptres et leurs couronnes, pour prendre le pauvre habit de saint Benoît, et vivre en toute humilité et mépris du monde sous sa règle et sa sainte institution.

A Alexandrie, la mémoire des saints martyrs qui, sous l'empereur Constance et le préfet Philagre, furent massacrés dans l'église, le jour du Vendredi-Saint, par les ariens et les gentils.

Le même jour, les saints martyrs Philémon et Domnin.

A Catane, saint Bérille, ordonné évêque par saint Pierre : il mourut en paix dans une extrême vieillesse, après avoir converti un grand nombre d'infidèles.

A Alexandrie, saint Sérapion, anachorète et évêque de Thmuis, homme d'une vertu consommée, que la fureur des ariens fit condamner à l'exil, où il termina sa vie dans le Seigneur.

Dans le diocèse de Lyon, saint Lupicin, abbé célèbre par sa sainte vie et par la gloire de ses miracles.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MARS.

Sainte Catherine de Suède. — Sainte Lée, veuve Romaine. — Sainte Catherine de Gênes. Saint Paul, évêque de Narbonne; saint Saturnin d'Afrique; les saints martyrs Callinique et Basilisse; saint Basile d'Ancyre; saint Octavien; saint Deo-Gratias; saint Bienvenu.

LA VIE DE SAINTE CATHERINE DE SUÈDE,

VIERGE, FILLE DE SAINTE BRIGITTE.

AN 1381.

Urbain VI, pape. — Venceslas, empereur.
Charles le Bien-Aimé, roi.

Sainte Catherine de Suède étoit fille d'Ulphon, prince de Suède, et de sainte Brigitte, assez connue en l'Église par ses révélations. Dès son enfance elle fit voir qu'elle étoit choisie par l'Époux céleste : car lorsqu'elle tetoit, elle prenoit bien la mamelle de sa sainte mère, et des autres nourrices honnêtes; mais si quelque femme dissolue la vouloit allaiter, elle crioit et la repoussoit.

Aussitôt qu'elle fut sevrée, sa mère la mit avec une abbesse fort religieuse, pour l'élever; mais le diable une nuit, pendant que l'abbesse étoit à matines, prit la forme d'un taureau et voulut tuer l'enfant, la jetant hors du berceau avec ses cornes, et la laissa au milieu de la place à demi-morte. L'abbesse l'ayant trouvée en cet état, la prit entre ses bras, et alors le diable lui apparut, et lui dit : *O que je l'eusse volontiers achevée, si Dieu me l'eût permis!*

Étant en l'âge de sept ans, elle se jouoit un jour avec les autres petites novices aux jonchets : Notre-Seigneur qui en vouloit faire une grande sainte, ne voulut pas laisser passer ce trait d'enfance sans correction : de sorte que la nuit suivante les démons lui apparurent en forme de jonchets, qui la fouettèrent rudement pour la sevrer dès son enfance de ces jeux et de ces récréations puériles, où celles de son âge passoient ordinairement leur temps.

Sitôt qu'elle fut en âge nubile, son père lui commanda de prendre un mari, et elle l'accepta, se confiant en la bonté divine, et en la faveur de la très-sainte Vierge Marie, qu'elle se pourroit marier sans perdre sa virginité, comme il arriva; car ayant épousé un grand seigneur nommé Egard, elle lui persuada de faire vœu de virginité, qu'ils gardèrent eux deux toute la vie, trompant le monde sous le nom de mariage, et triomphant de leur chair et de notre ennemi commun. Catherine avoit un frère nommé Charles, garçon éventé et mondain, qui ne pouvant endurer que sa sœur menât une telle vie avec son beau-frère, les blâma, s'efforçant de les en délivrer; et s'offensa fort contre sa sœur, la voyant simplement vêtue. Mais Catherine au lieu de changer ce qu'elle avoit bien commencé, persuada à la femme de son frère Charles de quitter tous ses atours : ce qu'elle fit.

Après la mort d'Ulphon, son père, sainte Brigitte, sa mère, étant allée à Rome par une inspiration divine, elle y alla aussi la chercher avec le consentement d'Egard, son mari. Elle arriva à Rome au mois d'août, et sut que sa mère étoit à Bologne, où elle l'alla voir; ensuite elle retourna à Rome visiter les sanctuaires et faire les stations, où Dieu permit qu'elle demeura avec sa mère pour l'aider et la servir, encore que sainte Catherine ne manquât pas de travaux et de difficultés : car le diable la tenta de s'en retourner en son pays, où elle vivroit bien plus en repos et à son aise.

Comme elle étoit une grande princesse, et parfaitement belle, quelques principaux seigneurs de Rome ayant su le décès de son mari, la recherchèrent en mariage, et voyant qu'ils n'y pouvoient parvenir par les voies ordinaires, ils tâchèrent l'enlever de force. Ils s'étoient mis un jour en

des gens armés pour la prendre, lorsqu'elle iroit à l'église de Saint-Sébastien avec les autres dames : mais comme ils sortoient de leurs embûches, il parut un cerf devant eux, qu'ils poursuivirent, pendant que Catherine passa, et s'évada de leurs mains.

Une autre fois, comme elle alloit à l'église de Saint-Laurent avec sa mère, elle se trouva en un semblable péril : mais le seigneur qui l'attendoit avec ses satellites, voulant mettre la main sur elle devint aveugle. Alors reconnoissant sa faute, il se jeta à ses pieds, et lui ayant demandé pardon, il recouvra la vue par les oraisons de la mère et de la fille.

Sainte Catherine ne souffrit pas ces importunités dans Rome seulement, mais encore plus en d'autres lieux. Car allant avec sa mère à Assise, par une inspiration divine, et à Sainte Marie de la Portioncule, un jour elles ne purent aller au gîte qu'elles s'étoient proposé, étant surprises de la nuit ; de sorte qu'elles se logèrent dans une petite cabane, pour être à couvert de la neige et de l'eau. Comme elles y étoient, des voleurs qui guettoient sur les chemins y entrèrent, et voulurent impudemment les voir toutes au visage : et d'autant que sainte Catherine étoit parfaitement belle, ils en furent épris, et lui tinrent des discours lascifs, jusqu'à la vouloir forcer : mais elles eurent toutes recours à Dieu, le suppliant de les préserver, puisqu'elles avoient entrepris le voyage par son inspiraton et pour son service. Alors on entendit un bruit, comme de gens de guerre, et une voix qui s'écria que l'on prît ces voleurs. Ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent et quittèrent la prise ; mais le lendemain, comme les saintes continuoient leur chemin, ils retournèrent vers elles pour exécuter le jour ce dont ils avoient été détournés la nuit : mais ayant gagné le devant, ces voleurs devinrent aveugles, et ne purent voir les saintes lorsqu'elles passèrent près de leur embuscade.

Cette protection divine rendoit Catherine de plus en plus fervente en l'amour de Dieu, et à suivre la vertu, spécialement la sainte humilité, qui est comme la gardienne et la mère des autres. Elle rougissoit d'être louée, et se réjouissoit d'être méprisée et estimée grande pécheresse. Elle étoit fort dévote, et adonnée à

l'oraison dès son enfance, récitant les Heures de Notre-Dame, les Psaumes pénitentiaux, avec d'autres oraisons. Elle employoit tous les jours quatre heures à pleurer et à méditer la Passion de son cher Époux, s'offrant à lui en perpétuel et très-suave sacrifice.

Un jour qu'elle étoit en prière à Rome, dans l'Église de Saint-Pierre, une femme vêtue de blanc, avec un manteau noir lui apparut, et lui dit qu'elle priât Dieu pour la femme de Charles, son frère qui étoit trépassée, et que dans peu de jours elle en recevroit un riche legs, parce qu'elle leur avoit laissé pour testament la couronne d'or qu'elle portoit sur sa tête, suivant la coutume du pays. Ce que cette femme lui avoit dit arriva : car sainte Brigitte, avec sa fille et sa famille, s'entretint un an dans Rome de l'argent qu'elle tira de la vente de cette couronne.

Que dirai-je du fort amour que cette sainte portoit à Notre-Seigneur, de sa bénignité et de sa miséricorde envers les pauvres malades pleins d'ulcères ? car sa mère la menoit avec elle aux hôpitaux, et servoit humblement devant elle les pauvres infirmes, pansant leurs plaies toutes pourries sans en avoir horreur : afin de montrer à sa fille les traces qu'elle devoit suivre : comme elle faisoit, avec un soin et une charité qui secondoient de près ceux de sa mère. Elle affectionnoit tellement la pauvreté de Jésus-Christ, qu'elle ne portoit qu'une méchante robe, qui étoit toute déchirée, et n'avoit pour son lit qu'une simple paillasse, avec un chevet, et une vieille couverture. Toutefois Notre-Seigneur la voulant honorer en certaines occasions, fit qu'elle parut richement vêtue, avec un lit de parade, encore qu'en effet l'un et l'autre fussent chétifs. Elle étoit aussi débonnaire, patiente, et douce, supportant les injures qu'on lui faisoit avec une merveilleuse mansuétude, rendant toujours le bien pour le mal, comme vraie servante de Jésus-Christ.

Elle demeura vingt-cinq ans avec sa mère, tant à Rome qu'ailleurs : elle l'accompagna jusqu'à Jérusalem, l'assista jusqu'à son bienheureux trépas, et fit emporter son corps en Suède, avec plusieurs autres reliques des saints. Après qu'elle eut assisté aux obsèques de sa mère, elle entra dans un monastère de religieuses,

où elle fut abbesse, et leur apprit la règle que sa mère avoit laissée par écrit. Mais Notre-Seigneur faisant plusieurs grands miracles au sépulcre de sainte Brigitte, le roi de Suède et tous les princes de son royaume sollicitèrent le Pape de la canoniser, et trouvèrent à propos que Catherine, sa fille, se rendît à Rome pour cet effet; ce qu'elle fit volontiers, encore qu'elle trouvât toutes choses en combustion, à cause du décès de Grégoire XI et du schisme qui dura du temps d'Urbain VI, son successeur, ce qui retarda l'effet de sa prétention. De manière qu'elle laissa les preuves authentiques des miracles, avec les dépêches qu'elle avoit apportées à Rome et s'en retourna en son pays.

Notre-Seigneur fit encore cette fois par elle des choses remarquables et merveilleuses : dont l'une fut qu'une dame romaine étant tombée malade à mort et ne se voulant pas confesser, ni préparer à la mort, ni croire sainte Catherine qui lui conseilloit ce qui étoit nécessaire pour son salut; la sainte se mit en oraison, et pria Notre-Seigneur pour cette âme pécheresse, qui avoit mené une mauvaise vie. Alors il sortit du Tibre une vapeur noire et épaisse, qui alla environner la maison où étoit cette malade, et l'offusqua tellement, que ni les uns ni les autres ne se pouvoient entrevoir; avec un bruit si épouvantable, que la malade tout éperdue, et quasi hors de soi, appela la sainte, lui promit, les larmes aux yeux, de faire tout ce qu'elle lui commanderoit. Elle se confessa, et le lendemain elle finit ses jours, laissant une bonne espérance de son salut.

Une autre dame qui avoit fait sept mauvaises couches, se trouvant grosse et à terme, se recommanda aux prières de sainte Catherine, qui l'encouragea et lui promit d'assister à son accouchement, comme elle fit; et elle la délivra d'une fille vive et saine, qui fut nommée Brigitte par le commandement de sa mère. Elle délivra la ville de Rome d'une inondation du Tibre, qui étoit tellement débordé, que cette ville pensa être submergée.

Pendant qu'elle séjourna à Naples pour faire l'enquête des miracles de sa mère, une dame d'honneur lui dit, qu'elle avoit une fille déjà veuve, qui étoit tourmentée toutes les nuits d'un démon

impur : et bien que par honte elle le lui eût célé longtemps : néanmoins elle s'en étoit découverte à elle, pour en conférer avec sainte Catherine, et y trouver quelque remède : ce qu'elle espéroit de sa grande charité. La sainte lui conseilla de faire une confession générale, sans omettre aucun de ses péchés : car bien souvent ceux que la honte supprime en confession, sont punis de semblables illusions, et Notre-Seigneur permet que les diables aient le pouvoir de tourmenter les âmes, et d'exercer sur les corps cette abominable tyrannie. Elle lui donna encore d'autres saints conseils de dévotion, et fit plusieurs autres prières pour elle : tellement qu'au bout de huit jours cette veuve se trouva délivrée de ce monstre infernal.

Après que la sainte eut séjourné cinq ans dans Rome, sans espérance de pouvoir obtenir la canonisation de sa mère (pour les raisons que nous avons déjà dites), elle s'en retourna en son pays dans son monastère, où elle fut fort visitée, et elle fut logée et traitée le long du chemin par les princes, les prélats, et les villes, tant d'Italie que d'Allemagne, par où elle passa. Notre-Seigneur fit en ce voyage des miracles en sa faveur entre lesquels on raconte, qu'un de ceux de sa suite étant tombé endormi d'un chariot dont les roues passèrent sur son corps et le brisèrent en pièces, sainte Catherine pria pour lui, et le guérit en le touchant de ses mains. Il en arriva autant à un autre, comme elle approchoit de son monastère, qui tomba du haut d'un bâtiment où l'on travailloit, sur des pierres qui lui rompirent les os, en sorte qu'il ne pouvoit se remuer. La sainte, après avoir prié pour lui, le toucha, et le rendit si sain et si vigoureux, qu'il continua à travailler avec les autres, chacun bénissant Notre-Seigneur et sainte Catherine, qui avoit intercédé pour sa guérison.

Sainte Catherine se trouva pour lors fort débile et accablée de douleurs et d'infirmités corporelles, encore qu'elle eût l'esprit joyeux et content. Elle avoit coutume dès qu'elle demeuroit avec sa mère, de se confesser tous les jours, et bien souvent deux ou trois fois le jour, ce qu'elle continua en cette dernière maladie, encore qu'à cause de la foiblesse de son estomac, elle n'osa recevoir

le très-saint sacrement de l'autel, mais elle le faisoit apporter pour l'adorer et l'honorer en toute révérence et humilité. Enfin levant les yeux au ciel, elle recommanda et rendit son âme à Dieu. Il apparut une étoile directement sur le monastère où elle décéda, laquelle suivit le corps jusqu'à l'Église, et se tint en l'air au-devant du cercueil, puis elle disparut aussitôt que l'enterrement fut fait.

La sainte décéda au monastère de Watzen, le vingt-deuxième de mars, l'an de Notre-Seigneur 1381. Il se fit plusieurs miracles à son sépulcre. Le Martyrologe romain fait mention d'elle le 22 de mars, et le cardinal Baronius en ses Annotations. Surius écrit sa vie en son second tome.

LA VIE DE SAINTE LÉE,

VEUVE, ROMAINE.

Cette grande lumière de l'Église, saint Jérôme, écrivant à la fidèle servante de Dieu et sa fille très-chérie, sainte Marcelle, pour la consoler sur la mort de sainte Lée, comparoit cette mort au deuil funèbre d'un prince du sénat qui venoit de mourir au moment où il étoit désigné pour le consulat, mais qui étoit païen, et il lui disoit ces paroles :

« Comment louerois-je dignement la vie de notre bonne Léa? Elle s'étoit donnée si entièrement au Seigneur qu'elle devint le modèle du monastère et la mère des Vierges, avec quelle ardeur elle brisoit par la pénitence ses membres délicats, passant les nuits en prières et instruisant plus ses compagnes que par ses paroles. Quelle humilité a jamais égalé la sienne? Après avoir eu tant de serviteurs, elle s'étoit faite la servante de tous, afin d'être davantage la servante de Jésus-Christ. Elle portoit une méchante robe, préféroit les aliments les plus vils, négligeoit sa coiffure sans

excès cependant et surtout sans ostentation, de peur qu'en sollicitant ainsi l'estime des hommes, elle n'en reçût sa récompense dès ce monde. Aussi, après quelques jours de travail, elle jouit aujourd'hui d'une béatitude éternelle: elle a été reçue parmi les chœurs des anges, et comme le pauvre Lazare de l'Évangile, elle voit du sein d'Abraham celui qui étoit si vain de ses richesses, si fier du consulat qui l'attendoit, lui demander l'aumône d'une goutte d'eau.

» Quel étrange renversement de fortune ! Il y a peu de jours cet homme sembloit avoir atteint le comble des dignités humaines et montoit comme un triomphateur les degrés du Capitole ; le peuple romain l'accompagnoit de ses applaudissements et de ses cris de joie: à sa mort toute la ville s'émut; et voici que maintenant il est nu et désolé, relégué, non dans un palais comme le songe en vain sa malheureuse épouse, mais dans d'affreuses et épouvantables ténèbres.

» Cette femme, au contraire, qui paroissoit si pauvre et si frêle, à qui la plus humble cellule suffisoit, dont la vie passoit pour insensée, aujourd'hui suit le Christ et dit avec joie : Ce que nous espérions, nous le voyons enfin dans la cité de notre Dieu : *Sicut audivimus, ita et vidimus in civitate Dei nostri*, etc.

» Je vous avertis donc en pleurant et en gémissant, pendant que nous sommes en ce monde n'ayons point deux tuniques, c'est-à-dire une foi double, ne nous chargeons pas de sandales qui représentent les œuvres mortes; que le poids des richesses ne nous courbe pas vers la terre; ne nous servons pas de bâton, c'est-à-dire n'implorons point le secours des puissances du siècle, ne recherchons pas à la fois Jésus-Christ et le monde. Voici que l'éternité remplace bientôt toutes ces misérables et passagères jouissances; et lorsque nous mourons tout les jours en quelque sorte dans ceux de nos amis qui nous précèdent au tombeau ; ne nous supposons pas immortels, afin de gagner précisément l'immortalité. »

Ainsi parloit saint Jérôme dans son épître vingt-quatrième. Dans une autre lettre adressée également à sainte Marcelle et où

il fait l'éloge d'Asella, il rapporta que sainte Lée après avoir perdu son époux étoit devenue une veuve d'une grande piété et enfin une très-sainte religieuse. Le Martyrologe en fait mention le 22 mars, ainsi que Baronius.

LA VIE DE SAINT CATHERINE DE GÊNES.

Le plus précieux trésor de Gênes n'est pas dans ses palais, ni dans ses musées, ni dans la magnificence de son site; il est dans une petite église fréquentée seulement de ceux qui souffrent. C'est un tombeau glorieux qui a porté le nom de Gênes jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'au sein du peuple où la gloire la plus éclatante parvient à peine, et ne reste pas au delà de trois générations. Vous croyez peut-être que je veux parler des Doria, ces vainqueurs de la mer ? Non, certes, hors les savants, qui se souvient des Doria ? de Christophe Colomb, alors ? Bien moins encore. Colomb est né à Gênes, mais sa patrie est en Espagne, où son corps repose. Sans l'Espagne, qu'eût été Colomb ? Le tombeau qui a le plus répandu dans le monde le nom de la vieille république génoise est celui d'une noble femme, objet de l'admiration et de l'amonr de trois cent millions de catholiques. Tous ceux qui l'invoquent tournent leur cœur vers Gênes, et la bénissent d'avoir donné cette gloire à la chrétienté. Gênes peut périr, ses annales peuvent s'oublier : son nom est immortel dans le souvenir de tous les chrétiens.

Vous avez entendu parler des Fieschi, une des grandes familles de Gênes et des plus anciennes, qui a donné des papes, des cardinaux, des évêques, des grands hommes de tout genre. Sainte Catherine de Gênes appartenoit à cette noble famille. Elle étoit petite nièce d'Innocent IV, qui présida le concile de Lyon et termina

toutes les luttes de la papauté contre l'empire d'Allemagne par une grande et dernière victoire sur Frédéric II. Son père avoit commandé à Naples pour René d'Anjou. Catherine tenoit donc aux princes du monde, et elle avoit des rois pour alliés. Mais elle appartenoit aussi par adoption au Roi immortel des siècles, qui l'aima comme sa fille et lui fit une gloire à quoi rien ne se peut comparer.

Dès son enfance, Catherine montra qu'elle étoit destinée à aimer ce grand Roi. A treize ans, elle voulut entrer au couvent de Notre-Dame-des-Grâces, où étoit sa sœur aînée. Le couvent la refusa. Bientôt ses parents la marièrent à Julien Adorni, frère de Georges Adorni, chef de la république. Les Fieschi et les Adorni étoient deux familles rivales, guelfe et gibeline, qui remplissoient la ville de leurs divisions. Ce mariage les réconcilia. Catherine avoit seize ans, elle étoit d'une grande beauté et d'une majesté presque royale; on admiroit la grâce de son esprit, non moins que sa distinction et sa noblesse. Julien étoit riche, magnifique, prodigue, aimant le monde, les plaisirs bruyants, et aussi le jeu et la débauche. Il dédaigna bientôt Catherine pour sa réserve, sa dignité, la sévérité de ses mœurs. Ce fut une source d'amers chagrins pour la noble jeune femme. En vain demanda-t-elle à Dieu de l'aider: soit qu'elle priât tièdement ou que Dieu voulût lui laisser faire l'épreuve du monde, il sembla l'abandonner à ce pesant fardeau.

Alors espérant sans doute reconquérir l'affection de son mari, Catherine se laissa entraîner au torrent du monde; elle brilla dans ses fêtes dont son esprit et sa beauté la faisoient la reine. Mais la soif de son cœur, trop large pour goûter de si mesquins plaisirs, s'accrut au lieu de s'apaiser. Elle ressentit un vide affreux, plus amer encore que la sécheresse d'âme où sa piété s'étoit trouvée. Entre Dieu, qu'elle ne goûtoit plus, et le monde qu'elle méprisoit, elle ne rencontra qu'un désert. Dans ce désespoir, elle alla trouver sa sœur retirée au couvent de Notre-Dame-des-Grâces.

Ma sœur, dit à la jeune femme, l'épouse de Jésus-Christ, il n'y

a qu'un remède à vos maux, c'est de vous jeter courageusement dans les bras de Dieu. Allez trouver un prêtre, mettez-vous à genoux et confessez-vous. La paix est là.

Catherine le crut. On étoit au 20 mars de l'an 1474; Catherine avoit près de vingt-sept ans. Il y avoit dix ans déjà qu'elle étoit mariée et qu'elle cherchoit le bonheur. Voici comment elle le trouva.

Quand le confesseur fut assis au tribunal de la pénitence, Catherine se mit à repasser sa vie pour lui ouvrir son âme. Dieu qui la regardoit du haut du ciel, ne put tenir à tant de droiture unie à une douleur si vraie. Son cœur de père s'émut, et un rayon de la divine bonté descendit dans l'âme de Catherine. A la flamme de ce rayon, le cœur de la pauvre jeune femme s'embrasa, elle comprit d'un seul coup quel amour elle avoit dédaigné jusque-là. Une douleur immense serra son âme et la brisa. Les joies du monde s'éteignirent pour elle : un seul regard de Dieu lui avoit révélé les joies ineffables de l'amour divin.

Absorbée dans l'extase de ce nouvel amour, Catherine se taisoit. Le confesseur, surpris, soupçonnant quelque mystère de la grâce, la remit à un autre moment. Pendant trois jours, la douleur et l'amour divin dévorèrent le cœur de Catherine. Ces trois jours et ces trois nuits furent des jours et des nuits de larmes et de joies. Enfin Notre-Seigneur lui apparut crucifié, sanglant; il la consola en l'assurant qu'il l'aimoit et qu'il lui pardonnoit, et le jour de l'Annonciation, l'heureuse Catherine, après avoir reçu l'absolution, s'approcha de la Table sainte.

Voici maintenant quels prodiges l'amour divin opéra en elle. Cette jeune femme élevée dans les aises et la magnificence d'un palais, voulut coucher sur la pierre, souvent sur les ronces; elle renonça aux parures et appela volontairement sur elle le mépris du monde. L'amour de Dieu la consumoit; son âme contemploit toujours la beauté céleste de son bien-aimé; jour et nuit elle ne pensoit plus qu'à lui: rarement Dieu avoit été aimé ainsi. Les hommes charnels ne sauroient comprendre l'intensité de cette ardeur divine. Ils traitent cette affection mystérieuse d'halluci-

nation. Mais une illusion de l'esprit n'enfante point des œuvres admirables. Et puisque vous voulez des témoignages, j'en vais produire qui raviront les incrédules eux-mêmes d'étonnement et d'admiration.

Il y avoit à Gênes une société dite de la Miséricorde, composée de quatre des principaux personnages de la ville et de huit dames de charité choisies parmi les plus nobles et les plus riches. Cette société avoit pour but le secours des pauvres et l'administration des aumônes. Catherine y fut admise. Vous voyez que les dames de charité ne datent pas d'hier : elles remontent d'ailleurs à Jésus-Christ, qui les établit lui-même dans la personne des saintes femmes dont il étoit suivi.

Catherine se mit donc à parcourir les rues et les places de Gênes cherchant les pauvres et les malades comme on cherche un trésor; la pauvreté et la maladie sont en effet des trésors par la patience pour ceux qui souffrent, par la charité pour ceux qui les soulagent. Lorsqu'elle avoit découvert quelque misère ou quelque infirmité, elle entroit joyeuse, donnoit du pain et des vêtements, pansoit les plaies, faisoit le lit des malades, balayoit la maison, lavoit les linges et les repassoit de ses mains presque royales. Cette fille de princes, cette sœur des doges, cette petite nièce des papes se faisoit ainsi humble servante, et en accomplissoit avec joie les plus dégoûtantes fonctions.

Quand elle avoit secouru les misères privées, elle couroit aux hôpitaux soulager les misères publiques. Celui qu'elle affectionnoit le plus étoit Saint-Lazare, consacré aux incurables. Là on trouvoit des lèpres, des ulcères, des plaies hideuses, dont la seule vue faisoit bondir le cœur. Le bonheur de Catherine étoit de laver ces chères plaies, de les panser, de les baiser avec amour. Souvent dans l'âcreté de la douleur, les malades la repoussoient avec injure; alors elle étoit heureuse, elle les consoloit, leur rendoit de douces paroles pour leurs blasphèmes; ceux-là étoient ses privilégiés et les favoris de sa charité.

Gênes ne put voir sans admiration un si rare dévouement. Les administrateurs du grand hôpital la prièrent de se consacrer à

leurs malades, et, toujours prête au service de la souffrance, Catherine quitta son palais, prit une petite maison auprès de l'hôpital, afin de se rapprocher de ses nouveaux enfants. Elle passa au milieu d'eux le reste de sa vie, qui fut encore longue. Plusieurs fois elle faillit être victime de l'amour qu'elle leur portoit. Dans l'année 1494, Gênes fut ravagée par une peste qui enleva plus de la moitié de la population. Le danger de la contagion ne put effrayer Catherine. Il y avoit une pauvre femme du Tiers-Ordre de Saint-François, qu'on porta à l'hôpital malade de la peste. Catherine, dans sa charité, embrassa cette pauvre femme et fut atteinte du fléau. Dieu la guérit : il la réservoit pour une mort plus douloureuse et plus glorieuse encore.

Que dites-vous de cet amour ? Ne voilà-t-il pas des preuves admirables de sa vérité ? Quand donc des imaginations, des rêveries ont-elles jamais enfanté un dévoûment si pur, et qui pendant trente ans ne se démentit jamais ! Voyez-vous souvent des femmes de la plus grande naissance se faire ainsi servantes de la misère ? Qui a jamais quitté sa famille, son palais, sa fortune pour un amour chimérique et sans objet ? Mais Catherine aimoit et elle étoit aimée. Elle aimoit une beauté que vous n'avez point vue et qu'elle avoit mérité d'entrevoir, la beauté divine, auprès de qui tout l'éclat du monde n'est rien. Elle aimoit Dieu, et c'est pourquoi elle aimoit les pauvres, qui sont des dieux. Quand elle pansoit leurs ulcères, c'étoit les ulcères de Jésus-Christ, son divin amant, qu'elle pansoit. Elle souffroit de leurs souffrances, comme on souffre de la douleur de son bien-aimé. Quand elle les soulagoit, elle ressentoit cette joie ineffable d'avoir épargné une douleur à celui qu'on aime. O amour admirable, que ne remplissez-vous tous les cœurs, la face du monde seroit bientôt renouvelée et les anges viendroient habiter avec les hommes dans ce paradis reconquis par l'amour ! O pauvres hommes de ce siècle, comment pouvez-vous traiter de folie un sentiment qui inspire des actions si sublimes ! Plût à Dieu que nous fussions tous fous ainsi !

L'amour de Jésus-Christ, porté jusqu'à un embrasement qui devint un véritable incendie de ce corps usé par la charité, voilà le

trait saillant de la vie de sainte Catherine, et par quoi elle se distingue des autres vies des saints. Il suspendoit en elle toutes les lois de la nature. Son Jésus suffisoit à tout. Pendant vingt-trois ans elle ne se nourrit pendant le carême, et depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, que de la sainte Communion. Dans une maladie qu'on crut mortelle, après trois communions elle fut guérie. La joie de posséder son bien-aimé avoit ranimé cette nature épuisée. Quand elle conversoit avec lui, sa figure s'enflammoit, sa chair pâle et morte devenoit rouge comme le feu ; et dans les derniers temps de sa vie, cet amour extraordinaire brûloit tellement son âme que de véritables flammes parurent sortir de son corps.

Les incrédules vont se récrier ; mais je tiens en réserve une des plus admirables créations de Catherine, afin de les convaincre de la vérité qu'ils nient, par la charité qu'ils aiment. Cette œuvre dernière, et qui lui survécut, c'est un homme, un héros de la charité, le Vincent de Paule du seizième siècle.

Il étoit de Gênes, et s'appeloit Hector Vernaccia. C'étoit un homme riche, savant, vertueux, estimé de tous. Il connut Catherine et l'admira. Humble disciple de cette grande âme, à sa persuasion, il quitte le monde et commence de vivre pour l'éternité. Le voilà qui se met au service des pauvres, qui se fait mendiant pour eux, qui leur bâtit des hôpitaux, qui élève des églises, des chapelles, des oratoires. Gênes ne suffit plus à sa charité. Il parcourt l'Italie, laissant dans les principales villes des monuments de sa piété et de son amour des pauvres qui subsistent encore. A Rome, il fonde l'hôpital des Incurables, de concert avec le cardinal Caraffa, qui fut Paul IV (un des plus grands hommes du seizième siècle, pour le dire en passant), et le cardinal Sauli. A Naples, il établit la confrérie des Pénitents-Blancs, pour préparer et accompagner les condamnés à la mort. Il laisse des legs pour créer des *médecins des pauvres*, devançant ainsi de trois siècles la philanthropie de notre temps. Enfin il revient à Gênes, où il avoit établi aussi un hôpital des Incurables, et deux monastères de Saint-Joseph et des Nouvelles-Converties, pour servir de refuge aux jeunes gens contre les dangers du monde. La peste de 1528, qui fit

tant de victimes, trouva ce cœur toujours aussi chaud pour la charité : il fait son testament, lègue tout ce qui lui restoit de biens aux Incurables, s'y enferme au plus fort du fléau, et il meurt au champ d'honneur.

On ne loue pas une si admirable vie. Des philosophes eux-mêmes eussent placé cet homme sur leurs autels, si la philosophie pouvoit avoir des temples. Je veux répéter encore une fois le nom de ce grand bienfaiteur des pauvres : il s'appeloit Hector Vernaccia.

Voilà l'œuvre de Catherine et le produit de cet amour divin qui la consumoit. Sans cette pauvre servante de Dieu, au lieu de passer sa vie à enfanter des prodiges de charité qui sont l'admiration des anges et des hommes, Hector fût resté un bon bourgeois de Gênes, et seroit mort oublié dans son lit.

Il laissa une fille, que Catherine tint en 1497, sur les fonts du baptême, et à qui elle dit ces admirables paroles lorsqu'elle prit le voile au couvent de Notre-Dame-des-Grâces : « Que Jésus » soit dans votre cœur, l'éternité dans votre esprit, le monde » sous vos pieds, la volonté de Dieu dans toutes vos actions, et » que son amour éclate en vous par dessus toutes choses. »

Quelle admirable sagesse de la vie dans ce peu de mots ! Quand l'esprit humain s'est-il jamais formé une plus magnifique idée de son rapide passage sous le ciel ?

Cette fille de saint, filleule d'une sainte, fut sainte aussi : l'Église l'a béatifiée.

En cette même année 1497, Catherine perdit Julien Adorni. Après avoir dissipé sa fortune, Julien, resté sombre, emporté, servoit à Catherine de bourreau quotidien. Mais sur le lit de mort de Julien, cette héroïque femme ne se souvint que de son amour, et demanda à Dieu le salut de cette pauvre âme. Dieu le lui donna. Julien, qui avoit vécu comme un tigre, affamé de plaisirs, de domination, d'emportement, mourut avec la douceur et la résignation de l'agneau.

Catherine ne tenoit plus à la terre : elle passe les dix dernières années de sa vie dans l'état le plus élevé où il soit donné à l'hom-

me de parvenir en ce monde. Son corps, parfaitement soumis à son âme, en éprouvoit facilement toutes les impressions. Aux fêtes des saints martyrs, de saint Laurent qui fut brûlé vif, Catherine ressentoit leurs tourments, non pas dans son âme seulement, mais d'une manière réelle, matérielle, dans son propre corps. Un esprit ordinaire peut nier ce phénomène, surnaturel dans sa cause, mais non dans ses effets : un grand médecin l'admettra sans pouvoir l'expliquer. Les sots sont comme les aveugles : ils nieroient le soleil s'ils ne le voyoient pas.

Tous les médecins de Gênes reconnurent cet état extraordinaire d'un corps qui ne tire plus sa vie que de l'âme, et non des substances qui auroient pu l'alimenter. Après de nombreuses expériences, tous arrivèrent à cette conclusion. Le dernier qui se rendit fut un Boërio, médecin du roi d'Angleterre, de retour à Gênes, sa patrie. L'amour de Dieu, poussé à ce point extrême où le cœur humain ne semble capable d'arriver que dans un monde meilleur, avoit opéré ce prodige. Catherine ne vivoit plus : c'est l'amour qui vivoit en elle.

Nous devons à cet incendie de l'amour divin un livre peu connu aujourd'hui : le *Traité du purgatoire*. C'est bien le plus admirable livre et le plus profond qui ait été écrit sur ce sujet. Bellarmin, Bona, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle ne se lassoient point de l'admirer. L'évêque de Belley, l'ami du grand évêque de Genève, disoit qu'il touchoit plus les protestants que tous les écrits des théologiens. L'archevêque de Paris, Mgr de Péréfixe, le regardoit comme un témoignage de la sollicitude de Dieu pour son Eglise, dans un temps où le dogme du purgatoire alloit être si violemment attaqué par le protestantisme. Il faut lire cet écrit de trente pages : c'est éclatant comme la lumière du soleil. Je n'en connois que la traduction publiée à la fin d'une petite vie de sainte Catherine de Gênes; mais je dis hardiment que ce doit être un chef-d'œuvre de style. En voici la pensée en deux mots.

Le purgatoire n'est pas seulement un lieu de tourments, c'est un lieu d'amour. L'âme, séparée du corps dans la charité, aime



Dieu avec une ardeur impossible à comprendre ici-bas; et cet amour fait tout à la fois sa joie et sa peine : sa peine, parce qu'elle est séparée de Dieu; sa joie, parce qu'elle est assurée de le posséder un jour. Heureuse de se rapprocher de Dieu à mesure qu'elle se purifie, elle se complaît dans sa douleur, elle la voudroit plus grande, plus intense, afin de s'unir à Dieu plus promptement. Ses souffrances sont indicibles, et elles font son bonheur. Ce feu qui la dévore, elle le bénit, elle l'aime : c'est le chemin qui mène à Dieu. Dieu l'aime, cela lui suffit. Plus ce Dieu juste et bon active les flammes, plus il la remplit de consolation. Nous le disons quelquefois en ce monde : nous passerions avec joie à travers un brasier pour nous réunir à l'objet aimé; voilà le purgatoire. Notre âme est là, comme l'or qui se purifie dans la fournaise. Quand l'alliage est consumé, le feu n'a plus de puissance sur l'or. L'âme une fois purifiée, elle resteroit dans ces flammes, qu'elle y trouveroit le ciel. La poussière qui empêchoit ce cristal de refléter le soleil divin, a disparu. Dieu pénètre l'âme tout entière, ou plutôt, en un certain sens, elle est devenue Dieu.

N'est-ce pas une idée de génie, que cette pensée de sainte Catherine de Gênes ? Mais l'esprit de l'homme n'y est pour rien. Dieu lui avoit fait éprouver pendant dix ans cette joie et ces tourments de l'amour. Aussi, dans son traité elle ne raisonne point; elle raconte ce qu'elle éprouve, et l'esprit, saisi par la simplicité et l'évidence, dit aussitôt : Cela est vrai.

Catherine écrivit aussi un dialogue de l'âme et du corps, où elle apprend à l'âme à maîtriser le corps. Je ne serai point contredit par les littérateurs italiens : cette sainte doit être un des plus grands écrivains de leur pays.

L'Italie a cette gloire d'avoir des saints parmi les grands hommes qui ont immortalisé sa langue. Saint François d'Assise étoit un poëte admirable, le premier par sa date et par son génie. Sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Gênes, sainte Catherine de Bologne ont écrit toutes trois, et des chefs-d'œuvre. Heureux

pays, qui est la pépinière du ciel! Heureuse langue, parlée par tant de saints!

Je finis avec tristesse : il ne me reste plus que la mort de Catherine à vous raconter.

Le jour de l'Assomption de l'an 1510, la très-sainte Vierge et les anges la remplirent d'une joie extraordinaire : c'étoit l'annonce de sa fin. Le 25 août, après un long évanouissement, elle fit ouvrir sa fenêtre pour contempler le ciel une dernière fois. A cette vue de la patrie, elle chanta le sublime cantique : *Veni, Creator Spiritus; venez, Esprit créateur, visitez mon âme et remplissez mon cœur d'une joie céleste.* Le 27, ce cœur tout plein de Dieu brisa les dernières de ses affections terrestres. Son visage devint ardent comme le feu qui la dévoroit; son corps sembloit jeter des flammes. L'eau dans laquelle on baigna ses mains devint chaude comme si on y eût trempé un fer brûlant.

Le 3 septembre, elle reçut les sacrés Stigmates de la Passion de Notre-Seigneur. Ce dernier trait de ressemblance manquoit à sa gloire.

Le 14 septembre, elle eut un vomissement de sang, et ce sang brûlant marqua de taches ineffaçables le vase d'airain où il fut recueilli. Le soir, elle fit à ses amis, qui entouroient son lit en pleurant, des adieux tels qu'il convenoit à cette grande âme, par un admirable discours sur ce Dieu qu'elle avoit tant aimé. Vers minuit on lui proposa de communier, suivant sa coutume, mais elle montra le ciel, où elle alloit recevoir Notre-Seigneur dans sa gloire, et non plus sous les apparences de son abaissement.

A six heures du matin, le dimanche 15 septembre, elle dit : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, et elle mourut.

Elle avoit soixante-trois ans, cinq mois et dix jours.

A ce moment-là même, un médecin qui l'avoit soignée et qui l'aimoit, entendit ces paroles : Adieu, je pars maintenant pour le ciel. Il dit aussitôt à sa femme : Catherine est morte!

Plusieurs de ses disciples, étant en oraison, virent son âme s'élancer rayonnante d'une lumière céleste.

Cette même nuit encore, Hector Vernaccia, qui étoit loin de

Gênes, l'aperçut aussi montant vers le ciel sur une nuée lumineuse.

Le peuple de Gênes assista tout entier à ses funérailles. Les nobles, les bourgeois, le peuple, les pauvres surtout, éclatoient en sanglots. C'étoit une calamité publique.

Alors commença le triomphe de Catherine, ou plutôt continua le prodige de sa charité. Les infirmités qu'elle ne pouvoit plus soigner de ses mains, elle les guérit. Son tombeau participa de la puissance divine.

Deux cent vingt-sept ans après, le 15 juin 1737, Clément XII inscrivit solennellement la noble fille de Gênes au nombre des saints. Dieu voulut que le même jour fussent canonisés aussi deux grands amis du peuple, deux autres héros de la charité : saint Vincent de Paule et saint François Régis.

O sainte Eglise catholique, si mon esprit pouvoit se fermer à la lumière de ta vérité, mon cœur te reconnoîtroit pour divine aux hommes admirables et surhumains que toi seule produis !

Si les incrédules osoient lire la vie de nos saints, ils ne douteroient plus.

Et maintenant, cherchez-moi dans l'histoire de Gênes une âme comparable à celle de Catherine, une gloire qui approche de la sienne, un nom que vous préfériez à l'immortalité de son nom !

Ce fut avec un religieux respect que j'entrai dans le grand hôpital de Gênes. Je contemplois avec une sorte de vénération ces salles qui avoient été témoins de la charité inépuisable de sainte Catherine, où elle avoit passé si souvent, soignant son cher Jésus dans la personne de ses pauvres.

Une sœur de Saint-Vincent-de-Paule m'introduisit dans les deux petites cellules qu'elle habita. L'une lui servoit d'oratoire. C'est là qu'elle a tant aimé Dieu! Des maximes pieuses tirées de ses écrits sont placées sur ces murs bénis. Je les avois copiées, tant elles me sembloient belles. Je les ai perdues. C'est pour moi un vif regret.

De la cellule on me conduisit à l'église. Le corps de sainte Ca-

therine avoit été déposé d'abord au-dessus d'un aqueduc souterrain.

Quand on le retira, après dix-huit mois, de ce lieu humide, on trouva le cercueil décloué, rongé par les vers, les vêtements de la sainte en lambeaux, ou plutôt tombant en pourriture : le corps lui-même étoit vierge de toute corruption. On eût dit qu'elle venoit à peine d'expirer. Les administrateurs de l'hôpital firent construire auprès du maître-autel un magnifique tombeau, où la précieuse et miraculeuse dépouille fut déposée. Mais la foule des pèlerins qui venoient s'agenouiller sur ce sacré dépôt encombrant le sanctuaire, on transporta le tombeau à l'autre extrémité de l'église. Sainte Catherine repose maintenant dans une riche châsse d'argent et de cristal. A travers les glaces on la voit tout entière : elle est couchée sur un lit de satin, la tête couronnée de roses, les mains et les pieds découverts.

Il y a trois cent quarante-deux ans qu'elle est morte, et son corps est resté parfaitement intact. La peau est seulement un peu noircie par l'air extérieur; mais ce n'est pas un squelette : c'est un corps, ce sont des os, de la chair, des nerfs. Quelle prise pouvoit avoir la corruption du tombeau sur ce corps purifié pendant dix ans par l'embrasement de l'amour divin ?

A Narbonne, la fête de saint Paul, évêque, disciple des apôtres, que l'on dit être le même que le proconsul Sergius Paulus, baptisé par saint Paul, et que ce grand Apôtre, lorsqu'il alla en Espagne, auroit établi évêque de Narbonne. Après avoir rempli avec fruit le ministère de la prédication évangélique et opéré d'éclatants miracles, il passa à une meilleure vie.

A Terracine, saint Epaphrodite, pareillement disciple des apôtres, et qui fut ordonné évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre.

En Afrique, saint Saturnin et neuf autres saints martyrs.

Le même jour, les saints martyrs Callinique et Basilisse.

A Ancyre, saint Basile, prêtre et martyr, qui rendit son âme à Dieu par l'extrême rigueur des tourments qu'on lui fit souffrir sous Julien l'Apostat.

A Carthage, saint Octavien, archidiacre, et plusieurs milliers de martyrs, mis à mort par les Vandales pour la foi catholique.

Au même lieu, saint Deo-Gratias, évêque de Carthage, qui racheta un grand nombre de ses diocésains, que les Vandales avoient emmenés captifs; et étant devenu célèbre par d'autres saintes œuvres, il alla jouir du repos de Jésus-Christ.

A Osimo, dans la Marche d'Ancône, saint Bienvenu, évêque.



VINGT-TROISIÈME JOUR DE MARS.

Saint Benoît, moine et martyr. — Le bienheureux Joseph Oriol.

Saint Victorien et ses compagnons, martyrs; saint Fidèle; saint Félix et ses compagnons, martyrs; saint Nicon; saint Domice et ses compagnons, martyrs; saint Toribio, archevêque de Lima; saint Théodule d'Antioche; saint Julien de Césarée.

LA VIE DE SAINT BENOIT,

MOINE ET MARTYR.

Saint Grégoire le Grand, après avoir montré dans ses Dialogues, en parlant des miracles, que la résurrection spirituelle qui se faisoit en l'âme, du péché à la grâce, étoit un plus grand miracle que la résurrection corporelle de la mort à la vie; si ce n'étoit que par la résurrection du corps, l'âme se vivifiât après, continue son discours et raconte un miracle arrivé à un jeune moine nommé Benoît, lequel, quoique les Goths, ennemis de la religion chrétienne, fissent leur possible pour le brûler, ne put jamais être aucunement endommagé.

« J'ai eu autrefois, dit ce grand saint, la conversation, dans le monastère, d'un Frère religieux, qui se plaisoit en la lecture de l'Écriture sainte. Il me dit une fois qu'il y avoit un moine nommé Benoît dans la campagne d'Italie, loin de quarante milles de la ville de Rome, qui, quoique véritablement jeune d'âge, néanmoins par ses bonnes mœurs et l'honnêteté de sa sainte conversation s'étoit rendu recommandable. Du temps du roi Totila, les Goths l'ayant trouvé retiré dans sa cellule, voulurent le brûler; ils amassèrent autour de lui quantité de bois, et y mirent le feu qui réduisit en cendres ce qui étoit aux environs, sans toutefois

aucunement endommager ni la cellule, ni le saint homme qui étoit dedans. Or, cette merveille au lieu d'adoucir le courage fier des Goths, les mit en une plus grande fureur; et quand ils eurent tiré ce bon moine de sa cellule, pour le traiter selon que la rage les pousseroit, ils aperçurent près de là un four que l'on chauffoit pour y cuire du pain; de sorte qu'ils l'y jetèrent et bouchèrent le four, afin que le feu agît plus violemment, et de peur qu'il ne s'enfuît. Mais le lendemain au matin il fut trouvé sain, et sans être aucunement offensé par le feu, non pas même ses vêtements. »

Ce sont les propres termes de saint Grégoire. Ce qui nous fait ressouvenir des trois enfants qui furent aussi jetés dans une fournaise, et y furent trois jours et trois nuits sans y recevoir aucune lésion. Mais il y a quelque différence entre ces deux miracles: car celui des trois enfants semble plus grand, en ce que le feu eut le pouvoir de leur donner quelque soulagement, d'autant qu'il brûla leurs cordes (car on leur avoit lié pieds et mains) et le Roi les trouva se promenant et chantant dans le fourneau.

Cette histoire de saint Benoît a été écrite par saint Grégoire et par Pierre des Natales. Le Martyrologe romain en fait mention, comme aussi Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe.

LA VIE DU BIENHEUREUX JOSEPH ORIOL,

PRÊTRE DE BARCELONE.

Dans la ville de Barcelone, le 23 novembre de l'an 1650, naquit le bienheureux Joseph Oriol. Son père étoit fabricant de soie et s'appeloit Jean Oriol; sa mère, Gertrude Bugugna. Le démon eut peu de temps pouvoir sur son âme, car il fut baptisé le jour même

de sa naissance, dans l'église de Saint-Pierre-des-Puelles, où il reçut pour protecteurs le grand Patriarche saint Joseph, le vaillant général des armées de Dieu, l'archange Saint-Michel, et l'illustre thaumaturge, saint Antoine de Padoue.

Le bienheureux perdit son père lorsqu'il n'avoit encore que dix-huit mois; c'étoit pendant la grande peste de Barcelone. Sa mère se remaria à un honnête cordonnier nommé Dominique Pujolar, homme pieux et qui se prit d'une singulière affection pour Joseph. Il le plaça chez les chapelains de l'église paroissiale de Sainte-Marie-de-la-Mer : il y servoit les messes, arrangeoit les autels, approprioit la sacristie, en même temps qu'il apprenoit à lire et à écrire avec les premières notions de la musique. Sa piété se manifesta dès cet âge si tendre : il se retiroit souvent dans la chapelle du très-saint Sacrement et y passoit de longues heures en prières. Les chapelains charmés de ses dispositions engagèrent ses parents à l'envoyer aux écoles de l'Université, dans le désir qu'il pût devenir prêtre un jour.

Cependant son beau-père étoit mort, et sa mère restée veuve une seconde fois étoit tombée dans une extrême pauvreté. Le bienheureux fut donc forcé de se retirer chez sa nourrice, Catherine Brughera, femme d'un ouvrier de Barcelone. Ces braves gens lui donnèrent une petite chambre tout au haut de leur maison et le traitèrent comme un fils. Ils eurent soin qu'il reçût le sacrement de Confirmation, s'inquiétant des besoins de son âme autant que de ceux du corps. Au reste le bienheuroux ne sortoit de sa petite chambre que pour aller à l'église ou aux écoles. Ses maîtres l'aimoient pour ses talents, et ses camarades pour son aimable caractère; ses parents adoptifs étoient fiers et heureux de ses succès. Un seul nuage vint troubler cette paix.

Un jour, Catherine couloit la lessive et Joseph s'entretenoit avec elle dans la cuisine : Antoine, entre en ce moment ; un soupçon atroce lui traversa l'esprit. Dieu le découvrit aussitôt à son serviteur, qui, pour prouver la pureté de son intention, étendit ses mains sur des charbons ardents. Le feu respecta ces mains innocentes. Antoine, frappé de ce prodige et de voir que sa pensée

avoit été découverte, sortit dans le moment; mais le soir pendant le souper, le remords surmontant sa fierté, il demanda pardon avec des larmes à son fils adoptif et à sa femme de ses soupçons.

Depuis ce jour le bienheureux ne sortit plus de sa chambre pendant sept ans que pour aller à l'église entendre la messe, se confesser et recevoir la sainte Communion. Il dut peut-être à cette vie si retirée une maladie de nerfs avec une dislocation de l'os de la cuisse, qui lui causa de grandes douleurs et ne lui laissa longtemps aucun repos. Le saint jeune homme se confia à la Providence, ne voulant point voir de médecins. Quand Dieu l'eut assez éprouvé, il lui rendit tout d'un coup la santé en récompense de sa patience et de sa foi.

En 1674, le bienheureux, qui avoit un peu plus de vingt-trois ans, reçut le bonnet de docteur en théologie. L'évêque de Girone espérant l'attirer à lui, le pourvut d'un bénéfice simple de sainte Eugénie-de-Villaromana. Don Marc-Antoine Milans y ajouta la promesse d'un revenu de cinquante écus pour remplacer le titre patrimonial qui lui manquoit, et, à l'aide de ce double secours, il put être ordonné prêtre le 30 mai 1675, à l'âge de vingt-cinq ans. Il dit sa première messe avec une ferveur angélique chez les chapelains de Sainte-Marie-de-la-Mer, ses bienfaiteurs et ses amis.

La reconnoissance le porta d'abord à entrer dans le diocèse de Girone; mais réfléchissant combien sa mère étoit pauvre, et quel devoir impérieux c'étoit pour lui de la secourir, il entra comme précepteur dans la maison de Don Thomas Gasneri, mestre-de-camp des armées du Roi. Il y vécut d'une manière exemplaire, et il y étoit vénéré comme un homme du ciel. Cependant Dieu daigna lui montrer combien il étoit éloigné de la perfection. La table de Don Thomas étoit toujours splendidement servie : un jour que le bienheureux voulut prendre d'un mets délicat, trois fois son bras fut repoussé par une force invincible. Il comprit que Dieu l'appeloit à la pénitence, et fidèle à sa voix, il résolut de ne plus paroître à la table de son maître. Dès lors sa vie ne fut plus qu'un long jeûne qui ne finit qu'à sa mort. Ceci arriva en l'an 1677, comme il étoit dans sa vingt-septième année.

Il jeûnoit donc tous les jours au pain et à l'eau, et pendant le Carême il prolongeoit son jeûne jusqu'au soir. Le pain dont il mangeoit étoit toujours dur et de la plus mauvaise qualité; il l'alloit acheter lui-même et quand il ne le trouvoit pas à son gré, il l'échangeoit aux pauvres pour de vieux morceaux de pain dont ils ne vouloient plus. Les jours de fête il ajoutoit à son ordinaire quelques herbes crues ou cuites, mais sans aucun accommodement, pas même de sel. Jamais plus il ne but de vin. Il passa une fois le carême tout entier sans rien manger de la semaine, excepté le dimanche. En revanche il faisoit à Pâques un petit festin, quelquefois d'une sardine ou d'un peu de soupe, afin de prendre part à la joie de tous les chrétiens pour la résurrection de Notre-Seigneur.

Il ne put, à son grand regret, cacher ses austérités : les domestiques s'en aperçurent, le peuple le sut, et quand il passoit dans les rues, on l'appeloit le docteur *au pain et à l'eau.* Quelquefois on l'insultoit de paroles ou de coups; il s'en réjouissoit, heureux de ressembler en cela à Notre-Seigneur.

Ses vêtements étoient toujours propres et décents ; mais il portoit sous la soutane une grosse chemise de marinier et de rudes cilices. Il se donnoit la discipline avec tant de force qu'on entendoit les coups malgré toutes ses précautions. Il dormoit peu et finit par se réduire à deux heures de sommeil. Il s'attachoit une bougie allumée à l'une de ses mains et quand le feu brûloit sa chair, il falloit bien qu'il se réveillât. Il ne dormoit point sur un lit, mais sur une chaise afin de contrarier la nature jusque dans ses plus impérieux besoins.

Il méditoit continuellement la vie de Notre-Seigneur selon la méthode de saint Ignace, qui étoit aussi celle de saint Philippe de Néri et de sainte Thérèse. Tous les jours il se confessoit avant de dire la sainte Messe, et il employoit au moins une demi-heure à faire action de grâces après le saint Sacrifice.

Telle étoit la vie qu'il menoit chez don Thomas depuis neuf ans, lorsque le 21 janvier de l'an 1686 sa mère mourut. N'ayant plus dès lors à pourvoir qu'à ses propres besoins, il partit pour Rome,

emportant avec lui les regrets affectueux de son maître et de toute sa maison. Le vicaire général de Barcelone lui donna les meilleures recommandations afin qu'il pût obtenir à Rome un bénéfice qui déchargeât don Marc-Antoine Milans de la rente qu'il lui payoit à titre de patrimoine. Le bienheureux fit ce long voyage à pied, et il y employa près de trois mois. Quelle fut sa joie en voyant la ville sainte, en disant la messe au tombeau des saints apôtres, en visitant tant de sanctuaires célèbres ! ceux-là pourront le comprendre qui ont visité comme lui cette terre bénie.

On ne sait où il habita dans Rome. Au bout de huit mois, au commencement de l'an 1687, le Pape Innocent XI le pourvut d'un bénéfice dans l'église de Notre-Dame-du-Pin à Barcelone. Le bienheureux resta encore quelque temps dans Rome, soit qu'il voulût revoir une dernière fois toutes les églises, tous les sanctuaires où il prioit, soit qu'il attendît l'expédition de ses lettres.

Quand il fut de retour à Barcelone, après qu'on l'eut mis en possession de son bénéfice, ses confrères le nommèrent leur infirmier. Il accepta cette charge avec joie. Il visitoit souvent ceux d'entre eux qui étoient malades, les consoloit, les secouroit de son argent, s'ils étoient dans le besoin. Il étoit presque riche de son bénéfice, mais il ne s'en réservoit rien pour lui. Il habitoit une pauvre petite chambre de loyer, au plus haut étage, et tout son mobilier se composoit d'un crucifix, d'une table de travail, d'une chaise, d'un banc, de quelques livres, d'une malle où il mettoit ses habits, d'une cuvette et d'un pot-à-l'eau. C'étoit toutes ses richesses. Il lavoit lui-même ses mouchoirs et ses chemises, afin d'économiser pour ses chers pauvres.

A la fin du mois, quand il recevoit son argent, il le distribuoit aussitôt à la porte de l'église. Les pauvres savoient le jour et s'y réunissoient en foule. Il leur donnoit tout ce qu'ils demandoient, il ne pouvoit rien garder. Un soir, il se rappela qu'il lui restoit une toute petite pièce de monnaie; il descendit pour la donner à un pauvre afin de pouvoir dormir en paix. Dieu multiplia quelquefois son argent pour qu'il pût suffire à ses aumônes. Quand on lui reprochoit de ne rien conserver pour lui et de s'exposer à

mourir de faim, il disoit *qu'il ne faisoit que rendre aux pauvres ce qui leur appartenoit, et que la Providence divine ne lui avoit jamais manqué.* Il se servoit ordinairement d'un vieux peintre de ses amis pour faire ses aumônes, et beaucoup ne furent connues qu'après sa mort.

Sa charité ne s'arrêtoit point aux besoins des pauvres en ce monde, elle les suivoit au delà du tombeau. Il pleuroit souvent en voyant l'abandon où on laissoit leurs âmes, et s'étonnoit que les personnes pieuses, qui avoient eu soin de leur corps, ne leur continuassent point le secours bien plus utile de leurs prières. Il avoit eu environ trois cents écus de la succession de sa mère ; il les donna à l'église de Notre-Dame-du-Pin, afin qu'on dit chaque mois quatre messes pour les pauvres défunts à un autel privilégié.

Tout le temps que n'exigeoient point ses devoirs de bénéficier et ses oraisons, étoit employé au salut des âmes. Il confessoit beaucoup de personnes, et il en conduisit quelques-unes jusqu'aux degrés les plus élevés de la perfection. Il avoit une fois conseillé à une religieuse de faire chaque matin deux heures d'oraison avant le jour. Cette bonne religieuse s'excusa sur la difficulté de s'éveiller à temps. Soyez tranquille, dit le bienheureux, je vous éveillerai moi-même. En effet le lendemain, à l'heure dite, elle entendit qu'on l'appeloit par son nom et reconnut la voix de son confesseur. Elle se mit donc sur son séant, essaya de se lever ; mais la paresse l'emporta et elle se rendormit. Le jour suivant le bienheureux lui en fit des reproches : « Prenez garde, lui dit-il, Dieu vous demandera compte de ce dernier avertissement qu'il vous a donné contre votre paresse. » La religieuse, frappée comme d'un coup de foudre, sortit de son engourdissement et s'élança avec courage dans les voies de la perfection.

On accusa le bienheureux d'être trop sévère dans sa direction, et de permettre à ses pénitentes des austérités qui nuisoient à leur santé ; l'évêque lui fit défendre de confesser désormais. Il se soumit avec une résignation admirable ; et comme un de ses amis l'en plaignoit : Cela ne durera pas bien longtemps, lui dit-il. Cet

ami lui demanda s'il croyoit que l'évêque dût mourir bientôt, et le bienheureux lui confia qu'en effet sa mort étoit prochaine; ce qui arriva comme il l'avoit prédit. Le nouvel évêque qui l'estimoit beaucoup, lui rendit aussitôt tous ses pouvoirs.

Après les confessions le bienheureux aimoit à s'occuper de l'instruction des petits enfants : il les réunissoit sur les places et les emmenoit dans l'église de Notre-Dame-du-Pin où il leur apprenoit le catéchisme et leur faisoit des instructions appropriées à leur âge. Il alloit ensuite sous les remparts et aux portes de la ville évangéliser les soldats : il leur faisoit de petits cadeaux, leur parloit de Notre-Seigneur avec tant de douceur, d'amabilité, qu'ils le prioient de revenir les voir.

Mais toutes ses œuvres ne suffirent plus à son zèle, et il fut pris d'un désir ardent de convertir les infidèles, de donner à Dieu tout son sang par le martyre. Pourquoi, disoit-il à Notre-Seigneur, avez-vous tant fait pour moi, tandis que je ne fais rien pour vous? Vous êtes mort pour me sauver, et je ne mourrois pas pour vous glorifier! Que d'âmes égarées, ô cher Sauveur! et je les verrois périr sans les rappeler à vous! Que d'aveugles, qui ne vous aiment pas parce qu'ils ne vous connoissent point, et je n'essayerois point de leur porter les lumières de la foi! Heureux Xavier, qui vous a présenté tant d'âmes! Heureux martyrs, qui ont acheté tant de vies avec une seule mort! Ne puis-je leur rendre un pareil service? Est-ce que je n'affronterois pas bien pour vous tous les périls? Ah! mon doux Rédempteur, ne me tenez pas plus longtemps dans l'oisiveté. Voyez, Seigneur, je vous aime, et je n'ai plus un moment de repos; je me meurs pour vous; je ne puis plus résister au feu qui me dévore. Où vais-je? où trouverai-je la gloire de mon Dieu, la vie de mes frères et mon heureuse mort?

Emporté par ce désir du martyre, il partit un jour de Barcelone sans prévenir ses amis; Dieu permit que deux prêtres vénérables de sa connoissance le rencontrèrent, et remarquant sa précipitation, son air enflammé, ils lui demandèrent où il alloit.

— Je veux aller à Jérusalem, répondit le bienheureux; je

veux essayer de convertir les infidèles; je ne puis plus résister.

— Mais, reprirent-ils, avez-vous au moins quelque argent pour un si long voyage ?

— Je n'ai rien, répondit-il naïvement; j'avois encore quelques sous, je les ai donnés aux pauvres à la porte de la ville.

On eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'un dessein si grave demandoit à être mûri par de longues réflexions. Enfin ils le persuadèrent et le ramenèrent à Barcelone.

Quand le peuple de la ville apprit qu'il avoit failli perdre son bon Père, celui que tout le monde appeloit le *Saint*, qui réconcilioit les familles, consoloit les affligés, secouroit tous les pauvres, ce fut une désolation générale. On se rassembloit en foule autour de lui, et tous lui demandoient en pleurant pourquoi il les vouloit quitter, abandonner sa ville natale, sa patrie ?

— Laissez-moi aller, leur répondit le bienheureux; laissez-moi aller où Dieu m'appelle. Jésus-Christ est mon père et le vôtre : le ciel est notre vraie patrie; nous ne devons pas avoir d'autre volonté que celle de notre Créateur et de notre Rédempteur. N'avez-vous pas de pitié, vous aussi, des pauvres infidèles? Ne sont-ils pas nos frères, les fils du même Seigneur que nous, quoiqu'ils ne connoissent pas leur père? Ah ! que ne puis-je les convertir tous, leur ouvrir les portes du ciel, leur donner la vraie vie, arrosée de tant de sang divin. Quel bonheur si je pouvois y laisser la mienne et acquérir le ciel à si bon marché ! Y a-t-il fortune plus grande que de gagner l'éternité pour une souffrance d'un moment ?

Il fit son testament, partagea le peu qu'il avoit entre ses parents, ses bienfaiteurs et ses pauvres, réservant une troisième part pour des prières en faveur de son âme; puis, après avoir embrassé ses amis, il partit ponr Rome afin de se mettre à la disposition de la congrégation de la Propagande, soit pour le Japon, soit pour tout autre pays de mission. C'étoit le 2 avril de l'an 1698, et il étoit âgé de quarante-sept ans.

Comme il sortoit de la ville en habits de pèlerin, il distribua aux pauvres les quelques pièces de monnaie qui lui restoient.

Ainsi dépouillé, il s'abandonna à la divine Providence, qui ne lui manqua pas.

Il en fit l'épreuve presque aussitôt. Un jeune homme l'avoit voulu reconduire jusqu'à trois lieues de Barcelone. Arrivé à l'auberge, il se fit servir, comptant que le bienheureux étoit en état de payer pour lui. Ne voulant point le laisser dans la peine, celui-ci fit avec son couteau des réaux que Dieu changea en une véritable monnaie, et avec lesquels il paya l'hôtelier. Tout Barcelone connut ce miracle, et longtemps après sept vieillards purent l'attester encore dans les procès de canonisation.

Le bienheureux continua sa route, seul, à la garde de Dieu. Sur son chemin, dans les montagnes, quand il lui falloit traverser des rivières ou des torrents, il prioit, et aussitôt il se trouvoit sur le bord opposé. Il arriva ainsi à Marseille, où il rencontra une personne d'une grande piété, mais dont le nom nous est inconnu. Est-ce par ses conseils qu'il entra dans l'hôpital de cette ville pour y soigner les malades? Quoi qu'il en soit, il y tomba malade lui-même; on craignit même pour sa vie, et il perdit toute espérance du martyre.

Pendant qu'il étoit sur son lit de douleur, la très-sainte Vierge lui apparut. Cette bonne Mère vint consoler son enfant et l'encourager. Elle lui ordonna de retourner dans son pays et d'y consacrer le reste de sa vie à la guérison des malades, Dieu lui faisant ce don en échange de sa charité et de son amour du martyre. Ainsi la Providence l'avoit conduit dans cette épreuve, car ce n'étoit qu'une épreuve comme le sacrifice d'Abraham, pour lui donner l'occasion de plus grands mérites et le faire entrer en participation de sa puissance. Dieu ne le traite plus désormais comme un serviteur, mais comme un ami. Les miracles se multiplient dans sa vie : ses jours ne sont plus qu'une suite de visions, d'extases, de guérisons miraculeuses, de prodiges de tous genres. Il semble que toute la nature lui est soumise, que Dieu a remis dans ses mains la vie et la mort.

Il s'embarqua à Marseille, vers la fin du mois de mai 1698, sur une barque qui retournoit à Barcelone. Pendant le trajet il

s'éleva une grande tempête; les plus vieux matelots commençoient à trembler, mais le bienheureux bénit la mer, et aussitôt les flots se calmèrent, le vent tomba, et le voyage s'acheva heureusement.

Le patron de la barque racontoit encore qu'un jour le bienheureux étoit en prières, à genoux sur le pont, lorsque l'amour de Dieu l'emportant, il tomba en extase et fut enlevé à une très-grande hauteur. Les matelots coururent dans les vergues dans la crainte qu'il ne retombât dans la mer; mais, après un temps assez long, il redescendit au même endroit du navire où il avoit commencé son oraison. Le capitaine ne pouvoit raconter ce fait, dont tout son équipage et lui avoient été témoins, sans verser un torrent de larmes.

Quand le bienheureux débarqua au port de Barcelone, une de ses pénitentes, prévenue par une inspiration divine, lui envoya ses vêtements de prêtre pour qu'il n'entrât pas dans la ville en habit de pèlerin; mais ce saint homme étoit au-dessus de la vaine honte. Il alla visiter ses amis, reprendre possession de son bénéfice à l'église de Notre-Dame-du-Pin, comme si rien ne se fût passé. Tout le monde le revit avec joie. Ce fut comme un jour de fête pour toute la ville.

Quelque temps après, le patron de la barque, qui étoit sans doute dans le besoin, vint réclamer le prix du passage, qui étoit d'une pièce d'or. Le bienheureux étoit alors dans la maison d'un de ses meilleurs amis; il pria cet ami de prendre de l'argent dans le tiroir d'une petite table qu'il lui indiqua. Celui-ci se mit à rire, sachant bien qu'il n'y avoit rien; mais sur ses instances il ouvrit le tiroir, trouva la pièce d'or à son grand étonnement, et paya le patron.

Le carême suivant, le même ami qui étoit sans fortune et privé de travaux, ne sachant comment nourrir sa famille, s'en ouvrit au bienheureux, qui lui dit de chercher dans tel endroit de sa maison. Cet homme y trouva une abondante provision de poisson salé, laquelle suffit amplement à tous ses besoins pendant le carême.

Le bruit de ce prodige se répandit dans Barcelone, et bientôt

toute la ville elle-même fut témoin des miracles du bienheureux. Les malades accouroient en foule pour être guéris par une parole de sa bouche ou par l'imposition de ses mains; ils venoient de tous les villages de la Catalogne; on les y amenoit d'une grande partie de l'Espagne, dans une étendue de près de deux cents lieues.

Tous les soirs, sur les trois heures, l'église de Notre-Dame-du-Pin se remplissoit de ces pauvres infirmes; le bienheureux se rendoit en habit de chœur à la chapelle du Saint-Sacrement; il faisoit d'abord un peu d'oraison devant Notre-Seigneur, puis aux pieds du crucifix, et adressoit aux malades une petite exhortation pour les engager à mettre leur confiance en Dieu, de qui seul dépend la santé. Il les faisoit ensuite ranger le long de la table de communion, et s'arrêtant devant chacun d'eux, il leur imposoit les mains ou faisoit trois fois sur eux le signe de la croix avec son pouce trempé dans de l'eau bénite. Il leur recommandoit enfin d'être reconnoissants envers la très-sainte Trinité et de dire chaque jour trois *Pater* et trois *Ave*, avec trois *Gloria Patri* en son honneur.

Quand tous les malades s'étoient retirés, il alloit au chœur et passoit de longues heures à remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il lui avoit plu d'accorder par son ministère.

Si les malades étoient en état de péché mortel, il les prévenoit doucement et en particulier de revenir un autre jour après qu'ils se seroient réconciliés avec Dieu. Quelquefois on alloit le chercher pour guérir ceux que l'on ne pouvoit point transporter à l'église : il s'y rendoit volontiers; il fit même un voyage dans les pays voisins de Barcelone, afin d'épargner aux pauvres les dépenses du déplacement.

Il lui arriva dans ce voyage plusieurs faits miraculeux. Un jour qu'il passoit une rivière, suivant sa coutume, en marchant sur les eaux, l'*Angelus* vint à sonner: le bienheureux se mit aussitôt à genoux, comme s'il eût été sur la terre ferme, et dit sa prière au grand étonnement de ceux qui étoient témoins de ce prodige.

Deux riches habitants de Barcelone le rencontrèrent sur la route et le prièrent de monter dans leur voiture; le bienheureux les remercia et continua son chemin à pied. Comme ceux-ci arrivoient au terme de leur course, quelle ne fut pas leur surprise de trouver au pied d'une croix, lisant son bréviaire, le saint homme qu'ils avoient laissé bien loin derrière eux. Ils lui demandèrent comment il avoit pu aller plus vite que leurs chevaux. Mais non, répondit-il, j'ai été tout doucement, et me voilà!

On cite plusieurs traits de ce genre dans sa vie. Il se confessoit tous les jours au couvent de Notre-Dame-des-Grâces qui étoit situé hors des murs de Barcelone. De là à l'église de Notre-Dame-du-Pin il y avoit une bonne demi-heure de marche. Le bienheureux ne quittoit souvent son confesseur que quelques minutes avant midi, et toujours à midi précis il sortoit de la sacristie pour dire la messe.

Pendant ce voyage, il logea chez une bonne femme qui lui donna deux cierges pour l'éclairer pendant la nuit. Le bienheureux se mit en prières et y resta jusqu'au jour. Le matin les cierges brûloient encore, et la bonne femme remarqua qu'ils ne s'étoient point consumés, pesant le même poids que la veille.

Il guérissoit dans les rues ceux qu'il rencontroit. Il voit un jour assis devant sa porte un forgeron dont la jambe étoit enveloppée. Qu'avez-vous donc, demanda le bienheureux?

— J'ai, répondit le forgeron avec humeur, j'ai que voilà une jambe qui sera demain dans le cimetière du Pin, car on va me la couper.

— Il faut avoir confiance en Dieu, reprit le bienheureux, et lui touchant la jambe, il le quitta.

La nuit, cet homme dormit profondément; le matin quand il s'éveilla, il étoit guéri. Il courut bien vite à l'église remercier Dieu et son bienfaiteur.

Il y avoit sur le seuil de Notre-Dame-du-Pin un cul-de-jatte qui se traînoit-là chaque jour sur ses béquilles pour y demander l'aumône. Le bienheureux lui dit un jour : Mais pourquoi ne vas-tu pas te faire guérir avec les autres?

— Ah! répondit cet homme, j'y ai bien pensé; mais j'ai trente ans et je ne sais pas de métier, si je guéris, personne ne me fera plus l'aumône et je mourrai de faim.

Le bienheureux entra dans l'église et alla dire sa messe. Comme il revenoit, il ne put résister au désir de soulager ce malheureux et, lui imposant les mains, il lui dit: Lève-toi, prends une échelle dans la sacristie et pends tes béquilles auprès du tableau de la très-sainte Vierge.

Le cul-de-jatte se leva aussitôt, prit une échelle et suspendit ses béquilles à un clou. Le bienheureux le fit employer dans l'église, où il vécut encore seize années.

Tant de miracles l'avoient rendu si cher au peuple de Barcelone qu'il ne pouvoit passer dans les rues sans recevoir des témoignages d'affection et d'admiration. Les enfants couroient lui baiser les mains et le saluoient en disant: *Ave Maria*, auxquels mots le bienheureux répondoit: *Sine labe concepta*. Un jour qu'il traversoit une place de la ville, une femme du peuple lui dit: Bienheureuse la mère qui vous a enfanté! Un ouvrier la reprit aigrement de traiter cet imposteur comme un saint. Dieu vengea aussitôt son serviteur, car les deux bras de cet homme furent paralysés sur-le-champ. Les assistants rappelèrent alors le bienheureux et le prièrent de rendre l'usage de ses bras à ce misérable, ce qu'il fit avec une grande joie.

Au reste, il cachoit ses miracles du mieux qu'il pouvoit: il disoit que Notre-Seigneur avoit donné à ses apôtres le pouvoir de guérir les malades, et que ce don avoit passé aux évêques et aux prêtres; qu'il guérissoit en vertu de son ordination, et que tout prêtre en pouvoit faire autant. Il pria un jour un de ses confesseurs de l'aider dans la guérison des malades, et l'imposition des mains de ce prêtre produisit le même effet que celle du bienheureux; il espéroit ainsi cacher la faveur que Dieu lui avoit faite. Il se servoit quelquefois d'un certain ongnent auquel il attribuoit ses guérisons miraculeuses, rejetant sur la médecine ce qui étoit l'effet de sa vertu.

Il y avoit un homme qui depuis longues années ne pouvoit plus

faire usage de son bras droit: cet homme se présenta à la sacristie, demandant le saint prêtre Oriol. Le sacristain le renvoya au parloir du couvent de la Madeleine où le bienheureux confessoit alors. Comme il entroit, la première personne qu'il rencontra fut le bienheureux lui-même. Celui-ci lui demanda ce qu'il cherchoit.

—Je cherche, répondit le malade, le saint prêtre des miracles, le docteur Oriol.

— Je regrette, reprit le bienheureux, qu'on donne à ce pauvre ecclésiastique, qui n'est pas plus saint qu'un autre, des noms qui l'exposent à être la risée du monde, et même à de plus grands périls. Puis le regardant en face, il ajouta: Tout votre mal est dans votre imagination: faites le signe de la croix, et je vais vous en convaincre.

Le paralytique leva sa main gauche pour se signer selon sa coutume.

— Non, pas celle-là, dit le bienheureux; et comme cet homme se plaignoit que la droite lui feroit trop de mal, il la lui prit et lui fit faire sans douleur le signe de la croix.

Cet homme tout surpris le recommença de lui-même une première fois, puis une seconde; il ne souffroit plus, il étoit guéri.

—Vous voyez bien, dit le bienheureux, qu'il faut avoir du courage; et il le congédia en lui recommandant d'être reconnoissant envers la très-sainte Vierge, heureux d'avoir fait le bien sans être connu des hommes.

Jamais il ne voulut rien accepter, renvoyant tout l'honneur de ses miracles au Dieu tout-puissant. Ce n'est pas moi qui vous guéris, disoit-il; c'est ce divin Seigneur. C'est à lui que vous devez tout, à moi, rien.

Il guérissoit pour remplir un devoir et parce que Dieu le lui avoit commandé. Son confesseur le lui défendit sous prétexte du tumulte que cela produisoit dans l'église, qui devenoit un marché au lieu d'être une maison de prière. Le bienheureux se soumit aussitôt et ne voulut plus guérir un seul malade. Mais Dieu permit que le confesseur se cassât la cuisse peu après. Il eut recours à son

pénitent qui le guérit sur sa demande. De ce jour il leva l'interdiction pour les autres malades.

Cette obéissance du bienheureux s'étendoit à tout. Son confesseur lui donna une fois pour pénitence de charger sur ses épaules une poutre qui étoit dans la cour du couvent, pesant environ quatre-vingts livres, et de la porter jusqu'à ce qu'il lui dît d'arrêter. Le bienheureux la prit sur-le-champ, se promena pendant une demi-heure dans la cour, et sur l'ordre de son confesseur la remit à sa place, plus heureux de cette humiliation que d'avoir guéri tous les malades de Barcelone.

Le démon ne pouvoit voir sans frémir de rage la vertu du serviteur de Dieu, et ayant perdu l'espoir de le vaincre dans son âme, il le tourmentoit dans son corps d'une manière cruelle. Il le battoit souvent, et un jour il le traîna par les pieds dans un escalier, la tête battant sur les marches. Le bienheureux ne s'en plaignoit jamais; mais on remarquoit à ses traits altérés et aux meurtrissures de son visage les vengeances de l'esprit des ténèbres.

Dieu accorda encore à son serviteur le don de prophétie. Je ne puis raconter toutes les prédictions qu'il fit; je dirai seulement qu'il avoit annoncé les persécutions horribles que l'Église devoit endurer à la fin du dix-huitième siècle. Il avoit aussi prédit le jour de sa mort et les détails de sa dernière maladie. On avoit vu se réaliser si exactement toutes ses prédictions que la veille du jour où il tomba malade, son confesseur avertit une femme de se hâter si elle vouloit être guérie par le bienheureux, parce que son heure étoit arrivée.

Le 8 mars de l'an 1702, il assista encore aux offices dans l'église de Notre-Dame-du-Pin. Après les vêpres, au lieu de se rendre à la chapelle pour guérir les malades, il alla visiter une dernière fois l'église de Sainte-Matrone, puis il se rendit chez un de ses amis où il avoit demandé qu'on lui préparât un lit. C'étoit un meuble dont il ne se servoit plus depuis vingt-cinq ans, mais il le faisoit pour éviter que l'on eût connoissance de ses austérités. A peine fut-il arrivé, que la maladie le prit, et il se coucha pour ne plus se relever.

yeux pleins de vivacité et de modestie en même temps. Son air candide annonçoit l'innocence de son âme. Ses confesseurs déclarèrent qu'il n'avoit jamais offensé Dieu mortellement en toute sa vie.

Les cloches de Notre-Dame-du-Pin apprirent sa mort à la ville de Barcelone, qui accourut en foule pour revoir ce grand serviteur de Dieu. Il fallut mettre des gardes et abattre un pan de murailles pour contenir la foule et lui donner une issue. On eut grand'peine à l'empêcher de le dépouiller entièrement de ses habits.

Le vingt-quatre, on le transporta solennellement à travers les rues de Barcelone, sur le magnifique brancard qui sert à la procession de Notre-Dame d'août. Tout le clergé de la ville, une population immense remplissoient l'église. Les malades se signoient avec l'eau bénite qui étoit aux pieds du corps et recouvroient la santé. Une pauvre mère parvint à fendre la foule, et jeta sur le bienheureux son enfant qui étoit paralysé : l'enfant se releva guéri.

Il fallut fermer l'église pour procéder à l'inhumation dans la chapelle dont il étoit bénéficier. On se partagea comme de précieuses reliques, tous les objets qui lui avoient appartenu et qui opérèrent plusieurs miracles. La ville de Barcelone fut longtemps témoin des prodiges qui se multiplioient à son tombeau. On commença enfin, en 1759, les procès de canonisation, et le 15 mai 1806, le saint prêtre Joseph Oriol fut béatifié par Pie VII.

En Afrique, les saints martyrs Victorien, proconsul de Carthage; deux frères de la ville d'*Aquæ-Regiæ*, et deux autres nommés Frumentius, qui étoient marchands. Ces saints, ainsi que l'écrit Victor, évêque en Afrique, ayant enduré d'horribles supplices pour avoir constamment confessé la foi catholique, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, reçurent la couronne d'une gloire immortelle.

De plus, en Afrique, saint Fidèle, martyr.

Au même lieu, saint Félix et vingt autres.

A Césarée en Palestine, saint Nicon et quatre-vingt-dix-neuf autres saints martyrs.

Le même jour, les saints martyrs Domice, Pélagie, Aquilas, Eparque et Théodosie.

A Lima, dans le Pérou, saint Turibe, archevêque, qui, par son zèle, étendit la foi et la discipline ecclésiastique dans toute l'Amérique. On solennise sa fête le 27 avril. — Saint Turibe ou Toribio naquit d'une noble famille espagnole, en 1538. Il se fit remarquer dès son enfance par une grande dévotion envers la très-sainte Vierge, récitant chaque jour son office avec le rosaire, et jeûnant tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il étudioit à Valladolid et à Salamanque, il se retranchoit une partie de son dîner pour le donner aux pauvres. Philippe II, qui connoissoit son mérite, le nomma d'abord président, c'est-à-dire premier magistrat de Grenade; puis, le siége de Lima étant devenu vacant, comme il falloit à cet immense diocèse un prélat qui pût rétablir la foi et la discipline ecclésiastique chez les colons espagnols, le Roi, malgré ses représentations, le nomma archevêque. Il partit aussitôt qu'il eut été sacré, et débarqua à Lima en 1581. Il avoit alors quarante-trois ans. Il trouva son diocèse dans un état plus triste encore qu'on ne le lui avoit dépeint. Les cruautés des Espagnols dans les premiers temps de la conquête, leur avarice, leurs débauches, l'oppression et l'abrutissement des Indiens formoient le tableau le plus déplorable. Le saint archevêque entreprit de remédier à tous ces désordres; il sut gagner le cœur des Espagnols, adoucir leurs mœurs farouches, et essaya de relever les Indiens de leur dégradation en faisant pénétrer dans leur âme les lumières de la foi. Il parcourut trois fois son diocèse qui avoit plus de cent trente lieues de longueur. Il alloit partout; ni les déserts, ni les hautes montagnes des Andes, toujours

couvertes de neige, ni les bêtes féroces, seuls habitants de ces solitudes immenses, rien ne pouvoit abattre son courage. Il pénétroit partout, administrant les sacrements, prêchant, catéchisant lui-même les Indiens. Il savoit toutes leurs langues, et il en convertit un très-grand nombre. Ses voyages étoient plutôt des missions que des visites épiscopales. Le premier dura sept ans, et les deux autres environ cinq années chacun. Le matin il se confessoit et disoit la messe, précédée et suivie de longues et ferventes méditations. Ainsi préparé contre les fatigues et les dangers de la route, rien ne pouvoit l'arrêter, ni les précipices ni les bêtes sauvages. Il alloit à la recherche des Indiens jusque dans leurs déserts et leurs plus hautes montagnes. Il renouvela ainsi la face de son diocèse. Il fonda des églises, des séminaires, des hôpitaux; il rétablit les synodes diocésains et les conciles provinciaux. La peste ayant éclaté, il se multiplia en quelque sorte pour soigner les pauvres malades et consoler les mourants. Dieu récompensa son zèle si admirable de faveurs extraordinaires. Les actes de sa canonisation rapportent qu'il guérit plusieurs malades et ressuscita un mort. Il mourut à Santa, à cent dix lieues de Lima, dans sa dernière visite de son diocèse, le 23 mars 1606. L'année suivante on voulut rapporter son corps à Lima, et il fut trouvé sans aucune trace de corruption. De nombreux miracles s'opérèrent par son intercession. Il fut béatifié en 1679 par Innocent XI, et canonisé en 1726 par Benoît XIII.

A Antioche, saint Théodule, prêtre.

A Césarée, saint Julien, confesseur.



VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MARS.

Saint Simon, jeune enfant, martyr.

Les saints martyrs Marc et Timothée ; saint Epigmène ; saint Pigmène ; saint Timolaüs et ses compagnons, martyrs ; saint Romule et saint Second, frères et martyrs ; saint Agapit ; saint Latin ; saint Sélenque.

LA VIE DE SAINT SIMON,

JEUNE ENFANT, MARTYR.

AN 1475.

Sixte IV, pape. — Frédéric, empereur.
Louis XI, roi.

C'est une chose étrange que la rage des Juifs contre Notre-Seigneur : ils ne se contentent pas de l'avoir fait mourir d'une mort si cruelle et si ignominieuse, mais ils en veulent aussi à tous ses membres. Car à présent, non-seulement ils tâchent par leurs usures d'épuiser les chrétiens de tous leurs moyens ; mais ils s'attachent aussi aux corps quand leur pouvoir s'accorde avec leur passion, se repaissant quelquefois du sang vif des enfants chrétiens.

En la ville de Trente, qui sert de borne entre l'Italie et l'Allemagne, il y avoit trois familles de Juifs dont les chefs s'appeloient Tobie, Ange et Samuel. Ceux-ci, pendant la semaine Sainte, s'assemblèrent en la maison d'un vieillard nommé Moïse, aussi Juif (qu'ils respectoient comme un prophète, parce

que, selon leur opinion, il prédisoit l'heure et la venue du Messie), afin d'y immoler un veau qu'on leur avoit apporté d'un village prochain. La maison de ce Moïse leur servoit d'ordinaire de synagogue et de temple. Comme ils devisoient ensemble de ce qu'ils devoient faire, Ange vint à dire : *Nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour faire notre Pâque, excepté une chose. Et quoi?* répondit Samuel. Alors se regardant tous attentivement les uns les autres, ils entendirent bien ce qu'il vouloit dire : qui étoit d'avoir un enfant chrétien afin d'en boire le sang.

Ils avoient coutume de massacrer cruellement un enfant chrétien par mépris et en détestation de Jésus-Christ; et d'en boire le sang aux jours de leurs azymes ou pains sans levain, pour se préserver de la puanteur (comme ils disent) des chrétiens, qu'ils ont en grande abomination, et appellent cette immolation *Joël*, c'est-à-dire *Jubilé*. Mais d'autant que leur Parascévé étoit proche, ils avoient beaucoup de difficultés, craignant d'être surpris ou accusés. Néanmoins ils conjurèrent tant Tobie avec leurs exécrations, le menaçant même de le rejeter de leur synagogue s'il ne le faisoit, qu'il s'accorda de leur chercher et amener un enfant : joint que les promesses qu'ils lui faisoient de le reconnoître étoient un puissant appât pour l'y faire condescendre, parce qu'il n'étoit pas des plus riches.

Ce traître Juif se promenant donc en un village appelé Fossé, cherchant le moyen d'en recouvrer un, trouva sur un petit tas de bois un jeune enfant âgé seulement de deux ans et quatre mois, beau à merveille, et si agréable qu'il n'y avoit rien à redire. Cet enfant s'appeloit Simon. Tobie regardant autour de lui pour voir s'il ne découvriroit personne qui l'aperçût, commença à le flatter et à lui tendre la main : cet enfant, ainsi qu'il étoit beau et fort mignard, lui prit le doigt; et ainsi peu à peu en le caressant, le Juif l'attira et l'éloigna de la maison de son père. Après cela ce malheureux bourreau le prit par la main, et lui fit hâter le pas, en le frappant du pied par derrière, ce qui obligea ce pauvre enfant à crier, à regarder derrière lui et à appeler sa mère. Le Juif craignant que par ces cris enfantins il ne fût aperçu et re-

connu de quelqu'nn, eut recours aux ruses : il tira une pièce d'argent de sa poche, et la mit en la main de cet enfant pour l'apaiser : et ainsi, à force de le caresser et de le flatter, il l'emmena en la maison de Samuel.

Sitôt qu'il fut entré, ce Samuel prit ce pauvre petit, l'embrassa tendrement et le porta sur son lit. Je ne vous parle point ici de l'allégresse de ces enragés. Vous eussiez dit que c'eût été des loups hurlant après le sang chrétien ; et de peur que cette petite âme innocente ne s'effrayât de se voir hors de sa connoissance, et ne se mît à crier; les uns lui donnoient du raisin, les autres des pommes, et les autres ce qu'ils s'imaginoient plaire aux enfants, l'amusant ainsi jusqu'à la nuit.

Hélas ! pauvre petit ! où, et entre les mains de qui êtes-vous? Ils se rient et se jouent maintenant avec vous : mais hélas ! ce n'est qu'en attendant la commodité de vous faire bien d'autres jeux ! Pourquoi ne criez-vous pas, afin que votre mère, qui vous cherche, vous entende et vous vienne secourir et délivrer des griffes de ces tigres ? Ah ! pauvre mère ! et où êtes-vous ? que ne venez-vons recouvrer votre pauvre enfant? Hélas! vous le cherchez, et avec un grand soin : mais non pas où il est. Que vous sert de vous amuser à le demander chez vos voisins, puisqu'il n'y est pas ? Pourquoi, pauvre père, perdez-vous ainsi le temps à courir le chercher par toute la ville? Venez tous deux; accourez au secours de votre enfant. Il est entre les mains des Juifs, bourreaux inhumains, qui ne font qu'attendre l'heure et la commodité de le massacrer. Ils en eurent bien quelques nouvelles par les autres enfants, qui dirent que les Juifs l'avoient enlevé : mais comme il étoit bien tard et environ le minuit, ils se retirèrent chez eux bien tristes et désolés, ne sachant pour lors à qui s'adresser ni à qui parler, avec résolution d'en poursuivre la recherche le lendemain : mais il sera trop tard.

Cependant les Juifs, traîtres, perfides, et ennemis de nature, voyant la nuit venue, prirent la résolution de s'assembler tous en la maison de Samuel, où étoit le petit Simon, pour exécuter leur détestable dessein. Moïse, ce méchant vieillard, prit cette pauvre

victime sur ses genoux, et tous les autres autour de lui le déchaussèrent, lui ôtèrent ses petits vêtements, et lui dépouillèrent les bras jusqu'aux coudes. Après cela, Samuel avoit soin d'empêcher qu'il ne criât : c'est pourquoi il prit son mouchoir qu'il avoit pendu à sa ceinture, et lui en étreignit fort la gorge : les autres lui tinrent les pieds et les mains. Là-dessus Moïse commença à lui couper la joue droite, tirant vers le menton, un morceau qu'il mit rôtir sur le gril, pendant que les autres recevoient le sang de ce petit innocent qui découloit en terre : et puis chacun à son tour coupoit un morceau de la chair vive de cet enfant.

S'il arrivoit que son mouchoir dont on lui avoit lié la gorge vînt à se lâcher, et qu'il criât, tout aussitôt ils lui bouchoient la bouche de leur main, et l'étouffoient ainsi cruellement. Après cela ils en firent autant à la jambe droite, et avec le même ordre découpant ainsi cette chair tendre et délicate. Ce n'est pas tout, Moïse et Samuel, chacun de son côté, levèrent en haut les bras de ce petit martyr en façon de croix, en dérision de Notre-Seigneur, et commandèrent aux autres de le piquer par tout le corps à coups d'aiguilles. Si bien que s'acharnant tous contre cette pauvre petite créature, ils le piquoient si dru et si menu, que le sang lui découloit de toutes parts, et ils lui navrèrent entièrement le corps, criant : *Tolle Jesse mina elle parichief elle passu sen pigmalen ;* qui est autant à dire : *Tuons et faisons mourir celui-ci, ainsi que Jésus-Christ, le Dieu des chrétiens, qui n'est rien, et qu'ainsi nos ennemis soient confondus à jamais.*

Enfin ce pauvre enfant ayant été plus d'une heure dans ce cruel martyre, la nature cédant à la violence des tourments, il leva les yeux au ciel, comme s'il eût appelé Dieu et ses saints en témoignage de cette cruauté plus que barbare, et rendit son esprit à Dieu le 24 de mars, l'an de Notre-Seigneur 1475. Ah! pauvres père et mère! vous dormez peut-être, pendant que l'on tourmente votre enfant de la sorte? Que ne vous êtes-vous trouvés ici pour le revenger, vous faisant mettre en pièces plutôt que de permettre qu'il fût ainsi traité? O ciel! ô terre! que tout le monde pleure à un spectacle si inhumain et si horrible à voir.

Ensuite ces détestables bourreaux levèrent les mains au ciel, et rendirent grâces à Dieu de la vengeance qu'ils avoient prise contre les chrétiens, et pour leur sacrifice : et laissant là le corps, ils alloient et venoient ainsi par la maison, se rejouissant ensemble d'avoir assonvi leur cruauté. Toutefois ils n'étoient pas sans appréhension, car ils craignoient fort que le fait ne fût découvert, et que la justice ne vînt chez eux. C'est pourquoi quand ils allèrent à la Cène, Samuel commanda à ses serviteurs de cacher cet enfant mort dans la cave sous des muids de vin.

Le lendemain, qui étoit le Vendredi-Saint, le père et la mère de l'enfant accompagnés de la justice, ayant arrêté le cours de la rivière qui entre dans la ville pour quelque temps, le cherchèrent partout sans le pouvoir rencontrer, et la journée se passa ainsi sans en avoir autre nouvelle. Le samedi suivant, que l'on appelle Samedi de Pâques, tous les Juifs s'assemblèrent en leur synagogue accoutumée et étendirent ce pauvre petit corps mort sur une certaine table devant l'autel, qu'ils appellent Almonor, où après avoir chanté certaines louanges à Dieu, ils le remirent dans la cave. Mais le dimanche, jour de Pâques, étant venu, ces Juifs prévoyant bien que tout le monde les soupçonnoit et les accusoit de cette méchanceté, délibérèrent entre eux de ce qu'ils devoient faire, et conclurent qu'il le falloit jeter tout vêtu dans la rivière, qui passoit le long de leur maison, et l'agrafer à une grille de fer qui y étoit ; là-dessus que l'on iroit en avertir l'évêque, à qui on feroit entendre que l'enfant auroit été noyé, que la rivière l'ayant rejeté, ils l'auroient trouvé arrêté à cette grille.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'évêque, bien joyeux de cette nouvelle, y alla avec la justice de la ville. On trouva l'enfant, et après en avoir fait une diligente visite, on reconnut qu'il avoit été haché, découpé, déchiré et mis à mort cruellement. Il fut ensuite inhumé fort honorablement en l'église Saint-Pierre, où se firent plusieurs miracles, et il s'y en fait encore tous les jours. Enfin la vérité du fait fut reconnue, et tous les Juifs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent mis en prison et punis selon leur crime.

Le glorieux Simon, vierge, martyr et innocent en même temps, naquit un vendredi sixième des calendes de décembre, l'an mil quatre cent septante-deux, de parents fort pauvres. Son père s'appeloit André et sa mère Marie, sous le pontificat de Jean Hinderbach, quatrième évêque de Trente, qui poursuivit contre les Juifs. Le Martyrologe fait mention de saint Simon le 24 de mars, et le cardinal Baronius en ses Annotations sur le même Martyrologe; son martyre a été écrit par un nommé Jean Tibérin la même année qu'il mourut, et a été recueilli de lui par Surius en son deuxième tome. Molan parle aussi de lui en ses Additions sur Usuard.

A Rome, les saints Marc et Timothée, qui, sous l'empereur Antonin, reçurent la couronne du martyre.

Au même lieu, saint Epigmène, prêtre, frappé par le glaive; il accomplit ainsi son martyre sous le juge Turpius, durant la persécution de Dioclétien.

A Rome encore, saint Pigmène, prêtre, qui, précipité dans le Tibre pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat, y trouva la mort. Comme il étoit homme sage et docte, il avoit eu la conduite de Julien l'Apostat en sa jeunesse, et l'avoit instruit tant aux bonnes mœurs qu'aux saintes lettres. Mais après que Julien fut parvenu à l'empire, il fit banqueroute à la religion chrétienne, poursuivit et traita cruellement les chrétiens. Cependant, ayant appris que Pigmène ensevelissoit charitablement les corps des chrétiens qu'il faisoit mourir, il l'envoya en exil en Perse, où ayant demeuré quatre ans, il devint aveugle et fut divinement averti de retourner à Rome. Après y avoir été quelques mois, il fit rencontre en la voie Sacrée, étant conduit par un sien

serviteur, de l'empereur Julien qui lui dit qu'il remerciât les dieux de ce qu'il le voyoit. Le saint au contraire lui répondit: Gloire soit à Jésus-Christ de ce que je ne te vois pas! Ce qui mit l'empereur en telle colère, qu'il le fit jeter dans le Tibre, où il fut noyé. Les chrétiens retirèrent son corps du fleuve et l'ensevelirent au cimetière de Pontien, proche des saints Abdon et Sennen, l'an 362.

A Césarée en Palestine, les saints martyrs Timolaüs, Denis, Pauside, Romule, Alexandre, un autre Alexandre, Agape et un autre Denis, qui, ayant été décapités sous le président Urbain, dans la persécution de Dioclétien, méritèrent de recevoir la couronne de la vie éternelle.

En Mauritanie, la fête des saints Romule et Second, frères, qui endurèrent la mort pour la foi de Jésus-Christ.

A Synnade en Phrygie, saint Agapit, évêque.

A Bresce, saint Latin, évêque.

En Syrie, saint Séleuque, confesseur.



VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS.

La fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge et de l'Incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Saint Quirin; deux cent soixante-deux saints martyrs; saint Irénée, évêque de Sirmich; sainte Dule; le saint Larron; saint Pélage; saint Baront et saint Dizier; saint Herbland.

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET DE L'INCARNATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Traitant du très-saint et très-ineffable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, par lequel il se revêtit de notre chair dans le sein de la très-pure Vierge, et étant Dieu immortel, se fit Homme-Dieu; la première chose où nous devons jeter les yeux, c'est sur ce Dieu éternel, tout-puissant, infiniment sage et bon, qui a trouvé et employé un moyen si inexplicable et si incompréhensible pour notre salut et notre rédemption. Car encore qu'il eût pu se servir de plusieurs autres moyens pour délivrer le genre humain de ses péchés et de ses misères, il n'y en avoit point de plus convenable que celui-ci, de plus digne de la grandeur de Dieu et de sa gloire, ni de plus utile et de plus honorable à l'homme.

Car, en premier lieu, Dieu étant le souverain et infini Créateur de toutes choses, c'étoit une chose bien raisonnable, qu'il fît une œuvre digne de sa grandeur et de son infinie sagesse. Et d'autant que la créature, si noble, si accomplie et si excellente qu'elle puisse être, est toujours finie et infiniment distante de Dieu: sa

majesté étendit sa vue sur un ouvrage plus élevé et qui surpassoit si fort tous les autres, que les trésors de la sagesse et de sa toute-puissance y seroient manifestement reconnus; en un mot, qui devoit être infini et égal à l'excellence et à la perfection de l'ouvrier. C'est ce que Dieu a fait en l'Incarnation de son Fils, amassant en une personne Dieu et l'homme, la nature divine avec l'humaine, l'éternel avec le temporel, l'impassible et l'immortel avec le passible et le mortel; enfin qu'en tant qu'homme, ce soit son ouvrage et sa façon; et en tant que Dieu, co soit une chose infinie, aussi excellente et incompréhensible que l'ouvrier même.

En outre, plus celui qui donne est magnifique et puissant, plus le présent en doit être grand, parce que le pauvre doit donner comme pauvre, et le riche comme riche, le noble comme noble, le seigneur comme seigneur, le roi comme roi, et Dieu comme Dieu, pour faire que le don corresponde à la qualité du donateur. Or, Dieu étant un prince souverain, infini, immense, si magnifique, si libéral et si puissant, que tout ce qui n'est pas lui, n'approche en rien de ses trésors inestimables; que nous pouvoit-il donner d'égal à sa grandeur que lui-même, afin que le don eût quelque proportion à l'immensité et à la grandeur de celui qui donnoit? Voilà ce qui s'est fait en l'Incarnation du Fils de Dieu. Car, après avoir donné à l'homme toutes les choses créées, qui sont au ciel et en la terre, voyant que toutes ensembles n'approchoient en rien de sa grandeur infinie, il voulut se donner, pour nous faire enteudre que celui qui s'étoit donné soi-même, comme dit l'Apôtre, n'avoit plus rien à donner : *Celui*, dit-il, *qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a donné pour nous tous : comment est-il possible qu'il ne nous ait pas donné tout le reste avec lui?* Or par ce présent on reconnoît plus clairement les principales perfections de notre Dieu.

Premièrement, nous y voyons sa bonté infinie, qui est la fontaine et la source d'où tous les biens dérivent et viennent à la créature. Le propre de la bonté est de communiquer; de ce qui est meilleur, de se communiquer davantage; de ce qui est très-bon, ou de la bonté suprême et infinie (telle qu'est celle de Dieu) de



se communiquer souverainement et infiniment. Et il n'y a point d'autre souveraine manière de se communiquer à l'homme, qu'en lui communiquant son propre être. Car tout le reste, conféré avec Dieu, n'est pas un point au milieu du monde, comparé à la circonférence du dernier ciel : ou comme une goutte de la rosée du matin, ou comme un grain en la balance de l'orfévre. Isaïe dit de plus, que toutes les nations du monde devant lui sont comme si elles n'étoient point, et sont réputées pour rien en sa présence; de sorte que l'on ne sauroit appeler une communication souveraine, celle que Dieu fait à l'homme, lui donnant toutes les choses que le Prophète rempli de son esprit appelle rien. Et il n'y en peut avoir d'autre qui le soit, que celle qu'il fit en sa très-sainte Incarnation, communiquant son Etre divin à l'homme, et unissant la nature humaine avec la divine.

Mais que dirai-je de la toute-puissance de Notre-Seigneur qui éclate si admirablement en ce très-haut mystère, où il a pu joindre en un deux extrémités si éloignées, comme est Dieu et homme, Verbe éternel et chair, Mère et Vierge, et la foi d'un mystère si caché avec le cœur humain? Que dirai-je de ce vaste océan de la sagesse de Dieu qu'il a découvert en cette œuvre? Car, comme la perdition étoit entrée au monde par un homme, il ordonna que le remède y seroit apporté par un autre homme, et que, comme nous avions été tous condamnés par l'orgueil d'un seul, de même nous fussions absous par l'humilité de celui qui étant vrai Dieu, se fit un vrai homme.

De plus, la justice et la miséricorde (dont Notre-Seigneur se glorifie tant), combien paroissent-elles en cet ouvrage de notre Rédemption? Comment se sont-elles embrassées et unies ensemble? La justice y a été satisfaite à toute rigueur, les offenses et les injures commises contre cette souveraine majesté, et tous les péchés de tous les hommes qui ont été, qui sont, qui seront, ou qui pourroient être, ont été acquittés par l'obéissance de son Fils, qui, ayant uni à soi la nature humaine en une même personne, prit d'elle le pouvoir de mériter, et lui donna du sien la vertu infinie de satisfaire parfaitement. En cela est la plus grande gloire que

jamais Notre-Seigneur se soit donnée et que l'on ait pu rendre à Dieu, à cause que ce n'est pas l'œuvre d'un homme simplement, mais de Dieu-Homme, du Fils légitime de Dieu, et infiniment aimé de son Père. On connoît aussi par là quelle est la rigueur de la justice divine, qui désira qu'on lui fît tant de satisfaction pour les péchés du monde, et que le propre Fils de Dieu le payât par sa très-inhumaine et très-ignominieuse mort; car une pure créature n'eût pas su entièrement acquitter une dette si grosse et si universelle.

Néanmoins, plus cette justice de Dieu semble rigoureuse et sévère en son Fils, plus sa miséricorde envers son esclave en est admirable, de s'être réduit à mourir pour lui en croix, et à endurer sur son corps très-sacré, les fouets, les peines, la douleur qui étoient dus à ses péchés, ce qui tourne à une grande gloire de Notre-Seigneur et à notre plus grand profit et honneur; en ce que nous y avons des sujets d'aimer, de craindre et d'admirer davantage la bonté, la majesté, la justice, la clémence et toutes les autres perfections de Dieu qui éclatent en ce mystère sacré. Car qui n'aimera pas cette éternelle et infinie bonté, qui, sans avoir besoin de nous, par les seules entrailles de sa piété, procura notre salut par un si pénible moyen? Qui n'aimera pas celui qui l'a tant aimé? Qu'y a-t-il de plus doux et de plus sensible au misérable que la miséricorde? Combien devons-nous craindre et respecter Dieu, considérant la justice divine, qui a été exécutée sur Jésus-Christ pour nos péchés? Que si Dieu a permis que son Fils mourût plutôt que de les laisser impunis, et qu'il payât notre dette de son propre sang, avec quelle crainte devons-nous vivre? N'avons-nous pas sujet de redouter que Notre-Seigneur ne nous châtie comme esclaves rebelles et fugitifs, nous qui n'avons su faire notre profit de cet incomparable bienfait?

Mais sans s'arrêter là, il faut passer plus avant en la considération de ce mystère et s'abîmer dans la pensée de l'honneur que tout le genre humain en reçoit, qui a été ennobli et élevé à une si grande gloire et à une si grande dignité. L'apôtre saint Paul écrivant aux Corinthiens, touche cette raison, quand il dit: *Nous*



parlons de la Sapience de Dieu en ce mystère, qui est cachée; et Dieu devant tous les siècles la prédestina pour notre gloire. Car, par ce mystère un homme est Dieu, et tous les autres hommes sont frères de Dieu, et il nous appelle ainsi, quand il dit : *Je manifesterai votre nom à mes frères; Jésus-Christ est os de nos os et chair de notre chair, et notre nature est exaltée en lui par-dessus tous les chœurs des anges.*

Nous sommes tous parents de Dieu de ce côté-là, afin que regardant cette union et cette obligation si précieuse de servir Notre-Seigneur, nous vivions comme des enfants d'une grande qualité et d'une race très-illustre, sans dégénérer ni nous éloigner de ce que nous devons à une si haute dignité. De plus, pour guérir les ulcères de notre âme, qui étoient si incurables, quelle autre médecine pouvoit-on trouver plus efficace que celle-ci? Qui pouvoit assujettir la volonté rebelle, sinon celui qui est Seigneur des volontés? Et comme dit fort élégamment le Père Grenade : « Avec quel remède pouvoit-on mieux guérir notre orgueil qu'avec son humilité; notre avarice, que par sa pauvreté; notre courroux, que par sa patience; notre désobéissance, que par son obéissance; et les plaisirs et les délices de notre chair, que par les douleurs et les austérités de la sienne? Avec quoi se pouvoit mieux vaincre notre ingratitude, que par tant d'amour; notre méconnoissance, que par de si grands bienfaits; notre oubli, que par tant de providence; et les foiblesses de notre défiance, que par ces bontés et ces gages d'amour? »

La seconde chose que nous devons regarder en ce mystère ineffable, c'est la pureté et la sainteté de la Vierge Marie, que Dieu choisit de toute éternité, pour prendre chair humaine en elle. D'autant que sans doute, ainsi que cette Vierge fut élevée pour la grande dignité qui pouvoit arriver à une simple créature, qui est d'être Mère de Dieu; de même il lui octroya la plus grande grâce et sainteté qui peut être donnée à une créature, et toute celle qui lui étoit nécessaire pour être digne Mère de Dieu; car il a extraordinairement fait paroître en cette Vierge son pouvoir, sa sagesse et sa bonté, l'embellissant et l'enrichissant de dons célestes et

de prérogatives surnaturelles plus que toutes les autres créatures ensemble, et que tout l'univers. Quiconque auroit des yeux spiritnels, pour voir la beauté de l'âme de la très sainte Vierge, les vertus dont elle étoit douée, et les grâces divines qui brilloient en elle, en loueroit plutôt Notre-Seigneur que d'avoir créé le soleil, la lune, les étoiles des cieux, et tout le monde, parce qu'il ne s'est montré en aucune de ces choses si admirable, si riche et si libéral, qu'en la perfection et en l'ornement de cette très-pure et très-glorieuse Vierge. Tout ce que les saints disent de cette matière, est peu au prix de ce qui s'en peut dire : saint Laurent Justinien lui donne à ce sujet de beaux et grands éloges, qui toutefois sont au-dessous de ses mérites.

L'Évangéliste saint Luc dit que Dieu envoya l'ange saint Gabriel à cette très-pure Vierge, et qu'elle demeuroit en une ville de la province de Galilée, nommée Nazareth, étant mariée avec un homme qui étoit de la race de David, appelé Joseph, et que cette Vierge avoit nom Marie. Ce fut la plus illustre, et la plus solennelle ambassade qui se fit, ni qui se fera jamais au monde : car Dieu est celui qui l'envoie, et nul autre que lui ne la pouvoit envoyer. L'ambassadeur, c'est l'archange saint Gabriel, l'un des plus grands princes de la cour céleste, qui, avec l'étymologie de son nom, qui signifie *force de Dieu*, nous donne à entendre que le pouvoir de Dieu se faisoit connoître dans ce mystère. La personne à qui il fut envoyé, étoit la très-sainte Vierge Marie, qui avoit ravi et charmé le cœur de Dieu par ses vertus et ses grâces singulières. Elle étoit mariée, non-seulement parce qu'il étoit ainsi convenable pour son soulagement, pour son honneur et celui de son Fils, et pour cacher au démon ce mystère : mais aussi afin qu'elle servît de miroir et d'exemple aux femmes et aux vierges ; et saint Joseph, son mari, étoit un homme très-chaste et digne d'une telle Épouse.

L'affaire qui se traitoit en cette ambassade, étoit la plus importante et la plus grande qui jamais fut, ni qui puisse jamais être. C'étoit afin que Dieu se fit homme, et qu'un très-pur et très-simple esprit s'enveloppât de notre chair dans les entrailles de

cette très-chaste Vierge, et fit alliance avec la sainte Eglise par un si fort et si indissoluble lien d'amour. Et comme pour rendre le mariage ferme et accompli, il est nécessaire que le mari et la femme y prêtent leur consentement; il étoit fort à propos que l'ange vînt vers la très-sainte Vierge pour lui demander le sien, et faire que comme une personne choisie qui représentoit tout le genre humain, elle dît oui, et acceptât cette faveur inestimable que Dieu lui faisoit.

Cette Dame et Reine du ciel a nom Marie, qui s'interprète, *Dame illuminée et illuminante, et étoile de la mer*. Son nom signifie tout cela. Elle est vraie Dame, non d'un canton de la terre, mais de tout l'univers, et de toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre et aux enfers ; parce qu'elle est l'Épouse du Père et Monarque du monde, la Mère du Prince du ciel et de la terre, et le Temple du Saint Esprit, qui est un même Dieu avec le Père et le Fils. Le Père éternel veut que son épouse soit honorée; le Fils, que sa Mère soit glorifiée, et le Saint Esprit, que son Temple soit révéré et exalté.

Elle fut aussi illuminée et revêtue du Soleil de justice, avec une si grande splendeur et clarté, qu'elle dissipa les ténèbres du péché, nous éclaira tous ; retenant la gloire de sa virginité elle enfanta, et nous communiqua la vraie lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde. Elle est enfin l'Étoile de cette mer courroucée et orageuse, et nous devons toujours la regarder avec dévotion et imitation, comme notre nord, si nous voulons naviguer sûrement, et passer le dangereux golfe de cette misérable vie, pour parvenir au port de la félicité.

Cette Vierge étant retirée à part soi, et en une très-profonde contemplation, même méditant ce grand mystère, et priant Dieu qu'il l'effectuât bientôt, en accomplissant ses promesses, et le désir de toutes les nations ; l'ange s'adressa à elle en forme d'un jeune homme fort beau, et la saluant avec humilité et révérence, lui dit : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bienheureuse par-dessus toutes les femmes*. Voyons comme l'ange salue la très sainte Vierge qui étoit retirée, afin

que nous ne pensions pas que pour être cachés aux hommes, nous soyons inconnus à Dieu; plus nous serons secrètement, plutôt il nous trouvera; et croyons assurément que ceux-là sont visités des anges, qui fuient pour l'amour de Dieu les visites importunes des hommes, et qui méprisent les baisemains et les fausses caresses du monde.

Il l'appelle *pleine de grâce*. Nous lisons en l'Ecriture sainte, qu'il y en a eu quelques-uns remplis du Saint-Esprit. Zacharie et Elisabeth, Jean-Baptiste leur fils, les apôtres et les sept diacres, spécialement saint Etienne; saint Paul, saint Barnabé et les disciples des Apôtres : mais il n'est pas nécessaire que tous ceux qui ont été remplis de grâce, ou du Saint-Esprit, l'aient été également, et en la même mesure et manière. Nous disons bien que la fontaine et les étangs sont pleins, encore qu'il y ait grande différence de l'un à l'autre. Jésus-Christ fut plein de grâce, comme une très-pure fontaine, d'où toute la grâce découle et dérive, comme du chef dans ses membres. La très-sainte Vierge fut pleine de grâce, comme un gros fleuve qui tire son origine d'une fontaine, à laquelle il est joint. Les autres saints ont été pleins de grâce, chacun selon sa capacité et sa suffisance ou abondance. Mais quand l'ange appelle la très-sainte Vierge pleine de grâce, il parle d'une autre plus grande, plus excellente et plus avantageuse plénitude, même de la plus singulière que jamais simple créature eût su recevoir. Et comme dit le grand docteur de l'Eglise, saint Jérôme, aux autres on donne une partie de la grâce; mais à Marie toute la plénitude de la grâce lui fut conjointement infuse : d'autant que l'Auteur, et la vive Source de la grâce, logea en ses très-pures entrailles.

Le Seigneur, dit-il, *est avec vous*, et a devancé son message : et dès l'instant de votre très-pure conception, le Père étoit avec vous, comme l'Époux avec sa chère Épouse, et comme le Père avec sa très-chère Fille; le Fils comme avec sa Mère bien-aimée, et le Saint-Esprit (par la vertu duquel vous concevrez) comme Sanctificateur en son Temple : et maintenant par une nouvelle manière, le Fils de Dieu sera en votre sein sacré. Aussi vous pouvez bien être assurée, puisque le Seigneur est avec vous, que *vous êtes bénie en-*

tre toutes les femmes, parce que les autres femmes sont stériles, ou conçoivent en péché, ou sont empêchées de leur grossesse, et accouchent en travail : mais vous concevrez par l'opération du Saint-Esprit; vous le porterez en joie, et l'enfanterez en repos : de sorte que ni l'accouchement ne diminuera pas la gloire de votre virginité, ni la virginité la dignité de mère, qui est un privilége accordé seulement à vous entre toutes les femmes.

L'Evangile dit de plus, que la très-sainte Vierge se troubla des paroles de l'ange; elle ne s'étonna pas de voir l'ange comme une chose nouvelle : car il est bien à présumer, que les anges la visitoient, et traitoient familièrement avec elle. Elle ne se troubla donc pas de voir l'ange, mais bien des paroles qu'il lui dit, et à cause de cette salutation si admirable et si nouvelle, d'autant que personne n'a été saluée de cette sorte avant la très-sainte Vierge. Cette Dame, qui étoit si humble et si petite à ses yeux qu'elle s'estimoit indigne de louanges, demeura confuse et troublée, pensant à part soi, si cette salutation procédoit du bon esprit ou du mauvais. Elle se troubla, et toutefois se tut; pour apprendre aux vierges le principal ornement et la décoration de la virginité, qui est le silence et la pudeur.

L'ange la voyant ainsi troublée lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu;* comme s'il eût dit : Que ceux qui perdent Dieu par les péchés, craignent : mais vous qui avez trouvé grâce à ses yeux, que craignez-vous ? Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, en tant d'âges et de siècles, personne, quelque soin et diligence qu'il ait apporté, n'a trouvé la source de la grâce comme vous, personne n'a été si agréable et si favori de notre Seigneur. Cela nous donne à entendre, que Dieu ne se fâche point de voir les siens retenus, et qui n'acceptent pas si promptement ses dons et sa salutation.

L'ange ajouta : « Voici que vous concevrez en votre sein, et en-
» gendrerez un Fils que vous nommerez Jésus : il sera grand, et ap-
» pelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le siége et le
» trône de son père David; et il régnera éternellement en la maison
» de Jacob, et son règne sera sans fin. »

Ce Seigneur, que Dieu avoit promis, que les patriarches avoient

désiré, que les prophètes avoient annoncé, et qui étoit représenté en toutes les figures de la Loi. Celui après lequel toutes les nations soupiroient, et demandoient à Dieu, avec toute sorte d'instance, que les cieux le distillassent comme la rosée, et que les nues eussent à pleuvoir le Juste, que les cieux même s'entr'ouvrissent pour le laisser descendre sur la terre; c'est celui-là même que vous concevrez, comme une vraie mère son fils; vous l'enfanterez, et l'appellerez Jésus, qui est à dire: Sauveur; parce qu'il sauvera le genre humain, et qu'il aime tant les hommes, qu'il ne veut confier leur salut à personne qu'à lui-même. Il sera grand, non comme Jean-Baptiste, dont il est dit qu'il seroit grand devant Dieu; mais il sera grand comme Dieu. Vous le concevrez et l'enfanterez, parce que l'Enfant qui sortira de vos entrailles sera aussi Dieu, et sera grand : en tant qu'homme, il aura par la grâce, ce qu'il a par nature en tant que Dieu. Il sera grand au ciel, en la terre et aux enfers; les anges, les hommes et les diables fléchiront les genoux devant Lui, et se prosternant, adoreront le très-doux et très-saint Nom de Jésus.

La très-sainte Vierge, après avoir entendu ces raisons de l'ange, lui demanda: *Comment se fera cela, parce que je n'ai point compagnie d'homme ?* Elle ne douta pas de la vérité de la promesse, ni du pouvoir de Dieu; mais admirant la grandeur du mystère, et que Dieu l'eût choisie pour l'élever à cette souveraine dignité, et désirant de garder le vœu de sa pureté virginale, qu'elle avoit fait la première, comme la Vierge des vierges; elle demanda par quel moyen cet excellent mystère s'opéreroit dans son sein, et si ce devoit être avec diminution de sa virginité. *Je ne connois point d'homme,* dit-elle, c'est-à-dire, je fais vœu et résolution de n'en point connoître; j'ai consacré ma virginité à Dieu, et encore que Joseph soit mon mari, c'est pour garder, et non pour souiller ma pureté. O sainte virginité! Que tous les esclaves de leurs passions soient confus de vendre à si bon marché un trésor si précieux que celui-là; voyant que la très-sage Vierge, quand on lui offrit d'être Mère de Dieu, s'enquit comment cela pourroit être sans aucune lésion de sa virginité.

A cela l'ange lui répondit : *Le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous portera ombre : c'est pourquoi ce qui naîtra de vous saint, sera appelé Fils de Dieu.*

Ne craignez pas, Vierge glorieuse, que Dieu s'offense, ni l'ange non plus, de vous voir défendre votre virginité : c'est convier encore davantage Dieu de venir en vos très-pures entrailles, et d'y prendre un corps qui doit servir d'instrument au Verbe divin. Celui qui vient prêcher la virginité, ne vient pas pour ravir la vôtre. Dieu vous veut vierge, et si vous ne l'eussiez été, il ne vous désireroit pas pour sa Mère : *Ne cherchez point en ce mystère le moyen et l'ordre de la nature,* car ce qui s'opère en vous est surnaturel. Vous demandez comment cela se fera, puisque vous ne connoissez point d'homme ? Il se fera parce que vous n'en connoissez point ; autrement vous n'eussiez jamais été estimée digne d'un si haut mystère. Et afin de confirmer davantage la très-sainte Vierge, les choses étant entièrement surnaturelles, l'ange lui représenta l'exemple de sa cousine Elisabeth, qui avoit aussi conçu un fils en sa vieillesse, et étant stérile, parce qu'il n'est rien impossible à Dieu.

Voici où finit l'ambassade de l'ange : et la Vierge très-sacrée s'agenouillant en terre, tout absorbée dans l'abîme de son néant, avec la plus grande et la plus profonde humilité, que jamais eût une simple créature, répondit ces paroles, qui réjouirent le ciel et la terre, qui donnèrent la rédemption aux captifs, la liberté aux condamnés et le salut à tous les enfants d'Adam : *Voici,* dit-elle, *la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* O Vierge incomparable et sainte par dessus toutes les créatures !

Toutes les vertus furent admirables en Marie : et en ce discours qu'elle fit avec l'ange, il s'y en verra beaucoup des principales : mais son humilité qui paroît sur toutes en cette réponse, est digne d'admiration. Etant élevée pour être la Mère du Fils de Dieu, elle s'efforce d'être sa servante. *Voici,* dit-elle, *la servante du Seigneur.* Combien est grande cette humilité, qui ne se laisse pas surmonter par les honneurs, ni ne se laisse pas flatter par la vaine gloire ? *Ce n'est pas une grande chose,* dit saint Bernard, *d'être humble*

dans la bassesse; mais c'est une chose fort rare, d'être humble parmi les grandeurs. C'est le propre de l'humble, plus on l'élève, de s'abaisser d'autant plus, et de ressembler à l'arbre, qui étant bien chargé de fruits s'incline et se courbe vers la terre. Marie élevée se rabaisse, et étant pleine de grâce et de sainteté, s'humilie et s'assujettit à la volonté de Dieu, en disant: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait comme vous l'avez dit.* C'est-à-dire, Dieu est le seigneur, et je suis sa servante et sa créature, qu'il fasse de moi ainsi qu'il lui plaira. Ce fut deux actes procédant d'une même humilité, que de se connoître pour esclave et de s'offrir à la volonté du Seigneur avec une parfaite résignation et obéissance. Elle plut à Notre-Seigneur par sa pureté virginale et le conçut par son humilité.

Qu'il m'arrive ainsi que vous me dites: « Cette parole, *soit fait,* dit saint Bernard, est significative du désir qu'avoit la très-sainte Vierge de ce mystère. C'est une parole d'oraison, qui demande ce qu'on lui promet. Car Dieu veut qu'on lui demande ce qu'il a promis; et c'est peut-être la cause pourquoi il promet plusieurs choses de celles qu'il veut donner, afin que sa promesse réveille la dévotion, et que la dévote oraison vienne à mériter ce qu'il veut donner gratuitement. » Cette humilité et ce consentement de la très-sainte Vierge furent si agréables à Dieu, que saint Bernardin de Sienne dit, qu'elle mérita plus en cet acte seul, que tous les anges et tous les hommes, d'autant qu'elle mérita par là d'être Mère de Dieu, et ce *oui*, ce consentement, cette offre et cette si humble soumission à la volonté de Notre-Seigneur, furent comme une dernière disposition pour recevoir cette souveraine et très-parfaite grâce, pour laquelle Dieu l'avoit prédestinée et choisie de toute éternité.

Aussitôt que la très-sainte Vierge eut achevé de dire, *voici la servante du Seigneur, que votre parole soit accomplie en moi,* et donné un consentement entier, la vertu du Saint-Esprit organisa dans ses entrailles, et forma un petit corps de son très-pur sang, bien proportionné et capable de recevoir l'âme raisonnable que Dieu créa au même instant; alors cette sacrée humanité fut unie avec la nature divine, en la personne de son Fils unique; qui par la vertu

de cette union est conjointement Dieu et homme, fils naturel et vrai fils de Marie : comme aussi elle est vraie et naturelle mère de son Créateur et Sauveur, qui a été engendré de sa substance et conçu en son sein sacré.

Il n'y a point d'entendement au monde qui puisse comprendre les richesses et les grâces qui furent octroyées à cette très-sacrée humanité. Car outre la première et la souveraine grâce de son union avec le Verbe divin, qui l'éleva sur tout ce que Dieu a créé et peut créer, elle eut le privilége d'être le chef universel de tout le genre humain, afin que la grâce découlât de lui sur toute la postérité d'Adam, et qu'il n'y eût aucune sainteté qui ne dérivât de cette sainte source ; ni juste ni saint qui ne dût sa justice et sa sainteté à ce Seigneur. Avec cette grâce on lui donna toutes celles que nous appelons gratuites, de perfection, de sagesse, de faire des miracles et tous les dons du Saint-Esprit. D'autant que tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu furent déposés en cette très-sainte âme, à cause de sa dignité et de l'honneur qu'elle avoit d'être personnellement unie avec Dieu.

Voilà le mystère de l'Incarnation et ce que la foi catholique confesse, quand nous disons au *Credo*, que Jésus-Christ fut conçu de la Vierge Marie par la vertu du Saint-Esprit.

A Rome, saint Quirin, qui, après avoir perdu tous ses biens, enduré une affreuse prison et subi une cruelle flagellation, sous l'empereur Claude, fut tué d'un coup d'épée et jeté dans le Tibre : les chrétiens l'ayant trouvé vers l'île Saint-Barthélemi, l'enterrèrent dans le cimetière de Pontien.

Au même lieu, deux cent soixante-deux saints martyrs.

A Sirmich, le martyre de saint Irénée, évêque, qui, du temps

de l'empereur Maximien et sous le président Probus, après de très-cruels supplices, suivis d'une longue et pénible prison, fut décapité. — Il fut arrêté comme chrétien et conduit devant Probus, gouverneur de la province : Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux, dit Probus. — Le feu de l'enfer sera le partage de quiconque sacrifiera aux dieux, répondit Irénée. — L'édit des empereurs l'ordonne, sous la peine réservée aux réfractaires, reprit Probus. — Et la loi de mon Dieu, répondit encore Irénée, veut que je souffre toutes sortes de tourments, plutôt que de sacrifier aux dieux. — Ou sacrifiez, ou je vous ferai tourmenter. — Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, que de me rendre participant des souffrances de mon Sauveur. Probus le fit étendre sur le chevalet, et pendant qu'on le torturoit, il répétoit : Eh bien ! Irénée, que dites-vous présentement ? Enfin sacrifierez-vous ? — Je sacrifie à mon Dieu, répondit le martyr, en confessant son saint Nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié. Cependant sa famille, sa mère, sa femme et ses enfants, car il avoit été marié avant d'être évêque, l'entouroient en poussant des cris lugubres ; ses domestiques, ses voisins, ses amis pleuroient autour de lui. O le plus chéri des pères, disoient ses enfants, ayez pitié de vous et de nous. — *Si quelqu'un me renonce devant les hommes,* répondit Irénée, *je le renoncerai en présence de mon Père qui est dans le ciel.* — Quoi, reprenoit le gouverneur, serez-vous insensible à tant de larmes ; ne vous perdez pas à la fleur de votre âge. — C'est pour ne pas me perdre que je refuse de sacrifier. Enfin Probus le voyant invincible, après l'avoir encore longtemps tourmenté, le condamna à être décapité et jeté dans le fleuve.

A Nicomédie, sainte Dule, servante d'un soldat, laquelle ayant été tuée en défendant sa chasteté, mérita la couronne du martyre.

A Jérusalem, la commémoration du saint Larron qui confessa Jésus-Christ mourant sur la croix, et qui pour cela mérita d'en-

tendre ces paroles si consolantes : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.*

A Laodicée, saint Pélage, évêque, qui, du temps de l'empereur Valens, ayant souffert l'exil et d'autres peines, pour la foi catholique, s'endormit dans le Seigneur.

A Pistoie, les saints confesseurs Baront et Dizier.

Dans l'île d'Aindre, près de l'embouchure de la Loire, saint Herbland, abbé, dont la vertu a été manifestée par l'éclat de ses miracles.



tel maître qu'étoit Isidore, ainsi qu'il le fit paroître pendant toute sa vie. Car encore qu'il ne fut que son disciple, néanmoins son maître en faisoit tant d'état, qu'il lui envoyoit ses œuvres pour les revoir et les corriger : ce qui étoit un grand témoignage de l'humilité et de la modestie de saint Isidore, et de la bonne opinion qu'il avoit de la grande doctrine de Braule.

Saint Braule fut archidiacre de l'Eglise avant que d'être évêque. Lorsque le siége vint à vaquer, par le décès de Jean son frère, les évêques s'assemblèrent, et Braule avec eux, ne pensant pas à ce qui arriva ; car soudain un globe de feu très-brillant descendit du ciel, se posa sur sa tête, et l'on ouït une voix qui dit ces paroles du prophète Isaïe : *Voici mon serviteur que j'ai élu, en lui mon Esprit repose.* Les prélats bien surpris de cette nouveauté, remercièrent Notre-Seigneur de ce qu'il avoit déclaré sa volonté par un miracle si apparent, et chacun s'y conformant, il fut élu évêque.

Il se trouva en trois conciles de Tolède, à savoir au quatrième (où son maître saint Isidore présida), au cinquième et au sixième. Le sixième concile étant achevé, saint Braule s'en retourna en son église de Saragosse, pour nourrir son troupeau comme un bon pasteur, et arracher la zizanie de l'hérésie arienne, qui étoit encore enracinée parmi le bon grain, et qui avoit poussé des rejetons de son venin. Car bien que les rois goths, et les autres principaux d'Espagne fussent sortis des ténèbres de cette hérésie, et eussent embrassé la foi catholique, au troisième concile de Tolède, sous le roi Récarède, toutefois ce mal contagieux avoit pénétré si avant, qu'il étoit impossible de l'extirper tout d'un coup, et il fut nécessaire de guérir peu à peu des ulcères si invétérées. Ce fut à quoi saint Braule s'employa en son évêché, avec beaucoup de soin et de vigilance. Et afin qu'on sût que c'étoit le Saint-Esprit qui lui inspiroit ce qu'il prêchoit en ses sermons, on vit une fois une colombe sur son épaule qui sembloit lui souffler aux oreilles ce qu'il disoit. Ainsi par le soin et la diligence d'un si bon jardinier, les épines et les chardons des erreurs ariennes furent arrachées du champ de l'Eglise.

Après cela le saint prélat se rendoit assidu en l'église de Sainte-

Marie-Majeure et Sainte-Marie-du-Pilier de la ville de Saragosse, s'employant jour et nuit à servir Dieu et la très-sainte Vierge sa Mère, dans le sanctuaire de laquelle il faisoit sa résidence. Il s'entremettoit de la fabrique et des ornements des églises, de l'augmentation du service divin : et, en effet, il fit bâtir une église sur le tombeau des saints martyrs, sainte Engrace, et ses dix-huit compagnons, et autres innombrables martyrs de Saragosse, laquelle se nommoit anciennement l'église des Saintes-Messes, à présent dite Sainte-Engrace, où depuis, le roi Ferdinand fit bâtir un somptueux monastère pour les Hiéronymites, afin que les saints fussent plus honorés, et le peuple mieux édifié par l'exemple de ces religieux.

Saint Braule étoit fort humain envers les bons, mais aussi il étoit sévère et rigoureux envers les superbes et les rebelles aux commandements de Dieu et de son Eglise. Il abhorroit les vêtements précieux et délicats, ne se servant que des plus rudes et des plus communs, sans aucune façon, ni enrichissement. Il étoit sobre en son manger, et droit à rendre la justice, fervent à prêcher la parole de Dieu ; éloquent et persuasif à convaincre les adversaires par vives raisons, et à dissiper par la splendeur de la doctrine évangélique les ténèbres des hérétiques. Il étoit très-libéral aux pauvres, et prompt à pourvoir aux nécessités d'autrui. Il fut évêque vingt ans sous les rois d'Espagne, Sisenand, Chintilde, Tulge et Cindasuinde. Au bout de ce temps, tout comblé d'années et de mérites, après avoir reçu tous les sacrements, il rendit l'âme à Dieu. Il décéda un dimanche au matin le dix-huitième de mars, environ l'an six cent quarante-six, jour où l'on célèbre sa fête par tout l'archevêché de Saragosse et en l'église de Notre-Dame-du-Pilier.

L'archevêque et quelques autres évêques qui le vinrent visiter et assister à l'heure de son trépas, ouïrent chanter les anges, et une voix qui dit : *Lève-toi, et t'en viens, mon ami.* A laquelle le saint (comme celui qui est réveillé d'un profond sommeil) répondit : *Je m'en vais à cette heure, mon Seigneur.* Son saint corps fut porté en terre par les évêques assistés de tout le clergé et du

peuple, et mis sous l'autel de saint Jacques, qu'il avoit fait ériger. De là il fut transporté en un autre endroit de la même église, et par l'invasion des Maures durant la perte d'Espagne, il fut caché plus de six cents ans, sans que l'on sût où il étoit : jusqu'à ce que l'an mil deux cent soixante-dix-neuf, comme dit le cardinal Baronius, et cent cinquante-deux ans après que les chrétiens eurent chassé les Maures de Saragosse, le bienheureux saint Valère apparut à un évêque de Saragosse, nommé Pierre, et lui révéla où étoit le corps saint. Il fut trouvé aussi sain et aussi entier que quand il y fut enterré, jetant une très-suave odeur. On le tira de là, et il fut porté devant le grand autel de l'église, où il est encore aujourd'hui dans un magnifique tombeau, respecté de cette grande ville, comme leur singulier patron. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles en sa translation, dont l'église de Saragosse fait mémoire le 19 de juillet.

Saint Braule écrivit, comme dit saint Ildephonse, quelques œuvres, et entre autres la Vie de saint Milan moine, que l'on trouve encore à présent écrite à la main, où il déclara la sainteté de Milan et illustra sa mémoire.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Braule, le 26 de mars, saint Ildephonse au livre des Hommes illustres; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, et le cardinal Baronius aux Annotations sur le Martyrologe, et au 8e tome de ses Annales; d'autres auteurs, qui écrivent des vies des saints; et l'histoire d'Espagne.

A Rome, sur la voie Lavicane, saint Castule, intendant des étuves du palais impérial, qui, logeant chez lui les chrétiens, fut pour cela trois fois suspendu en l'air, trois fois interrogé par le juge, et comme il persévéroit à confesser la foi de Jésus-Christ, on le jeta dans une fosse, où, accablé d'une masse de sable qu'on fit tomber sur lui, il remporta la couronne du martyre.

Au même lieu, les saints Pierre, Marcien, Jovin, Thècle, Cassien et plusieurs autres martyrs.

Dans la Pentapole de Libye, la fête des saints martyrs Théodore, évêque, Irénée, diacre, Sérapion et Ammône, lecteurs.

A Sirmich, saint Montant, prêtre, et sainte Maxime, qui furent noyés pour la foi de Jésus-Christ.

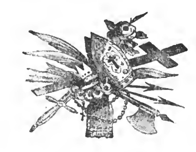
De plus, les saints Quadrat, Théodose, Emmanuel et quarante autres martyrs.

A Alexandrie, saint Eutique et plusieurs autres saints martyrs, qui, du temps de l'empereur Constance, sous Georges, évêque arien, furent passés au fil de l'épée pour la foi catholique.

Le même jour saint Ludger, évêque de Munster, qui prêcha l'Évangile aux Saxons. — Il étoit de Frise, et vint en Flandre, où il se mit sous la discipline de saint Grégoire, abbé du monastère de Saint-Sauveur d'Utrecht, puis successeur de saint Boniface dans le gouvernement de cette Église. Il alla ensuite en Angleterre, et suivit pendant quatre ans et demi les leçons du célèbre Alcuin, qui étoit à la tête de l'école d'York. Étant retourné à Utrecht, et Albéric, successeur de saint Grégoire, l'ayant ordonné prêtre, il alla prêcher en Frise, et y renversa les temples des idoles ; mais l'invasion des Saxons l'obligea de se retirer, si bien qu'il s'en alla à Rome vers le pape Léon, et de là au monastère du Mont-Cassin, où il resta trois ans et demi. Cependant Charlemagne ayant repris la Frise et chassé les Saxons, rappela saint Ludger et le renvoya en Frise continuer ses missions. Depuis, les Saxons s'étant convertis à la foi, il y fut envoyé et sacré évêque de Munster. Après y avoir fleuri en doctrine, en bon exemple et en miracles, il vint à Werden en Flandre et y bâtit un monastère. Enfin, comme il étoit retourné visiter son troupeau de Munster, il rendit son âme à Dieu. Son corps fut apporté à Werden, ainsi qu'il l'avoit recommandé et

levé de terre le 24 avril. Il est appelé l'apôtre des Saxons. On rapporte qu'il répondit un jour à Charlemagne qui lui reprochoit de l'avoir fait attendre : « Je sais tout ce que je dois à votre Majesté, mais j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que Dieu eût la préférence. » En effet il disoit son office, et quoique on fût venu le chercher trois fois, il ne s'étoit point levé qu'il n'eût fini. Au reste, Charlemagne lui sut gré de cette sainte hardiesse, et l'en honora davantage.

A Trèves, saint Félix, évêque.



VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Isaac, confesseur.

Saint Alexandre, soldat; saint Philet et ses compagnons, martyrs; saint Zanitas et plusieurs saints martyrs; saint Rupert; saint Jean, ermite; le bienheureux Pérégrin

LA VIE DE SAINT ISAAC,

CONFESSEUR.

AN 370.

Damase, pape. — Valens, empereur.

C'est une chose bien véritable, que quand Dieu veut châtier les royaumes et les provinces, il leur donne des rois et des princes impies et déréglés, se servant d'eux comme de bourreaux et de cruels ministres de son courroux, pour affliger et vexer leurs sujets par une infinité de rudes traitements; mais aussi il est certain qu'après que Dieu s'est servi de ces fléaux, il les punit eux-mêmes s'ils ne se convertissent, et qu'il jette souvent au feu les mêmes verges dont il a fouetté son peuple. Nous trouverons l'un et l'autre châtiments en l'empereur Valens, arien, qui persécuta horriblement l'Église catholique. Mais Dieu, pour justifier auparavant sa conduite et user d'une bénigne miséricorde envers Valens, qui en étoit si indigne, tira du fond de l'Orient un saint religieux son serviteur, nommé Isaac, afin de l'avertir et de lui remettre devant les yeux le péril où il alloït tomber, s'il ne rentroit promptement au chemin de la vérité.

Isaac pleuroit dans sa solitude les péchés et les misères du monde, priant Notre-Seigneur à chaudes larmes qu'il défendît sa cause et réprimât l'Empereur, qui, comme une bête féroce, faisoit un horrible carnage des catholiques; et sachant que l'Empereur menoit une puissante armée contre des Barbares qui s'approchoient de Constantinople, inspiré de Dieu, un jour que Valens marchoit à la tête de son armée, il l'aborda et lui dit : *Empereur, ouvrez les Eglises des catholiques que vous avez fermées, et Dieu fera prospérer votre expédition.* L'Empereur l'écouta, le tint pour un fou, et, ne daignant pas répondre, passa son chemin sans s'arrêter à lui.

Il se présenta encore à lui un autre jour, et lui dit : *Empereur, ouvrez les églises des catholiques, et vous aurez bon succès à la guerre, et vous retournerez victorieux.* L'Empereur considérant ce que cet homme lui répétoit pour la seconde fois, plutôt par désir de vaincre que par affection qu'il portât aux catholiques, eut dessein de faire ce qu'Isaac lui disoit, mais, prenant avis de son conseil qui étoit composé d'hérétiques, ils le détournèrent de le faire et de prêter l'oreille à cet impertinent, disoient-ils, qu'il falloit châtier; de sorte qu'il crut ce pernicieux avis et n'en fit rien.

Isaac ne se lassa point, mais, à quelques jours de là, il retourna vers l'empereur qui continnoit son voyage, et, prenant courageusement la bride dn cheval sur lequel il étoit monté, le blâma rudement et l'importuna de lui accorder sa demande, s'il ne se vouloit perdre tout à fait. L'endroit où il parla à l'Empereur étoit couvert de gros halliers, où Valens irrité fit jeter le saint, pensant qu'il mourroit dans ce lieu si profond et couvert de buissons si épais. Il fut jeté au plus creux, et l'Empereur avança son chemin. Mais il survint à l'instant trois hommes vêtus de blanc, qui tirèrent de là Isaac sain et sauf; puis ils disparurent sans qu'on pût savoir qui ils étoient : on reconnut depuis que c'étoient des anges, et il les remercia de cette faveur.

Se sentant fortifié de l'Esprit divin, il courut après l'Empereur, le devança par un sentier qu'il trouva, et, se présentant à lui, il

lui dit : « Vous pensiez, Empereur, que je mourrois dans ces épines ; mais Notre-Seigneur m'a préservé pour vous dire de plus, que c'est lui qui a ému ces Barbares à vous faire la guerre, à cause de celle que vous faites à la Religion catholique : commandez que les églises soient ouvertes, et vous vaincrez vos ennemis et retournerez glorieux du combat. »

Ces paroles du saint tant de fois répétées ne purent faire brèche dans le cœur de l'Empereur endurci et obstiné : au contraire, il le fit mettre entre les mains de deux sénateurs, Victor et Saturnin, pour le garder jusqu'à ce qu'il fût de retour, remettant en ce temps à le faire châtier. Alors le saint, comme un autre Michée contre le roi Achab, lui dit : « Si vous retournez en paix, croyez assurément que Dieu n'a point parlé par ma bouche ; mais vous donnerez la bataille et ne pourrez résister à vos ennemis, qui vous mettront en fuite : vous tomberez entre leurs mains, et ils vous feront brûler tout vif au lieu où vous vous serez réfugié. » Ce qui arriva ainsi que le saint l'avoit prédit. Valens combattit ; son armée fut défaite ; il s'enfuit, et se cacha dans une chaumine, où les Barbares qui le poursuivoient mirent le feu, et le firent brûler tout vif. Voilà la fin malheureuse de l'empereur Valens, que lui causa son obstination

Cependant Saturnin et Victor, qui tenoient Isaac prisonnier, connoissant sa sainteté, et qu'il avoit le don de prophétie, lui portèrent plus d'honneur ; chacun s'étudioit à lui bâtir une maison et à gagner son amitié : en effet, ils lui en édifièrent à l'envi l'un de l'autre, et chacun d'eux par une sainte émulation, vouloit qu'Isaac retînt la sienne pour sa demeure. Néanmoins Saturnin fut le plus diligent, et acheva le premier, en sorte que le saint s'y logea, et y demeura jusqu'à la mort, étant accompagné d'autres saints religieux.

Sitôt qu'il fut reclus en sa cellule, il mena une vie angélique. Il avoit un esprit fervent, il étoit joyeux en la tribulation, assidu en l'oraison ; il ne faisoit tort à personne, et imitoit la manière apostolique, qui étoit de faire du bien à tout le monde. Les sénateurs qui lui avoient bâti des logis, lui faisoient de grandes aumônes,

qu'il distribuoit aux pauvres; et l'invitoient souvent chez eux aux jardins de plaisir qu'ils avoient hors la ville. Quelquefois ils le laissoient retourner si tard qu'il trouvoit les portes de la ville fermées : mais il se mettoit en prières, et faisant le signe de la Croix les portes s'ouvroient d'elles-mêmes : de sorte qu'il continuoit son chemin en rendant grâces à Dieu.

Il aimoit tellement les pauvres, que quand il en rencontroit un qui lui demandoit l'aumône, il ôtoit son manteau de dessus ses épaules, et le lui donnoit. Après avoir saintement vécu, se sentant près de sa fin, il appela les religieux, et les exhorta à suivre la vertu et la perfection. Il leur donna un Père et un Maître pour les instruire et les gouverner, suppliant Notre-Seigneur de donner aux religieux l'esprit d'obéissance, et au supérieur la grâce de bien commander.

Il décéda le 27 de mars. Métaphraste écrit sa vie, et Surius l'a rapportée en son deuxième tome : Sozomène, Théodoret et Nicéphore Calixte parlent de lui et racontent ce qui se passa avec Valens.

A Drisipare en Pannonie, saint Alexandre, soldat, qui, après avoir soutenu de rudes combats pour Jésus-Christ et fait de nombreux miracles, eut la tête tranchée, et accomplit ainsi son martyre sous l'empereur Maximien.

Le même jour, saint Philet, sénateur, sainte Lydie, sa femme, et leurs enfants, Macédo et Théoprépide, saint Amphiloque, chef de milice, et saint Cronidas, greffier, martyrisés pour avoir confessé Jésus-Christ.

En Perse, les saints martyrs Zanitas, Lazare, Marotas, Narsès et cinq autres, qui, ayant été cruellement massacrés sous Sapor, roi de Perse, méritèrent la palme du martyre.

A Saltzbourg, saint Rupert, évêque et confesseur, qui propagea admirablement l'Evangile en Bavière et en Autriche. — Il étoit issu du très-noble sang des rois de France. Il fut premièrement évêque de Worms; mais l'éclat de ses vertus faisant mal aux yeux des méchants, il fut chassé de Worms, après avoir été ignominieusement battu et fouetté. Depuis, Théodon, duc de Bavière, mais païen, apprenant les merveilles qu'il faisoit, l'envoya quérir. Saint Rupert le convertit et le baptisa avec plusieurs autres. Il jugea alors que la conversion de tout le reste de la Bavière lui seroit facile, ce qui arriva ainsi. Il mit son siége à Saltzbourg, dont il fut le premier évêque. Il convertit aussi les Noriques et mérita d'être appelé leur docteur. Enfin voyant qu'il lui falloit bientôt partir de ce monde, il nomma pour son successeur un saint personnage du nom de Vital, et finit heureusement sa vie, le 27 mars, jour de Pâques.

En Egypte, saint Jean, ermite, homme d'une grande sainteté, qui, favorisé des plus précieuses grâces de Dieu, et rempli de l'esprit de prophétie, prédit à l'empereur Théodose les victoires qu'il devoit remporter sur les tyrans Eugène et Maxime.

Le bienheureux Pérégrin, de la Marche d'Ancône, étudioit le droit à Bologne, lorsque le séraphique patriarche saint François y vint prêcher. Rempli d'admiration pour cet homme divin, il résolut d'entrer dans son Ordre. « Mon fils, lui dit le bienheureux Père, si vous voulez vous sauver, il faut que vous soyez humble : tout noble et savant que vous êtes, contentez-vous du rang de Frère lai. Il s'en contenta en effet, visita les sanctuaires de la Terre-Sainte qu'il arrosa de ses larmes, et revint s'ensevelir au couvent de San-Severino. Bernard de Quintavalle, un des premiers disciples de saint François, disoit que, quoique demeurant sur la terre,

la conversation de ce saint religieux étoit déjà dans le ciel. Il mourut en 1221. Son tombeau ayant été ouvert dans le dix-septième siècle, son corps fut trouvé sans corruption. Pie VII approuva, le 31 juillet 1821, le culte qu'on lui rendoit dans le diocèse de Fermo.



VINGT-HUITIÈME JOUR DE MARS.

Saint Étienne Harding, troisième abbé de Citeaux.

Les saints martyrs Prisque, Malch et Alexandre; les saints martyrs Castor et Dorothée; saint Rogat et plusieurs saints martyrs d'Afrique; saint Sixte III, pape; saint Spes, abbé; saint Gontran, roi de Bourgogne.

LA VIE DE SAINT ÉTIENNE HARDING,

TROISIÈME ABBÉ DE CITEAUX.

Saint Etienne, qui devoit fonder le grand Ordre de Cîteaux, si cher à l'Église, et être le Père de cet admirable docteur saint Bernard, étoit Anglois de nation, probablement de race saxonne, ainsi que l'indique le nom de sa famille, qui étoit Harding. L'Angleterre avoit envoyé déjà en Allemagne et en France un grand nombre d'apôtres dont le plus célèbre fut saint Boniface : Dieu daigne rendre à ses enfants égarés la foi qu'ils ont prêchée à nos pères!

Saint Etienne fut élevé au monastère de Sherborne, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il y passa une partie de sa jeunesse et alla ensuite étudier en Ecosse, puis à Paris. De cette ville,il se rendit en pèlerinage à Rome, au tombeau des saints Apôtres, et comme il revenoit à son monastère de Sherborne, repassant par la France, il reçut un soir l'hospitalité au couvent de Molesme, situé dans une épaisse forêt du diocèse de Langres. « On pouvoit à peine l'appeler monastère, dit un illustre protestant aujourd'hui rentré dans le sein de l'Église; car c'étoit une réunion de huttes, construites par les moines eux-mêmes, avec des branchages qu'ils avoient coupés de leurs propres mains. Ces huttes se groupoient

autour d'un petit oratoire de bois; et autour de cette poignée de cellules qui ressembloient bien plutôt à un camp qu'à une habitation stable, régnoit une clairière pratiquée par les moines dans la forêt, et dont la propriété leur avoit été cédée par un baron du voisinage. Les Frères n'avoient d'autres moyens de subsistance que le produit de ce terrain qu'ils cultivoient de leurs mains et dont ils dépendoient aussi absolument que le plus pauvre serf qui gagnoit sa vie à la sueur de son front. Cependant parmi cette communauté si pauvre se voyoient des hommes de grande naissance et de hautes facultés.

Voici quelle avoit été l'origine de ce monastère, dont la pauvreté contrastoit si fort avec la richesse des abbayes de ce temps.

Deux nobles chevaliers, allant à un tournois, passoient dans la forêt de Colan, peu éloignée de celle de Molesme. Ils étoient frères, et à tous deux le démon inspira, dans cette solitude, la pensée de tuer son frère pour s'emparer de son héritage. Ils y résistèrent tous deux, mais non sans combat, et en repassant par la forêt ils allèrent se confesser de cette pensée homicide à un saint prêtre qui l'habitoit. S'étant alors communiqué leur tentation, frappés d'horreur à la vue des crimes où pouvoit conduire l'amour du monde et de ses richesses, ils résolurent d'y renoncer pour toujours et de vivre en ermites dans cette forêt. D'autres seigneurs, leurs amis, se réunirent à eux; ils embrassèrent alors la règle de saint Benoît, et demandèrent pour abbé saint Robert, qui étoit d'une noble famille de Champagne et prieur de Saint-Ayoul. Saint Robert, sur un ordre du Pape, accepta la charge de fonder et de diriger ce nouveau monastère, qu'il établit dans la forêt de Molesme, le 20 février de l'an 1075.

Au tombeau des saints Apôtres, saint Etienne avoit demandé à Dieu la grâce de le servir toute sa vie dans la pauvreté et la rigueur de la règle primitive de saint Benoît. En entrant dans le monastère de Molesme, il reconnut que Dieu avoit exaucé sa prière et l'avoit conduit là où il pouvoit vivre selon ses désirs. Il se sépara donc, non sans regret, du clerc qui l'avoit accompagné

dans son pèlerinage, lui disant qu'il avoit trouvé le lieu de son repos; et renonçant à sa patrie, au monastère de Sherborne où s'étoit écoulée son enfance, il se réunit aux pauvres moines de Molesme.

Ils étoient pauvres en effet, et si pauvres que le pain manquoit souvent au monastère. Les Frères ne vivoient que du travail de leurs mains, et quand la récolte étoit moins abondante que de coutume, il falloit qu'on ajoutât encore aux jeûnes ordinaires du couvent. Perdus dans les profondeurs de la forêt, ils étoient inconnus au monde et recevoient peu d'aumônes. Un jour qu'il ne restoit plus de provisions que pour deux ou trois repas, saint Robert appela quelques Frères : il lui étoit venu en pensée ce passage d'Isaïe : *Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, venez et achetez.* Il les envoya donc à Troyes, qui étoit plus rapprochée de Molesme que Langres, leur ville épiscopale, et leur ordonna d'y acheter des vivres encore qu'il n'eût point d'argent à leur donner. Les bons Frères partirent sur sa parole. Comme ils entroient à Troyes, le peuple étonné de leur habit grossier, de leurs pieds nus, de leur visage exténué par les travaux et par le jeûne, s'assembla sur leur passage. Le bruit de leur arrivée alla jusqu'à l'évêque qui les fit appeler. Or l'évêque avoit autrefois reçu l'hospitalité à Molesme et partagé le pauvre pain de la communauté. En les voyant il reconnut ses hôtes, s'enquit du motif de leur voyage, fit charger un chariot de vivres et de vêtements, et les renvoya après les avoir dépouillés de leurs vieux haillons.

De ce jour la charité publique suffit abondamment aux besoins de Molesme; mais avec la pauvreté la vertu décroissoit au couvent. Les Frères, recevant de riches aumônes, voulurent être vêtus et nourris comme les autres religieux de leur temps. On abandonna le travail des mains, la règle se relâcha. En vain saint Robert voulut-il la maintenir dans sa rigueur primitive, ses moines se révoltèrent, et il fut forcé de les abandonner. Le prieur, saint Albéric, qui voulut marcher sur ses traces, fut cruellement battu et mis en prison; il quitta aussi le monastère, et saint Etienne qui l'avoit aidé dans sa résistance au relâchement, le

suivit avec deux ou trois autres religieux. Ils se retirèrent dans un lieu solitaire appelé Viviers, à quatre lieues de Molesme.

Cependant, après le départ de saint Robert, de saint Albéric et de saint Étienne, la renommée du monastère étoit tombée : les aumônes devenoient rares. Les moines se résolurent donc à rappeler leur abbé; ils sollicitèrent un ordre du Pape pour le forcer de reprendre son autorité. Saint Robert se soumit en effet, et avec lui rentrèrent saint Albéric et saint Étienne. Ils espéroient pouvoir rétablir la règle dans toute la ferveur première; mais leurs efforts furent vains encore une fois : le relâchement prévalut. Cette tiédeur désoloit le cœur de saint Étienne. Il ne pouvoit entendre lire chaque matin la règle de saint Benoît sans verser des larmes. Il résolut enfin de se séparer pour toujours de ces moines infidèles, et de rendre à son Ordre la beauté des anciens jours.

Il en parla d'abord au prieur saint Albéric, qui approuva son dessein; saint Robert aussi s'y associa avec quelques autres religieux. Ils s'en allèrent donc tous à Lyon, au commencement de l'an 1098, et sollicitèrent du cardinal Hugues, Légat du Pape et archevêque de cette ville, l'autorisation de quitter leur couvent et d'en fonder un autre où la règle seroit strictement observée. Le cardinal-légat avoit été l'ami de saint Grégoire VII, et l'avoit aidé dans ses grands desseins de réforme; il venoit de recevoir saint Anselme qui vouloit aussi restaurer l'Église d'Angleterre. Un tel homme devoit applaudir à la pensée de saint Robert, de saint Albéric et de saint Étienne. Il les encouragea et leur donna l'autorisation nécessaire.

Ils dirent donc adieu à leurs Frères de Molesme, qui virent partir sans regret ces censeurs austères : ils étoient vingt et un religieux gagnés par la parole ardente de saint Étienne, et ils s'en alloient à la grâce de Dieu, emportant seulement un grand bréviaire qu'ils devoient copier et rendre à la Saint-Jean, avec les ornements et les vases sacrés nécessaires au Saint-Sacrifice. Ils suivirent d'abord des sentiers déserts; arrivés dans la solitude de Cîteaux, une voix du ciel leur commanda de s'y arrêter. Ils obtinrent ce lieu sauvage d'Eudes, duc de Bourgogne, et de Renaud,

vicomte de Beaune. Eudes, que la sainteté de saint Anselme avoit converti, au moment même où il le vouloit piller, envoya des ouvriers pour bâtir le nouveau monastère, et le 21 mars de l'an 1098, qui étoit le dimanche des Rameaux et le jour de la fête de saint Benoît, saint Robert, élu le premier abbé de Cîteaux, prit possession du monastère après avoir reçu la crosse pastorale des mains de Gauthier, évêque de Châlons.

Saint Robert ne jouit pas longtemps de la paix et des douceurs de la pauvreté dans sa chère abbaye de Cîteaux. Les moines de Molesme le réclamèrent encore une fois, et eurent l'habileté d'obtenir un nouvel ordre du pape. Ces esprits indociles ne savoient ni lui obéir ni se passer de son commandement. Après une année de séjour à Cîteaux, saint Robert obéissant malgré ses regrets, embrassa une dernière fois ses saints amis Etienne et Albéric, et revint mourir à Molesme, vers l'an 1110. Avant sa mort, Dieu avoit récompensé l'obéissance de ce saint homme. Molesme refleurit sous sa direction; il fonda plusieurs monastères, et entre autres Juilly où la sœur de saint Bernard devoit prendre un jour le voile. Il fut canonisé par Honorius III.

Cependant saint Albéric lui avoit succédé à Cîteaux, et saint Étienne étoit devenu prieur du monastère. Ils firent approuver leur fondation par le pape Pascal II qui les exempta des anciens usages bénédictins et leur permit d'en établir de nouveaux. En ce temps-là la très-sainte Vierge daigna apparoître à l'abbé saint Albéric; elle lui commanda de quitter l'habit noir de saint Benoît et de porter la couleur blanche qui étoit la sienne, en témoignage de la protection qu'elle accordoit à son monastère. Ceux de Cîteaux avoient en effet pour cette grande Reine une dévotion toute particulière : chaque jour ils récitoient son office et répétoient souvent la Salutation angélique; leur église lui étoit dédiée, et elle devint la patronne de l'Ordre tout entier.

La vie que l'on menoit à Cîteaux étoit très-austère : une partie de la nuit se passoit en prières; le jour on travailloit à défricher la forêt. Les Frères de chœur labouroient ou piochoient autour du monastère, afin d'être prêts à l'heure des offices; les Frères lais cul-

tivoient les terres plus éloignées. Les jeûnes étoient longs et fréquents. On s'abstenoit non-seulement des viandes, mais du poisson et des œufs. Les Frères faisoient eux-mêmes le pain, et se contentoient de quelques légumes accommodés au sel. Ce genre de vie n'attiroit guères les novices, mais Notre-Seigneur en envoyoit lui-même quelquefois au monastère. Une nuit, un clerc qui étudioit aux écoles de Lyon eut cette vision : il lui sembloit voir une ville magnifique, bâtie sur une colline défendue par une rivière large et profonde : sur les bords de cette rivière douze pauvres hommes lavoient leurs vêtements dans le courant. « Au milieu d'eux, dit l'historien de saint Étienne, il en vit un vêtu d'une robe dont la blancheur et l'éclat éblouissoient les yeux, et qui, par son attitude et sa stature, sembloit bien différent des autres. Celui-ci encourageoit ces pauvres gens à laver toutes les souillures de leurs vêtements, et après avoir aidé l'un, il aidoit l'autre. Le jeune clerc alla au-devant de cet auguste personnage et lui dit : Quelles gens sont ceux-ci? Et l'homme vêtu de blanc répondit : Ces pauvres gens sont des hommes qui font pénitence et se purifient de leurs péchés; moi, je suis Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et sans mon assistance, nul homme ne peut faire le bien. Cette belle cité que tu vois, c'est le paradis, où je fais ma demeure; celui-là seul qui aura lavé ses vêtements jusqu'à une entière blancheur y entrera. Toi-même tu as déjà cherché assez longtemps le chemin qui y conduit; à présent tu le connois; mais sache qu'il est le seul et qu'il n'y en a point d'autre. »

Ce clerc alla consulter l'évêque de Chartres, qui lui conseilla d'abandonner le monde et lui recommanda le nouveau monastère de Cîteaux. Ce lieu lui sembla triste et désolé. Je vis les Frères, disoit-il, comme errants parmi les bêtes sauvages. Il frappa cependant à la porte du monastère; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut dans l'abbé et ses moines, ces pauvres hommes qui lavoient leurs vêtements avec l'aide de Notre-Seigneur? Il se prosterna à leurs pieds, et demanda qu'on voulût bien le recevoir comme novice.

Ceci se passoit en l'an 1104, et cinq ans après, le 26 jan-

vier 1109, saint Albéric mourut. Cette mort frappa saint Etienne au cœur; il rendit à son ami les derniers devoirs, et après qu'il eut encensé le corps et béni la fosse, il réunit les Frères au Chapitre, voulant épancher sa douleur au milieu d'eux.

« Mes Frères, leur dit-il, nous faisons tous une perte cruelle, et je ne sais comment vous consoler, moi qui aurois tant besoin de consolation. Vous avez perdu un père vénérable, le conducteur de vos âmes; j'ai perdu non-seulement un père, mais un ami, mais un compagnon d'armes et mon général dans les combats du Seigneur, celui que notre vénérable Père Robert éleva, dès le berceau même de notre institution, dans une science et une piété admirables. Il est loin de nous, mais non de Dieu; que dis-je! s'il est près de Dieu, il est près de nous; car c'est le droit et le privilége des saints, que lorsqu'ils quittent cette vie, ils laissent leur corps à leurs amis, mais qu'ils emportent leurs amis avec eux dans leur âme. Nous avons parmi nous, comme des gages vénérés, les restes chéris de notre bien-aimé Père; et lui, il nous a tous emportés en esprit dans sa brûlante tendresse; oui, comme il a été ravi vers Dieu pour être uni à Dieu d'un amour indivisible, ainsi il nous est uni, puisque nous sommes avec lui en Dieu. Quel sujet de douleur avons-nous donc? Qu'il est heureux le sort des saints! Mais mille fois heureux celui à qui ce sort vient d'échoir! et très-heureux sommes-nous, nous qui venons d'être ravis avec lui jusqu'en la présence divine. Quelle plus grande joie pour le soldat du Christ, que de quitter ce vêtement de chair, et de voler vers celui pour l'amour duquel il a enduré tant de fatigues? Le guerrier a reçu sa récompense, l'athlète qui couroit dans la carrière a remporté le prix, le conquérant a gagné sa couronne, il est en possession de sa palme et intercède afin que nous obtenions la nôtre. Pourquoi pleurons-nous? Pourquoi portons-nous le deuil de celui qui est dans la joie? Pourquoi nous laisser abattre à cause de celui qui est heureux? Pourquoi nous prosterner devant le Seigneur avec des murmures et des gémissements, quand celui qui a été élevé par-dessus les étoiles s'affligeroit de notre douleur, si l'affliction pouvoit entrer dans une âme bienheureuse; quand

il prie avec des désirs ardents afin que la consommation de notre vie soit égale à la sienne? Ne pleurons pas sur le valeureux soldat qui repose dans la paix; pleurons sur nous-mêmes qui sommes placés au front de la bataille, et convertissons en prières nos tristes et lamentables accents, en suppliant notre Père qui est parvenu à la gloire du triomphe de ne pas souffrir que le lion rugissant, ce farouche ennemi, triomphe jamais de nous. »

Après ce discours, saint Etienne se retira momentanément du monastère, espérant qu'en son absence on songeroit moins à lui et qu'on éliroit un autre abbé; mais il fut élu tout d'une voix, et il choisit pour prieur ce religieux qui étoit entré dans l'Ordre par suite d'une vision divine, et qui s'appeloit Robert.

Aussitôt qu'il fut abbé, saint Etienne voulut ajouter encore à la pauvreté de son pauvre couvent. Il se défit des ornements d'or et d'argent qui ornoient l'église, ne conservant qu'un calice de vermeil et des croix de bois. Il fit prier le duc de Bourgogne de ne plus venir avec sa cour célébrer les grandes fêtes à Cîteaux, afin que la paix et le recueillement des moines ne pussent être troublés par ce tumulte d'hommes et de chevaux. Eudes étoit mort en ce temps, et du fond de la Palestine il avoit ordonné que son corps fût ramené à Cîteaux. Hugues, son fils, avoit conservé aux moines la bienveillance qu'avoit son père, mais la demande de saint Etienne le blessa. Il abandonna ceux qui sembloient l'abandonner, et le monastère tomba dans une pauvreté extrême. Saint Etienne ne s'en effrayoit point; son courage et sa confiance en Dieu augmentoient avec les épreuves.

Un jour qu'il n'y avoit plus de pain, il s'en alla mendier avec un Frère dans les villages voisins. La quête du religieux fut plus heureuse que celle de l'abbé. Où as-tu donc quêté, lui demanda saint Etienne avec un sourire; je vois que tu as glané dans un champ bien plus riche que moi. Le Frère répondit que c'étoit tel prêtre qui lui avoit rempli sa besace. Or, ce prêtre étoit simoniaque, et c'étoit au temps des plus grandes luttes de l'Eglise contre la simonie. Saint Etienne frémit à la pensée de recevoir l'aumône de ces mains souillées. A Dieu ne plaise, dit-il que nous

mangions de son péché, et qu'il se convertisse ainsi en la substance de nos corps. Il appela des bergers qui se trouvoient là, et leur distribua ce pain.

Le jour de la Pentecôte, les pains manquoient encore, mais Dieu y pourvut; après la messe on trouva d'abondantes provisions à la porte du monastère. Enfin la misère parvint à son comble, mais la foi d'Etienne fut plus grande encore. Il appela un des religieux et lui dit : Tu vois que la vie de nos Frères est en danger, car ils souffrent de la faim, du froid et de toutes sortes de nécessités. Tu iras donc au marché de Vézelai qui va bientôt s'ouvrir; tu y achèteras trois chariots, et pour chacun des chariots un attelage de trois chevaux forts et propres au trait, car nous en avons grand besoin pour le transport des fardeaux. Et lorsque tu auras chargé ces chariots de vêtements, de comestibles et de tous les objets qui nous sont nécessaires, tu amèneras le tout avec toi et tu reviendras à nous dans la joie et l'abondance.

— Je suis prêt, mon Seigneur et Père, répondit le religieux, d'obéir à vos ordres, si seulement vous voulez me donner une somme d'argent pour acheter ces choses.

Le saint abbé reprit, sans remarquer son étonnement : « Sache, mon fils, que, lorsque plein de soin et d'inquiétude, je cherchois tantôt des moyens pour soulager nos Frères dans leurs besoins, je n'ai trouvé dans toute la maison que trois sols. Prends-les si tu veux; et quant au reste, la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ pourvoira à tout ce qui nous manque. Va donc sans crainte, le Seigneur enverra son ange sur tes pas, et ton voyage sera prospère.

Le Frère partit pour Vézelai : arrivé dans la ville, il alla conter sa peine à un de ses amis; dans ce moment-là même un voisin de cet homme étoit sur son lit de mort et faisoit distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. L'ami du religieux l'instruisit de la détresse des moines de Cîteaux; le malade fit appeler le Frère et lui remit l'argent nécessaire pour faire ses achats. Le Frère acheta donc les trois chariots, les neuf chevaux, et tous les objets dont il avoit besoin, puis il repartit gaiement pour Cîteaux. Quand il fut près du monastère, il fit prévenir l'abbé. Saint Etienne assembla

les religieux au Chapitre : — Le Dieu de miséricorde, le Seigneur Dieu de miséricorde nous a traités, leur dit-il avec joie, selon l'excès de ses bontés et de sa munificence. Oui, c'est noblement; en vérité, c'est généreusement, ô divin Pasteur, que tu as pris soin de nous pourvoir. Ta main s'est ouverte, et le vide de notre pauvreté a été comblé par l'abondance de tes dons. » Il prit en main sa crosse pastorale, et marchant avec tous les Frères il alla recevoir à la porte de l'abbaye les dons du Seigneur.

Ce fut la dernière épreuve de leur pauvreté; mais une autre leur étoit réservée, si douloureuse que le courage du saint faillit y succomber. Pendant les années 1111 et 1112, saint Etienne perdit presque tous ses moines : à chaque nouveau coup de la mort, la cloche du monastère sonnoit l'agonie; l'abbé et ses Frères se rassembloient autour du moribond étendu sur la cendre, pour l'encourager de leurs prières et de leurs consolations. Les croix se multiplioient au cimetière, et les rangs vides ne se remplissoient pas. Saint Etienne commença à douter de l'avenir de son œuvre : il craignit que les austérités de la règle ne dépassassent les forces de la nature humaine, et que Dieu n'eût point béni ses desseins. Il trembloit qu'on ne lui demandât compte du sang de tant d'hommes, qu'il sembloit n'avoir conduits dans ce désert que pour y périr par la maladie ou par la faim. Ce doute terrifioit son âme : il résolut de consulter le Seigneur par un de ces moyens qui n'appartiennent qu'aux saints.

Un jour qu'il étoit réuni avec tous ses Frères pour prier autour d'un religieux mourant, après avoir récité les litanies et les psaumes de la pénitence, il dit au moribond : « Tu sais, très-cher Frère, dans quelle défaillance nos cœurs sont tombés : nous avons fait ce que nous avons pu pour entrer dans la voie rigide et faire ce que notre bienheureux Père Benoît nous a tracé; mais nous ne sommes pas bien assurés que cette manière de vivre plaise au Seigneur. Les autres moines nous regardent comme des novateurs dangereux, comme des fauteurs de schisme et de scandale; mais plus amère que tout cela est la douleur qui me transperce le cœur comme un glaive, en voyant le petit nombre qui nous reste des

membres de notre communauté. La mort nous les arrache tous l'un après l'autre, jour après jour. Je crains que cette institution ne périsse, et nous avec elle, car Dieu ne nous a pas envoyés quelques âmes zélées, chérissant comme nous les abaissements de la pauvreté. C'est pourquoi, ajouta-t-il avec une autorité qui glaça tous ses religieux d'effroi et d'admiration, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel nous sommes entrés dans cette voie, je te commande de retourner vers nous, en tel temps et lieu qu'il lui plaira, et de nous donner des éclaircissements sur notre état, autant toutefois que la Miséricorde divine te le permettra. »

A ces paroles, le visage du mourant s'illumina : Avec le secours de tes prières, mon Père et Seigneur, lui répondit-il, j'exécuterai tes commandements. Et il mourut.

Quelques jours après, saint Étienne travaillant dans les champs avec ses religieux, donna le signal du repas. Il s'éloigna un peu, rabattit son capuchon sur les yeux et se mit à prier. En ce moment le religieux lui apparut tout brillant d'une gloire céleste. Saint Étienne lui demanda quel étoit son sort.

— « Bienheureux, mon bon Père Abbé, et puisse-t-il en être ainsi de toi, car c'est à tes soins que je dois la paix dont je jouis. Je t'apporte les nouvelles de la grâce et de la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers toi, mon Père, et envers nos Frères. Vous m'avez commandé de vous rassurer tous sur votre état, et je vous le dis, en vérité, écartez tous les doutes, tenez pour certain que votre vie est sainte et agréable à Dieu. La douleur de la stérilité, si dure à ton cœur, va se changer en triomphe et en joie. Voici que tes enfants crieront à tes oreilles : La place est trop étroite, faites-nous une place afin que nous y demeurions. Le Seigneur fait de grandes choses pour vous ; il vous envoie une foule d'hommes, parmi lesquels il y en a un grand nombre de savants et de nobles. Semblables aux abeilles qui forment leurs essaims à la hâte, en volant au-dessus de la ruche, ils s'envoleront d'ici et s'étendront sur mainte contrée de la terre ; et de ce bon grain du Seigneur, qui par sa grâce aura été semé dans ton champ, il

se formera un nombre infini de gerbes glorieuses d'âmes saintes, qui seront amassées dans les greniers célestes, après avoir été moissonnées sur toutes les parties de la terre. »

A ces paroles, saint Etienne demeura muet de joie et de reconnoissance. Cependant le messager du ciel attendoit. Il dit enfin : Il est temps, seigneur abbé, que je retourne à celui qui m'a envoyé : je te prie donc de me renvoyer dans la force de ta bénédiction.

— Que me proposes-tu, glorieux Frère? reprit l'abbé; tu as passé de la corruptibilité à l'incorruptibilité, de la vanité à la réalité, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et tu voudrois recevoir la bénédiction de moi qui gémis sous le poids de toutes ces misères; c'est bien plutôt à toi de me bénir.

— Non pas ainsi, mon Père, répondit l'âme bienheureuse; le Seigneur t'a donné le pouvoir de bénir, tu es constitué en dignité, et je ne suis que ton disciple; c'est par tes soins que j'ai échappé aux souillures de ce monde, il me convient de recevoir ta bénédiction, et je ne m'en irai point que tu ne me l'aies accordée. »

Saint Etienne, confus, bénit donc son glorieux fils, et aussitôt la vision disparut.

Il y avoit, en ce temps-là, au château de Fontaine, un jeune gentilhomme sur qui le regard de Dieu s'étoit arrêté pour secourir son Eglise dans ces jours malheureux. Le monde vantoit sa beauté, sa grâce, son éloquence; mais Dieu, qui connoissoit son cœur, voulut l'avoir tout entier. Il lui inspira donc de se donner à lui, et ce jeune chevalier, épris d'amour pour Notre-Seigneur, cherchant comment il pourroit ressembler le mieux à son divin ami, ne trouva pas de pauvreté plus conforme à la sienne que celle des Frères de Citeaux. Comme tout étoit grand dans son cœur, il ne voulut pas s'offrir seul au service de son maître; il lui donna toute sa famille et ses meilleurs amis. Il commença par son oncle; puis il séduisit ses frères, puis les compagnons de son enfance : c'étoit comme une croisade qu'il prêchoit en l'honneur de la pauvreté. Quand il arrivoit dans un château, les mères cachoient leurs fils de peur qu'il ne les entraînât; les pères quit-

toient pour le suivre leur femme et leurs enfants. Il réunit ainsi jusqu'à trente gentilshommes de la première noblesse du pays. Ils abandonnèrent leurs forteresses, leurs terres, leur famille, leurs amis, pour servir Notre-Seigneur en la compagnie de ce tout jeune homme qui étoit déjà leur Père. A sa voix ils avoient dépouillé leurs vêtements magnifiques, déposé pour jamais ces armes qui donnoient la gloire, pour revêtir l'humble harnois de la pauvreté. Comme ils passoient dans la cour du château de Fontaine, ils rencontrèrent le dernier des frères de Bernard, le seul qui n'eût pu se joindre à lui parce qu'il étoit encore enfant, et ils lui dirent en riant : « Eh bien! Nivard, te voilà riche maintenant, c'est toi qui auras nos terres et nos châteaux.— Ah! dit l'enfant, le partage n'est pas égal : vous me laissez la terre, mais vous prenez le ciel. »

Un jour donc cette troupe de chevaliers vint à frapper à la porte de Citeaux. Saint Etienne reçut avec joie ces illustres enfants que Dieu lui envoyoit. A l'exemple de Bernard, ces mains qui n'avoient su jusque-là que manier l'épée se plièrent avec courage aux travaux des champs. Voici quelle étoit la vie que menèrent désormais des hommes habitués à toutes les splendeurs du siècle.

Environ deux heures après minuit, un Frère rallumoit les lampes du dortoir où, sur un misérable grabat, dormoient ces nobles gentilshommes enveloppés dans leur grossier vêtement. Au son de la cloche tous se levoient et se dirigeoient silencieusement vers l'église pour chanter matines. La pénitence et l'amour avoient adouci ces voix autrefois si dures dans le commandement, et le monde admiroit la pieuse mélodie de leur chant. Après matines, en attendant que le jour parût et que l'on pût chanter laudes, les Frères se retiroient sous les arcades du cloître, méditant ou lisant la Bible; puis venoit le saint sacrifice de la messe, après lequel on se rendoit ensemble aux travaux des champs. Il falloit arracher des arbres, creuser des fossés pour dessécher les marais, labourer, ensemencer les terres, puis les moissonner. Les mains délicates de Bernard saignoient souvent; il ne savoit point tenir sa faucille; il faisoit peu de besogne et s'arrêtoit découragé.

Il avoit recours alors à Notre-Seigneur, et avec l'aide de Dieu il devint bon moissonneur. Il s'en réjouit plus que des grands triomphes qu'il remporta plus tard par son éloquence, et avec une candeur toute naïve il se vantoit quelquefois d'être le meilleur moissonneur du couvent.

A midi, pendant l'été, on rentroit à l'église pour chanter sexte et prendre le premier repas. L'hiver on ne dînoit qu'à trois heures, après none, et dans le carême après les vêpres, c'est-à-dire au soir. Le repas se composoit de légumes accommodés au sel et d'une livre de pain. Le soir, quand ce n'étoit pas jeûne, on mangeoit une portion de ce pain, prise sur celle du dîner, avec quelques fruits cueillis dans les vergers du couvent.

Après les vêpres, on lisoit la vie des saints Pères du désert, les conférences de Cassien, puis on restoit sous le cloître méditant en silence les grands exemples de ces hommes héroïques. A sept heures ou à huit heures, selon la saison, on chantoit complies, et après avoir reçu la bénédiction de l'abbé, les Frères se livroient au repos.

Quelle vie calme, silencieuse! et qu'elle ressembloit peu à la vie bruyante et guerrière qu'ils avoient menée dans le siècle! Mais Notre-Seigneur en étoit l'âme et la joie. Il remplisssoit tous les cœurs de son amour de père, et avec lui ils avoient trouvé la paix, c'est-à-dire le bonheur.

Le retentissement qu'eut dans le monde la conversion de la noblesse de Bourgogne, rendit bientôt célèbre le nouvel institut de Cîteaux. Les novices vinrent de toutes parts, et saint Etienne, comme on le lui avoit prédit, ne put conserver tous ses enfants auprès de lui. Un an après l'arrivée de saint Bernard, en 1114, l'abbaye de Pontigny, dans le diocèse de Sens, fut fondée; puis en 1115, celles de Morimond et de Clairvaux; celle de la Ferté avoit été créée la première dans le diocèse de Châlons; telles furent les quatre premières filles de Cîteaux, qui devinrent à leur tour mères d'un grand nombre de monastères. L'Europe se couvrit de maisons de cet Ordre, et par lui fut régénérée la vie monastique.

Saint Étienne, dès l'année 1116, voulut revoir ses enfants et savoir d'eux quel bien se faisoit par leur ministère. Il les réunit donc en chapitre général, le jour de l'exaltation de la Sainte Croix. Ce fut la première assemblée qui ait été tenue, pour veiller au maintien de la règle, et tous les ordres religieux adoptèrent bientôt cette heureuse innovation. Jusque-là les monastères n'avoient point eu entre eux de relations suivies; les abbés étoient presque indépendants; ils observoient la même règle, mais nul lien d'hiérarchie ne les unissoit les uns aux autres. Saint Étienne créa ce lien, et par là il fut le véritable fondateur de l'Ordre de Cîteaux. L'abbé de la Maison-Mère put visiter tous les autres couvents, et les quatre filles de Cîteaux veilloient en revanche à sa propre conduite. Ainsi se maintinrent longtemps la régularité et la ferveur primitives. En 1119, les constitutions qui dirigèrent l'Ordre, furent définitivement arrêtées en chapitre général; et Calixte II, qui étoit l'ami et l'admirateur de saint Étienne, les approuva.

L'œuvre étoit achevée, Dieu pouvoit rappeler à lui son serviteur. Il le laissa encore quelques années pour la joie de ses enfants; mais lorsqu'il se trouva usé par le grand âge, et que ses yeux se furent obscurcis, il se démit de sa charge pastorale, désirant s'occuper en paix de Dieu et de lui-même dans la douce solitude de la contemplation.

« Quand le moment fut arrivé, dit le Livre des commencements de Cîteaux, où le vieillard étendu sur sa couche funèbre, après avoir terminé ses labeurs, alloit entrer dans la joie de son maître, et que de ce bas degré de la pauvreté qu'il avoit choisi en ce monde, selon le conseil du Sauveur, il étoit près de monter au banquet du Père de famille au haut des cieux, plusieurs Frères et Abbés de son Ordre s'assemblèrent autour de lui, pour aider par leurs offices pleins de soumission, et pour accompagner par leurs prières leur très-fidèle ami et très-humble Père en sa route vers sa patrie. Et comme il étoit à l'agonie et près d'expirer, les Frères commencèrent à s'entretenir à son sujet en l'appelant bienheureux, et disant qu'étant un homme de si grand mérite et qui

dans son temps avoit produit tant de fruits dans l'Église de Dieu, il pouvoit avec assurance comparoître devant lui : Étienne entendit cela, et rassemblant toute la force de son dernier souffle, il leur dit d'un ton de doux reproche : Qu'est-ce, mes Frères, et qu'osez-vous dire ? En vérité, je vous le dis, je vais à Dieu dans la crainte et le tremblement, comme si je n'eusse jamais fait aucun bien. Car s'il y a eu en moi quelque vertu, et si quelque bien a été produit par ma bassesse, ce fut par le secours de la grâce de Dieu, et je frémis de crainte en songeant que j'ai peut-être reçu cette grâce indignement et sans la faire assez valoir.

« C'est sous le bouclier de ce parfait anéantissement, qui résonnoit sur ses lèvres après être entré si profondément dans son cœur, qu'il se dépouilla du vieil homme, et que, repoussant de toutes ses forces les traits envenimés, les derniers traits brûlants et acérés de l'ennemi, il s'éleva doucement à travers les régions aériennes des tempêtes et fut couronné aux portes du paradis. »

La mort de saint Étienne arriva le 28 mars de l'an 1134 ; mais il n'est nommé au Martyrologe romain que le 17 avril, jour auquel l'Église célèbre sa fête.

A Césarée en Palestine, la fête des saints martyrs Prisque, Malch et Alexandre, qui, durant la persécution de Valérien, demeurant dans une métairie des faubourgs de la ville, et voyant qu'on y décernoit les glorieuses couronnes du martyre, embrasés du zèle divin de la foi, vinrent de leur plein gré trouver le juge, et lui reprochèrent sa cruauté à répandre le sang des fidèles : aussitôt il les livra aux bêtes pour être dévorés, en haine du nom du Christ.

A Tarse en Cilicie, la fête des saints martyrs Castor et Dorothée.

En Afrique, celle des saints Rogat, Successe, et seize autres martyrs.

A Rome, saint Sixte III, pape et confesseur. — Il étoit prêtre de l'Eglise romaine, et vivoit au temps des Pélagiens, contre lesquels il composa un traité en faveur de la grâce de Jésus-Christ. Saint Augustin loue cet écrit dans une de ses lettres. Saint Sixte succéda au pape saint Célestin, en 432. Il écrivit inutilement à Nestorius, pour l'engager à se soumettre aux décisions du concile d'Ephèse ; mais il eut la consolation de réconcilier les Orientaux et Saint Cyrille. Ayant été accusé par une horrible calomnie, quoique son ennemi eût été condamné par l'Empereur, il le visita, le secourut, et lui donna des marques de la plus généreuse amitié. Il mourut le 28 mars 440, après avoir gouverné l'Eglise pendant huit ans.

A Norcia, saint Spes, abbé, homme d'une admirable patience, dont l'âme, au moment de sa mort, fut vue de tous ses religieux, monter au ciel sous la forme d'une colombe.

A Châlons-sur-Saône, le décès de saint Gontran, roi de Bourgogne, qui s'adonna tellement aux œuvres de piété, que, renonçant aux pompes du siècle, il distribua ses trésors aux églises et aux pauvres. — Il étoit fils de Clotaire Ier, et petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde. Il étoit né en 525, et fut couronné en 561, roi d'Orléans et de Bourgogne. Il fit la guerre contre ses deux frères et contre les Lombards, mais uniquement pour défendre ses Etats. Après la mort de ses deux frères, il se déclara le protecteur de leurs enfants. Frédégonde, ayant envoyé deux assassins pour lui ôter la vie, il se contenta d'emprisonner l'un, et épargna l'autre qui s'étoit réfugié dans une église. Il honoroit fort les évêques, et fonda beaucoup d'églises et de monastères. Il fut inhumé à Saint-Marcel de Châlons, qu'il avoit bâtie. Beaucoup de miracles s'opérèrent par son intercession. Il mourut le 28 mars 593, âgé de soixante-huit ans, après en avoir régné trente-deux.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Saint Eustache, abbé de Luxeuil.

Les saints martyrs Jonas et Barachise; saint Cyrille, diacre et martyr; les saints Pasteur, Victorin et leurs compagnons, martyrs; les saints martyrs Armogaste, Archinime et Sature; saint Second.

LA VIE DE SAINT EUSTACHE,

ABBÉ DE LUXEUIL EN BOURGOGNE.

AN 617.

Dieudonné, pape. — Héraclius, empereur.
Clotaire II, roi.

Saint Eustache étoit Bourguignon de nation, issu de parents nobles et vertueux, disciple de saint Colomban. Ses vertus l'élevèrent à un si haut degré de perfection, qu'il fut élu abbé du monastère de Luxeuil, où,par l'éclat et la splendeur de ses vertus, il rendoit tout le monde amoureux de la vie religieuse; de sorte qu'il avoit jusqu'à six cents moines sous sa discipline.

Les passions de la chair n'avoient point de puissance sur lui, d'autant qu'il les réprimoit par des austérités incroyables; et ce qui faisoit que son âme brûloit de l'amour de Dieu, étoit une continuelle contemplation des choses divines. Sa charité se faisoit voir en ce qu'il avoit toujours soin des autres Églises, procurant le salut d'autrui avec autant d'affection que le sien propre; mais encore bien davantage, en ce qu'il faisoit de grandes prières à

Dieu pour l'expiation des péchés de ceux qu'il entendoit en confession, s'efforçant de les laver à force de larmes. Plût à Dieu, que tous ceux qui s'adonnent à entendre les confessions sussent bien pratiquer cette leçon, belle à la vérité, par laquelle ce saint abbé montre que les confesseurs ne doivent pas se contenter de prêter l'oreille aux péchés qu'on leur confesse, mais qu'ils doivent aussi servir d'avocats pour leurs pénitents envers Dieu, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés.

La nécessité commune du monastère l'obligeant d'aller trouver le roi Clotaire; il alla voir, passant par un village nommé Briége, le père d'un bon Frère religieux (il s'appeloit Chagneric, et son fils Magnoad). Ce père avoit aussi une belle fille et bien sage, nommée Burgundofora, que saint Colomban avoit autrefois consacrée à Dieu. Cette bonne fille avoit été mariée contre son consentement par son père, qui n'avoit pas eu peu de difficulté à la livrer à son mari, parce qu'elle ne pouvoit et ne vouloit pas entrer en la puissance d'un autre époux que Jésus-Christ, tout ce qui s'étoit fait n'ayant été que par un honnête respect qu'elle devoit en cela à son père.

Mais il arriva là-dessus qu'elle fut affligée d'une douleur d'yeux insupportable, avec une fièvre si ardente, que selon l'opinion de tout le monde, elle n'en devoit pas relever. Eustache visita cette pauvre fille, et fit ce qu'il put pour lui donner de la consolation; mais il lui dit, qu'il s'étonnoit fort comment elle avoit fait cet échange des vœux célestes aux terrestres. Elle fit réponse, que ses vœux terrestres s'étoient faits contre sa volonté, et qu'elle n'y avoit point donné de consentement, et ajouta : *J'ai vu cette nuit un homme qui vous ressembloit, mon père, et qui m'a promis de me rendre la vue si je voulois lui obéir.*

Alors Eustache reprit aigrement son père, lui reprochant qu'il étoit cause du mauvais état où étoit sa fille, parce qu'il vouloit la détourner de l'amour de Jésus-Christ, pour la livrer contre sa foi promise, à un homme. Ce que le père entendant, et jugeant qu'il n'y alloit pas moins que de la vie de sa fille, il répondit, que si sa fille pouvoit une fois recouvrer la santé, il ne violenteroit plus

ses vœux et ses bons desseins. Voilà qui est bien dit, mais vous ne persisterez pas en cette résolution.

Néanmoins, le saint abbé se jeta à genoux, fit prière à Dieu pour la santé de cette fille, et l'obtint enfin en faisant le signe de la croix sur elle, au grand étonnement de ceux qui avoient eu connoissance de l'état de sa maladie. Mais son père fit bien paroître ensuite que la protestation qu'il avoit faite de ne pas violenter ses volontés, n'étoit qu'une pure tromperie, car il voulut user de violence pour la livrer à son époux; toutefois la sainte fille évita sa furie par la fuite, et se consacra derechef à Dieu en se faisant religieuse.

Après que le vertueux Eustache eut fait ses affaires auprès du Roi, il s'en retourna en son monastère, prêchant la parole de Dieu et convertissant un grand nombre d'hérétiques à la foi et à la religion catholique. Mais outre de si saintes œuvres, qui sont autant de miracles, il rendit la vue à une fille qui étoit aveugle, en lui versant de l'huile bénite sur les yeux, après avoir lui-même jeûné deux jours. Il guérit encore depuis par ses prières un certain Frère religieux nommé Agile, d'une grosse fièvre qui le consumoit, en lui touchant la main.

Ayant reconnu dans son voyage que la vertu et la piété se refroidissoient fort, il résolut d'y donner ordre dès qu'il fut de retour en son monastère. C'est pourquoi il ne se contentoit pas de contenir ceux qui étoient sous sa charge en leur devoir, mais il avoit soin de les faire bien instruire aux sciences et de les rendre autant doctes que vertueux, afin de remplir de bons vignerons la vigne de Notre-Seigneur, qui étoit presque déserte et en friche en beaucoup de lieux. En effet plusieurs sont sortis de son école, qui, par leurs vertus et par leur doctrine, ont été élevés aux premières charges de l'Église : comme Chagnoald, qui fut le trente-sixième archevêque de Lyon; saint Achaire, le dix-neuvième évêque de Noyon, qui mourut le 27 novembre, l'an 621; saint Roch, évêque d'Autun en Bourgogne; et saint Omer, le troisième évêque de Boulogne en Picardie, autrement Thérouenne; tous grands et saints personnages, disciples de saint Eustache.

Ainsi saint Eustache se rendit admirable à tout le monde, et le roi Clotaire qui en faisoit grand état, l'aimoit uniquement. Mais ce qui troubla grandement ce saint homme, fut un certain Agrestius, qui, après avoir été notaire du roi Théodoric, se fit religieux sous la discipline de saint Eustache ; car par une certaine audace et une trop grande présomption de sa suffisance, il demanda à saint Eustache la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles. Son abbé qui connoissoit fort bien son incapacité, tant en doctrine qu'en bonnes mœurs (qui sont les parties les plus nécessaires à un prédicateur, et sans lesquelles il ne peut espérer aucun fruit de ses travaux), la lui refusoit pour cette considération. Toutefois voyant qu'il ne le pourroit pas retenir, il le lui permit.

Cependant cet Agrestius, ayant parcouru plusieurs provinces sans aucun fruit, vint à Aquilée, où il tomba facilement dans le schisme des Aquiléiens, qui étoient encore séparés de l'Église catholique pour trois chefs. De là il vint en France, sondant les esprits de plusieurs pour les attirer à son parti, mais il les trouva plus éclairés et plus forts que le sien, et ils ne voulurent en aucune façon se séparer de la communion de l'Église catholique, apostolique et romaine. De sorte que perdant le temps de ce côté-là, il s'avisa de troubler l'abbé Eustache, envieux de l'honneur que chacun lui rendoit; il commença à déclamer contre les règles et les instituts de saint Colomban, les épluchant par le menu, et montrant quelques légers défauts qui s'y rencontroient; et l'affaire en vint à un tel point, qu'ayant gagné quelques évêques, le roi Clotaire fut contraint d'assembler un concile à Mâcon pour décider cette affaire.

Ce concile fut le troisième qui a été tenu en cette ville, l'an de Notre-Seigneur 617, selon Baronius. L'abbé Eustache s'y trouva, qui, l'ayant réfuté et valeureusement rembarré, le voyant encore réfractaire et obstiné, le cita à plaider sa cause avec saint Colomban dans un an au jugement de Dieu. Comme tous les évêques se portoient contre lui, Agrestius craignant qu'il ne lui arrivât pis, dissimula pour un temps sans dire mot; mais le malheu-

reux qu'il étoit, retourna à son vomissement et corrompit plusieurs esprits dans les monastères, qu'il attira à son erreur; entre autres deux disciples de saint Eustache, l'un se nommoit Aimé, l'autre Romaric, tous deux ayant le gouvernement d'un monastère de religieuses, qui vivoient sous la règle de saint Colomban.

Heureusement Notre-Seigneur, pour empêcher le cours d'une si pernicieuse gangrène qui alloit gâter les autres membres du corps, voulut en châtier quelques-uns, afin que les autres se corrigeassent et se convertissent. En effet, deux loups enragés entrèrent de nuit dans le monastère, y déchirèrent les plus insignes en méchanceté, et les laissèrent enragés et demi-morts. Un autre qui avoit délibéré d'embrasser le parti et de suivre leur erreur, fut en même temps saisi d'une terreur panique, et se précipita dans un lac. Mais la perte de ces misérables ne rendit pas les autres plus sages, qui devoient bien pourtant reconnoître leur malheur; car une grande tempête emportant toute la couverture de l'église, en écrasa vingt; le reste fut saisi d'une telle appréhension, que peu à peu ils en moururent : de sorte que ce coup-là il en mourut cinquante et il ne resta que l'auteur de la conspiration, que Dieu réserva pour l'attirer à pénitence. Mais parce qu'il n'y vouloit pas seulement penser, non plus qu'à ce que le bienheureux Eustache lui avoit prédit, qu'avant trente jours, il comparoîtroit en jugement devant Dieu, il fut malheureusement tué par un sien serviteur (qu'il avoit même racheté), à cause qu'il abusoit de sa femme.

Cependant saint Eustache travailloit de plus en plus à l'avancement du salut de tout le monde, si cela eût été en son pouvoir, et augmentoit les louanges divines par de nouveaux monastères qu'il faisoit bâtir. Mais comme il devenoit âgé, et que l'heure s'approchoit où il devoit rendre compte au souverain Seigneur de sa charge, il jugea qu'il étoit nécessaire de se préparer à la mort : c'est pourquoi il cessa entièrement ses œuvres extérieures pour s'adonner tout à fait à la contemplation des choses divines.

Enfin, tombé en une grande maladie, il crut qu'il lui falloit bientôt sortir de ce monde : mais il étoit dans une grande appré-

préhension du jugement de Dieu. Et comme il étoit en cette anxiété, voici qu'une vision lui apparut au milieu des flammes, qui demanda, lequel il aimoit mieux : d'aller en paradis, après avoir été légèrement tourmenté l'espace de quarante jours ; ou d'être purgé par un feu très-violent. Il fit réponse qu'il aimoit mieux être peu de temps dans les peines, bien que très-grièves ; que d'endurer peu, et d'être plus longtemps privé de la joie des bienheureux. Si bien que ce choix ainsi fait, le trentième jour d'après il fit assembler tous ses religieux, leur fit son adieu, et les avertit que ce jour-là seroit le dernier de sa vie : puis s'étant muni des Sacrements de l'Église, triomphant de tous ses ennemis, il rendit son âme à Dieu le 29 mars, l'an de Notre-Seigneur 617, sous le pape Dieudonné, le troisième de l'empire d'Héraclius, et le huitième du règne de Clotaire II.

Sa vie a été écrite par un nommé Jonas, abbé, qui vivoit de son temps, et elle a été recueillie par Béda et par Surius. Les Martyrologes romain, de Béda, d'Usuard et d'Adon, font mention de lui le 29 de mars : comme aussi font Sigebert, Trithème, le cardinal Baronius, et le Père Gauthier en sa Chronologie.

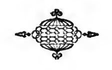
En Perse, les saints Jonas et Barachise, martyrisés sous Sapor, roi des Perses : Jonas, ayant été écrasé sous une vis, eut tous les os brisés, et fut scié par le milieu du corps; l'autre fut suffoqué avec de la poix ardente dont on lui remplit la bouche.

A Héliopolis, au mont Liban, sous Julien l'Apostat, saint Cyrille, diacre et martyr, à qui les païens ouvrirent le ventre, et en arrachèrent le foie, qu'ils mangèrent, comme des animaux féroces.

A Nicomédie, le martyre des saints Pasteurs, Victorin et leurs compagnons.

En Afrique, la fête des saints confesseurs Armogaste, comte; Archinime, de la ville de Mascula, et Sature, intendant de la maison du roi; qui, ayant souffert d'horribles tourments et toutes sortes d'outrages pour la défense de la vérité, parvinrent glorieusement au terme de leurs combats, sous Genséric, roi arien, au temps de la persécution des Vandales.— Le tyran Genséric voyant le comte Armogaste constant dans ses tourments, en lui enviant la gloire du martyre, le condamna à garder les vaches tout le reste de sa vie; auquel état il mourut de pauvreté et de misère, mais fidèle en sa foi. Comme un chrétien l'ensevelissoit, selon que le saint lui avoit enjoint par une vision, il trouva, en creusant la terre, un riche sépulcre, où il le mit. Saint Sature, ou Satyre, procureur de la maison royale, fut aussi pris. A cause de sa persévérance, il fut dépouillé de tous ses biens, ses enfants furent réduits à l'esclavage, et sa femme mariée à un palefrenier, après avoir fait tout son possible pour pervertir son mari.

Dans la ville d'Asti, la fête de saint Second, martyr.



TRENTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean Climaque. — Saint Rieule, premier évêque et patron de la ville de Senlis.
La bienheureuse Angèle de Foligno.

Saint Quirin; les saints martyrs Domnin, Victor et leurs compagnons; plusieurs saints martyrs de Constantinople; saint Pasteur, d'Orléans; saint Zozime, évêque de Syracuse; saint Cligne.

LA VIE DE SAINT JEAN CLIMAQUE.

AN 344.

Jules Ier, pape. — Constant et Constance, empereurs.

La vie de saint Jean Climaque a été écrite par un sien disciple nommé Daniel, et rapportée par Surius en cette sorte.

Saint Jean Climaque étant âgé de seize ans, après avoir appris ce qui étoit convenable à son âge, s'offrit à Jésus-Christ en sacrifice agréable, en subissant le joug de la vie monastique dans un couvent qui est sur le mont Sinaï. Là, bannissant de son cœur toute vaine opinion de soi-même, il embrassa la sainte humilité s'assujettissant parfaitement à son supérieur et Père spirituel, s'avançant de jour en jour dans la vertu, en un si haut degré, qu'il devint comme mort au monde et à toutes ses passions, son âme demeurant entièrement dépouillée de sa propre volonté : ce qui est d'autant plus estimable en lui, qu'il avoit auparavant appris les sciences qui enflent le cœur.

Il conversa en cette sorte l'espace de dix-neuf ans parmi les

moines, étant un très-parfait modèle d'obéissance et de sujétion : jusqu'à ce que le bon Père qui l'avoit en charge décéda, après la mort duquel il passa à la vie solitaire, et choisit un lieu nommé Tole, éloigné environ de deux lieues d'une église, où il demeura continuellement l'espace de quarante ans avec une grande joie et ferveur d'esprit. Il mangeoit de toutes les viandes qui ne lui étoient point interdites par sa profession, quoique ce fût fort sobrement, afin d'éviter la note de singularité et de vaine gloire, et que mangeant peu, il domptât la gourmandise.

Le saint homme s'efforça de vaincre tous les autres vices, et de vivre non pas en homme, mais en ange : il se nourrissoit d'oraison, n'étoit jamais oisif; et de peur que la paresse, qui fait ordinairement la guerre aux solitaires, ne le surmontât, il s'occupoit volontiers à écrire des livres : il dormoit peu, et seulement ce qui lui étoit nécessaire. Mais l'abondance de ses larmes fut grande : il entroit dans la grotte, qui étoit à l'écart à côté d'une montagne, où il faisoit retentir le ciel de ses soupirs, de ses gémissements et de ses clameurs, répandant son cœur devant Notre-Seigneur, et faisant de ses yeux deux fontaines de larmes.

Un moine, nommé Moïse, qui étoit du nombre de ceux qui faisoient profession de la vie solitaire, reconnoissant la sainteté de saint Jean Climaque, par les louanges qu'il entendoit faire de lui, et ressentant l'odeur de ses vertus et de ses perfections, qui s'étoit répandue jusqu'à lui, se sentit touché d'une sainte jalousie de vivre avec une semblable perfection. De sorte que désirant imiter ce saint homme, et vivre sous sa discipline, il employa plusieurs de ces bons Pères pour le prier de le recevoir à être son disciple. Ces bons Pères donc allèrent trouver ce saint personnage, et lui firent entendre le désir de Moïse, qui les avoit envoyés vers lui, afin de le supplier de le recevoir avec lui, pour s'adonner plus étroitement par son exemple à la pratique de la vertu.

Saint Jean Climaque les entendit tous d'une affection vraiment paternelle, et leur accorda tout ce qu'ils lui demandoient. Cependant, comme il y avoit déjà quelque temps qu'il y étoit; un jour le saint homme lui commanda d'apporter un peu de terre d'un certain lieu,

dans un jardin dont le fond ne valoit rien. Moïse le fit, et comme il travailloit diligemment, midi étant venu (c'étoit au mois d'août), vaincu de la chaleur et du travail, il s'en alla un peu reposer à l'ombre d'une grande montagne qui étoit là auprès, laquelle étant prête à tomber sur lui, Dieu révéla à saint Jean Climaque le danger où étoit son disciple, dont il fut délivré par sa prière. Car il lui sembla avoir ouï en dormant la voix de son maître qui le réveilloit; de sorte qu'il se leva en sursaut, et en sortant de là il vit le rocher se fendre en deux, et tomber en la même place où il s'étoit couché, qui sans doute l'alloit accabler s'il ne s'en fût bientôt retiré.

Il vint une autre fois à lui un moine nommé Isaac, qui, brûlé d'une tentation charnelle, et saisi d'une grande tristesse, lui découvrit en pleurant le secret de son mal. L'homme de Dieu le consola et lui dit : *Mon fils, mettons-nous tous deux en prières : Notre-Seigneur qui est miséricordieux et clément, ne rejettera point notre oraison.* Tandis qu'ils prioient, le malade se trouva guéri, dont il remercia Jésus-Christ qui avoit donné tant de force à la prière de saint Jean Climaque.

Quelques-uns, touchés de la renommée de sa sainteté, le vinrent visiter : et ce vénérable Père désirant repaître les âmes de ceux qui prenoient cette peine, de la viande céleste de la parole de Dieu, leur donnoit de bonnes instructions. Il ne manqua pas d'envieux, qui disoient que ce n'étoit qu'un discoureur; mais en étant averti, il résolut d'instruire ceux qui venoient vers lui, non pas de simples paroles, mais beaucoup plus par son silence, et par un exemple de patience. Ainsi en se taisant par son humilité et par sa modestie, il vainquit les médisants qui, touchés d'un remords de conscience, lui vinrent demander pardon, et le supplièrent de continuer à les sustenter des mets de sa rare doctrine.

Pendant qu'il florissoit ainsi en toute sorte de vertus, les moines du mont Sinaï (où il avoit auparavant demeuré) le vinrent trouver, et lui firent accepter malgré lui le gouvernement de leur monastère. Le saint s'y voyant appelé de Dieu, s'y soumit, et à leur instante prière il écrivit le livre intitulé l'*Echelle*

spirituelle, composée de trente degrés, par où les hommes peuvent monter jusqu'au sommet de la perfection, que le Père Louis de Grenade prit la peine de traduire en sa langue, et enrichit de quelques annotations pour servir au public.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Jean Climaque le 30 de mars. Trithème rapporte quelques œuvres de lui et dit qu'il florissoit l'an de Notre-Seigneur 349, du temps des empereurs Constance et Constant, frère et enfant du grand Constantin. Il parvint à une grande vieillesse, parce qu'il prit l'habit dès son enfance : il demeura seize ans au mont Sinaï et quarante au désert. Depuis il fut abbé du monastère du mont Sinaï, où il avoit fait profession.

Trithème dit que le nom de Climaque veut dire *maître d'école*, et qu'on lui donna ce surnom, comme à celui de la doctrine duquel chacun peut apprendre, spécialement les religieux et les personnes qui ont soin de leur avancement spirituel : encore qu'il soit plus probable qu'il mérita ce surnom de Climaque à cause qu'il composa ce livre de l'*Echelle spirituelle*, et des trente échelons pour parvenir à la perfection.

LA VIE DE SAINT RIEULE,

PREMIER ÉVÊQUE ET PATRON DE LA VILLE DE SENLIS.

AN 130.

Télesphore, pape. — Adrien, empereur.

Saint Rieule étoit Grec de nation, de la ville d'Argive, située proche d'Athènes, issu de parents nobles et vertueux, mais fort adonnés au culte des faux dieux. Après la glorieuse Ascension de

Notre-Seigneur, les Apôtres s'étant dispersés en plusieurs provinces de la terre, saint Jean l'Évangéliste eut la Syrie pour son partage : là par sa sainte vie, par ses saintes prédications et par les miracles qu'il faisoit, il enseignoit aux idolâtres les mystères de la religion chrétienne avec tant de ferveur et d'édification, que le peuple y accouroit par troupes des provinces circonvoisines.

Saint Rieule, donc, touché dans l'âme par le Saint-Esprit, fut poussé d'un commun désir d'entendre aussi bien que les autres, les prédications de l'Apôtre bien-aimé de Jésus-Christ, dont les discours avoient une douceur et une force qui jetoient tout le monde dans l'admiration. De manière que quittant son pays et ses parents, il se joignit aux autres troupes qui venoient aussi en Judée pour être éclairées de la lumière de l'Evangile. Sitôt qu'il eut entendu la doctrine du saint Apôtre, son intelligence fut à l'instant éclairée de la lumière divine, et son âme embrasée de l'amour divin ; si bien qu'il reçut le saint Baptême par le même Apôtre et Évangéliste.

Mais afin qu'il pût plus librement suivre les vestiges de son Père spirituel, et assister plus diligemment à ses doctes prédications, sans être empêché par aucune chose mondaine, il s'en retourna en son pays, afin d'accomplir le conseil de Notre-Seigneur en l'Evangile : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et me suis.* Y étant arrivé, il trouva que ses père et mère étoient décédés : ce qui lui donna encore plus de facilités pour mettre son dessein à exécution. Il vendit tous ses biens paternels et maternels, tant héritages que meubles. Cependant il y avoit une coutume en Grèce, de ne point vendre les meubles après le décès des parents : mais ce saint jeune homme foulant aux pieds toutes les considérations mondaines, et ne se souciant que d'accomplir la volonté de Dieu, vendit tout, et en distribua l'argent aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, qui promet de donner le centuple à celui qui donnera quelque chose pour l'amour de lui.

Saint Rieule ayant ainsi disposé ses affaires à la volonté de Dieu, et déposé le fardeau des choses temporelles, s'achemina



promptement, avec un esprit libre et tranquille, vers saint Jean. Etant avec lui, il se rendit tellement assidu aux enseignements de son maître, que pas un autre ne le surpassoit ni en volonté ni en effet. Cela obligea le saint Apôtre d'en rendre grâce à Dieu, admirant une si grande et soudaine perfection. De sorte qu'il lui commanda de se tenir toujours près de lui, afin d'avoir plus de commodité de le perfectionner davantage aux bonnes mœurs et en la doctrine, parce qu'il reconnoissoit par beaucoup de signes qu'il avoit en lui quelque chose de divin.

En effet, il se rendit en peu de temps fort docte et fort capable, comme un homme que Dieu avoit éclairé d'un rayon de sa divinité, et qui ne pouvoit être détourné de sa sainte résolution par quelque obstacle que ce fût. C'est pourquoi saint Jean voyant la capacité de son disciple, ses bonnes actions, et ses mœurs remplies de sainteté, résolut de le promouvoir au degré de cléricature, et lui donna la tonsure. Ce premier degré d'honneur obligea encore davantage notre jeune Rieule à redoubler le pas en la carrière de la vertu, et pour cet effet il résolut de suivre diligemment les traces de son maître, ne s'écartant jamais de sa présence.

Cette résolution ne fut pas sans effet; car il se montra si zélé pour le service de Dieu, que le saint apôtre le prit en affection sur tous les autres, et il n'y en avoit point avec qui il parlât plus familièrement qu'avec lui. Un jour, après avoir discouru de plusieurs choses, il lui dit par une inspiration divine : « Sache, mon fils, que tu ne sortiras point de ce monde par effusion de sang, comme plusieurs de tes compagnons feront. Tu n'endureras point les tourments des bourreaux; mais après avoir vécu longtemps sur la terre, tu t'en iras à Dieu avec la palme de confesseur. »

Mais voici bien du changement et qui lui donnera autant de mécontentement qu'il avoit reçu de plaisir auparavant. Pendant que la foi catholique prenoit un merveilleux accroissement en ces quartiers-là par les saintes exhortations de saint Jean et par ses miracles, César Domitien, successeur à l'empire de Tite, son frère, désirant abolir entièrement le nom chrétien, fit perdre la vie à plusieurs chrétiens par divers supplices; et comme il

apprit les merveilles que faisoit saint Jean, il manda au proconsul d'Ephèse de se saisir de sa personne, et de le faire sacrifier à leurs dieux, ou de le faire mourir. Mais le saint Apôtre demeura constant comme un rocher; de sorte qu'il fut mené à Rome par le commandement du même empereur, et mis dans une chaudière pleine d'huile bouillante; d'où étant sorti sans aucun mal, il fut envoyé en exil en l'île de Pathmos, qui est proche de l'île de Candie.

Saint Rieule voyant son maître ainsi maltraité, et se sentant privé de sa douce et honnête conversation, eut recours aux pleurs et à l'oraison. Mais il arriva pour sa consolation, qu'il eut nouvelles que saint Denis l'Aréopagite étoit à Athènes, avec plusieurs autres chrétiens que saint Paul y avoit convertis. Etant bien aise de pouvoir avoir la communication d'un si grand personnage, il s'achemina à Athènes avec résolution de se mettre en sa compagnie, et de se laisser entièrement conduire selon sa prudence. Saint Denis l'ayant reçu bénignement, le mit au nombre de ses ecclésiastiques.

A quelque temps de là, saint Denis ayant appris que saint Jean avoit été rappelé de son exil par le commandement de l'empereur Nerva, qui succéda à Domitien, et qu'il étoit à Athènes, il délibéra de l'y aller voir pour communiquer avec lui. Ainsi il prit avec soi saint Rustique, saint Eleuthère et saint Rieule, à qui rien ne pouvoit arriver de plus souhaitable, pour le désir qu'il avoit de voir encore une fois en sa vie son maître; et je vous laisse à penser la joie intérieure qu'ils eurent tous deux à l'abord l'un de l'autre; le maître de voir son disciple persévérer en sa sainte entreprise, et en une si bonne compagnie; et le disciple de jouir de l'agréable présence de celui dont l'absence lui avoit donné tant de ressentiment en l'âme.

De là saint Denis s'en alla à Rome, avec sa compagnie, vers le pape saint Clément, pour recevoir sa bénédiction; car il tenoit pour lors le Saint-Siége, comme vicaire de Jésus-Christ en terre, et vrai et légitime successeur de saint Pierre au gouvernement de l'Eglise, l'an de Notre-Seigneur 68.

Le bon saint Clément les instruisant selon les préceptes des Apôtres, il reconnut en saint Rieule quelque don particulier de Dieu, et pour cette considération il le promut aux Ordres sacrés et à la dignité sacerdotale. En effet, notre saint Rieule avoit cette perfection entre les autres, qu'il étoit fort humain et accort, si bien qu'il étoit impossible de converser avec lui et de ne le pas aimer. Aussi saint Clément l'avoit-il en telle affection, qu'il traitoit avec lui plus familièrement qu'avec tous les autres. Voilà pourquoi quand il voulut leur donner à tous la mission pour aller prêcher le saint Evangile, il se servit de lui, et non d'aucun autre pour en avertir ses compagnons et les faire assembler.

Le Saint-Père donc, les voyant tous assemblés, s'adressa à eux : « Mes frères et fils, leur dit-il, Notre-Seigneur a voulu se faire homme comme nous en notre temps, et naître de la Vierge Marie sans opération d'homme, etc., » et continuant à raconter toute sa vie, il conclut en ces mots : « Lequel ayant achevé l'œuvre de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension, enseigna les Apôtres et éclaira leur entendement par le Saint-Esprit qu'il leur envoya le jour de la Pentecôte, afin qu'ils annonçassent à toutes sortes de langues et de nations les œuvres admirables de Dieu. Or, ayant fini le cours de leurs travaux, ils nous ont commandé, à nous autres leurs disciples, de cultiver la vigne du Seigneur, pour en rendre le fruit en son temps. Il n'est donc pas convenable que ni vous ni moi demeurions dans la paresse et dans l'oisiveté, cause de tous vices, et que nous délaissions les choses divines; puisque selon la vérité infaillible la moisson est si grande, et qu'il y a si peu d'ouvriers qui la recueillent dignement. Vous savez bien que tout le monde presque est encore rempli des anciennes erreurs, principalement les pays occidentaux; c'est pourquoi par commandement divin je les mets en votre charge pour y aller diligemment travailler. »

Là-dessus ils s'accordèrent tous d'un commun consentement à la proposition de saint Clément, qui reconnoissant leur bonne volonté, leur dit aussitôt : *Paix aux hommes de bonne volonté,* et les envoya dans les Gaules prêcher la foi de Jésus-Christ, établissant

saint Denis chef d'eux tous, comme le plus âgé, et qui avoit été déjà auparavant consacré évêque par saint Paul, lui donnant la puissance qu'il avoit reçu de saint Pierre et saint Pierre de Jésus-Christ, seul entre tous les Apôtres, non-seulement à lui, mais aussi à tous ceux qu'il en jugeroit capables. Ce qui est à la confusion des huguenots et des calvinistes, qui ne veulent point de supériorité, contre l'aveu toutefois de Calvin leur maître, qui reconnoît saint Pierre pour le premier de tous les Apôtres; voici ses paroles : *Pierre est le premier de tous les Apôtres.* Enfin saint Clément leur ayant donné sa bénédiction, leur commanda d'aller particulièrement en France, comme le pays le plus chéri de Dieu pour le bon naturel des François, principalement de ceux de Senlis, à qui cette louange est due sur tous les autres, de n'avoir jamais résisté aux ordres de Dieu et de n'avoir jamais mis les mains sanglantes sur aucun des serviteurs de Jésus-Christ.

Ces valeureux soldats étant ainsi armés de la bénédiction du saint Pape, enflammés de l'amour de Dieu et conduits par le Saint-Esprit, cheminèrent pour venir en France, prêchant la parole de Dieu partout où ils passoient, et la semant dans les cœurs mêmes les plus rustiques. Enfin ils arrivèrent au port d'Arles, où il y avoit plusieurs marchands Grecs, Romains, et de plusieurs autres nations, qui avoient été à Jérusalem, où ils avoient entendu les Chrétiens parler de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ, ce qui servit de beaucoup à nos saints laboureurs. Car les habitants d'Arles, qui étoient adonnés au culte des faux dieux, ne voulant pas les écouter ni les recevoir dans leur ville, ces marchands les entendant encore parler de ces grands mystères et des merveilles de Dieu, les retirèrent avec eux, leur firent bonne chère et leur donnèrent ce qui pouvoit leur être nécessaire pour vivre quelque temps ; et ainsi ils passèrent la nuit en prières et en oraisons.

Proche du lieu où ils étoient, il y avoit un temple de Mars, où toute cette nuit-là les païens entendoient les démons qui crioient : « Ah! que ferons-nous? Paul serviteur du Christ nous a poursuivis. Nous avons passé la mer pour nous sauver et nous mettre

en ce lieu-ci, et maintenant nous voici détenus et attachés avec des chaînes par ce Paul, Grec, et ses compagnons, dont nous ne savons pas les noms; » c'étoit saint Denis, saint Rustique, saint Eleuthère et saint Rieule. Cela épouvanta merveilleusement les ministres des idoles.

Sur le matin, par l'avis d'un certain Grec nommé Anatolius, qui avoit été bien instruit par saint Paul, mais qui n'étoit pas encore baptisé, saint Denis et ses compagnons, saint Rieule tenant la croix en ses mains, s'en allèrent en ce temple, où pour lors les païens étoient assemblés pour sacrifier à Mars. Etant à la porte, saint Denis commença à entonner ce psaume de David : *La terre et son étendue appartient au Seigneur ;* et continuant à chanter ce psaume, lorsqu'ils vinrent à dire : *Le Seigneur est fort et puissant,* le temple et les idoles tombèrent par terre, ce qui donna autant de terreur aux païens et à leurs sacrificateurs que de contentement à saint Denis et à ses compagnons, qui, pour action de grâces à Dieu, chantèrent cet autre psaume : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce ses œuvres.*

Cette action miraculeuse donna sujet aux païens d'écouter plus volontiers saint Denis; il commença à prêcher publiquement, malgré la rage des prêtres des idoles qui, poussés d'un zèle diabolique, avoient délibéré de faire mourir ces saints personnages; mais la bonté divine en disposa autrement. Car, saint Denis ayant prouvé par les Écritures saintes en la prédication, comment il falloit adorer un seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, marcher par la voie de ses divins commandements pour aller au Ciel, incontinent Anatolius et une partie du peuple demandèrent le baptême. Il fallut donc faire un baptistère et une chapelle, ce qui fut fait en la place où étoit le temple et les idoles avec une grande diligence. La chapelle fut consacrée à Dieu par saint Denis sous les noms de Saint-Pierre et de Saint-Paul; et là il baptisa tout ce peuple et le communia avec une joie et une dévotion extraordinaires.

Après cela, saint Denis voulant accomplir la commission qu'il avoit du pape saint Clément, envoya plusieurs de ses compagnons

en diverses villes de la France, pour y planter à son imitation l'arbre de la croix de Jésus-Christ, et y prêcher son Évangile comme saint Saturnin à Toulouse, saint Eugène à Tolède, saint Martial à Limoges, et d'autres en divers lieux; il retint avec lui saint Rustique et saint Eleuthère pour s'en venir à Paris. Pour notre saint Rieule, il le constitua évêque d'Arles, lui donnant la charge de ce peuple nouvellement converti à la foi de Jésus-Christ, et lui dit : « Très-cher frère, ainsi que Notre-Seigneur a conservé son bien-aimé Jean, votre précepteur, parmi les tourments des impies, qu'il vous préserve de même de la persécution des païens. Je sais que vous devez être très-grand, et que vous continuerez l'observance des commandements de Dieu jusqu'à votre vieillesse, sans encourir aucun mal. »

Ce discours donna beaucoup d'affliction sur-le-champ à saint Rieule, qui se fâchoit fort de cette rude séparation, et comme il faisoit entendre à saint Denis l'affection qu'il lui portoit et le désir qu'il avoit de le suivre, saint Denis lui repartit : « Mon frère, je vous dis ce que vous avez à faire pour le présent. Gouvernez ce peuple selon la loi de Dieu. Que s'il se peut faire, le Saint-Esprit vous inspirant incontinent après ma mort, acheminez-vous promptement et passez plus avant en France en la cité de Senlis, pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ. » Ainsi, après plusieurs discours, saint Denis et ses deux compagnons quittèrent là saint Rieule, et s'acheminèrent à Paris, la ville capitale de France, la demeure des rois, la source des sciences et le lieu de la justice, où ayant prêché quelque temps et converti une partie de ce peuple qui avoit été convaincu par les grands miracles qu'ils faisoient, ils furent enfin appréhendés, cruellement tourmentés et mis à mort, l'an de Notre-Seigneur soixante-quatorze.

Déjà le bon évêque saint Rieule avoit introduit la coutume de célébrer une haute messe, où tout le peuple étoit obligé d'assister, que nous appelons Paroissiale, pour la distinguer de la messe basse et de dévotion. Or, il arriva que le saint évêque célébrant la messe, au même temps du martyre de saint Denis et de ses compagnons, comme il fut au *Memento*, après avoir dit l'Oraison

Dominicale, prononçant le nom des Apôtres, il ajouta sans y penser : *Et beatis Martyribus tuis Dionysio, Rustico et Eleutherio*. Là-dessus, comme il s'étonnoit de cette nouveauté, et comme il avoit ajouté à ce *Memento* ces noms-ci, en levant la vue, il aperçut trois colombes blanches, perchées sur les bras de la croix qui étoit sur l'autel, ayant les ailes marquées de sang et ces trois noms écrits avec du sang en leur estomac. De plus, il aperçut encore des anges debout, et les entendit chanter ce psaume de David : *Mon Dieu, les Gentils sont venus en votre héritage*, mais après qu'ils eurent dit ces paroles : *Il n'y avoit aucun qui l'ensevelît*, ils disparurent soudain de ses yeux, et s'élevèrent au ciel. Le bon pasteur ayant bien examiné à part soi toute cette vision, reconnut, inspiré par le Saint-Esprit, que saint Denis et ses compagnons avoient enduré le martyre.

Après avoir donc achevé la messe, il révéla sa vision à quelques particuliers, et les assurant de la mort des saints martyrs, il montra en avoir un grand ressentiment par ses pleurs et par les discours qu'il leur tint sur ce sujet. Là-dessus il appela un nommé Félix, qui avoit été consacré évêque par saint Clément, et qui par sa sainteté de vie a mérité d'être mis au Catalogue des saints, et étant alors en la ville d'Arles, il l'ordonna pour gouverner en sa place l'église d'Arles. Ayant disposé de son troupeau, il s'achemina promptement à Paris, avec quelques fidèles qui l'accompagnèrent pour visiter et honorer les saints martyrs.

Étant donc arrivé à Paris, et n'ayant pu avoir connoissance du lieu où étoient leurs corps, il sortit de la ville, s'en alla au lieu où ils avoit enduré le martyre, et se retira chez une bonne dame chrétienne nommé Catulle, qui tenoit hôtellerie. Cette femme considérant son habit, sa façon et ses discours, doutant qu'il fût catholique, lui demanda franchement s'il l'étoit, et comme il le lui eut avoué : *Dites-moi, je vous prie*, lui repartit-elle, *n'avez-vous point connu les martyrs Denis et ses compagnons?* Saint Rieule entendant nommer les saints martyrs, se mit aussitôt à pleurer, et reconnoissant que cette bonne dame étoit chrétienne, il lui dit qu'il leur avoit tenu compagnie depuis Rome jusqu'à

Arles, lui racontant tout leur voyage et ce qui s'y étoit passé. Elle, de sa part, lui déclara semblablement leur arrivée à Paris, leurs prédications, leur martyre et le lieu où elle les avoit enterrés, où elle le mena sur la nuit, ne l'osant pas faire de jour, à cause que la sédition contre les chrétiens n'étoit pas encore apaisée. Ce fut là que le bon saint Rieule donna un libre cours à ses larmes; y ayant fait son oraison avec une profonde humilité, il grava leur martyre sur une pierre, qu'il mit sur leur sépulture comme une tombe, afin de laisser à la postérité la mémoire de ces saints personnages.

Cependant la sainte dame Catulle désirant avoir une connoissance plus particulière des mystères de notre religion, retint chez elle notre saint Rieule, le plus secrètement qu'il lui fut possible, jusqu'à ce que le tyran Fescenninus ayant appris la mort de l'Empereur, s'en retourna à Rome, auquel temps les pauvres chrétiens, qui étoient cachés de tous côtés, commencèrent un peu à respirer. Cependant Catulle fit faire une petite chapelle de bois sur les corps des trois martyrs, à la prière que lui en fit saint Rieule; il la dédia à Dieu en l'honneur des saints martyrs. Ce fut cette chapelle que sainte Geneviève, patronne des Parisiens, fit bâtir de pierre et où Dagobert se sauva, comme en un lieu d'asile, étant poursuivi par Clotaire II, roi de France, son père.

Après cela, saint Rieule ayant rendu grâces à Dieu, et à cette bonne dame, prit congé d'elle pour s'en aller à Senlis, selon que saint Denis lui avoit commandé en partant d'Arles, pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, car ses habitants étoient encore dans l'aveuglement du paganisme. Il y avoit bien quelques particuliers qui, sur le récit qu'on leur avoit fait des prédications et des miracles de saint Denis, croyoient en Dieu; mais si peu qu'il y en avoit on les tenoit prisonniers.

S'étant mis en chemin, il arriva à Louvre en Parisis. Il y avoit là une idole de Mercure, qu'on adoroit comme une divinité. Ne voulant pas laisser passer cette occasion sans faire voir la puissance de Jésus-Christ, il toucha de son bâton cette idole, prononçant le vénérable nom de Jésus, et tout à coup tombant par terre,

elle se réduisit en poussière en la présence de tout le peuple. Là dessus prenant occasion de les instruire en la foi de Jésus-Christ, il leur fit voir l'erreur où ils étoient, et comme il n'y avoit qu'un seul Dieu éternel en trois personnes, qui devoit être adoré. Ses paroles eurent tant de pouvoir qu'ils se convertirent, reçurent le baptême et bâtirent une chapelle qu'il dédia à Dieu et à l'honneur de la très-sainte Vierge. On la voit encore aujourd'hui proche de l'église paroissiale, et elle s'appelle Saint-Rieule. Il y a fête solennelle en cette église le jour de la fête de saint Rieule, qu'ils tiennent et honorent comme leur premier patron.

Pendant qu'il séjournoit là, une bonne dame nommée Cilice, parente de Catulle, ayant eu nouvelles que saint Rieule étoit en ces quartiers-là, et des merveilles qu'il y faisoit, l'alla aussitôt trouver. Elle étoit de Senlis, et avoit un fils qui étoit possédé et furieusement tourmenté du diable. Elle lui dit son affliction et le supplia de se transporter promptement à Senlis, et d'avoir compassion de son pauvre fils. A ces paroles elle jeta une quantité de larmes, et comme oppressée de tristesse elle demeura sans parler. La piété et la charité de notre grand saint l'incitèrent à avoir pitié de cette pauvre dame; il lui promit d'y aller, et en même temps prenant congé du peuple, il s'y achemina. Mais elle qui s'en étoit promptement retournée, revint au-devant de lui avec son misérable fils qu'elle lui présenta.

Le diable ne pouvant souffrir les regards ni la présence de saint Rieule, faisoit tourner ce garçon d'un côté et d'autre, lui faisant faire des grimaces effroyables. Aussitôt saint Rieule l'ayant aigrement repris de ce qu'il tourmentoit ainsi la créature de Dieu, il fit approcher ce pauvre possédé, et ensuite lui mettant les mains sur la tête, il récita l'Oraison dominicale et le symbole des Apôtres. Cela donna une telle épouvante au diable, qu'il quitta promptement cette pauvre créature; mais de rage, il voulut s'en venger contre le saint, se voulant même emparer du corps d'un âne, qu'il menoit avec lui, pour le soulager lorsqu'il se trouveroit las de cheminer. Mais cet animal, comme s'il eût eu quelque jugement ou plutôt quelque instinct divin, aussi bien que l'âne de Balaam,

fit le signe de la croix en terre avec le pied, et se mit à braire plus fort que de coutume, de sorte que le diable fut contraint de se retirer encore honteusement.

Saint Rieule prit de là occasion de parler à quantité de peuple qui étoient accourus au bruit de ces nouvelles. « Mes frères, leur dit-il, vous voyez combien vous êtes abusés de reconnoître et d'adorer vos fausses divinités qui n'ont aucun pouvoir. C'est Jésus-Christ qu'il faut adorer et reconnoître pour vrai Dieu, qui nous a tant aimés, que de s'incarner au sein d'une Vierge, de vouloir être crucifié et mourir pour racheter nos péchés, et après cela il est ressuscité. Les animaux eux-mêmes reconnoissent leur créateur, ainsi que fit l'âne de Balaam; le signe de la croix, dont les fidèles chrétiens, qui croient en Jésus-Christ, se servent pour résister aux embûches du diable, est venu en la connoissance des animaux qui n'ont ni jugement ni raison, duquel s'est servi cet animal que vous voyez, par la Providence de Dieu, pour se délivrer de notre ennemi commun. Pourquoi est-ce que vous ne croyez pas en Jésus-Christ, qui vivifie et donne tant de puissance au signe de la croix? pourquoi ne vous servez-vous pas aussi du même signe? Mes frères, croyez-moi, je vous prie, il est nécessaire pour votre salut que vous délaissiez le culte de tous vos faux dieux, que vous ouvriez les yeux de votre entendement, et que vous connoissiez et adoriez le vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre, croyant en Jésus-Christ son Fils, afin que purifiés par les eaux du Baptême vous méritiez d'être délivrés de la mort éternelle pour jouir de la vie céleste et bienheureuse. »

Là-dessus une grande partie de ce peuple, éclairé de la divine lumière, reconnut Jésus-Christ pour vrai Dieu et demanda à être baptisée sans délai; ce que saint Rieule lui accorda, commençant par ce jeune garçon, fils de Cilice. Mais comme la vertu est toujours enviée par les méchants, les prêtres des idoles allèrent promptement rapporter à Quintilien, prévôt de la cité, tout ce qui se passoit, et qu'il y alloit en cette affaire de l'honneur et de l'intérêt de leurs dieux. Le prévôt commanda aussitôt de préparer les victimes pour offrir à leurs divinités, et que tout fût prêt dès la pointe du jour, avec résolution de contraindre notre

saint de sacrifier, ou de lui faire souffrir tous les tourments que la rage lui pourroit suggérer. Mais Dieu en disposa autrement.

Saint Rieule ayant fait tout ce qui se pouvoit faire pour la consolation de ces nouveaux chrétiens, désira se retirer parce qu'il étoit tard. La bonne Ciliœ lui avoit préparé un logement dans la ville, si bien qu'il s'y achemina, mais, à l'entrée de la ville où sont les prisons, il fut averti que plusieurs chrétiens avoient été emprisonnés qui, même en entendant sa voix, commencèrent à crier par les fenêtres qu'il eût pitié d'eux. Il s'arrêta tout court, et voyant qu'ils continuoient leurs cris, il leur demanda s'ils étoient assurément chrétiens. Ils répondirent qu'oui, et qu'ils n'avoient été emprisonnés pour aucun autre sujet. *Il n'est pas raisonnable*, dit-il, *que ce que Dieu tout-puissant a délivré des liens spirituels des démons, soit lié et détenu pour ce sujet par les liens des hommes.* En disant ces paroles, il frappa de son bâton la porte de la prison, qui s'ouvrit à l'instant, et les chaînes des prisonniers chrétiens s'étant rompues, il leur commanda de sortir et de le suivre. Cette merveille étonna fort le geôlier, qui ne manqua pas d'en avertir promptement Quintilien. Ce juge, entrant en furie, voulut sur-le-champ sortir pour faire saisir le saint personnage, et n'eût été la discrétion de sa femme qui l'en empêcha, il l'eût véritablement fait. Cette sage dame avoit déjà entendu quelques prédications de saint Denis à Paris.

Cependant le saint poursuivit son chemin, et s'étant retiré au logis qu'on lui avoit préparé, il y passa une grande partie de la nuit en prières et en oraisons pour la conservation de ce peuple. Mais Dieu, qui par sa bonté vouloit retirer entièrement les habitants de Senlis de l'abîme des ténèbres où ils étoient, permit que saint Denis et ses deux compagnons apparussent cette nuit-là au prévôt, qui méditoit la mort de saint Rieule, et lui dirent : « Jésus-Christ, dont par une humble et fidèle profession nous nous confessons serviteurs, nous a envoyés vers toi, t'avertir que tu aies à quitter le culte des démons, et à embrasser la foi et la religion chrétienne. Ne manque donc point demain de grand matin à rechercher notre frère Rieule, et lui demande pardon de la mauvaise volonté que

tu as eue contre lui, et renonçant au culte de tes faux dieux, promets-lui fidélité, faisant sans aucune contradiction tout ce qu'il te dira : car telle est la volonté de Dieu. »

La vision étant passée et Quintilien étant revenu à soi, il raconta à sa femme ce qu'il avoit vu et entendu, et après qu'il lui eut dépeint les personnages qu'il avoit vus, elle lui dit qu'assurément c'étoient saint Denis et ses compagnons qui avoient souffert le martyre à Paris par sentence du cruel Fescenninus, et qu'elle lui conseilloit, comme une chose nécessaire pour son salut, de chercher ce saint personnage, ainsi qu'il lui avoit été révélé, et de le traiter avec toute sorte de douceur, de peur d'irriter le Dieu des chrétiens.

Le jour étant venu, saint Rieule s'en alla au temple, où le prévôt de la ville avoit commandé de préparer les victimes pour y sacrifier. Ce temple étoit bâti dans les murs de la ville, où est à présent l'Eglise de Notre-Dame, qui est la cathédrale et la plus ancienne : il étoit fort honoré et visité, tant pour son admirable structure que pour son ornement et ses richesses. Dans ce temple il y avoit plusieurs statues et simulacres de différentes sortes, qui tombèrent par terre et furent réduites en poudre par l'invocation du nom de Jésus que fit saint Rieule. Les prêtres du temple, qui étoient occupés à préparer leurs sacrifices, grandement étonnés de voir tous leurs faux dieux par terre, s'écrièrent hautemeut, en frappant leurs poitrines, que jamais il ne s'étoit vu un tel crime. Ils coururent soudain en avertir le prévôt, et lui firent entendre avec cris et lamentations que l'on ne pouvoit expier l'énormité d'un tel crime que par le feu, en brûlant tout vif l'auteur.

De bonne fortune plusieurs des premiers du peuple se trouvèrent là en même temps, qui avoient déjà ouï les prédications de saint Rieule, et étoient allés pour détonrner le prévôt de la mauvaise volonté qu'il avoit contre lui; lesquels, ayant entendu les plaintes de leurs prêtres, lui dirent que l'office d'un juge requéroit une grande retenue et une grande discrétion en la connoissance des causes; qu'il ne devoit point recevoir l'accusation de ces prêtres sans s'être lui-même informé de la vérité : qu'ils

avoient reconnu qu'il annonçoit le vrai Dieu tout-puissant, confirmant ses paroles par le témoignage irréfragable de ses miracles; que par la seule prononciation du nom de son Dieu, il avoit renversé par terre leurs fausses divinités et non pas avec ses mains; que leurs prêtres ne pouvant lui résister par aucune raison, ils craignoient que leur tromperie et leur fausseté ne fussent connues; ils conclurent que leur prévôt devoit entendre lui-même le saint homme.

Quintilien donc persuadé par ces motifs, poussé encore par la vision qu'il avoit eue la nuit dernière, prit sa femme, ses enfants et toute sa famille avec lui, et s'en alla droit au temple où il trouva encore saint Rieule, qui, nonobstant le trouble que faisoient les prêtres, ne laissoit pas de prêcher le peuple. Il l'écouta d'un esprit tranquille, ainsi que les autres, ce qui obligea encore le peuple à l'entendre avec une plus grande attention, d'autant que les inférieurs règlent ordinairement leurs actions sur celles de leurs supérieurs.

Voici un changement à la vérité bien soudain et fort admirable, aussi y alloit-il du fait de la toute-puissance de Dieu. Le prévôt et tout le peuple en général détestèrent à haute voix toutes leurs fausses divinités, et confessèrent que Jésus-Christ étoit le seul et vrai Dieu tout-puissant; le pontife aussi avec tous ses prêtres reconnurent et confessèrent publiquement cette vérité, en témoignage de quoi ils lui cédèrent la place, le reconnoissant pour le vrai et légitime pasteur. Enfin tout le monde se mit à genoux devant saint Rieule à l'imitation de Quintilien; ils lui demandèrent tous pardon de leur ignorance et de leurs péchés, et tous d'une voix le supplièrent de leur donner le Baptême. Mais ce grand saint jugea qu'il étoit nécessaire de faire quelques préparations pour se rendre plus dignes de recevoir les grâces que Dieu confère en ce sacrement.

C'est pourquoi il ordonna un jeûne de trois jours, que l'on emploieroit en prières et en oraisons, afin d'obtenir plus facilement de la miséricorde de Dieu la rémission de tous leurs péchés. Je vous laisse à penser, si cependant saint Rieule manquoit à leur

faire de saintes exhortations et les entretenoît en cette dévotion, les instruisant en même temps de tous les mystères de la religion chrétienne. Au bout des trois jours, le peuple étant assemblé au temple où ces idoles avoient été renversées, il fit élever un autel qu'il dédia en l'honneur de la Vierge Marie, et fit mettre son image, que l'on croit par tradition être celle qui est encore à présent, en la chapelle appelée vulgairement Notre-Dame des Merveilles, à cause des miracles qui s'y sont faits, et où il y a une très-grande dévotion. Tout étant bien préparé, il baptisa le prévôt, sa femme, les prêtres et tout le peuple de l'un et de l'autre sexe; et parce que lui seul ne pouvoit les baptiser tous, il se fit aider par ses disciples.

Après cela, il fallut choisir un lieu propre pour faire un cimetière, afin d'inhumer les corps des trépassés. Mais il ne s'en trouva point de plus propre que celui qu'on appeloit le Champ des Morts (ainsi appelé parce que déjà l'on y enterroit les morts). Il faut remarquer que, anciennement à Senlis ainsi qu'aux autres villes, il y avoit deux champs publics : l'un étoit appelé le champ de Mars, où on s'exerçoit aux armes et où l'on se promenoit devant la porte de la Cité, du côté de l'occident, qu'ils appellent la porte des Anglois; l'autre le champ des Morts, devant la porte de la Cité du côté de l'orient. Ce lieu-ci donc ayant été destiné pour inhumer les corps des chrétiens morts, saint Rieule s'y transporta: il y trouva plusieurs idoles qu'il renversa par terre, et de plus quantité de marchands non encore convertis, car il se faisoit là plusieurs négoces, qu'il chassa avec l'autorité de la justice. Ensuite il fit bâtir une petite chapelle qu'il dédia à l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, puis bénit ce lieu, ayant ordonné qu'il seroit public et commun à tous les catholiques : il s'appelle encore à présent le cimetière de saint Rieule.

Tout étant ainsi bien ordonné, l'honneur de Dieu commença à être exalté et la religion chrétienne à s'accroître. Cependant saint Rieule, leur premier évêque, étoit grandement loué, chéri et aimé universellement de tous. Aussi étoit-ce un personnage fort sage et vénérable, doué et accompli de toutes sortes de vertus, bien ré-

glé en ses mœurs, de grande continence et qui faisoit d'autant plus de mépris des honneurs mondains qu'il étoit plus élevé et respecté. La piété, la simplicité, la douceur, la clémence et la charité avoient toutes un grand empire en son âme. Son humilité jetoit un merveilleux éclat sur tout son peuple et l'édifioit plus que sa doctrine; car il préféroit le moindre acte d'humilité à tous les honneurs, et, nonobstant qu'il fût évêque, il ne laissoit pas d'aller visiter les pauvres malades avec plus d'affection que les riches. Cet exemple de charité étoit inouï à ce peuple nouvellement converti, qui n'avoit pas coutume de voir de tels prélats, et cela leur étoit une admirable consolation; aussi bénissoient-ils tous les jours Jésus-Christ de leur avoir donné ce pasteur.

Ce peuple étant bien confirmé en la foi chrétienne, saint Rieule délibéra de les mener hors la ville à quelque demi-lieue de là, sur un double chemin tirant vers Compiègne, et de leur y faire une prédication, afin d'y attirer plus de monde, tant de la ville que des villages circonvoisins, n'y ayant point de lieu assez grand. Comme il étoit en compagnie avec des premiers de la ville, qui l'entretenoient en attendant que le peuple fût assemblé, et qu'il parloit de la beauté et de la commodité de ce lieu, qui étoit grandement passant, ils lui dirent que l'on n'y pourroit rien désirer davantage s'il y avoit une fontaine, ce qui seroit une grande commodité tant pour ceux de la ville que pour tous les autres passants; et là-dessus ils prirent sujet de le supplier d'implorer de la bonté de Dieu cette faveur par ses prières.

Saint Rieule voyant la grande foi de ce peuple et se confiant en la miséricorde de Dieu, qui même oblige ses serviteurs de lui demander ses grâces et ses faveurs, les assurant qu'il ne les refusera pas : *Demandez et vous recevrez,* leur ordonna de se mettre tous en prières avec lui, afin que leurs prières étant jointes avec les siennes eussent plus de force. Chose admirable! au même lieu où tomboient les larmes des yeux du saint évêque qui étoit en oraison, il sortit une eau cristalline merveilleusement agréable à l'œil et à la bouche, qui commença à couler en la présence de ce peuple.

Imaginez-vous, je vous prie, l'admiration et le contentement qu'ils eurent, en considérant la puissance et la bonté de Dieu, et le redoublement de leurs prières en action de grâces pour une si grande faveur. Cette fontaine a toujours coulé depuis, et coule encore à présent; on l'appelle la fontaine Saint-Rieule, où tous les ans il se fait une procession générale, le premier jour des Rogations, en mémoire de ce miracle; et ce qui est encore à remarquer en ceci, c'est que le curé de la paroisse de Notre-Dame, appelée la paroisse de l'Éguille, y fait l'office par préférence et par un privilége d'antiquité d'autant que c'est la première église de Senlis et qui eut l'honneur d'avoir saint Rieule pour pasteur.

Saint Rieule étoit orné de tant de perfections, que la splendeur de sa sainte vie parut presque dans toute la France, si bien que la loi évangélique, comme un rayon du soleil, fut répandue par tous les lieux circonvoisins, par le soin et le travail de ce grand saint, qui ne se contentoit pas de prêcher et d'instruire le peuple de Senlis; mais de plus, il s'en alloit par les villes, les bourgades et les villages, prêcher la foi et la doctrine chrétienne, avec une telle ferveur, que non-seulement les personnes de moindre qualité, mais aussi les princes et les grands seigneurs le venoient trouver pour apprendre de lui les mystères de la foi chrétienne.

Il avoit tant de douceur en sa conversation, qu'il gagnoit le cœur et l'affection de tous ceux qui lui parloient; de sorte qu'il ne souffrit jamais de contredit. Ce qui lui donnoit un si grand pouvoir sur les affections d'autrui, étoit son incomparable humilité. Car il avoit toujours en la bouche les paroles de Notre-Seigneur : *Qui s'humilie, sera exalté, et qui s'exalte, sera humilié.* Sa constance surmontoit toutes les difficultés qui se pouvoient rencontrer, ne se laissant vaincre par aucun excès de joie ou de tristesse. Les évêchés n'étoient point encore fondés, et il n'y avoit aucun revenu pour les évêques; leur vie et leur entretien dépendoient de la seule libéralité des chrétiens. Mais tout ce que saint Rieule recevoit de leur libéralité, il en faisoit part à tous les nécessiteux.

En ce temps-là, saint Lucien, qui avoit reçu l'ordre de prêtrise

de saint Denis, avoit aussi converti à la foi de Jésus-Christ par ses prédications une bonne partie du peuple de Beauvais, de sorte qu'ils envoyèrent supplier saint Rieule de prendre la peine d'aller en leur ville, pour ordonner et consacrer saint Lucien leur évêque. Ce qu'il leur promit et leur donna jour. Mais il n'en fut pas à la peine, car comme il se fut mis en chemin avec quelques ecclésiastiques, et fut arrivé à Canneville proche la rivière d'Oise, il rencontra le messager de Beauvais, qui lui raconta en pleurant la mort de saint Lucien et son cruel martyre. Si bien que saint Rieule ne passa point outre.

Mais il arriva que le peuple du lieu et d'autour de la rivière, ayant nouvelle qu'il étoit là, s'assemblèrent en grand nombre, ayant mené avec eux tous leurs malades, et le supplièrent de leur donner quelques instructions touchant la foi, et d'avoir pitié de tous ces pauvres infirmes. Ce qu'il fit très-volontiers, redonnant la santé à un grand nombre de malades affligés de diverses maladies, les uns boiteux, les autres paralytiques, les autres travaillés de fièvres et d'autres infirmités. Mais ce qui les confirma davantage en la foi, est qu'il rendit la vue à un aveugle, après avoir fait une prière à Dieu pour lui, hautement et devant tout le peuple, qui confessèrent tous d'une voix Jésus-Christ, et lui rendirent grâces. En mémoire de ce miracle, ce peuple fit bâtir une chapelle que saint Rieule bénit et dédia, et dont à présent il ne se voit plus rien que quelques vestiges.

Notre saint évêque ayant ordonné tout ce qui étoit nécessaire pour l'honneur et le service de Dieu, tant en cette chapelle qu'en plusieurs autres nouvellement bâties sur le chemin, s'en retourna visiter son troupeau à Senlis, et partout son diocèse.

Comme il faisoit sa visite au village de Rully, et une exhortation dans l'église, où il expliquoit les commandements de Dieu et de l'Église, les chrétiens s'y trouvèrent en si grande affluence, que l'église n'étant pas capable de contenir tout ce peuple, le saint évêque fit porter sa chaire, par l'avis des assistants, hors l'église en une petite vallée. Or, il y avoit là auprès dans un lac, quantité de grenouilles, de sorte que la longueur de l'exhortation et de la

prédication du saint évêque l'ayant retenu fort tard, ces grenouilles commencèrent à faire un tel bruit, que l'on ne pouvoit aucunement entendre ce qu'il disoit, et tout le peuple en étant fort incommodé, témoignoit avoir un grand ressentiment de perdre le fruit de sa prédication; ce que saint Rieule ne reconnoissant que trop bien, il leva les mains et les yeux au ciel, puis s'adressant à ces animaux, leur commanda de se taire et de garder un perpétuel silence. Chose admirable! ces animaux sans raison, obéirent à la raison, se taisant tout court, sans que depuis on les ait entendus. Ceci est à la confusion de plusieurs faux chrétiens qui, non contents de mépriser et de ne vouloir pas entendre les prédications, en éloignent aussi les autres.

Voilà comment saint Rieule conformoit ses œuvres à celles de Notre-Seigneur et les rendoit comme semblables, commandant aux animaux, aux diables et aux maladies, et rendant la santé aux infirmes, sans avoir souffert aucune répugnance ni contradiction d'aucune créature.

Enfin, ce saint évêque étant devenu vieux, après avoir ordonné selon la volonté de Dieu, les choses ecclésiastiques, et confirmé et fortifié le peuple en la foi par ses fréquentes prédications, s'étant montré agréable à Dieu et aux hommes, et infatigable dans les travaux, pendant un grand nombre d'années qu'il avoit saintement gouverné l'église de Senlis; il rendit son âme à Dieu le 23 d'avril, sans effusion de sang, ainsi que lui avoit prédit saint Jean l'Évangéliste, et saint Denis l'Aréopagite, l'an de Notre-Seigneur cent trente, sous le pontificat de Télesphore et sous l'empire d'Adrien. On a remarqué que lorsque son âme s'en alla au ciel, la joie des bienheureux fut si grande, que l'on entendit une grande mélodie de tous les esprits célestes.

La ville de Senlis se voyant privée de son soleil, fut toute remplie de tristesse, l'église pleuroit son chef, la ville son flambeau, les pauvres leur bienfaiteur, les veuves leur protecteur, les vierges leur fleur de lis; bref tout étoit rempli de deuil, tant en public qu'en particulier. Mais c'est en vain que vous versez tant de larmes, il est mort, il ne reste plus que de lui rendre les derniers

devoirs. Tout se prépare pour l'inhumation de son corps : chacun abandonne sa maison pour assister aux funérailles de son saint évêque; plusieurs évêques des villes circonvoisines s'y trouvèrent aussi, qui l'inhumèrent avec toute la révérence possible, hors la ville, en l'église des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, que lui-même avoit fait bâtir, ainsi qu'il l'avoit recommandé avant sa mort; c'est là que par le grand nombre des miracles qui s'y sont faits, Dieu a fait connoître ses mérites.

Cette mort causa une grande douleur aux habitants de Senlis; mais cela ne dura pas longtemps, et autant que fut grande la tristesse, autant et plus grand fut le contentement qu'ils reçurent par après. Car ils furent étonnés de voir les aveugles recouvrer la vue à son sépulcre, les possédés du diable être délivrés, les paralytiques recevoir l'usage entier de tous leurs membres; bref une infinité d'autres miracles. Il est constant qu'il a été d'une vie vraiment sainte, et qu'il a été le premier de tous les saints confesseurs canonisés, d'autant que de son temps il ne se trouvoit que des martyrs, entre lesquels Dieu lui a fait la grâce de le conserver.

La première merveille que l'on trouve avoir été faite depuis son inhumation, est que comme tous les ans on célébroit le jour de son décès, ayant été déclaré très-saint confesseur, ainsi que l'on fait à présent (mais non pas avec tant de dévotion que pour lors), il se faisoit une grande affluence de peuple de plusieurs côtés; Dieu voulant montrer combien il avoit agréable cette dévotion, pour l'augmenter davantage, le jour de sa fête plusieurs cerfs, biches et chevreuils pendant plusieurs années sortoient de la forêt, qui étoit proche de la ville, et suivoient le peuple à l'église comme en procession; là ils se mettoient sur la sépulture du saint, et y demeuroient tout le long de la messe, laquelle étant finie, ils s'en retournoient doucement en leur séjour ordinaire, ce qui excitoit merveilleusement la dévotion du peuple. Mais un habitant de la ville, nommé Gaubert, les voulut un jour empêcher d'entrer en l'église, et depuis on ne les vit plus. Voilà la vraie raison pour-

quoi on met aux côtés de l'image de saint Rieule un cerf et une biche, en mémoire de ce miracle.

Mais Dieu voyant que par l'absence de ces animaux la dévotion du peuple de Senlis envers saint Rieule se refroidissoit, voulut l'entretenir et même l'accroître par cet autre miracle.

Un habitant de Senlis considérant les guérisons miraculeuses qui se faisoient journellement au sépulcre du saint (son corps étoit encore pour lors en terre), il délibéra de renoncer à tous les plaisirs et à toutes les voluptés du monde, et fit vœu de faire service à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, où étoit inhumé le corps de saint Rieule, le reste de sa vie, sans recevoir aucune récompense. Mais comme il se mit en effet d'accomplir son vœu, le diable, ennemi juré de l'homme, suscita un déterminé, qui étoit de sa connoissance, pour l'en détourner, ce qu'il fit, et ce malheureux rentra dans l'embarras des affaires plus que devant.

Mais Dieu, qui ne le vouloit pas perdre, l'ayant choisi pour son service, lui envoya une affliction pour lui faire reconnoître sa faute, qui fut de le rendre aveugle. Ce pauvre homme reconnut que cette affliction étoit un effet de la justice divine, qui le vouloit punir de la faute qu'il avoit commise par l'infraction de son vœu. Touché donc d'un vrai repentir, il supplia ses parents de le conduire à l'église, où il avoit fait vœu de servir. Ce que ses parents ayant fait, il se mit à genoux et confessa la faute qu'il avoit commise, devant tout le peuple, avertissant un chacun de ne pas manquer à l'accomplissement de leurs vœux, et après avoir réclamé l'aide et la faveur de saint Rieule avec une ardente dévotion et une profonde humilité, Dieu lui rendit la vue plus claire qu'auparavant en présence de toute l'assistance.

Bon Dieu, que vous êtes admirable en vos œuvres! soyez béni et loué en vos saints! On cria miracle : on chanta le *Te Deum*, et on rendit grâces à Dieu et à saint Rieule. On en écrivit à Clovis Ier, qui avec toute sa cour s'achemina à Senlis, visita le sépulcre du saint, et délibéra de faire élever de terre son précieux corps, qui y étoit, il y avoit près de quatre cents ans, pour le mettre en un lieu plus honorable. Ce qui fut fait, mais on n'eut pas beaucoup

de difficulté, car à la première ouverture de la terre, chacun sentit une odeur la plus suave du monde, qui fit vraiment connoître que cette sainte relique n'étoit pas loin.

Le Roi pria instamment qu'on lui en donnât un membre; mais les évêques, entre autres celui de Senlis, le lui refusèrent. Le Roi insista néanmoins en sa demande, pour le moins qu'on lui en donnât une dent, ce qui lui fut enfin accordé pour l'enflammer davantage en la foi, d'autant qu'il étoit nouveau chrétien, n'y ayant que trois ans qu'il étoit baptisé. Le corps étant trouvé et levé de la terre entier, excepté qu'il étoit décharné, le Roi, les prélats, les princes et les seigneurs, et toute la multitude se mirent à genoux, et en rendirent grâces à Dieu. L'évêque de Senlis donc par l'avis des autres prélats et par l'instante prière du Roi, prit de petites tenailles et avec une sainte appréhension arracha une dent de la mâchoire du corps de saint Rieule qu'il présenta au Roi, qui ne la reçut pas avec un tel respect qu'il devoit, ce qu'il reconnoîtra bientôt, en voulant rentrer dans Senlis.

Mais auparavant il faut raconter une merveille vraiment admirable, qui arriva lorsque l'on arracha cette dent. C'est que de la mâchoire où elle étoit, il sortit grande quantité de sang, comme si ce précieux corps eût été en vie; on le recueillit le plus révéremment qu'il se put. Il se voit encore à présent en l'église Saint-Rieule dans une fiole d'argent, que l'on va baiser sur le grand autel le jour de saint Marc. Ce miracle se fit l'an de Notre-Seigneur 502, trois ans après le baptême de Clovis, le dix-septième de son règne et treize ans devant sa mort, environ quatre cents ans après la mort de saint Rieule.

Le Roi voulant donc rentrer dans la ville par la même porte qu'il étoit sorti, la trouva, mais elle lui sembla être murée, et ne pouvant rentrer, tout étonné, il demanda aux évêques quelle en pouvoit être la cause : ils lui répondirent, que Dieu vouloit faire paroître par cette action miraculeuse, combien il lui déplaisoit d'avoir ôté une dent du corps de saint Rieule. Alors le Roi par leur avis retourna au sépulcre, où il fit derechef ses humbles prières, après quoi il rendit la dent, qui fut remise en sa place. De plus,

il commanda que l'église fut rebâtie et agrandie à ses dépens, et que ses ossements fussent enchâssés richement dans de l'or, il donna plusieurs revenus à l'église pour son entretien, avec plusieurs vases d'or et d'argent pour ornement. Après cela il entra dans la ville sans nulle difficulté, ayant trouvé la porte ouverte à l'ordinaire.

Depuis l'invention et la translation de son corps, qui repose dans la châsse en sa chapelle, Dieu l'a encore honoré de plusieurs miracles. Charles le Chauve, roi de France et empereur, au commencement de son règne, avant qu'il fût parvenu à l'empire, faisoit sa demeure ordinaire en la ville de Senlis. Il avoit d'Hermingarde, sa première femme, quatre fils, et une fille nommée Judith. Cette fille étant devenue malade jusqu'à l'extrémité, comme elle avoit déjà perdu la parole, et n'attendoit plus qu'après la mort, selon le jugement commun de tous les assistants, voilà que comme d'un profond sommeil, elle commença à parler, et dit qu'elle avoit vu sur l'autel de saint Rieule les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, avec saint Rieule, qui sembloient l'appeler, et comme lui vouloir dire quelque chose de nouveau : elle supplia la Reine sa mère de la faire transporter à l'Eglise, parce qu'elle espéroit y recevoir sa santé. Aussitôt dit, aussitôt fait. La Reine l'y fait porter : on célébra la messe pour sa santé devant la châsse de saint Rieule ; et incontinent après qu'elle eut communié, et rendu grâces à Dieu, à saint Pierre, à saint Paul et à saint Rieule, elle commença à se mieux porter, et revint après en un état de parfaite santé.

Cette guérison miraculeuse fit d'autant plus d'éclat par toute la France, que la qualité de la personne étoit relevée : de sorte qu'elle invita une infinité de malades à se servir du même remède, dont ils se trouvoient bien, recouvrant une parfaite santé. Entre les autres une femme d'Auxerre, qui avoit perdu l'usage de ses membres, se fit porter à Senlis en l'église Saint-Rieule, devant sa châsse, où, après avoir fait dire la messe et reçu le corps de Notre-Seigneur, ses membres commencèrent dès lors à se dégourdir, et depuis elle s'en retourna en son pays saine et allègre. Une

femme aussi du Gâtinois, affligée de pareille maladie, eut recours au même saint, et faisant comme cette autre, reçut pareille guérisou.

Non-seulement cenx de Senlis, et des lienx circonvoisins ressentoient les faveurs de Dieu par l'intercession de saint Rieule; mais aussi ceux des pays les plus éloignés et mêmes les étrangers. Un habitant de la ville d'Autun, atteint d'une paralysie, ayant appris les guérisons miraculeuses qui se faisoient à Senlis, en la chapelle de Saint-Rieule, s'y fit porter et y recouvra une parfaite santé. De sorte que mû d'une dévotion signalée envers le bienheureux confesseur, en reconnoissance de cette faveur, il donna la meilleure partie de son bien à l'église Saint-Rieule, et fit vœu de venir tous les ans la visiter à pareil jour qu'il fut guéri, ce qu'il accomplit pendant toute sa vie.

Un étranger, qui dès son jeune âge avoit eu le corps brisé et principalement les cuisses et les jambes par un malheureux accident, étoit reduit en un état presque misérable, si bien que ne trouvant aucun soulagement dans les remèdes humains, il eut recours aux divins, et pour cet effet il se faisoit mener de ville en ville pour visiter les lieux saints. Or, il advint qu'étant en une certaine ville, il entendit parler des grandes grâces que Dieu faisoit à chacun par l'intercession de saint Rieule à Senlis, il voulut y être conduit en diligence; là sa prière eut une telle efficace, qu'il reçut une parfaite santé de tous ses membres.

Il y avoit à Senlis une jeune fille d'assez bon lieu, qui étoit venue au monde grandement imparfaite en ses membres, et avoit en son corps quelque chose de monstrueux, ne pouvant aucunement se soutenir debout, bien qu'elle eût les jambes d'un corps humain; mais Dieu l'avoit récompensée d'ailleurs de plusieurs autres qualités. Elle avoit une dévotion particulière à saint Rieule, si bien qu'elle assistoit toujours au service qui se faisoit en son église, tantôt s'y traînant comme elle pouvoit, tantôt s'y faisant porter. Mais un jour de la translation, comme elle y étoit en grande dévotion, le cierge à la main, elle sentit uue chaleur extraordinaire par tous ses membres, qui lui donna une espérance

de recevoir guérison, et là-dessus elle se leva soudain debout toute seule, se servant aussi parfaitement de ses membres qu'aucun autre de l'assistance. Cela étonna merveilleusement le peuple, et d'autant plus que chacun connoissoit l'état où elle avoit été toute sa vie. Mais cette admiration se changea à l'heure même en louanges et en actions de grâces, que chacun fit à Dieu et à saint Rieule. La fille en reconnoissance de la grâce que Dieu lui avoit faite par l'intercession de ce grand saint, fit vœu de garder virginité le reste de ses jours.

La ville de Senlis en général lui a de très-particulières obligations; car dans les nécessités publiques, il l'a toujours favorisée de son crédit envers Dieu, et sans son assistance elle eût été plusieurs fois saccagée. Elle fut ainsi miraculeusement délivrée de la fureur des Sarrasins qui la tenoient assiégée et la serroient de fort près; aussitôt que l'on eut descendu la châsse du saint confesseur et qu'on l'eût posée sur les murs, comme lui donnant toute la ville en garde, ils levèrent promptement le siége et s'enfuirent, laissant la ville en liberté.

Ils ressentirent encore depuis une pareille faveur du saint, du règne de Charles VII. C'étoit lorsque les Anglois occupoient une grande partie de la France, et s'en vouloient rendre entièrement maîtres. Pendant l'absence du Roi, ils assiégèrent la ville de Senlis, et la pressoient de telle façon, que destitués de secours humain, ils eussent été sans doute contraints de subir le joug de l'Anglois, sans une grâce particulière de Dieu, par l'intercession de saint Rieule. Car, comme ils se virent sans espérance d'être secourus du Roi, et ne voulant pas toutefois faire brèche à l'honneur qu'ils avoient eu de lui être fidèles; ils implorèrent le secours de Dieu par la faveur de leur évêque et patron saint Rieule. Ils descendirent sa châsse et se mirent en prières, la portèrent en procession par toute la ville, et enfin la posèrent sur les murailles. Puis ils mirent sur la châsse les clefs de la ville, la remettant entièrement en sa protection, et le suppliant qu'ainsi qu'il les avoit délivrés de la puissance et de la tyrannie des diables leurs ennemis spirituels, de même il les délivrât des Anglois leurs ennemis tempo-

rels. Sitôt que ce sacré dépôt fut placé sur les murailles, chose admirable! l'on vit en un moment les ennemis tourner le dos, s'entremêler les uns dans les autres avec confusion, et prendre la fuite comme s'ils eussent été poursuivis de quelques puissantes forces, s'imaginant voir une grosse armée sortir de la ville et fondre sur eux. Par ce moyen, ils laissèrent la ville de Senlis en repos, et de là s'en allèrent devant Compiègne, où ils prirent Jeanne la Pucelle, en une sortie qu'elle fit sur eux, ayant été trahie.

L'an 1576, la peste étoit si grande en la ville de Senlis, que quantité d'habitants mouroient. Mais comme l'on vit que le mal croissoit de jour en jour, on résolut d'avoir recours aux prières et d'employer la faveur de saint Rieule, pour apaiser l'ire de Dieu. C'est pourquoi on ordonna trois jours de jeûne, qu'on emploieroit nuit et jour en prières. Ce qui fut fait, on descendit la châsse du saint, et on la porta en procession parmi la ville, avec une grande révérence et dévotion, si bien que la maladie cessa, et on remarqua que depuis ce jour-là, pas une maison n'en fut infectée.

Six ans après, en l'an 1582, la ville fut encore grandement affligée de la même maladie, de sorte qu'il n'y avoit aucune rue qui en fût exempte. Il y avoit entre les autres une petite ruelle, nommée la rue du Four, devant le cadran de l'église Saint-Anian, qui en étoit tellement infectée, qu'il n'y avoit pas une maison qui n'en fût affligée. Le peuple de Senlis, se ressouvenant de la faveur divine qu'il avoit obtenue par l'assistance de son patron, se servit encore pour cette fois de ce même médiateur envers Dieu, et on fit comme devant. Mais d'autant que cette ruelle étoit la plus infectée, l'on porta la châsse par là. Tous ceux qui purent la voir passer, furent garantis du mal, et il n'y eut personne qui en fut assailli depuis. En mémoire de quoi, il fut ordonné que tous les ans, le jour de saint Marc, la procession passeroit par cette petite rue, et pour montrer que cette particularité se fait en mémoire seulement de ce miracle, c'est que de là on s'en va droit à l'église de Saint-Rieule, où l'on fait des prières, qui n'ont rien de commun aux prières ordinaires de ce jour. C'est alors que l'on baise le sang de saint Rieule sur le grand autel.

La ville de Senlis a ressenti encore, depuis, une signalée faveur du même saint. Voici comment : Sept ans après le miracle précédent, en l'an 1589, elle fut assiégée et pressée de si près, qu'elle fut à la veille de se rendre, on en faisoit même la composition. Cependant quelques personnes plus pieuses que les autres, se mirent en prières en l'église de Saint-Rieule, descendirent la châsse de ce saint et la portèrent en procession seulement autour de l'église, priant Dieu qu'en considération des mérites de saint Rieule leur patron, il les préservât de leurs ennemis. En même temps la bonté divine suscita M. de Longueville, généreux capitaine, de les venir secourir, qui bien qu'il n'eût qu'une petite poignée de gendarmes, contraignit les ennemis qui étoient forts et puissants, de lever le siége ; ainsi la ville de Senlis fut délivrée de danger, contre toute espérance humaine.

Et ce qui montre évidemment qu'en cette victoire ils furent divinement assistés, est, que le jour précédent, comme les ennemis vouloient monter à l'assaut, on vit tomber du ciel un globe de feu dans l'abbaye de Saint-Remi, qui étoit pour lors aux faubourgs, et où les ennemis avoient retiré toutes leurs provisions et leurs munitions de guerre comme au lieu le plus assuré ; ce qui leur donna une merveilleuse épouvante, et fit perdre, à une bonne partie, l'espérance d'entrer dans la ville.

Les vieux Légendaires et le Bréviaire de Senlis font une honorable mention de saint Rieul, comme aussi le Martyrologe romain et plusieurs autres bons auteurs.

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO,

VEUVE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La bienheureuse Angèle naquit à Foligno dans le cours du

treizième siècle. Elle étoit d'une noble famille et avoit épousé un homme riche de cette ville, duquel elle eut plusieurs enfants. Elle vécut de longues années dans les désordres du monde; mais Dieu, notre Père, qui a pitié des âmes et qui aimoit cette fille prodigue malgré ses déportements, toucha son cœur de sa grâce et essaya de la ramener an giron paternel. Voici comment la bienheurense Angèle racontoit elle-même ces premiers efforts de sa conversion. « Je commençai, dit-elle, à considérer la turpitude et le nombre de mes péchés, et la connoissance que j'en eus donna un si grand épouvantement à mon âme pécheresse, ensevelie dans l'ordure du vice, que craignant la damnation éternelle (vrai héritage des méchants et des perfides) et d'être envoyée aux enfers, je pleurois amèrement, faisant découler de mes yeux deux fontaines de larmes pour la repentance de mes fautes passées.

» Cependant j'avois une si grande honte de mes péchés que je craignois d'en faire une confession entière, de sorte que par plusieurs fois, quoique je ne fusse confessée, je recevois le saint Sacrement de l'autel, et persévérant en mes péchés, je m'approchois de la table de mon Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. Etant ainsi reprise jour et nuit en ma conscience, je présentois mes prières au bienheureux saint François, pour obtenir par son intercession et ses mérites un Père confesseur qui me sût dûment interroger et connoître mes fautes. En cette même nuit que j'offrois mon humble prière à Dieu, un noble vieillard m'apparut et me dit : Ma sœur, si plus tôt vous m'eussiez prié, plus tôt vous auriez reçu l'accomplissement de votre demande. Ce que vous m'avez demandé vous sera octroyé.

» Donc, la matinée suivante, comme je m'acheminois vers l'église de Saint-François, je rencontrai un religieux qui prêchoit dans l'église de Saint-Félicien, étoit chapelain de l'évêque et avoit tous ses pouvoirs. Je délibérai en moi-même de me confesser sitôt qu'il seroit sorti de la chaire, et dès qu'il eut achevé sa prédication je lui fis l'aveu de tous mes péchés, desquels je reçus l'absolution, encore qu'en me confessant, je ne sentisse aucun amour dans mon âme, mais plutôt amertume, honte et douleur.

» Pourtant je persévérois en l'accomplissement des pénitences qui m'étoient enjointes, quoique je fusse privée de toute consolation, me trouvant remplie de douleur et d'amertume; mais considérant que Dieu m'avoit retirée du gouffre de l'enfer, je commençai d'être éclairée et illuminée, et je me mis à pleurer plus que je n'avois fait, versant grande abondance de larmes et désirant surtout faire une plus dure pénitence et maltraiter mon corps par austérité.

» Je ressentis alors une certaine lumière de grâce, par laquelle je venois en la connoissance de tous mes péchés, et voyois clairement qu'ayant offensé mon Créateur, j'avois par ce moyen irrité toutes les créatures faites pour mon service. L'horreur de mes fautes me venoit en mémoire, et je les confessois devant mon Dieu, les pesant très-profondément. C'est pourquoi j'invoquois la bienheureuse Vierge Marie et tous les saints et saintes, à ce qu'ils priassent pour moi et implorassent mon Dieu de toute bonté et miséricorde, afin qu'il me regardât des yeux de sa clémence et eût pitié de moi. Je priois encore incessamment toutes les créatures, m'apercevant bien les avoir toutes irritées à l'encontre de moi, à cause de mes péchés. Il me sembloit alors que toutes les créatures avoient compassion de moi, que tous les saints aussi en avoient pitié, et je reçus la grâce de prier mon Dieu avec une plus grande véhémence, un plus grand amour, que je n'avois accoutumé de faire.

» Enfin un don particulier me fut élargi d'élever les yeux de mon âme vers la croix du Rédempteur du monde, et en la regardant, je connus plus à fond comment Jésus-Christ étoit mort pour nos péchés. Je reconnus alors si parfaitement et avec une si grande douleur toutes mes fautes, que je compris être celle qui l'avois crucifié et cloué sur ce bois. Or, en cette contemplation de la croix, j'ai expérimenté un si vif embrasement du feu d'amour et de repentance, qu'étant près de la sainte croix je me suis dépouillée de toute affection charnelle, me consacrant entièrement sur l'autel de sa volonté et me dédiant à son service. Et combien que je fisse cela avec crainte, néanmoins je promis alors de garder inviolable-

ment une continence perpétuelle, et de ne l'offenser jamais dans aucun de mes membres, les accusant l'un après l'autre de tous mes péchés passés.

» Je ne savois pourtant point encore le chemin qui conduisoit à la sainte Croix, mais il me fut montré que si je le voulois trouver, il me falloit premièrement pardonner à ceux qui m'avoient offensée, et desquels j'avois été tourmentée; secondement que je me dépouillasse non-seulement d'affection, mais réellement de toutes les choses terrestres et caduques, de toutes les faveurs des dames et des grands seigneurs, de la familiarité de mes amis et de mes parents, surtout de mes possessions et de mes rentes, et aussi de moi-même, afin d'être par ce moyen plus légère et de courir plus librement par le chemin de la croix pour donner entièrement mon cœur à Jésus-Christ.

» Alors je conçus en moi-même le dessein d'abandonner mes meilleurs vêtements et mes draps les plus précieux, de me priver des viandes délicates, de laisser tout à fait les ornements superflus et mondains que je portois sur ma tête. Mais ce m'étoit chose fort honteuse et pénible, car je me sentois encore peu échauffée de l'amour de Dieu, et je ne pus m'abstenir de la compagnie de mon mari. Je n'étois pas non plus si bien mortifiée intérieurement que d'avoir patience, lorsqu'on me faisoit ou disoit quelque injure; néanmoins je supportois le tout le plus doucement qu'il m'étoit possible.

» Il advint en cette même saison, que ma mère, par la volonté de Dieu, mourut et alla de ce monde en l'autre, laquelle m'apportoit un grand empêchement à ne pouvoir effectuer mes désirs de m'acheminer au vrai chemin de Jésus-Christ. Mon mari aussi, peu de jours après, paya le tribut de nature, et tous mes enfants le suivirent en peu de temps. Encore que je ressentisse les aiguillons et les pointes de quelque douleur selon la chair, comme j'avois prié Dieu de me délivrer de tous les obstacles, je reçus une grande consolation de leur trépas. Je délibérai que mon cœur à l'avenir seroit toujours au cœur de Dieu et dans sa main, et que je ne

désirerois plus autre chose, sinon que sa sainte volonté fût faite et accomplie en moi. »

Quand Notre-Seigneur eut ainsi préparé la bienheureuse à marcher dans le chemin de la perfection, il lui apparut cloué et attaché sur sa sainte Croix, lui montrant ses plaies saignantes et lui disant : Regarde, que peux-tu faire pour moi qui égale l'amour que je t'ai porté? Cette vue l'embrasa d'un grand désir de souffrir pour un si bon maître; elle résolut de se réduire pour lui à la plus extrême pauvreté. Elle fit vendre ses meubles, ses vêtements précieux, ses bijoux, ses terres, ses métairies et en distribua le prix aux pauvres. Elle commença donc de ressembler à son divin modèle par ce dénuement. Elle affligea ensuite son corps par des austérités extraordinaires, unissant ses douleurs à celles de la Passion. « J'avois, dit-elle, prié la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et saint Jean l'Évangéliste, par cette véhémente douleur qui transperça leur âme en la Passion de Jésus-Christ, de m'obtenir la grâce que je pusse ressentir toujours les douleurs de la sainte Passion, tellement que saint Jean me donna une fois une amertume si grande, que jamais je n'en avois éprouvé de plus véhémente, et je connus bien que le glaive de douleur qui avoit traversé le cœur virginal de la Mère de Dieu et de saint Jean avoit été plus aigu que celui des martyrs, que l'un et l'autre avoient été vraiment martyrs, et qu'ils avoient enduré au pied de la Croix de plus excessives souffrances que les martyrs mêmes. Alors le désir de me mépriser moi-même me fut donné et d'abandonner ma propre volonté. »

« J'étois une fois, continue la bienheureuse, allée à l'église demandant à Dieu humblement quelque grâce; et pendant que je faisois ma prière et disois le *Pater noster*, Dieu mit cette Oraison dominicale en mon cœur avec une si claire intelligence de sa divine bonté et de mon indignité, que je ne le saurois exprimer, chaque parole m'étoit exposée en mon cœur et je les prononçois fort posément, dévotement et avec grande componction. De sorte que tout en versant une grande quantité de larmes pour mes fautes, je recevois néanmoins dans l'enceinte de mon âme une très-vive

consolation, commençant dès lors à goûter quelque chose de cette manne divine et de la douceur céleste. En la considération de ce *Pater noster*, je reconnus mieux la bonté de Dieu qu'en tout autre chose, y puisant encore de plus grands et inénarrables secrets et mystères. Mais parce qu'en disant cette Oraison dominicale mes péchés me furent montrés avec leur ignominie et mon indignité, je devins à un instant si honteuse, que je n'osois lever mes yeux vers le Ciel pour le regarder, ni vers le crucifix pour l'envisager, ni les tourner deçà delà en quelque part. Je me mis à implorer la grâce de la bienheureuse Vierge Marie, à ce qu'elle m'obtînt par ses intercessions le pardon de mes péchés, mais j'étois encore en fâcherie à raison de mes offenses. O pécheurs! avec quels poids et pesanteur s'achemine l'âme, lorsqu'elle veut faire pénitence! Oh! combien sont forts et pesants les liens et lacs qui l'enserrent, la rendent paresseuse, et la retiennent de courir en la voie des commandements de Dieu!

» En ce temps je commençai à recevoir un grand nombre de visions, et à entendre souvent la parole divine; j'éprouvois tant de consolation en l'oraison, qu'il ne me souvenoit plus de manger, et souhaitois n'en avoir aucun besoin, afin de pouvoir toujours demeurer en prière. Le feu d'amour qui brûloit dans mon cœur, étoit si ardent, que je ne me lassois jamais de rester en terre à genoux, ou bien d'affliger et mater mon corps par quelque autre pénitence. Ce feu de l'amour divin s'accrut tellement en moi, qu'entendant parler des choses qui appartenoient à Dieu j'en frémissois, et quand bien même quelqu'un eût été alors près de moi pour me tuer, je n'eusse jamais pu m'en garder, tant j'étois ravie en Dieu. Quand j'envisageois quelque tableau représentant la Passion de Jésus-Christ, à peine me pouvois-je soutenir, à cause que la fièvre me saisissoit dès aussitôt, et je devenois malade, de manière que ma compagne me cachoit tant qu'elle pouvoit toutes ces images de la Passion.

» Mais de peur que la multitude ou la grandeur des révélations qui me furent faites en ce temps ne m'élevassent en orgueil, il fut permis à Satan de me tourmenter et affliger de diverses façons.

Les tourments que mon corps endura sont innombrables, n'ayant aucun membre sur moi qui ne se soit ressenti particulièrement des violences de mes ennemis. Je n'étois jamais exempte de douleur ; continuellement j'étois foible et débile, de manière qu'il me falloit être ordinairement couchée, tous mes membres étant froissés et rompus. J'étois toute malade, enflée et remplie de douleurs.

» Les tourments du corps étoient grands, mais ce n'étoit rien eu égard à ceux de l'âme qui sont plus amers et qui m'étoient envoyés par l'astuce de Satan. J'apercevois que tous les vices que j'avois autrefois congédiés sembloient bourgeonner derechef dans le terroir de mon âme et revivre, non qu'ils eussent la force de la vaincre, mais ils m'apportoient une peine excessive et une douleur inénarrable; même les vices qui n'avoient jamais hébergé en moi me montroient leur face hideuse et m'affligeoient infiniment. »

La bienheureuse fut exposée pendant deux ans à ces assauts furieux du démon. Ce monstre infernal sut exciter en elle de tels feux de concupiscence, que pour les éteindre elle employoit les ardeurs du feu matériel, se brûlant le corps afin de le mieux dompter. Son confesseur lui défendit cependant d'employer ces moyens extrêmes qui pouvoient abréger sa vie. Le démon la tenta ensuite par l'orgueil, mais il ne réussit qu'à lui inspirer une telle horreur de sa nature corrompue, un tel mépris d'elle-même en voyant sa foiblesse et la facilité avec laquelle elle succomberoit sans le secours de la grâce, qu'il l'affermit dans l'humilité.

Dieu qui avoit paru l'abandonner pendant ces utiles épreuves, revint enfin la consoler. « Un soir, dit-elle, que j'étois en oraison, il me sembloit ne goûter rien de Dieu, ce qui m'occasionnoit de pleurer, et je lui disois : Seigneur Dieu, ce que je fais, c'est seulement afin que je vous trouve. Alors Notre Seigneur me répondit : Que veux-tu ?

» — Seigneur Dieu, ajoutai-je, je ne demande ni or ni argent, et s'il plaisoit à Votre Majesté de m'octroyer tout le monde, je n'en voudrois point ; je ne demande que votre seule grâce ; je ne désire que vous seul.

» Alors il me répondit très-courtoisement : Efforce-toi de faire

tout ce que tu as commencé, et la sainte Trinité viendra dans le secret de ton âme.

» J'allai quelques jours après à l'église de Saint-François d'Assise, et sa promesse fut accomplie en moi. J'avois mon esprit tendu à l'oraison, afin que le chemin me fût moins ennuyeux, et entre autres prières que je faisois, je suppliois saint François de m'obtenir cette grâce de garder bien étroitement sa sainte règle que j'avois peu de temps auparavant professée, étant entrée en son Tiers-Ordre; je lui demandois aussi de me faire éprouver quelque chose des douleurs que Jésus-Christ avoit si patiemment endurées pour le genre humain, et notamment que je finisse mes jours en grande pauvreté et disette. Pour cette même cause, je m'étois déjà acheminée à Rome afin de prier le bienheureux Apôtre de favoriser ce mien dessein de garder étroitement le vœu de sainte pauvreté. Enfin, par les mérites de saint Pierre et de l'heureux Père saint François, le don de sainte pauvreté me fut octroyé de la divine grâce, comme certainement je l'ai expérimenté.

» Demandant donc ces choses par mes prières sur mon chemin, étant parvenue entre une caverne et un sentier fort étroit qui va droit à Assise, en ce lieu il me fut dit : Tu as prié mon serviteur François, et j'ai voulu te répondre moi-même. Je suis le Saint-Esprit, qui suis venu à toi pour te faire goûter une souveraine consolation. Je t'accompagnerai, en demeurant daus ton âme, jusqu'à ce que tu sois arrivée à l'église de mon serviteur François, et ceux qui seront avec toi n'entendront pas les mystères que je te découvrirai. Je veux venir avec toi pendant tout ce chemin, et tu ne pourras écouter que moi seul, à cause que j'ai lié ton esprit. Je ne me séparerai de toi que quand tu auras fait aujourd'hui ta seconde visite à l'église de mon serviteur; mais jamais plus je ne te laisserai sans consolation si tu m'aimes.

» Alors il commença de parler ainsi, pour m'encourager à l'aimer : Ma douce fille, mon temple bien-aimé, tu es ma délectation et ma joie : Aime-moi, car je t'aime beaucoup plus que tu ne me saurois aimer. Souventes fois il me répétoit les mêmes paroles : Tu es ma fille et mon épouse, tu es ma douce amie; je t'aime plus

que toute autre qui soit en toute la vallée de Spolette. Puisque j'ai mis mon amour en toi, fais aussi que tu m'aimes. Repose-toi en moi, jette-toi avec les bras de tes espérances à mon cou, afin que je te caresse et t'aime. J'ai été avec les apôtres, et ils me voyoient des yeux corporels, mais ils ne goûtoient pas ce que tu goûtes. Tu as prié mon serviteur François, espérant par ses mérites obtenir le but de tes saints désirs, et comme il m'a infiniment aimé, je lui ai départi fort abondamment mes grâces et bénédictions. Que s'il se trouvoit quelque personne parmi le monde qui m'aimât davantage, je ne manquerois pas de lui montrer aussi encore plus copieusement les effets de ma bienveillance.

» Il me disoit alors qu'on trouve peu de gens de bien et qui aiment la vertu; que la foi étoit bien petite; en se plaignant, il ajoutoit: L'amour que je porte à l'âme qui m'aime sans aucune malice, est si grand, que si maintenant il y en avoit quelqu'une qui m'aimât parfaitement, autant que la nature humaine peut le faire, je lui départirois plus de grâces que je n'ai jamais fait par le passé aux saints dont la sainte Écriture est remplie.

» Il me disoit encore: Mon amie, ma chère épouse, aime-moi toute ta vie; je ferai par ton entremise de grandes choses à la vue de tout le monde; par toi je serai reconnu, je serai glorifié et clarifié, et mon nom sera loué de plusieurs peuples et nations par ton moyen.

» Lorsque j'entendois ces paroles, j'avois recours à la souvenance de mes péchés, étant attentive à la considération de mes défauts, me cachant derrière le rideau de mes péchés, et me réputant indigne et incapable de ce grand amour dont il usoit si bénignement envers moi.

» Notre-Seigneur daigna alors s'approcher de sa servante, et me dit: C'est moi, c'est moi, ma douce et bien-aimée fille, qui ai été crucifié pour l'amour de toi; c'est moi qui ai enduré faim et soif à ta considération; qui t'ai si fort aimée, que j'ai voulu répandre mon précieux sang pour ôter les taches de ton âme et pour l'épurer. Ensuite il me racontoit de point en point toutes les douleurs qu'il avoit supportées durant la sainte Passion. Demande, ajou-

toit-il, demande hardiment pour toi, pour tes compagnes, et pour ceux que tu aimes quelque grâce, et dispose-toi à la recevoir, car je suis plus prompt à ouvrir les mains pour te donner, que tu n'es disposée à les recevoir.

» Mon âme cria alors : Je ne vous veux importuner mon Dieu, car je n'en suis pas digne; et tous mes péchés se présentoient aussitôt à la porte de ma mémoire. Ceux qui étoient venus avec moi s'apercevoient bien de quelque chose, car à chaque mot je recevois de grands élancements. Je n'eusse voulu arriver au lieu où nous avions projeté d'aller, ni que ce chemin se fût jamais achevé. Je ne saurois dire combien grande étoit la joie dont j'étois prévenue par la bonté de Dieu. Il vint donc avec moi jusqu'en l'église de Saint-François comme il m'avoit promis, il ne s'éloigna pas et demeura avec moi, après que j'eus pris ma réfection, jusqu'à ce que pour la seconde fois je voulus aller visiter l'église de Saint-François. Je me mis à genoux près de la porte, devant la figure de saint François, qui est peinte à côté de celle de Notre-Seigneur, et il me dit : C'est maintenant que je prendrai congé de toi, ma douce fille; mais je ne te délaisserai pas si tu m'aimes.

» Quoique ces paroles me fussent autant de coups de couteau dans mon cœur, néanmoins j'en sentois une admirable douceur. Alors je regardai pour l'envisager des yeux corporels, ou de ceux de l'âme, et je le vis. Je vis une personne vénérable, remplie de majesté immense, laquelle je ne saurois dépeindre avec le crayon de mes paroles, encore moins l'exprimer de bouche ; mais il me sembloit que c'étoit une chose bonne, rare, excellente.

» Il me tint encore plusieurs propos, remplis de joie et de contentement, et en s'en allant, il fit son départ fort doux et agréable; il s'absenta de moi avec une douceur très-grande, sans bruit, avec un peu de lenteur et non tout à coup. Ses dernières paroles furent celles-ci : Ma fille, ma très-chère épouse, je t'aime plus que je ne suis aimé de toi; tu es mon très-beau temple, tu es l'anneau de mon amour; désormais tu ne te sépareras pas de moi; tu as la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que je donne encore à ta compagnie.

» Aussitôt mon âme cria : Hélas ! Seigneur Dieu, puisque vous ne vous éloignerez point de moi, ne vous offenserai-je jamais plus mortellement?

» Alors il répondit : Je ne te dis pas ainsi.

» Comme il me quittoit, je lui demandai cette même grâce pour ma compagnie, et il me dit : Je donnerai quelque autre grâce à tes compagnes.

» Il me quitta donc, et dans mon transport je commençai à crier à haute voix, à frémir et à faire du bruit sans avoir honte, criant et disant ces paroles : O amour ! je ne t'ai point encore connu, et pourquoi me délaisses-tu sitôt? Ces accidents me survinrent à l'entrée de l'église de Saint-François, où j'étois assise après le départ de mon Dieu, étant toute languissante. Ceux qui me connoissoient, en demeuroient tout étonnés, ne sachant la cause de ce mien changement. Je désirois mourir, et mon âme se trouvoit transpercée d'un glaive de douleur. Tous mes membres jusqu'à la moindre artère, jusqu'aux veines, et tous les cartilages de mon corps sembloient se disjoindre et délier.

Après ceci je revins d'Assise avec une grande joie, et en m'en retournant je parlois sans cesse des choses de Dieu, et ce m'étoit une grande peine de me taire et garder le silence.

» Notre-Seigneur daigna m'entretenir encore avant que je fusse de retour à Foligno. « Je veux te donner, me dit-il, une marque que je suis le Fils de Dieu et le Sauveur : je te donne la croix et l'amour de Dieu en toi, qui te servira d'un signe perpétuel, et dès aussitôt, je sentis en mon âme cet amour de Dieu et cette croix, laquelle se faisoit sentir même à mon corps, et en la goûtant mon âme se fondoit en l'amour de Dieu. »

Je regrette de ne pouvoir raconter toutes les visions dont Notre-Seigneur favorisoit sa servante; les enseignements admirables qu'il lui donnoit et qui pourroient être si utiles aux âmes qui suivent le chemin de la perfection : mais il faut nous borner. J'en choisirai donc seulement quelques-unes, et comme toujours je laisserai la parole à la bienheureuse elle-même.

« Je fus une fois élevée en esprit, et je voyois la glorieuse Vierge

Marie en sa splendeur. Entendant qu'une Vierge étoit exaltée à une si grande gloire, noblesse et dignité, j'étois remplie d'une joie ineffable. La glorieuse Vierge demeuroit debout et prioit pour le genre humain. Je voyois que sa prière étoit d'nne vertu inestimable et je m'en réjouissois ponr nous. Regardant toutes ces choses, Notre-Seigneur sur cela m'apparut. Il étoit assis auprès de sa très-sainte Mère en son humanité glorifiée. Je connus alors comment sa chair avoit été travaillée, tourmentée, crucifiée ; j'entendois toutes les peines, injures, mépris, ignominies qu'il avoit soutenus pour l'amour de nous. Cette vision me dura l'espace de trois jours continuellement; je ne pouvois m'occuper d'autre chose, mais lorsque j'entendois prononcer le saint nom de Dieu, j'avois peine à me soutenir pour la grande joie que mon cœur recevoit.

» Étant une autre fois dans l'Église de Saint-François, sur le point qu'on alloit faire l'élévation du précieux corps de Jésus-Christ, entendant sonner aux orgues cet hymne : *Sanctus*, *Sanctus*, mon âme se sentit attirée vers la lumière incréée et ineffable. La figure de Jésus-Christ crucifié m'apparut ensuite, comme s'il venoit d'être levé de la sainte croix. Son sang étoit tout rouge, sortant de ses plaies. Une grande dissolution et déliement des jointures apparoissoit par tous les membres de son corps, à cause du cruel tiraillement qu'en avoient fait les perfides juifs, quand avec une affreuse rage ils l'avoient cloué à la croix, de façon que les nerfs, les muscles et jointures des os sembloient être désunies et avoient perdu toute leur harmonie; néanmoins il n'apparoissoit aucune rupture en sa peau sacrée. A ce touchant spectacle, mon âme et toutes mes entrailles furent tellement percées par la douleur, que je croyois être vraiment transformée de corps et d'âme aux souffrances de Jésus crucifié.

» Le jour de la fête des Anges, au mois de septembre, étant à l'église de Foligno, et voulant recevoir le saint Sacrement de l'autel, je priois les saints Anges et notamment saint Michel et les séraphins, en disant : « O anges admirateurs qui avez office de donner connoissance de son amour, je vous supplie de me présenter Celui que le Père de toute miséricorde a livré aux hom-

mes pour être reçu de nous, à savoir un pauvre, plein de douleurs, méprisé, couvert de plaies, crucifié et mort en croix. »

» Les anges me répondirent : « Le voici qui t'est donné afin que tu le fasses connoître et aimer des autres. »

» Et vraiment je l'ai eu dès aussitôt en ma présence, et je le voyois clairement des yeux de l'âme en ce saint Sacrement, comme je l'avois demandé, pauvre, douloureux, méprisé, ensanglanté, crucifié. Alors je sentis une douleur poignante, de façon qu'il me sembloit que mon cœur alloit se briser; mais je recevois de l'assistance des Anges un si grand contentement, que je n'eusse jamais cru, si je ne l'avois éprouvé, qu'ils eussent cette vertu de donner une pareille joie à l'âme humaine.

» Une autre fois, pendant la sainte Messe, un peu avant l'Elévation, je fus ravie en esprit, et la très-sainte Vierge m'apparut, me disant : « Ma fille, la très-aimée de mon Fils et de moi, voici que mon Fils vient en toi et que tu reçois sa sainte bénédiction. » Elle me disoit ceci avec une grande humilité et douceur, et ajouta : Ayant reçu la bénédiction de mon Fils, il étoit bien séant et convenable que je te vinsse trouver pour te donner aussi ma bénédiction. Elle me bénit donc en disant : Sois bénie de mon très-cher Fils et de moi; tâche de l'aimer le plus qu'il te sera possible, car il t'aime beaucoup et te prépare des biens infinis. Assistant encore à la sainte Messe, je vis à l'Hostie consacrée, Notre-Seigneur dans sa jeunesse. Il étoit comme un jeune homme plein de majesté, assis sur un trône et tenant en main le sceptre du monde. Cette vision fut vue de mes yeux corporels. Je m'attristai fort de ce que le prêtre remît si tôt la sainte Hostie sur l'autel, car Notre-Seigneur étoit d'une si grande beauté, et sa vue apportoit tant de joie à mon âme, que je ne crois point d'en perdre jamais la mémoire.

» Le jour de la Purification de Notre-Dame, étant de bon matin à l'église des Frères-Mineurs de Foligno, j'entendis une voix qui me dit : C'est l'heure en laquelle la Vierge sacrée est venue avec son très-cher Enfant au temple. Je fus alors élevée en esprit, et je vis réellement entrer Notre-Dame en ce même temps. Mon âme

alla au-devant d'elle fort révéremment et avec grand amour. J'étois en suspens quelque peu de m'approcher d'elle; mais la très-sainte Vierge étendit vers moi son Fils Jésus-Christ, et me dit : O toi qui aime mon très-cher Fils, le voilà.

» Elle me mit donc entre les bras son Fils Jésus, qui sembloit avoir les yeux fermés comme s'il eût dormi; il étoit enveloppé et emmaillotté de ses petits draps.

» Alors Notre-Dame, comme si elle eût été lasse de quelque long chemin, s'assit d'une manière si grave et si modeste, et c'étoit chose si douce et si délectable de la voir, que mon âme se partageoit entre le petit enfant Jésus qu'elle tenoit étroitement dans ses bras, et cette Vierge très-sainte qu'elle ne pouvoit se défendre de regarder.

» Étant donc en cette posture, le petit enfant Jésus leva les yeux sur moi, et à ce seul regard je sentis un si grand amour, qu'il me vainquit sur-le-champ. Il sortoit de ses yeux une splendeur, un feu d'amour, un contentement qu'il me seroit impossible de décrire. Il me dit ensuite : Je suis venu à toi, je me suis présenté à toi, afin que tu t'offres à moi. Mon âme alors se présenta à lui d'une façon indicible, je m'offris toute à lui, et je connus que Dieu agréoit cette oblation.

» Une autre fois, Notre-Seigneur m'appela et me dit : Approche ta bouche de la plaie de mon côté, je le fis, et il me sembla que je buvois son précieux sang, lequel découloit tout fraîchement, me faisant connoître qu'en vertu de ce sang j'étois purifiée de tout péché. Je priai alors mon doux Sauveur de me faire cette grâce de pouvoir répandre tout mon sang pour son saint amour, puisqu'il l'avoit versé si abondamment pour moi. J'aurois voulu que mes membres endurassent la mort la plus vile et la plus amère, pourvu que ce fût pour sa sainte foi; mais j'entendois bien que je n'étois point digne d'une telle faveur. »

Le moment étoit venu cependant, où Notre-Seigneur la vouloit tirer de ce monde et l'avoir entièrement à lui. Elle prévint ses enfants spirituels de son prochain trépas, qu'elle avoit connu longtemps à l'avance. Elle les réunit autour de son lit et les en-

tretint des mystères de notre sainte foi. Elle leur fit ensuite ses recommandations dernières, entre lesquelles je ne puis oublier celle-ci : « O mes enfants, aimez-vous, car il n'y a ni salut ni mérite sans la charité. Je vous dis que mon âme a reçu plus de grâces de Dieu, lorsque j'ai pleuré et me suis attristée pour les disgrâces et péchés de mon prochain, que lorsque je pleurois mes offenses. Je sais bien que le monde se moque de ce que je dis, que l'homme pourroit pleurer les péchés de son prochain comme les siens propres; mais la charité qui fait ce bon office n'est pas de ce monde. O mes enfants, efforcez-vous d'avoir cette charité, et ne jugez personne. Je pourrois vous dire qu'il y a eu quelques-uns que vous méprisez, desquels je suis assurée que Dieu les remettra en ses mains. Je ne fais point d'autre testament, que de vous recommander cette mutuelle dilection et cette profonde humilité. Je vous laisse tout mon héritage qui est aussi de Jésus-Christ, à savoir la sainte pauvreté, la douleur, le mépris, en un mot, la vie de Jésus-Christ. Ceux qui accepteront ce legs testamentaire seront mes enfants, et enfants aussi de Dieu ; et il ne faut point douter qu'ils n'aient en l'autre monde l'héritage de la vie éternelle. »

Ayant achevé ceci, elle mit la main sur la tête de tous, l'un après l'autre, et dit : « Soyez bénis de Dieu et de moi, mes chers enfants, et que Notre-Seigneur daigne vous bénir avec cette main qui a été clouée sur l'arbre de la sainte croix. »

Vers la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, elle dit encore : « Le Fils de Dieu m'a présentée maintenant au Père éternel, et ces paroles m'ont été dites : O épouse très-aimée, je ne veux pas que tu viennes à moi avec ces douleurs, mais avec joie et contentement, comme il appartient au Roi de conduire son épouse, avec ses vêtements royaux. Ce vêtement qu'il me préparoit, n'étoit ni de pourpre, ni d'écarlate, ni de velours ou de satin, mais c'étoit une lumière admirable, de laquelle l'âme étoit entourée et vêtue.

» Notre-Seigneur daigna ajouter : Viens, ma douce amie, ma très-chère épouse, viens, car tous les saints t'attendent avec une grande joie. Je ne laisserai ni aux anges, ni aux saints, le soin

de te conduire, mais je t'irai chercher et recevoir moi-même, car tu as été de moi très-aimée et agréable à ma majesté. »

Le jour qui précéda celui de sa mort, la bienheureuse disoit souvent : « Père Eternel, en vos mains je recommande mon âme et mon esprit. »

Alors nous dîmes, racontent ses compagnes à la fin du livre de ses révélations : Hélas ! vous en voulez-vous aller, et nous abandonner ainsi?

Elle répondit : Je vous le dis clairement : Je m'en dois aller et vous laisser.

Le même jour ses douleurs cessèrent entièrement; elle demeura en un si grand repos de son corps et de son âme, qu'elle sembloit goûter déjà la joie qui lui avoit été promise. Nous lui demandâmes si elle lui étoit octroyée, et elle répondit qu'elle la sentoit déjà.

Elle resta en ce repos du corps et de l'esprit jusqu'après les Complies du samedi, demeurant étendue avec un visage joyeux, y ayant plusieurs de ses enfants spirituels à l'entour de son lit, occupés à lui donner les derniers sacrements. Le même jour, qui étoit celui de l'octave des Innocents, à la dernière heure du jour, comme si elle eut dormi très-doucement, elle reposa en paix, et cette bienheureuse âme délivrée de la chair, étant élevée en cet abîme de l'infinité, reçut l'étole de l'immortalité de Jésus-Christ.

La vénérable épouse de Notre-Seigneur, l'heureuse Angèle de Foligno, passa du naufrage de ce monde aux joies éternelles du Paradis, l'an de l'Incarnation 1309, le 4 janvier, au temps du pape Clément V (1). Son corps repose dans l'église des Frères-Mineurs conventuels de Foligno, où ses miracles l'ont rendu cher au peuple. En 1693, le pape Innocent XII autorisa son culte et sa fête qui se célèbre le 30 mars.

(1) La vie spirituelle de la vertueuse et dévote Angélique de Foligno; Paris, 1642.

A Rome, sur la voie Appienne, le martyre de saint Quirin, tribun, qui fut baptisé avec toute sa maison par le pape saint Alexandre, qu'il avoit en sa garde, et sous l'empire d'Adrien, fut livré au juge Aurélien. Comme il persistoit toujours dans la confession de la foi, on l'étendit sur le chevalet, il eut la langue, les mains et les pieds coupés, et termina par le glaive son glorieux martyre.

A Thessalonique, la fête des saints martyrs Domnin, Victor et leurs compagnons.

A Constantinople, la mémoire de plusieurs saints martyrs de la communion catholique, que l'hérésiarque Macédonius fit mourir, du temps de l'empereur Constance, par divers genres de supplices jusqu'alors inouïs; car, entre autres cruautés, il fit couper les mamelles de femmes chrétiennes, en les pressant sous des couvercles de coffres, et les brûla ensuite avec des fers chauds.

A Orléans, le décès de saint Pasteur, évêque.

A Syracuse, celui de saint Zozime, évêque et confesseur.

A Aquin, celui de saint Cligne, confesseur.



TRENTE-UNIÈME JOUR DE MARS.

Saint Guy, confesseur.

Sa   Amos, prophète; le saint martyr Théodule et ses compagnons; saint Benjamin, diacre et martyr; sainte Balbine, vierge; le bienheureux Amédée, duc de Savoie.

LA VIE DE SAINT GUY,

CONFESSEUR.

AN 1047.

Clément II, pape. — Henri III, empereur.

Saint Guy étoit natif d'un bourg, près de Ravenne. Son père s'appeloit Albert et sa mère Marie, parents dignes à la vérité d'avoir mis au monde un tel enfant, d'autant qu'ils étoient chrétiens, très-nobles et très-vertueux. Et comme c'est l'ordinaire des personnes douées de telles qualités, ils eurent un soin particulier de bien faire instruire leur fils; mais comme la jeunesse se laisse facilement gagner par les plaisirs, peu s'en fallut qu'il ne se précipitât dans un gouffre de vices. Et certainement il n'y a point de doute que cela ne fût arrivé de la sorte, si Dieu par une grâce particulière ne l'eût conservé.

Ce changement du vice à la vertu donna autant d'étonnement aux autres qu'il lui étoit salutaire. Car comme son père préméditoit de lui donner un parti très-noble et très-avantageux, qui lui étoit assuré s'il eût voulu, au lieu de donner son consentement, la nuit de la fête de saint Apollinaire, martyr, il se déguisa, se

revêtant d'habits pauvres, et s'en alla ainsi à Rome à l'insu de ses parents. Après qu'il y eut été quelque temps, il s'avança en l'Ordre de la cléricature, et puis résolut de dire un dernier adieu à son pays, et à tous ses parents et amis, de s'en aller à Jérusalem, et de s'y retirer pour y vivre en toute sainteté.

Mais une révélation divine l'obligea de retourner à Ravenne, et de se mettre sous la discipline d'un Ermite, nommé Martin, personnage d'une très-sainte vie, et qui s'étoit rendu fort célèbre par toute l'Italie. Il prit donc l'habit de moine, et vécut trois ans avec lui, menant une vie solitaire dans une île, entre les fleuves du Pô et de Pompose. Pendant ce temps-là, le monastère de Pompose étoit gouverné par un nommé Guillaume, qui y faisoit l'office d'abbé.

L'Empereur ayant obligé ce saint Ermite à prendre la charge de ce monastère, il y envoya Guy, afin d'y apprendre une vraie discipline de la vie religieuse. Il se rendit si diligent en tout ce qui est du devoir d'un bon religieux, qu'après avoir eu plusieurs charges dans le monastère, il fut élu abbé du consentement de tous les religieux. La modestie et la prudence dont il gouvernoit cette sainte compagnie, ayant rendu son nom et sa réputation célèbres, poussèrent Gérard, son frère, et son père Albert, à mépriser les richesses temporelles, pour se ranger sous sa discipline en ce monastère, où ils menèrent une vie religieuse et sainte.

La vertu et le bon exemple de saint Guy avoient attiré, et attiroient continuellement un si grand nombre de personnes, qui vivoient, et qui vouloient vivre à son imitation en la perfection de la vie religieuse, que le monastère n'étant pas capable de les recevoir tous, il fut obligé d'en faire bâtir un autre plus spacieux. Il se fit un grand nombre de miracles en ce nouveau monastère : entre lesquels fut la conservation de quelques Frères, qui furent garantis de mort par les mérites de leur abbé, lorsque l'on démolissoit le vieux monastère : car peu s'en fallut qu'ils ne fussent accablés sous une grande ruine de bois. Plusieurs aussi qui étoient affligés de fièvres quartes, furent guéris, après avoir bu de l'eau dont le saint avoit lavé ses mains

L'on ne doute point que souvent on nè vit de grandes nécessités

dans les maisons religieuses (principalement celles dont le revenu consiste seulement en la charité d'autrui), si Dieu par sa divine providence n'en avoit un soin particulier. Guy n'étant pas obligé seulement de pourvoir aux nécessités de ses religieux, qui étoient déjà en grand nombre; mais aussi à celles de tous les manœuvres qu'il employoit au bâtiment de ce nouveau monastère; il se trouva bien étonné qu'un jour les vivres manquèrent; de sorte que ces artisans pressés de faim l'importunoient fort. Ne sachant plus quel remède y apporter, il implora l'assistance divine : et comme il alloit à Ravenne, il fit rencontre près du monastère, de deux navires pleins de blé et de vin, que Dieu lui avoit miraculeusement adressés pour subvenir à sa nécessité. Il en rendit grâce à la sainte Trinité, et les fit décharger au monastère : prenant de là occasion d'exhorter tous ses religieux à louer Dieu, et à le remercier d'un secours qui étoit venu si à propos, et à se confier entièrement en sa divine bonté.

Les faveurs que le saint abbé Guy recevoit de Notre-Seigneur, s'étendoient aussi sur la mort. Un certain Frère lai, allant par la campagne, décéda à huit lieues du monastère, et y fut apporté pour y être inhumé. On lui rendit là les devoirs que l'on a coutume de rendre aux morts, jusqu'à le porter en terre. Mais quand on fut prêt à l'y mettre, soudain la mort lâcha prise : il commença à soupirer, et appela à haute voix le saint Père Guy. Le bon Père venu, s'informa diligemment de lui où il avoit été depuis le temps de son trépas, et ce qu'il avoit vu. Ce mort ressuscité lui répondit : « J'ai vu, dit-il, le purgatoire où plusieurs de mes parents et de mes amis étoient. Pour moi, le bon Dieu m'a fait la grâce de me redonner la vie, afin de recevoir votre bénédiction, et de mourir derechef dans trois jours, pour recevoir la miséricorde de Jésus-Christ. » En effet, après que le pieux abbé lui eut donné sa bénédiction, il mourut.

Un autre Frère, nommé Bertolde, étant aux agonies de la mort, languissoit longtemps sans toutefois mourir; et sur quelques remords de conscience qu'il avoit, il donnoit des signes qui sembloient montrer qu'il désespéroit de son salut : néanmoins enfin

il s'apaisa et revint à lui, après avoir reçu la bénédiction de l'abbé Guy. Là-dessus, les autres Frères qui l'assistoient lui demandèrent ce qu'il avoit vu durant de si grands assoupissements : « J'ai vu, leur dit-il, des diables horribles, qui étoient autour de moi et me représentoient devant les yeux un seul péché que j'avois commis il y avoit longtemps, et dont il ne me souvenoit pas : qui est de m'être servi une fois d'un enchantement léger, pour lequel les diables soutenoient obstinément que je devois être damné. Mais par la grâce et par la vertu de Jésus-Christ, et par les prières de notre abbé Guy et les vôtres, ils se sont retirés tout tristes. » Enfin, ayant reçu la pénitence, il rendit son âme à Dieu fort paisiblement.

Cette histoire nous doit bien apprendre à faire un bon examen de notre conscience, lorsque nous désirons faire une bonne confession : car si par notre négligence, ou par le peu de soin de nous en ressouvenir, nous ne confessons pas quelque péché, le diable ne manque pas de l'écrire dans ses mémoires, pour nous le représenter à notre jugement particulier en l'article de la mort, en poursuivant notre condamnation devant Dieu.

Une autre chose arriva au bienheureux abbé Guy, qui est suffisante pour montrer le pouvoir des prières des gens de bien.

L'archevêque de Ravenne, nommé Héribert, conçut tant de haine contre le saint abbé, qu'il résolut de détruire entièrement le monastère de Pompose. Cela étant venu à la connoissance de l'abbé Guy, il ordonna un jeûne de trois jours par tout le couvent, se résolvant d'opposer aux armes de Héribert, les armes spirituelles : de plus, il ordonna le cilice à tous ses religieux, et de se mettre en prières avec larmes, les assurant tous qu'ils remporteroient plus facilement la victoire de leurs ennemis avec ces armes-là, qu'avec le coutelas et la rondache. Ce qui arriva heureusement ainsi qu'il avoit dit. Car comme ils achevoient leur jeûne de trois jours, couchant sur la terre, revêtus de cilices, implorant continuellement la miséricorde de Dieu à leurs secours, l'archevêque vint en furie dans ce monastère pour y exercer ce que sa passion lui suggéroit. Guy d'autre part en ayant eu avis, fit sortir tous les religieux, et lui avec eux s'en allèrent au-devant de lui, l'accompagnant avec

tout l'honneur dû à de telles personnes, jusqu'à l'église. Humilité vraiment remarquable, et suffisante pour attendrir un cœur de roche; aussi le fit-elle. Car dès qu'Héribert fut dans l'église, il fut touché de telle sorte en son cœur, qu'il changea d'abord de résolution, détestant son entreprise avec une grande abondance de larmes, et leur jnra une amitié perpétuelle, et si forte, que rien ne la pourroit jamais rompre.

Enfin, Guy ayant gouverné le monastère de Pompose l'espace de quarante-huit ans, avec une sainteté admirablo, mourut à Parme, ville d'Italie, le trente et un de mars, l'an 1046, comme il alloit en ambassade au-devant de l'empereur Henri III. Cependant l'éclat de ses vertus, et de sa vie éminente en sainteté, l'ayant rendu célèbre par toutes les provinces voisines, fut cause que les habitants de Parme ravirent de force ce corps vénérable des mains des religieux qui l'accompagnoient. Mais l'Empereur survenant, après l'avoir humblement vénéré, le fit porter à Vérone, et le fit mettre en l'église de Saint-Zénon; depuis il le fit transporter à Spire, en l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, l'an de Notre-Seigneur 1047, laquelle église en considération des reliques de saint Guy, a été appelée de son nom.

Sa vie a été écrite par Surius.

A Thécué en Palestine, saint Amos, prophète, que le prêtre Amasias maltraita fréquemment et cruellement, à qui son fils Osias perça les tempes avec un bâton pointu; qui, transporté ensuite à demi-mort dans son pays, y expira, et fut enseveli avec ses ancêtres.

En Afrique, les saints martyrs Théodule, Anèse, Félix, Cornélie et leurs compagnons.

En Perse, saint Benjamin, diacre, qui, sous le roi Isdegerde, ne cessant point de prêcher la parole de Dieu, fut percé sous les ongles avec des roseaux aigus; puis, ayant été empalé, il consomma son martyre.

A Rome, sainte Balbine, vierge, fille de saint Quirin, martyr, qui, ayant été baptisée par le pape saint Alexandre, après avoir heureusement achevé sa carrière, fut enterrée sur la voie Appienne, près de son père.

Le bienheureux Amédée, neuvième du nom, duc de Savoie, naquit à Thonon le 1er février de l'an 1435. Sa mère lui inspira, dès son enfance, de vifs sentiments de piété; aussi quand il succéda à son père, fit-il régner dans sa cour toutes les vertus chrétiennes. « Il ne pouvoit souffrir, dit un ancien historien, ni les blasphémateurs, ni les parjures, ni les perfides, ni les fripons; tous ces vices étoient bannis de sa cour. Si le plus brave de ses sujets eut été convaincu d'avoir proféré un seul blasphème, quand tous les potentats de la terre eussent parlé pour lui, il ne l'eût pas retenu une heure dans sa maison. Ce fut à son exemple qu'un prince de Milan fit bâtir une chapelle qu'on appeloit la chapelle des blasphèmes, parce qu'elle étoit construite avec les amendes des courtisans qu'on avoit surpris à blasphémer. » Chaque jour il nourrissoit un grand nombre de pauvres dans son palais préférant les plus rebutants et les plus hideux. Plusieurs de ses officiers lui ayant représenté que c'étoit déroger à sa dignité que de les servir soi-même, comme il faisoit : Croyez-vous à l'Évangile, leur répondit sévèrement le prince? Si Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même, ce que l'on fait au plus petit des siens, quel plus grand honneur a un prince que celui de servir Jésus-Christ? Il disoit aussi que les charités sont les plus sûres fortifications d'un État, les pauvres les meilleurs troupes, et l'aumône le plus riche grenier d'abondance. Aussi appeloit-on la Savoie le paradis des pauvres. Ayant un jour rencontré un pauvre artisan qui se plaignoit de la taxe, il ôta son collier d'or et le lui donna. Ce bon prince mourut à Verceil le 31 mars 1472 ; il n'avoit que trente-sept ans. Il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, et le pape Innocent XI approuva son culte pour la Savoie.

LA FÊTE
DE LA COMPASSION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le vendredi qui précède le dimanche des Rameaux, l'Eglise célèbre la fête de la Compassion de la très-sainte Vierge. Comme cette fête arrive ordinairement dans les derniers jours du mois de mars, ou au commencement du mois suivant, nous avons cru devoir la placer à la fin de ce volume.

Ce n'est pas sans raison que l'Église a voulu faire une mémoire particulière des souffrances de la très-sainte Vierge pendant la Passion de son cher Fils. Outre la gloire que ces souffrances lui ont acquise et qui dépasse celle de tous les martyrs, elles lui ont mérité d'être la mère du genre humain et de recevoir dans la personne de saint Jean, de la bouche sacrée de Notre-Seigneur, tous les hommes pour ses enfants adoptifs. Voilà le double objet de cette fête : célébrer d'abord le martyre le plus douloureux, le plus pur, le plus auguste, qui se rapproche tellement du martyre même de Notre-Seigneur que l'Église lui a presque donné le même nom, l'appelant Compassion, c'est-à-dire passion unie à la Passion par excellence; célébrer ensuite notre adoption, la donation que Notre-Seigneur mourant fait de nous à sa Mère et de sa Mère à nous, notre enfantement enfin par les douleurs de cette divine Mère sur le Calvaire.

Quand dans les litanies de la très-sainte Vierge nous l'appelons la Reine des martyrs, ce n'est pas un de ces titres vagues que l'on croiroit compris dans son titre général de Reine des anges et des hommes : non, la très-sainte Vierge a été réellement martyre, et

plus que martyre, pour me servir de l'expression de saint Bernard et de saint Ildefonse. *La force de la douleur*, disoit saint Bernard, *a tellement transpercé son âme, que nous pouvons dire à bon droit qu'elle a été plus que martyre, puisque le sentiment de sa compassion a dépassé toutes les douleurs du corps. Que si le glaive*, ajoute saint Ildefonse, *est parvenu jusqu'à son âme, lorsqu'après la fuite des Apôtres, elle se tenoit aux pieds de la croix où étoit pendu Notre-Seigneur, elle a donc été plus que martyre; car ce glaive la frappoit dans son amour et dans sa douleur.*

Il y a, en effet, des souffrances intérieures qui dépassent celles des sens de toute la hauteur que l'âme a sur le corps. Le corps ne peut souffrir au delà d'une certaine limite, sans perdre le sentiment avec la vie; l'âme au contraire peut endurer mille morts, et l'on ne sauroit assigner de bornes certaines à sa faculté de souffrir. Or c'est l'âme de la très-sainte Vierge que le glaive frappa, et encore que nous ne puissions exprimer tout ce qu'elle ressentit, essayons de nous faire une idée, si imparfaite qu'elle soit, de ce suprême martyre.

Elle étoit donc au pied de la croix de son cher Fils : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.* Elle le voyoit couronné d'épines, les yeux languissants par les approches de la mort, les joues dégouttantes de sang, les traits amaigris et défigurés, la bouche entr'ouverte par la soif et par la douleur, les lèvres blêmes et desséchées; elle voyoit ce corps si parfait, sorti de ses entrailles, déchiré par les fouets des bourreaux, les pieds et les mains percés par les clous, les chairs pantelantes, les nerfs tressaillis, les os disloqués, le sang découlant partout. Quelle vue! et c'étoit une mère qui l'enduroit!

Celui qui aime ne sauroit voir souffrir ce qu'il aime sans partager sa douleur; l'amour unit par des liens mystérieux et si forts, que le corps lui-même semble entrer en participation de la souffrance. Ce terrible et touchant spectacle de la croix a été offert quelquefois par Notre-Seigneur à ses amis particuliers, et toujours il a produit en eux une douleur si vive, qu'ils sembloient endurer tout ce que leur bon Maître avoit souffert. Que dut donc

ressentir celle qui a aimé Notre-Seigneur par-dessus toutes les créatures, et si j'ose le dire, plus que toutes les créatures ensemble? Ne dut-elle point sentir aussi son front déchiré par les épines; ses pieds et ses mains percés par les clous; son corps flagellé, son côté traversé par la lance qui perça celui de son Fils? Ne dut-elle point éprouver cette soif ardente qui le dévoroit; cette tristesse qui serroit son âme à la pensée cruelle que c'étoient ses enfants qui le traitoient ainsi; cet abandon où son Père le laissoit au milieu de ses douleurs? Car elle étoit sa Mère, et cette chair martyrisée, c'étoit sa chair; ce sang qui couloit étoit sorti de ses veines; ce corps pendu à la croix avoit été formé de son propre corps; il avoit vécu de sa vie; le cœur en avoit battu avec son cœur; il n'avoit fait qu'un en quelque sorte avec elle. Plus tard, quand ils avoient été séparés par la naissance, elle se l'étoit rattaché en le nourrissant de son lait, en le servant jour et nuit, en l'entourant de ses soins et de son amour comme d'une nouvelle enveloppe où elle continuoit de le porter. Frapper le corps de son Fils, c'étoit donc la frapper elle-même; chaque coup retentissoit dans son cœur, chaque plaie le déchiroit, et les bourreaux en un seul supplice faisoient deux victimes.

Les mères le savent et le comprendront; mais non pas au même degré qu'elle l'éprouva, car son amour dépassoit de beaucoup l'amour des mères. Ce fils, c'étoit son Dieu, c'étoit son Créateur, c'est-à-dire son vrai père; c'étoit l'Epoux de son âme; en lui elle avoit concentré les trois amours les plus forts qui puissent faire battre le cœur d'une femme : elle l'aimoit comme une mère, comme une fille et comme une épouse peuvent aimer; en le perdant, elle perdoit son Fils, elle perdoit son Père, elle perdoit son Epoux, en quelque sorte, puisqu'elle perdoit son Dieu. Oh! quels déchirements, quel abandon, quelle solitude se faisoient dans ce cœur désolé! O vous qui passez dans les chemins de Sion, arrêtez-vous, et voyez s'il y eut jamais une douleur semblable à cette douleur? Contemplez cette Mère à qui on arrache son Fils unique, cette Veuve qui pleure l'Epoux de son âme, cette Fille si tendre à qui la mort ravit son Créateur et son Père. O cœur, comment avez-vous

pu supporter tant d'angoisses? O âme humaine, quand avez-vous jamais enduré un plus atroce martyre?

Elle étoit donc au pied de la croix, non pas évanouie ou abattue par sa douleur, mais debout, et faisant avec un ferme courage le sacrifice de tout ce qui lui étoit plus cher que la vie. O anges, qui aviez vu la foiblesse de la première femme, que vous deviez admirer la force de cette seconde Mère! Que vous deviez vous réjouir d'avoir une Reine si généreuse, et qui gagnoit si vaillamment la couronne qu'elle alloit bientôt porter dans le ciel? O Seigneur Jésus, votre cœur divin ne tressailloit-il point de joie, au milieu de toutes ses douleurs, en voyant votre Mère partager si complètement vos pensées de rédemption et de salut? Que vous étiez heureux de mourir pour elle, et de payer par votre sang la rançon de tous les priviléges dont vous l'aviez comblée! O Juge souverain et terrible, qui aviez livré votre Fils pour apaiser votre justice, qui pesiez en ce moment les péchés des hommes et les souffrances de votre unique Enfant, avec quelle admiration dûtes-vous accueillir ce surcroît d'holocauste et d'expiation! Cette Mère qui vous offroit la passion de son amour unie à celle de son Fils, elle ne devoit rien à votre tribunal; elle n'étoit point couchée sur le grand-livre des dettes humaines; elle vous tenoit de trop près pour que la douleur osât jamais l'atteindre d'elle-même; et voilà qu'à la suite de son Fils elle se charge de la plus lourde croix qu'aient portée les épaules d'une mère; voilà qu'elle prend son Fils crucifié dans ses bras, et que des sommets du Calvaire elle vous le tend vers le ciel. Anges de la justice, recueillez précieusement cet auguste holocauste; mettez-le dans le plateau de la miséricorde, qu'il le fasse incliner jusqu'à nous! O Juge, désarmez votre colère; vous voilà payé au delà de ce qui vous étoit dû; les greniers de votre miséricorde sont remplis; il n'y a plus désormais qu'à distribuer au monde les trésors que vous y avez amassés.

Et ceci n'est point une vaine exagération de la parole: remarquez, je vous prie, qu'en effet cette seconde victime du Calvaire ne doit rien pour elle: le péché n'a pu l'atteindre même dans ses origines: il n'y a point ici de place pour l'expiation: tout ce

qu'elle souffre est mérite. Elle endure le plus cruel martyre, tout son cœur n'est que plaies et douleur; elle livre son Fils à la justice divine; elle le lui abandonne sans murmure, et si j'ose le dire, avec joie; oui, avec joie, malgré l'immensité de sa douleur. Ce Fils, c'est son bien, c'est sa chair, c'est son sang; il lui appartient, et elle le donne. Quand Dieu a-t-il reçu un plus auguste don? Et ce présent divin qu'elle lui fait, ces souffrances qui l'accompagnent, tout cela est de surcroît, car la dette est déjà payée. Ce sont des grâces infinies qui s'accumulent, et qui se répandront un jour sur le monde par les mains de celle qui les a méritées. Ces grâces sont réservées aux pécheurs; elles nous vaudront à nous la vie éternelle, car nous sommes tous pécheurs. Cette vie que nous attendons, où nous aura-t-elle été préparée? Sur le Calvaire. C'est donc là que nous avons été vraiment enfantés par cette seconde Mère. Le sang de sa douleur a été pour nous une semence de vie : *Sanguis martyrum, semen christianorum.* Mais écoutez Bossuet nous expliquant la fécondité de ce martyre.

« C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher Fils de la très-sainte Vierge, et au premier-né des enfants que Jésus-Christ son Fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse : et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. *Il parut,* dit-il, *un grand signe au ciel; une Femme environnée du soleil, qui avoit la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles, et elle faisoit de grands cris dans le travail de l'enfantement.* Saint Augustin nous assure que cette Femme c'est la très-sainte Vierge; et il seroit aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux? Ne savons-nous pas, puisque c'est la foi de l'Église, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

» C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire,

elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs : elle enfante l'innocent sans peine; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris, et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort. O fécondité douloureuse! Mais il faut vous le faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante, que c'étoit la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Ah! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle!

» Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu, par laquelle il nous a choisis pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour, comme il épuise sa fécondité; et néanmoins, ô bonté! ô miséricorde! ce Père ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres; cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur; il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs. Qui voudroit adopter à ce prix et livrer un fils pour des étrangers? C'est néanmoins ce que fait le Père éternel.

» Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Évangile. *Dieu a tant aimé le monde* (écoutez, hommes mortels, voilà l'amour de Dieu qui paroît sur nous, c'est le principe de notre adoption); *qu'il a donné son Fils unique* (Ah! voilà le Fils unique livré à la mort; paroissez maintement, enfants adoptifs); *afin que ceux qui croient ne périssent pas; mais qu'ils aient la vie éternelle.* Ne voyez-vous pas maintenant qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfants d'adoption; et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne,

qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère? Comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avoit heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfants d'adoption, que vous coûtez donc au Père éternel!

» Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché; elle est l'Ève de la nouvelle alliance, et la Mère commune de tous les fidèles; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix; elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure, afin que les hommes vivent! Elle y vient recevoir de nouveaux enfants : *Femme*, dit Jésus, *voilà votre fils*. O enfantement vraiment douloureux! O fécondité qui lui est à charge! Car, quels furent ses sentiments, lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est sans doute le plus douloureux.

» Je me souviens ici, que saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille, il ne restoit plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : Elle étoit, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine; qui, bien loin de la consoler, ne faisoit qu'aigrir ses douleurs, et sembloit lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage : *Unico tantùm sibi parvulo, incentore potiùs quàm consolatore lacrymarum, ad memoriam potiùsquàm ad compensationem affectuum derelicto.* Ne vous semble-t-il pas que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : *Femme*, dit Jésus, *voilà votre fils : Ecce filius tuus*. Ah! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez : mais hélas!

quel fils me donnez-vous en votre place? et faut-il que Jean me coûte si cher? Quoi, un homme mortel pour un Homme-Dieu. Ah! cruel et funeste échange! triste et malheureuse consolation!

» Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant dessein de la consoler, que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque; et ce fils que vous lui donnez semble paroître toujours à ses yeux, plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde; elle devient mère des chrétiens, parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

» Enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre Mère? Pouvez-vous oublier ses cris, parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disoit autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris :* N'oublie pas les gémissements de ta Mère. Enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent : quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une mère. Misérable, quelle est ta pensée? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ, veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? Veux-tu couronner sa tête d'épines, fou-

ler aux pieds à ses yeux le sang du Nouveau-Testament, et par un si horrible spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ? A Dieu ne plaise, que nous soyons si dénaturés! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

» Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais comme il souffroit pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même ; j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents ; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles (1). »

Consolons aujourd'hui notre Mère : puisqu'elle a donné son Fils pour nous adopter, que chacun de nous lui soit un autre fils qui l'aime avec toute sa tendresse. Hélas! ce sera encore bien peu pour ce qu'elle a perdu. La voilà veuve et abandonnée, sans famille, sans abri, sans soutien; recevons-la dans notre cœur ; imitons saint Jean, notre frère aîné, qui la reçut au pied de la croix des mains de Notre-Seigneur, et la servit fidèlement jusqu'au dernier jour de sa vie. C'est le legs de notre Maître mourant : il nous appartient à tous, aussi bien qu'au disciple aimé. O bonne

(1) Bossuet, premier sermon sur la Compassion de la très-sainte Vierge, troisième point.

et divine Mère, daignez venir vous abriter en notre pauvre maison; votre présence y mettra la joie et la force; vous nous apprendrez à aimer ce Fils que vous pleurez, à détester nos péchés qui vous l'ont ravi; vous nous aiderez à lui rendre la vie dans notre cœur par la pénitence, et après que la grâce l'aura ressuscité en nous, faites, ô notre Père et notre mère que nous ne vous abandonnions plus jamais!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE MARS.

Ier JOUR DE MARS.

IIe JOUR DE MARS.

IIIe JOUR DE MARS.

IVe JOUR DE MARS.

Ve JOUR DE MARS.

VIe JOUR DE MARS.

VIIe JOUR DE MARS.

VIIIe JOUR DE MARS.

IXe JOUR DE MARS.

Xe JOUR DE MARS.

XIe JOUR DE MARS.

XXVe JOUR DE MARS.

XXVIe JOUR DE MARS.

XXVIIe JOUR DE MARS.

XXVIIIe JOUR DE MARS.

XXIXe JOUR DE MARS.

XXXe JOUR DE MARS.

XXXIe JOUR DE MARS.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



